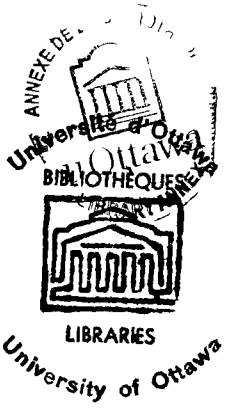
001364
V. 1

LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT CHEZ ANDRE GIDE

par

Maurice Henrie

Thèse présentée à la Faculté des Arts
de l'Université d'Ottawa en vue du
doctorat en littérature française



Ottawa, Canada, 1969

UMI Number: DC53869

INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.
In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

UMI®

UMI Microform DC53869
Copyright 2011 by ProQuest LLC
All rights reserved. This microform edition is protected against unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT
CHEZ ANDRE GIDE

Une action gratuite! ça ne vous dit rien, à vous? Moi ça me paraît extraordinaire.

André Gide

RECONNAISSANCE

Monsieur Réjean Robidoux, professeur à l'Université de Toronto, a bien voulu diriger cette thèse sur André Gide. C'est sur son avis que le sujet en a été déterminé; surtout, c'est grâce à ses conseils bienveillants et à ses encouragements ininterrompus que ce travail a pu être achevé. Je suis heureux de lui exprimer ici ma reconnaissance et mes remerciements.

Ma femme, qui a accepté de collaborer à mes travaux dès leur commencement, m'a apporté une aide inestimable, surtout dans la préparation de la bibliographie et dans la dactylographie du manuscrit. Il est certain que cette thèse n'aurait jamais vu le jour sans son dévouement inlassable et sa patience à toute épreuve.

CURRICULUM VITAE

Maurice Henrie est né au Canada, le 19 décembre 1936. Il a obtenu son baccalauréat de l'Université d'Ottawa en 1958, un diplôme de pédagogie de l'Université de Toronto en 1959, puis, après avoir soutenu une thèse sur Albert Camus, sa maîtrise en littérature française en 1962. Plusieurs bourses du Gouvernement de la province d'Ontario et, surtout, du Conseil des Arts du Canada lui permirent de faire, en France et au Canada, des recherches sur André Gide en vue de la présente thèse de doctorat.

Il fut professeur dans quelques écoles secondaires de la province d'Ontario et, à temps partiel, à l'Université d'Ottawa. Il remplit des fonctions diverses à la Fonction publique fédérale, s'intéressant spécialement à la langue administrative, à la langue diplomatique et aux découvertes récentes sur l'enseignement programmé. Récemment, il était Conseiller ministériel en bilinguisme au ministère des Affaires extérieures avant de devenir Codirecteur aux Langues officielles et aux Relations culturelles, au Bureau du Conseil Privé.

SIGLES

PLE I : André Gide, Romans, récits et soties - Oeuvres lyriques, Bibliothèque de la Pléiade, (Paris), Gallimard, 1958, XL-1614 p.

PLE II : André Gide, Journal, 1889-1939, Bibliothèque de la Pléiade, (Paris), Gallimard, 1951, 1378 p.

PLE III: André Gide, Journal, 1939-1949 - Souvenirs, Bibliothèque de la Pléiade, (Paris), Gallimard, 1954, 1280 p.

OC : Oeuvres complètes d'André Gide, édition augmentée de textes inédits et établie par Louis Martin-Chauffier, (Paris), N.R.F., 1932-1939, 15 volumes.

NOTE: Le nom d'André Gide est toujours omis dans les renvois, devant le titre d'un de ses livres.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

On a dit tant de choses sur André Gide qu'on tiendra volontiers pour téméraire ou inutile toute nouvelle étude qu'on lui consacre. Les commentateurs établis y sont allés chacun de leur essai. Des nuages successifs d'innombrables dilettantes se sont abattus sur cette figure et l'ont si bien recouverte qu'on distingue mal les traits originaux sous l'épaisse couche de littérature. On se demande avec raison quelle nouvelle invention pourrait, sur le vieux masque usé, dépoli et maculé de graffiti énormes, laisser encore une trace perceptible. Et l'on se prend à douter, se souvenant de la phrase du Narcisse: "Ce traité n'est peut-être pas quelque chose de bien nécessaire[1]."

Comme Valéry remettait en question l'existence même de l'art du roman en se refusant à jamais écrire que, certain jour, "la marquise sortit à cinq heures[2]," un malaise moderne plane au-dessus de l'appareil traditionnel

---

1 Le Traité du Narcisse, PLE I, p. 12.

2 Paul Valéry cité par André Breton, dans Manifestes du surréalisme (Manifeste du surréalisme (1924), s. l., Pauvert, 1962, p. 19. C'est la source unique de cette phrase célèbre.

de la critique. Les feuilles légères des revues et des journaux à la mode renseignent encore le plus grand nombre; mais les exercices monacaux de la critique soi-disant sérieuse n'intéressent plus guère que les cercles pédagogiques. Surtout, c'est l'activité, c'est la raison d'être même de la critique qui semble mise en cause, comme si l'ère moderne l'avait marquée parmi ses lentes victimes. Aussi ne faut-il pas s'étonner des rénovations, du sang nouveau que tentent d'apporter au métier des hommes comme Roland Barthes.

Le présent travail s'inscrit pourtant dans la tradition. Il était aussi nécessaire, ni plus ni moins, que tous les autres commentaires qui, depuis plus de cinquante ans, veulent faire un peu de lumière sur l'oeuvre gidienne. Car Gide, cet étrange messie à rebours, a fort bien joué le rôle d'inquiéteur public qu'il s'était assigné; l'intérêt posthume qu'on lui porte montre assez que sa crainte de disparaître un jour de la mémoire des hommes n'était point fondée. Déjà son oeuvre a partout été creusée, percée d'innombrables galeries; et pourtant cette mine littéraire demeure fertile en substrats nouveaux: elle alimentera encore longtemps les hauts fourneaux de la critique officielle.

INTRODUCTION

L'acte gratuit, croyons-nous, est un de ces filons oubliés. Non que personne ne se soit jamais soucié de l'explorer, puisque nombreux sont ceux qui, occupés à se tailler un sentier dans la forêt gidienne, ont aperçu l'étrange feu-follet et tenté de le saisir. Le malheur est que non seulement ils n'ont souvent rien saisi du tout, mais encore ont-ils rapporté une image déformée, trompeuse. L'examen de leurs dires permet vite de découvrir, dans les diverses théories avancées sur l'acte gratuit, des lacunes ou des contradictions que ne suffit pas à faire oublier l'apparente solidité des arguments invoqués. L'appareil imposant des différentes thèses soutenues semblait à la fin présenter une image tronquée: il fallait terminer la construction de la tour, la consolider, lui trouver quelque belle toiture.

Mais qu'est-ce au juste qu'un acte gratuit? - La plupart des commentateurs qui se sont attaqués au problème n'ont voulu ou pu retenir pour se guider que l'acte exemplaire posé par Lafcadio dans Les Caves du Vatican. Sans qu'il puisse justifier son geste par aucune cause rationnelle, le héros assassine un homme, Amédée Fleurissoire, en le précipitant hors d'un train en marche. Ce meurtre littéraire, stupéfiant dans sa conception et son originalité, ébranla littéralement les lecteurs de l'époque. Sans doute la civilisation moderne offre-t-elle maintenant

des émotions autrement puissantes, mais à l'époque cet acte se plaçait sans contredit hors de l'ordinaire. La critique alertée par cette extravagance se mit à poser des questions auxquelles, de la même haleine, elle entreprit de répondre avec un bonheur variable et une persistance remarquable. Un acte sans cause est-il possible? Est-ce que vouloir commettre un acte sans cause n'est pas déjà une cause suffisante? D'où vient cette idée d'un acte gratuit? Quelqu'un n'en a-t-il point déjà parlé? N'est-ce pas là chez Gide quelque manifestation diabolique? Qu'advient-il des notions du Bien et du Mal? Voyons un peu: quel est ce trait précis de la personnalité gidienne qui fournira la clef de l'énigme?... Et des théories de diverses tendances, religieuses, philosophiques, sociologiques ou psychologiques, se mirent à fleurir.

En vérité, le problème est non seulement fort réel, mais il est d'une envergure beaucoup plus grande qu'on ne le soupçonnait. Bien plus que l'acte simple de Lafcadio, il recouvre l'oeuvre entière de Gide, et bien plus que cette oeuvre seulement. Il s'étend en fait à toute une époque. Mieux encore, l'acte gratuit, loin de n'être simplement qu'une sorte de couleur locale gidienne ou un incident marginal, revêt, à mesure qu'on apprend à en suivre l'évolution progressive et à en découvrir la

surface et la profondeur, une importance que, peut-être, on ne s'attendait pas à devoir lui reconnaître. Le plus étrange est sans aucun doute l'origine extrêmement complexe que peu à peu l'on est amené à lui attribuer, de même que le retentissement pour le moins étonnant qu'il eut en littérature et en philosophie. Sans doute savons-nous aussi "qu'il n'est pas de tentation plus grande que celle de décider souverainement dans les matières incertaines[3]", mais non seulement l'acte gratuit nous semble-t-il une de ces voies royales qui mènent au coeur même de l'oeuvre et de la pensée de Gide, mais encore nous apparaît-il comme un signe avant-coureur manifestant avec éclat notre séparation essentielle d'avec le dix-neuvième siècle. Les chapitres qui vont suivre veulent entre autres choses relever ce défi que nous nous proposons à nous-même.

Dans la première partie, nous examinerons deux aspects généraux d'un même problème. Un grand nombre de témoignages intéressants permettra d'abord de prendre un contact direct avec l'atmosphère de la fin du dix-neuvième siècle; on devine que le but est de faire sentir la

---

3 Paul Valéry, Discours sur l'esthétique, dans Oeuvres (tome 1, Bibliothèque de la Pléiade), (Paris), Gallimard, 1957, p. 1302.

qualité particulière des idées et des émotions qui ont caractérisé l'époque où Gide a parfait sa maturité physique, intellectuelle et spirituelle. Viendront ensuite une étude plus précise des principaux courants de pensée philosophiques, religieux et littéraires, puis un tableau des luttes que se sont livrées ces divers courants de pensée; on comprendra ainsi quelle véritable fièvre de réaction a congestionné alors les esprits de toutes les disciplines.

Les trois chapitres suivants sont entièrement consacrés à Gide et à son oeuvre. On reconnaît d'abord ce qui, dans son enfance et son adolescence, son tempérament, sa constitution, son éducation et son milieu social, a pu contribuer à façonner son génie si particulier et à faire surgir en lui ce fameux esprit de gratuité. Le deuxième chapitre étudie la contribution apportée par quelques grandes personnalités littéraires ou philosophiques et par plusieurs écoles de pensée à la formation gidienne; il s'agit de faire voir non pas tant une influence générale qu'un certain nombre de traits précis qui ont pu se transposer chez Gide et lui inspirer l'idée d'un acte gratuit. Enfin, nous identifions trois grands cycles où se trouvent distribués de nombreux thèmes et sous-thèmes gidiens qui ont d'évidentes affinités avec l'acte gratuit.

INTRODUCTION

La troisième partie aborde directement le problème de l'acte gratuit en plusieurs phases distinctes et successives. La première s'attache à relever dans l'oeuvre de Gide les nombreuses traces laissées par l'acte gratuit en tant que tel, puis par ce que nous en sommes venu à appeler l'esprit de gratuité, sorte d'atmosphère spéciale particulièrement propice à la naissance de l'acte. Vient ensuite le relevé des actes gratuits posés dans la vie par Gide lui-même et racontés surtout dans son Journal; la fin de ce chapitre montre comment Gide en est arrivé à collectionner certains actes gratuits dans des livres qu'il a publiés plus tard. Le dernier chapitre décrit l'évolution de l'acte gratuit et évoque, en rapport avec le sujet étudié, trois thèmes qui y prennent une valeur toute particulière.

La dernière partie du livre, la quatrième, fait le point. Dans un premier chapitre, nous avons rassemblé en des groupes distincts les commentaires les plus significatifs de la critique jusqu'à ce jour. Le chapitre suivant, sans contredit le plus important de tous, recense les opinions de toutes sortes émises sur l'acte gratuit: celle de Gide, celles de la critique en général, puis celles que nous a semblé justifier notre propre enquête.

La solution que nous proposons clôt à la fois le chapitre et le livre. Cependant, les influences exercées par l'acte gratuit ont paru si remarquables que nous avons cru bon de leur consacrer tout un autre chapitre, le dernier qu'on pourra lire.

Cette étude a le mérite - si c'en est un - d'être la plus longue et la plus exhaustive jamais entreprise sur le sujet. Les recherches qu'elle a exigées nous ont permis d'acquérir avec Gide une belle intimité que seule rend possible cette sorte de travail. Une telle intimité s'accompagne toujours d'une certaine joie, qui a le désavantage de se partager difficilement. Nous en sommes dès lors réduit à espérer que la lecture des pages suivantes saura un peu la faire deviner et, surtout, qu'elle permettra au lecteur d'apercevoir un peu mieux les traits énigmatiques et troublants de la personnalité gidienne.

PREMIERE PARTIE

LA FIN D'UN SIECLE

La société abolit les croyances sans les attaquer de front: elle passe outre, et, un jour, au sourire qu'elles éveillent, on comprend leur déchéance. Le rire, châtiment collectif, témoigne de leur trépas définitif.

Manuel de Diéguez

CHAPITRE I

LES TEMOINS ET LES IDEES

En littérature, il est bien commode et peu dangereux de pouvoir gloser tranquillement sur des phénomènes auxquels les siècles ont conféré une certaine fixité, une sorte de vénérabilité. Bel objet de musée poli et rodé par le temps, chaque mouvement littéraire dépassé a reçu son nom immuable; la critique énorme l'a confortablement enchâssé entre deux dates précises et inexorables. Les manuels ont effacé les aspérités et les incohérences trop évidentes, placé en ordre les noms les plus marquants et catalogué dans des pages définitives les caractéristiques qu'il faut savoir. Ce miracle de simplicité, on l'attribue habituellement au recul du temps.

Il faut savoir cependant que cette limpidité ordonnée ne s'obtient pas soudainement et qu'il n'existe aucune ligne de démarcation où l'on puisse reconnaître avec assurance un fait achevé. On ne peut jamais fixer avec certitude le moment où l'érosion du temps a commencé ou cessé de se faire sentir. Mais puisqu'il faut s'arrêter quelque part sur cette ligne mouvante, il n'est pas

inutile de distinguer un certain nombre de facteurs dont l'influence n'est pas douteuse. Par exemple, on exigera d'un fait littéraire une durée relative de vingt-cinq ou cinquante ans; on voudra que les contemporains soient morts, ou tout au moins que leur influence soit diminuée; on aimera aussi que les noms et les gloires éphémères, qui gravitent autour de tout mouvement important, aient été, après quelques années de subsistance, plongés dans l'oubli qu'ils méritent; on verra enfin s'éteindre la vitalité des groupements rivaux, s'atténuer l'éclat des chapelles particulières et se résorber l'activité des nombreuses écoles indépendantes. Puis, dégagé une fois pour toutes de la confusion où se mêlent l'authentique et l'artifice, et secondé par des témoignages autorisés, on tente de découvrir le filon caché, la filiation qui lie entre elles les années et qui n'est guère autre chose qu'un équilibre précaire et fragile auquel ont contribué le plus souvent, dans une mesure plus ou moins grande, une variété d'influences innombrables et innommées.

André Gide est né en 1869, il y a cent ans, et il est mort en 1951. Malgré sa longévité et la date relativement récente de sa disparition, il faut bien constater que, grâce peut-être au curieux phénomène d'accélération

du temps et des événements de l'époque contemporaine, son nom s'associe à d'illustres auteurs déjà anciens. Né tôt dans la seconde moitié du siècle dernier, Gide en partage par bien des côtés l'esprit et l'histoire, même s'il n'a connu la gloire véritable qu'après la première Grande Guerre et si on l'associe avec raison à la plupart des mouvements littéraires d'avant-garde du vingtième siècle. Et c'est au recul du temps qu'on devrait volontiers attribuer l'état présent de la renommée de Gide. Le purgatoire littéraire où on l'imagine actuellement et dont l'invention est due dans une large mesure à la nature des opinions religieuses et politiques du jour ne semble pas devoir durer longtemps. L'abondance des études sérieuses qu'on continue de lui consacrer indique d'ailleurs que cet oubli est provisoire.

Ce qui importe bien davantage dans la date de naissance de Gide, c'est qu'elle coïncide avec un des plus importants carrefours spirituels dont il ait été donné à l'Europe de faire l'expérience. C'est surtout que Gide allait vivre sa jeunesse et le début de sa maturité entre les années 1880 et 1900, c'est-à-dire pendant l'une des périodes les plus complexes et les plus confuses que la France ait traversées. Fort d'un bagage héréditaire assez peu ordinaire, plongé par son

éducation au plus épais de l'atmosphère intellectuelle qui prévalait alors à Paris, et doué d'une acuité d'esprit et de sensibilité telle qu'il pouvait enregistrer les moindres oscillations des forces en jeu, André Gide allait devenir une sorte de sysmographe stratégique par lequel se jaugent et s'expliquent les moindres secousses qui préparent et suivent les grands bouleversements.

Pour bien caractériser cette fin de siècle où Gide vécut et écrivit, il en faut d'abord connaître l'orientation générale et, par quelques témoignages, chercher à en déterminer l'état d'esprit. Que se passe-t-il donc de si particulier en France durant le dernier quart du dix-neuvième siècle? De quel oeil les contemporains eux-mêmes voient-ils leur époque?

Chaque génération participe du complexe narcissique en ce qu'elle tente, par l'un ou l'autre de ses représentants, de se définir elle-même et de se situer par rapport au passé. Elle n'y réussit toujours qu'imparfaitement, parce que l'angle d'où elle veut s'apercevoir manque d'ouverture. Plus que toute autre, la génération dont il est question est marquée de narcissisme; on peut en donner des preuves suffisantes, ne serait-ce qu'en rappelant la vogue accrue du mythe de

Narcisse, le nombre étonnant d'enquêtes de toutes sortes, ou encore le manque de cohésion que manifeste la prolifération des écoles et des revues littéraires. Les portraits que nous ont tracés d'eux-mêmes les contemporains de Gide sont peut-être fragmentaires, mais on est étonné de leur air de parenté et de la discordance même qui les caractérisent.

> Croyez-vous que lorsqu'une époque littéraire est aussi confuse que la nôtre, chacun des cerveaux ne reflète pas un peu cette confusion[1]?

En commentant ses livres de jeunesse, Gide lui-même a plusieurs fois fait allusion à l'atmosphère spéciale qui en a accompagné la gestation et la rédaction. Il rappelle ainsi l'impression qu'il eut au retour de son premier voyage en Afrique, en 1894:

> Je rapportais, à mon retour en France, un secret de ressuscité, et connus tout d'abord cette sorte d'angoisse abominable que dut goûter Lazare échappé du tombeau. Plus rien de ce qui m'occupait d'abord ne me paraissait encore important. Comment avais-je pu respirer jusqu'alors dans cette atmosphère étouffée des salons et des cénacles, où l'agitation de chacun remuait un parfum de mort[2]?

---

1 René Boylesve cité par Georges Le Cardonnel et Charles Vellay, La Littérature contemporaine (1905), opinions des écrivains de ce temps, Paris, Mercure de France, 1905, p. 27.

2 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 575.

Ce parfum étouffant, Gide l'avait pourtant bel et bien respiré, même à son insu; et c'est le relent de ce même parfum qui imprègne chacun de ses premiers livres, si bien que Pierre Louys voyait juste en lui écrivant:

> ... Maintenant, bien que la fin soit fort bien (t'ai-je dit que Paludes était épatant?) il me semble que tu aurais mieux fait de terminer sur une bouffée d'air frais. Souviens-toi que les Poésies d'André Walter finissent sur une porte fermée, le Narcisse sur un fleuve immuable, Urien sur une page blanche, la Tentative sur un échec - Paludes sur un écho de voûte. Je sais que si Paludes finissait autrement, ce ne serait plus Paludes, mais était-il nécessaire que ce fût là "justement le sujet de Paludes"[3].

Paludes devait être Paludes, en effet. Non pas sans doute qu'il soit le seul livre où Gide ait fait le portrait ou tout au moins la caricature de la fin du siècle; car dédicaçant plus tard un exemplaire de La Tentative amoureuse à Jean Amrouche, il relit cette oeuvre de jeunesse et constate qu'elle est, "somme toute, (un) petit livre très révélateur de l'époque[4]"; de même, en écrivant la préface de l'édition de 1927 des Nourritures terrestres, il se rappelle ainsi l'état d'esprit qui en

---

3 Lettre de Pierre Louys à André Gide, datée du 16 décembre 1894 et citée dans la Notice de Jean-Jacques Thierry, PLE I, p. 1474-1475.

4 Journal (le 27 mai 1943), PLE III, p. 246.

accompagna la rédaction et la publication:

> J'écrivais ce livre à un moment où la littérature sentait furieusement le factice et le renfermé; où il me paraissait urgent de la faire à nouveau toucher terre et poser simplement sur le sol un pied nu.
>
> A quel point ce livre heurtait le goût du jour, c'est ce que laissa voir son insuccès total[5].

Pourtant, les vains désirs de La Tentative amoureuse comme la brusque volte-face hédonique des Nourritures terrestres n'arrivent pas même à suggérer le témoignage précis de Paludes. Que fallait-il donc avoir vécu de si particulier pour que ce livre singulier germât dans l'esprit de son auteur? Il fallait être jeune peut-être et vivre à Biskra. Surtout,

> Il fallait, resongeant de là-bas à Paris, à cette agitation sur place, à cette localisation du bonheur, à cette myopie des fenêtres, à ces contrôles du plaisir, à cette interception du soleil, à cet étouffement des gens qui s'obstinent à ne respirer l'air plus qu'à travers des cigarettes - il fallait certes que lui-même en fût loin et depuis longtemps, pour songer même à en sourire, car il n'a pas l'esprit frondeur et ne rit que de ce qu'il a connu[6].

---

5. Préface de l'édition de 1927 des Nourritures terrestres, PLE I, p. 249.

6 Postface pour la deuxième édition de Paludes et pour annoncer Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 1476.

Quelle que fût l'intention de l'auteur et quelle que soit l'importance relative qu'on attribue maintenant à ce livre, il est certain que ce fut un des "fours" les plus complets que Gide connut. De sorte que sa mévente se traduisit par un silence quasi général dans la presse de l'époque. Il est cependant curieux de lire, dans Le Mercure de France de 1895, cet étrange cri de désespoir jeté par le jeune critique qu'était alors Camille Mauclair:

> J'aime Paludes, parce que c'est le livre d'un homme qui en a assez et qu'on y voit exprimées avec une intensité et une émotion admirablement sincères quelques-unes des raisons nerveuses, quelques-uns des désenchantements intellectuels et sentimentaux qui font que nous en avons assez. (...) Il dit comme une chose de tous les jours le navrement du "tous les jours", et je crois bien que depuis Laforgue, personne n'avait eu cette façon exquisement désespérée et paisiblement prête aux larmes de trahir sa lassitude de l'ordinaire et du prévu[7].

Claudel même écrivit un jour à Gide:

> Paludes est le document le plus complet que nous ayons sur cette atmosphère spéciale d'étouffement et de stagnation que nous avons respirée de 1885 à 1890. Question: la stagnation vient-elle du défaut de l'issue, ou de la source? Est-ce la pente qui manque ou la circulation[8]?

---

7 Camille Mauclair, Paludes, dans Le Mercure de France, livraison de juillet 1895, p. 102.

8 Paul Claudel, Lettre du 12 mai 1900, dans Correspondance 1899-1926, Paul Claudel et André Gide, Paris, Gallimard, 1949, p. 46.

Ces hautes interrogations demeurèrent sans réponse. Mais déjà elles laissent soupçonner la vague d'introspection contagieuse qui submergea alors la plupart des esprits français. La curiosité du présent et de soi, la nécessité intérieure de bien se situer par rapport au passé et au futur, la passion d'émerger de l'étrange et envoûtante obscurité où l'Europe semble tout entière plongée, le besoin vital de savoir reconnaître un but valable ou même une borne sûre, le désir d'espérer et la hantise de nouvelles déceptions, la lassitude de la confusion et du marasme quotidiens, tout cela se mêle éperdument et diversement dans les cerveaux individuels. Et si chaque témoignage porte la marque de son auteur et se concrétise autour d'un thème particulier, qu'il soit politique, religieux, littéraire ou autre, il reste cependant qu'il manifeste toujours un même état d'esprit. Pour s'en persuader, il suffit d'en grouper quelques-uns pour constater que l'harmonie de l'ensemble est beaucoup plus révélatrice qu'un seul commentaire isolé, si excellent soit-il.

Le nombre ne manque pas, non plus que la qualité. Dans le livre bien curieux de Byvanck, Un Hollandais à Paris en 1891, on trouve un mélange hétéroclite de critiques sur les arts, de descriptions de divers milieux

intellectuels et de rencontres avec des auteurs influents de l'époque. Pourtant, de cette petite histoire littéraire se dégage quelque chose de particulier, qui n'est autre, semble-t-il, que la légère et indéfinissable odeur d'une époque maintenant révolue. Et le lecteur est frappé par l'unité de ton et d'esprit qui caractérise ce compte rendu; il ressent un peu "la contagion d'enthousiasme fiévreux que le monde éprouvait au commencement de 1888[9]", selon les mots mêmes de l'auteur. Peut-être sont-ce ces réflexions de Marcel Schwob qui résument le mieux le ton général:

> Pour moi, il me semble incontestable qu'il se prépare quelque chose. L'état d'esprit des jeunes a subi un choc qui l'a fait changer de direction. Les jeunes gens de mon âge, et je ne fais pas allusion seulement aux membres du club, dont parlait Barrès, mais les étudiants de l'Université, se sont mis à réfléchir sur les principes qui règlent l'existence de l'homme. Ils veulent se rendre un compte exact de la foi (...) qui devra guider leurs actes, lorsqu'ils seront appelés à remplir leurs fonctions sociales; ils recherchent un idéal et l'union de tous ceux qui peuvent les aider à le réaliser. (...)
>
> Ce mouvement sera-t-il constant? Qui pourrait le dire? Je ne puis constater que le développement régulier et naturel des idées. Lorsque plusieurs forces diverses doivent

---

9 Willem Gertrud Cornelia Byvanck, Un Hollandais à Paris en 1891, Paris, Perrin, 1892, p. 210.

> concourir à mettre l'opinion publique en mouvement, on remarque toujours à la naissance de l'évolution une certaine incertitude de sens. (...) Non, je ne doute pas que nous soyons à la veille d'une nouvelle alliance entre l'art et la vie. Quelle en sera l'influence sur la marche de notre société? Je l'ignore[10].

De son côté, René Doumic publiait vers la même date, dans La Revue des deux mondes, un article intitulé Le Bilan d'une génération. Les conclusions qu'il tire de l'analyse de l'esprit français tel qu'il se manifeste pendant les quelques années précédentes sont assez éclairantes. Et celui qui a longtemps vécu par la pensée le dernier quart du dix-neuvième siècle ne peut qu'en apprécier la justesse et l'à-propos.

> Réputé jadis pour son bon sens un peu court, et pour la lucidité de son esprit étroit, le Français se découvrit tout à coup une intelligence indéfiniment compréhensive. Nulle idée ne lui paraissait plus vraie ou fausse, mais vraie et fausse tour à tour ou tout ensemble. Entre le bien et le mal, il n'apercevait plus d'opposition irréductible. Nulle part aucune distinction tranchée, mais seulement des nuances imperceptibles se résolvant l'une dans l'autre par une série de dégradations continues. Nulle assertion qui ne dût être aussitôt corrigée par l'assertion contraire. Une rhétorique nouvelle enseignait à ménager d'habiles transitions, en sorte que la fin de chaque phrase en détruisit le commencement. Entraîné d'un pôle à l'autre et sans cesse emporté dans un mouvement

---

10 Marcel Schwob, cité par Byvanck, op. cit., p. 289-290.

> de pendule, l'esprit devenait incapable de se fixer, c'est-à-dire de choisir, de conclure et de se décider. Il fallait tout comprendre, partant tout admettre. Un seul état d'esprit paraissait intolérable; c'est ce qu'on appelait entre initiés "l'horrible certitude"[11].

Quelques années plus tard, réfléchissant sur l'état de choses général qui prévalait en France durant les toutes dernières années du dix-neuvième siècle et les quelques premières du siècle présent, Georges Casella et Ernest Gaubert devaient en arriver à un diagnostic semblable. Moins nuancées que l'analyse subtile et minutieuse de Doumic, les phrases suivantes reflètent toutefois une vigueur et une assurance qui démontrent chez la critique une lucidité grandissante et une pénétration plus profonde des problèmes de l'heure. Placées au tout début du compte rendu de l'enquête menée par les auteurs, elles en donnent le ton et l'impression essentiels.

> La confusion est générale. Elle a gagné le domaine littéraire après l'action politique. A en croire les industriels, les économistes, les coloniaux, les commerçants, les agriculteurs, ils auraient les mêmes motifs de gémir et d'accuser l'anarchie universelle, destructrice des réserves morales du passé, de ses méthodes et de ses espoirs. On ne doit donc plus s'étonner de cette confusion des genres, cause première de notre décadence générale.

---

11 René Doumic, Le Bilan d'une génération, dans La Revue des deux mondes, 1902, cité par Georges Casella et Ernest Gaubert, La Nouvelle Littérature, 1895-1905, Paris, Sansot, 1906, p. 17-18.

> Encore ne faudrait-il point nous abuser sur les mots. Actuellement, il est impossible d'affirmer ce que présage la confusion dont on se plaint: décadence ou rénovation. Est-ce une société qui meurt, est-ce une société qui va naître? ... Avons-nous des précurseurs ou bien voyons-nous les derniers lutteurs de l'esprit français[12]?

Puis, comme pour apporter la preuve qu'ils avaient le droit de poser d'aussi graves questions, ils discernent successivement chez leurs contemporains "une sorte d'inquiétude, un état de crainte permanente, de regrets, une tendance à revenir en arrière[13]". Ils ajoutent aussi qu' "on ignore le but poursuivi[13]" et qu' "on redoute l'émotion pour rechercher la sensation[13]". Quelque temps plus tard, en 1914, commentant Les Caves du Vatican de Gide et cherchant à déterminer dans quelles circonstances avait pu se former l'esprit capable de concevoir ce livre original, André Beaunier rappelle ainsi l'époque de Paludes:

> Aucun de nos contemporains ne témoigne si clairement de ce que fut l'intellectualité française au temps où ont commencé d'écrire les hommes de cette génération, vers 1890. Les têtes alors étaient bien métaphysiciennes, curieuses de vérité suprasensible, oui, mais de dialectique

---

12 Georges Casella et Ernest Gaubert, op. cit., p. 13-14.

13 Ibid., p. 15.

> surtout: de sorte que les stratagèmes qui peuvent servir à l'emplette de la vérité devinrent le trésor par excellence. Il y a beaucoup d'analogie entre ces têtes-là et celles du moyen âge, encombrées, les unes et les autres, et captives, non d'un système, de tous les systèmes[14].

Ce que Beaunier ne semble deviner qu'avec effort, Valéry nous le livre en quelques phrases brèves et nues:

> ... à ce moment-là, régnait une sorte de désenchantement des théories philosophiques, un dédain des promesses de la science, qui avaient été fort mal interprétées par nos prédécesseurs et aînés, qui étaient les écrivains réalistes et naturalistes. Les religions avaient subi les assauts de la critique philologique et philosophique. La métaphysique semblait exterminée par les analyses de Kant. Il y avait devant nous une sorte de page blanche et vide[15]...

Beaucoup plus tôt, au temps des Taches d'encre, Barrès avait écrit ces pensées à la fois précoces et prophétiques:

> L'ennui bâille sur ce monde décoloré par les savants. Tous les dieux sont morts ou trop lointains; pas plus qu'eux notre idéal ne vivra. Une profonde indifférence nous envahit. La souffrance s'émousse. Chacun suit son chemin, sans espoir, le dégoût aux lèvres, dans un piétinement sur place, banal et toujours

---

14 André Beaunier, L'Auteur de Paludes, dans La Revue des deux mondes, tome XXIII, 1914, p. 369.

15 Paul Valéry, Nécessité de la poésie, dans Oeuvres (Bibliothèque de la Pléiade), tome 1, Paris, Gallimard, 1957, p. 1381.

> pareil, du cri douloureux de la naissance au râle déchirant de l'agonie - dernière certitude ouverte sur toutes les incertitudes[16].

Et voici que beaucoup plus tard, comme un écho qui a tellement tardé qu'on ne l'attend plus, Albérès reconstitue ainsi le temps où vivait Barrès.

> On appelle ces temps "fin de siècle". Ceux qui les vivaient se sentaient cyniquement orgueilleux de leur décadence et de leur mal. Jours de décomposition, de vieillesse trouble mêlée à la fièvre de nouvelles germinations, dont on ignorait l'avenir; une douloureuse inquiétude et un goût de ténèbres dominèrent les âmes. La foi religieuse était morte; la foi en la science rédemptrice, qui durant un siècle entier avait fait illusion aux hommes, s'était perdue aussi; le nouvel idéalisme ne s'était pas encore organisé et n'était qu'une vague aspiration, une autre cause de malaise et de chaos, devant les réalités de l'existence. Ce fut là le temps de l'anarchisme (...) Ce fut le temps du décadentisme et de la sensualité maladive ... Rappelez-vous la littérature et l'art de ce temps[17].

L'on ne peut manquer d'être frappé par la parenté intellectuelle de ces deux textes, ou si l'on veut, par leur étrange contemporanéité, malgré la chronologie. L'un a surgi spontanément de l'accablement spirituel du poète romancier, l'autre de la pensée du critique qui restitue

---

16. Maurice Barrès, Taches d'encre, cité par Sybrandi Braak, dans André Gide et l'âme moderne, Amsterdam, H. J. Paris, s. d. (1923), p. 30.

17 R.-M. Albérès, L'Aventure intellectuelle du XXe siècle, Paris, Albin Michel, 1963, p. 18.

artificiellement au passé un peu de sa physionomie. On remarque en outre leur pessimisme accentué, sorte de prise de conscience exaspérée d'une situation sans issue ou d'une inéluctable appartenance à une civilisation-impasse.

Pourtant, on est surpris de cet autre témoignage, de ton si différent, qui a été écrit dès avant 1914. Témoignage de confiance et de vitalité que d'autres commentaires laissaient souvent soupçonner, mais qui pour la première fois est livré en toute sincérité et toute simplicité.

> On nous dit de tous côtés que l'hypothèse est de nouveau permise, que le sentiment, la foi et l'intuition donnent la connaissance directe, que l'instinct mène à l'action et que l'action est préférable aux perplexités abstraites de la raison. Donc, pour créer, il faut être d'abord un familier de la vie intérieure; mais aussi il faut pouvoir sortir de l'état passif, il faut savoir agir, il faut vouloir réussir. Il ne pourrait y avoir création là où il n'y aurait point résultat. Il ne faut donc pas s'étonner que la jeunesse s'affirme méditative plus que rêveuse, visionnaire plus qu'observatrice, mystique plus que dialectique, tout en ambitionnant d'être active, constructive, et de triompher des problèmes en allant droit aux conséquences.
>
> En somme, ce qui s'élabore depuis dix ans, c'est une régénération totale de nos facultés créatrices. C'est aussi une magnifique renaissance littéraire, qui sera quelque chose comme la synthèse de toutes les conquêtes du génie français, quelque chose comme l'épanouissement de la Tradition nationale[18].

---

18 Ernest Florian-Parmentier, Histoire contemporaine des lettres françaises de 1885 à 1914, Paris, Figuière, 1914, p. 642-644.

Ce qu'il faut retenir de ces textes, ce n'est pas la contradiction, qui n'est qu'apparente et qui participe même à la solution qu'il faut trouver. On doit plutôt y voir l'influence alternante et tour à tour triomphante de deux états de choses qui, chronologiquement, se suivent, mais qui dans la pratique - sans doute à cause de l'ampleur du remous qu'ils provoquent et de la lenteur avec laquelle s'opère le passage de l'un à l'autre - se chevauchent, se superposent et se confondent au point de créer l'impression d'un inextricable capharnaüm où les causes s'identifient aux conséquences.

Est-ce encore le recul du temps qui fait qu'aujourd'hui l'on n'y voit plus la redoutable énigme qui effrayait tant les contemporains? Car il ne fait plus aucun doute qu'il s'agit là d'un exemple frappant de ce qu'il est convenu d'appeler une époque de transition. Moment vague où le pendulum achève sa course et suspend son oscillation avant de se précipiter vers l'extrême opposé. Sans doute cette simple opération mit-elle des années à se réaliser. On en a la preuve dans le seul fait que l'époque se perd en hypothèses et n'arrive pas à bien reconnaître de quoi il retourne. Comme si la pupille de la critique, habituée déjà à la pénombre où elle se trouvait plongée depuis près d'un quart de siècle, avait mis plusieurs années à

s'adapter à la lumière nouvelle qui commençait à poindre. Ce n'est guère que quelque dix ans avant le début du siècle que commença à se manifester l'esprit nouveau.

Gide, donc, connut ces deux états: celui des années 1850-1880 qui, en perte de vitesse, misait encore sur des valeurs en voie de disparaître (valeurs auxquelles le temps a accroché des vocables devenus maintenant un peu vieillots, comme : positivisme, déterminisme, rationalisme, réalisme, naturalisme, scientisme, athéisme, etc...); ou plutôt, subsistait encore à la faveur d'idéaux philosophiques, littéraires et politiques vidés de leur substance et de leur vitalité originelles, et conservant encore quelque prestige sur le marché intellectuel par la seule force de l'habitude et par l'absence d'orientation et de principes nouveaux capables de leur faire concurrence. En fait, à l'inverse de l'ordre naturel des choses où une pensée nouvelle l'emporte de haute lutte sur celle qui prévaut déjà, l'idéal qui devait régénérer la France dès avant le début du dix-neuvième siècle se manifesta sur le tard, pour ainsi dire, alors que l'épuisement des forces sur lesquelles vivait la France ou même l'Europe atteignait son point extrême de saturation. Il en résulta un temps d'arrêt, un espace vide et sans histoire positive qui porta presque au tragique la tension nihiliste créée par

l'impossibilité d'un raccordement rapide.

Barrès restera peut-être le meilleur exemple de cette époque un peu absente, et le dernier contemplateur lucide du siècle vieillard. Mais s'il pressentit l'ère nouvelle qui devait venir, il n'arriva pas à formuler lui-même l'idéal neuf qui, déjà pourtant, commençait à se manifester.

Cependant, la continuité devait se rétablir. C'est l'avènement du second état auquel Gide devait participer activement. De l'insatisfaction amenée par la désuétude du passé naissaient des consciences individuelles dont le nombre allait augmentant. Leur rassemblement progressif mais latent ajoutait sans doute à la confusion. Car, peut-être à cause de la nouveauté osée et radicale de ce qui devait un jour s'imposer, l'extériorisation fut lente à s'accomplir. Des mots d'ordre ahurissants et inquiétants fusaient de toutes parts: Aventure, Vie, Expérience, Inconscience, Liberté, Dynamisme, Impulsion, Homme, Progrès, Psychologie, Inconséquence, Instinct, Spontanéité, etc... Il semblait alors que tout était bon qui était "contre", c'est-à-dire tout ce qui plus ou moins ouvertement s'inscrivait en faux contre la tradition; avec une sorte de colère mêlée d'inconscience, on voulait la faire crouler comme quelque chose de révolu dont on a trop

longtemps subi l'oppression.

C'est entre ces deux mouvements contraires que Gide se trouva pour ainsi dire coincé. Né du premier et nourri par lui pendant son enfance, il éprouva très tôt le besoin de s'y opposer, soit que l'influence libératrice du second se soit manifestée en lui inconsciemment, soit plutôt qu'il ait été de ceux qui les premiers se rendirent compte, même confusément, de l'impossibilité immédiate de respecter plus longtemps un passé qui les entraînait avec lui dans sa chute. Ce refus et ce renoncement, cette précipitation téméraire vers ce qui en réalité n'existait pas vraiment, ce pari aveugle sur un renouvellement encore problématique, on n'arrive plus maintenant à sentir ce qu'il y avait d'audacieux et de révolutionnaire dans cette option. Car la mémoire est courte et c'est de Gide vieux qu'on se souvient le mieux.

C'est aussi qu'on n'arrive pas toujours à concevoir que ces grands événements sociaux et ces brusques détours dans l'histoire de la pensée humaine puissent provoquer d'autres revirements que ceux qui affectent un peuple entier ou qui caractérisent certaines décades précises. La vue d'ensemble fait oublier le même phénomène répété en miniature au niveau de l'individu. Souvent même, quelques meneurs d'élite sont pour beaucoup dans ce

qui peut influer sur toute une population. Aussi les causes qui peuvent expliquer un mouvement d'ensemble expliqueront tout aussi bien la psychologie de l'individu. Cette Tradition qui mourait en France aux environs de 1875, et la lente naissance de ce qui allait la remplacer, on verra qu'elles ont toutes deux marqué profondément la formation de Gide. Une fois mieux connus les événements et les forces en jeu, il faudra bien reconnaître qu'il y a peut-être moins de mystère et d'incohérence dans tels traits de caractère, telle attitude ou telle pensée auxquels, d'un air entendu, on se plaît à accoler l'adjectif "gidien".

Si l'on profite de cette sorte d'altitude dans le temps qu'amène l'écoulement des années, et qu'on cherche à déterminer les causes responsables de la dépression morale dont souffre si évidemment l'Europe durant ce quart de siècle, il n'est pas difficile de mettre à jour tout un faisceau d'arguments plus ou moins probants. On voudra donc que ce soit la défaite militaire de 1870-71; on croira déceler une subite recrudescence du "mal du siècle" romantique (l'expression même, sorte de diagnostic passe-partout, redevient alors à la mode, comme elle reviendra d'ailleurs à l'époque du surréalisme); on invoquera encore les influences étrangères qui ont pour effet de contaminer

le pur esprit français; on y verra une conséquence directe et punitive de l'affaiblissement de la Tradition chrétienne; plus généralement, on parlera d'une France qui se meurt, comme Renan, d'une race épuisée, comme Barrès, d'un arrêt de croissance, comme Paul Desjardins, ou d'un dilettantisme anarchique, veule, snob, mystico-nihiliste et matérialiste, comme Romain Rolland.

A proprement parler, aucune de ces prétendues causes n'est vraiment fausse; leur vice commun, c'est d'être plutôt des conséquences. Chacune trahit évidemment le malaise général; aucune ne semble avoir assez de poids pour servir de départ à une explication totale. C'est maintenant qu'il faut parler du bloc d'influences engendrées par le positivisme.

Il faut bien admettre, sans pour cela céder à la tentation d'un fatalisme naïf, que ce mouvement philosophique vient à son heure. Fidèle à cette bizarre nécessité de l'esprit humain de rechercher l'instabilité et l'excès et d'opposer un refus instinctif à l'équilibre et au juste milieu (c'est sans doute, à la fin, un signe de santé ...), cette idéologie nouvelle se manifeste, dès sa naissance officielle en 1830, comme un immense mouvement de systole qui neutralisera pour plus d'un demi-siècle le mouvement contraire de diastole, qu'en littérature on appelle

romantisme. Sans qu'il faille démontrer la satiété qu'éprouvaient alors les esprits à l'égard de ce dernier mouvement, il est évident que le premier tome du Cours de philosophie positive d'Auguste Comte, publié en 1830, tombait en terre fertile.

Coïncidant avec la formidable explosion des découvertes et des progrès qui se produisirent dans toutes les disciplines scientifiques, l'enseignement nouveau captiva l'intérêt. Il canalisait l'énergie que l'évasement romantique laissait se perdre, proposait des limites et des bornes dont la clarté et la netteté faisaient oublier l'arbitraire, favorisait un regroupement des forces morales et intellectuelles à l'aide d'un commun dénominateur acceptable par tous, promettait un idéal tronqué peut-être, mais tangible, sûr et palpable même, aurait-on dit. Il redonnait confiance, délimitait les tâches à accomplir, indiquait un but et des moyens, et flattait l'orgueil en accordant à l'homme des statuts quasi divins, qui effectivement se concrétisèrent dans une véritable Religion de l'Humanité.

Essentiellement, la philosophie de Comte se proposait comme but premier de vaincre le mur des opinions divergentes ou contradictoires et de découvrir un mécanisme de réflexion auquel personne ne pourrait refuser son

assentiment. Or les sciences positives, les sciences mathématiques et les sciences naturelles possèdent un jeu de principes de base qui rendent impérieux l'accord parfait de ceux qui les étudient. Aussi semble-t-il tout naturel d'emprunter à ces disciplines leurs critères et leurs méthodes et de les appliquer au comportement humain tel qu'il se manifeste en sociologie, en morale et en politique. Ces instruments infaillibles, ce sont l'observation, l'expérimentation et le calcul.

Les corollaires qui découlent de ce raisonnement sont intéressants. Et inquiétants. L'âge théologique, le premier des "trois âges" de l'humanité, est disparu depuis longtemps: aux fétichisme, polythéisme et monothéisme, avec leurs idoles, leurs olympes et leurs miracles, a succédé l'âge métaphysique. Ce dernier, qui se plaisait à des raisonnements illusoires sur la nature des choses et de l'univers, et à des explications fantaisistes sur la substance intime des êtres et des concepts, cède la place à l'âge positiviste.

Le changement est de taille: on ne dit plus "pourquoi?", mais "comment?", on s'en tient aux phénomènes tangibles, on soumet l'esprit aux faits et à la documentation, on oublie volontairement des mots comme Dieu, psychologie, conscience, émotion; on renonce à l'orgueil de

vouloir connaître la cause des êtres et des phénomènes; on abandonne la poursuite de l'absolu, qui est "un Océan pour lequel nous n'avons ni boussole ni voile[19]", selon Littré; bref, on se contente humblement du relatif. Mais ce faisant, on s'assure d'un coup qu'il n'y a ni irrégularité, ni dérogation aux principes utilisés et que le progrès est le produit inéluctable et ordonné d'un état de choses pré-existant. Une fois tout cela admis, on ne saurait conclure à autre chose qu'un déterminisme inflexible qui régit inexorablement toute l'histoire humaine et qui est omniprésent dans tous les perfectionnements et toutes les modifications des institutions de tous les ordres depuis leur origine. C'est la loi fondamentale du positivisme. C'est la loi qui étranglera méthodiquement la seconde moitié du siècle dernier.

Conçu à l'origine comme une méthode philosophique dont le but était d'empêcher à force de rigueur scientifique l'infiltration du hasard et de l'erreur dans les processus de réflexion, le positivisme ne tarda pas à déborder cet enclos fragile et à se communiquer aux domaines les plus divers de l'activité humaine. Si bien qu'un peu

---

19 Emile Littré cité par André Cresson, Auguste Comte, Paris, Presses universitaires de France, 1957, p. 32.

plus tard, un critique s'écriera:

> Les démagogues et les vulgarisateurs ont si bien pénétré de l'"esprit scientifique" toutes les classes de la société que le langage, les croyances, les mobiles d'action, et jusqu'au "sens commun" , tout, dans la vie publique, porte l'empreinte plus ou moins déformée de la science[20].

En effet, le succès presque immédiat des thèses de Comte et l'à-propos de leur présentation et de leur dissémination en France suscitèrent un nombre impressionnant d'adeptes qui non seulement se chargèrent, parfois à leur insu, de vulgariser et de répandre l'évangile nouveau, mais poussèrent jusqu'à leurs conséquences extrêmes ses principes fondamentaux.

Entre tous, Taine devait se faire une réputation personnelle par la ferveur qu'il mit à répandre "la terreur du déterminisme", selon l'expression d'Edmond Jaloux. Si bien qu'on oublie par exemple la source de la fameuse loi de "race, milieu, moment" et qu'on porte au crédit de l'élève une pensée qui, à l'origine, appartenait au maître, c'est-à-dire à Auguste Comte. On imagine mal aujourd'hui le poids de Taine sur l'âme de ses contemporains. C'est surtout par lui que le positivisme a quitté

---

20 Ernest Florian-Parmentier, op. cit., p. 628-629.

les domaines de l'histoire et de la sociologie pour descendre jusqu'au niveau de l'individu et s'appliquer à la vie de tous les jours. Les causes finales supprimées, la liberté personnelle réduite à un consentement aux jeux du hasard et des circonstances, l'espoir ramené à des dimensions de laboratoire, l'on ne s'étonne plus que tout cela ait engendré des réactions du genre de celle qu'évoque Raïssa Maritain:

> Lorsque enfin Jacques et moi prîmes le chemin du Collège de France (...) nous étions aux portes du désespoir. Nous faisions le bilan de ce que nos maîtres nous avaient donné, comme viatique, à nous les très jeunes qui attendions d'eux les principes d'une connaissance vraie et d'une action juste, et nous ne tenions dans nos mains que mort et poussière: positivisme, scientisme, mécanisme, relativisme faisaient violence en nous à cette idée de la "vérité invincible à tout le pyrrhonisme" dont parle Pascal. Tous ces maîtres avaient personnellement beaucoup de mérite, mais dans ses résultats leur enseignement était tout négatif et destructeur[21].

Ces paroles pourraient tout aussi bien s'appliquer à Renan. Car il faut toujours en revenir au livre étonnant qu'est L'Avenir de la science. Livre où se marquait vers 1850 la foi de toute une génération. Une fois de plus on y trouve exprimées les implications fondamentales du

---

21 Raïssa Maritain citée par Manuel de Diéguez, De l'absurde, précédé d'une lettre à Albert Camus, Paris, Triolet, 1948, p. 85-86.

positivisme: négation du divin, recherche de la vérité au moyen de méthodes rigoureusement rationalistes et scientifiques, transposition dans le domaine de l'esprit et des idées d'énoncés et de données auparavant réservés aux sciences mathématiques, et surtout abolition de la morale traditionnelle et préconisation d'une règle de vie plus conforme aux découvertes modernes. Les désenchantements de la vieillesse de Renan n'affaibliront guère l'enseignement de toute sa vie. Marcelin Berthelot résumera admirablement la pensée de son grand ami en écrivant avec emphase: "La science possède la seule force morale sur laquelle on puisse fonder la dignité de la personnalité humaine et constituer les sociétés futures[22]." Un philosophe contemporain, Jean-Marie Guyau, élucidera même sa pensée dans un livre intitulé: Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction. Si l'on en croit Jean Calvet, il faut voir dans ces deux penseurs influents que sont Taine et Renan les plus grands fournisseurs d'idées de leur époque:

> On ne peut rien comprendre au drame intellectuel que nous avons vécu entre 1890 et 1910, si on ne sait pas que Renan et Taine et l'esprit qu'ils représentent avaient profondément conquis les âmes. Par eux, l'Encyclopédie, si puissante en

---

22 Marcelin Berthelot, Introduction à Science et morale, s. l., s. é., 1897, p. XI.

> son temps, mais démodée après un siècle, s'était mise à la mode du jour, et, par une offensive brutale, avait tout envahi, la politique, l'histoire, la poésie, la morale et la religion. A la fin du XIXe siècle, le matérialisme scientifique était maître du terrain; on le monnayait, on le vulgarisait, on l'insérait dans les institutions et dans les faits sous le nom de laïcité, et pour lui donner plus de prestige aux yeux du peuple, on le transformait en une sorte de religion[23].

En effet, le système de Comte, une fois lancé, ne tarda pas à quitter la sphère des idées pures. Outre les livres et l'enseignement des deux grands disciples, dont l'un fut le contempteur de la morale traditionnelle au profit d'une problématique règle de vie scientifique, et l'autre l'ingénieur veillant à la mécanisation du comportement humain, on assiste à la naissance de l'oeuvre gigantesque d'Emile Zola. Sous le vocable nouveau de naturalisme, il s'agit simplement de l'invasion de la littérature par la philosophie à la mode. Encore une fois, on y trouve transposés et adaptés ses principes essentiels: objectivité, dépersonnalisation, rigueur froide de la description, observation minutieuse des caractères et simplification à outrance des ressorts psychologiques. C'est en ce sens qu'on a pu dire de cette oeuvre qu'elle était dominée par le fatalisme.

---

23 Jean Calvet, Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine, Paris, Lanore, 1931, p. 131.

Le mouvement s'enfle encore. Si l'on néglige un instant l'aspect chronologique, on voit surgir tout autour de ce grand représentant du naturalisme un nombre impressionnant de noms maintenant célèbres qui sont, entre autres, Flaubert, Maupassant et les Goncourt. La poésie même connaît un instant l'indiscutable souveraineté des Parnassiens, sous la direction inflexible de leur chef de file, Leconte de Lisle.

C'est l'apogée du positivisme. Non pas que son influence s'arrête à la philosophie, au roman et à la poésie: elle se fera tout aussi bien sentir dans le théâtre et la politique, par exemple, ainsi que dans bien d'autres activités moins aisément identifiables. Partout on retrouve son esprit caractéristique, qui s'adapte facilement aux situations les plus diverses. Cependant, sa survie lui est assurée d'en haut, si l'on peut dire; et comme il est né de la spéculation pure, c'est également de la spéculation et des idées que lui viendront les premiers coups, puis tous les autres qui le mèneront finalement à sa perte.

Malgré certaines divergences intestines dans le grand tout du positivisme, ce dernier demeura longtemps prépondérant, grâce surtout à l'appui de quelques grands esprits de l'époque, comme Berthelot, Durkeim, Le Bon, Binet, Nordau, Le Dantec, Seillère, Metchnikoff et Finot.

Puis soudain, une nouvelle inattendue remplit de stupeur le monde des savants: Henri Poincaré, qu'on considérait comme le plus pénétré de l'esprit de la secte, venait de prononcer la condamnation du dogmatisme scientifique.

Ironiquement, cette défection spectaculaire, loin d'être le point de départ d'un bouleversement, apparaît maintenant plutôt comme une simple condamnation officielle et comme la reconnaissance publique d'un mouvement de réaction depuis longtemps amorcé. D'autres philosophes contemporains de Poincaré (comme Duhem et Meyerson) abondaient dans son sens. En outre, des penseurs à tendance spiritualiste, comme Ravaisson et Lachelier, étaient depuis longtemps connus pour leur attitude anti-positiviste. En fait, il exista toujours en marge du positivisme un esprit de refus, mises à part bien entendu les dissidences les plus prononcées, comme le reniement des méthodes d'expérimentation et de la toute-puissance du raisonnement chez Le Dantec, les tendances religieuses de Le Bon, le renouveau de la psychologie avec Ribot ou la réapparition des préoccupations métaphysiques chez Fouillée.

Il faut ajouter encore la publication, dès 1874, du livre d'Emile Boutroux, <u>De la Contingence des lois de la nature</u>, où l'auteur prend carrément la défense de la liberté contre le déterminisme. Puis aussi, la renaissance de

la psychologie introspective, la montée du spiritualisme romantique en Allemagne, le pragmatisme de James en Amérique. Enfin Bergson et son école.

Le même mouvement de méfiance puis de révolte se produit simultanément en littérature. On doit même dire que, sans doute à cause de la plus grande mobilité et de la plus grande liberté dont s'entoure cette activité, de ses tendances individualistes et de la facilité avec laquelle les littérateurs peuvent se soustraire à l'emprise des systèmes et des écoles à la mode, la littérature affirma plus tôt son indépendance. Ainsi, en poésie, les plus grands ont laissé des livres on ne peut plus éloignés du goût du jour, si bien que si influence il y a, c'en est une à la fois vague et violente contre la religion du déterminisme. Il suffit de penser à Baudelaire, à Lautréamont, à Rimbaud et à Verlaine, ou encore à la venue prochaine des décadents et des symbolistes.

Le monde littéraire met donc moins de temps à se dégager de l'euphorie générale: l'homme n'est pas aussi intelligible qu'on veut le faire croire, ni le monde aussi raisonnable, mesurable, confortable. Renan même, à la fin de sa vie, affiche une indifférence évidente et un scepticisme cynique qui démentissent une vie consacrée tout entière à la recherche laborieuse de la

vérité. De son côté, Bourget ne tarde pas à dénoncer les dangers du déterminisme et de l'esprit d'analyse, causes principales, croit-il, du désabusement, du pessimisme et de la banqueroute morale des années 1880.

Dans l'Enquête sur l'évolution littéraire de Jules Huret, publiée en 1891, Emile Zola répond à ceux qui lui montraient, peut-être avec une satisfaction trop évidente, quelques vers symbolistes:

> Mais que vient-on offrir pour nous remplacer? Pour faire contre-poids à l'immense labeur positiviste de ces cinquante dernières années, on nous montre une vague étiquette "symboliste", recouvrant quelques vers de pacotille. Pour clore l'étonnante fin de ce siècle énorme, pour formuler cette angoisse universelle du doute, cet ébranlement des esprits assoiffés de certitude, voici le ramage obscur, voici les quatre sous de vers mirliton de quelques assidus de brasserie. Car enfin, qu'ont-ils faits, ceux qui prétendent nous tuer si vite, ceux qui vont bouleverser demain toute la littérature? (...) il n'y en a pas un seul qui puisse nous déloger! (...) j'en suis encore à me demander où se fond le boulet qui doit nous écrabouiller[24].

Il se trompait, évidemment. Depuis longtemps le boulet était fondu; déjà même il avait atteint sa cible. La même enquête révèle sans l'ombre d'un doute que tous les contemporains lucides considéraient comme irrémédiablement révolu le règne du naturalisme, sans toute-

---

24 Emile Zola cité par Jules Huret, Enquête sur l'évolution littéraire, Paris, Charpentier, 1891, p. 171-172.

fois pouvoir définir clairement encore ce qui le remplaçait. Et cela même est révélateur: on préférait nettement miser sur un avenir incertain plutôt que de défendre une formule littéraire qui craquait si évidemment de toutes parts.

On constate d'ailleurs qu'en littérature les plus grands noms des quelques dernières décades du XIXe siècle s'écartent nettement et instinctivement de l'école moribonde. Ainsi en est-il de Barrès, Brunetière, Bourget, Desjardins, Lemaître, Maurras, et bon nombre d'autres. De plus, si la jeune littérature manque d'unité et d'idéal précis et, même, présente d'elle-même une image qui manifeste souvent la confusion la plus extrême, jamais elle n'exprime le désir de voir revivre l'époque qui achève de mourir. Si l'on excepte la "vieille garde" qui survit encore, on chercherait longtemps dans le domaine littéraire une émule digne du positivisme. De quoi donc le naturalisme s'était-il rendu coupable pour mériter une défaveur aussi unanime? Quel est en fait le bilan du positivisme?

Lorsqu'on veut émettre une opinion que l'on juge valable au milieu de la cacophonie générale, l'outrance réfléchie et volontaire devient souvent indispensable. L'excès prime l'équilibre. C'est pourquoi l'on a pu

écrire Le Stupide XIXe siècle[25]. Pourtant, que le désir de renier un système reçu soit si violent qu'on consente à faire flèche de tout bois et qu'on ne recule pas devant l'injustice et la déraison, on ne peut faire que l'idéologie mise en cause n'ait eu des avantages et des qualités. Le positivisme ne fait pas exception à la règle. Aussi la critique a-t-elle loué, par exemple, l'essor sans précédent des découvertes et des innovations en matière d'éducation et de pédagogie, l'approfondissement de la conscience humaine, les nombreuses améliorations de la condition sociale, ou encore l'importance nouvelle accordée à la santé publique. En littérature, on a parlé du souci nouveau de "faire vrai", du besoin tout à fait antiromantique de vérifier et d'organiser les sensations et les émotions, de la tendance à préférer l'observation du monde sensible aux vaticinations sur l'invisible et l'impondérable.

Pourtant, qu'importent ces valeurs positives? Ce ne sont pas elles qui peuvent expliquer la génération suivante; car même si chaque génération est toujours nécessairement la fille de la précédente, une nouvelle

---

25 Léon Daudet, Le Stupide XIXe siècle, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1922, 310 p.

littérature naît le plus souvent des lacunes et des négations du passé immédiat. Du moins en est-il ainsi de celle qui est issue du positivisme. Aussi n'est-il pas important de savoir si l'on a fait au positivisme un procès équitable. Il faut plutôt reconnaître l'ampleur et la qualité spéciale de la réaction, si injuste soit-elle. Elle possède la clef qui donne accès aux premières oeuvres de Gide.

Comme il fallait s'y attendre, la transition entre deux âges se reconnaît beaucoup mieux en considérant l'aspect réaction que l'aspect filiation. Tout dans cette philosophie positiviste devint sujet à caution: l'excessive adoration du pouvoir de raisonner; la complaisance dans le relatif; la négation de la psychologie individuelle ou collective, du monde supra-sensible, de la spiritualité, de la métaphysique et de l'exceptionnel; la suppression du libre-arbitre; la soumission au contrôle, au dosage et à la mesure; la morale ravalée avec Dieu au rang des feux follets; le despotisme du matérialisme scientifique, du fanatisme expérimental et de l'intellectualisme; tout cela, et tout ce qu'on pourrait encore ajouter, fouettait de panique une pensée hypnotisée sur ses propres limites, acculait l'homme au désespoir et, à la fois, préparait par un retour aux grandes questions une

explosion d'irrationnel qu'on ne connaissait plus depuis le romantisme.

Après l'euphorie des premières conquêtes sur le relatif, l'esprit ennuyé se remit à la poursuite des causes finales. Du même coup, il recouvrait la faculté de l'inspiration, les sources profondes de l'intuition et le pouvoir de sympathiser avec les êtres et les choses. Le sentiment religieux surgit à nouveau, comme l'orage excessif après la sécheresse. L'angoisse commune diminuait à mesure que disparaissait la nausée de tout effort généreux. De nouveau étaient permis le sentiment, les spontanéités du génie, les raisons du psychisme, les pressentiments de l'âme et la poésie de la vie. C'était à la fin la liberté elle-même qu'on redécouvrait, une liberté un peu folle qui s'extériorisait dans le libre jeu des instincts supérieurs, l'idéalisme enthousiaste, les énergies impulsives et le refus définitif de la raison abstraite.

Est-ce à dire que c'est le positivisme, ou plutôt sa décadence, qui a amené le chaos de la fin du siècle? Doit-on le considérer comme cause première de ce qui le suivit? A ces questions, il faudrait répondre par l'affirmative si l'on ne risquait pas d'être mal compris.

Nécessairement, la régression de l'esprit positif ne se fit pas sans de sérieuses conséquences. Mais comment invoquer comme cause un état de faits négatif? Le plus qu'on puisse dire, c'est que l'influence du positivisme est attestée par l'importance de la réaction à son égard. Ce qui en fin de compte éclaire assez peu le problème. Car le rejet d'un système ne lui assure pas nécessairement du même coup un successeur. C'est ainsi qu'au moment de la disparition progressive de l'esprit positiviste, l'absence d'idéologie formelle créait un vide provisoire; or, ce vide allait être peu à peu comblé non seulement par des aspirations contraires, mais aussi par des valeurs venues de l'extérieur, c'est-à-dire les influences étrangères. Jamais plus qu'à ce moment peut-être la France n'avait été aussi perméable à toutes les idées neuves, aussi bien françaises que russes, allemandes et autres.

Beaucoup plus tard, essayant de définir l'idée que se faisait sa génération de la littérature, Jean-Paul Sartre y renonce en expliquant:

> Cette idée, que je nommerai objective, puisqu'elle appartient à l'esprit objectif de l'époque, nous l'avons respirée avec l'air de notre temps[26].

---

26 Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature?, dans Situations,II, Paris, Gallimard, 1948, p. 235.

Invoquer l'air du temps peut paraître superficiel. Il n'y a pourtant rien de plus réel. Sartre se rend bien compte de l'impossibilité matérielle de rassembler de façon cohérente les myriades d'influences impalpables et indéfinissables qui, en marge d'autres idées bien définies, contribuent ensemble à former une mentalité particulière et à façonner les goûts d'une époque. On peut comparer ce phénomène aux mélodies à la mode qu'on finit par murmurer sans pouvoir se rappeler le titre ou l'auteur.

Or il semble que le subconscient des contemporains de Gide ait été littéralement submergé par ces influences, si bien qu'il devint de bon ton de parler des "idées dans l'air". Gide explique ainsi sa parenté d'esprit avec des auteurs qui allaient plus tard devenir célèbres:

> Ce n'est pas que je prétende me poser pour plus original que je ne suis; mais certaines idées sont, comme on dit, "dans l'air"; et il suffit de lever le nez pour les voir[27].

Il alla même jusqu'à songer à un exposé du nietzschéisme avant Nietzsche[28], convaincu que son influence a précédé en France l'apparition de son oeuvre et que celle-là

---

27 Feuillets, dans OC, tome 3, p. 442.

28 Voir Lettre XII en date du 10 décembre 1898, dans Lettres à Angèle, OC, tome 3, p. 237.

importe autant que celle-ci[29]. André Beaunier ira plus loin et affirmera: "Nous sommes sous l'influence de tous les philosophes allemands, que nous les ayons lus ou non[30]."

La perméabilité de Gide aux influences étrangères est devenue légendaire. Il en sera souvent question dans les chapitres suivants. Et sans vouloir anticiper, il faut bien reconnaître que non seulement Gide, mais toute la France est alors fascinée par le rayonnement des penseurs et des littérateurs d'autres pays. En vérité, on peut leur attribuer en partie l'origine de ces "idées dans l'air". Pour l'Allemagne, il faut parler des romantiques, comme Heine, Novalis, Hölderlin, d'écrivains comme Goethe et Schiller, puis de philosophes aussi importants que Schopenhauer, Fichte et Nietzsche. La Russie offre les oeuvres de Tolstoï, Tourgeniev et Dostoïevsky; leur vogue est déjà si grande vers 1885 que des éditions complètes sont enlevées en quelques jours par une clientèle insatiable. Les littératures anglaise et américaine se manifestent par des auteurs aussi différents que Poe,

---

29 Ibid., p. 228-229.

30 André Beaunier cité par George Le Cardonnel et Charles Vellay, La Littérature contemporaine (1905), opinions des écrivains de ce temps, Paris, Mercure de France, 1905, 333p.

Whitman, James et Blake. Il ne fait pas de doute que l'action conjuguée de tous ces esprits a fortement influé sur la période qui nous occupe. Mais il faut bien se résigner à ignorer toujours l'étendue, la profondeur et l'efficacité de ce phénomène. Sans doute pouvons-nous déceler chez tel ou tel auteur des traces très nettes d'une influence bien caractérisée, la lecture de tel prédécesseur particulier, voire même d'une oeuvre précise; mais on comprend du même coup que chez un autre auteur, même contemporain, quelqu'un d'autre aura attiré son attention, avec des conséquences toutes différentes. De sorte qu'on ne peut guère constater qu'un phénomène global; car si l'on voulait suivre et mesurer chaque influence précise, bien vite on ne distinguerait plus la trame de la chaîne, on s'égarerait dès les premiers couloirs d'un labyrinthe vertical fondé sur une profondeur poreuse et quasi infinie. Sans compter d'ailleurs que ce ne sont pas que les littérateurs, mais la masse anonyme et plus ou moins éduquée d'un pays entier qui se ressent de l'afflux des conceptions nouvelles, d'où la justification des "idées dans l'air".

Il s'ensuit donc que si l'on veut déterminer les conséquences d'une philosophie typiquement française en voie de s'écrouler, il faut être averti, tout au moins,

de l'impact des importations. Après quoi il est loisible de chercher à déterminer la nature des attitudes nouvelles dans des domaines aussi hautement représentatifs que la philosophie, la religion et la littérature.

CHAPITRE II

LA CHAINE DES REACTIONS

Toute action entraîne une réaction... Les formules s'usent, les principes demeurent... Cette idée explique à elle seule le revirement des esprits à l'égard du positivisme et du scientisme. Les grandes lois du déterminisme psychologique et social, le renoncement volontaire à l'absolu et aux causes premières ou finales, la négation de la métaphysique, de la contingence, de la psychologie et de la Providence, la confiance aveugle faite aux quasi divines mathématiques, à la chimie, à la physique, à l'évolutionnisme, aux sciences anthropologiques et sociologiques, tous ces beaux principes sur lesquels toute une génération avait vécu et qui, vers 1885, semblaient encore d'une extrême solidité, voilà que l'analyse rétrospective nous les montre tour à tour déjà gravement compromis, ou à la veille d'être attaqués, réduits à néant ou ramenés à l'importance qui leur convient.

LA CHAINE DES REACTIONS

On sait déjà que, même chez les positivistes ardemment ou relativement convaincus de la vérité de ce qu'ils défendaient, du moins à un moment donné de leur existence, les opinions contradictoires, voire même la discorde, étaient apparentes dès avant que le système manifestât de véritables signes de fatigue. Et voilà que soudain l'ennemi semble reprendre des forces et les contradicteurs se multiplier. Aux philosophes proprement dits s'ajoute l'action des scientifiques qui forgent en laboratoire des arguments propres à l'attaque. On pense à Pasteur, qui s'oppose victorieusement à la théorie de la génération spontanée, ou bien à G.-A. Hirn, qui démontre que l'énergie manifestée par des phénomènes caloriques, lumineux et électriques n'est pas vraiment une propriété de la matière. Ces découvertes et d'autres encore affaiblissent les positions du scientisme tout en fournissant des armes à la contradiction. Des courants de pensée divers et souvent peu hétérogènes se forment; des noms nouveaux, aujourd'hui complètement oubliés, s'ajoutent les uns aux autres et contribuent à former un symposium nettement anti-positiviste. Si l'on omet certains mouvements naissants mais déjà vigoureux, comme la phénoménologie avec Brentano et Husserl, et l'existentialisme avec Kierkegaard et Heidegger, on peut

distinguer, arbitrairement et successivement, trois tendances principales, soit le spiritualisme, le néo-criticisme et l'idéalisme, et le pragmatisme.

Le spiritualisme (Ravaisson, Lachelier et Lagneau) ne renie pas le bien-fondé des sciences ni leurs pouvoirs sur le monde matériel. Mais il reproche aux scientistes de s'ingérer dans un univers qui ne leur appartient pas et de renoncer volontairement à chercher l'origine de la matière, des forces de la nature, de ces lois avec lesquelles ils jonglent et des êtres vivants en général. Surtout, il n'accepte pas qu'on tienne la pensée pour une simple manifestation du jeu et du choc des molécules et des atomes, et la liberté pour une illusion que supprime le déterminisme, détruisant du même coup les idées de responsabilité, de finalité et de mérite. En un mot, le spiritualisme insiste pour qu'on rétablisse au-dessus de tout trois principes fondamentaux: un Etre premier responsable de l'origine de tout, une pensée dégagée des lois élémentaires de la matière et garante d'une âme également immatérielle et, finalement, le libre arbitre indépendant et supérieur à l'ordre des choses où atteint le déterminisme. Une telle réclamation tend directement à réhabiliter les notions d'absolu et de métaphysique, ouvre les portes à la psychologie et circonscrit au monde matériel

et sensible les attributions des sciences pures.

Le néocriticisme français (Lequier, Renouvier, Hamelin, Secrétan) est né de la philosophie de Kant, mais dépassant les conclusions du maître, il considère l'espace et le temps comme de simples manifestations de la sensibilité humaine, d'où le rejet du positivisme, qui ne serait édifié que sur des apparences. De plus, en affirmant la primauté de l'esprit, il est conduit à rejeter aussi toute théorie qui, a posteriori ou a priori, tendrait à faire du déterminisme une vérité vérifiable. Au contraire, il pose comme point de départ le postulat de la liberté de l'homme, soutient que la vérité, loin d'être contraignante, s'obtient par un consentement volontaire à ce qui semble le plus probable et place sous l'autorité d'un Etre suprême les réalités et les lois de ce monde. On en conclut au rejet du déterminisme, à la prépondérance de l'esprit et à une Divinité religieuse.

L'idéalisme s'apparente fort au néocriticisme; il adopte aussi la conception kantienne de l'espace et du temps. Mais contrairement au néocriticisme et au pragmatisme, il refuse d'accorder à la volonté un rôle quelconque dans la recherche du Vrai. Au contraire, il considère la conscience humaine non seulement comme la

réalité primordiale, mais également comme le "tout être". Car elle est l'être unique et indépendant, jouissant d'une spontanéité et d'une liberté pures. Il suffit de seulement songer au positivisme pour se rendre compte de l'énorme faille qui s'est creusée entre ces deux doctrines.

Ce n'est qu'à la toute fin du siècle que le pragmatisme véritable, celui que professa William James, commence d'exercer son influence en Amérique et en Europe. Toutefois, avant son avènement, il existe en France avec Gratry, Ollé-Laprune et même Blondel, une philosophie dite "de l'action" qui mérite déjà le nom de pragmatisme. Renonçant à résoudre rationnellement les grands problèmes métaphysiques, ces philosophes s'en remettent à la vertu de l'action qui, croient-ils, a seule l'avantage de se placer dans le réel concret en vue de la poursuite du Bien et du Vrai. Ainsi, avec la volonté de croire et d'agir, on en arrive à l'adéquation des tendances internes de l'homme avec la vie. La vérité s'identifie donc ici à la volonté de croire activement à ce qui aide à vivre, à ce qui apporte espérance et soutien. Les pragmatistes adoptent une attitude résolument immanentiste, réaffirmant la valeur de l'humanisme traditionnel, du devoir, du libre arbitre et de certaines croyances religieuses presque universelles; mais, contrairement aux

spiritualistes, ils ne croient pas possible de faire la preuve de tout cela. Malgré les divergences, on constate que toutes ces agitations spéculatives présentent un front commun et qu'elles sont dirigées contre le positivisme et ses implications majeures.

C'est donc là qu'en était le baromètre philosophique au moment de l'entrée en scène de Bergson ... "Un cyclone figé", écrira plus tard Gide en décrivant Claudel. Rien ne suggère mieux l'énergie en effet que l'idée de puissance alliée à celle d'immobilité. Si l'on considère l'époque en cause à ce moment précis de son développement, comme on regarderait une image particulière d'une pellicule cinématographique, on a également l'impression d'une explosion près d'arriver à son paroxysme. Chaque ligne, chaque tache plus sombre et l'éclat singulier de la lumière trahissent la violence du phénomène artificiellement arrêté. Il en est ainsi de ces courants d'idées déjà observés: ils marquent l'ampleur et le sens - à vrai dire unique - de la réaction anti-positiviste. Si bien qu'on peut se demander ce qui se produira encore; car il doit se produire quelque chose pour refermer complètement le cercle, pour donner un dénouement logique à cette grande tragi-comédie.

LA CHAINE DES REACTIONS

Bergson arrive à point. Est-il le chef d'une école nouvelle et révolutionnaire, ou bien l'instrument docile inventé par la nécessité et les événements? A-t-il créé de toutes pièces le bergsonisme, ou bien n'a-t-il que donné à une réalité préexistante un nom rendu brillant par son génie? La vérité se situe quelque part à mi-chemin. S'il a enrichi la pensée de tous et donné corps à une doctrine mal identifiée, il a aussi continué brillamment un projet déjà amorcé, et mené à terme certaines vérités souvent déjà pressenties autour de lui. Comme le nietzschéisme existait avant Nietzsche, le bergsonisme a précédé - et suivi - Bergson[31].

Il faut donc chercher le succès de son enseignement ailleurs, par exemple, que dans son prestigieux talent d'écrivain. Bien plus, c'est mal reconnaître la grandeur

---

31 Parler du bergsonisme avant Bergson peut paraître presque blasphématoire à certains fervents disciples. Mais outre la preuve apportée par l'exposé des divers courants philosophiques qui l'ont précédé, on peut lire dans Gide ces deux textes d'allure prophétique: "Ce qui me déplaît dans la doctrine de Bergson, c'est tout ce que je pense déjà sans qu'il le dise, et tout ce qu'elle a de flatteur, de caressant même, pour l'esprit. Plus tard, on croira découvrir partout son influence sur notre époque, simplement parce que lui-même est de son époque et qu'il cède sans cesse au mouvement. D'où son importance représentative." (Journal (le 1er mars 1924), PLE II, p. 782-783). L'année suivante, il répète: "Je me méfie beaucoup d'un système qui vient à point pour répondre aux goûts d'une époque et doit une partie de son succès à ce qu'il offre de flatteur." (Voyage au Congo (le 20 septembre 1925), PLE III, p. 709).

de sa pensée que de faire de Bergson le champion des adversaires extrémistes du positivisme et du scientisme. Il admet volontiers la valeur des sciences, de l'observation et de l'intelligence, sans pour cela oublier leurs limites: il refuse de les laisser envahir certains domaines où elles sont nettement impuissantes. Ce faisant, il restitue à l'homme ce dont il éprouvait l'urgent besoin: un optimisme profond et durable, le sentiment traditionnel de son entière liberté et une certitude nouvelle de son éminente dignité.

Plus précisément, Bergson s'en prend d'abord à l'opinion communément admise sur l'intelligence; s'appuyant sur les notions d'espace et de temps[32], il conclut que, toute-puissante dans les sciences et dans l'action en général, cette prétendue faculté maîtresse de l'homme devient inutile en métaphysique et incapable de pénétrer jusqu'à la réalité et l'absolu. Il la remplace par la voie de l'intuition, faculté dégagée de tout besoin d'analyse et, en vérité, proche parente de la Volonté schopenhauerienne et de l'aperception immédiate de Maine

---

32 Voir Henri Bergson, Essai sur les données immédiates de la conscience, Paris, Presses universitaires de France, 1961, viii-182 p.

de Biran. Il y ajoute l'idée d'élan vital, cette aspiration instinctive et inconsciente vers la Vie. L'examen de ces deux principes essentiels permet de dégager les trois tendances principales de la méthode de Bergson: antiintellectualisme, antimécanisme et indéterminisme. Les conclusions s'imposent d'elles-mêmes: l'homme est un être libre, l'univers est plus qu'une vaste et stupide mécanique, l'évolution doit tenir compte d'un élan vital créateur qui se manifeste d'une façon toute spéciale chez l'homme, l'intelligence n'est pas qu'un instinct perfectionné; enfin, il faut admettre une survie et une religion.

On peut mesurer d'un coup la longueur du chemin parcouru depuis Comte et se demander comment, dans l'espace de quelque trente ou quarante ans, l'un et l'autre système ont pu acquérir une si grande diffusion, compte tenu du fait qu'ils s'opposaient presque diamétralement. C'est malgré soi qu'on imagine - puisqu'on ne peut guère faire autre chose - la confusion engendrée par la vitesse avec laquelle l'un a succédé à l'autre et, mieux encore, par leur quasi-coexistence à un moment donné. Car c'est en réalité ce qui nous importe: non pas de connaître le triomphe de l'un sur l'autre, mais bien de prendre conscience des perturbations causées par le

choc de leur rencontre.

En un sens, Bergson accordait une permission à ses contemporains. Bon gré mal gré, il devenait le grand prêtre ratifiant les désirs mal reconnus et souvent cachés de nombre d'esprits. Par exemple, on a la rare occasion de voir coïncider dans l'histoire l'esprit philosophique et l'esprit religieux. C'est un phénomène qu'il faut constater comme tel: les conclusions qui s'imposent ne viennent qu'ensuite et doivent beaucoup à l'opinion.

Sans doute n'est-il pas question de rechercher un parallélisme étroit, un accord tacite ou une entente voulue entre le bergsonisme et ce qu'il est convenu d'appeler le renouveau religieux de la fin du siècle. Il faut pourtant savoir reconnaître un phénomène dont on ne saurait mettre en doute l'évidence éclatante: un immense mouvement de convergence qui dirige vers un même foyer toutes les manifestations de l'esprit, une courbe nettement caractérisée et fidèlement suivie à tous les niveaux de l'activité humaine. De sorte qu'il est illusoire ou même aberrant de parler de renouveau si l'on ne sait le constater que dans le seul domaine de la religion. Paradoxalement, on peut dire par exemple que la conversion soudaine de Claudel au soir du 25 décembre 1886 a beaucoup en commun avec le succès foudroyant et inattendu de

Lohengrin, le 3 mai 1887[33].

Pour bien évaluer l'état des esprits à la veille des grands déferlements dont le bergsonisme ne constitue qu'un aspect, on peut supposer un temps d'arrêt imaginaire pendant lequel l'homme de la fin du siècle mesure dans un éclair le tragique de l'impasse où il se trouve acculé et éprouve dans une sorte de vertige qui confine à la panique la nécessité d'une solution urgente, dérisoire même s'il le faut. On peut imaginer encore que ces mots de Gide sont ceux du plus grand nombre:

> Sera-ce ici que nous trouverons un lieu qui devant nous ne se dérobe, ou s'il demeure enfin ne nous attire coupablement? Ou penchés sur le pont du navire, les regardant se dérouler, devrons-nous toujours errer devant les plages et les plages[34]?

... ou bien encore ces autres mots:

> Me tourmenterai-je toujours ainsi, et mon esprit, Seigneur, ne se reposera-t-il désormais dans plus aucune certitude? Comme un malade dans son lit, qui se retourne pour trouver le sommeil, du matin au soir je m'inquiète; et la nuit encore l'inquiétude me réveille[35].

Il semble bien qu'il s'agisse ici d'un exemple où la

---

33 Surtout si l'on songe à l'échec total de Tannhäuser, en mars 1861.

34 Le Voyage d'Urien, PLE I, p. 28.

35 Journal (le 3 janvier 1892), PLE II, p. 28.

conscience nationale, sinon universelle, se trouve parfaitement exprimée par une conscience individuelle. Depuis longtemps démuni de la certitude granitique et de la confiance aveugle qu'assure un solide cadre politique et religieux, déçu dans l'espoir qu'on avait fondé sur le progrès des sciences et reculant devant l'ombre menaçante du nouveau monstre que devait devenir le nihilisme[36], on fit brusquement volte-face, à la recherche de soupapes propres à prévenir la tragédie. Les dieux se mirent à naître ...

Il est normal qu'on se soit tourné d'abord et surtout du côté de l'Eglise catholique, qui continuait d'exercer en France la plus grande influence spirituelle. On a pu écrire qu'à ce moment son action et sa diffusion représentèrent "un des bouleversements les plus considérables qui l'aient touchée depuis la Réforme elle-même[37]". D'un point de vue extérieur ou matériel, on constate qu'après la guerre et jusqu'en 1879, le catholicisme fut florissant. Puis, avec l'avènement du gouvernement répu-

---

36 Maupassant et Lautréamont, entre autres, avaient déjà fait sa connaissance.

37 Elizabeth M. Fraser, Le Renouveau religieux d'après le roman français de 1886 à 1914, Paris, Les Belles Lettres, 1934, p. 28.

blicain de Ferry, il dut se replier devant de multiples lois anticléricales; ce qui ne l'empêcha pas d'accumuler, surtout à partir de 1893, des forces nouvelles qui atteignirent leur plus grande efficacité vers 1899. C'est alors que son antisémitisme, le rôle malheureux qu'il joua dans l'Affaire Dreyfus et les pressions politiques qu'il exerça aux élections de juin 1899 lui valurent une brusque disgrâce qui se solda par la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, le 9 décembre 1905.

Ces événements historiques sont cependant d'une importance bien secondaire, car le drame qui se joue alors se situe plutôt au niveau de la conscience et, pour ainsi dire, de l'émotion collective. En général, on constate d'abord un fléchissement de la doctrine thomiste et un effort pour adapter les dogmes immuables aux idées modernes et, plus spécialement, à la psychologie. Des catholiques comme l'abbé Charles Denis, le Père Laberthonnière, Maurice Blondel, Edouard Le Roy, Georges Fonsegrive, Léon Ollé-Laprune, Georges Goyau et Fernand Brunetière apportent tour à tour des idées nouvelles, originales, parfois même révolutionnaires, comme la nécessité de fonder l'apologétique non plus sur l'autorité de Dieu et de l'Histoire, mais sur la psychologie et la certitude interne; la subjectivité de la croyance;

l'adhésion libre à une vérité de conception bergsonienne et même pragmatiste; la non-contradiction du catholicisme gouvernant la science, la justice, la liberté, la société et la patrie. On alla même plus loin dans cette ivresse d'innovation et d'adaptation de l'Eglise catholique: on inventa le modernisme que le Pape Pie X condamna par l'encyclique Pascendi Gregis en 1907, car il engendrait et défendait des doctrines comme l'agnosticisme, l'immanentisme, l'interprétation symbolique des dogmes et la critique historique des textes saints; de même, le mouvement silloniste fut dissous en 1910 parce que son idéal originel s'était mué en une sorte de socialisme, et sa pensée religieuse en un vague humanitarisme. Il n'est pas jusqu'aux membres de l'Action Française qui n'essayèrent de concilier avec le catholicisme leurs ambitions monarchiques et traditionalistes[38].

Le protestantisme français n'échappe pas davantage à l'esprit nouveau. Ses principaux défenseurs, Auguste Sabatier, Charles Secrétan, Charles Wagner et Wilfrid Monod, sont les artisans d'un rapprochement important entre les différentes églises, rapprochement amené bien

---

38 Fraser est d'avis que "la doctrine de l'Action Française, en matière de religion, n'est pas autre chose qu'un catholicisme païen". Ibid., p. 30.

plutôt par l'érosion des "dogmes" particuliers à chacune que par un effort intérieur et réfléchi vers une vérité plus générale. La notion de dogme est d'ailleurs en régression chez elles; on la remplace par un vague libéralisme: on insiste davantage sur l'élan vital engendré par la prière, les mouvements généreux et mystérieux de l'âme, la sublimité de la vie morale, la grandeur du libre arbitre et de la conscience, l'enthousiasme et l'optimisme pour l'avenir, l'abandon à un idéal sans contours précis, l'effort noble et sincère vers le mieux. De son côté, le judaïsme éprouve un véritable engouement pour l'action et l'intuition et, avec James Darmesteter et Louis-Germain Lévy, évolue vers une sorte de prophétisme, qui est l'union mystique de la science et du christianisme, ou encore vers une religion sans dogmes dont le guide unique est fait de grandes aspirations vers la justice, la paix universelle, la morale, la bonté, la beauté, le tout se confondant en un idéal peut-être dynamique, mais franchement indéfinissable.

Puis voilà que pour couronner ce mouvement général de diastole se dessine la doctrine évasive de la Religion universelle. Elle est née, semble-t-il, d'une influence double: l'esprit d'immanentisme amené par la nécessité urgente et aveugle de lutter contre les dangers du

scientisme, et le refus d'abdiquer complètement la liberté de pensée et le rationalisme qui sont propres au dix-huitième siècle et à l'esprit français en général. La solution mitoyenne qui en résulta fut une Religion laïque ou Morale indépendante des dogmes. Deux noms surtout, entre bien d'autres, se rattachent à ce phénomène spirituel: celui de Jean-Marie Guyau, qui publia Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction (1885) et L'Irréligion de l'avenir (1887), et celui de Paul Desjardins, qui fit paraître Le Devoir présent (1892) et qui, la même année, fonda l'Union pour la vérité. Essentiellement, ils partagent avec leurs condisciples des sentiments et des idées bien caractérisés: une grande sympathie pour le christianisme, une véritable adoration pour la Vie et la Fécondité, une morale indépendante des dogmes et de l'idée de devoir, la certitude du progrès et de la perfectibilité de l'humanité, l'enthousiasme, la sincérité et la tolérance pour tout ce qui a trait à la recherche de la Vérité. Il n'est pas étonnant que, par son indépendance, son idéal sans but précis et son refus d'une discipline intellectuelle, spirituelle et morale, cet évangile nouveau se soit attiré assez tôt les foudres de Pie X.

Si, considérant l'ensemble et l'orientation commune de ces phénomènes religieux, on cherche à en déterminer

l'origine profonde et les caractères les plus saillants, on est paradoxalement amené à les découvrir non pas dans le principe même de la Religion, mais bien plutôt dans cet Esprit général d'une bien plus vaste envergure dont nous connaissons déjà les manifestations essentielles, et qui n'est autre à la fin que l'Ame véritable d'une grande partie de la civilisation occidentale à ce moment précis de son existence. De sorte que si l'on veut parler de renouveau religieux, on aura soin de ne pas le présenter comme un événement in se ou per se, ou encore comme l'alliance d'un virus et d'une panacée qui porterait en soi la Cause et la Solution. Au contraire, les perturbations qui firent alors leur apparition dans les doctrines religieuses s'identifient comme des conséquences dont les causes sont extérieures à ces doctrines. Et qu'on applaudisse ou qu'on déplore la recrudescence et la vitalité de ces valeurs séculaires, on doit pouvoir constater objectivement qu'elles sont essentiellement le témoignage d'un ébranlement dont l'importance et l'ampleur les recouvrent, et qu'elles en font partie au même titre que la fraction participe du nombre entier.

Si l'on examine l'ensemble des religions et leur évolution, on y trouve plus qu'un évident parallélisme entre elles: on est frappé par une inconsciente volonté

de s'arracher à un passé désormais incapable de les nourrir et de les justifier; bien plus, on reste étonné devant l'énergie soudaine dont elles font preuve et qui se manifeste surtout par une grande faculté d'adaptation et de réorientation; on constate ensuite un affaissement du principe d'autorité tel qu'il se reconnaît dans la tradition, l'apologétique et, surtout, les dogmes. Sans doute causes et effets à la fois, de vagues idées d'espoir, de foi, d'enthousiasme et de Vie se muent en mysticisme ardent, en subjectivisme, en idéalisme, en libéralisme. La formidable énergie fiévreuse qui en résulte est à l'origine de l'érosion des principes établis, l'effacement des différences entre les diverses confessions, le nouveau rôle social assumé par les Eglises, la faveur soudaine dont jouit la psychologie, et plus généralement la ferveur et la liberté dans la croyance religieuse. L'influence exercée par Jacques Maritain - qui prêche un retour à l'esprit objectif et rejette l'intuition bergsonienne au profit de l'expérience - par Georges Dumesnil et par Henri Massis viendra trop tard ou sera d'un poids insuffisant pour empêcher l'éclosion et la maturation de cette évasion spirituelle qui, parfois, prend l'allure d'une sorte de romantisme religieux.

LA CHAINE DES REACTIONS

L'attitude religieuse de Charles Péguy et surtout celle de Paul Claudel sont tout à fait représentatives de cette époque d'effervescence des instincts supérieurs. L'un et l'autre tour à tour, ils sont l'exemple de ces nombreuses conversions spontanées qui caractérisent leurs contemporains, de cette activité sociale partisane, de ce déséquilibre volontaire et bourru, de cette négation spontanée et anticipée du nihilisme et, enfin, de ce mépris de la liberté et du choix. Tout cela entraîne chez eux une véritable recherche du temps perdu, un saut rageur et timoré en deça de cette recherche inefficace, qui est pourtant justifiée et nécessaire et qui a saisi tous les esprits. Saut qui les ramène à l'accalmie d'un Moyen Age fervent, dépourvu de curiosité et soustrait aux interrogations sans issue. D'où l'on a pu conclure que les grands gestes liturgiques d'un Claudel ne persuadent pas davantage que Le Génie du christianisme et que sa religion est bien plutôt une forme de sensibilité se traduisant par une violence et un déséquilibre presque recherchés qu'une véritable réponse aux rigoureuses questions posées par l'intelligence. Cette disposition particulière n'a pas manqué d'attirer l'attention de plusieurs esprits perspicaces. Michel Carrouges retourne contre Claudel une des plus belles louanges qu'on lui ait faites:

> C'est la grandeur mais aussi la faiblesse de Claudel qu'on ait pu le comparer à Dante et à Shakespeare; cet éloge grandiose, pour valable qu'il puisse être, est sa condamnation. Il accuse l'inactualité de Claudel, sa séparation d'avec le monde moderne[39].

Et Marcel Raymond constate dans le même sens:

> Les modes de pensée et de vie que nous propose sa poésie, son réalisme mystique, son catholicisme flamboyant, son sens du drame, l'aspect théâtral (noblement théâtral le plus souvent) de ses créations, même lyriques, la passion, la tension qui l'animent, tout contribue à faire de lui un grand poète baroque, harmonisé à la française, nourri des divers courants de l'humanisme. (...) Disons que Paul Claudel tout moderne qu'il soit, occupe idéalement, dans une France imaginaire et à la date de 1600, une position qui correspondrait à celle de Calderon dans l'Espagne réelle[40].

On pourrait faire - on a dû faire - sur Péguy des remarques assez ressemblantes. Mais comment expliquer assez que ces mises en accusation perdent leur tranchant si l'on sait comprendre le contexte situationnel. La révolution qui s'accomplit au niveau des philosophies et des religions se manifeste d'abord ou du moins simultanément à l'échelle individuelle. Sans doute l'ensemble des individus crée-t-il le mouvement général, mais les individus

---

39 Michel Carrouges, Le Sismographe surréaliste, dans Etudes carmélitaines (Polarité du symbole), Paris, Desclée de Brouwer, 1960, p. 131.

40 Marcel Raymond, De Baudelaire au surréalisme, Paris, José Corti, 1963, p. 187.

diffèrent grandement dans le détail. De sorte qu'à trop vouloir souligner leurs divergences et leurs contrastes, on peut oublier leur appartenance à une source commune.

Par exemple, on verra dans la pensée, la vie et l'oeuvre d'un Claudel et d'un Gide des oppositions si irréductibles qu'on se refusera à admettre qu'ils incarnent deux solutions différentes à un même problème; et l'on n'expliquera leur longue amitié que par le jeu des coïncidences ou une mutuelle admiration littéraire. En réalité, le drame de leur rencontre se situe sur un tout autre plan, qui dépasse celui de la religion proprement dite.

Bien plus, on ne prêtera parfois qu'une attention distraite et amusée à d'autres événements qui sont pourtant tout aussi révélateurs que l'explosion du sentiment religieux ou la couleur moyennâgeuse du christianisme de Claudel et de Péguy. Puisqu'il importe avant tout d'échapper à un état de choses pour quelque chose d'autre qui, croit-on, ne saurait être pire, toutes les formes d'évasion deviennent acceptables, les plus nobles comme les plus dérisoires. On voit donc apparaître ou renaître, mis à part le bergsonisme et le christianisme, les plus vieilles formes de palliatifs, les sciences les plus bizarres, et même les superstitions.

LA CHAINE DES REACTIONS

Certaines manifestations semblent si naturelles et justifiées qu'on ne songerait pas au premier abord à les tenir pour des formes d'évasion. En fait, peut-être n'en sont-elles pas vraiment; mais il reste que, directement ou non, elles trahissent malgré tout une appartenance évidente au même esprit. On pense en particulier à la véritable marée du wagnérisme, musique qui plonge dans l'inconscient et l'inconnaissable et donne une poussée vigoureuse à l'idéalisme et au mysticisme; à l'unanimisme, doctrine d'Emile Durkheim et, plus tard, de Jules Romains, qui transforme la société en une communauté morale, en une puissance unitaire quasi divine; au dreyfusisme qui, en quelques mois, prit les proportions d'une crise de conscience nationale caractérisée par un enthousiasme généreux, révolutionnaire et presque lyrique; au freudisme qui suscita un intérêt communicatif pour les forces subconscientes, mystérieuses et fascinantes qu'on commençait (enfin) à déceler au fond de l'âme humaine.

Mais outre ces respectables appellations en "isme", on distingue encore d'autres formes d'évasion. Ainsi, lors de la première édition véritable des Chants de Maldoror, en 1890, Genonceaux consacre près de la moitié

de sa préface[41] à réfuter les accusations de folie dont on accable Lautréamont en s'appuyant sur l'autorité de la graphologie, comme si cette science douteuse, mais fort à la mode, suffisait à rétablir la vérité. Que dire encore de la faveur dont jouit l'astrologie; ou bien du groupe des Mages (Joséphin Péladan, Paul Adam, Jules Bois, Papus, etc.) ou magisme, qui se prononce contre le positivisme et pour "les compliquées spéculations d'un spiritualisme mystique[42]", tout en s'adonnant à des sciences occultes comme la chiromancie et l'influence des planètes. Monseigneur Baunard rapporte même que vers 1886, dans la seule ville de Paris, le chiffre des adhérents à des pseudo-religions, comme le spiritisme, le magisme et le néo-bouddhisme, s'établissait à 20,000[43]. De plus, il se fonda un peu plus tard, sous l'égide du spiritisme, non seulement des revues nombreuses, mais encore de véritables mouvements, comme la Société d'études

---

41 L. Genonceaux, Préface, dans Comte de Lautréamont (Isidore Ducasse), Oeuvres complètes, Paris, José Corti, 1961, p. 9-16.

42 Jules Huret, Enquête sur l'évolution littéraire, Paris, Charpentier, 1891, p. 42.

43 Monseigneur Baunard, Espérance, Paris, Poussielgue, 1892, p. 92.

psychiques de Milan, qui se paya le luxe de faire venir un médium de la lointaine Australie.

Si maintenant par un brusque retour en arrière, on impose à l'esprit les mots de scientisme, de naturalisme, de réalisme et de Parnasse, et qu'on rappelle des dogmes aussi essentiels que l'impassibilité objective, l'observation fidèle et rigoureuse, la documentation exacte et brutale et le refus catégorique de tout ce que ne peut mesurer et expliquer la science expérimentale, on reste une fois de plus étonné de la vitesse et de la profondeur du changement qui s'est produit. Et cette fois, ce n'est plus à la philosophie ou à la religion que s'adresse notre interrogation, mais bien au domaine proprement littéraire, c'est-à-dire à ce qui constitue le témoignage le plus riche et le plus vivant d'une époque. Mieux que toute autre activité de l'esprit, la littérature reflète avec fidélité et dans ses moindres détails la "température" particulière à chaque décade, voire même à chaque année de l'existence d'un peuple; elle en conserve les caractères les plus saillants, de même que des impressions si particulières et si fugaces que, sans la littérature, elles seraient submergées et emportées à jamais par l'écoulement du temps. Bien plus, elle permet l'observation du mécanisme même de l'évolution, c'est-à-dire la

génération et l'épanouissement des pensées et des événements complexes dont le jeu finit par former le génie même d'une époque précise; bien avant que l'histoire, la philosophie et la critique en aient fixé a posteriori les traits définitifs, elle nous fait voir à l'avance et sur le vif pourquoi les choses n'en peuvent être autrement et sont ce qu'elles sont. Et comme elle est le moyen d'expression le plus facile et le mieux connu, c'est elle qui manifeste les changements idéologiques les plus subtils et annonce la naissance et la maturation progressive d'idées qui sont appelées à bouleverser profondément l'existence de toute une génération.

Tout comme le succès et l'influence des disciplines scientifiques ne tardèrent pas à se communiquer à la philosophie, on voit bientôt surgir leurs dogmes principaux en littérature. Il s'agit toujours en fin de compte du même esprit général manifesté à des paliers différents. Aussi retrouve-t-on maintenant, outre les noms bien connus de Renan et de Taine, que Barrès appelle complaisamment "les maîtres de la grande espèce[44]", ceux des grands prosateurs réalistes et naturalistes, c'est-à-dire surtout Gustave Flaubert, les Goncourt, Guy de Maupassant et

---

44 Maurice Barrès, Préface à l'édition de 1904 de Un Homme libre, Paris, Plon, 1930, p. I.

Emile Zola, puis ceux des parnassiens les plus célèbres, soit Théodore de Banville, Leconte de Lisle et José-Mariade Hérédia. Les caractéristiques communes à leurs oeuvres sont trop connues pour qu'il faille les rappeler ici; mais encore faut-il voir lesquelles parmi ces caractéristiques les relient au mouvement d'ensemble. On comprend mieux alors des principes comme la répression des émotions et des sentiments, le rejet de l'inspiration au profit d'un travail rigoureux et scientifique, la recherche d'une documentation exhaustive et méticuleuse, la foi au déterminisme psychologique et physiologique[45], la conception d'une esthétique fondée sur une rigueur formelle, le culte de la contrainte, de l'objectivité et de l'impersonnalité, et un véritable engouement pour les sciences médicales et biologiques. On comprend mieux également le souhait de Leconte de Lisle de voir l'Art et la Science s'unir et se confondre.

---

45 Parlant du problème de l'homosexualité, Porché fait voir comment tous refusaient alors d'admettre l'existence d'une anomalie. Il raconte que Zola lui-même, le "pas gêné", refusa de se servir dans ses livres d'une lettre d'un jeune uraniste italien de vingt-trois ans, car il craignait qu'on l'accusât "d'avoir inventé l'histoire de toutes pièces par corruption personnelle". Voir François Porché, L'Amour qui n'ose pas dire son nom, Paris, Grasset, 1927, p. 22-23.

Cette esthétique rigoureuse ne tarda pas à se révéler insuffisante: la persistance avec laquelle on s'attache à peindre la pauvreté, le malheur et l'abjection engendre des oeuvres pessimistes et conduit jusqu'à la pornographie; l'art même dont se parent ces oeuvres n'empêche pas la sécheresse et la désillusion; quand les thèmes traités ne sont pas tirés des âges anciens, ils offrent le spectacle ou suggèrent l'idée d'un homme moderne dépourvu de foi et d'idéal, dépassé par le rouage imperturbable d'événements inéluctables, et subjugué par des forces lentes et sûres qui ne laissent plus aucune place à l'individualisme, à la contingence ou au mystère. Paradoxalement, l'homme se trouve littéralement noyé sous le foyer de lumière violente qu'il a lui-même allumé.

Cependant, la perspective qui permet aujourd'hui de se former rapidement une opinion juste de ces événements était impossible aux contemporains. Aussi le réalisme et le naturalisme progressèrent-ils normalement; ils atteignirent leur maturité puis, normalement toujours, succombèrent aux pressions exercées par des courants nouveaux. Entre-temps toutefois, il apparut dans le ciel littéraire quelques bolides étranges et dissidents, signes avant-coureurs de la protestation intense qui allait bientôt se dessiner. Ce fut d'abord Baudelaire, le premier des

grands Solitaires. Malgré de nettes affinités avec son temps, son oeuvre courte mais chargée témoigne d'un individualisme résolu, d'une révolte et d'une satiété qui confinent à l'exaspération et, enfin, d'innovations qui le rapprochent étrangement du symbolisme. Puis ce fut la figure fantomatique de Lautréamont dont les Chants de Maldoror manifeste un non-conformisme si résolu, une hostilité si violente et un sadisme parfois si effrayant qu'ils font pâlir les plus belles audaces du dadaïsme et du surréalisme. Ce fut aussi Rimbaud, frère spirituel de Lautréamont, dont l'oeuvre précoce s'inscrit en faux contre tout ce qu'il y a de convenu et d'accepté non seulement en poésie, mais aussi dans cette société sclérosée où il est contraint de vivre, cette civilisation amputée par le haut qui ne laisse guère d'autre alternative que la révolte forcenée ou le conformisme abêtissant.

Encore faudrait-il signaler, pour mieux illustrer l'orientation centrifuge qui caractérise la plupart des esprits de ce temps, d'autres auteurs qui, au point de vue particulier que nous adoptons, doivent être classés comme mineurs. Ainsi, dans le domaine purement littéraire s'ajoute le nom de Verlaine dont on connaît l'originalité, voire l'excentricité, aussi bien dans l'exercice de son art que dans sa vie privée et publique; celui de

Villiers de l'Isle-Adam, le conteur cruel qui, surtout par la satire, l'ironie et l'horreur, se moque de la science et aspire à s'évader des apparences sensibles et de la bêtise de son époque; celui de Jules Laforgue, poète "décadent", dont la plume à la fois souriante, moqueuse et sincère manifeste tant de désabusement sous le couvert de la désinvolture.

> Ni jour, ni nuit, Messieurs, ni hiver ni printemps, ni été, ni automne, et autres girouettes. Aimer, rêver, sans changer de place, au frais des imperturbables cécités, O monde de satisfaits, vous êtes dans la béatitude aveugle et silencieuse, et nous, nous desséchons de fringales supra-terrestres. Et pourquoi les antennes de nos sens, à nous, ne sont-elles pas bornées par l'Aveugle, et l'Opaque et le Silence, et flairent-elles au-delà de ce qui est chez nous[46]?

On pourrait enfin rappeler Alfred Jarry qui, dans sa vie personnelle comme dans son Ubu Roi, en arrive à construire une sorte d'épopée du grotesque, de l'impuissance, de l'imprévu, de la révolte parfaitement concentrée et pourtant stérile.

D'autres auteurs, moins excessifs mais d'une autorité immédiate peut-être plus grande, s'ajoutent aux rangs des protestataires. On retrouve le nom de Léon Bloy,

---

46 Jules Laforgue, Salomé, dans Moralités légendaires (Oeuvres complètes, tome 2), Paris, Mercure de France, 1946, p. 151-152.

l'ancêtre de la "lignée" de Claudel. On sent la protestation moins directe et moins éclatante de Bourget, de Huysmans, de Barrès; puis, à compter de 1875 surtout, le naturalisme doit faire face à l'assaut successif d'Anatole France, de Jules Lemaître et d'Edmond Scherer. Mais son adversaire le plus résolu fut sans doute Fernand Brunetière qui, à partir de 1873, publia dans La Revue des deux mondes un nombre considérable d'articles où, avec un parti pris évident, il accable le naturalisme et acclame tout ce qui peut lui faire contrepoids. Il y a enfin Eugène-Melchior de Vogué qui sait donner à la lutte qu'il mène contre le naturalisme un caractère plus positif: il détourne l'attention vers la littérautre russe naissante.

Il est encore d'autres noms qui mériteraient sans aucun doute une mention dans cette poussée d'ensemble contre le naturalisme; par exemple, les jeunes gens qui, en 1887, publièrent un bruyant Manifeste des Cinq dans lequel ils reniaient leurs antécédents littéraires, les romanciers mineurs que sont Bazin, Boylesve et Adam, les poètes anglais qui redécouvraient l'idéalisme, les Scandinaves Ibsen et Björnson qui ressuscitaient le mysticisme. Mais déjà ces rappels apparaissent comme les premiers pas vers ce substrat puissant et indéchiffrable

au moyen duquel chaque époque se singularise et, aussi, échappe par le mystère aux explications faciles et officielles. Force est donc de revenir à des manifestations plus définies. Le symbolisme en est une.

Bien que sa durée totale ait été de moins de quinze ans, le mouvement symboliste représente, à l'heure de l'effritement spirituel et de la débandade littéraire amenés par le déclin rapide du scientisme, du naturalisme et du Parnasse, le seul pôle d'attraction capable de grouper autour d'un même étendard les jeunes écrivains les plus prometteurs, et la seule religion qui non seulement s'inscrivait en faux contre l'idéal littéraire du passé immédiat, mais encore proposait un corps de doctrine assez riche et assez consistant pour combler les aspirations de ses adeptes. Au plein sens du mot, le symbolisme est avant tout une <u>réaction</u>; si bien que presque chacune des caractéristiques qu'on lui attribue trouve son pendant et son contraire chez les naturalistes et les parnassiens.

Ainsi, le symboliste tient en haut mépris toutes les formes d'action; rien ne lui est plus étranger que ce que plus tard on appellera la "littérature engagée". Cela vient du fait que le symboliste a l'actualité en horreur et que les questions du jour sont pour lui dénuées d'intérêt. La vie même, dans son sens le plus général, le

laisse indifférent. Il va plus loin encore: la pensée elle-même, qui est pourtant l'activité cérébrale par excellence, ne rencontre que son mépris et sa condamnation.

Le symboliste a choisi au contraire de vivre en vase clos. Aux réalités quotidiennes et à la vie trompeuse et dépourvue de direction, il prétend échapper en recourant à tout instant au symbole. Il opte définitivement pour le monde de l'imagination et devient le grand prêtre de la littérature et, surtout, de la poésie. Si les questions esthétiques absorbent toute son énergie et deviennent le centre même de son existence, en revanche les problèmes éthiques sont pour lui inexistants. Par exemple, il entreprendra de libérer le vers de la forme sculpturale où l'avaient enfermé les parnassiens et de l'orienter vers la musique pure, mais sa signification philosophique et son parallélisme avec la réalité ne méritent ni son effort ni son attention.

Que cette nouvelle école soit en partie le résultat d'influences allemandes, comme le veut Renée Lang[47], ou bien qu'elle soit plutôt une manifestation du

---

47 Voir Renée Lang, André Gide et la pensée allemande, Paris, Egloff (Plon), 1949, p. 20-21.

bergsonisme naissant, comme le croit Manuel de Diéguez[48], elle n'en est pas moins l'événement le plus important dans les lettres françaises; le symbolisme, qui est le premier effort réussi de regroupement des forces en face d'une conception littéraire épuisée et en voie de s'écrouler, est représentatif de la crise spirituelle des contemporains de Gide. Près de cinquante ans plus tard, lui-même rappelait dans les termes suivants ce qui fut l'événement marquant de ses débuts littéraires:

> Sous l'influence de Mallarmé, sans trop nous en rendre compte, nous étions plusieurs, et en pleine réaction contre le naturalisme, à n'admettre rien que d'absolu. Nous rêvions, en ce temps, des oeuvres d'art en dehors du temps et des "contingences". Il n'y avait chez nous, à propos des questions sociales, point tant ignorance et aveuglement que mépris; un mépris né d'une méprise. Tout ce qui n'était que relatif (au temps, aux lieux, aux circonstances) nous paraissait indigne de l'attention d'un artiste; en tout cas, nous prétendions maintenir à distance, soigneusement écartées de l'oeuvre d'art, de notre oeuvre, toutes préoccupations épisodiques[49].

Ces propos gidiens sont corroborés par le souvenir que de son côté Paul Valéry conserva de ces quelques années

---

48 Voir Manuel de Diéguez, De l'Absurde, précédé d'une lettre à Albert Camus, Paris, Triolet, 1948, p. 70-74.

49 Lettre de Gide à Schlumberger en date du 1er mars 1935, citée dans André Gide, Littérature engagée, Paris, Gallimard, 1950, p. 79-80.

qui furent l'âge d'or du symbolisme:

> J'ai vécu dans un milieu de jeunes gens pour lesquels l'art et la poésie étaient une sorte de nourriture essentielle dont il fût impossible de se passer; et même quelque chose de plus: un aliment surnaturel. A cet époque, nous avons eu, - quelques-uns, qui vivent encore, s'en souviennent, - la sensation immédiate qu'il s'en fallait de fort peu qu'une sorte de culte, de religion d'espèce nouvelle, naquît et donnât forme à tel état d'esprit, quasi mystique, qui régnait alors et qui nous était inspiré ou communiqué par notre sentiment très intense de la valeur universelle des émotions de l'Art. (...) Notre certitude, c'était notre émotion et notre sensation de la beauté[50].

Les remarques acerbes et les attaques renouvelées de l'intellectuel conservateur que fut Julien Benda apparaissent aujourd'hui comme un freinage inutile sur la pente nouvelle. Successivement, il dénonçait le culte de l'hermétisme, du rare, du précieux et de l'oeuvre courte, le mépris du grand souffle, la perfection de la forme masquant la pauvreté du fond, la religion de la forme et le mépris du fond, le travail artistique suppléant à l'inspiration, etc[51]. Mais comme bien d'autres, Benda n'arrivait pas à concevoir ce qu'il y avait d'irréversible dans cette révolution qui l'offusquait tant.

---

50 Paul Valéry, op. cit., p. 1380-1381.

51 Voir Julien Benda, La France byzantine ou Le Triomphe de la littérature pure, Paris, Gallimard, 1945, p. 224.

> Ce qu'on ne voyait pas, et ce que probablement on ne pouvait pas voir, c'est que le symbolisme était autre chose et mieux qu'une doctrine esthétique nouvelle. Or, il y a un point qui demeure acquis et que personne ne s'avisera plus de révoquer en doute; c'est que grâce aux efforts des poètes symbolistes, l'apport littéraire de 1880-1890 a grossi définitivement le génie français de telle sorte que ni la formule parnassienne, ni le programme romantique, ni la doctrine naturaliste ne sauraient plus lui convenir. (...)
>
> Et dès lors la nécessité s'impose d'admettre que pour la génération de 1880 il ne s'agissait pas d'une vaine querelle d'esthètes, mais bel et bien d'une manière nouvelle de concevoir les questions contemporaines, d'un mode de pensée à part et pourtant général, d'une attitude nouvelle devant la Vie[52].

Ainsi donc, si brève qu'ait été sa durée officielle, le symbolisme apparaît nettement comme la seule idée solide vers laquelle les jeunes littérateurs dissidents pouvaient alors se tourner. Et il se trouva qu'en pratique cette idée devenait en même temps pour eux une école de révolte et de libération; car, comme tout mouvement du même ordre, le symbolisme se distingue par la ferveur et l'excès. C'est d'ailleurs de son apport positif et de ses lacunes mêmes que surgiront certains effets secondaires, auxquels ne sera pas étranger l'esprit de gratuité chez Gide.

---

52 Sybrandi Braak, André Gide et l'âme moderne, Amsterdam, H. J. Paris, s.d. (1923), p. 24-25.

Pourtant, même si le mouvement symboliste fut représentatif de l'esprit contemporain et même s'il exerça une influence durable, il faut se garder de le considérer comme un phénomène unique et isolé. Ses adhérents directs étaient peu nombreux; souvent même, ils appartenaient à une classe sociale choisie et relativement élevée; de sorte qu'on peut fort justement parler d'esprit de chapelle et du petit nombre des élus.

Cependant, la sève qui avait donné naissance au symbolisme continuait de monter; on vit bientôt apparaître et se multiplier une véritable jungle d'écoles littéraires qui se mirent sans tarder à se disputer une place au soleil. Même de nos jours, c'est-à-dire plus d'un demi-siècle plus tard, il demeure difficile de les dénombrer toutes et d'accorder à chacune l'importance qui lui revient; et cela, même si chaque école prétendait posséder des principes uniques et originaux, et même si souvent elle fondait une revue nouvelle qui avait pour mission de la représenter. Evidemment, la plupart eurent une durée très éphémère et ne reçurent jamais la reconnaissance officielle. Mais on n'en est pas moins surpris d'apprendre que leur nombre atteignit

et dépassa même la cinquantaine[53].

Une prolifération aussi soudaine et aussi extraordinaire exige une explication. On a donc offert la suivante: la difficulté de faire publier un article dans les revues à la mode et les frais élevés qu'entraînait la publication d'un livre faisaient qu'il était préférable de fonder une revue en commun et d'y imprimer en toute liberté les textes de son choix. Cette raison toute matérielle ne saurait évidemment satisfaire la curiosité. On a donc suggéré une explication plus plausible, que Morino présente ainsi:

---

53 Voir Ernest Florian-Parmentier, op. cit., p. 675. La liste présentée par celui-ci est assez complète, bien qu'on remarque parfois certaines confusions et certains chevauchements. Voici les noms principaux: symbolisme, vers-librisme, scientifisme, décadisme, magnificisme, magisme, socialisme, anarchisme, école romane, paraxysme, ésotérisme, naturisme, néo-classicisme, jammisme, école française, régionalisme, synthétisme, somptuarisme, intégralisme, humanisme, néo-mallarmisme, impulsionnisme, néo-romantisme, unanimisme, visionarisme, futurisme, primitivisme, subjectivisme, sincérisme, intensisme, spiritualisme, les renaissances, floralisme ou école de la grâce, dramatisme et simultanéisme, impérialisme, dynamisme, effrénéisme, bonisme, druidisme, plurisme, pluralisme, totalisme, patriartisme, démocratisme, prolétarisme, philoprésentanéisme, subséquentisme, vivantisme, sérénisme, celtisme, la Closerie, l'Abbaye, l'Hexagramme, les Argonautes, les Loups, la Gauche libérale, le Conseil central, la Biche.

> (...) dès avant 1900, le premier but de ceux qui fondaient des revues, était de pouvoir exprimer leur pensée librement. Rémy de Gourmont note dans ses Promenades littéraires, que vers 1890, la presse étant peu accueillante aux écrivains nouveaux, pour imprimer sa pensée avec liberté, il fallait fonder soi-même une revue. Ce nouveau genre de revue se préoccupera moins d'objectivité que de liberté; elle sera moins encyclopédique aussi, et souvent plus personnelle. A l'ombre des grandes revues d'information, dont la neutralité perpétuelle commence à agacer les lecteurs les plus ardents, naissent les "petites revues". Elles ont fini par se spécialiser, par assumer volontairement la responsabilité de certaines croyances, de certains courants d'idées, voire de certaines écoles[54].

Sans doute cette interprétation est-elle valable et satisfaisante, mais il faut admettre qu'elle ne vaut pas que pour 1890, mais bien pour toutes les époques et tous les pays. Ce qu'il aurait fallu dire - c'est la troisième explication - c'est que, plus qu'une simple liberté d'expression, cette véritable ruée vers les revues particulières et indépendantes est une preuve tangible du climat qui a caractérisé cette fin de siècle. Plus précisément, l'existence presque simultanée de tant de chapelles et de revues littéraires suggère avec force l'absence de doctrine et d'idéal communs, le vide créé par la disparition du positivisme, du naturalisme et du Parnasse,

---

54 L. Morino, La Nouvelle Revue française dans l'histoire des lettres, Paris, Gallimard, 1939, p. 15.

la dispersion des efforts individuels et la recherche fébrile et inefficace d'une solution et d'un foyer d'unité acceptables par tous.

Il ne faudrait pourtant pas conclure que cette explosion n'est due qu'à l'absence d'un idéalisme et qu'à une négation incohérente. Ce mouvement s'accompagne d'apports positifs et de recherches enthousiastes, comme en fait preuve d'ailleurs ce commentaire d'un observateur intéressé:

> ... il était parlé de poésie émotionnelle, d'expression directe, de conscience spontanée des foules, de vision individuelle en harmonie avec la matière vibrante, de lyrisme exaspéré, de sincérité, d'inspiration intensive, de spiritualisme, de réconciliation de la religion avec la science, etc. Des enquêtes récentes ont montré, d'autre part, qu'aux spéculations cérébrales ont succédé, parmi les jeunes gens, des énergies impulsives, un idéalisme enthousiaste, un besoin d'action déterminé par le libre jeu des instincts supérieurs[55].

Outre la multiplication des écoles et des revues, on s'étonne également du grand nombre d'enquêtes littéraires et autres effectuées durant les mêmes années. Les plus connues sont celles de Jules Huret[56], de Le Cardonnel

---

55 Ernest Florian-Parmantier, op. cit., p. 189-190.

56 Jules Huret, op. cit.

et Vellay[57], de Casella et Gaubert[58], de Muller et Picard[59]. Ces deux derniers signalent en outre qu'on organise alors une quantité énorme d'enquêtes qui portent sur les sujets les plus divers. Mais quels que soient l'objectif et l'importance de ces sondages, on peut penser que ce phénomène d'introspection et d'auto-analyse convient tout à fait aux dernières années du dix-neuvième siècle. Une fois encore, on reconnaît chez ces gens le désir d'ausculter le malaise dont ils souffrent et de rechercher en eux-mêmes une solution à leurs propres interrogations et à l'anarchie morale et spirituelle qui règne alors en France.

Si maintenant on tire de ces considérations globales les conclusions qui s'imposent, on arrive à reconstituer avec une assez grande justesse les tendances principales qui prévalaient en France au moment de la formation de Gide. On reconnaît en outre que, loin d'être de pures abstractions, ces tendances ont exercé une influence directe et déterminante sur chacun des individus.

---

57 George Le Cardonnel et Charles Vellay, op. cit.

58 George Casella et Ernest Gaubert, op. cit.

59 Jean Muller et Gaston Picard, Les Tendances présentes de la littérature française, Paris, Basset, 1913, XLI - 367 p.

LA CHAINE DES REACTIONS

Pendant près d'un demi-siècle, le positivisme a joui d'une autorité absolue et incontestée. Issue des sciences pures, cette philosophie ne tarda pas à étendre sa rigueur logique à toute l'activité humaine. On croyait avoir atteint alors un des grands sommets du progrès de l'humanité. Rejetant les notions traditionnelles de Dieu, de métaphysique, de psychologie et d'absolu en général, on se retourne du côté du pragmatisme et on prétend tout mesurer et tout expliquer par les méthodes scientifiques et expérimentales. Du même coup, on enlève à la vie tout mystère et tout imprévu; l'âme humaine est niée ou ravalée au rang des autres phénomènes; le libre-arbitre est remplacé par le déterminisme; le pouvoir de raisonner est tenu en si haute estime qu'il rend dérisoire tout ce qui a trait à l'inspiration, à l'intuition, à la religion, au sentiment et à la liberté. Le positivisme devenait une véritable chemise de force.

La réaction qui s'ensuivit fut violente; d'un seul coup, elle rejeta tous les dogmes du positivisme et rendit à l'homme tout ce qu'on lui avait enlevé: le pouvoir de croire, de choisir et de prier, le sentiment, la spontanéité et la poésie. De nouveau étaient permis l'idéalisme, l'instinct, l'impulsion, la spéculation, la métaphysique. Cependant, la rapidité avec laquelle se

produisit ce revirement et l'absence de doctrine définie propre à canaliser l'énergie formidable ainsi libérée engendrèrent les phénomènes les plus curieux: les religions et les mythes de tous genres s'en trouvèrent revigorés, la philosophie fit une large place à l'idéalisme, au subconscient, à l'intuition, et la littérature enfin dégagée de l'empire du naturalisme et du Parnasse donna naissance à toutes les formes d'expression individuelle et à l'anarchie la plus complète.

Or Gide était de la fête. Et Gide inventa, dit-on, l'acte gratuit. Cette notion énigmatique et mystérieuse, voilà que tout à coup elle ne semble plus si bizarre ni si incompatible avec l'esprit du temps. En vérité, une fois qu'on a acquis une certaine familiarité avec la fin du dix-neuvième siècle, l'acte gratuit semble être, pour ainsi dire, dans l'ordre des choses. A priori, on arrive même à penser que Gide n'était peut-être pas absolument nécessaire à l'invention de l'acte gratuit et qu'il était normal, en quelque sorte, que quelqu'un l'inventât, puisqu'il lui fallait un inventeur. Mais plus que tout autre, Gide était sans contredit la personne désignée pour imaginer cette notion, ou plutôt pour donner un nom et une forme à ce concept qui flottait si évidemment dans tous les esprits.

En effet, Gide est né assez tôt pour pouvoir subir pleinement l'influence des principales manifestations du positivisme. Même, certaines conditions sociales ont exercé sur lui des contraintes qui présentent plusieurs ressemblances avec l'esprit du positivisme. Plus tard, d'autres circonstances l'ont placé au coeur même de la révolte qui allait emporter l'idéal du positivisme, du naturalisme et du Parnasse. Ce qui explique pourquoi Gide a pu lancer l'idée de l'acte gratuit plusieurs années avant que ne se forment des écoles comme l'impulsionnisme et l'anarchisme ou que ne s'impose la philosophie de Bergson.

L'acte gratuit se comprend donc d'abord comme une des multiples conséquences amenées par la période d'incohérence et d'anarchie où se faisaient la lutte d'un côté l'esprit du positivisme et de l'autre l'effort de libération qui n'avait pas encore de nom officiel. L'acte gratuit, c'est une manifestation de joie, de liberté retrouvée après une longue contrainte. Il est avant tout un jeu de l'esprit qui se démontre à lui-même que l'action non contrôlée n'est pas défendue. Il est un symbole de la liberté retrouvée. Il est encore, si l'on veut, une ruade dans l'air, un geste de délassement après une longue courbature.

Pourtant, il sera autre chose encore.

DEUXIEME PARTIE

LES ANNEES D'APPRENTISSAGE

Sa personnalité, malgré qu'il en ait, transparaît dans son oeuvre, et ce qui prend signification, ce n'est plus tant l'oeuvre, que lui-même.

André Gide

CHAPITRE I

L'ENFANT PAS COMME LES AUTRES

La révolution tranquille qui s'opérait en France à la fin du dix-neuvième siècle favorisait donc non seulement une renaissance spirituelle, mais aussi la diffusion d'idées tout à fait compatibles avec l'acte gratuit. Tous les contemporains, que ce fût consciemment ou à leur insu, subissaient l'impact de l'esprit nouveau et vivaient l'anarchie amenée par la libération des prisons positivistes. Comme tant d'autres, André Gide sentit se lever le joug sous lequel il était né et avec lequel il s'était familiarisé. Plus que les autres cependant, il fut sensible à la tournure des événements; car celui qui devait mettre l'acte gratuit à la mode avait fait l'expérience dans sa vie personnelle de contraintes beaucoup plus caractérisées que ce qu'implique le concept général de positivisme. Plus qu'un événement social, philosophique ou littéraire, la libération revêtait pour lui une signification particulière et parfois même extrêmement concrète. Or, pour bien analyser les causes de l'acte gratuit, il ne suffit pas de connaître la température intellectuelle et spirituelle de l'époque; il

faut découvrir ce qui, dans l'enfance et la formation de son créateur, le désignait plus spécialement au rôle qu'il allait jouer.

La religion protestante et l'éducation familiale exercèrent sur Gide une influence déterminante. Elles laissèrent chez lui des traces si profondes et si indélébiles qu'on risque de mal comprendre maints aspects de son oeuvre si l'on ne s'est préalablement familiarisé avec l'action de ces deux forces. Qu'il s'agisse là d'une influence directe ou bien encore d'une influence dite "de réaction", on n'arrive à bien interpréter le caractère, la pensée et les actions de Gide qu'en les mettant en rapport avec cette double intervention. On doit également tenir compte de certains traits gidiens que seule l'étude de son comportement, surtout celui de sa jeunesse, parvient à dégager et à mettre en lumière[1].

En matière de religion, l'enfance de Gide s'est écoulée sous l'égide de la plus pure tradition huguenote.

---

1 L'intention de l'auteur n'est pas ici d'entreprendre une telle étude, ni d'ailleurs de faire l'histoire du milieu familial où Gide a vécu, mais plutôt de reprendre certains faits, certaines découvertes et certaines conclusions exposés dans l'oeuvre gidienne et dans d'autres ouvrages. On voudra bien se reporter, par exemple, au livre de Jean Delay (Jeunesse d'André Gide) et à celui de R.-G. Nobécourt (Les Nourritures normandes d'André Gide).

Cette forme de protestantisme propre à la France présente certains traits particuliers.

> Persécuté jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle, marqué par l'expérience du Culte du désert et de la résistance camisarde, le protestantisme méridional a gardé une tradition de non-conformisme, le goût du petit troupeau et des vertus d'une élite, la fierté de ses temples modestes et pauvres qu'il oppose volontiers à la pompe romaine, une notion austère du culte qui n'est pas sans analogies avec le jansénisme[2].

Un autre commentateur de Gide est encore plus explicite à ce sujet:

> Le dogme est à base calviniste, avec une forte insistance sur la morale, l'appel de la grâce, le salut, et par-dessus tout, la gloire de Dieu. Le protestant se considère comme bénificiaire d'une grâce divine imméritée et pour laquelle il doit témoigner dans sa vie. La morale est particulièrement étroite en matière sexuelle: les aberrations de la chair sont considérées comme un signe de corruption essentielle[3].

Il faut savoir en outre que le huguenot est fort conscient du fait qu'il appartient à un groupe minoritaire; mais sachant et sentant sa différence, il en éprouve avant tout de la fierté; il se croit même supérieur. S'il attache du prix à la liberté de conscience,

---

2 Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome 1, Paris, Gallimard, 1956, p. 58.

3 Catherine H. Savage, André Gide et l'évolution de sa pensée religieuse, Paris, Nizet, 1962, p. 12.

au libre-arbitre et à l'indépendance individuelle, il rejette par ailleurs l'initiative et l'originalité excessives de la pensée et, fidèle à une tradition longue et sévère, préconise et observe une morale d'une très grande austérité. De plus, conformément à l'esprit des églises chrétiennes, il s'oppose aux innovations et aux réformes et manifeste respect et amour pour la tradition. Enfin, Gide lui-même précisera qu'il existe chez le huguenot calviniste "le désir, le besoin de se trouver en faute, et le refus de soi aux sollicitations les plus aimables de la vie[4]", soulignant ainsi un besoin de masochisme spirituel.

L'enfance de Gide telle que nous la connaissons ne semble pas avoir été marquée d'une dévotion religieuse particulièrement fervente. Pourtant, au moment de son adolescence, alors qu'il lisait simultanément les Grecs et la Bible et qu'il commençait d'éprouver pour Madeleine Rondeaux sa grande passion, il fait pendant plus de deux ans l'expérience d'une ferveur religieuse d'une assez extraordinaire intensité. Plus que la religion protestante ou catholique, c'est l'Evangile qui l'enflamme et le porte à un tel état de sainteté et de

---

4 Feuillets, dans OC, tome 6, p. 385.

sublimité qu'il en arrive même à l'ascétisme, se plongeant le matin dans l'eau glacée et dormant la nuit sur une planche.

Cependant, à son insu sans aucun doute, ce qui le marqua le plus profondément dans la religion huguenote, c'est certainement la morale rigide, caractérisée surtout par un système rigoureux de défenses, de prohibitions et de principes négatifs. Cet omniprésent barrage spirituel, on en sent peser lourdement la présence dans toute la première partie de Si le grain ne meurt[5], sans même qu'il soit besoin d'évoquer d'exemples précis, qui pourtant abondent. Ne serait-ce que celui de la bibliothèque paternelle où le jeune Gide n'était pas admis, ou encore la sévérité avec laquelle on réprima ses pratiques onanistes à l'Ecole Alsacienne. Cette "vertu (...) toute faite de résistance[6]", cette discipline spirituelle et morale presque martiale, cette "formation protestante (qui) inclinait (l') esprit presque exclusivement vers les problèmes moraux[7]" ont stigmatisé Gide; toute une

---

5 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 347-615.

6 Le Voyage d'Urien, PLE I, p. 45.

7 Ainsi soit-il, PLE III, p. 1176.

vie ne suffira pas à en effacer les traces. Il en fit lui-même la remarque en maintes occasions et à peu près toujours de la même façon: "Je ne soupçonnais pas encore combien cette première morale d'enfant nous maîtrise, ni quels plis elle laisse à l'esprit[8]." Pour mieux apercevoir toute l'étendue de cette emprise, il est éclairant de pouvoir constater tout au long de l'oeuvre de Gide le combat conscient, continu et acharné qu'il livra pour s'en dégager. Ce texte tardif (Gide avait quelque cinquante-quatre ans) en donne un bref aperçu:

> Mes parents m'avaient habitué à agir non d'après la dictée de mon être, mais d'après une règle morale extérieure à moi et qu'ils estimaient applicable à tous les hommes, de sorte que, dans les mêmes circonstances, n'importe quel autre être, si différent de moi fût-il, aurait vu se dresser devant lui le même postulat moral, auquel il ne pouvait échapper sans défaillance et ni sans encourir le blâme d'autrui, ce qui serait encore supportable, mais bien aussi je ne sais quelle réprobation de soi-même que mon éducation précisément avait travaillé à me rendre intolérable. N'avoir pas agi, en quelque conjecture que ce fût, précisément comme je devais agir, me paraissait à ce point abominable que toute paix intérieure en devenait aussitôt compromise, cette paix sans laquelle j'estimais que je ne pourrais vivre[9].

---

8 L'Immoraliste, PLE I, p. 373.

9 Feuillets (Pages retrouvées), PLE II, p. 775.

L'ENFANT PAS COMME LES AUTRES

Les parents de Gide jouèrent évidemment un rôle de premier ordre dans son éducation. Ce sont eux qui lui inculquèrent cette morale sévère; ce fut surtout la mère. Car le père, Paul Gide, mourut alors que son fils unique n'avait que onze ans. De plus ...

> Paul Gide avait sur l'éducation des idées très différentes de celles de sa femme. Ils n'étaient d'accord ni sur les lectures permises ni sur le problème de l'obéissance. Autant les idées de l'un étaient larges et tolérantes, autant celles de l'autre étaient étroites et arrêtées. (...) La notion de l'impératif catégorique, de l'obligation indiscutable et indiscutée, ce n'était pas le huguenot cévenol qui s'en faisait le protagoniste, c'était la Normande qui, en cette matière comme en beaucoup d'autres, était davantage d'Uzès que son époux. Entre eux, les discussions au sujet de leur fils étaient fréquentes[10].

La critique est d'accord pour reconnaître en Paul Gide un professeur et un humaniste brillant et cultivé, un homme tolérant, charmant, gai, doux, et même timide, un père honnête, conciliant, affectueux et enjoué.

Tout comme son époux, Juliette Rondeaux descendait d'une famille depuis longtemps huguenote. Son mariage ne fut d'ailleurs pas l'effet du hasard, ni même de l'amour. Très raisonnablement, elle accepta Paul Gide entre plusieurs autres, surtout parce que la formation protestante

---

10 Jean Delay, op. cit., tome 1, p. 78.

de l'un ressemblait à celle de l'autre. Mais là s'arrête la ressemblance. En effet, Madame Gide, au contraire de son époux, était formaliste et méthodique, exigeante et exclusive, et même autoritaire et tyrannique. Elle cachait sa timidité, sa défiance et un certain sentiment d'infériorité[11] sous une grande austérité, une gravité lourde et concertée, et surtout un culte exagéré de la morale. Jean Delay a tracé d'elle ce portrait peu flatteur, mais très révélateur.

> L'exactitude poussée jusqu'à la ponctualité, l'ordre domestique mené jusqu'à la méticulosité, une régularité inflexible dans les habitudes, un grand sens de l'économie sinon une ladrerie véritable, une rigueur morale confinant au scrupule, la hantise du sois-comme-il-faut et du fais-ce-que-dois, un amour immodéré pour le devoir, le dédain de la facilité sous toutes ses formes, le mépris de l'élégance et des ornements, l'horreur non seulement du sans-gêne et de la familiarité mais de l'aisance, une pruderie et une retenue extrême dans les épanchements sauf dans les circonstances sublimes, une religion austère et formelle, plus calviniste ou janséniste que véritablement chrétienne, un conformisme bourgeois des plus stricts mettant

---

11 Cette attitude est due en partie au fait que Juliette Rondeaux n'était ni jolie ni attirante, ce dont témoignent ses photographies et la description qu'a faite d'elle François Guizot (Voir Jean Delay, op. cit., p. 67). Il est d'ailleurs curieux de relever chez elle certains traits masculins, comme une forte charpente, une barbe peu féminine et une apparence générale un peu hommasse.

> la respectabilité au-dessus de tout, enfin un souci vigilant de l'autorité la faisant régner en despote sur un entourage tyrannisé, tels sont ses traits les plus apparents. Elle apparaît comme une incarnation de la vertu sans grâce, de la morale sans complaisance et de la religion sans amour[12].

A la mort prématurée de son père, Gide fut pour ainsi dire livré à l'amour de sa mère. Dans Si le grain ne meurt, il exprime ainsi le sentiment qu'il éprouva: "Et je me sentis soudain tout enveloppé par cet amour, qui désormais se refermait sur moi[13]". Cet amour possessif, jaloux et contraignant avait en effet perdu son frein. A partir de ce moment, l'éducation de Gide se fit par des femmes: une mère puritaine et victorienne et, dans une mesure beaucoup moindre cependant, Anna Shackleton, d'abord gouvernante, puis plus tard amie et confidente de Madame Gide. Il faut mentionner également la tante Claire, soeur de Juliette, qui exerça de loin quelque influence sur la petite famille.

L'empire de Madame Gide ne cessa plus dès lors qu'avec sa mort. Il ne fait aucun doute qu'elle s'appliqua avec toute l'énergie et toute la ténacité dont elle était capable à modeler son fils sur son propre idéal et

---

12 Jean Delay, op. cit., tome 1, p. 92.

13 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 410. C'est nous qui soulignons.

sa propre conception de la vie et du monde. Elle y réussit certainement dans une large mesure, sinon l'émancipation de Gide n'eût été ni aussi tardive ni aussi laborieuse. Ni aussi violente surtout. Depuis le choix d'un ridicule costume de pâtissier que le petit Gide porta à un bal costumé du Gymnase Pascaud, et jusqu'à son intervention impromptue dans les débats amoureux de son fils à Biskra, son opposition initiale au projet de mariage avec la cousine Madeleine Rondeaux et ses restrictions sévères apportées aux dépenses et à maints autres projets, Madame Gide laisse partout l'empreinte de sa personnalité. Ces quelques exemples donnés par Gide lui-même sont plutôt symboliques d'ailleurs; ils laissent à penser que bien d'autres détails infimes de la vie quotidienne rappelaient sans cesse la présence maternelle. L'alliance de la morale huguenote et de l'autoritarisme de Madame Gide devint cet adversaire puissant et tenace que Gide ne réussit jamais à vaincre complètement, malgré la mort de sa mère, le 31 mai 1895, et malgré la licence morale qu'il se permit dès avant cette date.

La révolte de Gide contre l'une et l'autre oppression est chargée d'émotivité et d'exaspération. Evidemment, la mort de la mère eut lieu avant la complète émancipation du fils; mais les années qui précèdent sont marquées de

mésententes, d'oppositions et de querelles ouvertes entre les deux, surtout à compter du premier voyage en Afrique, comme ce texte en fait foi:

> ... je n'étais que trop enclin à regimber contre les admonitions maternelles; mais il faut dire aussi que ma mère en abusait un peu. Ses lettres n'étaient le plus souvent qu'une suite de remontrances; celles-ci parfois détendues jusqu'à pouvoir se dissimuler sous la bénévole formule: "Je ne te conseille pas; j'appelle simplement ton attention ..." mais ces dernières étaient celles qui m'irritaient le plus; je savais en effet que, si l'attention ainsi sollicitée n'acquiesçait point, ma mère reviendrait à la charge, inlassablement, car nous prétendions ne céder l'un ni l'autre[14].

Et cet autre encore:

> Je crois que l'on eût pu dire de ma mère que les qualités qu'elle aimait n'étaient point celles que possédaient en fait les personnes sur qui pesait son affection, mais bien celles qu'elle leur souhaitait de voir acquérir. Du moins je tâche de m'expliquer ainsi ce continuel travail auquel elle se livrait sur autrui; sur moi particulièrement; et j'en étais à ce point excédé que je ne sais plus trop si mon exaspération n'avait pas à la fin délabré tout l'amour que j'avais pour elle. Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eût fait la haïr et me mettait les nerfs à vif. Imaginez, vous que j'indigne, imaginez ce que peut devenir une sollicitude sans cesse aux aguets, un conseil ininterrompu, harcelant, portant sur vos actes, sur vos pensées, sur vos dépenses, sur le choix d'une étoffe, d'une

---

14 Ibid., p. 601.

> lecture, sur le titre d'un livre ... Celui des Nourritures terrestres ne lui plaisait pas, et comme il était encore temps de le changer, inlassablement elle revenait à la charge[15].

Cette guerre d'usure et de harcèlements continua jusqu'à la fin. On sent cependant qu'elle tournait à l'avantage du fils. Madame Gide mourut avant la fin du combat.

Sa mort marque une étape dans la libération de Gide. Cette phrase de Si le grain ne meurt en donne fort bien le ton:

> ... lorsqu'enfin son coeur cessa de battre, je sentis s'abîmer tout mon être dans un gouffre d'amour, de détresse et de liberté[16].

De tous ceux qui précèdent, c'est sans doute le dernier, le mot "liberté", qui est le plus lourd de signification. Une tension chargée vient en effet de disparaître; un des freins les plus contraignants a cédé; ce qui fascine Gide, c'est la possibilité de poser maintenant des actes qui ne soient plus gênés par l'entrave ou le lest que représentait sa mère.

---

15 Ibid., p. 608.

16 Ibid., p. 612.

> C'est alors que j'éprouvai la singulière disposition de mon esprit à se laisser griser par le sublime. Je vécus les premiers temps de mon deuil, il me souvient, dans une sorte d'ivresse morale qui m'invitait aux actes les plus inconsidérés, et dont il suffisait qu'ils me parussent nobles pour emporter aussitôt l'assentiment de ma raison et de mon coeur[17].

Qui plus est encore, avec la mère disparaissait le principal défenseur de la cité huguenote. Désormais, la morale était pour ainsi dire à la merci des assauts de Gide. Car depuis plusieurs années il avait entrepris la conquête de ces murailles religieuses où il était enfermé. Dès les premières pages du Journal, qui commence en 1889, Gide est préoccupé de morale et de religion. Mais ce n'est qu'en avril 1893 qu'il formule finalement cette prière singulière:

> O mon Dieu, qu'éclate cette morale trop étroite et que je vive, ah! pleinement; et donnez-moi la force de le faire ah! sans crainte, et sans voir toujours que je m'en vais pécher.
>
> Il me faut maintenant un effort aussi grand pour me laisser aller à moi-même, que jadis pour y résister.
>
> Cette morale de privations s'était si bien faite ma morale naturelle, que l'autre maintenant m'est très pénible et difficile. Il me faut m'efforcer au plaisir. Ce m'est pénible d'être heureux[18].

---

17 Ibid. C'est nous qui soulignons.

18 Journal (fin avril 1893), PLE II, p. 34.

Il est curieux de constater que, même s'il s'agit d'un texte présentant, pour la première fois et avec une netteté indiscutable, une très importante métamorphose chez Gide, déjà il en parle en utilisant le temps passé, comme s'il s'agissait d'un événement bien antérieur. Vers la même date, il ajoute encore:

> Une morale facile?... O certes non! ce n'avait pas été une morale facile, celle qui m'avait guidé, soutenu, puis dépravé, jusqu'-alors. Mais je sais bien que lorsque je voudrai goûter à ces choses, que je m'étais défendues comme trop belles, ce ne sera pas comme un pécheur, en cachette, avec l'amertume déjà du repentir; non, mais sans remords, avec force et joyeusement[19].

La même année d'ailleurs, en 1893, il avoue:

> Tous mes efforts ont été portés cette année sur cette tâche difficile: me débarrasser enfin de tout ce qu'une religion transmise avait mis autour de moi d'inutile, de trop étroit et qui limitait trop ma nature; mais sans répudier pourtant de tout ce qui pouvait m'éduquer et me fortifier encore[20].

Ce ne sont pourtant là que les premières gouttes de pluie avant l'orage. Les remarques qui, dans le Journal, suivent celles qui précèdent ajoutent chacune du poids à l'argumentation de Gide. Tantôt il devient raisonneur:

---

19 Ibid., p. 34-35.

20 Ibid., p. 41.

> Les lois et les morales sont essentiellement éducatrices, et par cela même provisoires. Toute éducation bien entendue tend à pouvoir se passer d'elles. Toute éducation tend à se nier d'elle-même. Les lois et les morales sont pour l'état d'enfance: l'éducation est une émancipation. Une cité, un Etat parfaitement sage vivrait, jugerait sans lois, les normes étant dans l'esprit de son aréopage. L'homme sage vit sans morale, selon sa sagesse. Nous devons essayer d'arriver à l'immoralité supérieure[21].

En d'autres occasions, il pressent déjà les implications de cette liberté qui lui échoit. En rejetant la morale, en effet, il fait disparaître du même coup le critère confortable d'après lequel, dans le passé, il pouvait juger si un acte était permis ou interdit. C'est pourquoi il adopte pour l'avenir cet autre étalon: "Tout acte doit trouver sa raison d'être et sa fin en lui-même, et ne pas être intéressé[22]". Traduit en langage ordinaire, cet axiome s'entend simplement comme suit:

> ... ne pas m'inquiéter, lorsque je veux faire quelque chose, de savoir si je fais bien ou mal; mais tout simplement de la (sic?) faire, et tant pis[23]!

Sans doute n'en est-on pas encore au "Tout est permis!" d'Ivan Karamazov. Mais Gide mettra peu de temps à constater que la liberté d'agir, tout aussi bien que

---

21 Ibid., p. 54-55.

22 Feuillets (vers 1893), PLE II, p. 46.

23 Journal (août 1893), PLE II, p. 39.

celle de penser et de sentir, ne s'obtient pas sans un consentement préalable à un certain poids, comme le constatera Michel dans L'Immoraliste, ni même sans une inévitable responsabilité. Dès l'année 1893, il écrit:

> Cette fatigue est à cause de ma liberté. Liberté d'action, passe encore, lorsqu'un grand désir, une grande passion, une volonté constante la dirige; mais non: avoir donné droit de cité si égal à chacun de tous mes désirs, les avoir si semblablement accueillis, que tous à présent, à la même heure, prétendent à la première place[24].

Mais ce problème n'acquerra que plus tard toute son acuité. Pour l'instant, Gide s'abandonne à la nouveauté et à l'étrangeté de sa découverte. Dans un texte non daté, mais certainement écrit vers 1895, il rappelle comme suit un état d'âme éprouvé antérieurement. On observera l'aspect esthétique sous lequel l'action est envisagée.

> J'arrivai à une sorte de sentiment de certitude; oui, mes actions me semblaient découler d'une manière heureuse et pleine, et comme d'une source certaine. Leur beauté ne m'apparaîtrait que plus tard; je me convainquis même vite que la beauté de mes actes devait, pour être à mes yeux parfaite et me plaire, n'être pas préparée par moi et rester à peine prévue, jusqu'à l'instant de l'acte même; mes actes les plus beaux, ou du moins

---

24 Feuillets (vers 1893), PLE II, p. 47.

> ceux qui m'apparurent tels, sont ceux dont la beauté me surpris. Et l'ivresse qu'alors je ressentais soudain m'emplissait de ce particulier vertige qui permettait l'oubli de soi, de cette force aussi qui m'eût rendu capable de tout faire[25].

On ne peut s'empêcher de penser déjà à l'acte gratuit qui, semble-t-il, conviendrait tout à fait à l'esprit de ce passage.

Ce sont Les Nourritures terrestres qui, dans l'oeuvre de Gide, coïncident avec les pensées exprimées dans ces extraits du Journal et avec la révolution intérieure dont elles témoignent. Gide a en effet conçu l'idée de ce livre durant l'hiver 1893-1894. Entre les autres thèmes traités, on y retrouve, parfois presque dans les mêmes mots, une semblable volonté de s'arracher à la morale qui a dominé son enfance et son adolescence, et le même sentiment de triomphe devant l'expectative d'un avenir libre et transformé. Le lyrisme puissant qui s'y ajoute ne fait qu'accentuer davantage l'émancipation de Gide. Il s'y mêle pourtant une note nouvelle: le regret de ne pas avoir découvert plus tôt le paradis de l'amoralité.

---

25 Feuillets, PLE II, p. 104. C'est nous qui soulignons.

> Certes oui! ténébreuse fut ma jeunesse:
> Je m'en repens.
> Je ne goûtais pas le sel de la terre
> Ni celui de la grande mer salée.
> Je croyais que j'étais le sel de la terre.
> Et j'avais peur de perdre ma saveur.
> Le sel de la mer ne perd point sa saveur; mais mes lèvres sont déjà vieilles pour la sentir. Ah! que n'ai-je respiré l'air marin quand mon âme en était avide? Quel vin va suffire à présent à me griser? (...)
> Car tu penseras, tu diras: - Les fruits étaient là; leur poids courbait, lassait déjà les branches; - ma bouche était là et elle était pleine de désirs; - mais ma bouche est restée fermée, et mes mains n'ont pu se tendre parce qu'elles étaient jointes pour la prière; - et mon âme et ma chair sont restées désespérément assoiffées. - L'heure est désespérément passée. (...)
> (Le plaisir frappait à ma porte; le désir lui répondait dans mon coeur; je restais à genoux, sans ouvrir[26].)

Ainsi donc nous apparaît maintenant Gide au moment où germait et se fortifiait dans son esprit l'idée de l'acte gratuit. Il allait faire ou il faisait déjà l'expérience simultanée d'une triple émancipation. Il vivait littéralement dans les milieux parisiens l'opposition à l'idéal désuet des doctrines positivistes et l'apparition d'une nouvelle manière de sentir et d'exister; il échappait définitivement à l'ingérence maternelle; il délaissait résolument la morale qui jusqu'alors l'avait

---

26 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 242-243.

à la fois abrité et étouffé[27]. On ne saura bien comprendre le sens de l'acte gratuit que si l'on peut reconnaître l'intervention de chacun de ces trois facteurs. Mieux encore, on ne pourra bien interpréter l'acte gratuit que si l'on sait accorder l'importance qu'il faut au fait de leur simultanéité d'abord, puis ensuite au caractère de violence mal contenue qui accompagna chacun d'eux. En effet, considérée isolément, aucune de ces influences n'arrive à bien suggérer l'atmosphère requise; il en est de même si l'on tente d'envisager ces trois émancipations comme progressives et graduées.

Gide, donc, n'est pas l'homme libre de Barrès; il est l'homme libéré. Pourtant, tout au long de ces diverses perturbations, il demeure toujours fidèle à lui-même, en ce sens que reste inchangé le tempérament très particulier qui lui est propre et que, surtout dans Si le grain ne meurt et les oeuvres de jeunesse, il ne cesse d'exposer à l'attention et à la curiosité de ses lecteurs. Or, autant sinon plus que les impressions extérieures, il convient d'examiner certains événements

---

27 Cette dernière libération est relative. Car même si elle fut impétueuse au début, elle ne devait sans doute cesser qu'avec la mort de l'auteur. Lui-même écrivait: "Il n'y a jamais, dans le monde moral, de victoire définitive." (Littérature et Morale, PLE II, p. 87.)

et surtout certains traits du jeune André Gide qui sont susceptibles de contribuer à l'explication totale du phénomène de l'acte gratuit.

Il est d'usage courant de reconnaître à Gide une personnalité caractérisée avant tout par une complexité extrême. Cette opinion n'est certes pas dépourvue de vérité; elle explique d'ailleurs assez bien qu'on lui ait prêté les intentions les plus opposées et que tour à tour on ait fait de lui tantôt une sorte de saint incarné, tantôt un véritable démon travesti. Il est cependant possible d'éclairer un peu la démarche de cet homme en faisant l'analyse de certaines caractéristiques fondamentales de son tempérament.

La première, et sans doute la plus importante, c'est son hypersensibilité et son hyperémotivité. Les mémoires d'enfance qu'il a laissés sont remplis de ces petits faits qui, apparemment anodins, font pourtant vibrer Gide jusqu'au plus profond de son être. Cette sensibilité décuplée fait penser à un sismographe qui peut détecter des secousses sismiques si faibles qu'elles échappent à toute perception ordinaire des sens humains. Gide est constamment la proie des plus légères variations de l'ambiance où il vit. Depuis le "grand coup de

dents[28]" à sa cousine de Flaux jusqu'à la réaction exaltée à la mort de sa mère[29], on retrouve à chaque page cet être timide et vulnérable en butte aux émotions les plus diverses, à d'incomparables sommets de joie ou de tristesse, au trac et même aux terreurs les plus profondes.

Cette hyperesthésie trouve sa parfaite illustration dans les trois schauderns dont Gide fit l'expérience vers la fin de son enfance. Il s'agit de crises de larmes provoquées par des événements relativement peu importants. Elles sont cependant d'une violence inaccoutumée et sont mêlées d'une vague mais irrésistible angoisse qui confine à la terreur véritable. Le premier schaudern eut lieu à l'occasion de la mort d'un lointain cousin, Raoul Widmer, que Gide connaissait à peine.

> ... je n'eus pas plus tôt compris qu'il était mort, qu'un océan de chagrin déferla soudain dans mon coeur. Maman me prit alors sur ses genoux et tâcha de calmer mes sanglots; (...) rien n'y fit, car ce n'était pas précisément la mort de mon petit cousin qui me faisait pleurer, mais je ne savais quoi, mais une angoisse indéfinissable[30] (...)

Le deuxième se produisit peu de temps après, et Gide lui-même ne peut se souvenir d'une cause précise.

---

28 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 350.

29 Ibid., p. 612.

30 Ibid., p. 439.

> On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon coeur; j'étais moins triste qu'épouvanté; (...) je répétais avec désespoir:
>
> - Je ne suis pas pareil aux autres! Je ne suis pas pareil aux autres[30]!

Le troisième survint un peu plus tard au moment où Gide demandait à un camarade, Bernard Tissaudier, s'il empruntait parfois au sortir du lycée le passage du Havre, un endroit qu'on disait mal fréquenté.

> Soudain quelque chose d'énorme, de religieux, de panique, envahit mon coeur, comme à la mort du petit Raoul, ou comme le jour où je m'étais senti séparé, forclos; tout secoué de sanglots, me précipitant aux genoux de mon camarade:
>
> - Bernard! Oh! je t'en supplie: n'y va pas[31].

Comme ces crises se produisirent toutes alors que Gide était sur le point d'entrer dans son adolescence, on peut penser qu'elles étaient dues à quelque dérangement physiologique ou psychologique commun à cet âge. Mais tel n'est point le cas, puisqu'il semble qu'elles se répétèrent plus tard et qu'elles accompagnèrent Gide durant toute sa vie.

---

30 Ibid., p. 439

31 Ibid., p. 484.

> Depuis, les accès de cette étrange aura, loin de devenir moins fréquents, s'acclimatèrent, mais tempérés, maîtrisés, apprivoisés pour ainsi dire, de sorte que j'appris à n'en être effrayé, non plus que Socrate de son démon familier. Je compris vite que l'ivresse sans vin n'est autre que l'état lyrique, et que l'instant heureux où me secouait ce délire était celui que Dionysos me visitait[32].

L'hyperémotivité de Gide était donc extrême; elle n'était pas sporadique, mais avait un caractère de permanence; elle demeurait le plus souvent à l'état latent, mais était prompte à s'extérioriser selon les circonstances. Elle se manifestait sous forme d'excès incontrôlés et irrationnels qui étaient tout à fait hors de proportion avec les causes qui les provoquaient, si tant est qu'il y en eût. Cette constatation rend plausible à elle seule la naissance de l'acte gratuit; car point n'est besoin de faire intervenir Dionysos pour expliquer ce trait de caractère ...

Les schauderns de Gide ne sont pas uniquement le résultat de son hypersensibilité, mais aussi celui d'un état permanent d'angoisse. La psychanalyse trouve ici matière à s'exercer. Elle découvre par l'étude des textes de nombreuses situations où l'enfant Gide, de façon inconsciente évidemment, a réagi sous l'influence d'une peur

---

32 Ibid., p. 485.

et d'un complexe morbides. Cette angoisse trouve son origine dans les causes les plus diverses. Parmi les plus probables, il faut noter un fort sentiment d'insécurité et de frustration qui remonte aux premières années de son enfance; l'oppression constante de l'enveloppante autorité maternelle et, plus tard, la disparition soudaine d'un père aimé qui faisait de l'enfant un orphelin; la présence simultanée chez l'enfant d'un amour maternel sincère et d'une non moins réelle animosité contre sa mère; la sévérité et la réprobation d'une morale qui dès les premières années s'infiltrait jusqu'à lui par l'intermédiaire des parents et des amis. Ce sont ces circonstances et d'autres semblables qui ont fait de cet enfant unique et solitaire un être "rechigné", replié sur lui-même et, tout compte fait, narcissique.

L'angoisse ne tarda pas à s'exprimer sous la forme d'un assez grand nombre d'attitudes particulières qui ne sont autres à la fin que ce qu'il est convenu d'appeler complexes. Complexe de culpabilité en tout premier lieu, qui est lié à l'éducation sexuelle et morale que Gide reçut, puis à l'idée de punition et de destruction. Ce complexe devint si aigu que Gide en arriva à un véritable masochisme psychologique et à l'auto-agressivité. Puis complexe d'infériorité, accusé d'abord par sa

faiblesse et sa laideur physiques, qui faisaient de lui le jouet et le souffre-douleur de ses camarades de classe. Son sentiment d'infériorité apparaît aussi dans sa timidité exagérée, son manque de confiance et son incapacité de s'affirmer; quand il rencontra Pierre Louys pour la première fois, alors qu'il était déjà en classe de rhétorique, son malaise fut si grand qu'il fut "incapable de parler[33]". Si le grain ne meurt est d'ailleurs parsemé de ces bouts de phrases qui exprime la crainte, l'embarras et l'émerveillement naïf.

D'autres caractéristiques gidiennes, qui ne méritent sans doute pas le nom de "complexes", font également ressortir la grande ambiguïté de l'auteur. Ainsi en est-il du sens du mystère, qu'il possède au plus haut degré et qui s'associe presque toujours chez lui au sentiment d'irréalité ou à la croyance à une seconde réalité[34]. Il en est de même pour la manie de l'introspection qu'il acquit pendant son enfance et qui est à l'origine de son volumineux Journal. De plus, il faut souligner la coexistence chez André Gide de la propension naturelle à

---

33 Ibid., p. 503.

34 Il faudra revenir sur cette question à cause de l'importance particulière qu'elle occupe enregard de l'acte gratuit.

exprimer ses sentiments et ses émotions de façon spectaculaire, et de la tendance contraire qui les lui fait contenir et dissimuler. On notera encore l'extrême mobilité de ses sentiments: il passe si rapidement de la tristesse à la joie, et vice-versa, que dans son extrême vieillesse il se souviendra encore de ce détail: "Tout enfant déjà, mes oncles et tantes m'appelaient: l'irrégulier[35]." Enfin, rappelons que Jean Delay voyait chez André Gide une affection dite de "faiblesse nerveuse". Cette étiquette de psychiatrie est en soi peu importante, mais le commentaire qui l'accompagne éclaire le problème de l'acte gratuit.

> Elle consiste dans une faiblesse psychologique très particulière de l'énergie ou de l'organisation nerveuse qui rend anormalement difficiles l'adaptation au réel, l'emprise sur le réel, les actes de croyance et les conduites d'action.
>
> Le nerveux faible est toujours un douteur qui redoute la décision et le passage à l'acte. Il a tendance à se replier sur lui-même et à scruter sans cesse son monde intérieur, souvent troublé par des doutes, des hésitations, des scrupules obsédants et parfois même des obsessions véritables. Il souffre d'un sentiment d'incomplétude et d'ambiguïté du moi, sentiment que les conflits aggravent mais qui leur préexiste[36].

---

35 Ainsi soit-il, PLE III, p. 1203. Voir aussi Si le grain ne meurt, PLE III, p. 429.

36 Jean Delay, op. cit., tome 1, p. 239

L'ENFANT PAS COMME LES AUTRES

La constitution physique de Gide joua également un rôle important dans sa formation. Elle est certainement responsable, jusqu'à un certain point, de plusieurs caractéristiques psychologiques qu'on a déjà observées; car on a souvent trop tendance à minimiser l'influence qu'exerce l'organisme humain sur les dispositions de l'esprit. Chez Gide en particulier, on obtiendrait sans aucun doute des résultats surprenants en effectuant une étude qui tiendrait compte uniquement de la médecine psychosomatique.

Physiquement, Gide était un enfant frêle et souffreteux. Des photographies et d'innombrables témoignages corroborent ce fait. Mais ce qui est susceptible de retenir plus particulièrement l'attention, c'est la nature et la portée des déficiences physiques dont Gide souffrait. D'abord, point n'est besoin de faire remarquer que son hypersensibilité et son extrême excitabilité se retrouvent encore au niveau des fonctions physiologiques. On a fréquemment fait état par exemple de la facilité avec laquelle il rougissait à l'occasion d'une émotion ou d'un malaise; ou bien encore de sa sensibilité extrême au froid et à la chaleur, qui avait pour effet d'étonner et d'amuser ceux qui l'accompagnaient. Ses livres - Les Nourritures terrestres en particulier -

témoignent aussi de la délicatesse et de la puissance des sensations qu'il éprouvait, si bien que le seul toucher d'une étoffe rugueuse devenait pour lui un supplice et que la simple caresse de l'air le poussait à l'extase. D'autres symptômes du même ordre attestent encore sa nervosité extrême[37]: fatigues subites et étranges, périodes de quasi-dépression qui l'empêchent de travailler. Il est en outre sujet à de très violentes migraines qui le terrassent presque régulièrement. Enfin et surtout, il a souffert toute sa vie d'insomnies qui annihilaient complètement son énergie et rendaient impossible l'équilibre physique et mental dont plus qu'un autre il avait besoin.

Les crises nerveuses mi-volontaires qu'il raconte longuement dans Si le grain ne meurt sont pourtant de loin les plus importantes. Il s'agit de mouvements physiques incohérents et désordonnés que Gide se mit à exécuter après avoir été allité trois semaines à cause de la variole. Ce fut d'abord une chute intentionnelle. Puis ...

---

37 Voir Si le grain ne meurt, PLE III, p. 429.

> Après ce coup d'essai, presque étonné d'abord qu'il réussît, promptement enhardi, devenu plus habile et plus décidément inspiré, je hasardai d'autres mouvements, que tantôt j'inventais saccadés et brusques, que tantôt je prolongeais au contraire, répétais et rythmais en danses. J'y devins fort expert et possédai bientôt un répertoire assez varié: celle-ci se sautait presque sur place; cette autre nécessitait le peu d'espace de la fenêtre à mon lit, sur lequel, tout debout, à chaque retour, je me lançais: en tout trois bonds bien exactement réussis; et cela près d'une heure durant. Une autre enfin que j'exécutais couché, les couvertures rejetées, consistait en une série de ruades en hauteur, scandées comme celles des jongleurs japonais.
>
> (...) Ces mouvements que je faisais, s'ils étaient conscients, n'étaient qu'à peu près volontaires. C'est-à-dire que, tout au plus, j'aurais pu les retenir un peu. Mais j'éprouvais le plus grand soulas à les faire. Ah! que de fois, longtemps ensuite, souffrant des nerfs, ai-je pu déplorer de n'être plus à un âge où quelques entrechats[38]...

Ces crises, qui se prolongèrent et intriguèrent les trois médecins Leenhardt, Theulon et Boissier, sont en réalité des subterfuges inventés par Gide pour fuir les dangers psychologiques dont il se sentait menacé de toutes parts, surtout au lycée de Montpellier qu'il fréquentait à l'époque. On se souvient en effet que la maladie sert souvent de prétexte aux enfants quand ils veulent se soustraire à une obligation embarrassante ou angoissante. Mais comme,

---

38 Ibid., p. 425.

de l'aveu même de Gide, la tentation de se livrer à de tels exercices demeura avec lui pendant son âge adulte, on peut suggérer par anticipation que l'acte gratuit remplira chez lui exactement le même rôle: une forme de fuite ou de dégagement devant la nécessité et la responsabilité.

La sexualité de Gide, comme l'acte gratuit, semble être un des produits des complications psychiques de l'enfance. Les perpétuelles menaces de la morale huguenote et de la mère puritaine, celles du docteur Brouardel et de ses fers de lances touareg[39], les obsessions de culpabilité, d'angoisse et d'auto-punition et nombre d'autres raisons mineures firent que l'éducation sexuelle de Gide s'arrêta au stade infantile de l'onanisme. Même la pédérastie, qu'il devait pratiquer toute sa vie, apparaît comme une forme d'onanisme à deux[40]. La seule relation de cause à effet qu'on puisse apercevoir

---

39 Ibid., p. 391.

40 Au sujet de la sexualité de Gide, on consultera plus particulièrement les livres suivants: Maurice Jean-Yves Delmas-Marsalet, La Culpabilité morbide d'André Gide, Bordeaux, Samie, 1954, 88 p.; François Porché, L'Amour qui n'ose pas dire son nom, Paris, Grasset, 1927, 243 p.; Pierre Herbart, A la recherche d'André Gide, Paris, Gallimard, 1952, 79 p.; Jean Delay, op. cit. (surtout le chapitre intitulé L'Envers de l'angélisme, tome 1, p. 520-539).

entre les pratiques solitaires de Gide et l'acte gratuit, c'est que l'onanisme

> peut devenir dangereux par sa persistance ou son exagération, non seulement pour l'équilibre physique, par l'état d'éréthisme nerveux qu'il entretient, mais surtout pour l'équilibre psychologique, dans la mesure où il favorise des sentiments anxieux de peur ou de culpabilité, et le refuge dans des mondes imaginaires[41].

Les habitudes sexuelles[42] de Gide et, surtout, les crises nerveuses semi-intentionnelles auxquelles il était sujet sont responsables de l'éducation peu suivie qu'il reçut. Il fréquenta plusieurs écoles dans plusieurs villes et fut confié successivement, selon la matière enseignée, à des tuteurs nombreux et différents. Il étudiait donc d'une façon sporadique et dans les conditions les plus diverses. Il est évident qu'un tel état de choses était peu fait pour encourager chez lui l'effort suivi, la constance, l'obéissance et la soumission à une discipline commune. Au contraire, cette éducation donnait libre cours à certains caprices et à certaines libertés

---

41 Jean Delay, op. cit., tome 1, p. 529.

42 A l'âge de huit ans, Gide fut surpris en flagrant délit d'onanisme par son professeur, M. Vedel, et renvoyé de l'Ecole Alsacienne pour une période de trois mois. Voir Si le grain ne meurt, PLE III, p. 390-391.

et contibuait à faire de lui un enfant habitué à des traitements spéciaux et à un statut particulier. On ne saurait évidemment faire coïncider l'éducation de Gide et celle de Lafcadio[43], mais on ne peut non plus exclure certaines affinités. L'irrégularité, la fantaisie et le caractère exceptionnel de la formation gidienne cadrent assez bien en tout cas avec l'entraînement qu'on pourrait imaginer comme nécessaire à un spécialiste de l'acte gratuit.

Reste enfin à considérer la société dans laquelle Gide est né et a évolué. La famille en général - et plus spécialement Paul Gide, le père - appartient à la classe dite des intellectuels, en ce sens du moins qu'on y cultive fort la vie de l'esprit et qu'on ne s'y préoccupe guère de l'action. Depuis longtemps tous travaux manuels sont disparus chez les Gide et les Rondeaux; ce sont des serviteurs qui les accomplissent. S'ils s'en occupent à l'occasion, ce n'est guère qu'en dilettantes. Non seulement, ils n'agissent pas physiquement, mais leurs intérêts n'exigent ni décisions positives et dangereuses, ni un sens bien développé des affaires. Les grandes questions politiques les laissent également indifférents. Ce

---

43 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 738-743.

sont de riches bourgeois. Gide s'est souvent plu à reconnaître que le sort l'avait "fait naître dans une situation aisée, confortable, à l'abri des soucis matériels[44]". Sa pensée se fait encore plus complète dans son autobiographie:

> ... je me sentais (...) étrangement libre, sans charges, sans soucis matériels, - et j'imaginais mal à cet âge, ce que pouvait être celui d'avoir à gagner sa vie[45].

Sans accabler Gide d'injures et de mépris, comme le firent plus tard certains milieux socialistes français, il faut constater que, du fait de sa situation matérielle, Gide n'avait dans la vie aucun but précis, sinon celui de "faire de la littérature". L'argent, qui est depuis des siècles le pôle d'attraction des ambitions humaines, n'avait pour lui aucun sens; et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il découvrira "la question sociale". Après la mort de sa mère, le voilà donc plus que jamais libre, riche, oisif et impatient d'agir, sans pourtant savoir comment ni pourquoi. Cette condition rappelle fort celle de Lafcadio.

---

44 Feuillets (vers 1937), PLE II, p. 1280.

45 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 519. On se souviendra que dans Le Prométhée mal enchaîné, celui qui pose l'acte gratuit est Zeus (Dieu), banquier riche et puissant.

Voilà donc André Gide tel que le présentent ces esquisses successives. Il s'épanouit dans un temps où tout autour de lui est sous le signe de la force centrifuge. On se révolte allégrement pour des raisons philosophiques, religieuses, littéraires, politiques, scientifiques et autres. Simultanément, Gide se libère de l'emprise maternelle et de la morale huguenote. Hypersensible, angoissé, névrosé et marqué de complexes, il termine des études caractérisées par l'irrégularité et le caprice, puis arrive finalement à la maturité. Complètement libéré et maître désoeuvré de sa destinée, Gide veut poser des gestes.

CHAPITRE II

LA TUTELLE DES INFLUENCES

Le tempérament et l'éducation de Gide favorisaient donc clairement certaines attitudes particulières devant la vie. Il semble aussi que la triple influence du siècle, de la morale et de la mère ait contribué à faire de lui un être en révolte contre un *modus vivendi* qui incarnait une conception désuète de l'homme et de ses rapports avec la vie. On note cependant l'aspect négatif de ces influences: elles appartiennent très nettement à cette catégorie dite d'"influences par protestation" qu'il a lui-même décrite vers 1928.

> L'étrange chose, lorsqu'on parle d'*influence*, que l'on ne considère presque jamais que les influences directes. L'influence par protestation est, chez certaines natures, pour le moins aussi importante; elle l'est parfois bien davantage, encore que très difficile à reconnaître le plus souvent. Ce n'est point toujours par sympathie, faiblesse et besoin d'imitation que nos caractères s'inclinent. Une nature un peu forte cède plus à la réaction qu'à l'action directe[46].

De semblables influences joueront en fait un rôle considérable dans la formation de Gide; il suffit de penser par exemple à son attitude envers Bourget et,

---

46 *Feuillets* (vers 1928), PLE II, p. 902.

surtout, envers le "second Barrès", après qu'eut disparu son admiration provisoire pour le "premier". Pourtant, plus que tout autre auteur de son temps, et sans doute plus qu'aucun autre littérateur français, Gide a la réputation justifiée d'avoir été celui qui s'est le plus livré aux influences directes. Même si c'est pour l'en accabler, ses ennemis mêmes reconnaissent le bien-fondé de cette réputation; ainsi, Victor Poucel a écrit que Gide est "le rendez-vous d'une société. Chez lui il y a foule[47]". Le fait à noter, c'est que, de l'aveu même de Gide, ce ne sont pas des auteurs français qui l'ont marqué le plus, mais bien des écrivains étrangers[48]. C'est un fait que Henri Peyre constate fort justement, tout en approuvant la curiosité de Gide pour la littérature étrangère.

---

47 Victor Poucel, L'Esprit d'André Gide, Paris, L'Art catholique, 1929, p. 16.

48 Cette curiosité pour les littératures étrangères allait évidemment à l'encontre de la doctrine de Barrès. Certains nationalistes lui ont d'ailleurs souvent reproché son goût pour les oeuvres autres que françaises. Pierre d'Agez en particulier croit pouvoir constater qu'il n'a pu les absorber parce qu'elles étaient "inassimilables". Il ne pense d'ailleurs pas qu'un Français soit capable de comprendre et d'assimiler la littérature d'autres pays, surtout celle de la Russie. Voir Pierre d'Agez, En relisant Gide, dans Carnets d'un solitaire, Paris, Figuière, 1934, p. 126-127.

> Perpétuellement assoiffé de palingénésie, Gide a encore recours à l'étranger pour mieux se connaître et pour se renouveler plus sûrement. Les littératures les moins vigoureuses, se repliant sur elles-mêmes, croupissent dans une monotone et paludéenne stagnation. Les plus vaillantes puisent périodiquement dans le recours à l'étranger le ferment vivifiant qui leur permet de se dépasser elles-mêmes et de créer du neuf. Plus que toute autre la littérature française, volontiers artiste et formaliste, a besoin de ce recours à l'étranger; plus que toute autre, ce recours a, chez elle, été admirable de fécondité[49].

Par ailleurs, Peyre souligne dans le même article que rien "n'a causé plus de ravages en histoire littéraire depuis un demi-siècle[50]" que la manie de toujours vouloir trouver des influences aux livres d'un auteur. Il rejoint ainsi le commentaire de Gide:

> Influence; on se méprend souvent, car on juge d'après l'extérieur. Dès qu'on voit une analogie, une ressemblance, on consulte la chronologie, l'on conclut: ceci a influencé cela. C'est vraiment trop simple[51].

Pourtant, Gide lui-même reconnaissait la puissance du livre sur le lecteur:

---

49 Henri Peyre, André Gide et les problèmes d'influence en littérature, dans Modern Language Notes, livraison du 7 novembre 1942, p. 566.

50 Ibid., p. 559.

51 Feuillets, dans OC, tome 13, p. 442.

> J'ai lu tel livre; et après l'avoir lu je l'ai fermé; je l'ai mis sur ce rayon de ma bibliothèque, - mais dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier. Elle est descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais je ne suis plus comme si je ne l'avais pas connue. - Que j'oublie le livre où j'ai lu cette parole: que j'oublie même que je l'aie lu; que je ne me souvienne d'elle que d'une manière imparfaite ... n'importe! Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lue. - Comment expliquer sa puissance?
>
> Sa puissance vient de ceci qu'elle n'a fait que me révéler quelque partie de moi encore inconnue à moi-même; elle n'a été pour moi qu'une explication - oui, qu'une explication de moi-même[52].

Or, s'il en est ainsi, on imagine facilement quel a pu être l'apport des nourritures livresques de Gide quand on sait quel lecteur insatiable il a été. A titre d'illustration, il suffit de rappeler que durant le mois de février 1892, Gide se consacra exclusivement à Balzac, le lisant au rythme d'environ un roman par jour. On peut également citer ce passage du Journal:

> J'achève à l'instant Guerre et Paix.
>
> Commencé le premier jour de voyage; terminé le dernier. Jamais, je crois, je n'ai tant vécu dans le livre. Vraiment, je n'ai pas voyagé. L'autre jour, dans les fameuses grottes, je ne pouvais même pas regarder; je pensais à Schopenhauer qui m'attendait dans la voiture; et je m'irritais d'avoir arrêté ma lecture pour regarder un paysage[53].

---

52 De l'influence en littérature, dans OC, tome 3, p. 256-257.

53 Journal (août 1891), PLE II, p. 25. Les "fameuses grottes" sont les Grottes de Han.

LA TUTELLE DES INFLUENCES

La question des influences exercées sur Gide par les livres qu'il a lus est très certainement une des plus obscures et des plus négligées. Les études en ce sens sont encore rares et présentent un intérêt très inégal. Aussi ne signalera-t-on ici que les cas les plus évidents; et comme il importe assez peu de connaître quels auteurs ont influencé Gide après la naissance de l'acte gratuit, le bref inventaire qui suit s'arrête vers 1900.

Si le grain ne meurt ne contient que très peu de détails sur les lectures de Gide au cours des années d'enfance et d'adolescence. Il faut donc s'en tenir au Journal et à la correspondance. Pourtant Jean Delay a pu consulter un Cahier de lecture inédit où Gide a consigné le titre et l'auteur de livres qu'il a lus entre le 28 octobre 1889 et octobre 1893. Ces trois sources permettent de connaître le nom des écrivains auxquels Gide s'est associé par la pensée au cours de ses années de formation[54]. Elles

---

54 Voici une liste de ces auteurs: Goethe, Maeterlinck, Zola, Becque, Mirbeau, Villiers de L'Isle-Adam, Huysmans, Mallarmé, Baudelaire, Banville, Constant, Rimbaud, Barrès, Renan, Loti, Flaubert, Spinoza, Schopenhauer, Taine, Carlyle, Leibniz, Shakespeare, Stendhal, Bourget, Balzac, Sand, Rosny, Hervieu, Melchior de Vogué, Tolstoï, Dostoïevsky, Tourguéniev, Ibsen, Strindberg, George Eliot, Elizabeth Browning, Emily Brontë, Emerson, Dickens, Virgile, Tacite, Chénier, Poe et Laforgue. Cette liste est forcément incomplète et laisse de côté bien des lectures de Gide, comme la Bible, Bossuet, Racine, et tous ces auteurs qu'un étudiant apprend à connaître. En revanche, elle contient les noms de ceux qui, pour maintes raisons, retinrent l'attention de Gide et le captivèrent.

permettent surtout de distinguer non seulement les auteurs qui ont contribué à sa culture générale, mais également ceux qui ont modifié sa pensée et lui ont donné l'orientation qu'on lui connaît. Ces écrivains sont relativement peu nombreux; en revanche, ils sont des géants de la pensée et de l'art littéraire. Gide a su s'intéresser entre tous à des auteurs qui, aujourd'hui encore, continuent d'exercer une influence profonde sur la civilisation.

A propos des traces très nettes que les grands auteurs laissent sur les générations qui les suivent, Peyre signalait qu'en général ils ne les reconnaissent qu'à contre-coeur.

> Plus l'influence a été réelle et profonde, plus l'écrivain s'acharnera à la dissimuler, comme la femme cachera plus soigneusement le poids de ses années si celles-ci ont déjà commis quelques outrages difficilement réparables[55].

Il ajoute pourtant que Yeats, Rilke et Gide ont échappé à ce complexe en nommant volontiers les auteurs qu'ils ont le plus lus et admirés. C'est là faire preuve de sûreté et de force puisque, selon Valéry, "le lion est fait de mouton assimilé[56]". Quant à lui, Gide a souvent parlé

---

55 Henri Peyre, op. cit., p. 559.

56 Paul Valéry, Tel quel (Choses tues), dans Oeuvres (Bibliothèque de la Pléiade), tome 2, Paris, Gallimard, 1960, p. 478.

d'influences; il a également indiqué ses sources. Il lui arriva toutefois de sous-estimer ces influences, de sorte qu'il n'est pas toujours bon juge dans sa propre cause. Ses interventions ont en tout cas ceci de précieux qu'elles mettent en lumière l'utilisation des sources par l'auteur influencé, qu'on a trop souvent tendance à ignorer complètement lorsqu'on a réussi à retracer une influence évidente. Gide s'explique ainsi:

> J'ai beaucoup réfléchi à cette question des "influences" et crois que l'on commet à ce sujet de bien grossières erreurs. Ne vaut réellement, en littérature, que ce que nous enseigne la vie. Tout ce que l'on n'apprend que par les livres reste abstrait, lettre morte. N'eussé-je rencontré ni Dostoïevsky, ni Nietzsche, ni Blake, ni Browning, je ne puis croire que mon oeuvre eût été différente. Tout au plus m'ont-ils aidé à désembrouiller ma pensée. Et encore? J'eus plaisir à saluer ceux en qui je reconnaissais ma pensée. Mais cette pensée était mienne, et ce n'est pas à eux que je la dois. Elle serait sinon sans valeur[57].

La justesse de ces remarques est évidente; car, dans le cas contraire, Shakespeare lui-même ne serait qu'un écrivain médiocre, puisqu'il a très souvent emprunté à d'autres le sujet de ses pièces.

Parler des influences exercées sur Gide, c'est placer au tout premier plan celle des écrivains allemands.

---

57 Journal (le 4 novembre 1927), PLE II, p. 859.

Renée Lang[58] en a découvert des traces nombreuses, mettant l'accent d'abord sur Henri Heine et Novalis, puis dans une moindre mesure sur des écrivains aussi divers que Lessing, Fichte, Leibnitz, Tieck, Kleist, Eichendorff et surtout Hölderlin. Presque toujours on peut retrouver chez l'un ou l'autre des caractéristiques qui se rattachent aux notions d'idéalisme, de mysticisme, de libéralisme et de lyrisme; ils s'abandonnent volontiers à l'émotion, à la ferveur, au rêve, à la musique et même à l'ironie. Lorsqu'on sait que Gide lisait assidûment leurs oeuvres pendant sa jeunesse, il n'est pas difficile d'établir un rapport entre elles et les premières années du Journal ou les oeuvres littéraires du début, c'est-à-dire surtout Les Cahiers d'André Walter, Les Poésies d'André Walter, Le Traité du Narcisse, La Tentative amoureuse et Le Voyage d'Urien.

Cependant, de tous les auteurs qui tôt ou tard ont influé sur la pensée et sur l'oeuvre de Gide, c'est Goethe qui mérite de loin la place de choix. "La grande

---

58 Ce livre est le meilleur qu'on ait publié sur l'influence de l'Allemagne dans l'oeuvre de Gide. Voir Renée Lang, André Gide et la pensée allemande, Paris, Plon, 1949, 218 p.

influence que peut-être j'ai vraiment subie", déclare Gide, "c'est celle de Goethe[59]". Beaucoup plus tard, dans son Projet de conférence pour Berlin, il avouera: "Non seulement j'ai subi son influence, mais j'ai voulu sciemment m'y soumettre[60]". Malgré toutes les palinodies et tous les balancements gidiens, l'admiration pour Goethe a commencé dès la première jeunesse et ne s'est plus jamais démentie. "Rien", dit-il, "ne m'aura calmé dans la vie comme la contemplation de cette grande figure[61]".

Or l'influence de Goethe fut très exactement pour Gide une délivrance, c'est-à-dire que le maître allemand fut l'incarnation de "ce qu'il y avait dans l'air" et que son enseignement allait à l'encontre de la morale huguenote et de la domination maternelle. De nombreux textes en témoignent, dont celui-ci:

> (...) lecture des Elégies romaines ... J'y admirais sans fin la légitimité du plaisir avec l'étonnement de quelqu'un qui, jusqu'à ce jour, s'achoppait partout à des prohibitions, des défenses. Quelle impunité! Quelle aisance! Je devais faire mien ce tranquille et harmonieux épanouissement dans la joie[62].

---

59 Journal (le 4 novembre 1927), PLE II, p. 859.

60 Projet de conférence pour Berlin, dans OC, tome 15, p. 514.

61 Journal (1895) PLE II, p. 57.

62 Goethe, dans La Nouvelle Revue française, livraison de mars 1932, p. 374.

Ce qui l'émerveillait le plus chez Goethe, c'était la sorte d'altitude spirituelle où il planait, libre et indépendant des tracasseries et du tourbillon des hommes.

> (...) il est un état supérieur, où Goethe arrive, olympien. Il comprend qu'originalité limite; qu'en étant personnel, il n'est plus que quelqu'un. Et se laissant vivre en les choses, comme Pan, partout, il écarte de lui toutes limites, jusqu'à n'avoir plus que celles même du monde. Il devient banal, supérieurement[63].

De ce guide incomparable, il apprend comment vaincre les scrupules, les craintes morales et la peur de la joie. Il voit en lui le "type de l'homme de lettres bien portant[64]" qui, dans sa sagesse, n'admet aucune limitation, pas même celle de la religion, ni celle de la logique. Cette rencontre capitale a accéléré chez Gide le processus de paganisation de sa pensée; il apprend à ouvrir ses sens au monde et non plus seulement son âme.

Enfin, bien qu'il soit difficile de déterminer dans quelle mesure il s'agit d'influences de Goethe sur Gide, on remarque d'étonnantes affinités entre eux. Comme Gide le fera plus tard, Goethe considère l'oeuvre comme une catharsis par laquelle on parvient à se

---

63 Journal (le 13 septembre 1893), PLE II, p. 42.

64 Feuillets, PLE II, p. 99.

délivrer d'une obsession, d'un démon quelconque. On reconnaît chez lui des noeuds de contradictions, des méditations solitaires sur les problèmes moraux, un grand attachement à la Bible, une véritable horreur des règles morales et sociales, la passion des voyages et un esprit ouvert à toutes les influences extérieures. On y retrouve jusqu'à l'obsession de mourir avant d'avoir terminé son oeuvre, et même cette étrange déficience physique qui ressemble à la tuberculose! - Sachant que, par l'intermédiaire d'Anna Shackleton, Gide put connaître Reineke Fuchs alors qu'il était encore enfant et que plus tard Goethe devint pour lui une sorte de mentor omniprésent, il faut bien tenir compte du rôle joué par le grand weimarien dans la formation du créateur de Lafcadio.

La question de l'influence nietzschéenne est autrement plus complexe que celle de Goethe. La difficulté provient en partie de l'incertitude où l'on est de la date où Gide a commencé à lire Nietzsche, ainsi que de la nature et de l'importance de cette rencontre. Pour sa part, Gide n'a cessé de soutenir[65] qu'il ne l'avait

---

65 Par exemple, voir: Journal (le 4 août 1922), PLE II, p. 739; Journal (le 4 novembre 1927), PLE II, p. 858; Projet de conférence pour Berlin, dans OC, tome 15, p. 513-514. On notera que Gide ne parle pas de Nietzsche dans Si le grain ne meurt.

connu vraiment qu'au moment de la rédaction de L'Immoraliste. Voici le texte où il se montre le plus explicite:

> Ceux qui reconnaissent (ils sont nombreux) l'influence de Zarathoustra sur mes Nourritures terrestres anticipent un peu. Ce livre, écrit en 1895, parut partiellement en revue en 1896, puis en volume en 1897, alors que je ne connaissais Nietzsche même pas de nom. Les traductions d'Henri Albert ne commencèrent à paraître au Mercure de France qu'en 1899. Il y a parenté d'esprit, non descendance. Mon émotion lorsque plus tard je lus Nietzsche n'eût pas été si vive, si déjà moi-même je n'étais point engagé sur sa route, sur cette route où je pensais être seul à m'aventurer, où tout d'un coup je vis se dresser devant moi une ombre immense[66].

Mais de toute évidence ce plaidoyer de Gide ne résout pas la question.

Renée Lang a raison de "mettre en doute la sûreté de sa mémoire[67]". Elle montre que dès le 7 novembre 1891, on a commencé de publier des articles sur Nietzsche et des fragments de son oeuvre dans la Revue bleue, la Revue blanche, l'Ermitage et le Mercure de France. Par de nombreux commentaires et d'habiles rapprochements, elle montre qu'il est à peu près certain que Gide connaissait Nietzsche dès cette époque.

---

66 Préface à la traduction allemande des Nourritures terrestres, dans La Nouvelle Revue française, tome 34, no CLXXXVIII, livraison de mars 1930, p. 322.

67 Renée Lang, op. cit., p. 90. Les pages 88 à 90 sont du plus haut intérêt sur le problème envisagé ci-haut.

Jean Delay apporte une preuve concluante en citant pour la première fois une lettre écrite par Gide à Jeanne Rondeaux à la fin de novembre 1891.

> "Pour Valentine: Nietzsche est un ... Wyzewa est un ... - Non, vraiment - il ne faut pas prendre cet article au sérieux. C'est déjà Th. de W. qui avait décrété que Emily Brontë enfonçait Eliot et toutes les autres. Il va faire, dit-il, une suite de douze articles sur des génies ignorés, qu'il placera par-dessus tous les plus grands. Gontcharoff au-dessus de Tolstoï, etc. Je comprends qu'on s'y laisse prendre d'abord, - mais plus lorsqu'on est averti. Nietzsche n'est au moins pas un philosophe: outre cela, il peut être assez curieux - à regarder de loin[68].

Gide, donc, savait qui était Nietzsche dès l'année 1891.

Aux preuves apportées, il convient d'en ajouter deux dernières dont jusqu'à présent on a très peu parlé. A une lettre datée simplement de "1895" et adressée à Gide, Marcel Drouin ajoute un post-scriptum où il pose à Gide la question suivante: "Possèdes-tu déjà Also Sprach Zarathustra, et les drames de Wagner au complet[69]?" C'est de l'hôtel Kulm, à Saint-Moritz, "fin 1895", que Gide répondra à cette question:

---

68 André Gide cité par Jean Delay, op. cit., p. 255.

69 Marcel Drouin, Lettre à André Gide (datée de 1895), citée par Gide dans sa préface à La Sagesse de Goethe de Marcel Drouin, Paris, Gallimard, 1949, p. 38.

> Non, cher ami, je n'ai pas Zarathoustra et je n'ai pas Wagner: j'ai toujours attendu pour les avoir, de les lire - et réciproquement; mais - pour Nietzsche du moins si je ne l'ai pas encore abordé, c'est bien qu'il m'a été impossible de me le procurer jusqu'à présent ... et que j'en avais un peu peur; il m'attire à la façon des vertiges ... si j'y sombre, il ne me déplairait pas que ce soit par ta faute - pour que te revienne le soin de m'en tirer ...[70].

Dans une lettre ultérieure en date du "mardi soir 8 ou 9 novembre 1895", Drouin commente encore:

> Sais-tu qu'un cours, plutôt sympathique, sur Nietzsche est fait cette année par un théologien? Une longue conversation avec un étudiant m'a fait entrevoir toute une société d'hommes et de femmes, qui, sans vouloir sortir du protestantisme, continuent Schleiermacher par Nietzsche, et se modèlent sur la Renaissance et Burckhardt[71].

Le ton de la dernière lettre surtout laisse voir avec évidence que Drouin sait qu'il s'adresse à quelqu'un qui connaît Nietzsche et que ce dernier est familier aussi bien à l'auteur qu'au destinataire de ces lettres. D'ailleurs, dès l'été de 1895, Gide avait eu des

---

70 Lettre inédite d'André Gide citée par Renée Lang, op. cit., p. 184. Dans les pages 177-186 de ce livre, on peut lire plusieurs lettres inédites de Gide sur Nietzsche et Rilke.

71 Marcel Drouin, Lettre à André Gide (datée du "mardi soir 8 ou 9 novembre 1895"), citée par Gide dans sa préface à La Sagesse de Goethe de Marcel Drouin, op. cit., p. 40.

conversations au sujet de Nietzsche avec l'excellent Drouin[72].

Quoi qu'il en soit, Gide n'a pu échapper à l'influence précoce de Nietzsche, même si la grande révélation n'eut lieu qu'entre 1897 et 1898[73]. C'est lui-même qui en fournit la preuve en affirmant que "l'influence de Nietzsche a précédé chez nous l'apparition de son oeuvre; celle-ci tombe en terrain préparé (...) l'influence de Nietzsche importe plus que son oeuvre[74]". Il ajoute encore ces mots qui sont de première importance:

---

72 Gide mettait l'intelligence de Marcel Drouin sur un pied d'égalité avec celle de Paul Valéry. A l'exception de sa remarquable étude sur La Sagesse de Goethe, Drouin s'est consacré exclusivement à l'enseignement, ce qui semble avoir été la façon dont il a caché ou excusé son aboulie. Il avait épousé Jeanne Rondeaux, soeur de Madeleine, et se trouvait de ce fait le beau-frère de Gide.

73 "La correspondance de Gide révèle que dès 1895 il connaissait l'orientation générale de la pensée nietzschéenne sans avoir lu le philosophe, et qu'il voulait étendre ses connaissances". Catherine H. Savage, op. cit., p. 85.

74 Lettres à Angèle (Lettre XII, le 10 décembre 1898), dans OC, tome 3, p. 228-229.

> J'ai dit que nous attendions Nietzsche bien avant de le connaître: c'est que le Nietzschéisme est à la fois une manifestation de vie surabondante qui s'était exprimée déjà dans l'oeuvre des plus grands artistes, et une tendance aussi qui, suivant les époques, s'est baptisée "jansénisme", ou "protestantisme", et qu'on nommera maintenant Nietzschéisme, parce que Nietzsche a osé formuler jusqu'au bout tout ce qui murmurait de latent encore en elle.
>
> Si j'eusse eu plus de temps, je me fusse amusé à vous montrer le Nietzschéisme d'avant Nietzsche. Par des citations habilement choisies j'eusse pu circonvenir presque de toutes parts sa figure[75].

Puisqu'il en est ainsi, il n'est pas inutile de souligner l'étrange parenté d'esprit de Gide et de Nietzsche et de mettre en relief le message troublant qu'apportait le grand révolté allemand. Ce que Nietzsche enseignait, ce n'était pas le repos et la paix, mais le déséquilibre, l'insatisfaction, la révolte et l'émancipation; c'était aussi, en faveur de Dionysos, le rejet du Christ et du christianisme et la condamnation de toutes les religions, de toutes les prohibitions et de toutes les morales. Pour Nietzsche:

---

75 Ibid., p. 237.

> La morale n'est qu'un vain verbalisme: elle raisonne sur des abstractions sans réalité et des oppositions fictives; c'est ainsi qu'elle parle d'individus, de volonté libre, de conscience et de devoir, de bien, de mal, d'égoïsme et d'altruisme, et qu'elle donne à toutes ces notions une valeur absolue. Que cette raison logique s'exerce dans une nature tyrannisée par des instincts, fatiguée, malade, et elle donnera naissance à une morale contre nature, emprisonnant l'individu dans l'appareil contraignant des multiples devoirs, lui traçant à l'avance sa route, lui désignant, sans tenir compte de ses tendances, l'idéal abstrait et universel qu'il est tenu de réaliser, parce que cet idéal est fondé en "vérité"[76].

Les morales sont pour Nietzsche des valeurs de décadents, d'esclaves et de dégénérés; comme les arts, la religion et la métaphysique, elles ne reçoivent que l'appui du troupeau des êtres faibles et tristes. Opposé à toutes les formes d'abandon à la nature, à l'instinct et au laisser-aller, Nietzsche prêche sur un ton lyrique, affirmatif et triomphant les valeurs primordiales que sont la liberté, la joie, l'action et le triomphe des êtres puissants et beaux; il proclame, contre les vertueux et les conformistes, la grandeur d'une vie riche, intense et tragique; le dynamisme et l'énergie créatrice de l'homme; le respect du corps et des sens; le culte du moi; une existence difficile et courageuse qui exige

---

76 Henri Drain, Nietzsche et Gide, Paris, Editions de la Madeleine, 1932, p. 50.

une grande dépense de force et l'exploitation de tout l'être. Vivre est une conquête difficile au cours de laquelle l'homme doit arriver à se surmonter et à se créer lui-même par la volonté de puissance. Bien qu'il soit impossible de résumer brièvement toute la pensée de Nietzsche, le texte suivant en donne un aperçu succinct.

> Nietzsche ne prêche (...) pas le retour à la bête primitive qui laisse déborder ses pires instincts. Le maître, c'est celui qui possède assez de force et de volonté pour résister à ses tendances les plus impérieuses, c'est celui qui est libre: non seulement vis-à-vis des règles morales ou sociales, ou des contraintes religieuses qui limitaient ses activités naturelles, mais, plus encore, vis-à-vis ses passions les mieux justifiées et les plus sincères. Cette volonté de dominer que l'individu découvre au fond de lui-même, c'est contre lui-même qu'il doit d'abord l'exercer. S'il rejette la morale traditionnelle, c'est moins parce qu'elle lui propose un idéal dont la réalisation relativement facile ne lui permet pas un emploi suffisant de ses forces; c'est aussi parce que obéissant aux normes morales, il recueille l'approbation et la considération d'autrui et que son orgueil s'accommode mal de cette approbation. S'il dénonce toutes les consolations métaphysiques, religieuses ou esthétiques, s'il bannit la logique, c'est parce qu'il pourrait trouver en elles un appui, des raisons d'espérer et d'agir, c'est parce qu'elles lui permettraient d'atteindre à un optimisme sans mérite, qu'elles glisseraient un voile coloré et trompeur entre lui-même et cet univers tragique, chaotique, qui s'écroule éternellement sans principe et sans but.

> Haine de la facilité, haine de l'impulsivité, haine de la jouissance paisible ou avide, haine du repos, haine de l'optimisme et de la bonne conscience, toutes ces haines appartiennent à Nietzsche[77].

On conçoit qu'un tel enseignement ait contribué, fût-ce de façon indirecte, à la formation de Gide. Il faut d'ailleurs se rappeler que la pensée de Nietzsche se confond souvent avec celle de Goethe, que Gide connaissait fort bien:

> ... par combien d'idées Goethe et Nietzsche ne sont-ils pas apparentés! Antiromantisme, antichristianisme, individualisme, affirmation de la vie, cosmopolitisme, critique de l'Allemagne, etc.; il y avait là tout un fonds inépuisable dont Gide pouvait se servir pour son affranchissement[78].

Outre ces deux grands chefs de file, il faut rappeler également deux auteurs allemands qui sont dans toute la force du mot des philosophes et qui accaparèrent de bonne heure l'attention du jeune Gide: ce sont Fichte et Schopenhauer, dont plus tard Gide se souviendra en ces termes:

---

77 Ibid., p. 145-146.

78 Renée Lang, op. cit., p. 137. Gide lui-même saura reconnaître des ressemblances entre Goethe et Nietzsche. Voir André Gide, Goethe, op. cit., p. 375.

> Schopenhauer et Fichte m'ont nourri, m'ont formé, ont décidé de ma pensée à un âge où celle-ci voit se dresser devant elle les grands problèmes et interroge avidement. Je ne suis pas sûr qu'ils ne m'aient fait que du bien ..., car en lisant la Doctrine de la Science et le Monde comme Représentation et comme Volonté, il ne me suffisait pas de comprendre, et je prétendais ne pas m'en tenir au pur raisonnement[79].

Schopenhauer semble avoir été le plus lu et le plus écouté:

> Je pénétrai dans son Monde comme représentation et comme volonté avec un ravissement indicible, le lus de part en part, et le relus avec une application de pensée dont, durant de longs mois, aucun appel du dehors ne put me distraire. Je me suis mis plus tard sous la tutelle d'autres maîtres et que, depuis, j'ai de beaucoup préférés: Spinoza, Descartes, Leibniz, Nietzsche enfin; je crois même m'être assez vite dégagé de cette première influence; mais mon initiation philosophique, c'est à Schopenhauer, et à lui seul, que je la dois[80].

Même si Gide relut souvent Le Monde comme représentation et comme volonté, l'emportant avec lui à Menthon où il écrivit André Walter, il est probable qu'il se soit en effet vite dégagé de cette influence précoce; mais celle-ci n'est pas sans avoir laissé des

---

79 Projet de conférence pour Berlin, op. cit., p. 513.

80 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 518-519.

traces, comme le note Albérès en commentant l'esprit du siècle:

> Sur lui pesait l'ombre de Schopenhauer, mal dirigé peut-être à travers les vulgarisations, mais dont l'idée fondamentale semblait être que la vie est un piège tendu par la réalité biologique à l'individu qui, chargé de perpétuer une espèce malheureuse, se laisse prendre aux illusions d'un monde radicalement mauvais[81].

Il est en tout cas certain que Gide retrouvait chez Schopenhauer une vieille idée familière: l'irréalité de la vie présente et la croyance à une seconde réalité en marge de celle qu'on appréhende. Car Schopenhauer ne croyait pas non plus à la réalité; tout lui était représentation et il tenait pour très juste l'idée de la caverne aux ombres de Platon.

D'autres idées chères à Schopenhauer attirent l'attention. Par exemple, on apprend dans la Quadruple Racine de la raison suffisante: "Pas de volition qui ne provienne d'un motif, comme les déterministes l'ont toujours soutenu[82]"; ce qui laisse penser que l'acte gratuit n'est pas un produit schopenhauerien. Pourtant,

---

81 R.-M. Albérès, L'Aventure intellectuelle du XXe siècle, Paris, Albin-Michel, 1959, p. 37.

82 André Cresson, Schopenhauer, sa vie, son oeuvre, Paris, Presses universitaires de France, 1962, p. 19.

il existe encore d'autres affinités entre Gide et lui. Ainsi, il attaque violemment la morale de Kant, à la satisfaction de Gide. De plus, il considère que l'Intelligence est soumise à la Volonté qui, elle, est libre, sans but et sans cause. On reconnaît cette fois une nette parenté entre le philosophe et son élève. Egalement, Schopenhauer prône la conception d'une esthétique conçue comme remède au désordre universel et au malheur inévitable des hommes, refusant à l'éthique toute valeur pratique. Il s'agit là d'un problème fort complexe qui annonce irrésistiblement la façon dont Gide abordera lui-même les questions esthétiques et morales. Enfin, le pessimisme et l'ennui de Schopenhauer ont exercé sur Gide une influence considérable qu'on retrouve avec une grande netteté dans La Tentative amoureuse, Le Voyage d'Urien et surtout Paludes, livre où s'ébauche le rire gidien qui éclatera bruyamment dans Le Prométhée mal enchaîné. Pourtant, on le sait, Gide s'émancipe rapidement de Schopenhauer; et il est curieux de noter que le futur créateur de l'acte gratuit exprime son tout premier désaccord par ces phrases:

> Cette morale de Schopenhauer (Fondement de la morale) tout empirique, m'agace. A vrai dire, ce n'est pas une morale, mais une psychologie: l'analyse du bon motif[83]. Une morale doit être à priori[84].

Oscar Wilde et Dostoïevsky exerceront également sur Gide une influence à la fois puissante et particulière. Si Goethe, Nietzsche et Schopenhauer furent les grands formateurs et les grands maîtres de l'esprit gidien dans son sens général, l'Irlandais et le Russe devaient avoir une influence plus directe et plus immédiate; sans leur intervention, peut-être l'acte gratuit ne serait-il jamais né dans l'esprit de Gide; du moins aurait-il pu être différent. Et pourtant, aucun critique ne s'est encore attaqué sérieusement à cette zone d'obscurité et d'imprécision qui entoure la nature et l'importance de leur action sur le Gide des années 1890-1900[85].

C'est dans une lettre à Valéry, en date du 27 novembre 1891, que Gide mentionne pour la première fois le nom d'Oscar Wilde. Le grand artiste et écrivain

---

83 C'est nous qui soulignons.

84 Journal (le 8 août 1891), PLE II, p. 25-26.

85 Ainsi, on s'étonne de l'absence presque totale de Dostoïevsky dans le livre de Delay, qui est par ailleurs si complet et si ordonné. En revanche, Oscar Wilde y occupe une place importante.

irlandais avait alors trente-sept ans et séjournait à Paris. Une extraordinaire réputation l'accompagnait en tout lieu et faisait de lui l'idole et l'idéal des milieux cultivés. Gide ne tarda pas à le connaître très intimement, de sorte qu'il subit directement son ascendant irrésistible. Le fait est important, car l'influence d'Oscar Wilde tient beaucoup plus à sa personnalité et à sa conversation qu'à ses livres. De l'avis de Bernard Shaw, en effet, il fut peut-être le plus brillant causeur de tous les temps. Cette disposition chez Wilde est, on le verra, un résultat direct de ses principes esthétiques.

Selon le témoignage de Gide et d'autres "influencés", Wilde était un homme charmant, plein d'enjouement, d'esprit et de lyrisme. Maître du paradoxe, il aimait faire montre de la puissance de son esprit et de ses talents; il manifestait une confiance excessive et une joie continuelle, toujours assuré de l'impunité et de l'admiration. Il posait volontiers à l'artiste et jouait toujours au personnage, ce qui donnait souvent l'impression qu'il se complaisait dans l'affectation, l'hypocrisie et la dérobade, et qu'il évoluait continuellement derrière un masque. Pourtant, sous ce couvert brillant et factice se dissimulait un artiste

sérieux et réfléchi qui, comme le veut le cliché, tenait à la fois de l'ange et du démon.

Ce que Gide reçut d'abord de lui, c'est une leçon d'individualisme. Nul peut-être ne fut plus individualiste que Wilde, qui déclarait: "Se développer soi-même: tel est le but de la vie[86]", et qui consacra sa vie à la libération, au développement et à la jouissance de son moi. Gide se souvenait de l'avoir entendu dire, après le procès qui le relégua au bagne de la prison de Reading:

> Ce n'est pas par excès d'individualisme que j'ai péché. Ma grande erreur, la faute que je ne puis me pardonner, c'est d'avoir, un jour, cessé de m'obstiner dans mon individualisme, cessé d'y croire pour écouter autrui, cessé de croire que j'avais raison de vivre ainsi, douté de moi[87].

En proclamant son individualisme, Wilde réclamait une totale liberté de pensée et d'action, défiant ainsi directement la société et la morale:

---

86 Oscar Wilde, Le Portrait de Dorian Gray, Paris, Stock, 1962, p. 27.

87 Oscar Wilde cité par Gide, Journal (le 8 mai 1927), PLE II, p. 837.

> La crainte de la société, qui est le fondement de la morale, la crainte de Dieu, qui est le secret de la religion: voilà les deux principes qui nous gouvernent. (...) Je crois que si un seul homme osait vivre sa vie pleine et entière, s'il osait manifester tous ses sentiments, exprimer toutes ses pensées, réaliser tous ses rêves, le monde en recevrait un tel renouveau de joie, que nous oublierions toutes les insanités du Moyen Age, pour revenir à l'idéal hellène - peut-être même à je ne sais quoi de plus beau et de plus complet que l'idéal hellène. Mais le plus brave de nous a peur de son moi. La coutume sauvage de la mutilation a son prolongement tragique dans ce renoncement personnel qui désenchante notre vie. Nous portons la peine de nos résistances. Tout désir que nous cherchons à étouffer couve en notre esprit et nous empoisonne. Que le corps pèche une bonne fois, et c'en est fait de son péché, car l'action a une vertu purificatrice. Il n'en reste rien que le souvenir d'un plaisir ou la volupté d'un regret. Le seul moyen de se délivrer de la tentation, c'est d'y céder. Résistez-y, et votre âme languira, tourmentée du désir malsain de ce qu'elle-même s'est interdit, consumée de l'âpre envie de ce que les lois monstrueuses ont rendu monstrueux et illicite[88].

Le défi que Wilde lançait à la société sévère dans laquelle il vivait prit bientôt une tournure tragique. Ses pensées ouvertement exprimées et la plus grande partie de ses actions pouvaient demeurer impunies; mais par son homosexualité, il tombait sous le coup des lois de cette société. On connaît le reste: le procès contre le marquis de Queensbury, père

---

88 Oscar Wilde, op. cit., p. 28.

d'Alfred Douglas, la condamnation du 26 mai 1895 à deux ans de "hard labour", la déchéance et la mort qui s'ensuivirent[89].

La religion et la morale s'en trouvèrent du même coup vengées. Car le cynisme de Wilde n'avait rien épargné: il affichait le plus grand mépris pour le christianisme, tournant en ridicule tour à tour l'esprit de renoncement, l'esprit de charité, la compassion pour les faibles, l'espoir d'une récompense après la mort, la condamnation des instincts et la mortification de la chair. Systématiquement, il dévaluait les vertus, dépréciant par exemple la sincérité, la prudence et la fidélité et faisant l'apologie du mensonge, de la fabulation et de l'hédonisme le plus cru. En vérité, Wilde ne possédait ni le sens du péché ni celui de la discipline, et son existence était un modèle de vie sans repentance. Il semblait vraiment ce "Grec né hors saison".

---

89 A ce sujet, on peut consulter le livre de Robert Merle, Oscar Wilde, Paris, Hachette, s. d. (1948), 521 p.

Il est frappant de constater l'étroite parenté de Wilde et de Nietzsche à certains points de vue[90]. Contre le Christ et contre la morale, ils proclament tous deux la prépondérance des "forts", la primauté du mouvement sur le but, quel qu'il soit, le besoin de "passer outre", d'aller plus loin, d'expérimenter et de découvrir par l'audace et le risque, la nécessité de se dépasser soi-même, de vivre dangereusement et d'aller "aussi loin que possible[91]", le mépris des catégories traditionnelles du Bien et du Mal, la joie plus forte que la tristesse, etc. Gide dira lui-même:

> Nietzsche m'étonna moins plus tard, parce que j'avais entendu Wilde dire:
> - "Pas le bonheur! Surtout pas le bonheur. Le plaisir! Il faut vouloir toujours le plus tragique[92]...

---

90 Charles du Bos a analysé l'influence combinée de Nietzsche et de Wilde sur Gide. Voir son Dialogue avec André Gide, Paris, Corrêa, 1947, p. 216-222.

91 Voici les mots mêmes de Wilde que Gide a rapportés: "Ils sont extraordinaires, mes amis; ils me conseillent la prudence. La prudence! Mais est-ce que je peux en avoir? Ce serait revenir en arrière. Il faut que j'aille aussi loin que possible ... Je ne peux pas aller plus loin. Il faut qu'il arrive quelque chose ... quelque chose d'autre ..." (André Gide, Oscar Wilde, Paris, Mercure de France, 1948, p. 32-33.) Le procès funeste était alors imminent. Effectivement, Wilde se rendra en Angleterre, comme poussé par une fatalité supérieure.

92 Oscar Wilde, op. cit., p. 30-31.

L'esthétique de Wilde semble avoir particulièrement marqué Gide. Connaissant déjà chez ce dernier la difficulté de croire vraiment à la réalité, on comprend que la conception wildienne de l'art devait être séduisante, comme en témoigne cette conversation:

> Mais, sitôt seuls, il commençait:
> - "Qu'avez-vous fait depuis hier?"
> Et comme alors ma vie coulait sans heurts, le récit que j'en pouvais faire ne présentait nul intérêt. Je redisais docilement de menus faits, observant, tandis que je parlais, le front de Wilde se rembrunir.
> - "C'est vraiment là ce que vous avez fait?
> - Oui, répondis-je.
> - Et ce que vous dites est vrai?
> - Oui, bien vrai.
> - Mais alors pourquoi le redire? Vous voyez bien: cela n'est pas du tout intéressant. - Comprenez qu'il y a deux mondes: celui qui est sans qu'on en parle; on l'appelle le monde réel, parce qu'il n'est nul besoin d'en parler pour le voir. Et l'autre, c'est le monde de l'art: c'est celui dont il faut parler, parce qu'il n'existerait pas sans cela[93].

Pour Wilde en effet, supprimer l'art et l'esthétique, c'est supprimer la vie elle-même. Car en contradiction avec les principes mallarméens, Wilde entend faire de son existence même un objet d'art. C'est le sens de cette phrase si souvent citée: "J'ai mis tout mon génie dans ma vie; je n'ai mis que mon talent dans

---

93 Ibid., p. 17-18.

mes oeuvres[94]". Dans Le Portrait de Dorian Gray, Lord Henry dit à Dorian:

> Je suis ravi que vous n'ayez jamais rien fait, jamais sculpté une statue, jamais peint un tableau, jamais produit quoi que ce soit en dehors de vous-même. La vie a été votre seul art. Vous vous êtes mis vous-même en musique. Vos jours ont été des sonnets[95].

Enfin, au sortir de la prison, Wilde fit ce commentaire qui ne laisse subsister aucun doute:

> ... Il ne faut jamais reprendre la même existence ... Ma vie est comme une oeuvre d'art; un artiste ne recommence jamais deux fois la même chose ... ou bien c'est qu'il n'avait pas réussi. Ma vie d'avant la prison a été aussi réussie que possible. Maintenant c'est une chose achevée[96].

Pour Wilde, l'action - c'est-à-dire la vie manifestée - est donc d'abord une valeur esthétique; l'acte est jugé en tant qu'objet d'art et non en tant que fait moral. Cette constatation est d'une importance capitale: Gide saura se souvenir longtemps que "les moeurs de Wilde sont une dépendance de son esthétisme[97]".

---

94 Oscar Wilde cité par Gide dans Oscar Wilde, op. cit., p. 12-13.

95 Oscar Wilde, Le Portrait de Dorian Gray, op. cit., p. 271.

96 Oscar Wilde cité par Gide dans Oscar Wilde, op. cit., p. 37.

97 Journal (le 1er octobre 1927), PLE II, p. 847.

La rencontre de Wilde fut certainement pour Gide l'Evénement de l'année 1891. Il a réagi à l'envoûtement immédiat qu'il éprouva car, le 1er janvier 1892, il écrit:

> Wilde ne m'a fait, je crois, que du mal. Avec lui, j'avais désappris de penser. J'avais des émotions plus diverses, mais je ne savais plus les ordonner[98].

De plus, il arracha les pages du Journal qu'il avait écrites de novembre à décembre 1891[99], époque où il fréquentait Wilde assidûment. Enfin, le 28 décembre 1891, il se réfugia à Uzès, comme s'il avait voulu échapper à l'emprise de Wilde et de Paris et se retremper dans l'atmosphère des années ferventes. Il était cependant trop tard; d'ailleurs, Gide devait rencontrer Wilde plusieurs fois encore. C'est lui qu'on reconnaît derrière un grand nombre de thèmes censément gidiens, comme ceux de la disponibilité, du dépouillement, du culte de l'instant et de l'hédonisme. Il sera Ménalque, dans Les Nourritures terrestres et dans L'Immoraliste, puis un peu L'Enfant prodigue et un peu Saül ...

---

98 Ibid. (le 1er janvier 1892), p. 28.

99 Jean Delay note cependant ce petit trait révélateur: "Les 11 et 12 décembre, on trouve dans son agenda, couvrant toute la page, un seul nom, mais écrit en lettres énormes par rapport à son graphisme habituel: Wilde." Jean Delay, op. cit., tome 2, p. 133.

LA TUTELLE DES INFLUENCES

Bien qu'on la reconnaisse volontiers, l'influence de Dostoïevsky sur Gide, non plus que celle d'Oscar Wilde, n'a encore fait l'objet d'aucune étude exhaustive. Il existe pourtant bien des indices sur l'apparition et la diffusion en France des livres de Dostoïevsky, de même que sur ceux d'autres grands écrivains russes. Dans un discours aux étudiants de Moscou, le 27 juin 1936, Gide déclarait:

> J'ai plaisir à vous dire ici que, depuis mon adolescence, je me suis senti à l'égard de ce que l'on nous signalait comme les mystères incompréhensibles de l'âme slave, dans des dispositions particulièrement fraternelles, au point de me sentir en communion étroite avec les grands auteurs de votre littérature que j'ai appris à connaître et à aimer dès le sortir des bancs du lycée, Gogol, Tourgueniev, Dostoïevsky, Pouchkine, Tolstoï, puis, plus tard Sologoub, Chtchédrine, Tchékov, Gorki, pour ne nommer ici que des morts, avec quelle passion je les ai lus et je puis dire: avec quelle reconnaissance, car ils m'apportaient, avec un art des plus particuliers, les plus surprenantes révélations sur l'homme en général, et sur moi-même, prospectant les régions de l'âme que les autres littératures avaient laissées inexplorées, me semblait-il, et s'emparant tout d'un coup, avec délicatesse, avec force et avec cette indiscrétion que permet l'amour, du plus profond de l'être, dans ce qu'il a de plus spécial et de plus authentiquement humain à la fois[100].

---

100 Retour de l'U.R.S.S., Paris, Gallimard, 1936, p. 106-107. C'est nous qui soulignons.

La renommée de Dostoïevsky se répandit tôt en France. Dès le début de 1885, Eugène Melchior de Vogué fit l'éloge d'Humiliés et offensés et de Crime et châtiment. La même année, Ernest Dupuy publia "ses fines études sur les Grands Maîtres de la littérature russe[101]". Lirondelle dit qu'après cette publication, "on se jeta sur les livres de Tolstoï et de Dostoïevsky avec un engouement contagieux[102]", enlevant des éditions complètes en quelques jours. En 1890, Philippe Gille parle encore du "grand romancier russe Dostoïevsky[103]" dans un article sur La Maison des morts. Par ailleurs, le cahier de lectures de Gide montre qu'en mars 1890, il avait déjà lu La Douce (Krotkaïa), Le Petit Héros, Crime et châtiment, et qu'il relut ce dernier livre en septembre 1891. Enfin, cette même année 1891, Jules Huret place déjà Dostoïevsky parmi "la plupart des grands noms de ce siècle[104]".

---

101 A. Lirondelle, Le Roman russe en France à la fin du XIXe siècle, dans Revue des cours et des conférences, 26e année, no 16, livraison du 30 juillet 1925, p. 732.

102 Ibid., p. 733.

103 Philippe Gille, La Bataille littéraire, tome 3, Paris, Victor-Harvard, 1890, p. 108.

104 Jules Huret, Enquête sur l'évolution littéraire, Paris, Charpentier, 1891, p. XVIII.

Plus tard, se demandant si Dostoïevsky avait joué quelque rôle dans sa formation, Gide donnera sa réponse classique:

> Ai-je été influencé par Dostoïevsky? c'est possible; cela n'est pas certain. Le vrai, c'est que, lorsque je l'ai lu, j'ai senti, en plus de mon admiration, d'extraordinaires affinités entre mes pensées et les siennes[105].

Quoi qu'il en dise, Gide n'a pu lire Dostoïevsky sans rien retenir de lui. Car il en est ainsi: peu importe quel livre de Dostoïevsky on lit, on y retrouve toujours la démarche centrale qui a fait sa grandeur; dans chacun de ses livres, c'est tout Dostoïevsky qu'on rencontre. Ainsi, en regard de l'acte gratuit du moins, L'Eternel Mari est aussi important sinon plus que Les Possédés; et pourtant c'est invariablement ce dernier livre ou Les Frères Karamazov que la critique rappelle.

"Dostoïevsky, le seul qui m'ait appris quelque chose en psychologie[106]", disait Nietzsche. N'en doutons

---

105 Feuillets, dans OC, tome 13, p. 442. Ce texte rappelle la citation 57 qu'on a pu lire plus haut. Il se rattache encore à cet autre: "Pourtant, il me semble que, n'eussé-je connu ni Dostoïevsky, ni Nietzsche, ni Freud, ni X. ou Z., j'aurais pensé tout de même, et que j'ai trouvé chez eux plutôt une autorisation qu'un éveil. Surtout ils m'ont appris à ne plus douter de moi-même, à ne pas avoir peur de ma pensée et à me laisser mener par elle, puisqu'aussi bien je les y retrouvais." (Journal (le 7 janvier 1924), PLE II, p. 781.)

106 Nietzsche cité par André Gide, Dostoïevsky, Paris, Plon, 1923, p. 47.

pas. Dostoïevsky apportait une toute nouvelle vision du monde. Ses personnages ne sont plus ces modèles stéréotypés et parfaitement conséquents avec eux-mêmes et avec la vraisemblance. L'univers balzacien est fort étranger à celui du romancier russe. Ce dernier introduit le lecteur dans un monde où la vie conserve encore toute sa chaleur, toute sa complexité et toute sa contradiction, sans souci de la tradition, de la convention et du savoir-vivre européen.

Nathalie Sarraute a tracé de Pavel Pavlovitch, héros de L'Eternel Mari, cet excellent portrait, qui vaut autant pour un grand nombre des personnages de Dostoïevsky:

> Ce sont, chez lui, on s'en souvient, les mêmes bonds furtifs, les mêmes passes savantes, les mêmes feintes, les mêmes fausses ruptures, les mêmes tentatives de rapprochement, les mêmes extraordinaires pressentiments, les mêmes provocations, le même jeu subtil, mystérieux, où la haine se mêle à la tendresse, la révolte et la fureur à une docilité d'enfant, l'abjection à la plus authentique fierté, la ruse à l'ingénuité, l'extrême délicatesse à l'extrême grossièreté, la familiarité à la déférence; il taquine, excite, attaque, il rampe et guette, il fuit quand on le cherche, il s'installe quand on le chasse, il essaie d'attendrir et aussitôt il mord, il pleure et révèle son amour, il se dévoue, se sacrifie, et se penche quelques instants après, le rasoir à la main, pour tuer; il parle le même langage doucereux, un peu moqueur et obséquieux, semé de diminutifs rampants et agressifs, de mots prolongés servilement par ces suffixes sifflants qui, dans la langue russe du temps, marquaient une sorte

> de déférence âcre et sucrée, et, par moments, il se redresse gravement de toute sa taille d'homme, il domine, gratifie, pardonne généreusement, écrase[107].

Le personnage de Dostoïevsky est un individualiste forcené qui, contrairement à la logique occidentale, possède un "caractère irraisonné, irrésolu et souvent irresponsable[108]". Il est capricieux, inconstant, inconséquent, mystérieux et troublant. Il refuse la fidélité et l'engagement et s'abandonne volontiers au rêve, à des sautes d'humeur brusques et émotives et à des impulsions pures et incompréhensibles. Toute sa personnalité a quelque chose d'inquiétant; les motifs qui le font agir sont le plus souvent inconnus et se perdent dans la nuit du subconscient. Ses actions surprennent toujours, car elles sont imprévisibles. Il passe sans avertissement d'une résolution à une résolution contraire, de la tristesse à la joie; il embrasse et il tue avec une égale facilité. Il ira jusqu'à se suicider par enthousiasme.

On sait que Dostoïevsky souffrait d'épilepsie; certains ont donc tenté d'expliquer ses personnages par

---

107 Nathalie Sarraute, De Dostoïevsky à Kafka, dans L'Ere du soupçon, Paris, Gallimard, 1956, p. 40-41.

108 Dostoïevsky, op. cit., p. 55-56.

cette maladie. L'argument est grossier, évidemment. Pourtant, Dostoïevsky lui-même a parlé "d'étranges accès qui ressemblent à ceux de l'épilepsie", ajoutant toutefois: "et cependant ce n'est pas l'épilepsie[109]". Ces accès mènent aux actes les plus bizarres et surtout aux nombreux meurtres tout à fait inexplicables qui foisonnent dans les livres de Dostoïevsky. On est d'ailleurs étonné d'y rencontrer à tout instant des bouts de phrases révélateurs comme: "il avait évidemment son but", "je ne sais", "mû par un ressort", etc.

Chaque livre de Dostoïevsky contient des dizaines d'exemples de comportement bizarre. S'agit-il de ce qu'il est convenu d'appeler des actes gratuits? Il semble que non, car si l'on ne peut déterminer avec précision les motifs qui poussent les personnages à agir, on peut être sûr par contre qu'il existe un tel motif, mais qu'il est noyé dans cette véritable mer de psychologie où se complaît le romancier.

Ce que Dostoïevsky nous révèle à la fin, c'est l'immense complexité de l'homme et l'impossibilité de se fier à une méthode simple et facile pour classer les actions humaines. Derrière chaque geste, fût-ce le plus

---

109 Dostoïevsky cité par André Gide, Dostoïevsky, op. cit., p. 87.

banal, il y a un cône d'ombre qu'on ne peut pénétrer et où s'organisent mystérieusement les motifs qui sont à l'origine de ces actions imprévisibles et imprévues. Henri Massis rendait hommage à Gide sans le vouloir quand, s'attaquant à lui, il écrivait:

> André Gide (...) s'enivre au spectacle des confusions, des inconséquences de l'âme humaine, et voilà pourquoi il s'attache à ces créatures de Dostoïevsky qui "agissent contrairement à la raison, contrairement à tout, qui cèdent à toutes les contradictions, à toutes les négations dont leur nature propre est capable". Ce que Gide cherche en eux, c'est ce qui décèle l'incohésion de la personnalité, le trou, l'illogisme, la brisure. La "cohabitation des sentiments contradictoires", tel est, selon lui, la grande découverte de Dostoïevsky, et cela même qui l'enchante[110].

Ces actes et les motifs qui les provoquent fascinent Gide; on sait combien l'intéresseront les faits divers et les procès qu'il a racontés dans ses Souvenirs de la cour d'assises[111]. Il est donc probable que, dès ses premières lectures de Dostoïevsky, Gide fut frappé par l'atmosphère de ses livres et qu'il en fit son profit sans pouvoir nommer expressément la découverte qu'il faisait. D'ailleurs, Dostoïevsky soulevait d'autres

---

110 Henri Massis, L'Honneur de servir, Paris, Plon, 1937, p. 218.

111 Souvenirs de la cour d'assises, PLE III, p. 617-678.

problèmes qui devaient attirer Gide; il enseignait qu'il ne fallait "gâcher sa vie pour aucun but[112]"; il faisait montre de son admiration pour le bâtard; il éprouvait comme Gide un puissant sentiment de l'irréalité du monde; il était d'avis que le christianisme avait trahi l'enseignement du Christ. Enfin, il ignorait presque complètement cette morale que Gide continuait de subir.

Goethe, Nietzsche, Schopenhauer, Wilde et Dostoïevsky, voilà donc les maîtres de Gide; non pas les seuls sans doute, mais certainement les plus grands et les plus véritablement "formateurs". Ils n'appartiennent pas, on le remarque, au domaine français. Gide lui-même concédera volontiers que les écrivains de son pays l'ont peu influencé. Ils sont pourtant de loin ceux qu'il a lus en plus grand nombre. Mais il semble que s'ils l'éduquaient et lui apprenaient sa profession d'écrivain, Gide ne reçut jamais d'eux aucun choc notable, ni aucune révélation particulière.

Cependant, trois d'entre eux paraissent avoir poussé Gide dans son propre sens ou bien avoir corroboré certaines idées qui se retrouvent chez l'un ou l'autre des maîtres étrangers. En lisant L'Education sentimentale,

---

112 Dostoïevsky, op. cit., 243 p.

puis ensuite la Correspondance, Gide reconnaît chez Flaubert certains traits de son propre caractère, sa timidité et son angoisse naturelles, son inaptitude à l'action et même ses fameuses périodes de dépression suivies d'autres de fécondité. Surtout, il voyait en lui un artiste consacré exclusivement au culte de la beauté et un homme écoeuré par la laideur de la réalité quotidienne, attitudes qui coïncidaient très exactement avec l'idéal symboliste.

Chez Stendhal, il retrouvait, avec la timidité et la crainte d'être inférieur, une hypersensibilité égale à la sienne et une ambition littéraire non moins réelle. Surtout, il s'initiait avec lui à un certain état d'immoralisme triomphant que Nietzsche et Wilde ne devaient pas tarder à lui révéler tout à fait. Enfin, en lisant Stendhal, on ne peut manquer de remarquer cette énergie capricieuse, irrespectueuse et enjouée qui caractérise Lamiel, Lucien Leuwen, Fabrice del Dongo et surtout Julien Sorel. Ces héros sont de la même famille que Lafcadio.

Barrès enfin - le "premier" Barrès - exerça sur Gide une influence incontestable que ne sauraient faire oublier les divergences profondes bientôt surgies entre les deux écrivains. L'esthète délicat et jouisseur qui,

dans Un Homme libre, se livre par de savantes introspections à la poursuite de son moi retrouvait en Gide un frère de sang.

> L'individualiste désinvolte qui fait tour à tour l'éloge de la ferveur et de la lucidité, de la spontanéité et de la contrainte, du nomadisme et de la retraite, de la sincérité et de la duplicité, de la gratuité des émotions et de l'intérêt bien compris du littérateur ("je profite de mes émotions"), le virtuose de l'alternance qui saute perpétuellement d'un pied sur l'autre sans perdre souffle, l'acrobate de la vie intérieure qui réussit à se disloquer en "un grand nombre d'âmes" dont les unes vont à "l'église" et les autres au "mauvais lieu", l'égotiste qui refuse toute discipline autre que celle qu'il s'est momentanément choisie et ne se laisse limiter par aucun devoir qu'envers son moi, qui est donc ce Narcisse sinon Un Homme libre[113]?

L'auteur de la trilogie du Culte du Moi manifeste à la fois du mépris pour son époque décadente et bourgeoise et de la révolte contre l'oppression qu'il subit. Mais la solution trop personnelle qu'il propose est insuffisante; Barrès apparaît bientôt comme le "faible" de Nietzsche, favorisant un nationalisme restreint qui prend la forme d'un esclavage envers le passé, la convention et l'autorité établie; il se met au service de la France, alors que Gide choisit de servir l'homme et la pensée.

---

113 Jean Delay, op. cit., tome 2, p. 89-90.

L'impression laissée par la rencontre de ces trois romanciers français devait tôt s'effacer de la mémoire de Gide. Seule l'oeuvre de Stendhal semble conserver des rapports constants et une affinité soutenue avec les livres de Gide. Pourtant il convient de rappeler encore deux autres influences françaises, celles du déterminisme et du symbolisme. La première est surtout négative: Gide n'a pas été attiré par elle, mais plutôt entraîné par le mouvement de réaction qu'elle provoqua. Et cependant, l'espoir de survivre dans la mémoire des hommes, qui était un des grands rêves de Gide, sa confiance dans l'humanité et dans le progrès sont bien des traits mis en évidence par les doctrines positivistes. Surtout, Gide a la conviction - qui fait un peu sourire aujourd'hui - que sa complexité personnelle est due au fait qu'il est "né d'un croisement de races, assis à un carrefour de religions[114], sentant en (lui) toutes les directions de Normands vers le sud, de Méridionaux vers le nord[115]". Cette opinion, qu'il se plaira à répéter souvent, est le résultat probable des

---

114 Gide eut des ancêtres maternels protestants et catholiques. Voir R.-G. Nobécourt, op. cit.

115 Lettre de Gide à Jammes, dans André Gide et Francis Jammes, Correspondance (1893-1938), Paris, Gallimard, 1948, p. 199.

lectures précoces qu'il fit des livres de Taine - il eut également l'occasion de rencontrer l'homme à l'Ecole Alsacienne, en janvier 1888 - et de la célèbre théorie selon laquelle les artistes et leurs oeuvres s'expliquent par "la race, le milieu et le moment". Il faut ajouter toutefois qu'il s'éloignera plus tard de la pensée de Taine ...

> Le déterminisme auquel il semble bien que notre esprit, non plus que notre corps, ne puisse échapper est si subtil, répond à des causes si diverses, si multiples et si ténues, qu'il paraît enfantin de chercher à les dénombrer, et plus encore à les réduire. Et je consens que l'homme ne soit jamais libre; mais le plus simple et le plus honnête est de faire comme s'il l'était. On risque moins, ainsi, de se blouser qu'en cherchant sans cesse à reconnaître dans tous ses gestes une grossière motivation et l'influence de sa race, de son hérédité et de l'époque et du climat[116].

La seconde influence est plus évidente et présente un caractère nettement positif: c'est celle du symbolisme[117]. En janvier 1891, trois mois après avoir terminé Les Cahiers d'André Walter, Gide "découvre" la poésie de ce Mallarmé dont il ne connaissait auparavant que le nom. Le hasard voulut que dès le 2 février 1891,

---

116 Feuillets (1925), PLE II, p. 813. Les pages voisines étayent ce texte.

117 Voir le chapitre intitulé La Chaîne des réactions, aux pages 83-88.

par l'intermédiaire de Barrès qu'il venait également de rencontrer, Gide fût présenté au Maître lui-même. Il devait le revoir souvent, puisqu'il devint un habitué du cénacle de la rue de Rome. Cet événement exerça sur lui une influence qui confine à la fascination.

Gide a plusieurs fois essayé de définir l'esprit du cénacle mallarméen. Voici l'une de ses tentatives:

> Il semblait qu'en ce temps-là nous fussions soumis, plus ou moins consciemment, à quelque indistinct mot d'ordre, plutôt qu'aucun de nous écoutât sa propre pensée. Le mouvement se dessinait en réaction contre le réalisme, avec un remous contre le Parnasse également. Soutenu par Schopenhauer, à qui je ne comprenais pas que certains pussent préférer Hegel, je tenais pour "contingence" (c'est le mot dont on se servait) tout ce qui n'était pas "absolu", toute la prismatique diversité de la vie. Pour chacun de mes compagnons il en allait à peu près de même; et l'erreur n'était pas de chercher à dégager quelque beauté et quelque vérité d'ordre général de l'inextricable fouillis que présentait alors le "réalisme"; mais bien, par parti pris, de tourner le dos à la réalité[118].

On est frappé par la prétention de ne rien entreprendre que d'<u>absolu</u>, et surtout par le mépris de la réalité. Or sachant que le sentiment de l'irréalité du monde en est un que Gide éprouva fortement et continûment depuis son enfance, et sachant également combien Schopenhauer,

---

118 <u>Si le grain ne meurt</u>, PLE III, p. 534-535.

Wilde et Dostoïevsky l'encourageront en ce sens, on peut apprécier l'importance de cet aspect du symbolisme. Plus tard, Gide regrettera d'avoir considéré comme "indigne de réelle attention tout ce qu'(il) savait transitoire et ressortissant à la politique, à l'histoire[119]"; de même il se plaindra de "manquer à peu près complètement[120]" du "sentiment de la durée[120]". Et chaque fois il blâmera l'influence de Mallarmé.

Il fera d'ailleurs d'autres reproches au symbolisme:

> L'école symboliste. Le grand grief contre elle, c'est le peu de curiosité qu'elle marqua devant la vie. A la seule exception de Vielé-Griffin peut-être (et c'est là ce qui donne à ses vers une si spéciale saveur), tous furent des pessimistes, des renonçants, des résignés, las du triste hôpital qu'était pour eux notre patrie (j'entends la terre) "monotone et imméritée", comme disait Laforgue. La poésie devint pour eux un refuge; la seule échappatoire aux hideuses réalités; on s'y précipitait avec une ferveur désespérée.
>
> Désenchantant la vie de tout ce qu'ils estimaient n'être que leurre, doutant qu'elle valût la peine d'"être vécue", quoi d'étonnant s'ils n'apportèrent pas une éthique nouvelle, se contentant de celle de Vigny, que tout au plus ils agrémentaient d'ironie; mais seulement une esthétique[121].

---

119 Journal (le 17 septembre 1935), PLE II, p. 1237.

120 Journal (le 1er septembre 1934), PLE II, p. 1218.

121 Le Journal des Faux-monnayeurs, dans OC, tome 13, p. 37-38.

Ces derniers mots font penser que Gide devait se trouver fort à l'aise dans un milieu qui faisait si peu de cas des questions morales; en outre - il faut le dire une fois de plus - cet enseignement coïncide très exactement avec celui d'Oscar Wilde qui considère tout, la vie et l'action comprises, sous un aspect uniquement esthétique. Les Faux-monnayeurs formuleront exactement le même reproche - preuve que Gide accordait une grande importance à cette vérité:

> Voyez-vous, la grande faiblesse de l'école symboliste, c'est de n'avoir apporté qu'une esthétique; toutes les grandes écoles ont apporté, avec un nouveau style, une nouvelle esthétique, un nouveau cahier des charges, de nouvelles tables, une nouvelle façon de voir, de comprendre l'amour, et de se comporter dans la vie. Le symboliste, lui, c'est bien simple: il ne se comportait pas du tout dans la vie; il ne cherchait pas à la comprendre; il la niait; il lui tournait le dos[122].

A l'école de Mallarmé, Gide apprit donc à isoler pensée et action, à préférer le rêve à la réalité et à ne voir dans l'actualité qu'une apparence. Refusant la vie en nihiliste convaincu et transposant dans le domaine esthétique son mysticisme religieux, Gide devint en

---

122 Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 1043.

quelque sorte un platonicien qui refuse d'agir et de s'engager et qui se réfugie dans l'adoration éperdue de l'Art et de la Beauté.

CHAPITRE III

UNE ANATOMIE GIDIENNE

Connaissant les idées principales émises et soutenues par les grands influenceurs, et connaissant aussi l'aptitude naturelle de Gide à capter et à faire sienne la pensée d'autrui, on peut dès lors s'attendre à en relever des traces dans l'oeuvre. Et en effet, on y décèle un assez grand nombre de thèmes et de sous-thèmes qu'on peut le plus souvent rattacher directement à l'une ou l'autre des influences déjà signalées. Evidemment, il n'est pas question de les considérer selon la chronologie; car leur action conjuguée et souvent simultanée fait de Gide et de sa pensée un véritable malstrom qu'il est vain de tenter d'expliquer avec simplicité. On peut dire que déjà s'était amorcé en Gide le processus d'assimilation qui rend difficile la distinction chez un auteur entre ce qui provient de son fond propre et ce qu'il a emprunté à autrui.

Cependant, pour des raisons de commodité et de clarté, il est souhaitable de faire, un peu arbitrairement, une division tripartite dans le développement et l'épanouissement de Gide à partir des tout premiers

écrits jusqu'à l'achèvement de L'Immoraliste, en 1901. Ces trois étapes ont des noms précis: l'étouffement, la révolte et l'affranchissement. Bien qu'on puisse distinguer dans l'oeuvre une certaine progression du premier mouvement au dernier, il ne semble pas possible de rattacher l'un ou l'autre à un livre précis, ni même à une période de temps déterminée, puisque l'un empiète sur les autres et existe simultanément. Mais ce chevauchement n'enlève rien à la réalité de ces trois mouvements.

Etouffement, c'est ce mot sans doute qui rend le mieux l'impression générale du premier "cycle". A lui se rapportent nombre de thèmes secondaires qui font tous partie de cette phase d'incubation dont Gide eut du mal à se dégager, comme en font foi ses premiers livres. Et en tête de tous les motifs par lesquels s'est exprimé cet étouffement, c'est celui de la claustrophobie qu'il convient de placer d'abord. Il s'agit à n'en pas douter d'une forme de désespoir devant la multitude de prohibitions que Gide dut affronter. Cette impression d'internement prend les formes les plus diverses et revient avec une fréquence et une insistance remarquables.

> Toutes les angoisses d'un poitrinaire dans une chambre trop petite, d'un mineur qui veut remonter vers le jour, et du pêcheur de perles qui sent peser sur lui tout le poids des sombres ondes de la mer! toute l'oppression de Plaute ou de Samson tournant la meule, de Sisyphe roulant le rocher; tout l'étouffement d'un peuple en esclavage - entre autres peines, celles-là, toutes, je les ai toutes connues. (...) Que de fois, que de fois j'ai fait ce geste, comme en un cauchemar affreux où j'imaginais le ciel de mon lit détaché, tomber, m'envelopper, peser sur ma poitrine - et presque debout, lorsque je me réveillais - pour repousser de moi, à bras tendus, quelques parois invisibles - ce geste d'écarter quelqu'un dont je sentais trop près de moi l'impure haleine - de retenir à bras tendus des murs qui toujours se rapprochent, ou dont la pesante fragilité branle et chancelle au-dessus de nos têtes; ce geste aussi, de rejeter des vêtements trop lourds, des manteaux, de dessus nos épaules. Que de fois, cherchant un peu d'air, suffocant, j'ai connu le geste d'ouvrir des fenêtres[123].

Malgré le nombre de textes semblables, ce n'est souvent pas au niveau des mots ou des phrases qu'on sent cette obsession, mais à celui de la pensée elle-même. Et c'est en feuilletant Le Traité du Narcisse, Le Voyage d'Urien, La Tentative amoureuse et, surtout, Paludes et Le Prométhée mal enchaîné qu'on en prend vraiment conscience. L'accumulation de réflexions apparemment anodines fait partout sentir des idées d'emprisonnement, de suffocation, de stagnation, de condamnation et de

---

123 Paludes, PLE I, p. 143.

geôle. En faisant l'étude des images poétiques dans Le Voyage d'Urien et Paludes, Stephen Ullmann a été particulièrement frappé du grand nombre d'images trahissant la claustrophobie de l'auteur[124].

Le sentiment de l'impossible hante également ces livres. Il atteint une intensité spéciale à la fin du Voyage d'Urien et forme la trame même de La Tentative amoureuse. Quel que soit le but suggéré, quelle qu'en soit la valeur, Gide semble assuré d'avance que son impuissance ne lui permettra pas de le réaliser, malgré ses efforts. Surtout, il laisse entendre que viser un but, c'est renoncer à d'autres buts tout aussi désirables. D'où cette plainte:

> Nos livres n'auront pas été les récits très véridiques de nous-mêmes, - mais plutôt nos plaintifs désirs, le souhait d'autres vies à jamais défendues, de tous les gestes impossibles[125].

D'autres motifs se greffent à ce dernier: celui de l'inquiétude qui, parfois, devient presque pathologique, et celui du besoin de certitude qui le harcèle dès les premières pages du Journal et qui n'est pas prêt de disparaître.

---

124 Voir Stephan Ullmann, The Image in the Modern French Novel, Cambridge University Press, London, 1963, p. 18-20.

125 La Tentative amoureuse, PLE I, p. 71.

> Je m'inquiète de ne savoir qui je serai; je ne sais même pas celui que je veux être; mais je sais bien qu'il faut choisir. Je voudrais cheminer sur des routes sûres, qui mènent seulement où j'aurais résolu d'aller; mais je ne sais pas; je ne sais pas ce qu'il faut que je veuille. Je sens mille possibles en moi; mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul[126].

Puis, dès Le Traité du Narcisse, c'est la naissance du thème de l'ennui, qui parvient rapidement à une telle acuité qu'il se change bientôt en exaspération. Car c'est bien ce sentiment qui pousse Narcisse à briser un rameau d'Ygdrasil entre ses doigts, qui tombe comme une pluie fine tout au long du Voyage d'Urien et qui devient si lourd dans La Tentative amoureuse que l'auteur même s'ennuie d'écrire cet ouvrage pourtant si court. Enfin, c'est l'ennui qui constitue le centre même de Paludes; tout le livre n'a d'ailleurs que cet unique sujet, modifié et varié, mais redisant toujours au fond la même pensée: "Quelle monotonie! (...) Pas un événement! - Il faudrait tâcher de remuer un peu notre existence[127]". Cet ennui est si fort à la fin qu'il semble devenir une raison suffisante pour expliquer que l'auteur de Paludes "agisse" et écrive ce livre:

---

126 Journal (le 3 janvier 1892), PLE II, p.28.

127 Paludes, PLE I, p. 102.

> _ Pourquoi écrivez-vous? reprit-elle après un silence.
> - Moi? - je ne sais pas, - probablement que c'est pour agir[128].

Ces différents motifs expliquent partiellement l'étouffement dont souffre Gide. Pourtant, aucun d'eux ne peut prétendre à l'importance que revêt chez lui la notion du but. L'étude de ce problème majeur dans les oeuvres de jeunesse de Gide conduit aux découvertes les plus étonnantes et les plus troublantes. L'acte gratuit demeure mystérieux aussi longtemps qu'on n'a pas accordé à la notion du but la place centrale qui lui revient.

Le 3 janvier 1892, Gide écrivait dans son Journal: "Seigneur, donnez-moi de ne vouloir qu'une seule chose et de la vouloir sans cesse[129]". Quelques mois auparavant, il avait écrit la même chose, mais en y ajoutant une explication:

> Il ne faudrait vouloir qu'une chose et la vouloir sans cesse. On est sûr alors de l'obtenir. Mais moi, je désire tout; alors je n'obtiens rien. Je découvre toujours et trop tard que l'une m'était venue tandis que je courais à l'autre[130].

---

128 Ibid., p. 93

129 Journal (le 3 janvier 1892), PLE II, p. 29.

130 Ibid. (le 10 juin 1891), p. 20.

Ces mots contiennent l'embryon de ce qui deviendra une des principales obsessions gidiennes. Il s'agit en réalité d'une double obsession; c'est d'abord l'incapacité de choisir entre deux ou plusieurs buts ou vérités:

> Je vois toujours presque à la fois les deux faces de chaque idée et l'émotion toujours chez moi se polarise. Mais, si je comprends les deux pôles, je perçois fort nettement aussi, entre eux deux, les limites où s'arrête la compréhension d'un esprit qui se résout à être simplement personnel, à ne voir jamais qu'un seul côté des vérités, qui opte une fois pour toutes pour l'un ou l'autre des deux pôles[131].

Gide développera cette idée au point d'en faire un thème majeur des Nourritures terrestres. Mais cette obsession est aussi l'impossibilité où se trouve Gide de concevoir aucun but comme un objectif valable. D'où la disparition complète de tous les buts chez lui ou, si l'on veut, la présence simultanée de tous les buts.

Il ne s'agit pas là d'un paradoxe. Les écrits d'André Walter, Le Voyage d'Urien, La Tentative amoureuse, Paludes, Le Prométhée mal enchaîné, et surtout El Hadj, chacun à leur façon, enseignent tous la même leçon: aucune ambition (et laquelle?) ne vaut la peine d'être poursuivie, toute poursuite est décevante (que ce soit

---

131 Ibid. (le 12 mai 1892), p. 31.

l'étude, les voyages, l'amour, la possession charnelle) et rien ne réussit à satisfaire la soif d'une grande âme. A la fin de La Tentative amoureuse, Gide laisse tomber le masque et les symboles et dit simplement ce qu'il voulait faire comprendre:

> Aucunes choses ne méritent de détourner notre route; embrassons-les toutes en passant; mais notre but est plus loin qu'elles - ne nous y méprenons donc pas; - ces choses marchent et s'en vont; que notre but soit immobile - et nous marcherons pour l'atteindre. Ah! malheur à ces âmes stupides qui prennent pour des buts les obstacles. Il n'y a pas des buts; les choses ne sont pas des buts ou des obstacles; il les faut seulement dépasser. Notre but unique c'est Dieu; nous ne le perdrons pas de vue, car on le voit à travers chaque chose[132].

Le Dieu problématique qu'il conserve encore comme but ne tardera pas à disparaître aussi: ce sera le sujet de El Hadj, ce petit livre trop peu connu, à peine symbolique et d'une poignante beauté où Gide raconte l'expédition inutile d'un prince qui meurt (Dieu) et d'un prophète qui ment (Gide). El Hadj n'est autre chose que la tragédie d'un voyage auquel on n'a pas su donner de but, un long périple dans un désert peuplé d'illusions.

---

132 La Tentative amoureuse, PLE I, p. 84-85.

> Mais vous, prince, vous êtes bien mort; moi-même je vous ai couché dans la mobilité des sables; le vent a soufflé; les sables ont coulé comme les vagues des grands fleuves; et qui sait à présent le lieu de votre errante sépulture? -Est-ce vous qui meniez votre peuple au désert? Ou étiez-vous mené vous-même par quelque autre? Qu'avez-vous rencontré dans la plaine? - Il n'y a rien. N'est-ce pas que vous n'avez rien vu dans la plaine? Mais vous alliez plus loin sans la mort. - Prince, j'ai ramené le peuple de la plaine[133].

Gide est non seulement incapable de choisir entre plusieurs buts acceptables, mais encore il ne semble trouver rien qui le satisfasse dans l'un ou l'autre de ces buts. D'où le continuel sentiment de la déception du but et de la futilité de tout qu'on retrouve dans les livres qu'il a écrits entre 1890 et 1901, exception faite des Nourritures terrestres. (Et encore ...) La vanité du choix, la fragilité de l'objet désiré, l'incertitude et l'instabilité de toute possession, l'horreur des recommencements et de la répétition, l'espoir impatient d'un objectif certain, la haine du quotidien, tous ces éléments se mêlent dans les oeuvres de jeunesse et montrent à quel point Gide a manqué alors d'une ambition précise et d'un idéal certain. Tous les désirs qui peuvent lui venir

---

133 El Hadj, PLE I, p. 345.

semblent voués à l'échec puisqu'il ne peut les orienter vers rien.

On reconnaît dans cette absence de finalité ou du sens de la finalité une véritable maladie de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Avec Renan et Taine surtout, le relatif avait supplanté l'absolu; les dieux philosophiques, religieux et même politiques avaient été précipités du haut de leur piédestal, laissant un vide qui menaçait la stabilité et l'orientation de l'individu. Ce sont les valeurs morales qui en souffrirent les premières, comme Gide en fit l'expérience et comme Barrès se plut à le clamer souvent:

> La grande affaire pour les générations précédentes fut le passage de l'absolu au relatif; il s'agit aujourd'hui de passer des certitudes à la négation sans y perdre toute valeur morale[134].

Et même si la solution de Barrès, qui aura un caractère nationaliste, s'oppose à celle de Gide, qui sera de nature esthétique, on comprend que le problème était exactement le même, puisque ces mots de l'aîné définissent fort bien la substance des premiers livres de Gide:

---

134 Maurice Barrès, Les Déracinés, tome 1, Paris, Plon, 1961, p. 16. Voir aussi les pages 207 et 208.

> Je voudrais me faire une conception du monde; mais je vais plus loin, je voudrais qu'elle me fût un motif d'agir, qu'elle donnât une direction aux forces qui sont en moi. N'importe quelle direction, pourvu qu'elle m'entraîne et me soit plus chère que moi-même ... Ah! dans ce désert de Paris, si nous étions quelques-uns à penser en commun[135]!

Le défaut de finalité est à l'origine de l'inaction ou de l'inactivité. En effet, toute action dépourvue de but est condamnée à l'inefficacité et à l'avortement. Sans doute les personnages de Gide agissent-ils, mais ils ne font rien qu'ait appelé une véritable décision de la volonté; plutôt, ils contemplent, réfléchissent, imaginent, musardisent. S'ils se déplacent et voyagent, c'est toujours poussés par des désirs trop faibles vers des buts qu'ils ignorent. Ne visant rien de certain, ils ne veulent ni n'atteignent rien de précis, se contentant d'une vague existence dans le temps et dans l'espace. Dans les livres de jeunesse surtout, et même dans l'oeuvre de maturité, ils sont tous comme leur créateur même des désoeuvrés.

D'ailleurs, le problème de l'inaction chez Gide se rattache non seulement à l'absence de finalité, mais tout autant à la situation sociale. Les personnages

---

135 Ibid., p. 228-229. C'est nous qui soulignons.

gidiens ressemblent à leur créateur: ils sont des dilettantes délicats qui ne travaillent pas et qui paraissent tous suffisamment à l'aise pour n'avoir pas à gagner leur vie. Tous méritent un peu le reproche que Jean Guéhenno fera plus tard à Gide:

> Parce que la destinée l'a trop bien traité, il n'a pas eu trop souvent d'autre ressource que de s'inventer un drame (...) Condamné à n'être qu'un bon ouvrier du langage, quand, ce qui le tentait, c'était bien plutôt que d'être un auteur, d'être un homme [136].

Gide lui-même écrira dans Le Treizième Arbre que "s'il y avait moins de désoeuvrés, il y aurait moins de faux malades[137]". Mais pour l'instant, les faux malades sont riches, oisifs, dégagés de toute responsabilité et intéressés uniquement à se cultiver, à vivre en artiste et à "tuer le temps". Et comme chez eux aucun but ne sollicite l'action, ils agiront pour agir, sans que le but ne leur paraisse essentiel.

Enfin, l'inaction chez Gide n'est pas sans affinités avec l'irrésolution légendaire du prince Hamlet de Shakespeare, fort bien définie par le mot

---

136 Jean Guéhenno, article publié dans Europe, le 15 février 1933, et cité dans André Gide, Littérature engagée, Paris, Gallimard, 1950, p. 19.

137 Le Treizième Arbre, dans Théâtre, Paris, Gallimard, 1942, p. 343.

procrastination. L'immobilisme de Gide et de ses personnages provient dans une certaine mesure de la manie de l'analyse et de l'introspection, qui amène une sorte de blocage du pouvoir de décider et, partant, d'agir. Cette impuissance peut s'expliquer également par la peur d'être emprisonné par les actions posées et de ne plus pouvoir s'en dégager que par d'humiliantes palinodies. Jean Delay croit pour sa part qu'il s'agit d'une maladie de la volonté, expliquant que

> c'est une insuffisance instinctive, c'est une insuffisance de l'élan vital dont la source coule trop faiblement ou dont le flux est trop vite tari par une obsédante conscience de soi, par une obsédante réflexion[138].

Dans la vie personnelle de Gide apparaissent encore trois facteurs qui contribuent à l'étouffement manifesté dans l'oeuvre de jeunesse, mais qui n'y sont pas immédiatement évidents. Si platonique qu'il fût, l'amour que Gide éprouvait pour sa cousine Madeleine Rondeaux eût pu contribuer dans une certaine mesure à sa libération spirituelle et morale s'il avait pu conduire au mariage dès après la première demande de Gide, au début de l'année 1891; mais Madeleine n'accepta finalement qu'en juin 1895. S'il en avait été autrement, on

---

138 Jean Delay, op. cit., tome 2, p. 410.

peut supposer que la psychologie de Gide en aurait été profondément modifiée. Cet "orient" de sa vie, comme il l'appelait, ne l'aurait certes pas libéré des entraves de la morale; mais peut-être le fardeau en eût-il été allégé; de plus, elle l'aurait probablement protégé contre la domination maternelle; on peut même supposer que la sexualité gidienne en aurait été influencée dans le sens de la "normale". Il est certain en tout cas que Madeleine aurait donné un sens et une direction à la vie de Gide avant que le temps et l'habitude ne le fige dans l'attitude qu'on lui connaît. Mais il n'en fut pas ainsi; le refus initial d'Emmanuèle lui enleva pour plusieurs années ce qui aurait pu être son centre de gravité.

Un autre facteur déterminant, c'est l'homosexualité de Gide. Son onanisme précoce entretenait déjà chez lui des sentiments de culpabilité et de péché. Puis vers le milieu de novembre 1893, il eut sa première expérience pédérastique à Sousse, durant le premier voyage en Algérie[139]. Cette sexualité anormale fut dès

---

139 Cette aventure lui révéla réellement sa pédérastie. Il serait toutefois intéressant de faire le relevé et l'étude des allusions pédérastiques qu'on trouve dans les écrits antérieurs de Gide, notamment dans Les Cahiers d'André Walter et dans Le Voyage d'Urien. Gide pouvait-il sincèrement ignorer ses goûts jusqu'en novembre 1893?

ses premières manifestations un grand sujet d'inquiétude; même si son émancipation morale était en voie d'achèvement au moment de l'expérience de Sousse, il ne se rendait pas moins compte que ses instincts différaient de la normale et encouraient le blâme des lois, des conventions et des morales. Il devait même être fort conscient de sa différence physiologique et point du tout assuré que sa "normalité fût entière[140]", comme l'a écrit Jean Schlumberger, puisqu'il sentit le besoin de subir un examen prénuptial, en 1895, et d'exposer au docteur Andreae la nature de ses goûts. La conscience de ses anomalies sexuelles contribua sans doute à la sensation générale d'étouffement.

Enfin, le dernier des trois facteurs personnels, c'est celui de la maladie. Non seulement la débilité et la nervosité permanentes dont il a déjà été question[141], mais surtout cette étrange congestion dont les symptômes sont en fait ceux de la tuberculose pulmonaire. Sans exagérer la portée de l'incident, on peut rappeler que Gide, conscient du fait que la tuberculose était

---

140 Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, Paris, Gallimard, 1956, p. 121.

141 Voir le chapitre intitulé L'Enfant pas comme les autres, aux pages 117-127.

"de famille[142]", a été effrayé par cette affection. La préface de l'édition de 1927 des Nourritures terrestres confirme cette frayeur:

> Les Nourritures terrestres sont le livre, sinon d'un malade, du moins d'un convalescent, d'un guéri - de quelqu'un qui a été malade. Il y a, dans son lyrisme même, l'excès de celui qui embrasse la vie comme quelque chose qu'il a failli perdre[143].

Il semble que la peur de mourir chez les tuberculeux provoque souvent ce genre d'exubérance au moment de la convalescence, comme ce fut le cas pour Goethe et pour Camus. Cet excès de joie et de lyrisme témoigne du trouble profond qui a précédé. Et il est certain que Gide a vécu cette angoisse en 1893.

Il reste à parler enfin du sentiment de l'irréalité qui, au premier abord, peut sembler en marge du cycle de l'étouffement. Pourtant, ce sentiment, qui continuera de se manifester dans les autres cycles de la révolte et de l'affranchissement, apparaît bien comme une sorte d'excroissance des sous-thèmes qui précèdent, dont surtout la claustrophobie, le sentiment de l'impossible

---

142 C'est de la tuberculose qu'était mort Paul Gide. De plus, au conseil de révision, à Nancy, un médecin avait déjà parlé à Gide de tuberculose.

143 Préface de l'édition de 1927 des Nourritures terrestres, PLE I, p. 249.

et l'inconsciente dérobade gidienne devant un univers hostile et menaçant. D'ailleurs, tous les "maîtres" de Gide l'encourageaient fortement en ce sens.

Si le grain ne meurt apporte la preuve que cette bizarre disposition d'esprit est apparue dès l'enfance:

> ... quand je me retrouve dans mon lit, j'ai les idées toutes brouillées et je pense, avant de sombrer dans le sommeil, confusément: il y a la réalité et il y a les rêves; et puis il y a une seconde réalité.
>
> La croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années; (...) je crois bien qu'il y avait (...) là un maladroit besoin d'épaissir la vie - besoin que la religion, plus tard, serait habile à contenter; et une certaine propension, aussi, à supposer le clandestin. C'est ainsi qu'après la mort de mon père, si grand garçon que je fusse déjà, n'allai-je pas m'imaginer qu'il n'était pas mort pour de vrai! ou du moins - comment exprimer cette sorte d'appréhension? - qu'il n'était mort qu'à notre vie ouverte et diurne, mais que, de nuit, secrètement, alors que je dormais, il venait retrouver ma mère[144].

Tout au long de ses livres, et surtout dans le Journal, Gide multiplia comme à dessein les allusions à ce trait personnel, le rappelant avec une régularité remarquable, insistant parfois lourdement et multipliant les

---

144 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 362-363.

exemples à l'appui[145]. Dès les toutes premières pages du Journal, on lit:

> Je ne parviens jamais à me persuader tout à fait de l'existence réelle de certaines choses. Il me semble toujours qu'elles n'existent plus quand je n'y pense plus; ou tout au moins qu'elles ne se soucient plus de moi quand je ne me soucie plus d'elles. Le monde m'est un miroir, et je suis étonné quand il me reflète mal[146].

Et dans Ainsi soit-il, où se trouvent les dernières pages que Gide ait écrites, on retrouve ce passage, qui est un écho tardif mais fidèle du précédent:

> Je prends intérêt, je prétends même parfois prendre part à "ce qui arrive"; mais, à vrai dire, il faut bien que je l'avoue: je ne parviens pas réellement à y croire. Je ne sais comment expliquer cela, qui, je pense, pour un lecteur très perspicace, doit déjà ressortir de mes écrits (et que j'ai, du reste, explicitement noté parfois): je ne colle pas, je n'ai jamais pu parfaitement coller avec la réalité[147].

---

145 Voici un choix de références où l'on peut lire les passages les plus importants: 1) PLE I, Les Faux-Monnayeurs, p. 987-988; p. 1022-1023; p. 1057; p. 1096; p. 1218; p. 1246. 2) PLE II, Journal, le 10 juin 1891, p. 20; le 5 janvier 1902, p. 107; mai 1905, p. 162-163; le 2 mars 1916, p. 544; le 10 octobre 1923, p. 770; le 28 juillet 1929, p. 929; le 23 juin 1930, p. 992. 3) PLE III, Si le grain ne meurt, p. 362-363, p. 475; Voyage au Congo, p. 852; Ainsi soit-il, p. 1177. 4) OC, tome 13, Le Journal des Faux-monnayeurs, p. 72. On consultera plus particulièrement les deux textes suivants: Journal, le 20 décembre 1924, PLE II, p. 799-800, et Ainsi soit-il, PLE III, p. 1226-1227.

146 Journal (le 10 juin 1891), PLE II, p. 20.

147 Ainsi soit-il, PLE III, p. 1226.

Gide a lui-même proposé plusieurs explications à cette déficience, disant par exemple qu'il s'agissait chez lui d'un "besoin d'épaissir la vie[148]", ou bien encore blâmant son éducation chrétienne:

> Cette première éducation chrétienne, irrémédiablement, me décolla de ce monde, m'inculquant, non point sans doute un dégoût de cette terre, mais bien une incroyance à sa réalité. J'ai connu par la suite nombre de convertis qui ne parvenaient point, malgré le plus constant effort, à se maintenir dans cette position de l'âme, qui m'était devenue naturelle et dont, par la suite, je fis effort pour me départir. Je ne suis jamais parvenu à prendre cette vie tout à fait au sérieux; non point que j'aie jamais pu croire (autant qu'il m'en souvient) à la vie éternelle (je veux dire à une survie), mais bien plutôt à une autre face de cette vie, laquelle échapperait à nos sens et dont nous ne pourrions prendre qu'une connaissance très imparfaite ... Indéfinissable impression d'être "en tournée" et de jouer, dans des décors de fortune, avec des poignards en carton[149].

Il songea aussi, mais en se moquant un peu, à une raison physiologique:

> Je me figure qu'un très savant médecin saurait découvrir qu'une "glande à sécrétion interne", quelque "capsule surrénale" ou autre, est atrophiée chez moi[150].

---

148 Voir la citation 144.

149 Journal (le 28 juillet 1929), PLE II, p. 929.

150 Ibid. (le 20 décembre 1924), p. 799.

Il parla également de l'influence de Flaubert et de Schopenhauer[151]. Enfin sa dernière suggestion est celle-ci:

> Je crois qu'il faut rattacher cette déficience (car évidemment c'en est une) à ce que je disais plus haut: celle du sentiment du temps. Quoi que ce soit qu'il m'advienne, ou qu'il advienne à autrui, je le mets aussitôt au passé[152].

Ce qu'il faut surtout savoir, c'est que s'opère chez Gide une sorte de dédoublement de sa personnalité en acteur et en spectateur. Car si les exemples que donne Gide sont très souvent de nature tragique, sa réaction est pourtant toujours à peu de choses près la même: il est sceptique, indifférent et le plus souvent amusé. Ainsi, après avoir été témoin, en 1905, d'un attentat à la bombe contre le roi d'Espagne, il écrit:

> ... impossible de prendre au sérieux ce que je voyais; il ne me semblait pas que ce fût de la vie véritable. Le tableau fini, les acteurs allaient revenir saluer[153].

Le journal d'Edouard, dans Les Faux-monnayeurs, renferme ce passage complémentaire:

---

151 Ibid., p. 800-801.

152 Ainsi soit-il, PLE III, p. 1227.

153 Journal (mai 1905), PLE II, p. 163.

> Rien n'a pour moi d'existence, que poétique (et je rends à ce mot son plein sens) - à commencer par moi-même. Il me semble parfois que je n'existe pas vraiment, mais simplement que j'imagine que je suis. Ce à quoi je parviens le plus difficilement à croire c'est à ma propre réalité. Je m'échappe sans cesse et ne comprends pas bien, lorsque je me regarde agir, que celui que je vois agir soit le même que celui qui regarde, et qui s'étonne, et doute qu'il puisse être acteur et contemplateur à la fois[154].

Plus important encore, cette absence du sentiment de la réalité peut être responsable d'actes qui sont pour ainsi dire "de l'autre côté du décor[155]", qui appartiennent à ce fantastique auquel on ne croit pas, mais qui est pourtant bel et bien la réalité humaine.

> Parfois la réalité d'un acte ne nous est sensible qu'en ses conséquences. De grands crimes n'ont été commis parfois si aisément que comme en rêve. Après, on eût voulu s'en réveiller. On eût voulu n'avoir pas été pris au sérieux ...[156]

L'action proviendrait donc du rêve, mais aurait des conséquences dans le réel ... Or on connaît la tendance de Gide à parler de sa jeunesse comme d'une époque où il "dormait". Surtout, il faut rappeler chez lui non seulement la propension au rêve, mais encore sa recherche

---

154 Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 987-988.

155 Journal (le 10 octobre 1923), PLE II, p. 770.

156 Ibid. (le 5 janvier 1902), p. 107.

délibérée, dès avant Le Voyage d'Urien et l'expérience symboliste, dans Les Cahiers d'André Walter et Les Poésies d'André Walter. Même, les Notes d'un voyage en Bretagne contiennent déjà cette pensée:

> Assis tout en haut de la voiture, je regarde. Et c'est le rêve étrange du petit Elfe des contes: un voyage très bizarre dans un tableau très ancien, où l'on regarde sans même s'étonner, car on sait bien que c'est un rêve, des fantoches s'agiter pour vous distraire, dans des paysages inconnus[157].

C'est cependant dans les écrits d'André Walter que le thème du rêve atteint toute sa force; même les oeuvres symbolistes n'arriveront pas à dépasser la ferveur de cette quête consciente et un peu naïve d'une réalité supra-terrestre. Ce détachement du monde et de la matière, cette impondérabilité, ce platonisme déshumanisé et immatériel, cette précipitation dans l'imagination, chaque page le rappelle. La vraie vie apparaît en comparaison sans couleurs et sans enlèvements; ce qu'il répète sans cesse, c'est son "écoeurement, oui jusqu'à la nausée, en regardant la vie, la vie qu'il fallait vivre". Et il redit: "J'aime mieux mon rêve, - mon rêve[158]! ..."

---

157 Notes d'un voyage en Bretagne, dans OC, tome 1, p. 16-17.

158 Les Cahiers d'André Walter, dans OC, tome 1, p. 46.

Inconsciemment dans son sentiment de l'irréalité et consciemment dans sa recherche d'un monde idéalisé par l'imagination, Gide manifeste à la fois son étouffement dans un univers où il se trouve mal à l'aise et trop à l'étroit, et sa tentative précoce de s'échapper vers un décor fantastique qui obéirait à des lois différentes.

Après le cycle de l'étouffement vient celui de la révolte. Bien que l'un ne suive pas l'autre d'une façon rigoureusement chronologique, c'est surtout dans Les Nourritures terrestres, le Journal des années 1893-1895 et les pages mal datées[159] qui s'insèrent à ce moment que se manifeste le plus clairement ce grand revirement gidien. Puis le mouvement se continuera et s'affirmera dans Le Prométhée mal enchaîné et El Hadj pour atteindre son paroxysme dans L'Immoraliste et s'apaiser plus tard dans Le Retour de l'enfant prodigue.

La révolte gidienne est à l'origine d'un grand nombre de thèmes célèbres qui mériteraient chacun qu'on

---

159 Feuilles de route (1895-1896), PLE II, p. 58-86; Littérature et morale, PLE II, p. 87-94; Morale chrétienne, PLE II, p. 95-97 et Feuillets, PLE II, p. 97-106.

s'y arrête longuement. Cependant, ce qu'il importe de connaître, ce n'est pas l'ampleur et la richesse de l'un ou l'autre de ces thèmes, mais bien leur bloc entier, leur poussée commune et leur impact sur la formation de la pensée et de la personnalité gidiennes. C'est l'esquisse générale ou le tableau d'ensemble qui permettra de mieux éclairer l'acte gratuit.

Cette révolte se manifeste par tout un faisceau d'oppositions et de négations. Le premier signe est évidemment celui d'une révolte contre la morale. On en trouve l'amorce dès La Tentative amoureuse:

> Certes, ce ne seront ni les lois importunes des hommes, ni les craintes, ni la pudeur, ni le remords, ni le respect de moi ni de mes rêves, ni toi, triste mort, ni l'effroi d'après tombe, qui m'empêcheront de joindre ce que je désire; ni rien - rien que l'orgueil, sachant une chose si forte, de me sentir plus fort encore et de la vaincre. - Mais la joie d'une si hautaine victoire - n'est pas si douce encore, n'est pas si bonne que de céder à vous, désirs, et d'être vaincu sans bataille[160].

Si la force de ce passage détonne un peu dans un livre écrit par un Gide encore jeune et incertain, on rencontre bientôt d'autres envolées semblables. Elles éclatent en gerbes dans Les Nourritures terrestres où Gide, d'un ton triomphant, multiplie les affirmations, comme:

---

160 La Tentative amoureuse, PLE I, p. 72.

"Rien ne m'amuse plus qu'une éthique[161]" et "Nathanael, je ne crois plus au péché[162]". Plus sérieux et plus réfléchi, le Journal fait écho au lyrisme des Nourritures terrestres et abonde dans le même sens. Le 10 octobre 1893, tout juste avant son premier départ pour l'Algérie, Gide écrit:

> Alors, cessant d'appeler tentations mes désirs, cessant d'y résister, je m'efforçai tout au contraire de les suivre; l'orgueil m'apparut une chose moins préférable; peut-être, à tort, dans cette forme splendide d'un égoïsme plein de religion, je ne vis plus que restrictions et limites. L'abandon de soi m'apparut une supérieure sagesse; (...) satisfaire des forces; c'était à présent ma morale. Et puis je ne voulais plus de morales; je voulais vivre puissamment[163].

Ce texte présente de fortes ressemblances avec cet autre passage capital que Gide écrivit beaucoup plus tard et qui retrace bien sa révolte initiale contre la morale:

---

161 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 170.

162 Ibid., p. 171.

163 Journal (le 10 octobre 1893), PLE II, p. 44-45.

> Au nom de quel Dieu, de quel idéal me défendez-vous de vivre selon ma nature? Et cette nature, où m'entraînerait-elle, si simplement je la suivais? - Jusqu'à présent j'avais accepté la morale du Christ, ou du moins certain puritanisme que l'on m'avait enseigné comme étant la morale du Christ. Pour m'efforcer de m'y soumettre, je n'avais obtenu qu'un profond désarroi de tout mon être. Je n'acceptais point de vivre sans règles, et les revendications de ma chair ne savaient se passer de l'assentiment de mon esprit. Ces revendications, si elles eussent été plus banales, je doute si mon trouble en eût été moins grand. Car il ne s'agissait point de ce que réclamait mon désir, aussi longtemps que je croyais lui devoir tout refuser. Mais j'en vins alors à douter si Dieu même exigeait de telles contraintes; s'il n'était pas impie de regimber sans cesse, et si ce n'était pas contre Lui; si, dans cette lutte où je me divisais, je devais raisonnablement donner tort à l'autre. J'entrevis enfin que ce dualisme discordant pourrait peut-être bien se résoudre en une harmonie. Tout aussitôt il m'apparut que cette harmonie devait être mon but souverain, et de chercher à l'obtenir la sensible raison de ma vie. Quand en octobre 93, je m'embarquai pour l'Algérie, ce n'est point tant vers une terre nouvelle, mais bien vers <u>cela</u>, vers cette toison d'or, que me précipitait mon élan[164].

Une des conséquences les plus frappantes de cette révolte chez Gide, c'est l'acceptation presque simultanée de son homosexualité. L'atmosphère des deux textes précédents est celle du mois d'octobre 1893 où, à Montpellier, il attendait pour s'embarquer vers l'Algérie. Environ

---

164 <u>Si le grain ne meurt</u>, PLE III, p. 550-551.

un mois plus tard eut lieu la première expérience que Gide commentera ainsi:

> Sur le seuil de ce que l'on appelle: péché, hésitais-je encore? Non; j'eusse été trop déçu si l'aventure eût dû se terminer par le triomphe de ma vertu - que déjà j'avais pris en dédain, en horreur[165].

A partir de ce temps, si Gide s'inquiétera encore de sa sexualité étrange, ce ne sera plus sous l'aspect moral.

La libération morale s'accompagne d'une révolte contre la religion. Assez rapidement, Gide en vient à penser que "le christianisme, avant tout, console; mais il y a des âmes naturellement heureuses et qui n'ont pas besoin d'être consolées[166]". Goethe, qu'il imite, est à son avis une de ces âmes fortes et déjà nietzschéennes. Se croyant lui-même libéré du christianisme - qui est d'ailleurs mauvais parce qu'il a faussé l'enseignement du Christ, pense-t-il - Gide réfléchit que

> ... catholiscisme d'abord, protestantisme ensuite, après avoir été formules expansives, sont formules restrictives depuis longtemps; gaines dures et coquilles où l'esprit se gêne. Se mettre en tutelle est un plaintif besoin d'esprit; il ne faut pas nier ni chercher à supprimer trop vite les tutelles; - l'esprit faible en souffrirait trop et s'y déformerait trop à l'aise; mais n'importe quelle formule de n'importe quelle religion ne peut être considérée que comme appelée à disparaître[167].

---

165 Ibid., p. 561.

166 Journal (le 10 octobre 1893), PLE II, p. 44.

167 Morale chrétienne, PLE II, p. 95.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de lire, dans Les Nourritures terrestres, la Ronde des belles preuves de l'existence de Dieu[168], sorte de poème mi-sarcastique mi-lyrique. Ni d'ailleurs de ce Dieu-jouet qu'il y invente et ni du panthéisme où il se précipite.

La révolte de Gide s'exerce aussi contre la convention, c'est-à-dire contre la société et ses règles. Cette attitude s'impose dès Paludes dans les personnages ridicules de Richard et de Hubert qui évoluent comme mécaniquement et aveuglément au sein d'une société artificielle et sclérosée[169]. Gide déclare aussi que ce qui l'attire, ce sont "les opinions écartées, les extrêmes détours des pensées, les divergences[170]". Dans L'Immoraliste, Michel est attiré vers Ménalque parce que, entre autres raisons, il semble s'aliéner la "bonne société", dont la culture et les décences recouvrent et étouffent la richesse des individus. Il est vrai qu'Oedipe ne paraîtra qu'en 1931, mais ce dialogue d'Etéocle et de Polynice résume le mieux les remarques éparses dans les oeuvres de jeunesse:

---

168 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 169.

169 Voir Paludes, PLE I, p. 140. Angèle y dresse la liste des occupations d'Hubert.

170 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 156.

> Etéocle: (...) ceux qui se prétendent amoureux de l'ordre, respectueux des choses établies; ceux que Tirésias appelle "les bien-pensants", ce qu'ils cherchent, c'est la permission de gêner, d'opprimer, de terroriser leurs voisins. Ce qu'ils y cherchent, c'est des apophtegmes, des théories, qui mettent leur conscience à l'aise, et de leur côté le bon droit.
>
> Polynice: Et ce que nous y cherchons, nous, mal-pensants, c'est des autorisations de faire ce que la coutume, la bienséance, ou, par contrainte et par peur, les lois, nous enseignent à ne pas faire[171].

Du mépris de la convention à l'irrévérence envers l'autorité, il n'y a qu'un pas; Gide le franchit. On sait déjà qu'il fut toujours "enclin à regimber contre les admonitions maternelles[172]" et que, surtout à compter du premier voyage en Algérie, il était en révolte ouverte contre sa mère. Bien que sa condition et ses occupations sociales fussent telles qu'il n'eut à subir l'autorité que de peu de gens, son attitude se généralisa. Ainsi, parlant d'un article de Ferdinand Hérold "contre le respect", il y va de son propre commentaire:

---

171 Oedipe, dans Théâtre, Paris, Gallimard, 1942, p. 278-279.

172 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 601.

> ... il (y) était démontré que la Sagesse, au contraire de ce qu'en disait Salomon, commençait seulement où cessait la crainte de Dieu. Et chaque respect - envers les parents, les coutumes, les autorités et le reste - chaque respect, dis-je, comportant un aveuglement, c'est seulement en s'affranchissant de ceux-ci que l'homme pouvait espérer de progresser vers la lumière[173].

Mais de toutes les "autorités", celle qu'il attaque avec le plus de virulence, c'est la famille. Il ne laisse à ce sujet aucun doute sur ses sentiments: "Familles, je vous hais! foyers clos; portes refermées; possessions jalouses du bonheur[174]". Dès lors, Gide ne tarira plus, répétant souvent que la famille constitue pour l'enfant un obstacle et une oppression qui gênent sa croissance et absorbent son énergie; du même coup, il entreprend l'éloge du bâtard, s'émerveillant de sa liberté et de son naturel; c'est d'ailleurs pourquoi un grand nombre de ses personnages sont des enfants illégitimes. Il s'agit là d'une réaction mal dissimulée contre sa propre éducation. Car plus vieux, Gide saura toute la valeur du noyau familial, comme le fait remarquer George Painter:

---

173 Ibid., p. 540.

174 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 186.

> When he became, by seniority and wealth, head of his own family of in-laws, nephews, and nieces, he felt differently. He liked to have what he called "my people" gathered round him at Cuverville, and became a tutor and second father to his nephews, Jacques and Dominique Drouin, and his nieces Nicole and Françoise Gilbert. The sense of family is one of the chief cohesive of his novel[175], and an important constituent of the emotions from which he created it[176].

La révolte de Gide s'adresse en outre à ce qu'on pourrait appeler le <u>déterminisme</u> de l'existence quotidienne. Ce sentiment voisine celui de la claustrophobie, mais il est plus abstrait, si l'on peut dire. Il est composé de mille et une petites brimades faites à l'âme tous les jours par l'engrenage social, intellectuel et spirituel qu'est l'existence des hommes. C'est l'horreur d'une certaine force centripète qui fait de lui un ours au poteau ("rien ne m'agace comme ce qui tourne sur place[177]"), de ces pensées et de ces gestes qui sont "affreusement raisonnables[178]", du décor toujours le même qui semble suivre ses déplacements ("Cette autre salle m'a l'air d'être encore un peu plus pareille à ce que je m'attendais à la trouver[179]."), des passages

---

175 Il s'agit des <u>Caves du Vatican</u>.

176 George D. Painter, <u>André Gide</u>, London, Barker, 1951, p. 107.

177 <u>Paludes</u>, PLE I, p. 124.

178 Ibid., p. 121.

179 Ibid., p. 127.

étroits qui mènent irrémédiablement à la même issue ("Oh! nous n'en sortirons donc jamais, du corridor! (...) quelle enfilade[180]!"), de la succession d'unités de temps semblables ("je demeurai seul un instant. - Or, de cet instant que dirais-je? - Pourquoi n'en parler pas autant que de l'instant qui suivit[181]."), de l'énumération et de la succession d'événements sans importance qui exaspèrent jusqu'aux larmes ("... voici que de nouveau je sanglote ... c'est nerveux, je crois; - cela me prend à chaque énumération[182]."), de la répétition des mêmes gestes automatiques, comme le lever et le manger ("Et pourtant tous nos actes subsistent horriblement et pèsent. Ce qui pèse sur nous, c'est la nécessité de les refaire[183]."), du passé, qui semble commander un avenir identique ("un unique passé propose un unique avenir - le projette devant nous, comme un point infini sur l'espace[184]."), et enfin, des limitations qui

---

180 Ibid., p. 128.

181 Ibid., p. 136.

182 Ibid., p. 137.

183 Ibid., p. 140.

184 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 158.

s'imposent à la pensée elle-même ("Ainsi ne traçai-je de moi que la plus vague et la plus incertaine figure, à force de ne la vouloir point limiter[185]."). Ce sont ces innombrables miettes déterministes que Gide rejette dans un effort pour arriver à cette sorte d'attitude centrale que décrira Ménalque:

> J'ai l'horreur du repos; la possession y encourage et dans la sécurité l'on s'endort; j'aime assez vivre pour prétendre vivre éveillé, et je maintiens donc, au sein de mes richesses mêmes, ce sentiment d'état précaire par quoi j'exaspère, ou du moins j'exalte ma vie. Je ne peux pas dire que j'aime le danger, mais j'aime la vie hasardeuse et veux qu'elle exige de moi, à chaque instant, tout mon courage, tout mon bonheur et toute ma santé[186]...

De toutes les formes de déterminisme, Gide abhorre particulièrement celle qui conduit aux actes prévus ou prévisibles. Dans les Poèmes de Gide publiés par Martin-Chauffier dans les Oeuvres complètes, on voit poindre déjà cette attitude:

> Mais nous avons assez de cette vie toujours la même:
> Nous sommes très las; nous sommes très las.
>
> O! mon Dieu! mon Dieu! je ne sais pas si elle
> vous amuse
> Notre vie, ou (si ce n'est pas vous), qui en peut
> être amusé ...
> Mais si elle doit recommencer après la mort,
> encore la même
> Ah! non, grand Dieu! nous en avons vraiment assez.

---

185 Ibid., p. 184.

186 L'Immoraliste, PLE I, p. 428.

> Si c'est pour regoûter aux mêmes choses
> Au travers des métamorphoses
> En changeant simplement de pose
> Et sans même être sûr de pouvoir se tuer...
> Si c'est pour continuer toujours la même ronde
> Et sans pouvoir sortir du monde
> Recommencer, recommencer[187].

Cette obsession ne cessera plus; elle grandira au contraire, surtout dans Paludes où Gide se plaint qu'"ici c'est bordé de talus comme ailleurs; nos routes sont forcées, nos travaux de même[188]", ou qu'"on ne sort pas; c'est un tort. D'ailleurs on ne peut pas sortir; mais c'est parce qu'on ne sort pas[189]". Il s'insurge du fait qu'"on refait parce que l'on a fait; chacun de nos actes d'hier semble nous réclamer aujourd'hui[190]", et affirme même:

> Non! (...) j'aimerais mieux marcher aujourd'hui sur les mains, plutôt que de marcher sur les pieds - comme hier[191]!

Ne voulant pas que le présent ne soit qu'une prolongation du passé, il aspire à faire n'importe quoi, à aller n'importe où, consentant d'avance à n'importe quel avenir. Pour calmer sa soif de nouvelles surprises, il s'abandonne volontairement aux événements non prévus,

---

187 Petites Gens, dans OC, tome 1, p. 273.

188 Paludes, PLE I, p. 112.

189 Ibid., p. 113.

190 Ibid., p. 121.

191 Ibid., p. 122.

dans l'espoir qu'ils satisferont son besoin de nouveauté. Dans L'Immoraliste, Michel en vient à détester les gens à principes qui ne font que les actions qu'ils ont décidé de faire, sans souci de la sincérité; il arrive même "à ne goûter plus en autrui que les manifestations les plus sauvages, à déplorer qu'une contrainte quelconque les réprimât[192]".

Car c'est en fin de compte à la contrainte que Gide s'en prend. Non pas sans doute tous les genres de contrainte, puisqu'au point de vue esthétique elle devient pour lui la règle d'or; ce sont les contraintes morales et sociales qu'il s'efforce de détruire, quelles que soient leur forme et leur origine. Louis Martin-Chauffier a démontré toute la portée de cette attitude:

> ... la tendance qu'on voit chez lui, non seulement à supprimer les contraintes arbitraires, mais à s'opposer à elles, vient lutter presque à son insu contre le désir de ne pas se sentir limité; ce refus, à force d'être accentué, devient, par retour, une contrainte; il prend, si j'ose dire, la valeur positive et agressive d'un "non" formulé, appliqué coûte que coûte, et même à ses dépens, aux dépens de sa liberté[193].

---

192 L'Immoraliste, PLE I, p.457.

193 Louis Martin-Chauffier, André Gide et la sincérité, dans André Gide, Paris, Cahiers de la Quinzaine, 6e cahier de la 20e série, le 5 avril 1930, p. 13.

Enfin, le refus du choix réfléchi est un dernier élément de la révolte gidienne. Comme un grand nombre des thèmes qui ont précédé, c'est plutôt sur l'aspect négatif de cette attitude qu'il convient d'insister. Il semble qu'en grande partie le refus du choix réfléchi trouve son origine dans la sorte de répulsion qu'inspiraient à Gide la contrainte, le déterminisme existentiel et surtout la morale de son enfance et de son adolescence. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il est placé dans une situation qui commande un choix quelconque, Gide éprouve un vertige qui confine à la panique et qui l'oblige ou bien à faire marche arrière, ou bien à attendre que les circonstances aient tranché pour lui le dilemme. Dès 1892, il constatait:

> Tout jugement porte en soi le témoignage de notre faiblesse. Pour moi, les jugements qu'il me faut porter quelquefois sur les choses sont aussi flottants que les émotions qu'ils soulèvent, et qui expliquent alors cette incertitude infinie qui déconcerte mon action, quand ce doit être un "jugement" qui la décide[194].

Quelque temps plus tard, il ajoutait:

---

194 Journal (le 12 mai 1892), PLE II, p. 31.

> Je crois maintenant que l'homme est incapable de choix et qu'il agit toujours cédant à la tentation la plus forte; même le renoncement est tentation de l'orgueil; ou bien c'est la passion de l'amour. Une moindre compréhension de tout le reste (qu'on ne fait pas), une moindre attirance, facilite l'action; et même la plus volontaire n'est qu'un dissimulé abandon à une pente. (...)
>
> Méfions-nous, Nathanaël, de tous les instruments de bonheur. Et surtout ne les choisissons pas; d'abord, on ne peut pas choisir; mais il est dangereux même de croire que l'on choisit; car pour choisir, il faut juger; et juger suppose toujours de la ...; d'ailleurs, etc., etc[195].

Bien qu'on puisse voir monter dans Ainsi soit-il et surtout dans Thésée, livres de la vieillesse de Gide, une assurance et un aplomb qu'on ne lui connaissait pas, le recul instinctif devant la nécessité du choix l'accompagne toute sa vie et rend compte d'un grand nombre de ses attitudes. Plusieurs indices font voir que c'est d'abord à l'absence d'une morale qu'il faut rattacher ce trait de caractère. Dès la première page des Nourritures terrestres, Gide avoue:

> ... L'incertitude de nos voies nous tourmenta toute la vie. Que te dirai-je? Tout choix est effrayant, quand on y songe: effrayante une liberté que ne guide plus un devoir. C'est une route à élire dans un pays de toutes parts inconnu, où chacun fait sa découverte et, remarque-le bien, ne la fait que pour soi; de sorte que la plus incertaine trace dans la plus ignorée Afrique est moins douteuse encore[196]...

---

195 Feuillets (vers 1893), PLE II, p. 47.

196 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 154-155.

Sa pensée se confirme et se précise:

> Je me suis fatigué quand j'étais jeune à suivre au loin les suites de mes actes et je n'étais sûr de ne plus pécher qu'à force de ne plus agir[197].

On connaît déjà la solution proposée pour échapper à la morale: l'ignorer complètement:

> Agir sans juger si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal[198].

Il suggère encore une autre réponse: se laisser guider par les événements, qui décideront de la route à suivre:

> Les événements, reprit Josèphe, ont disposé de moi d'une façon que je n'ai pas approuvée.
> - Tant pis! reprit Ménalque. Je préfère me dire que ce qui n'est pas, c'est ce qui ne pouvait pas être[199].

Bien que cette dernière proposition soit souvent apparente dans Les Nourritures terrestres et les premières années du Journal, Gide la formulera un peu plus tard en termes précis: "N'importe; sachons (...) préférer les événements qui me choisissent, à ceux que j'aurais choisis moi-même[200]."

---

197 Ibid., p. 171.

198 Ibid., p. 156.

199 Ibid., p. 192.

200 Journal (le 27 avril 1906), PLE II, p. 210.

La difficulté de choisir a enfin une autre source; c'est le refus de Gide de ne rien laisser de côté. Choisir, en effet, c'est préférer, donc éliminer. Or Gide rejette cette nécessité et prétend tout conserver, le meilleur comme le pire.

> La nécessité de l'option me fut toujours intolérable; choisir m'apparaissait non tant élire, que repousser ce que je n'élisais pas. Je comprenais épouvantablement l'étroitesse des heures, et que le temps n'a qu'une dimension; c'était une ligne que j'eusse souhaitée spacieuse, et mes désirs en y courant empiétaient nécessairement l'un sur l'autre. Je ne faisais jamais que ceci ou que cela. Si je faisais ceci, cela m'en devenait aussitôt regrettable, et je restais souvent sans plus oser rien faire, éperdument et comme les bras toujours ouverts, de peur, si je les refermais pour la prise, de n'avoir saisi qu'une chose[201].

On peut donc conclure que, placé devant un choix inéluctable, le premier souci de Gide sera de se soustraire à l'obligation de juger, de préférer, c'est-à-dire d'éliminer; d'autre part, il est clair que si les circonstances sont telles qu'il est forcé de choisir, l'aspect moral n'entrera pas en ligne de compte, dans la décision qu'il prendra. Enfin, si les événements eux-mêmes sont impuissants à effectuer le choix pour lui,

---

201 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 183.

on peut se demander sur quel critère il se fondera pour agir. N'est-ce pas là déjà une sorte de prélude à l'acte gratuit?

C'est la fin du cycle de la révolte gidienne. Nous débouchons sur le cycle de l'affranchissement. Il s'agit toujours là, on s'en souvient, d'une division imaginaire qui ne respecte rigoureusement ni la chronologie ni l'évolution de Gide; car la révolte et l'affranchissement se chevauchent sans cesse. Tout au plus peut-on dire que celui-ci suppose celle-là, que la première représente une phase de négation, alors que le second en est une d'affirmation. Ne pouvant être indéfiniment "contre" quelque chose, Gide finit par trouver des réponses positives. D'où une véritable floraison de thèmes dont la plupart sont nés dans Les Nourritures terrestres.

Une des grandes découvertes de Gide à cette époque, c'est celle de son individualisme. Il était depuis longtemps conscient de l'importance de sa propre personne. Il raconte lui-même que son cousin Albert Démarest lui avait parlé de quelque chose de semblable alors qu'il n'était encore qu'un enfant:

> Il commença de me dire à voix basse qu'il ne voyait pas bien à quoi d'autre je m'intéressais dans la vie qu'à moi-même; que c'était là le propre des égoïstes, et que je lui faisais tout l'effet d'en être un[202].

Il se souvient aussi d'avoir dit à sa mère certaines phrases qui s'apparentent fort aux paroles de Jésus à ses parents, au Temple de Jérusalem:

> Comment disposerais-je de moi? Ne sais-tu pas que je n'en ai pas le droit? N'as-tu donc pas compris que je suis élu? - Je crois bien qu'un jour qu'elle me poussait sur le choix d'une profession, je lui sortis quelque chose de cela[203].

Madeleine Rondeaux lui écrivit également un jour:

> J'ai été attristée, effrayée de sentir combien - plus que jamais - tu étais à toi-même ton seul but - ton seul souci - ton seul amour - qui t'envahit, André[204]!

Ces formes d'égoïsme et d'égocentrisme annoncent déjà sa passion de l'individualisme, telle qu'elle se manifestera plus tard dans Paludes où il déclare:

> Nous ne valons que par ce qui nous distingue des autres; l'idiosyncrasie est notre maladie de valeur; - ou en d'autres termes: ce qui importe en nous, c'est ce que nous seuls possédons, ce qu'on ne peut trouver en aucun autre, ce que n'a pas votre homme normal[205].

---

202 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 400.

203 Ibid., p. 479.

204 Lettre de Madeleine Rondeaux à André Gide, vers 1890, citée par Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, op. cit., p. 27.

205 Paludes, PLE I, p. 120.

C'est une opinion qu'il défendra dorénavant d'une façon automatique et instinctive. Le thème, qui sous-tend toutes Les Nourritures terrestres, émerge parfois dans des formules lapidaires comme: "Chaque esprit ne m'intéressait que par ce qui le faisait différer des autres[206]". Il est aussi la toile de fond du Prométhée mal enchaîné, apparaissant dès les premières pages, comme pour donner le ton d'ensemble:

> Monsieur me croira s'il veut, et, s'approchant, il dit plus bas: - Ce qu'ils cherchent, c'est leur personnalité. Monsieur n'est pas d'ici?
> - Non, dit Prométhée.
> - Au reste, ça se voit, dit le garçon. Oui: personnalité; ce que nous appelons ici, idiosyncrasie[207].

Mais c'est encore dans L'Immoraliste qu'on trouve la meilleure expression de la pensée de Gide sur l'individualisme:

> Chacun se propose un patron, puis l'imite; même il ne choisit pas le patron qu'il imite; il accepte un patron tout choisi. Il y a pourtant, je le crois, d'autres choses à lire, dans l'homme. On n'ose pas. On n'ose pas tourner la page. - Lois de l'imitation; je les appelle: lois de la peur. On a peur de se trouver seul; et l'on ne se trouve pas du tout. Cette agoraphobie morale m'est odieuse; c'est la pire

---

206 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 156.

207 Le Prométhée mal enchaîné, PLE I, p. 304.

> des lâchetés. Pourtant c'est toujours seul qu'on invente. Mais qui cherche ici d'inventer? Ce que l'on sent en soi de différent, c'est précisément ce que l'on possède de rare, ce qui fait à chacun sa valeur - et c'est là ce que l'on tâche de supprimer. On imite. Et l'on prétend aimer la vie[208].

Ce parti pris de priser si haut l'unicité et l'authenticité de l'être provient sans aucun doute de l'influence des grands maîtres égocentriques de Gide. Mais le thème s'approfondira et s'enrichira dans son oeuvre. Par exemple, au moment où il écrivait son Retour de l'U.R.S.S. et rejetait le communisme, ce qui peut-être le rebutait le plus dans une telle société était la désindividualisation et la dépersonnalisation de ses membres[209]. Julien Benda se souviendra d'ailleurs de Gide quand plus tard il fera le procès de l'individualisme dans les lettres[210].

Le thème de l'évasion ou du départ contribue également au cycle de l'affranchissement. Il apparaît tôt dans l'oeuvre gidienne, que ce soit l'évasion sous forme de rêves et d'imaginations, comme dans les oeuvres

---

208 L'Immoraliste, PLE I, p. 431-432.

209 Voir Retour de l'U.R.S.S., Paris, Gallimard, 1936, p. 36-37 et p. 47.

210 Voir tout le sixième chapitre de Julien Benda, La France byzantine ou Le Triomphe de la littérature pure, Paris, Gallimard, 1945, 295 p.

d'André Walter, ou que ce soit encore les départs symboliques de Narcisse, d'Urien ou de Luc. Le voyage projeté revêt toujours des caractéristiques semblables: il s'agit avant tout de quitter quelque chose - qui est à n'en pas douter une vie dominée par la morale, l'autorité et la formation reçue - et de s'orienter vers un but mal défini peut-être, mais N'importe où hors du monde, comme le dit le poème de Baudelaire. A titre d'illustration, qu'on lise le deuxième paragraphe du Voyage d'Urien:

> Aurores! surprises des mers, lumières orientales, dont le rêve ou le souvenir, la nuit, hantait d'un désir de voyage notre fastidieuse étude! désirs de brises et de musiques, qui dirait ma joie lorsque enfin, après avoir marché longtemps comme en songe dans cette tragique vallée les hautes roches s'étant ouvertes, une mer azurée s'est montrée[211]!

Paludes reprend le thème, mais tourne si bien en ridicule l'idée de voyage et de départ qu'on en arrive presque à la morbidité. Il suffit de songer à l'épisode du voyage projeté par l'auteur de Paludes avec Angèle, voyage qu'une averse et le manque de temps fait avorter[212]. Le thème offre de nombreuses variantes. Qu'on en juge par ce passage où l'on reconnaîtra dans le "toit", comme on voudra, la "protection" de la mère ou celle de la

---

211 Le Voyage d'Urien, PLE I, p. 15.

212 Voir Paludes, PLE I, p. 137-140.

morale.

> Chaque fois que nous avons bâti dans la peine quelque toit pour nous abriter, ce toit nous a suivis, s'est placé dès lors sur nos têtes; nous a préservés de la pluie, il est vrai, mais nous a caché le soleil. Nous avons dormi à son ombre; nous avons travaillé, dansé, baisé, pensé à son ombre; - parfois, tant la splendeur de l'aurore était grande, nous avons cru pouvoir nous échapper au matin; nous avons voulu l'oublier; nous nous sommes glissés, comme des voleurs sous du chaume, non pour entrer, nous, mais pour sortir - subrepticement - et nous avons couru vers la plaine. Et le toit courait après nous. Il bondissait à la façon de cette cloche des légendes après ceux qui tentaient d'échapper au culte. Nous ne cessions d'en sentir le poids sur nos têtes[213].

Dans Les Nourritures terrestres, les départs se multiplient et se présentent cette fois sous le signe de la joie et du succès. Les nombreuses allusions s'accompagnent presque toujours de deux idées complémentaires: celle de l'aurore et celle de la route.

> J'attendais le matin pour partir et courir au hasard des routes. Déjà depuis longtemps sommeillait ma tête lassée. Je dormis quelques heures; - puis quand vint l'aube, je partis[214].

On remarque encore que ces départs sont souvent soudains, qu'ils suivent une période de repos dans un même lieu et qu'il semble souvent plus important de quitter un lieu

---

213 Ibid., p. 143.

214 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 203.

que d'en atteindre un autre. Du Bos a bien souligné cette dernière caractéristique de l'évasion gidienne:

> Beaucoup voyagent pour s'oublier; Gide au contraire ne voyage jamais que pour se découvrir, pour se trouver: l'accent ici, autant et plus que sur la nature précise, escomptée, du lieu où il va, porte surtout sur le fait de quitter le lieu où il se trouvait: personne peut-être n'a posé un regard plus scrutateur que lui sur le moment où imperceptiblement les choses et les êtres dont la possession commence par enrichir, exalter, enivrer l'être intérieur, se referment sur vous et à leur tour vous possèdent. Il semble que ce moment infiniment délicat où la balance commence à basculer ait toujours préoccupé Gide au plus haut point. Il est tout à fait inexact d'interpréter ce besoin d'évasion dans le sens de la seule inconstance: il faut y voir le résultat de la crainte majeure de Gide, celle du confort dans tous les sens du mot et surtout du confort de l'esprit et de l'âme[215].

S'ajoutent ensuite au cycle de l'affranchissement trois sous-thèmes, dont certains laisseront des traces jusque dans Le Retour de l'enfant prodigue, mais qui tous atteignent leur pleine expression dans Les Nourritures terrestres et L'Immoraliste. Le premier est celui du nomadisme. Il étonne moins quand on sait l'attrait personnel qu'éprouvait Gide pour les vagabonds[216]. Même, faisant

---

215 Charles Du Bos, Journal 1921-1923, Paris, Corrêa, 1946, p. 71.

216 Par exemple, voir ses réflexions sur la rencontre d'un vagabond, dans le Journal (le 15 octobre 1906), PLE II, p. 223-224.

par là allusion à ses déplacements fréquents, Ghéon et Copeau avaient donné à Gide le surnom de "bipède". De son côté, Roger Martin du Gard précisait: "... il a le génie de l'inconfort: où qu'il soit, il semble être de passage: la chambre qu'il occupe prend aussitôt l'aspect d'un campement[217]". Cet amour du vagabondage, qui manifeste bien l'horreur des entraves et des attachements et la jalousie de sa liberté, est partout apparent dans Les Nourritures terrestres où Gide prétend ne s'arrêter nulle part, aller n'importe où n'importe quand, et faire successivement porter ses désirs sur n'importe quoi.

> Il y a des habitations merveilleuses; dans aucune je n'ai voulu longtemps demeurer. Peur des portes qui se referment, des traquenards. Cellules qui se reclosent sur de l'esprit. La vie nomade est celle des bergers[218].

Dans Morale chrétienne, Gide est encore plus explicite:

> O avènement de cet "état nomade", toute mon âme te souhaite! où l'homme, sans foyer clos, ne localisera pas plus son devoir ou son affection que son bonheur, sur tels êtres[219].

---

217 Roger Martin du Gard, Notes sur André Gide, Paris, Gallimard, 1951, p. 67. La description qu'il fait de la maison d'Auteuil (p. 24-25) est également révélatrice de cette disposition gidienne.

218 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 222.

219 Morale chrétienne (vers 1896), PLE II, p. 96.

La doctrine du dénuement, selon laquelle il faut se débarrasser des biens matériels qui attachent et des possessions qui mènent au confort, fait partie indirectement du nomadisme.

Le deuxième sous-thème, qu'on peut placer sous le titre de spontanéité ou d'instantanéité, contient des idées aussi diverses que celles d'instinct, d'impulsion et de sensation. Elles forment ensemble ce qu'il est convenu d'appeler "la trame et la chaîne" des Nourritures terrestres. Elles reviennent tout au long du livre, mêlées au lyrisme ambiant, mais toujours reconnaissables dans des phrases fugitives comme: "Ne désire que ce que tu as[220]", "Toute connaissance que n'a pas précédé une sensation m'est inutile[221]", "Je n'aime pas que vous me disiez: viens, je t'ai préparé telle joie; je n'aime plus que les joies de rencontre[222]", et:

> Nathanaël, ne cherche pas, dans l'avenir, à retrouver jamais le passé. Saisis de chaque instant la nouveauté irressemblable et ne prépare pas tes joies, ou sache qu'en son lieu préparé te surprendra une joie autre[223].

---

220 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 162.

221 Ibid., p. 164.

222 Ibid., p. 168.

223 Ibid., p. 167-168.

A première vue, cet amour de l'instinct et de l'instant peut sembler n'être qu'une excentricité puérile ou qu'un divertissement anodin. Mais si, comme le fit Yvon Belaval, on y regarde de près ...

> Au fond, Gide est un petit-fils de Rousseau. Non point qu'il ait jamais pensé que l'homme était bon par nature - il s'en défend expressément, - ni qu'il ne voie que la civilisation façonne l'homme; mais c'est du côté de l'instinct, c'est-à-dire, finalement, en deçà de la socialité, qu'il en trouve la vérité. Point de vue de naturaliste. L'enfant s'adaptera à la société, mais a-t-il d'autre instinct que biologique? Est-il aussi une nature sociale? Pour Gide, il ne le semble guère. C'est mon corps, mon tempérament qui m'individualise. Et, soit qu'il y faille un effort, soit qu'il suffise de s'abandonner, on n'agit que selon sa nature, qu'en suivant la voix de l'instinct, loin des motivations extérieures: comme, parallèlement, chez Rousseau, on n'agit selon la morale qu'en obéissant à la voix de la conscience sans se soucier davantage des conséquences sociales[224].

Reste enfin le sous-thème du panthéisme, qui est complété par les idées voisines d'hédonisme et de paganisme. Bien que le nom de Dieu apparaisse souvent dans Les Nourritures terrestres, on s'aperçoit bientôt qu'il ne s'agit plus de la Divinité chrétienne de l'Evangile, mais d'une invention de fabrication gidienne. Dieu n'y est plus guère en effet qu'une invocation lyrique presque

---

224 Yvon Belaval, Le Souci de sincérité, Paris, Gallimard, 1944, p. 17.

entièrement vidée de substance religieuse. Car ce Dieu est tout et n'importe quoi: pour le trouver, il suffit de s'agenouiller au hasard. "Où que tu ailles, tu ne peux rencontrer que Dieu[225]", dit Gide. A la fin de 1894, il notait même dans son Journal:

> Et j'aime Dieu parce qu'il est en moi-même; je l'admire parce qu'il est beau; car Dieu est tout, et tout est beau pour qui sait comprendre[226].

Cette nouvelle déité vaguement païenne est fort éloignée du Dieu sévère de la religion huguenote. Il faut ajouter cependant qu'une fois Les Nourritures terrestres terminées, Gide ne retiendra pas cette conception de Dieu. Paradoxalement, les invocations à Dieu dans ce livre semblent être le signe de la perte de la foi chez Gide. Il racontera symboliquement cet événement, mais sur un ton beaucoup plus sérieux, dans El Hadj.

Le cycle de l'affranchissement compte également le thème de la disponibilité. Il existe cependant tant d'autres thèmes et sous-thèmes voisins que le sens de ce dernier a été presque entièrement circonscrit déjà, par exemple lorsqu'il a été question de la révolte gidienne

---

225 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 155.

226 Journal (le 13 octobre 1894), PLE II, p. 56.

contre le déterminisme et la contrainte, ou encore de son refus du choix et de son désir d'évasion. Ce thème est néanmoins bien défini: il manifeste la volonté de ne se laisser accaparer définitivement par aucun but et de ne se laisser enfermer dans aucun lieu, au sens réel comme au sens figuré. Gide exige sans cesse une parfaite liberté de mouvement et de pensée. Cette attitude affleure partout dès les premiers livres: c'est celle de Narcisse ennuyé de vivre dans son Paradis, celle d'Urien qui repousse la reine Haïatalnefus, celle de Luc qui délaisse finalement Rachel; elle est particulièrement apparente dans les départs et les voyages des Nourritures terrestres.

Cette disponibilité est bien plus qu'un simple prétexte esthétique. Elle se retrouve tout au long du Journal et jusque dans Thésée, qui conseille sans cesse de "passer outre". La vigueur de ce thème s'explique par le fait que la disponibilité coïncide chez Gide avec la peur de l'engagement[227]. Cette crainte n'est pas évidente dans les premières oeuvres, mais le temps et

---

227 La peur de l'engagement est pour ainsi dire l'envers de la disponibilité. La grande ferveur de Gide pour le communisme et le désenchantement qui s'ensuivit s'expliqueront surtout par ce trait gidien.

le Journal feront en sorte que la critique finira par reconnaître justement en elle une des dominantes gidiennes. Voici comment Gide commentera plus tard ce trait de son caractère:

> Je n'ai jamais rien su renoncer; et protégeant en moi à la fois le meilleur et le pire, c'est en écartelé que j'ai vécu. Mais comment expliquer que cette cohabitation en moi des extrêmes n'amenât point tant d'inquiétude et de souffrance, qu'une intensification pathétique du sentiment de l'existence, de la vie? Les tendances le plus opposées n'ont jamais réussi à faire de moi un être tourmenté; mais perplexe - car le tourment accompagne un état dont on souhaite de sortir, et je ne souhaitais point d'échapper à ce qui mettait en vigueur toutes les virtualités de mon être; cet état de dialogue qui, pour tant d'autres, est à peu près intolérable, devenait pour moi nécessaire. C'est aussi bien parce que, pour ces autres, il ne peut que nuire à l'action, tandis que, pour moi, loin d'aboutir à la stérilité, il m'invitait au contraire à l'oeuvre d'art et précédait immédiatement la création, aboutissait à l'équilibre, à l'harmonie[228].

Le dernier thème du cycle de l'affranchissement, c'est l'attrait de l'imprévu. Il se développe parallèlement à tous les autres, mais prend une valeur singulière une fois isolé; surtout quand on le rapproche ensuite de la passion de Gide pour le jeu, l'étrange et l'inconnu. L'amour de l'imprévu est mis en lumière dès Le Traité du Narcisse. Narcisse, on le sait, est au

---

228 Feuillets (vers 1923), PLE II, p. 777-778.

Paradis; il réfléchit pourtant:

> ... c'est un esclavage enfin, si l'on n'ose risquer un geste, sans crever toute l'harmonie. - Et puis, tant pis! cette harmonie m'agace, et son accord toujours parfait. Un geste! un petit geste, pour savoir, - une dissonance, que diable! - Eh! va donc! un peu d'imprévu. Ah! saisir! saisir un rameau d'Ygdrasil entre ses doigts infatués, et qu'il le brise... C'est fait[229].

Ce geste littéraire et précoce de Gide prend aujourd'hui une allure prophétique. L'auteur ne cessera plus désormais de poursuivre l'image fuyante de l'imprévu et de l'inconnu. C'est ainsi que, dans Paludes, songeant que "tous nos actes sont si connus qu'un suppléant pourrait les faire[230]", il décide de faire un voyage; et il explique à son ami Roland:

> ... vous comprenez que si je savais où je vais, et pour qu'y faire, je ne sortirais pas de ma peine. Je pars simplement pour partir; la surprise même est mon but - l'imprévu - comprenez-vous? - l'imprévu[231]!

L'auteur de Paludes éprouve en effet un tel besoin de varier son existence et de se ménager des surprises qu'il va jusqu'à modifier, à la toute dernière minute, l'emploi de son temps déterminé par lui-même dans son

---

229 Le Traité du Narcisse, PLE I, p. 6.

230 Paludes, PLE I, p. 109.

231 Ibid., p. 110.

agenda, afin de créer ce qu'il appelle de "l'imprévu négatif[232]"! De même, dans Les Nourritures terrestres, il répète son ambition de s'aventurer dans l'inconnu pour y satisfaire son "désir exaspéré de nouveauté[233]".

La fréquence des allusions, dans Si le grain ne meurt, à cet inassouvissable besoin est telle qu'on est contraint d'y voir un trait foncier et permanent du tempérament de Gide. Ainsi, se rappelant les bois des environs de La Roque, il se souvient de cette impression:

> Je ne sais plus trop ce que j'imaginais au delà des bois; et peut-être que je n'imaginais rien; mais si j'avais imaginé quelque chose, j'aurais voulu pouvoir l'imaginer différent. De connaître leur dimension, leur limite, diminua pour moi leur attrait; car je me sentais à cet âge moins de goût pour la contemplation que pour l'aventure, et je prétendais trouver partout de l'inconnu[234].

Dans le même esprit, il rappelle cet autre souvenir:

> J'avais quitté mes cousines vers la tombée du soir pour rentrer rue de Crosne, où je pensais que maman m'attendait; mais je trouvai la maison vide. Je balançai quelque temps, puis résolus de retourner rue de Lecat; ce qui me paraissait d'autant plus plaisant que je savais qu'on ne m'y attendait plus.

---

232 Ibid., p. 130

233 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 222.

234 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 395.

> J'ai dénoncé déjà cet enfantin besoin de mon esprit de combler avec du mystère tout l'espace et le temps qui ne m'étaient pas familiers. Ce qui se passait derrière mon dos me préoccupait fort, et parfois même il me semblait que, si je me retournais assez vite, j'allais voir du je-ne-sais-quoi[235].

C'est la fin du cycle de l'affranchissement. Avec lui s'achève cette esquisse rapide que nous avons tentée de la figure de Gide à travers le Journal, Si le grain ne meurt et les oeuvres de jeunesse. Certes, il ne faut donner à ce portrait aucune valeur définitive ou exhaustive: il n'est en réalité qu'un essai sur une des multiples attitudes gidiennes, celle qui peut le mieux faire comprendre pourquoi Gide fut précisément le créateur de l'acte gratuit. D'où la valeur relative de cette esquisse, qui laisse volontairement de côté d'autres traits qu'on a coutume de rattacher à sa personnalité. Ce qu'il fallait montrer, c'était davantage cet être en fusion, ces gestes en préparation. D'ailleurs, l'étude de l'acte gratuit lui-même permettra un retour sur les aspects importants de la pensée gidienne. Même, c'est précisément

---

235 Ibid., p. 432.

là ce qu'il s'agit maintenant d'analyser d'une façon exhaustive: l'acte gratuit tel qu'il se présente dans l'oeuvre de Gide.

TROISIEME PARTIE

LES ACTES GRATUITS

Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les r'appiesser et mettre à mesme lustre: car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique.

Michel de Montaigne

CHAPITRE I

L'ACTE GRATUIT DANS L'OEUVRE

De la masse complexe et des fluctuations constantes de la personnalité gidienne en voie de maturation est né le concept célèbre de l'acte gratuit. Concept étonnant et déroutant en ce qu'au premier abord l'esprit, distrait par l'étrangeté de ce qu'il aperçoit, n'arrive pas à relier ce phénomène à des antécédents susceptibles d'en donner une explication rassurante. D'où le respect silencieux et le faux mystère qui continuent de se manifester à la seule mention du nom de Lafcadio. Mais l'acte gratuit est-il vraiment une énigme aussi indéchiffrable? - En attendant une réponse satisfaisante, on peut dès maintenant tenter une définition provisoire qui servira d'une façon immédiate à orienter la pensée et l'attention. Des modifications successives permettront d'obtenir à la fin une notion épurée et cohérente.

L'acte gratuit serait cette action posée par quelqu'un qui n'aurait a priori aucun motif d'agir; il serait sans cause et sans but. Il naîtrait spontanément sans que son auteur y ait d'abord consciemment réfléchi.

Bien plus, idéalement il ne proviendrait pas non plus du subconscient. Il serait tout à fait libre et pur, c'est-à-dire qu'il ne serait appelé par aucun profit, comme le gain et la gloire, ni par aucun sentiment, comme la jalousie et la haine; il ne serait pas non plus le résultat conscient ou inconscient d'une influence antérieure. Il surgirait inattendu, isolé, désintéressé, né de rien, orienté vers rien et soumis à aucune norme. Bonnes ou mauvaises, ses conséquences ne seraient que des effets secondaires fâcheux ou heureux.

Mille objections s'élèvent aussitôt dans l'esprit, la première et la plus évidente étant qu'aucun acte ne peut s'accomplir sans qu'il y ait d'abord volition chez le sujet, et que vouloir poser un acte gratuit est déjà une raison suffisante pour que l'acte ne soit pas gratuit. Mais précisément, répondrait un Lafcadio philosophe, on ne peut "vouloir" faire un acte gratuit ... Et la discussion se perd dans la scolastique. Décidément, il faut d'abord examiner à la loupe les fameux actes gratuits épars dans l'oeuvre de Gide avant de pouvoir tirer des conclusions - qui seront fort différentes de ce que ces prémisses laissent entrevoir.

L'ACTE GRATUIT DANS L'OEUVRE

Avant que Gide ne parle ouvertement de l'acte gratuit dans Paludes, on distingue partout dans les livres antérieurs une sorte de lueur annonciatrice qui fait penser que l'esprit de gratuité habitait déjà ces pages avant que Gide ne lui trouve finalement un nom. C'est aussi la preuve que l'idée de l'acte gratuit n'est pas venue à Gide soudainement, mais qu'il a su plus tard reconnaître une notion qui, à son insu sans doute, avait grandi en lui jusqu'au jour où il en discerna l'existence et les possibilités. C'est pourquoi on peut très bien parler d'un certain esprit de gratuité précédant l'acte gratuit, afin d'identifier un ensemble de gestes dont l'imparfaite motivation intrigue.

Ce que révèlent d'abord Les Cahiers d'André Walter, c'est l'absence inquiétante d'actions, comme si d'emblée Gide s'était installé dans une sorte de refus global; d'où la préférence continuelle pour le rêve, l'imaginaire et l'irréel au mépris du monde sensible qui contraint au mouvement. Ce recul initial a pu avoir bien des causes; mais il reste que, par crainte ou par impuissance, Walter renie l'action et refuse l'engagement qu'elle implique. On notera d'ailleurs que Gide refuse jusqu'à la responsabilité de l'écriture: il écrit un livre qu'il attribue à André Walter qui lui-même écrit

Alain. Il ne s'agit pas là que d'une application de la fameuse technique dite "en abyme[1]", que Gide illustrera dans Le Traité du Narcisse et La Tentative amoureuse. Ce rejet de la responsabilité d'écrire est une forme d'échappatoire dont on peut retrouver les traces dans nombre de ses livres, surtout dans Paludes, La Porte étroite et Les Faux-monnayeurs. A la fin du Prométhée mal enchaîné, il écrira même un "Epilogue pour tâcher de faire croire au lecteur que si ce livre est tel ce n'est pas la faute de l'auteur[2]". Mais l'action étant absente des livres de Walter, on ne peut guère que constater cette absence et s'en étonner.

Dans Le Traité du Narcisse, le héros, qui réclame de l'imprévu, brise un rameau de l'arbre Ygdrasil: c'est qu'il se révolte contre l'ennuyeuse contemplation de l'éternelle harmonie. Son geste s'en trouve motivé ... Et pourtant, il y a dans ce mouvement d'impatience quelque chose d'insolite, d'impulsif et d'irraisonnable qui déroge aux caractères d'une action normale; quelque chose d'enfantin et d'irréfléchi, le geste de l'ignorant qui met en marche un mécanisme dont il ne connaît pas le

---

1 Voir le Journal (août-septembre 1893), PLE II, p. 40-41.

2 Le Prométhée mal enchaîné, PLE I, p. 341.

fonctionnement et la puissance, mais le met quand même en marche, sachant son ignorance.

Puis c'est Le Voyage d'Urien - ou "le voyage du rien". Périple futile et sans but où revient sans cesse le thème de l'étudiant qui veut échapper à ses livres et se précipiter - sans préparation - dans l'action. Etrange équipage d'adolescents qui songent:

> ... l'habitude des vaines logiques et cette manie de croire que vous ne ferez bien que ce dont vous connaîtrez bien les causes, (nous) tient encore (...) Qu'importe de savoir comment nous sommes venus ici, et pourquoi chercher à notre présence sur l'Orion de très mystérieux motifs? Nous avons quitté nos livres parce qu'ils nous ennuyaient (...) nous sommes descendus malgré nous vers la plaine et nous nous sommes acheminés. Nous étions las de la pensée, nous avions envie d'action[3].

Une fois encore, l'action est ici motivée. Mais quel brouillard que cette motivation! Et maintenant que cette action a commencé, il lui faut un but ... "Oh! maintenant, laissons-nous aller! l'Orion saura nous guider vers des plages[3]." Effectivement, le voyage symbolique continue pendant des jours, sans que le bateau n'ait mis le cap sur aucun point précis. Il erre sur la mer, heurtant des paysages étranges, s'arrêtant, repartant vers rien. L'équipage semble satisfait de pouvoir enfin dépenser son

---

3 Le Voyage d'Urien, PLE I, p. 18. Orion est le nom du bateau.

énergie. Il fait parfois de longues excursions inutiles dans les terres, poursuit courageusement un mirage, s'égare et marche sur place, suit un rivage vers quelque chose qu'il ignore. Quand la reine Haïatalnefus demande: "Qu'allez-vous donc chercher ailleurs[4]?", personne ne sait rien répondre, puisqu'il n'y a pas de motif de départ. L'Orion vogue sur une mer de gratuité.

Mieux encore, certains gestes bien précis laissent le lecteur sur sa faim. Non seulement est-il étonné de voir se produire tel événement, mais il est agacé de n'en pouvoir distinguer la raison, le but, l'utilité ou même la beauté. Par exemple, se cache-t-il quelque obscur symbolisme sous le geste d'Eric, "habile frondeur[5]", qui lance des pierres aux oiseaux, dans un fiord où le navire s'est aventuré? Une fois cet épisode étrange raconté, le voyage continue et l'on ne sait plus si l'on doit rattacher la mort prochaine de Paride à ce geste d'Eric[6], ni pourquoi. Finalement, le voyage gratuit s'achève au pôle

---

4 Ibid., p. 35.

5 Ibid., p. 55.

6 Cet épisode du Voyage d'Urien et plusieurs autres ressemblent fort à certains passages du célèbre poème de Coleridge, The Ancient Mariner. L'influence est évidente.

nord; la fin du livre rappelle avec force le thème de l'inutilité du but.

Vient enfin La Tentative amoureuse où se renforce encore la silencieuse exaspération qu'éprouve Gide à fournir un effort et poser des gestes en vue d'un but qui s'avère à la fin décevant ou inexistant. Le titre principal s'accompagne d'un sous-titre éclairant: Le Traité du vain désir. La poursuite amoureuse de Luc s'y dénoue rapidement dans la possession de Rachel, après quoi il n'y a plus rien. Les longues promenades que n'agrémente plus l'amour deviennent vite des déplacements inutiles que ne motive plus aucun but. Cette chasse aux illusions se termine par la séparation des amoureux qui ne trouvent plus en eux-mêmes assez de désirs pour ne pas s'ennuyer. Dans ce livre se rencontrent encore quelques épisodes étranges et saugrenus qui s'insèrent mal dans l'oeuvre tellement ils semblent futiles; par exemple, cette chasse à courre que raconte Luc à Rachel: ce n'est guère, semble-t-il, qu'une suite de phrases vaguement symboliques propres à lutter contre le silence qui s'établit entre les amoureux.

La Tentative amoureuse marque chez Gide la fin d'une étape, celle de la période symboliste - même si le symbole continuera de jouer dans ses livres un rôle

important. Surtout, Gide y manifeste pour la dernière fois une application et une candeur que sa nouvelle maturité littéraire désormais lui interdira. Le rêve, le voyage et l'amour, ainsi que l'histoire successive de leur déception feront place à la lucidité cynique de Paludes et à l'exubérance passionnée des Nourritures terrestres.

Ainsi, il semble qu'il n'aurait fallu qu'un peu plus de réflexion et d'audace pour que dès les oeuvres de jeunesse émerge l'acte gratuit, au-dessus des symboles fumeux, des élans généreux et de la finalité chancelante qui remplissent ces livres. Mais toujours l'action se raccroche à une causalité quelconque. Le fil qui rattache certains actes à la logique est ténu sans doute, mais paraît suffisant pour les expliquer. Bientôt, cependant, il ne le sera plus.

C'est Paludes qui, de tous les livres de Gide, présente avec clarté et pour la première fois l'idée d'un acte gratuit. Trois remarques s'imposent de suite à l'esprit. En premier lieu, on constate que cette idée revient par deux fois, dans deux passages différents; c'est donc dire que son apparition n'est pas accidentelle, mais que Gide y a mis au contraire une certaine insistance. On note en outre que cette notion n'a pas

d'abord le nom d'acte gratuit, mais celui d'"acte libre". En dernier lieu, l'acte gratuit n'apparaît pas encore sous la forme d'un acte réel, mais plutôt d'une théorie abstraite, objet d'une discussion.

Alexandre, le philosophe qui fréquente le salon d'Angèle, est celui qui a la parole quand surgit l'"acte libre":

> Il me semble, Monsieur, que ce que vous appelez acte libre, ce serait, d'après vous, l'acte ne dépendant de rien; suivez-moi: détachable - remarquez ma progression: supprimable, - et ma conclusion: sans valeur. Rattachez-vous à tout, Monsieur, et ne demandez pas la contingence d'abord vous ne l'obtiendriez pas - et puis: à quoi ça vous servirait-il[7]?

Comme s'il avait conscience d'avoir écrit là une incongruité, Gide lui-même se moque des propos de son personnage en ajoutant: "quand un philosophe vous répond, on ne comprend plus du tout ce qu'on lui avait demandé[8]" (... bien que les dernières phrases d'Alexandre soient en effet sibyllines). On remarque aussi que les tout premiers mots du texte laissent entendre qu'il a déjà été question de l'acte libre dans des "papiers" écrits par l'auteur de Paludes et son ami Martin; or, il n'en est rien. Il semble plutôt que le philosophe ait déduit ce

---

7 Paludes, PLE I, p. 115.

8 Ibid., p. 115-116.

concept soit des "papiers", soit d'une conversation antérieure, soit même des pages précédentes de Paludes.

Quelques instants plus tard, c'est l'auteur de Paludes lui-même qui reprend l'expression à son propre compte:

> L'acte comme il faut responsable, c'est l'acte libre; nos actes ne le sont plus; ce n'est pas des actes que je veux faire naître, c'est de la liberté que je veux dégager[9]...

La scène est toujours le salon d'Angèle; l'auteur de Paludes lâche ces mots au cours d'une conversation avec Barnabé, le moraliste.

Quelles conclusions peut-on tirer de cette double mention? Il faut comprendre d'abord que les discussions où apparaît l'acte libre sont bien cérébrales; surtout, elles baignent dans cette fameuse atmosphère de saugrenu, qui déjà commençait à poindre dans la dernière partie du Voyage d'Urien et qui s'épanouit tout à fait dans Paludes. Elle donne aux paroles et aux gestes des personnages une allure sautillante et grotesque, mi-sérieuse mi-cynique, et introduit partout la bizarrerie et le décousu. L'acte libre s'en trouve du coup dévalorisé, si bien qu'on ne sait plus exactement quelle

---

9 Ibid., p. 119.

importance il faut lui accorder.

On remarque également que l'acte libre apparaît déjà comme une solution plausible aux maux dont se plaint l'auteur de Paludes, c'est-à-dire surtout la claustrophobie, la répétition insensée des mêmes actes, l'oppression du déterminisme social et l'acceptation docile d'une existence dérisoire et dirigée. Par contre, cette solution n'est pour ainsi dire qu'effleurée en passant et se trouve vite noyée parmi d'autres thèmes voisins dont l'importance est égale ou plus grande. On décèle donc une sorte de timidité dans la présentation; Gide ne prévoyait vraisemblablement pas à ce moment la place qu'il allait bientôt accorder à cette idée.

D'ailleurs, l'acte libre est encore à l'état embryonnaire et ne s'accompagne d'aucun exemple probant. La double définition qui le présente appartient au domaine de l'abstraction pure. Il s'agit réellement d'une théorie, ou mieux encore d'une hypothèse. Les données sont donc assez minces: c'est un acte détachable de la chaîne ininterrompue des autres actes que la vie quotidienne nous oblige à poser; c'est un chaînon isolé, non relié à la chaîne, et dès lors susceptible d'être enlevé sans que rien n'y paraisse. Comme les autres actes de la chaîne sont commandés et déterminés à l'avance, ils

n'engagent pas la responsabilité du sujet agissant; seul l'acte libre échapperait à la nécessité; donc lui seul engagerait toute la responsabilité. Gide laisse entendre que la liberté ne serait autre chose qu'une vie composée tout entière de ces actes détachés. Cette conception initiale subira bientôt d'importantes modifications.

Pourtant, même s'il est encore, pour ainsi dire, à l'état primitif, l'acte libre ne surgit pas dans Paludes comme un fait nouveau que rien ne rattache à ce qui l'entoure. Il est au contraire appuyé par maintes autres réflexions de sens assez voisin. A l'origine de la création de l'acte libre, on distingue nettement la hantise d'échapper à tout prix au déterminisme des actes quotidiens par l'invention d'un acte-chaînon indépendant. Or cette inquiétude jaillit simultanément d'un grand nombre d'autres thèmes déjà examinés dans Paludes. Il suffit de rappeler la haine de la répétition et de l'énumération, le besoin de se créer des surprises, le souci de varier son existence, la prétention de ne rien choisir de précis, mais de choisir n'importe quoi, l'attrait de l'imprévu sous les formes les plus différentes, l'absence de finalité et le sentiment d'être dépourvu de liberté, la haine du "raisonnable" et, enfin, la phobie si souvent et diversement répétée: "tous nos

actes subsistent horriblement et pèsent. Ce qui pèse sur nous, c'est la nécessité de les refaire[10]".

Ainsi donc, l'acte libre ou gratuit est clairement relié à l'ensemble des éléments qui composent Paludes. A ce stade de son développement, il apparaît déjà comme une solution idéale mais peu pratique aux problèmes exposés dans cette "oeuvre de malade (...) si volontairement rétrécie[11]". Mais cette notion qui ne semblait être d'abord qu'un jeu de l'esprit prendra corps bientôt et reviendra en scène avec une force accrue.

Apparemment absent des Nourritures terrestres, l'acte libre surgit à nouveau dans Le Prométhée mal enchaîné, ce petit livre qui, par bien des côtés, ressemble à Paludes et dont la matière sèche et incolore a souvent découragé la critique. Cette fois, il acquiert son nom définitif d'acte gratuit. En outre, il n'est plus simplement un thème parmi d'autres: il est devenu le sujet même du livre, qu'il remplit de la première à la dernière page. Davantage encore, il ne se présente plus

---

10 Ibid., p. 140. Les divers thèmes rappelés ici furent étudiés précédemment dans les cycles de l'étouffement et de la révolte, aux pages 180-218.

11 Journal (fin septembre 1894), PLE II, p. 50.

sous la forme d'une ratiocination savante et alambiquée: il s'est pour ainsi dire incarné. Le livre s'ouvre non pas sur un commentaire théorique, mais sur un véritable acte gratuit inventé expressément pour l'occasion et étalé sur plusieurs pages. En voici la version principale:

> Sur le boulevard qui mène de la Madeleine à l'Opéra, un monsieur gras, entre deux âges, et que rien ne signalait d'ailleurs que sa peu commune corpulence, fut abordé par un monsieur maigre, qui, souriant, et sans songer à mal croyons-nous, remit au premier un mouchoir que celui-ci venait de laisser tomber. Le monsieur corpulent remercia sans phrases et allait continuer sa route quand, se ravisant, il se pencha vers le maigre et dut lui demander un renseignement, que celui-ci dut lui donner, car sortant aussitôt de sa poche une encre portative et des plumes le monsieur gras les tendit sans plus de façons au monsieur maigre, ainsi qu'une enveloppe qu'il tenait jusqu'alors à la main. Et ceux qui passaient purent voir l'homme maigre y écrire aussitôt une adresse. - Mais ici commence l'étrangeté de l'histoire, qu'aucun journal pourtant ne consigna: le monsieur maigre, après avoir rendu la plume et l'enveloppe, n'avait pas eu le temps de sourire un adieu, que le monsieur gras, en guise de remerciement, lui colla brusquement sa main sur la joue; puis sauta dans un fiacre et disparut, avant qu'aucun des spectateurs attirés (j'en étais), revenu de sa surprise, n'ait eu l'idée de l'arrêter.
>
> J'ai su depuis que c'était Zeus, le banquier[12].

---

12 Le Prométhée mal enchaîné, PLE I, p. 303.

Le reste de l'histoire nous apprendra que le "monsieur gras" met à la poste l'enveloppe qui, adressée à un inconnu par le "monsieur maigre", contient la somme de cinq cent francs; de sorte qu'en réalité le "monsieur gras" fait non pas un, mais deux actes gratuits: il gifle un innocent et fait don de cinq cents francs à quelqu'un qu'il ne connaît pas.

Mais il faut présenter les personnages de la comédie. Le premier, c'est le "monsieur gras" dont le nom est Zeus ou le Miglionnaire. Banquier riche, puissant et sans âge, il est à la fois oisif, indifférent, orgueilleux et joueur. Contrairement aux autres personnages du Prométhée mal enchaîné, il n'a pas d'aigle, c'est-à-dire ni conscience ni morale. Il n'est pas difficile de reconnaître que ce grand inventeur d'actes gratuits est Dieu lui-même. Ses "victimes" sont Coclès et Damoclès; le premier reçoit la gifle, et le second les cinq cents francs. Ces deux noms symboliques appartiennent à deux personnages qui pourraient très bien être Richard et Hubert dans Paludes. Tous deux se laissent mener par la vie, sans jamais rien entreprendre et sans jamais changer la routine quotidienne de leur existence - jusqu'à ce qu'ils deviennent la cible du Miglionnaire, évidemment. Prométhée, le dieu magnanime de la mythologie grecque,

perd quelque peu de sa dignité en descendant du Caucase avec son aigle pour venir se mêler de cette histoire abracadabrante. Porte-parole de la pensée de Gide, il évoluera rapidement au cours de cette sotie pour en venir finalement à tuer son oiseau célèbre et à le manger. Son geste symbolique est étroitement relié à l'acte gratuit du Miglionnaire. Reste enfin un dernier personnage: l'étrange garçon de café dont l'occupation véritable est d'observer les gens qui viennent au restaurant où il travaille. Grand admirateur de son ami le Miglionnaire et de ses actions gratuites, c'est lui qui se charge d'expliquer à un Prométhée un peu naïf de quoi il s'agit:

> Une action gratuite! ça ne vous dit rien, à vous? Moi ça me paraît extraordinaire. J'ai longtemps pensé que c'était là ce qui distinguait l'homme des animaux: une action gratuite. J'appelais l'homme: l'animal capable d'une action gratuite. Et puis après j'ai pensé le contraire: que c'était le seul être incapable d'agir gratuitement. Gratuitement! songez-donc: sans raison - oui, je vous entends - mettons: sans motif; incapable! Alors ça a commencé à m'embêter. Je me disais: pourquoi fait-il ci? pourquoi fait-il ça? ... Ça n'est pas pourtant que je sois déterministe ... (...) Et comprenez qu'il ne faut pas entendre là une action qui ne rapporte rien, car sans cela ... Non, mais gratuit: un acte qui n'est motivé par rien. Comprenez-vous? intérêt, passion, rien. L'acte désintéressé; né de soi; l'acte aussi sans but; donc sans maître; l'acte libre; l'Acte autochtone[13]?

---

13 Ibid., p. 305.

L'ACTE GRATUIT DANS L'OEUVRE

Le texte qui précède épuise à peu près complètement les remarques qui, dans Le Prométhée mal enchaîné, se rapportent directement à l'acte gratuit. Les quelques autres commentaires isolés qu'on y rencontre n'ajoutent rien d'essentiel. C'est par ricochet que l'acte gratuit continuera d'animer le reste du livre. Pour l'instant, deux conclusions s'imposent d'emblée. La première est que, contrairement à ce qui s'est produit dans Paludes où l'acte gratuit était abordé à titre d'hypothèse pure, Le Prométhée mal enchaîné le présente à la fois comme acte authentique et comme conception théorique. De sorte qu'on assiste à une sorte de dosage du geste et de la pensée. Cependant, il faut bien admettre que le geste du Miglionnaire a quelque chose d'artificiel; on ne peut s'empêcher de penser à une sorte de mise en scène préparée volontairement par Gide. Cette situation idéale ne colle pas à la réalité; elle rappelle la démonstration au tableau noir, la simulation ou l'imitation de la vie. Gide manipule des marionnettes: on ne peut s'étonner qu'elles obéissent.

La deuxième conclusion provisoire qu'il faut dégager, c'est que l'acte gratuit du Miglionnaire ne peut être classé comme "bon" ou "mauvais". La preuve en est simple: comme Damoclès reçoit cinq cents francs, l'acte

gratuit pourrait être classé comme "bon"; mais pour Coclès qui reçoit la gifle, il est "mauvais". L'acte gratuit n'appartient ni au "bien", ni au "mal". Aussi ne faut-il pas parler de la "victime" d'un acte gratuit, ni dire que quelqu'un a "commis" un tel acte. Trop souvent on a l'impression que l'acte gratuit est nécessairement répréhensible. Lafcadio saura prouver qu'il n'en est rien. Il reste cependant que l'acte gratuit étant ce qu'il est, il échappe au jugement moral de celui qui le pose et que dès lors, en principe, il peut tout aussi bien tomber sùr un carreau noir que sur un carreau blanc.

L'acte gratuit acquiert dans Le Prométhée mal enchaîné une "épaisseur" qu'il ne possédait pas dans Paludes. Bien qu'il demeure toujours au stade de l'expérience ou du laboratoire, il s'en trouve modifié et enrichi. Il n'est plus seulement cet acte libre détachable de la chaîne des actions imposées par la vie quotidienne; plus qu'une simple contingence, il a cette fois une existence propre, pour ainsi dire. S'il peut avoir une raison - Gide entend par là qu'il doit nécessairement s'exercer sur un objet extérieur quelconque - il n'a pas de motif: à la question "Pourquoi?", on ne peut jamais répondre. De plus, Gide ajoute à son invention les principales caractéristiques qu'on lui connaît: l'acte

n'est requis par rien, n'est fait en vue d'aucun but, n'exige aucun maître et ne profite à personne; s'il "rapporte" quelque chose, ce n'est qu'accidentellement. Il est lui-même sa propre fin et sa raison d'être suffisante. Comme on parle de "l'art pour l'art", on peut dire "l'acte pour l'acte". Ceci appelle le commentaire suivant: l'acte gratuit échappe clairement aux principes moraux; il est moins sûr toutefois qu'il ne s'inspire pas de principes esthétiques.

On constate une autre profonde divergence entre l'acte gratuit présenté dans Paludes et celui que propose Le Prométhée mal enchaîné. Dans le premier ouvrage, l'acte libre seul engageait toute la responsabilité, car la chaîne des actions déterminées enlevait à la fois liberté et responsabilité. Or cette idée a complètement disparu du Prométhée mal enchaîné. L'acte gratuit mène encore à la liberté, mais n'engage plus du tout la responsabilité. Tout au contraire, il est l'acte qu'on peut poser sans qu'on mérite pour cela des accusations ou des félicitations. Pas plus qu'un rêve, par exemple, il n'engage son auteur. Celui-ci n'est guère plus que l'instrument d'une force extérieure et indépendante. Cette modification de l'acte gratuit est de première importance.

L'histoire du Prométhée mal enchaîné ajoute à l'acte du Miglionnaire et aux explications du garçon de café des éclaircissements inattendus. Si étonnant que ce soit, le personnage le plus important de la sotie est sans doute l'aigle de Prométhée. Assis à une table de restaurant, Prométhée l'appelle du ciel; l'oiseau survient, fracassant la vitrine et crevant l'oeil de Coclès[14]. Tous constatent qu'il est très maigre:

> - Ça! un aigle! allons donc!! - regardez-le ce pauvre oiseau râpé! Ça ... un aigle! Allons donc!! tout au plus une conscience[15].

Pris de pitié, Prométhée décide de se dévouer à sa "conscience". C'est sa première attitude. Il nourrit son aigle de son foie, c'est-à-dire de sa propre personne, se disant: "Il faut qu'il croisse et que je diminue[16]".

---

15 Ibid., p. 314.

14 Ce nom rappelle évidemment celui du fameux héros romain qui, défendant seul le pont Sublicius contre Porsenna, perdit un oeil dans la bataille, se méritant ainsi le surnom de Coclès ou Borgne.

16 Ibid., p. 317. Cette phrase parodie l'Evangile; elle reprend ce que Saint Jean-Baptiste disait de lui-même et de Jésus: "Il faut que lui grandisse et que moi, je décroisse." Voir l'Evangile selon Saint-Jean, chapitre 3, verset 30, dans La Sainte Bible (traduite en français sous la direction de l'Ecole biblique de Jérusalem), Paris, Cerf, 1961, p. 1401.

Effectivement, Prométhée maigrit pendant que l'aigle-conscience engraisse. L'aigle gras n'est autre que le symbole de la morale qui déchiquète, affaiblit l'homme et absorbe son énergie. Dans sa ferveur et son dévouement, Prométhée va jusqu'à clamer: "Je n'aime pas les hommes; j'aime ce qui les dévore[17]".

Cependant un événement - la mort de Damoclès - fait comprendre à Prométhée la futilité de sa conduite. Du coup, il perd sa conviction, cesse de faire du prosélytisme en faveur de son aigle-morale; même, il le tue et le mange gaiement en compagnie de ses amis. Il a redécouvert le secret du rire et la liberté de son être. Désormais, l'acte gratuit lui est possible.

Cependant, tout le monde a un aigle, apprend-t-on, même si celui de Prométhée apparaît seul dans l'histoire. "Libéré" par l'acte gratuit du Miglionnaire, Coclès est arraché à la chaîne de ses actes quotidiens et livré à l'inquiétude. Mais, ayant trouvé une explication partielle à la gifle qu'il a reçue, il s'en montre satisfait, cesse de se poser des questions sans réponses et s'acclimate à sa condition nouvelle. C'est sa façon d'échapper à son

---

17 Ibid., p. 322.

aigle. Damoclès[18] est moins heureux: arraché lui aussi à la routine quotidienne par l'acte gratuit de Zeus, il n'arrive pas à retrouver le propriétaire des cinq cents francs et est submergé par les soucis, les scrupules, le sens de l'honnêteté et du devoir. Il en meurt, victime de son aigle-morale.

> Seul le Miglionnaire n'a pas d'aigle.
>
> - Votre aigle.
> - Mais je n'ai pas d'aigle, Monsieur.
> - Pas d'aigle? Il n'a pas d'aigle!! Mais...
> - Pas plus que dans le creux de ma main. Les aigles (et Zeus riait), les aigles, c'est moi qui les donne.
>
> La stupeur de Prométhée était grande.
>
> - Savez-vous ce qu'on dit? demanda le garçon au banquier.
> - Qu'est-ce qu'on dit?
> - Que vous êtes le Bon Dieu!
> - Je me le suis laissé dire, fit l'autre[19].

On connaît déjà les attributs de ce Dieu tout gidien: richesse, oisiveté, orgueil, indifférence et même dureté de coeur. Grand amateur d'actes gratuits, il explique ainsi sa passion favorite:

---

18 Le nom est approprié, car c'est aussi celui du courtisan de Denys L'Ancien; au cours d'une fête, ce dernier avait fait suspendre au-dessus de la tête de Damoclès une pesante épée retenue par un crin de cheval.

19 Le Prométhée mal enchaîné, PLE I, p. 330.

> Oui, j'ai la passion du jeu. Mon jeu c'est de prêter aux hommes. - Je prête, mais c'est en me jouant. Je prête, mais c'est à fonds perdus; je prête, mais c'est avec l'air de donner. - J'aime qu'on ne sache pas que je prête. Je joue, mais je cache mon jeu. J'expérimente; je joue comme un Hollandais sème; comme il plante un secret oignon. Ce que je prête aux hommes, ce que je plante en l'homme, je m'amuse à ce que cela pousse; je m'amuse à le voir pousser. L'homme sans quoi serait si vide[20]!

Ce Dieu sans morale s'amuse donc aux dépens des hommes. N'ayant aucune occupation supérieure et n'étant soumis à aucune loi ou obligation, il se trouve dans une situation idéale pour poser des actes gratuits. On retient donc de cette histoire que l'acte gratuit est une sorte de sport qui exige de son auteur qu'il soit libre, indépendant, assuré de l'impunité et tout à fait ignorant des questions morales.

Si l'on compare maintenant Le Prométhée mal enchaîné à Paludes, on trouve bien des points de ressemblance; en premier lieu, on y remarque encore ce fameux saugrenu, cette curieuse brisure dans la pensée et dans l'expression qui, dans Le Prométhée mal enchaîné, semble pourtant moins appliquée et moins méticuleuse, et comme plus naturelle. Et l'on n'arrive pas à décider si l'on

---

20 Ibid., p. 329.

doit considérer le saugrenu comme un simple moyen d'expression original ou comme une sorte de coloration due à l'esprit de gratuité qu'il exprime. On constate également que le ton sérieux de Paludes s'est transformé en rire dans Le Prométhée mal enchaîné, et que si ce livre-là se termine sous le signe de l'énigme et de l'impasse, celui-ci ouvre sur une solution et sur la libération. Ce que Gide semblait ignorer - ou feignait d'ignorer - en écrivant Paludes, c'était que la chaîne inéluctable qui reliait entre eux les actes était, encore plus que les lois sociales, la morale. C'est le secret qu'il a découvert et qu'il expose dans Le Prométhée mal enchaîné. Il n'y a plus de tragique, il n'y a que du grotesque: "Depuis la mort de Damoclès, j'ai trouvé le secret du rire[21]".

Tityre, le personnage de Paludes, revient en scène dans Le Prométhée mal enchaîné. De l'inaction où il croupissait, il passe à l'action. Peine perdue: l'une ne vaut pas mieux que l'autre, car son action n'est au fond qu'une agitation creuse vouée à la futilité. Sa nouvelle histoire abracadabrante démontre l'absurdité de son effort et la fragilité de l'amour d'Angèle. On

---

21 Ibid., p. 340.

apprend à la fin que "Tityre se retrouva seul complètement entouré de marais[22]". Son histoire n'a aucun sens si ce n'est qu'elle démontre le danger de rien prendre au sérieux. Le but et l'action déçoivent; il faut en prendre son parti et en rire plutôt que de s'en inquiéter. Quant à la morale, il faut savoir s'en dégager avant d'être étouffé par elle, comme le fait d'ailleurs Prométhée avec son aigle:

> ... je le mange sans rancune: s'il m'eût fait moins souffrir il eût été moins gras; moins gras, il eût été moins délectable[23].

Ce qui laisse entendre qu'il y a quand même profit à nourrir l'aigle-morale pendant quelque temps ... Mais avec sa mort, on obtient la liberté totale de ses actions. L'acte gratuit naît de cette liberté difficilement conquise. Reste à savoir si l'on peut vivre dans l'air raréfié de cette super-liberté. Car poussée ainsi jusqu'à la limite extrême, la liberté rejoint l'absurde et appelle le désespoir et l'autodestruction. L'Immoraliste se termine avant que ne se consomme cette tragédie imminente. Car Michel a atteint ce parfait état d'a-pesanteur morale.

---

22 Ibid., p. 339.

23 Ibid., p. 341.

Ce n'est que quinze ans plus tard, avec la publication des Caves du Vatican en 1914, que l'acte gratuit revient ouvertement dans l'oeuvre de Gide. Il lui fait dans ce livre une si grande place que c'est à partir de ce moment que la critique se fait vraiment attentive à cette apparition insolite. C'est surtout l'étrange adolescent Lafcadio qu'on remarque: il attire et inquiète à la fois. Comme dans Le Prométhée mal enchaîné, l'acte gratuit est la vedette de cette nouvelle sotie, en ce sens que s'il n'est pas présent à chaque page, il en devient tout de même le point de mire et le centre d'attraction.

Quel est donc au juste ce fameux acte gratuit des Caves du Vatican? Il faut savoir dès maintenant qu'il s'agit, bien plutôt que d'un seul acte précis: le meurtre d'Amédée Fleurissoire, d'un faisceau d'actes indépendants qui possèdent tous, à un degré variable, les caractères généraux de l'acte gratuit. Ce qui se dégage de l'ensemble, c'est une véritable atmosphère de gratuité à laquelle chacun de ces actes contribue. Souvent même, certains gestes ne méritent pas vraiment le nom d'acte gratuit; mais par leur bizarrerie, leur spontanéité et surtout leur insuffisante motivation, ils demandent à être rapprochés d'autres actes, vraiment "gratuits" ceux-là, pour les étayer, les corroborer et ajouter à leur vraisemblance.

Que penser d'abord de la très originale colère de Lafcadio après la première visite indiscrète de Julius de Baraglioul ... Tranquillement et consciemment, Lafcadio s'administre trois punte dans la cuisse, c'est-à-dire trois blessures sans gravité avec la pointe d'un canif. La raison, apprend-t-on, c'est d'avoir par négligence laissé Julius "fourrer son sale nez[24]" dans un carnet personnel et d'avoir montré à ce même Julius qu'il s'en était aperçu. Lafcadio renchérit encore en brûlant, avec des livres et le carnet, une photographie de sa mère et de lui-même, que Julius avait examinée. Puis il se calme. Ces mouvements subits et étranges sont motivés sans doute; mais on reste quand même étonné de la tournure que prend l'événement, de sa violence masochiste et d'on ne sait quelle absence de rapport et de proportion entre lui et la cause qui l'a provoqué. La même surprise et le même malaise s'emparent du lecteur quand, quelques heures plus tard, Lafcadio achète à Carola Venitequa, sa maîtresse qu'il va quitter, des boutons de manchettes bizarres qu'elle aime et que lui déteste. Pourquoi ce cadeau? Pourquoi précisément ce cadeau-là, à une femme qu'il "plaque" tout en l'aimant encore un peu ...

---

24 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 719.

Il y a d'autres exemples encore; durant sa jeunesse, Lafcadio s'enfuit d'un collège à cause d'une conversation intime avec son camarade Protos ... En outre, après la mort de Juste-Agénor de Baraglioul, de qui il est l'enfant naturel, il raisonne:

> D'où que vienne le vent désormais, celui qui soufflera sera le bon. Puisque je ne puis être tout près du vieux, apprêtons-nous à nous éloigner de lui davantage[25].

Puis il part sans laisser d'adresse. Durant le voyage qui suit, on apprend que "par fantaisie il (...) fait à pied, en quatre jours, la traversée des Apennins entre Bologne et Florence[26]"; à Capoue, se demandant s'il doit quitter le train, il résout le problème de la façon suivante:

> ... par-dessus tout il avait l'indécision en horreur, et gardait depuis nombre d'années, comme un fétiche, le dé d'un jeu de tric-trac que dans le temps lui avait donné Baldi; il le portait toujours sur lui; il l'avait là, dans le gousset de son gilet.
> - Si j'amène six, se dit-il en sortant le dé, je descends!
> Il amena cinq.
> - Je descends quand même[27].

Plus tard, voyageant en train avec Protos déguisé en Defouqueblize, Lafcadio ramasse le pince-nez que ce dernier a

---

25 Ibid., p. 745.

26 Ibid., p. 822.

27 Ibid., p. 831.

laissé tomber et ne peut retrouver; qui connaît Lafcadio sait bien que ce geste ne lui est pas naturel. Mais un geste gratuit, a-t-on dit, n'est pas nécessairement mauvais; celui-ci en est une preuve:

> Allons! Lafcadio, un bon mouvement! Cède à ton coeur, qui n'est pas corrompu. Viens en aide à l'infirme. Tends-lui ce verre indispensable; il ne l'atteindra pas tout seul. Il y tourne le dos. Un peu plus, il va l'écraser ... A ce moment un nouveau cahot projeta le malheureux, tête baissée contre la porte du closet; le haut-de-forme amortit le choc, en se défonçant à demi et s'enfonçant sur les oreilles. Monsieur Defouqueblize fit un gémissement; se redressa; se découvrit. Lafcadio cependant, estimant que la farce avait assez duré, ramassa le pince-nez, le déposa dans le chapeau du quêteur, puis s'enfuit, éludant les remerciements[28].

Enfin, que penser encore du "billet circulaire" que Julius offre à Fleurissoire pour aller à Naples en train et aussi pour y trouver la mort ... Ce geste rappelle fort celui du Miglionnaire de Paludes qui présente à Coclès une enveloppe destinée à Damoclès[29]. - Puis, qu'est-ce que cette guérison soudaine d'Anthime Armand-Dubois sinon une sorte de geste ou miracle gratuit de la part du Miglionnaire Dieu ...? - En dernier lieu, comment expliquer l'étrange curiosité de Lafcadio

---

28 Ibid., p. 848.

29 Voir les pages 250-251.

qui, à Bologne, réclame sans motif la correspondance d'un certain Gaspard Flamand qu'il ne connaît absolument pas? Tous ces petits faits sont déroutants.

Mais malgré soi, on pense avec raison que ces exemples d'actes gratuits laissent à désirer, qu'ils sont même assez peu convaincants. C'est pourtant leur accumulation qui forme cette sorte de miroir dans lequel se reflète une réalité légèrement difforme et caricaturale, à la frontière de laquelle commencent l'imaginaire et le fantastique. Il reste d'ailleurs à rappeler encore trois actes gratuits. Le premier est le sauvetage de deux enfants qui allaient être brûlés vifs dans un incendie. Arrivant sur les lieux par hasard, Lafcadio cède aux supplications de la belle Geneviève (qui, par hasard également, est la fille de Julius de Baraglioul, demi-frère de Lafcadio), délivre les enfants sous les yeux d'une foule ébahie par son audace et son habileté, donne à la mère des malheureux enfants l'argent promis par Geneviève au sauveteur, puis, galant, conserve la bourse brodée de Geneviève et disparaît aussi brusquement qu'il était venu. Lafcadio a-t-il été touché par les pleurs de la mère ou le sort horrible réservé aux enfants? Voulait-il montrer à la foule son courage? Non. Seules

peut-être la beauté et les paroles de Geneviève ... mais elle lui était parfaitement inconnue et il n'a pas voulu tirer profit de l'occasion qui s'offrait de s'en faire aimer. D'ailleurs, même si elle y était pour quelque chose, le geste de Lafcadio demeure spontané et irréfléchi; ce "bon" acte gratuit tient davantage du jeu, de la fantaisie, de l'expérience et de la gageure avec soi-même.

Le deuxième acte gratuit n'a jamais eu lieu dans la réalité. Il est demeuré au stade de la pure velléité; mais se fût-il accompli, il eût été exemplaire. Traversant les Apennins, Lafcadio fait la rencontre d'une vieille femme:

> Cette vieille dont j'ai chargé le sac sur mes épaules (...) et que j'ai embrassée au haut de la côte ... ça faisait partie de ce que le curé de Covigliajo appelait: les bonnes actions. - Je l'aurais tout aussi bien serrée à la gorge - d'une main qui ne tremble pas - quand j'ai senti cette sale peau ridée sous mes doigts ... (...)
>
> Mais la curiosité, c'est de savoir ce que la vieille aurait dit si j'avais commencé de serrer ... On imagine ce qui arriverait si, mais il reste toujours un petit laps par où l'imprévu se fait jour. Rien ne se passe jamais tout à fait comme on aurait cru ... C'est là ce qui me porte à agir ... (...) Si j'étais l'Etat, je me ferais enfermer[30].

---

30 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 822-823.

Ce texte s'explique par lui-même; Lafcadio va jusqu'à suggérer que ce qui le porte à poser un geste aussi inconsidéré que celui qu'il envisage, ce n'est autre chose que la curiosité et le besoin d'imprévu. Si cette fois il réussit à contenir la tentation, il ne tardera pas à s'y abandonner tout à fait. En effet, l'assassinat de Fleurissoire suit immédiatement.

Dans le train qui le conduisait à Naples, Lafcadio est rejoint dans son compartiment par un vieillard d'apparence peu engageante: c'est Amédée Fleurissoire. Lafcadio, qui vient de se rappeler la tentation qu'il eut de tuer la vieille femme, continue ses réflexions. Puis, regardant le "sale mégot[31]" ou le "tapir[31]" qu'est Fleurissoire, il décide d'intervenir dans sa vie: "Cadio, mon petit, le problème se pose: faire accroc à cette destinée. Mais par où[31]?" Il lui offre du cachou ... Fleurissoire refuse en italien. Un peu plus tard, le vieux touche le commutateur à plusieurs reprises afin d'avoir un peu de lumière pour ajuster un nouveau faux col. C'est alors que l'idée surgit dans le cerveau de Lafcadio:

---

31 Ibid., p. 825.

> - Qui le verrait? pensait Lafcadio. Là tout près de ma main, sous ma main, cette double fermeture, que je peux faire jouer aisément; cette porte qui, cédant tout à coup, le laisserait crouler en avant; une petite poussée suffirait; il tomberait dans la nuit comme une masse; même on n'entendrait pas un cri ... Et demain, en route pour les îles!... Qui le saurait[32]?

Peu à peu, cette pensée s'affermit; Lafcadio réfléchit même à son geste:

> - Un crime immotivé, continuait Lafcadio: quel embarras pour la police! Au demeurant, sur ce sacré talus, n'importe qui peut, d'un compartiment voisin, remarquer qu'une portière s'ouvre, et voir l'ombre du chinois cabrioler. Du moins les rideaux du couloir sont tirés ... Ce n'est pas tant des événements que j'ai curiosité, que de moi-même. Tel se croit capable de tout, qui, devant que d'agir, recule... Qu'il y a loin, entre l'imagination et le fait!... Et pas plus le droit de reprendre son coup qu'aux échecs. Bah! qui prévoirait tous les risques, le jeu perdrait tout intérêt[33]!...

Puis, fatalement, vient l'action:

> - Là, sous ma main, cette double fermeture - tandis qu'il est distrait et regarde au loin devant lui - joue, ma foi! plus aisément encore qu'on eût cru. Si je puis compter jusqu'à douze, sans me presser, avant de voir dans la campagne quelque feu, le tapir est sauvé. Je commence: Une; deux; trois; quatre; (lentement! lentement!) cinq; six; sept; huit; neuf ... Dix, un feu!...
>
> Fleurissoire ne poussa pas un cri[33].

---

32 Ibid., p. 828-829.

33 Ibid., p. 829.

Ce geste fit dans le monde littéraire l'effet d'une bombe; la stupeur et la consternation des uns se mêlèrent à l'admiration et à la jubilation des autres. Depuis Lautréamont, personne ne semblait avoir manifesté autant d'audace et de cynisme. Et l'on se mit à examiner de plus près Lafcadio, ce petit monstre élégant.

Lafcadio Wluiki[34] est né à Bucharest en 1874. Enfant illégitime de Juste-Agénor de Baraglioul et de la belle Roumaine Wanda, il a dix-neuf ans, mais paraît n'en avoir que seize. Déjà orphelin dans le récit, il a cependant été élevé par sa mère et par des "oncles" aux noms différents. Il ne reçut pour ainsi dire pas d'instruction véritable. Cependant, ses oncles se chargèrent de son éducation, qui ne fut autre qu'une sorte de liberté dirigée complaisamment et dominée surtout par le jeu. Ce fut d'abord le baron Heldenbruck qui, tout en lui enseignant les mathématiques, lui donna le goût de l'hygiène et du grand air. Puis s'ajouta le prince Bielkowski qui faisait de l'existence "une sorte de fête éperdue[35]". Surtout,

---

34 Ce nom de famille roumain et sa prononciation "Louki" semblent avoir été suggérés à Gide par Valery Larbaud. Voir la Notice d'Yvonne Davet, dans PLE I, p. 1566.

35 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 739.

> ... il cédait toujours à sa pente, qu'il avait prompte et de plus d'un côté. (...) Non, il ne suffit pas de dire qu'il s'abandonnait à sa pente: il s'y précipitait, s'y ruait; il apportait à son plaisir une espèce de frénésie[35].

Quelques instants avant de précipiter Fleurissoire par la portière du train en marche, Lafcadio se rappellera avec tendresse ce clown étrange et prodigieux de son enfance qui, une nuit, lui fit faire une promenade mystérieuse et fantasmagorique vers ... la salle à manger de la maison.

Vint ensuite Baldi, "jongleur, escamoteur, prestigiditateur, acrobate[36]". Il fut le véritable initiateur de Lafcadio au jeu:

> Les soirs qu'il se trouvait seul avec ma mère et moi, il inventait toujours quelque jeu nouveau, quelque surprise ou quelque farce; il singeait tous nos familiers, grimaçait, se départait de toute ressemblance avec lui-même, imitait toutes les voix, les cris d'animaux, les bruits d'instruments, tirait de lui des sons bizarres, chantait en s'accompagnant sur la guzla, dansait, cabriolait, marchait sur les mains, bondissait par-dessus tables ou chaises, et, déchaussé, jonglait avec les pieds, à la manière japonaise, faisant pirouetter le paravent ou le guéridon du salon sur la pointe

---

35 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 739.

> de son orteil; il jonglait avec les mains mieux encore; d'un papier chiffonné, déchiré, faisait éclore maints papillons blancs que je pourchassais de mon souffle et qu'il maintenait suspendus en l'air au-dessus des battements d'un éventail[36].

A cette description haute en couleur, Lafcadio ajoute ce commentaire significatif:

> Ainsi les objets près de lui perdaient poids et réalité, présence même, ou bien prenaient une signification nouvelle, inattendue, baroque, distante de toute utilité: "Il y a bien peu de choses avec quoi il ne soit pas amusant de jongler", disait-il[37].

Puis ce fut le tour d'un lord anglais, l'oncle Faby, qui l'initie aux voyages et à la vie libre dans la nature. Enfin, le marquis de Gesvres lui apprit à toujours satisfaire ses extravagances et ses fringales, à porter sur tout ses désirs, lui inculquant en particulier le goût de l'élégance vestimentaire[38]. Mais voici qui est plus important encore, cependant:

---

36 Ibid., p. 740.

37 Ibid., p. 740-741.

38 Ce goût, qui est partout répandu dans l'oeuvre de Gide, témoigne de sa forte tendance vers le dandysme. C'est d'ailleurs une caractéristique générale des homosexuels de tous genres.

> Il m'apprit à dépenser sans tenir de comptes et sans m'inquiéter par avance si j'aurais de quoi suffire à ma fantaisie, à mon désir ou à ma faim. Il émettait en principe qu'il faut toujours satisfaire celle-ci la dernière, car (je me souviens de ses paroles) désir ou fantaisie, disait-il, sont de sollicitation fugitive, tandis que la faim toujours se retrouve et n'est que plus impérieuse pour avoir attendu plus longtemps[39].

Finalement, outre l'enseignement des oncles, il y eut l'influence de Protos, un élève qui fréquentait le collège parisien où séjourna Lafcadio pendant quelque temps. Sorte de caricature de Ménalque, Protos manifestait une réaction marquée contre la société, ses lois et ses conventions, aspirait à la liberté et "prétendait que, dans la vie, l'on se tire des pas les plus difficiles en sachant se dire à propos: qu'à cela ne tienne[40]!" Lui et Lafcadio étaient convaincus d'appartenir, par opposition aux crustacés stupides de la société, à la classe dite des subtils, qui avaient le pouvoir de changer complètement de visage ou de personnalité selon les gens à qui ils s'adressaient et les lieux où ils se trouvaient.

Cette éducation fit qu'au moment où Lafcadio entre en scène dans Les Caves du Vatican, il apparaît tout de

---

39 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 743.

40 Ibid., p. 742.

suite comme une incarnation de l'étrangeté et de l'originalité. Jeune et célibataire, ce beau jeune homme ne souffre aucune espèce d'attache ou de dépendance; de la morale, il semble ignorer jusqu'au mot lui-même. A la fois enfant naturel et orphelin, il possède une liberté illimitée, dont il n'a su encore profiter; aussi est-il assoiffé d'aventure, sentant en lui le goût de l'audace et du risque, un attrait insatiable pour le jeu et l'imprévu, et une curiosité gargantuesque. Il sait faire avec vigueur l'apologie de la spontanéité, comme en témoigne cette conversation avec l'écrivain bourgeois qu'est Julius de Baraglioul:

> - Savez-vous ce qui me gâte l'écriture? Ce sont les corrections, les ratures, les maquillages qu'on y fait.
> - Croyez-vous donc qu'on ne se corrige pas dans la vie? demanda Julius allumé.
> - Vous ne m'entendez pas; Dans la vie, on se corrige, à ce qu'on dit, on s'améliore; on ne peut corriger ce qu'on a fait. C'est ce droit de retouche qui fait de l'écriture une chose si grise et si ... (il n'acheva pas). Oui; c'est là ce qui me paraît si beau dans la vie; c'est qu'il faut peindre dans le frais. La rature y est défendue[41].

Ses résolutions, qui sont toujours brusques, sont immédiatement suivies de l'action. Il affiche en effet une telle horreur de l'indécision que souvent il s'en remet

---

41 Ibid., p. 736.

aux volontés du hasard. Toujours il préfère son plaisir à son intérêt et, quoi qu'il arrive, il évite de s'abandonner au regret, préférant chaque fois "passer outre[42]". Enfin, il ne craint pas d'offusquer le romancier Julius en lui confiant sa haine de la logique et son appétit de l'inconséquence:

> Pour moi je me laisserais mourir de faim devant ce ragoût de logique dont j'ai vu que vous alimentez vos personnages.
>
> - Permettez...
>
> - Du moins le héros de votre dernier livre. Est-ce vrai que vous y avez peint votre père? Le souci de le maintenir, partout, toujours, conséquent avec vous et avec soi-même, fidèle à ses devoirs, à ses principes, c'est-à-dire à vos théories ... vous jugez ce que, moi précisément, j'en puis dire!... Monsieur de Baraglioul, acceptez ceci qui est vrai: je suis un être d'inconséquence[43].

Voilà donc cet enfant terrible qui, selon le caprice du moment, peut "embrasser l'entière humanité; ou l'étrangler peut-être[44]..." Lafcadio n'est toutefois qu'un personnage; pour qu'il fût, il lui fallait un auteur qui portât en lui toutes les caractéristiques de sa personnalité. Sachant que Gide ira jusqu'à écrire un livre portant sur "Gide écrivant un livre" (Le Journal des Faux-monnayeurs, par exemple), il fallait s'attendre

---

42 Ibid., p. 717.

43 Ibid., p. 744.

44 Ibid., p. 823.

à lire quelque part sa conception du personnage de Lafcadio. Or il se trouve qu'elle est incorporée au livre même des Caves du Vatican. En effet, si étonnant que ce soit, c'est Julius de Baraglioul lui-même qui, changeant de but en blanc - mais provisoirement - sa conception du roman, ré-invente pour son propre compte (et en présence de Lafcadio!) le personnage de Lafcadio et l'acte gratuit.

Appelé à Rome par un congrès de sociologie, Julius découvre dans un éblouissement la fantastique théorie. La première phrase qui lui échappe, alors qu'il est seul près de la Sixtine, c'est: "ET DANS CE CAS, QUE NOUS IMPORTE[45]. A Fleurissoire qui arrive et n'y comprend encore rien, il explique:

> Voici: un être d'inconséquence! c'est beaucoup dire... et sans doute cette apparente inconséquence cache-t-elle une séquence plus subtile et cachée; l'important c'est que ce qui le fasse agir, ce ne soit plus une simple raison d'intérêt ou, comme vous dites ordinairement: qu'il n'obéisse plus à des motifs intéressés[46].

Puis sa pensée se développe: il admet que, de plus en plus et depuis longtemps, "l'excès de logique de (ses) personnages et (...) leur insuffisante détermination[46]" lui font

---

45 Ibid., p. 811. Cette phrase est en majuscules dans le texte.

46 Ibid., p. 813.

mettre en doute la valeur de ses livres antérieurs. Il réfléchit que, contrairement à la théorie de La Rochefoucauld qui veut que l'intérêt soit l'unique ressort des actions humaines, on peut très bien concevoir des actes qui n'auraient pas l'attrait du profit pour origine; ce serait des "actions désintéressées [47]". Il s'explique à Fleurissoire:

> Par <u>désintéressé</u>, j'entends: gratuit. (...) le mal, ce que l'on appelle: le mal, peut être aussi gratuit que le bien.
> - Mais, dans ce cas, pourquoi le faire?
> - Précisément! par luxe, par besoin de dépense, par jeu. Car je prétends que les âmes les plus désintéressées ne sont pas nécessairement les meilleures - au sens catholique du mot; au contraire[47] (...)

Il ajoute même qu'agir sans viser une fin utile est le signe d'une certaine aristocratie de l'âme et qu'il est indigne de compter la nécessité et le besoin parmi les moteurs des actions humaines. Ayant ainsi découvert la possibilité de l'acte gratuit, Julius de Baraglioul en tire la conclusion suivante: si l'acte gratuit est "mauvais", il est peut-être un crime. Mais alors - et il rejoint ici les pensées de Lafcadio avant le meurtre de Fleurissoire - quelle énigme pour la justice! L'acte devient en effet inimputable, et son auteur imprenable.

---

47 Ibid., p. 816.

"Car le mobile, le motif du crime, c'est l'anse par où saisir le criminel[48]."

Cet extraordinaire revirement dans la pensée de Julius frise l'invraisemblance. Mais il faut se souvenir que Les Caves du Vatican sont une "farce", au sens originel du mot; d'ailleurs, il est possible que ce soit précisément l'influence de Lafcadio sur Julius qui ait amené chez ce dernier cette sorte de "conversion" totale.

C'est à Fleurissoire que Julius exposait ainsi, pour la première fois, sa nouvelle théorie. Plus tard, il en parle encore à Lafcadio lui-même. Mais l'ironie du sort voulut que ce dernier commette entretemps sur la personne de Fleurissoire l'acte gratuit et le meurtre idéal dont Julius ne faisait encore que rêver.

Julius confie d'abord à Lafcadio qu'il projette d'écrire un livre qui serait très différent de ses premiers romans. Il avoue que ceux-ci endossaient une éthique erronée, que ses personnages contrefaits obéissaient à une logique qui n'était pas naturelle et qui faussait ce qu'il y avait en eux de meilleur. Il décide de cultiver désormais son individualité, sa sincérité et les possibilités

---

48 Ibid., p. 818.

étranges qu'il sent en lui-même, sans se soucier de considérations extérieures comme sa carrière et son public.

Après cet aveu énorme, il imagine, en présence de Lafcadio et en collaboration avec lui, le héros de son futur roman. On constate bientôt que ce héros n'est autre que le Lafcadio même des Caves du Vatican. Julius veut faire de son personnage un criminel qui agit sans motif:

> Je ne veux pas de motif au crime; il me suffit de motiver le criminel. Oui; je prétends l'amener à commettre gratuitement le crime; à désirer commettre un crime parfaitement immotivé[49]..

Suivent des détails descriptifs. Il s'agit d'un adolescent élégant de nature qui aime le jeu et place le plaisir avant l'intérêt. Il aime à se contraindre lui-même, adore le risque et possède un véritable démon de la curiosité. Il aime montrer son habileté, sa ruse et ses talents d'escamoteur. Il n'est pas un escroc cependant, car il ne vole pas vraiment: il déplace les "objets" seulement. Il est un homme vraiment libre: à l'abri du besoin, il agit la tête froide, sans passion aucune et sans prétendre tirer profit de ses actes; il commet "le crime pour le crime", sans raison; s'il recherche l'impunité, il ne veut toutefois pas que son "jeu" soit trop facile, car il aime le frisson du danger.

---

49 Ibid., p. 837.

Enthousiasmé par sa trouvaille, Julius lit à Lafcadio un fait divers du quotidien italien Corriere où se trouve raconté le meurtre de son propre beau-frère, Amédée Fleurissoire. Julius prend pour acquis que l'unique motif de cet assassinat est le vol. C'est pourquoi il raisonne:

> ... supposons un instant qu'il n'y ait pas eu ces six mille francs, ou mieux: que le criminel ne les ait pas pris: c'est mon homme[50].

Lafcadio lui montre alors une nouvelle de dernière heure où il est dit précisément que le vol n'était pas le mobile, car l'assassin n'a pas pris l'argent ... Immédiatement, Julius est consterné, abasourdi: sa théorie est vérifiée. Pris de panique, il renie toute sa belle conception d'un acte gratuit. Car l'acte gratuit n'était pour lui qu'un jeu de l'imagination et ne pouvait supporter l'épreuve de la réalité. Incapable de croire que Fleurissoire ait été assassiné "gratuitement", il arrive à penser que si le vol n'était pas le motif du crime, le vrai mobile - puisque, pour Julius, il doit maintenant y en avoir un - ne peut être que cette mystérieuse et ridicule histoire de faux pape dont lui avait parlé Fleurissoire.

---

50 Ibid., p. 841.

Là-dessus, Julius redevient le plat romancier du début des Caves du Vatican.

Outre le beau raisonnement éphémère de Julius de Baraglioul, l'idée de l'acte gratuit se trouve renforcée encore par les propos du personnage de Defouqueblize - qui n'est autre que Protos déguisé en professeur de criminologie comparée - que Lafcadio rencontre dans un train, après l'assassinat de Fleurissoire. Il assure Lafcadio que la société et ses conventions figent l'homme dans des attitudes contraintes qui lui sont nuisibles; on est forcé de toujours agir d'une façon "respectable", c'est-à-dire présenter à son entourage, à ses parents et à ses amis, une image de soi-même qui correspond à celle que cette société s'est faite de chacun. Il ne faut donc rien faire d'insolite, car il est impardonnable de trahir de quelque manière que ce soit cette image préconçue. La société oblige à abandonner toute sincérité et à vivre contrefait. D'où le soulagement immense qu'on éprouve à échapper à sa propre image stéréotypée et faire quelque chose qui ne tire pas à conséquence, c'est-à-dire qui ne tombe pas sous le coup des lois de cette société. Puis Defouqueblize expose ce qu'il appelle sa thèse, qui n'est autre qu'une très vieille réclamation de Gide:

> Voici ma thèse: Savez-vous ce qu'il faut pour faire de l'honnête homme un gredin? Il suffit d'un dépaysement, d'un oubli! Oui, Monsieur, un trou dans la mémoire, et la sincérité se fait jour!... La cessation d'une continuité; une simple interruption de courant. (...) Mais, entre nous, quel avantage pour le bâtard! Songez donc: celui dont l'être même est le produit d'une incartade, d'un crochet dans la droite ligne[51]...

La conception de l'acte gratuit que présente Les Caves du Vatican démontre que cette notion n'a pas cessé d'évoluer chez Gide. On constate d'abord que, mieux encore que dans Le Prométhée mal enchaîné, Gide a réussi à le faire "coller" à la réalité, de sorte qu'il n'apparaît plus comme une pure cogitation, mais bien comme un événement plausible et vraisemblable. Pourtant, tout comme dans Le Prométhée mal enchaîné, Gide ne fait pas que simplement le mettre en scène; il cède encore au besoin qu'il éprouve de le commenter directement - ou plutôt, par l'intermédiaire de Julius - de sorte que le lecteur a conscience une fois encore d'un dosage du geste et de la théorie. De plus, comme dans Le Prométhée mal enchaîné, mais contrairement à Paludes, l'acte gratuit s'accompagne d'un refus de la responsabilité; il est un geste de délivrance et non d'engagement. Enfin, l'idée d'un acte

---

51 Ibid., p. 854.

gratuit ni "bon" ni "mauvais", qui n'était qu'implicite dans Le Prométhée mal enchaîné, émerge clairement dans Les Caves du Vatican.

Par contre, plusieurs changements sont apparents. Ainsi, le rire et le cynisme qui sous-tendaient Le Prométhée mal enchaîné sont presque entièrement disparus. L'acte gratuit n'est plus simplement un jeu de l'esprit; il est devenu une réalité qu'il faut prendre au sérieux. La morale, qui était la préoccupation centrale du Prométhée mal enchaîné, joue un rôle secondaire; il semble que l'acte gratuit ne fasse plus contrepoids à cette morale, mais qu'il soit cette fois dirigé bien plutôt contre la contrainte sociale. D'ailleurs, la définition théorique de l'acte gratuit s'est encore considérablement précisée, comme si, dans l'esprit de Gide, elle avait enfin atteint sa forme définitive. Enfin, il faut souligner dès à présent une certaine incohérence dans le concept de l'acte gratuit: il semble bien en effet que l'activité cérébrale qui accompagne l'acte dit gratuit dépasse en importance cette complication psychologique - caractérisée surtout par la passion et l'émotion - qu'inconsciemment et naturellement on associait à l'accomplissement d'un tel acte. Ainsi, le meurtre de Lafcadio est réfléchi et non spontané. Or, tout portait à croire que pour qu'il y ait acte

gratuit, il faut ne pas être aussi conscient. D'où le malaise qu'on éprouve en lisant cette conversation entre Julius et Lafcadio:

> - Qu'est-ce qui vous a pris? Comment auriez-vous fait cela?
> Lafcadio baissait la tête, déjà regrettant d'avoir parlé.
> - Est-ce qu'on sait? J'ai fait ça très vite, pendant que j'avais envie de le faire.
> - Qu'aviez-vous contre Fleurissoire, ce digne homme si plein de vertus?
> - Je ne sais pas... Il n'avait pas l'air heureux... Comment voulez-vous que je vous explique ce que je ne puis m'expliquer à moi-même[52]?

Dans la pièce que Gide tirera plus tard des Caves du Vatican, l'explication que Lafcadio donne est non seulement différente, mais beaucoup plus vraisemblable et satisfaisante, ce qui laisse penser que Gide avait éprouvé le besoin de rationaliser l'acte gratuit. A Geneviève qui lui demande pourquoi il a "défenestré" son pauvre oncle, Lafcadio explique:

> Je ne le comprends pas moi-même. J'ai agi sans motif, sans raison; peut-être par désoeuvrement. Du jour au lendemain, je me suis découvert libre et fortuné. C'était peut-être, sans trop le savoir, pour me prouver ma liberté[53].

---

52 Ibid., p. 867.

53 Les Caves du Vatican, farce en trois actes et dix-neuf tableaux tirée de la sotie du même auteur, Paris, Gallimard, 1950, p. 230-231.

Enfin, si l'acte gratuit de Lafcadio devait ne pas avoir de conséquences, il y a certainement eu maldonne, puisque le héros finit par en éprouver du regret et de l'angoisse - surtout lorsque Julius lui dit qu'il commençait de l'aimer[54]; il se laisse même aller aux larmes et s'exclame: "Nulle boisson de ce monde ne rafraîchira plus désormais ce coeur sec[55]!" Il est vrai cependant qu'à la toute fin du livre le remords l'abandonne et qu'il semble redevenir ce Lafcadio primesautier et cynique qu'on connaissait.

C'est donc dans Paludes, Le Prométhée mal enchaîné et Les Caves du Vatican que Gide a exprimé le plus clair de sa pensée sur l'acte gratuit. Pourtant, si l'on y regarde de près, plusieurs autres de ses livres présentent non pas peut-être des allusions directes, mais certainement un esprit assez voisin de celui qui a engendré l'acte gratuit. Il est normal qu'un thème aussi important ait pour ainsi dire coloré tous ses livres, non pas sans doute d'une couleur primaire et inaltérée, mais de nuances et de teintes si ressemblantes qu'il est impossible de les considérer sans se rappeler le geste typique de Lafcadio précipitant

---

54 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 868 et 869.

55 Ibid., p. 869.

Fleurissoire hors du train en marche.

Ainsi, on n'a pas assez fait ressortir la parenté des Nourritures terrestres et du Prométhée mal enchaîné. Parenté que semblent nier certes le ton et la présentation des deux livres; mais comment ne pas reconnaître, sous des apparences en contraste violent, les quelques mêmes thèmes fondamentaux qui forment la substance véritable de l'un et l'autre livre ? Refus et évasion de la morale, triomphe de l'individualisme, rejet des prohibitions et des conventions, dérision du Dieu chrétien, recherche d'une libération totale ... En vérité, si Les Nourritures terrestres apparaissent comme la peinture achevée, Le Prométhée mal enchaîné devient le canevas qui supporte cette peinture. Sous le lyrisme des Nourritures terrestres, combien d'embryons d'actes gratuits! Il suffit de repenser à ces actions et surtout à ces déplacements qui souffrent tous d'une insuffisante motivation et dont l'élan ne semble guère provenir que d'un hédonisme toujours insatisfait et, si l'on peut dire, itinérant. Et combien de pensées si curieusement semblables à celles des Caves du Vatican: haine de la contrainte extérieure, absence d'obligations sociales et morales, attrait du hasard et de l'imprévu, curiosité insatiable, soudaineté des décisions, recherche des contraintes imposées par soi-même, dégoût de la

logique et de la nécessité, amour de l'inconséquence et de la fantaisie, horreur du calcul et de la responsabilité. Même si Gide n'y parle pas de l'acte gratuit comme tel, on y trouve déjà la plus grande partie des éléments de base dont la fusion engendrera l'acte gratuit.

L'Immoraliste, plus encore que Les Nourritures terrestres, présente des actes si singuliers qu'il semble que Gide n'aurait eu qu'à écrire les mots "acte gratuit" pour que tout de suite on les reconnaisse comme tels. Par exemple, comment expliquer que Michel, observant l'enfant Motkir voler une paire de ciseaux, non seulement ne fasse rien pour l'arrêter, mais encore prétende n'avoir rien vu et, même, cache le larcin.

> Quand j'eus laissé à Motkir tout le temps de me bien voler, je me tournai de nouveau vers lui et lui parlai comme si rien ne s'était passé. (...) plutôt que dénoncer Motkir, (j'imaginai) je ne sais quelle fable pour expliquer la perte des ciseaux[56].

Evidemment, on pense au besoin forcené de libération et à l'intense curiosité de toutes les manifestations de la vie qu'éprouve Michel - ces dispositions font d'ailleurs partie de l'atmosphère de l'acte gratuit - mais il reste quelque chose d'inexpliqué et d'inquiétant dans son

---

56 L'Immoraliste, PLE I, p. 395.

attitude. De même, quelle signification attacher aux mots de Michel qui, après s'être fait couper la barbe, de façon à faire "peau neuve" même physiquement, déclare:

> Voilà tout ce que mon être neuf, encore désoeuvré, trouvait à faire. Je pensais qu'il naîtrait de lui des actes étonnants pour moi-même; mais plus tard; plus tard, me disais-je, - quand l'être serait plus formé. Forcé de vivre en attendant, je conservais, comme Descartes, une façon provisoire d'agir[57].

Enfin, quels sentiments l'animent quand il oblige à voyager sa femme Marceline, gravement malade? Cette "espèce d'entêtement dans le pire[58]", n'est-ce pas le résultat de sa super-curiosité nietzschéenne? Quel désir trouble et presque criminel de liberté chez cet être "fort", et quelle volontaire ignorance de toute morale, de toute convenance et de tous sentiments "normaux"! Réfléchit-il vraiment aux gestes qu'il pose? Ou bien est-il emporté sans résistance par sa passion aveugle? Dans l'esprit surgit un doute que n'apaisent pas les explications faciles.

De plus, quel réquisitoire contre la morale, l'imitation, les principes, la contrainte et le passé que

---

57 Ibid., p. 403.

58 Ibid., p. 467.

les conseils successifs de Ménalque à Michel ... Il faut à la fin se poser la question: quelles actions peut-on attendre de celui qui accepte le critère suivant:

> Je ne prétends à rien qu'au naturel, et, pour chaque action, le plaisir que j'y prends m'est signe que je devais la faire[59].

Ménalque suggère même que le but d'une action est avant tout d'être belle; qu'elle soit morale n'effleure même pas son esprit. Michel finit par absorber la pensée de son maître. Bientôt, il décrira ainsi l'attrait qu'exerce sur lui un de ses employés, Pierre:

> Un surtout m'attirait: il était assez beau, grand, point stupide, mais uniquement mené par l'instinct; il ne faisait jamais rien que de subit, et cédait à toute impulsion de passage[60].

Peu à peu, Michel entre en pleine possession de son être neuf. On reconnaît en cet homme à peine sorti du cocon une sorte de grand frère de Lafcadio ou, mieux encore, une première version de Lafcadio ...

> Qu'allais-je faire? je ne sais pas. (...) Je marchais au hasard, sans but, sans désir, sans contrainte. Je regardais tout d'un oeil neuf; j'épiais chaque bruit, d'une oreille plus attentive; je humais l'humidité de la nuit; je posais ma main sur des choses; je rôdais[61].

---

59 Ibid., p. 431.

60 Ibid., p. 442.

61 Ibid., p. 461.

L'ACTE GRATUIT DANS L'OEUVRE

Après L'Immoraliste, c'est La Porte étroite qu'il convient d'examiner. Ce choix peut étonner à plus d'un titre. Car ce livre est précisément celui qui, dans le "balancement" caractéristique de Gide d'un extrême à l'autre, fait contrepoids à L'Immoraliste et en est comme l'antidote; de plus, c'est en vain qu'on y cherche des allusions à l'acte gratuit au niveau des mots, des petits gestes anodins ou même dans des passages théoriques ou didactiques. Dans ce récit linéaire d'une rigoureuse simplicité, Gide ne s'est permis aucune incartade.

Et cependant ... Lorsqu'on envisage le dessin entier de cette oeuvre et qu'on songe à Alissa qui sacrifie son amour pour Jérôme au profit d'une problématique ambition religieuse, on arrive à penser qu'il ne s'agit peut-être là que d'une sorte d'acte gratuit prolongé ou à retardement. Cette impression s'en trouve même renforcée: contrairement au meurtre commis par Lafcadio, le sacrifice d'Alissa ne s'accompagne d'aucune considération intellectuelle et se situe véritablement au niveau de l'inconscient ou du subconscient. Evidemment, les diverses péripéties de cette auto-immolation et les nombreuses manifestations d'ascétisme semblent justifiées, motivées par le fait que Alissa considère la sainteté comme un but supérieur

à l'amour et comme une inéluctable obligation[62]. Mais ce qui est moins sûr, c'est que cet objectif élevé soit réel. C'est là précisément l'émouvante tragédie de La Porte étroite: le Journal d'Alissa n'est pas, comme on l'a cru, le témoignage d'une faiblesse de l'héroïne après son ascension vertigineuse ou des derniers soubresauts de son amour pour Jérôme; il est bien plutôt ce doute épouvantable et inavoué d'Alissa dans le but qu'elle s'est proposé ou, comme elle le dit, dans "ce rocher où je ne puis atteindre[63]". Elle n'arrive plus à maintenir devant elle cette vague image de son but qui s'effrite et se défait:

> Je m'efforce d'agir avec raison, mais au moment de l'action, les raisons qui me faisaient agir m'échappent, ou me paraissent folles; je n'y crois plus ...
>
> Les raisons qui me font le fuir? Je n'y crois plus ... Et je le fuis pourtant, avec tristesse, et sans comprendre pourquoi je le fuis[64].

Or ce but n'existe peut-être pas (c'est sans aucun doute ce que Gide, caché derrière son livre, souffle au lecteur ...); et Alissa n'arrive plus à sans cesse le reconstruire devant elle; malgré elle, l'illusion recherchée lui échappe et, partant, son courage et sa force.

---

62 Voir La Porte étroite, PLE I, p. 564 et 565.

63 Ibid., p. 595.

64 Ibid., p. 587.

Elle n'arrive plus à décider qui, de Dieu ou de Jérôme, est l'ombre ou la proie. Or si Dieu était l'ombre, quel acte gratuit que le sacrifice et la mort d'Alissa ...! C'est ce que surent constater Robert Mallet et Paul Claudel, quoique ni l'un ni l'autre ne semble avoir poursuivi jusqu'au bout le développement de leur pensée:

> La vie d'Alissa qui renonce au bonheur avec cette gratuité dans le bien, comparable, sur le plan rationnel, à la gratuité dans le mal dont Lafcadio donnera l'exemple, la volonté obstinée d'une piété débarrassée de tout désir de récompense, paraissent à Paul Claudel des sacrifices d'une utilité douteuse. Il semble qu'il brûle de dire: "Si Alissa avait été catholique, guidée par son sens de l'abnégation, elle serait entrée au couvent et son sacrifice, alors, aurait été utile." Mais il évite les propos trop combatifs[65].

Gide lui-même saura distinguer dans l'attitude d'Alissa une gratuité qui proviendrait de deux sources différentes. La première est le protestantisme, comme il l'explique à Claudel:

> C'est une école d'héroïsme dont je crois que mon livre dégage assez bien l'erreur; elle gît précisément dans cette sorte d'infatuation supérieure, de capiteux mépris de la récompense qui vous offusque, de cornélianisme gratuit. Mais elle peut être accompagnée de réelle noblesse[66]...

---

65 Robert Mallet. Préface à Paul Claudel et André Gide, Correspondance, 1899-1926, Paris, Gallimard, 1949, p. 17.

66 Lettre à Paul Claudel en date du 18 juin 1909, dans Paul Claudel et André Gide, Correspondance,1899-1926, op. cit., p. 103-104. C'est nous qui soulignons.

Enfin Gide est également d'avis que le sacrifice d'Alissa est "très essentiellement français[67]". Cette "sorte de sursaut d'héroïsme, non volontaire, inconscient presque, irrésistible et spontané[67]" n'est pas, croit-il une invention nouvelle:

> C'est de cette particularité de l'âme française que plus tard, à ne le prendre que par le côté tout extérieur de parade (toujours plus aisément compris), M. Rostand saura façonner son "panache"[67].

Le problème de l'acte gratuit dans Les Faux-monnayeurs est autrement complexe. Officiellement, il a disparu, en ce sens qu'il n'en est pas directement question. Mais en réalité, il ne s'est guère que "civilisé". Il a perdu son tranchant et son air de défi et de provocation; son déguisement est si réussi qu'il semble que Gide soit finalement arrivé à l'extraire du domaine des idées pures et à le faire "coller" parfaitement à la réalité. Aussi l'acte gratuit ne mérite-t-il presque plus son nom dans Les Faux-monnayeurs.

Initialement, le héros principal des Faux-monnayeurs devait être Lafcadio, le même que celui qui évoluait dans Les Caves du Vatican. Mais remettre Lafcadio ainsi en vedette, c'était se condamner à faire revivre tout ce que

---

67 Nouveaux Prétextes, Paris, Mercure de France, 1947, p. 152-153.

ce personnage représentait, c'est-à-dire surtout l'acte gratuit. Gide s'aperçut que ce projet le limitait trop:

> La grande question à étudier d'abord est celle-ci: puis-je représenter toute l'action de mon livre en fonction de Lafcadio? Je ne le crois pas. Et sans doute le point de vue de Lafcadio est-il trop spécial pour qu'il soit souhaitable de le faire sans cesse prévaloir[68].

Gide suivit son propre conseil, fit disparaître Lafcadio et redistribua son âme dans plusieurs personnages, dont Olivier, Boris, Edouard, et surtout Bernard. Ce dernier est une sorte de frère cadet de Lafcadio, moins audacieux et moins cynique.

Le livre touffu que sont Les Faux-monnayeurs apparaît comme un vaste carrefour où se donnent rendez-vous la plus grande partie des traits gidiens et où se retrouvent nombre d'idées et de thèmes déjà présents dans les livres antérieurs. Dans cette "somme" se reconstitue presque parfaitement l'atmosphère si particulière qui semble essentielle à la génération de l'esprit de gratuité. On assiste à la naissance d'une foule de ces petites actions et de ces événements anodins dont on cherche en vain une motivation satisfaisante.

---

68 Le Journal des Faux-monnayeurs, dans OC, tome 13, p. 14.

Ce sont, chez Bernard, fils **adultérin** de Madame Profitendieu, la même désinvolture, la même audace, la même hâte, la même curiosité, les mêmes brusqueries, le même mépris de l'argent et de la nécessité, le même souci de se contraindre lui-même, le même abandon à l'inspiration du moment. Même son ami Olivier le constate: "Oh! parbleu, toi tu oses toujours tout. Tout ce qui te passe par la tête, tu le fais[69]." A titre d'exemples, on peut penser à la curiosité qui pousse Bernard à forcer la console où sa mère cache sa correspondance privée; à son brusque départ de la maison du juge d'instruction Albéric Profitendieu, alors qu'il est sans emploi et presque sans argent; à la façon désinvolte avec laquelle il dépense les quatorze sous qui lui restent en poche, en donnant même deux en pourboire et deux en aumône; au vol de la valise d'Edouard et à la lecture indiscrète des papiers personnels de ce dernier; à sa visite impromptue à Laura, maîtresse de Vincent Molinier et amie d'Edouard.

Les Faux-monnayeurs contiennent plusieurs autres indices semblables. Un des plus importants est l'analyse de l'attitude de Vincent Molinier par Gide lui-même. Frère d'Olivier, Vincent avait connu Laura Douviers dans une

---

69 Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 956.

maison de santé à Pau. Tous deux se croyaient atteints de tuberculose. Laura devint la maîtresse de Vincent et bientôt fut enceinte. Ce dernier jura d'abord de ne pas la délaisser. Mais une fois que, guéris, ils furent revenus à Paris, Vincent repoussa Laura, dépensa follement l'argent destiné à défrayer l'accouchement et l'abandonna à son sort. Ce changement chez Vincent, Gide voulut en donner l'explication complète qui suit:

> Il s'agit de bien séparer les époques:
> 1. Un motif noble (ou charitable) qu'il met en avant pour couvrir une vilenie. Il sait bien que sa famille aurait besoin de cette somme, mais ce n'est pas par égoïsme qu'il la détourne (le sophisme du bon motif).
> 2. Somme reconnue insuffisante. Espoir chimérique et besoin urgent de la grossir.
> 3. Besoin, après la perte, de se sentir "au-dessus de l'adversité".
> 4. Renoncement au "bon motif". Théorie de l'action gratuite et <u>immotivée</u>. La joie immédiate.
> 5. Griserie du gagnant. Absence de réserve[70].

On aura remarqué les mots: "Théorie de l'action gratuite et <u>immotivée</u>". Gide les a enlevés des <u>Faux-monnayeurs</u> où il a recopié ce texte après l'avoir corrigé et augmenté. La seule phrase qui les rappelle est celle-ci: "Théorie de l'immanence, de la totalité dans l'instant: de la joie

---

70 <u>Le Journal des Faux-monnayeurs</u>, op. cit., p. 13.

gratuite, immédiate et immotivée[71]". Cette allusion indirecte est unique. Et bien que Vincent risque au jeu l'argent destiné à Laura, qu'il l'abandonne sans raison suffisante et qu'il se jette dans l'univers artificiel de Lady Griffith et de Passavant, son "acte gratuit" est peu convaincant et passe inaperçu. Tout au plus retient-on sa peur des conséquences et des responsabilités.

Combien plus révélateurs sont au contraire d'autres épisodes du roman ... Ainsi, de retour à Paris après le voyage à Saas-Fée, Bernard sent en lui tant de joie et d'énergie inutilisée qu'il confie à son ami Olivier:

> Sais-tu l'acte par lequel il me semble parfois que je m'exprimerais le mieux? C'est ... Oh! je sais bien que je ne me tuerai pas; mais je comprends admirablement Dmitri Karamazov, lorsqu'il demande à son frère s'il comprend qu'on puisse se tuer par enthousiasme, par simple excès de vie ... par éclatement[72].

Impressionné, Olivier ajoute qu'il comprend qu'on puisse se tuer dans de telles circonstances, mais seulement "après avoir goûté une joie si forte que toute la vie qui la suive en pâlisse[73]". Il semble que le lendemain il atteigne un tel sommet de joie en compagnie d'Edouard, car

---

71 Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 1046.

72 Ibid., p. 1151.

73 Ibid., p. 1152.

il tente de se suicider en laissant s'échapper le gaz d'un robinet de chauffe-bain.

On pense ensuite au cynisme exaspéré et desséchant d'Armand Vedel qui tourne en ridicule tout sentiment, toute affection et tout idéal, et qui est pris de panique devant les limites de son être et de son existence. C'est lui qui, d'un geste spontané et inexplicable, enferme pour la nuit son ami Bernard et sa propre soeur Sarah dans une chambre, les contraignant ainsi à l'amour physique. Dans un moment de sérieux et de lucidité, il confie à Olivier:

> Oui, je crois que c'est ce que j'ai de plus sincère en moi: l'horreur, la haine de tout ce qu'on appelle Vertu. Ne cherche pas à comprendre. Tu ne sais pas ce que peut faire de nous une première éducation puritaine. Elle vous laisse au coeur un ressentiment dont on ne peut plus jamais se guérir[74]...

C'est aussi l'épisode burlesque du banquet des Argonautes où un Alfred Jarry un peu ivre décide soudainement et pour aucune raison: "Et maintenant, nous allons tuder le petit Bercail[75]". Effectivement, il sort un pistolet, met en joue le jeune Lucien Bercail et fait feu. L'arme était chargée à blanc ... Vient ensuite le récit du vol d'un livre, dans une librairie, par le petit

---

74 Ibid., p. 1231-1232.

75 Ibid., p. 1173. "Tuder" est une déformation de "tuer".

Georges Molinier. Comme Michel observait sans rien dire Motkir voler une paire de ciseaux, Edouard regarde faire Georges passivement. Ce dernier ne remet le livre à sa place que parce qu'il s'aperçoit qu'Edouard surveillait son geste. Edouard qui, dans Les Faux-monnayeurs, tient son propre journal, se souviendra de ce geste absurde. Il croit que cette action est tout à fait irresponsable et que l'enfant même n'aurait su l'expliquer. Quant à la raison du vol, il commente:

> Je ne le sais pas au juste. Sûrement pas par réel besoin. Mais pour se procurer certains avantages; pour ne pas rester en arrière de camarades plus fortunés ... que sais-je? Par propension native et simple désir de voler[76].

On rencontre également l'étrange personnage de Cob-Lafleur. Il appartient, selon Armand, à la catégorie "des gens qui éprouvent le besoin d'agir contre leur propre intérêt[77]". Et en effet, Cob-Lafleur met tout en oeuvre, quoique sans raison apparente, pour indisposer Passavant dont il voulait devenir le secrétaire[78]. Enfin, il faut ajouter le nom du vieux La Pérouse qui est littéralement hanté par la

---

76 Ibid., p. 1223.

77 Ibid., p. 1228.

78 Ibid., p. 1227.

motivation de ses actes. Il est d'avis que Dieu est un être vengeur et cynique qui joue avec les hommes "comme un chat avec une souris[79]". Cette conception de Dieu s'amusant avec des marionnettes rappelle irrésistiblement le Miglionnaire du Prométhée mal enchaîné qui distribuait des actes gratuits et faisait croire aux hommes qu'ils étaient libres.

> J'ai compris que ce que nous appelons notre volonté, ce sont les fils qui font marcher la marionnette, et que Dieu tire. Vous ne saisissez pas? Je vais vous expliquer. Tenez: je me dis à présent: "Je vais lever mon bras droit"; et je le lève. (Effectivement il le leva.) Mais c'est que la ficelle était déjà tirée pour me faire penser et dire: "Je veux lever mon bras droit"... Et la preuve que je ne suis pas libre, c'est que si j'avais dû lever l'autre bras, je vous aurais dit: "Je m'en vais lever mon bras gauche"... Non; je vois que vous ne comprenez pas. Vous n'êtes pas libre de me comprendre ... Oh! je me rends bien compte, à présent, que Dieu s'amuse. Ce qu'il nous fait faire, il s'amuse à nous laisser croire que nous voulions le faire. C'est un vilain jeu[80]...

Cependant, aucune de ces étrangetés ne s'apparente autant à l'acte gratuit véritable que le suicide du petit Boris, petit-fils de La Pérouse. Enfant complexe et tourmenté, il est d'abord, dans Les Faux-monnayeurs, sous les soins de la doctoresse polonaise Sophroniska. Une première

---

79 Ibid., p. 1027.

80 Ibid., p. 1133.

conversation entre lui et sa petite amie Bronja laisse entrevoir la nature de son problème:

> Tu ne veux pas venir te promener?
> - Oui, je veux bien. Non, je ne veux pas.
> Les deux phrases contradictoires étaient dites d'une seule haleine. Bronja ne retint que la seconde et reprit:
> - Pourquoi?
> - Il fait trop chaud, il fait trop froid. (Il avait laissé la lorgnette.)
> - Voyons, Boris, sois gentil. Tu sais que cela ferait plaisir à maman que nous sortions ensemble. Où as-tu mis ton chapeau?
> - Vibroskomenopatof. Blaf blaf.
> - Qu'est-ce que ça veut dire?
> - Rien.
> - Alors pourquoi le dis-tu?
> - Pour que tu ne comprennes pas.
> - Si ça ne veut rien dire, ça m'est égal de ne pas comprendre.
> - Mais si ça voulait dire quelque chose, tu ne comprendrais tout de même pas[81].

Toute l'attention et la psychologie de Madame Sophroniska ne réussiront pas à le "guérir".

A la fin du livre, le petit Boris est admis dans la Confrérie des Hommes forts, sorte de petit club fondé par trois compagnons de classe: Ghéridanisol, Georges Molinier, et Philippe Adamanti. Leur devise: "L'homme fort ne tient pas à la vie[82]". A la suite de circonstances assez sordides, Boris est amené à prouver qu'il est

---

81 Ibid., p. 1071.

82 Ibid., p. 1238.

réellement un "homme fort" en se tirant en pleine étude une balle dans la tête. Piqué, Boris accepte le défi: il tombe mort devant les élèves et son grand-père La Pérouse. Son acte se rapproche davantage de ceux des héros de Dostoïevsky que de ceux de Lafcadio, car il n'est pas difficile d'y trouver plusieurs motifs, comme la mort de son amie Bronja et les incessantes moqueries de ses camarades. De plus, son acte gratuit en suppose un autre, qui est beaucoup plus troublant: le pistolet utilisé par Boris devait être chargé à blanc; mais par un cynisme inexplicable, Ghéridanisol y avait introduit une balle, ce dont il était parfaitement conscient. Avant que le suicide n'ait lieu, Gide présente ainsi ce dangereux collégien:

> La Confrérie des Hommes forts n'eut pour raison d'être d'abord que le plaisir de n'y point admettre Boris. Mais il apparut à Ghéridanisol bientôt qu'il serait au contraire bien plus pervers de l'y admettre; ce serait le moyen de l'amener à prendre tels engagements par lesquels on pourrait l'entraîner ensuite à quelque acte monstrueux. Dès lors cette idée l'habita; et comme il advient souvent dans une entreprise, Ghéridanisol songea beaucoup moins à la chose qu'aux moyens de la faire réussir; ceci n'a l'air de rien, mais peut expliquer bien des crimes[83].

---

83 Ibid., p. 1238.

Outre ces gestes par lesquels s'exprime dans une mesure variable l'esprit de gratuité, Les Faux-monnayeurs reprennent une fois encore toute une kyrielle d'idées maintenant familières dont l'acte gratuit s'entoure comme d'une aura. Entre autres, on y retrouve le sentiment de l'irréalité du monde sensible, la conception d'une finalité "faible" et incapable d'emporter l'assentiment dans un sens quelconque, l'impuissance à décider entre deux stimulus d'égale intensité et, partant, le refus du choix, que combat à son tour une véritable horreur de l'indécision. S'ajoutent encore l'amour du jeu, l'obsession d'une liberté humaine dirigée, donc partielle et dominée par le déterminisme, et la proposition que l'acte doit être une oeuvre d'art, les oeuvres d'art n'étant autre chose que des actes "arrêtés". On y lit encore l'éloge de l'inconséquence:

> Inconséquence des caractères. Les personnages qui, d'un bout à l'autre du roman ou du drame, agissent exactement comme on aurait pu le prévoir ... On propose à notre admiration cette constance, à quoi je reconnais au contraire qu'ils sont artificiels et construits.
>
> (...) L'individu, plus il est de fonds généreux et plus ses possibilités foisonnent, plus il reste dispos à changer, moins volontiers il laisse son passé décider de son avenir[84].

---

84 Ibid., p. 1201-1202.

... et l'éloge de la disponibilité:

> Lorsque j'étais plus jeune, je prenais des résolutions, que je m'imaginais vertueuses. Je m'inquiétais moins d'être qui j'étais, que de devenir qui je prétendais être. A présent, peu s'en faut que je ne voie dans l'irrésolution le secret de ne pas vieillir[85].

Gide propose aussi de "vivre sans but[86]", c'est-à-dire "d'aller devant, tout droit[86]"; ceci ne signifie cependant pas qu'on doive s'en remettre à l'aventure:

> C'est alors que je me suis demandé comment établir une règle, puisque je n'acceptais pas de vivre sans règle, et que cette règle je ne l'acceptais pas d'autrui.
>
> - La réponse me paraît simple: c'est de trouver cette règle en soi-même; d'avoir pour but le développement de soi[87].

C'est en ce sens que Gide a écrit cet axiome devenu célèbre: "Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant[87]". Cet idéal entraîne enfin le refus de tout engagement qui pourrait mettre en danger l'épanouissement de l'individu. Cette idée est longuement discutée et illustrée dans Les Faux-monnayeurs par l'épisode de la rencontre et de la lutte de Bernard avec un ange[88].

---

85 Ibid., p. 1202.

86 Ibid., p. 1214.

87 Ibid., p. 1215.

88 Ibid., p. 1208-1212.

Le personnage d'Edouard, avatar de Gide lui-même, est une sorte de Lafcadio vieilli et un peu assagi; il conserve cependant maints traits singuliers qui rappellent que chez lui l'adolescent n'est pas mort et qu'il demeure capable de bien des incongruités. Qu'on en juge par ses propres paroles ...

> Le danger, c'est que je prends à tout événement inattendu un amusement si vif qu'il me fait perdre de vue le but à atteindre.
>
> Revu Laura. Mon désir d'obliger s'exaspère dès qu'il s'y mêle quelque difficulté, dès qu'il doit s'insurger contre le convenu, le banal et le coutumier[89].

Laura, qui le connaît et l'estime, trace de lui le portrait suivant:

> A vrai dire, je ne sais pas ce que je pense de lui. Il n'est jamais longtemps le même. Il ne s'attache à rien; mais rien n'est plus attachant que sa fuite. Vous le connaissez depuis trop peu de temps pour le juger. Son être se défait et se refait sans cesse. On croit le saisir ... c'est Protée. Il prend la forme de ce qu'il aime. Et lui-même, pour le comprendre, il faut l'aimer[90].

En dernier lieu, on constate que l'acte gratuit acquiert une dimension nouvelle, dans Les Faux-monnayeurs, à la suite de la création du personnage de Boris. Les

---

89 Ibid., p. 1058.

90 Ibid., p. 1094.

troubles qu'éprouve cet enfant justifient l'intervention d'un autre personnage: Madame Sophroniska, qui est versée en psychologie. Par ce truchement, Gide laisse clairement entendre que les actions de Boris ne sont pas réellement "gratuites", c'est-à-dire spontanées, inexplicables et immotivées. Il existe, suggère-t-il, des causes aux agissements et aux troubles de cet enfant. Elles sont enfouies au plus profond de son être: il s'agit de savoir les découvrir, par exemple en analysant ses rêves. D'où ce passage important et unique dans les livres de Gide:

> Invention, imagination maladive ...
> Non! ce n'est pas cela. Les mots nous trahissent. Boris, devant moi, rêve à voix haute. Il accepte tous les matins de demeurer, une heure durant, dans cet état de demi-sommeil où les images qui se proposent à nous échappent au contrôle de notre raison. Elles se groupent et s'associent, non plus selon la logique ordinaire, mais selon des affinités imprévues; surtout, elles répondent à une mystérieuse exigence intérieure, celle même qu'il m'importe de découvrir; et ces divagations d'un enfant m'instruisent bien plus que ne saurait faire la plus intelligente analyse du plus conscient des sujets. Bien des choses échappent à la raison, et celui qui, pour comprendre la vie, y applique seulement la raison, est semblable à quelqu'un qui prétendrait saisir une flamme avec des pincettes[91].

Cette idée qu'il se cache derrière chaque action un motif mystérieux et souvent ignoré, vrai moteur de l'action, revient encore dans le passage suivant:

---

91 Ibid., p. 1075.

> Je ne nie pas qu'il y ait, de par le monde, des actions nobles, généreuses, et même désintéressées; je dis seulement que derrière le plus beau motif, souvent se cache un diable habile et qui sait tirer gain de ce qu'on croyait lui ravir[92].

Ces considérations tardives sont troublantes. Gide a-t-il voulu suggérer une logique et un sens caché à l'acte gratuit? Pourquoi ce rapprochement soudain de l'univers psychologique des personnages de Dostoïevsky ...? Car il faut bien admettre qu'à l'exception de l'épisode de Boris, rien dans les livres de Gide ne laissait supposer une explication semblable. Somme toute, on a l'impression que cette solution tardive est vraiment trop facile ... Mais il faut attendre des commentaires plus substantiels.

Dans les oeuvres secondaires de Gide, surtout dans son théâtre, on relève encore un assez grand nombre d'actes étranges et facilement assimilables à l'esprit de gratuité. Oedipe, en particulier, contient plus d'un exemple de gestes inconséquents et impulsifs. Il n'y a là rien d'étonnant, puisque Oedipe lui-même explique ainsi la façon dont il agit habituellement:

---

92 Ibid., p. 1109.

> Je raisonne mal; la logique n'est pas mon fort; je procède par intuition. Il y en a qui se demandent à tout bout de champ et dans tous les embarras de voitures: dois-je céder le pas? ai-je le droit de passer outre? Pour moi, j'agis toujours comme conseillé par un dieu[93].

L'Art bitraire présente deux actes difficilement explicables; le premier est celui de l'enfant Marc-Olivier, garçon doux et paisible, qui étouffe des perruches qu'il adore en les "pressant spasmodiquement entre ses cuisses nues[94]". Gide ajoute en guise d'explication que ce "geste inconsidéré, qu'il accomplissait en dépit de lui, contre lui, venait de l'initier au plaisir[94]". Dans ce même texte, on lit l'histoire d'un certain comte qui contremande un voyage alors que femme, enfant, confidente et abbé sont déjà tous dans la voiture, prêts à partir. Gide commente:

> Et cela, remarquez, sans alléguer aucun motif, sans fournir aucune raison à ce brusque revirement qui prenait, aux yeux de tous les serviteurs, aux yeux de la comtesse même, la couleur et l'allure de l'arbitraire[95]...

Quelques instants plus tard, le comte change encore brusquement d'avis et crie: "Refaites vos paquets! Nous

---

93 Oedipe, dans Théâtre, Paris, Gallimard, 1942, p. 254.

94 L'Art bitraire, dans Rencontres, Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1948, p. 141.

95. Ibid., p. 138.

partons[96]."

Le sujet même de la pièce intitulée Le Treizième Arbre est un acte inconscient assez étrange: on cherche à identifier celui qui a dessiné sur un platane une figure obscène. Après enquête, on découvre que la coupable est une certaine comtesse, celle-là même que le dessin avait scandalisée. Elle ne se souvient toutefois de rien; tout au plus s'est-elle "sentie prise d'un trouble étrange, une sorte d'engourdissement séraphique[97]". Gide prétend expliquer par la psychologie ce comportement mystérieux en faisant dire à un personnage de la pièce, le docteur:

> ... ces instincts qui jadis nous poussaient au crime, plus ou moins mal domptés, réprimés, se manifestent encore par un tas de bizarreries, de tics, de menus actes saugrenus, dont le plus souvent nous n'avons même pas conscience[98].

Dans les pièces de théâtre que Gide a écrites au tout début du siècle, les exemples sont encore plus nombreux et plus convaincants. Saül apparaît comme un personnage au caractère instable et impulsif; livré tout entier à ses démons, il obéit aveuglément à tous ses caprices et

---

96 Ibid., p. 143.

97 Le Treizième Arbre, dans Théâtre, Paris, Gallimard, 1942, p. 362.

98 Ibid., p. 344.

à toutes ses tentations. Deux de ses sujets en savent quelque chose:

> Johel: Scrutons, barbier, scrutons! ... Mais où diable as-tu pris que le roi n'avait pas de volonté?
> Le Barbier: Ah! pardon! je n'ai pas dit cela; je t'ai dit qu'elle était malade; c'est par soubresauts qu'elle opère.
> Johel: Fais attention qu'elle ne soubresaute pas sur nous! hein! - Elle est ainsi plus que jamais redoutable. Ses décisions semblent immotivées[99].

En effet, ses décisions sont incompréhensibles: pourquoi tue-t-il sa femme? pourquoi aime-t-il David? pourquoi commande-t-il du vin qu'il ne veut plus boire quand on le lui apporte? pourquoi ce brusque départ pour aller voir la sorcière? pourquoi fait-il essayer au petit Saki sa couronne royale pour la lui enfoncer ensuite dans la tête? ... Autant de questions sans réponses, si ce n'est peut-être ce manque total de direction aux forces qui sont en lui.

Contrairement à Saül, le roi Candaule n'est pas cruel, mais plutôt débonnaire.

> ... Si le roi nous retient ici dans les fêtes
> .....
> Ce n'est par politique ni par sottise,
> Mais, comme tu me le disais,
> Par une sorte de générosité indécise[100].

---

99 Saül, dans Théâtre, Paris, Gallimard, 1942, p. 68-69.

100 Le Roi Candaule, dans Théâtre, Paris, Gallimard, 1942, p. 174.

Cette curieuse générosité semble bien être le résultat d'une maladie assez semblable à celle sont souffre Saül: tous deux s'ennuient et n'ont ni but ni direction. Cette maladie transparaît dans le don que le roi fait de sa femme Nyssia à Gygès. De même, si on peut comprendre que c'est par jalousie que ce dernier a tué sa propre femme - encore qu'on ne puisse voir dans ce geste rien d'"admirable", comme le dit le roi - on n'arrive pas à bien comprendre pourquoi il tue Candaule. Il est vrai que Nyssia crie "Frappe! Frappe!", mais sans doute Gygès lui-même ne saurait-il répondre à la question du roi Candaule: "Pourquoi m'as-tu frappé[101]?"

De toute les pièces de Gide, c'est Philoctète qui présente la meilleure illustration de l'acte gratuit. Abandonné sur une île assiégée par les glaces, Philoctète n'a pour toute défense que son arc. Comme cet arc a le pouvoir d'assurer la victoire des Grecs sur les Troyens, Ulysses et Néoptolème viennent pour le lui prendre. Mais spontanément, Philoctète le leur donne. Cette action, on s'en doute, n'est motivée ni par la peur, ni par l'espoir d'une récompense, ni surtout par le désir d'aider sa patrie à remporter la victoire:

---

101 Ibid., dans Théâtre complet, tome 2, Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1947, p. 143.

> Je me dévoue, oui, mais ce n'est pas pour la Grèce ... Je ne regrette qu'une chose, c'est que mon dévouement serve à la Grèce ... Et non, je ne le regrette même pas[102]...

Puisqu'il en est ainsi, pourquoi son dévouement qui mène au dénuement le plus complet? A Néoptolème qui le presse de lui confier la raison d'un geste aussi désintéressé, Philoctète donne une réponse énigmatique:

> Néoptolème: Se dévouer à quoi, Philoctète? Au-dessus des dieux, qu'y a-t-il?
> Philoctète: Il y a ... (Il se prend la tête dans les mains, comme accablé.) Je ne sais plus. Je ne sais pas ... Ah! ah! Soi-même!... Je ne sais plus parler, Néoptolème ...
> Néoptolème: ... Se dévouer à quoi? Dis, Philoctète ...
> Philoctète: ... Se dévouer ... se dévouer[103]...

Contrairement à Prométhée qui prêchait le besoin de se dévouer à son aigle-morale, Philoctète ne trouve que les mots: "Soi-même!" Germaine Brée a cru bon de parler à ce propos d'une "morale du sacrifice gratuit, une morale esthétique pourrait-on dire[104]" ...

Sans doute ne suffit-il pas d'extraire l'acte gratuit de son contexte et de le mettre en lumière pour

---

102 Philoctète, dans OC, tome 3, p. 57.

103 Ibid., p. 48.

104 Germaine Brée, André Gide, l'insaisissable Protée, Paris, Les Belles Lettres, 1953, p. 136.

qu'il perde d'un coup le voile d'étrangeté et de mystère dont jusqu'à présent il s'entourait. Pourtant, dégagé un peu de l'épaisse gangue où il se trouvait, il semble qu'on puisse mieux l'examiner et surtout qu'on soit plus en mesure d'estimer la valeur des interprétations et des explications dont il a fait l'objet dans le passé. Mais avant d'entreprendre cette étude, il est encore d'autres actes gratuits qui demandent à être mis à jour.

CHAPITRE II

GIDE ET L'ACTE GRATUIT

Dans Le Journal des Faux-monnayeurs, Gide écrivait: "Ce qui manque à chacun de mes héros, que j'ai taillés dans ma chair même, c'est ce peu de bon sens qui me retient de pousser aussi loin qu'eux leurs folies[105]". Cette réflexion fait voir qu'il reconnaît l'étroite parenté de l'écrivain et de ses personnages. Elle rappelle aussi sa théorie selon laquelle il y a interaction entre l'oeuvre et son auteur; par rétroaction, le livre agit sur l'écrivain, provoquant chez lui une sorte de catharsis et lui permettant de trouver pour son usage personnel une solution au problème proposé dans l'oeuvre. Celle-ci devient bouc émissaire, délivrant l'auteur de son inquiétude en s'en chargeant elle-même. Cette petite phrase rappelle encore indirectement que l'oeuvre proprement littéraire de Gide, soit ses traités, soties, romans et quelques autres livres inclassables, ne sont guère que des transpositions, des ramifications, des extrapolations

---

105 Le Journal des Faux-monnayeurs, op. cit., p. 52.

106 Voir le Journal (La Rocque, 1893), PLE II, p. 40-41.

ou des versions épurées et idéalisées de l'omniprésent Journal; d'où l'image obstinée de vases communicants qui s'impose à l'esprit quand on considère d'un côté l'oeuvre et de l'autre le Journal. Il est donc permis de supposer que puisque l'oeuvre abonde en actes gratuits, on en retrouvera des traces dans le Journal et dans la vie personnelle de Gide. En effet, il est presque certain qu'un jour ou l'autre "ce peu de bon sens" qui le retient généralement de commettre les mêmes folies que ses personnages ne suffira plus. Or il se trouve que le Journal vérifie amplement cette hypothèse; pourtant, personne ne semble avoir encore songé à faire ce rapprochement.

Gide lui-même paraît avoir ignoré une telle possibilité, comme le démontre cette conversation amusante qu'il eut avec Robert Mallet après la représentation de la pièce tirée des Caves du Vatican:

> -Qu'est-ce que Léautaud a pensé au juste de ma pièce, me demanda Gide quelques jours plus tard.
>
> Je lui répondis que Léautaud l'avait sincèrement applaudie.
>
> - Sans réserves?
>
> - Oh si, bien sûr. Mais pas d'ordre littéraire.
>
> Il me pressa d'être plus explicite.
>
> - Léautaud m'a dit: "Avoir si bien imaginé le crime, ça peut prouver qu'on a en soi des idées plutôt troubles, qu'on serait capable, à l'occasion... eh! eh!...

> - Quoi? Il a pensé que j'aurais pu agir comme mon personnage?
> - Oui.
> - C'est simpliste.[107]

Cette dernière repartie est celle d'un vieillard rangé, outré qu'on le pense capable de crime. Pourtant, combien de remarques d'un Gide plus jeune rendent plausible l'hypothèse de Léautaud! N'est-ce pas Gide lui-même qui écrivait: " (...) il n'y a pas de différence essentielle entre l'honnête homme et le gredin. Et que l'honnête homme puisse devenir un gredin voilà le terrible et le vrai[108] ". Plus tôt, il écrivait encore:

> ... je me sentais tout aussi bien capable des plus nobles actions que des pires - capable de n'importe quelle action, dont mon esprit, comme stupéfié, ne pouvait mesurer, ni ne voulait calculer, les conséquences[109].

Maints autres passages de même nature laissent entendre que, sans aller jusqu'au meurtre, Gide était prédisposé à agir gratuitement.

Si le grain ne meurt montre que, encore tout enfant, Gide se laissait aller à des agissements dont on

---

107 Robert Mallet, Une Mort ambiguë, Paris, Gallimard, 1955, p. 91.

108 Journal, (le 3 décembre 1909), PLE II, p. 277.

109 Feuillets (Pérouse, février, vers 1900), PLE II, p. 101.

peut dire tout au moins qu'ils étaient fort étranges et difficilement explicables. On se gardera toutefois de les assimiler à de véritables actes gratuits; en effet, la psychologie d'un enfant troublé et inquiet peut fort bien rendre compte à elle seule de certains gestes logiquement incompréhensibles et certainement étrangers à toute réflexion. Mais ne sont-ce pas là précisément les caractéristiques de l'acte gratuit chez les personnages adultes de Dostoïevsky...?

Comme s'il avait voulu donner le ton de ce qui suivrait, Gide commence son autobiographie en parlant de ses "mauvaises habitudes" précoces, puis, immédiatement ensuite, de deux actions personnelles étranges et ahurissantes, dont voici la première:

> On m'emmenait au Luxembourg; mais je me refusais à jouer avec les autres enfants; je restais à l'écart, maussadement, près de ma bonne; je considérais les jeux des autres enfants. Ils faisaient, à l'aide de seaux, des rangées de jolis pâtés de sable... Soudain, à un moment que ma bonne tournait la tête, je m'élançais et piétinais tous les pâtés[110].

Si l'on peut considérer ce genre de réaction comme fréquent, somme toute, chez un jeune enfant, on ne saurait faire de même pour l'épisode qui suit immédiatement; le petit Gide, alors âgé de quatre ou cinq ans, est invité à aller embrasser sa belle cousine de Flaux, qui porte

---

110 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 350.

"une robe largement échancrée[110]":

> Je m'avançai. La cousine de Flaux m'attira contre elle en se baissant, ce qui découvrit son épaule. Devant l'éclat de cette chair, je ne sais quel vertige me prit: au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. La cousine fit un cri de douleur; j'en fis un d'horreur; puis je crachai, plein de dégoût. On m'emmena bien vite, et je crois qu'on était si stupéfait qu'on oublia de me punir[110].

Il faut s'arrêter ensuite à l'histoire bizarre de la bille. Séjournant à Uzès, le jeune Gide remarqua qu'une bille se trouvait coincée au fond d'un petit trou dans une porte de resserre; incapable de la dégager, la curiosité et la convoitise de l'enfant ne connurent plus de borne. Il attendit une année entière, se laissa croître patiemment l'ongle du petit doigt, puis, de retour à Uzès, réussit à déloger la bille du trou. Sans doute ce fait est-il négligeable, mais il fait bien voir l'étrange pli de l'esprit gidien; cette poursuite puérile reflète déjà, semble-t-il, quelque chose d'insolite, montrant la curiosité d'un enfant pour un but en soi inexistant, mais enjolivé par l'imagination. La réaction du petit Gide à

---

110 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 350.

son propre triomphe est d'ailleurs éclairante:

> Mon premier mouvement fut de courir à la cuisine et de chanter victoire; mais, escomptant aussitôt le plaisir que je tirerais des félicitations de Rose, je l'imaginai si mince que cela m'arrêta. Je restai quelques instants devant la porte, contemplant dans le creux de ma main cette bille grise, désormais pareille à toutes les billes, et qui n'avait plus aucun intérêt dès l'instant qu'elle n'était plus dans son gîte. Je me sentis tout bête, tout penaud, pour avoir voulu faire le malin... En rougissant, je fis retomber la bille dans le trou (elle y est probablement encore) et allai me couper les ongles sans parler de mon exploit à personne[111].

Quand il fut âgé d'environ treize ans, l'éducation de Gide fut confiée au professeur Richard, chez qui vivait Madame Bertrand. Constatant que Gide consacrait trop de temps à s'amuser dans la volière avec un couple de tourterelles, Madame Bertrand décida de concert avec Monsieur Richard que désormais Gide n'irait les voir qu'une fois par jour, à quatre heures, et que la volière serait fermée avec un petit cadenas le reste du temps. Contrarié, Gide se rendit au bazar, acheta une double clef avec laquelle il pouvait ouvrir la porte de la volière, et pénétra dans le lieu défendu avec l'espoir d'y être vu. Madame Bertrand en fut irritée, lui prédit la

---

111 Ibid., p. 384.

prison pour plus tard... Pourquoi cette incartade? Gide donne plusieurs explications en ajoutant: "(...) qu'on ne cherche point de logique dans l'exposé de mes raisons[112]". Il aurait, croit-il, voulu s'amuser, jouer avec Madame Bertrand, lui montrer qu'elle aurait dû faire appel à son obéissance, qu'il pouvait déjouer sa ruse... Puis finalement, il déclare:

> Je me rendais compte, à mesure qu'elle parlait, qu'il me serait à tout jamais impossible d'éclairer pour elle les mobiles secrets de ma conduite; et, à dire vrai, ces mobiles, je ne les distinguais plus bien moi-même; à présent que l'excitation était retombée, mon espièglerie m'apparaissait sous un jour autre et je n'y voyais plus que sottise[113].

Dans Si le grain ne meurt, Gide évoque également le temps de son amitié avec Armand Bravetel, qui deviendra plus tard Armand Vedel, dans Les Faux-monnayeurs. Cette rencontre n'est caractérisée par aucun acte gratuit, mais l'atmosphère que parvenait à créer Armand au moment où Gide visitait la famille Bravetel était d'une nature si particulière qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître certains éléments nettement compatibles avec l'esprit de

---

112 Ibid., p. 448.

113 Ibid., p. 448-449.

gratuité; si bien qu'au milieu de tant de saugrenu et d'irresponsabilité, on attend, mais en vain, cet acte exemplaire qu'on croit devoir se produire incessamment. Voici comment Gide rappelle ses visites chez cet ami insolent et cynique:

> ... il s'y joignait ici je ne sais quoi de grimaçant et de contraint, de courtois et de saugrenu qui portait à la tête et, au bout de peu de temps, me faisait perdre complètement la notion de la réalité; tout commençait à flotter autour de moi, à se déconsister, à verser dans le fantastique, non seulement le lieu, les gens, les propos, mais moi-même, ma propre voix que j'entendais comme à distance et dont les sonorités m'étonnaient. Parfois il me paraissait qu'Armand n'était pas inconscient de toute cette bizarrerie, mais s'efforçait d'y concourir, tant était juste et pour ainsi dire attendue la note aigre qu'il apportait dans ce concert; (...) moi-même et Dehelly et tous les autres, bientôt, fantoches irréels, nous parlions, nous gesticulions sous la dictée de l'atmosphère que nous avions nous-mêmes créée. On était tout surpris, en sortant, de se retrouver dans la rue[114].

D'autres aventures semblables s'ajoutent, qui forment dans le récit de Si le grain ne meurt des sortes de taches qui arrêtent et étonnent le lecteur. Ainsi, en visite chez la princesse Ouroussof, Gide ouvre tout à coup le piano et se met à jouer la Novellette de Schumann, pièce qu'il savait ne pouvoir bien interpréter; en guise

---

114 Ibid., p. 475-476.

d'explication, il écrit: "je ne sais par quel démon poussé[115]". Rappelant ensuite sa première expérience pédérastique à Sousse, Gide explique son hésitation devant l'acte fatidique en l'attribuant d'abord à la curiosité de ce que l'enfant allait faire pour solliciter son assentiment. Puis il se ravise:

> Mais était-ce bien la curiosité qui me retenait? Je ne sais plus. Le motif secret de nos actes, et j'entends: des plus décisifs, nous échappe; et non seulement dans le souvenir que nous en gardons, mais bien au moment même[116].

Au cours de son deuxième voyage en Afrique, Gide lit les noms d'Oscar Wilde et d'Alfred Douglas sur un tableau d'ardoise d'un hôtel de Blidah, se rendant compte ainsi qu'ils séjournent également dans la ville. Sa première réaction est d'effacer son nom et de quitter la région. Puis il change d'avis et revient à l'hôtel. Pour expliquer cette attitude étrange, Gide émit deux hypothèses, qui sont toutes deux vraisemblables, mais qui n'enlèvent rien au fait:

> Je ne sais plus trop ce qui me fit effacer ainsi mon nom. Dans mon premier récit, j'ai mis en avant la mauvaise honte. Peut-être, après tout, cédai-je simplement à mon humeur insociable. Durant les crises de dépression, que je n'ai

---

115 Ibid., p. 546.

116 Ibid., p. 561.

> que trop connues, pareilles à celle que je traversais alors, je prends honte de moi, me désavoue, me renie, et, comme un chien blessé, longe les murs et vais me cachant. Mais, sur le chemin de la gare, tout en marchant, je réfléchis que peut-être Wilde avait déjà lu mon nom, que ce que je faisais était lâche[117]...

Quelques jours plus tard, une autre saute d'humeur le pousse à s'éloigner de Douglas, brusquement et sans explication; mais une dépêche de ce dernier le fait aussitôt changer d'avis. Gide commente:

> Avec un empressement pervers, j'accueille tout ce qui vient briser ma route; c'est un trait de ma nature que je ne chercherai pas à expliquer, car je ne parviens pas à le comprendre... Bref, interrompant aussitôt mon voyage, je commençai d'attendre Douglas à Sétif, d'aussi bon coeur que je l'avais fui la veille[118].

Cependant, c'est à la mort de sa mère que Gide, poussé par "une sorte d'ivresse morale qui (l') invitait aux actes les plus inconsidérés[119]", posa les gestes les plus étonnants:

> Je commençai par distribuer à des parents même éloignés, dont certains avaient à peine connu ma mère, en manière de souvenirs, les menus bijoux et objets qui, lui ayant appartenu, pouvaient avoir pour moi le plus de prix. Par exaltation, par amour, et par étrange soif de

---

117 Ibid., p. 581-582.

118 Ibid., p. 596-597.

119 Ibid., p. 612.

> dénuement, à l'instant même de m'en saisir, j'aurais donné ma fortune entière; je me serais donné moi-même[119].

Libre et enivré par sa liberté, Gide n'est plus orienté vers aucune direction. Madeleine comptait encore cependant: "ma volonté de l'épouser, seule orientait encore ma vie[119]". Sans souci des périls qui menaçaient son mariage, il résolut de l'épouser, pensant: "toute prudence m'eût paru lâche, lâche toute considération du danger[119]". Le dernier paragraphe de Si le grain ne meurt renferme ces phrases qui définissent assez bien son attitude personnelle à l'égard de la gratuité:

> Nos actes les plus sincères sont aussi les moins calculés; l'explication qu'on en cherche après coup reste vaine. Une fatalité me menait; peut-être aussi le secret besoin de mettre au défi ma nature[120].

Le Journal, qui est beaucoup plus volumineux, est aussi beaucoup plus riche en actes excentriques que Si le grain ne meurt. Cette fois, il est impossible de tourner la difficulté en invoquant la jeunesse de l'auteur, en rappelant sa nature nerveuse en formation ou en cherchant une motivation probable ou plausible aux gestes bizarres qu'il pose. Il faut en outre rappeler que Gide étant un bourgeois et un intellectuel, un "acte gratuit"

---

119 Ibid., p. 612.

120 Ibid., p. 613.

n'aura pas chez lui l'éclat et la couleur d'un geste posé par un homme d'action qui vivrait dans le réel et le concret. L'acte sera chez lui "intellectualisé", en quelque sorte, se manifestant de préférence par la parole, par l'allure de la pensée, même, et par des dérogations aux moeurs de la bonne société.

Dans le Journal plus encore que dans la plupart des livres de Gide, on rencontre un nombre sensiblement élevé de gestes et de situations qui, sans tomber directement dans le domaine de la gratuité, en sont pour ainsi dire le prélude et le conditionnement. Souvent imperceptibles au lecteur dilettante, ils finissent par former en s'accumulant une sorte de pellicule transparente qui les relie entre eux et leur donne une force commune inattendue. On n'en veut pour preuve que ces subites impulsions à parler et à s'extérioriser que Gide attribue à la vanité[121]; son horreur d'avoir l'air d'un homme affairé[122]; ses emportements subits et violents quand la vie lui devient insipide[123]; son désir de partir immédiatement pour Florence à la simple lecture de la lettre d'un ami[124]; ses

---

121 Journal (le 3 avril 1906), PLE II, p. 205.

122 Ibid. (le 10 janvier 1906), p. 195.

123 Ibid. (lundi, le 19 février 1912), p. 371.

124 Ibid. (jeudi, le 22 février 1912), p. 373-374.

irritations enfantines et mal contenues contre les gêneurs[125]; sa manie - qu'il ne s'explique pas lui-même - de prendre l'accent anglais, quand il cause avec un Anglais, ou d'imiter au piano la façon de jouer de son hôtesse, Madame Edwards[126]; la demande d'une cigarette à quelqu'un qui - Gide le sait - lui offre un cigare et n'a pas de cigarettes[127]; sa laborieuse contemplation des oreilles originales des Hérouard[128]; l'impulsion inexplicable de laisser à un garçon un pourboire insuffisant, sous l'oeil même d'un invité[129]; en lisant à haute voix quelques anecdotes de Mardrus, l'"absurde besoin de bisser le mot ou la phrase qui n'avait pas fait, à mon gré, suffisamment rire, encore que sachant parfaitement que ce qui n'a paru d'abord que médiocrement drôle, répété ne paraît plus drôle du tout[130]"; l'entêtement à accompagner trop longtemps Tzara et sa femme, "comme si

---

125 Ibid. (vendredi, le 23 février 1912), p. 374.

126 Ibid. (le 12 novembre 1915), p. 518.

127 Ibid. (le 3 octobre 1916), p. 564.

128 Ibid. (le 22 décembre 1918), p. 643.

129 Ibid. (le 7 mai 1927), p. 836.

130 Ibid. (le 5 janvier 1928), p. 870.

je n'avais pas senti que je les gênais[131]". Ces divers exemples non seulement font sourire, mais donnent à penser que, ceux-ci étant racontés comme accidentellement par Gide lui-même, un observateur impartial en eût pu relever bien d'autres dans la vie de l'auteur.

Mais heureusement, Gide a su observer chez lui maints autres comportements qui sont, plus que des signes avant-coureurs, des agissements qu'on peut comparer sans hésiter à l'acte gratuit. Ainsi, quel est ce besoin de filer longtemps "un honnête mais bizarre guenilleux[132]"? Que Dostoïevsky et Baudelaire aient éprouvé une semblable curiosité n'enlève rien à l'étrangeté de cette action... L'anecdote suivante est encore plus révélatrice; rencontrant dans la rue Jaloux et Miomandre, Gide est pris d'une singulière "attaque" psychologique qu'il décrit ainsi:

> Une sorte de vertige déconcerta en un instant ma volonté, dont aussitôt les freins se relâchèrent; me voici livré à toutes les impulsions sans aveu de la curiosité, de la vanité... à tous ces menus ressorts sans nom que l'on maintient en esclavage

---

131 Ibid. (le 15 septembre 1931), p. 1075.

132 Ibid. (mercredi, juin 1905), p. 161-162.

> et courbés, mais que, parfois, chez moi, une défaillance nerveuse laisse se redresser.... bref, un état de complète anarchie, et, si ce mot ne m'irritait si fort, je dirais: "d'irresponsabilité[133].

Tout n'en reste pas là cependant; l'action suit, décousue, tourmentée, gratuite:

> J'entraîne donc Jaloux et Miomandre, les ramène at home. Nous voici dans mon cabinet. Il appert que je n'ai rien à leur dire, rien à apprendre d'eux. Pourtant j'ai lu le livre de Jaloux et ne l'ai point du tout trouvé mauvais; mais quand je veux lui en parler, je m'entortille dans des restrictions pour marquer à la fois ma franchise et la finesse de mon goût critique. Puis, je ne sais comment, pourquoi - par cette absurde fatalité qui fait Muichkine s'approcher du vase fragile qu'il a peur de briser - je lance Suarès sur le tapis (sujet brûlant, sur lequel je sais que nous ne pourrons pas nous entendre). La lettre que je viens d'écrire à Mauclair, au sujet de Suarès, est dans ma poche; je la garde depuis trois jours, dans l'ignorance de son adresse, que Miomandre me donne aussitôt. J'ai le malheur d'être un peu fat de cette lettre; et surtout d'avoir osé l'écrire. Une démangeaison me vient de la montrer. Allons! je n'y tiens plus. L'enveloppe n'est d'ailleurs pas fermée. Avec le plein sentiment de mon erreur, de ma faute, tenant d'une main tremblante cette feuille que je lis en trébuchant à chaque phrase, je lis. Je lis péniblement, la sueur au front, en me forçant, m'interrompant, scrutant l'effet désastreux de cette lecture, parfaitement lucide et conscient; puis je reprends, je continue[134]...

Un an après cet événement, en 1908, Gide assiste à une vente d'oeuvres d'art aux enchères, rue Drouot.

---

133 Ibid. (le 17 mai 1907), p. 244.

134 Ibid., p. 244-245.

Distrait par la conversation, il y "perd de vue jusqu'aux tableaux[135]"; pourtant, voici que, par un acte gratuit dont lui seul est capable, Gide y achète un Bonnard. Lui-même explique comment cela s'est produit, laissant même entendre que dans le passé il a déjà fait un achat identique:

> On met aux enchères un Bonnard, assez mal fichu mais savoureux; c'est une femme nue, à sa toilette, que j'ai déjà vue je ne sais où. Il monte assez péniblement à 450, 55, 60. Tout à coup j'entends une voix crier: 600! - Et je reste stupéfait, car celui qui vient de crier cela c'est moi-même. Du regard, autour de moi, j'implore une surenchère - car je n'ai nulle envie de ce tableau - mais rien. Je me sens devenir cramoisi, et commence à suer à grosses gouttes. "On étouffe", dis-je à Lebey. Nous sortons.
>
> Absurde, ces impulsions. Déjà pareille aventure m'était arrivée jadis rue Drouot, je me souviens. (...) (Le plus curieux c'est que l'on n'en était qu'en deçà de 500 francs, de sorte qu'en arrondissant la somme c'est seulement à 500 qu'on a fait monter mon enchère, ainsi que la note me l'a montré le lendemain; et pourtant, j'en suis bien certain, c'est 600 francs que j'ai crié[135]).

En date du 6 janvier 1911, le Journal contient un texte assez long dont le but évident est de raconter une nouvelle bizarrerie. Visitant le Louvre, Gide y rencontre un Anglais nommé Freegrove-Wenzer, puis quelques instants plus tard, par hasard, la jeune femme de Vildrac. Ces

---

135 Ibid. (le 16 mai 1908), p. 267. C'est nous qui soulignons.

événements déclenchent chez lui une série d'actions cocasses:

> A partir de ce moment, je commence à trop m'amuser; c'est-à-dire que la curiosité de l'amusement neuf l'emporte sur toute autre considération et je commence à agir comme un fou. Ayant appris que Vildrac est chez Rouveyre, qui doit donner mon portrait ou ma caricature au Mercure, je saute dans une voiture avec mon Anglais et donne l'adresse de Rouveyre au cocher. Chez Rouveyre je trouve, avec Vildrac, son associé que je commence par prendre pour Rouveyre; puis, mon infirmité s'aggravant, lorsque vient Rouveyre lui-même, je le confonds si bien avec l'autre que je crois lui avoir déjà serré la main. (Impossible d'expliquer cela; il m'arrive à présent de cesser de reconnaître la personne à qui je parle; cela dure quelques instants - assez pour me causer une sorte d'angoisse[136]).

Comme si tout cela n'avait pas suffi, Gide prolonge sa visite rocambolesque, multipliant les bévues et semant le malaise:

> A tous trois je dus paraître fou; j'avais souci de paraître à mon aise, de sorte que je parlais trop et trop haut. Rouveyre cependant se tenait tout ployé de côté comme s'il avait une colique; Vildrac disparaissait dans sa barbe; seul l'associé, que je ne connaissais pas, me souriait avec une affabilité excessive; l'Anglais s'effaçait, ou du moins restait hors du cercle que nous formions; il s'accoudait à une cheminée et je ne comprenais plus du tout moi-même pourquoi je l'avais amené. Et personne ne comprenait, ne s'expliquait ma visite subite, flanqué de cet inconnu. Je feignis un instant d'être venu mon-

---

136 Ibid. (le 6 janvier 1911), p. 328-329.

> trer à Rouveyre les dessins pour Les Liaisons dangereuses que je portais sous mon bras; et tous ensemble nous les regardâmes. Puis je pris congé d'eux et partis, les laissant ahuris[137].

Quelques années plus tard, pendant la première Grande Guerre, Gide rencontre Marcel Drouin, qui est en permission pour quelques jours. Tout se passe d'abord normalement, puis soudain le démon familier de Gide l'assiège et le terrasse:

> ... au bout de peu d'instants, une sorte de vertige me prend, qui me pousse à lui dire ce qui peut me nuire le plus à ses yeux. L'oncle Charles et Edouard Widmer me font également dérailler: je sais, je sens nettement, que chacun d'eux s'irrite de l'imprécision de mes renseignements; ce qui m'amène irrésistiblement à vouloir citer des chiffres. Pourquoi?... De même, pourquoi ai-je été dire à Marcel, hier, que Ghéon "avait pris part à l'avance en Champagne", alors qu'à tous les autres qui m'ont demandé de ses nouvelles, j'ai dit qu'il était "dans le bassin minier"? C'est ainsi que trébuche, en traversant un salon, celui qui sent qu'on croit qu'il va trébucher[138].

Cette espèce de gratuité qui s'installe au niveau de la conversation et que Gide est impuissant à évincer, il arrive qu'elle prenne la couleur de la vanité; or, il n'est rien peut-être que Gide réussisse aussi difficilement à se pardonner. Le 25 mars 1927, il rencontre Hélène Martin du Gard, qu'il connaît à peine; il sent naturellement

---

137 Ibid., p. 329.

138 Ibid. (le 31 octobre 1915), p. 514.

le besoin de faire bonne impression. Mais malgré lui, qu'arrive-t-il?

> Que se passe-t-il alors? C'est comme si s'ouvrait en moi le soupirail de l'abîme, comme si se débondait en moi tout l'enfer. Quelle est cette vapeur qui monte des profondeurs de l'être, qui trouble le regard et vous grise? Le moi se gonfle, s'intuméfie, s'étale, expose toutes ses hideurs. La fatigue aidant, on perd sur soi-même tout contrôle; la voix se hausse, se désaccorde, l'on s'entend proférer avec suffisance des paroles inconsidérées dont on voudrait aussitôt se ressaisir; l'on assiste, impuissant, à cette parodie misérable d'un être odieux qui prend votre place, joue votre personnage, que l'on voudrait (que l'on ne peut) désavouer... car c'est soi-même.
>
> Je n'ai rien dit hier soir que de haïssable, d'absurde, et de tel que, si je pouvais rompre avec moi, je romprais.
>
> Ce matin je m'efforce de faire rentrer tout cela dans la cage aux monstres[139].

Quoiqu'en dise Gide, on sent bien qu'en de semblables occasions, le véritable péché de vanité n'a pas grand part. Car toujours ces excès s'accompagnent d'une conscience aiguë de ce qui se passe, toujours Gide est intérieurement et sincèrement en désaccord avec les mots que sa bouche prononce, mais toujours il semble impuissant à les contenir, comme si chez lui l'acte était commandé par une volonté étrangère à la sienne. C'est très exactement la même impulsion qui, lorsqu'il cause avec Marcel Drouin, le fait toujours tomber immanquablement dans le

---

139 Ibid. (le 25 mars 1927), p. 833.

même travers:

> Comment expliquer ce besoin irrésistible, lorsque je suis avec Marcel, de citer de mes propres paroles? J'y recède à presque chaque coup, malgré l'irritation secrète que je sens que cela lui cause; et je ne fais cela qu'avec lui[140].

C'est encore dans ce même défaut de l'esprit qu'en présence du même Marcel Drouin ou de Théo Van Rysselberghe il retombe sans cesse:

> ... lorsque je me trouve avec lui (Marcel Drouin), je ne puis me retenir de m'exposer et de lui donner prise; tout comme, lorsque je me trouvais avec Théo, irrésistiblement j'abordais des questions d'argent, malgré l'exaspération que je savais qu'il en pouvait avoir, et que j'en éprouvais moi-même[141].

Dans un autre texte en date du 2 septembre 1929, Gide raconte un nouvel épisode saugrenu qui, cette fois, n'est pas aussi évidemment le résultat d'une sorte de malformation psychologique incontrôlable; en effet, non seulement il y entre beaucoup de conscience, mais Gide laisse voir avec évidence combien nombre de ses actions ont à leur origine la curiosité et le goût du jeu.

> A la maison de santé où je vais voir Eveline, j'apprends par Domi que, dans la chambre voisine, Mme Soupault vient d'accoucher. Il a dîné la veille avec Soupault. Il pense le revoir ce soir même. Tout amusé de la conjoncture, j'invente de laisser à Domi une commission pour Soupault, priant celui-ci d'envoyer à Dorothy Bussy des

---

140 Ibid. (le 1er avril 1928), p. 878-879.

141 Ibid. (le 21 mars 1930), p. 977.

> épreuves du livre de moi qu'il édite et dont elle attend impatiemment le texte pour le traduire. Domi me promet, s'il ne voit pas Soupault ce soir, de lui écrire. Il serait beaucoup plus simple de lui écrire moi-même. Mais ce serait mal répondre à l'appel du destin. L'amusement que je prends à tirer un brusque parti d'un bizarre concours de circonstances m'a fait perdre bien des parties d'échecs. Je ne résiste pas à l'attrait d'un coup hasardeux; séduction de l'inopiné qui, dans certains cas mais bien rares, peut mener aux plus fécondes découvertes. Annexe à la psychologie du joueur[142].

Parfois enfin, ce sont de pures impulsions; il suffit qu'une idée fasse son chemin jusqu'à son cerveau pour qu'aussitôt, sans même songer à la mettre en doute ou à la soumettre au bon sens, Gide agisse immédiatement. Pendant la deuxième Grande Guerre, il séjournait à Tunis; les Allemands bombardèrent la ville au cours de la nuit du 6 et 7 janvier 1943; les bombes tombaient assez loin de l'endroit où vivait Gide. Pourtant, pour aucune raison, si ce n'est peut-être la tension nerveuse:

> Je me suis soudain dit, je ne sais pourquoi: la prochaine bombe est pour moi; me suis revêtu en hâte, pour gagner la cage d'escalier; dans ma précipitation, avais négligé de prendre les clefs de l'appartement; ai dû attendre bêtement, assis sur une marche de l'escalier, que Chacha et Victor remontent du sous-sol, vers six heures et demie, pestant contre l'absurde faux pressentiment qui m'avait fait quitter mon lit[143].

---

142 Ibid. (le 2 septembre 1929), p. 932-933.

143 Journal (le 7 janvier 1943), PLE III, p. 166.

Plus tard, écrivant ses Feuillets d'automne, il rappelle encore une autre extravagance qu'il fit au cours d'un voyage à San Benedetto del tronto. Il n'y a plus de touristes dans la ville: Gide vit seul dans un hôtel où séjourne pourtant aussi un étudiant qu'il ne connaît pas.

> Nous ne nous abordâmes point; et je ne sais pourquoi, dans l'immense salle à manger déserte où je ne pris que trois repas, nos couverts étaient mis aux deux extrêmités d'une vaste table d'hôte oblongue. Tout le long des repas, lui et moi, face à face, chacun plongé dans la lecture, nous restions sans nous regarder. Que lisait-il ainsi? J'étais curieux de le savoir et, profitant de son absence momentanée, bondis vers le livre qu'il avait laissé sur la table: c'était la Jérusalem délivrée. En hâte je regagnai ma place. Il revint, et nous nous replongeâmes, lui dans le Tasse, moi dans Milton[144].

Dans Le Journal des Faux-monnayeurs, Gide raconte même un rêve où il se laisse aller à un acte purement gratuit. La scène se passe chez Marcel Proust; Gide se trouve dans une vaste pièce où il y a des livres sur un rayon. A l'aide d'une ficelle il arrive à dégager deux livres et les fait tomber par terre où ils se brisent. Gide commente: "Je savais qu'en tirant la ficelle je les ferais tomber, et j'ai tiré la ficelle tout de même. Ça a été plus fort que moi[145]". Sans doute s'agit-il d'un rêve;

---

144 Acquasanta, dans Feuillets d'automne, PLE III, p. 1106.

145 Le Journal des Faux-monnayeurs, op. cit., p. 47.

mais il semble que même dans la réalité le fait demeure plausible.

Pour terminer ce portrait de Gide en mouvement - portrait partiel, sans aucun doute, puisqu'il s'agit avant tout de mettre en lumière le créateur de l'acte gratuit - il faut citer encore deux textes, longs peut-être, mais excellemment révélateurs, qu'ont tracés deux grands amis de Gide. Le premier est de Roger Martin du Gard; il raconte une promenade nocturne que Gide et lui firent à Cuverville. Devant l'impatience contenue de Martin du Gard et les enjambées sautillantes de Gide, il faut se retenir de rire:

> Il m'entraîne vers le bourg, par un chemin herbu, trempé, vaseux, où nous nous enlisons. Il n'en a cure: - "Un peu marécageux, mais ça ne fait rien... Je voudrais vous montrer... L'aspect de ce pays est si particulier, n'est-ce-pas?" Il me quitte soudain, bondit sur le talus, disparaît un moment sous les arbres. J'aperçois, non loin, à travers les branches, une petite fenêtre éclairée. Déjà, il m'a rejoint: - "Je regardais si le ruisseau déborde... Venez, que je vous fasse voir notre village..." Mais, avant d'atteindre les premières maisons, il fait demi-tour, et s'élance à travers champs: - "Rentrons pas là..." Il me précède, à grandes enjambées; j'ai peine à le suivre. Nous atteignons un chemin encaissé, bordé de haies. Il accélère le pas. J'enfonce jusqu'aux chevilles dans les ornières; je suis en sueur, trempé de pluie. J'entends, devant moi, dans l'obscurité, sa voix amicale: - "C'est beau, n'est-ce pas? Ca vaut bien qu'on patauge un peu..." La nuit est opaque, le paysage invisible. Il va toujours, il court presque. Brusquement, il s'arrête. Par un affaissement du remblai, je vois

> briller une lumière à travers les arbres. - "Allons jusque là, voulez-vous?" Il tourne à droite, s'engage précipitamment dans une sente boueuse. Est-ce cette masure éclairée qu'il cherchait à voir, tout à l'heure, du haut du talus? Est-ce pour revenir là que nous avons fait cet infernal détour[146]?

Le portrait tracé par Jacques Copeau est fort différent, mais montre bien l'importance du mouvement dans la personnalité de Gide. Personne n'a saisi avec plus de bonheur la nervosité et l'impromptu inhérents à son être:

> J'ai rencontré André Gide pour la première fois en avril 1903. Il habitait, boulevard Raspail, un appartement très bourgeois. Je le trouvai devant un grand feu de bois, fort incliné, fort réticent, mâchonnant et rallumant un bout de cigarette, les narines agitées de ce petit reniflement nerveux qui marque chez lui, avec le battement des paupières, le trouble à la fois et la contention de l'esprit. L'ample manteau de loden que j'ai vu, depuis, flotter sur tant de paysages, lui couvrait déjà les épaules. Il glissait sans cesse, appelant sans cesse un geste de l'épaule gauche et de la main droite pour le ressaisir, ce qui donnait à toute la silhouette un air d'impatience, ou plutôt d'instabilité, un continuel mouvement de départ arrêté. Gide, dès ce premier soir, au milieu de sa maison, parmi ses meubles de famille, m'apparut comme un voyageur, non point installé mais campé. Il a toujours eu l'art du campement. C'est son luxe. Non qu'il méprise un certain confort, ou pour mieux dire une certaine convenance, selon son humeur. Mais ce confort, ou cette convenance, il ne les trouve que là où ils ne semblaient pas l'attendre, où ils ne l'avaient pas été pour lui préparés. Partout où il se pose il a l'air de s'installer,

---

146 Roger Martin du Gard, Notes sur André Gide, Paris, Gallimard, 1951, p. 73-74.

> mais toute installation l'invite au départ. Gide a fait construire une maison dont le plan fut une appropriation minutieuse aux exigences de son travail, à l'isolement de sa pensée. Durant le peu d'années qu'il y vécut, je ne l'ai jamais vu travailler à l'aise que devant une table volante, à l'extrémité d'un étroit corridor. Une salle d'attente, un compartiment de troisième classe, le restaurant où la chambre d'hôtel médiocre sont les lieux d'où sa pensée s'élance avec le plus de joie, de jeunesse et de liberté. Même ses manies, s'il en a, ne lui créent pas d'habitudes. Contrairement au proverbe, il amasse en se déplaçant. Contrairement aux autres hommes, à mesure qu'il mûrit, il déménage de plus en plus facilement: "Nous sommes des poissons d'eau courante", me dit-il souvent[147].

Il semble donc acquis que les actes gratuits que posent les personnages de Gide, de même que l'atmosphère de gratuité dans laquelle baignent ses livres, ne sont pas un simple produit de son imagination; ils sont au contraire la transposition d'un trait de caractère personnel que le Journal illustre avec évidence. Ces actes apparaissent non pas comme le résultat d'un processus de réflexion, mais comme des gestes que Gide pose spontanément et qui échappent presque entièrement au contrôle de sa raison.

Cependant, il est impossible qu'en rétrospective tout au moins, Gide n'ait pas soupçonné son originalité et son excentricité à l'égard de l'action. Car il

---

147 Jacques Copeau, Remarques intimes en marge d'un portrait d'André Gide, dans André Gide, Paris, Le Capitole, 1928, p. 113.

apparaît aujourd'hui non seulement comme un auteur d'actes gratuits dans sa vie personnelle, mais aussi comme un collectionneur fort conscient et fort empressé de tels actes dans la vie quotidienne. Nathalie Sarraute, qui manifeste pour ce qu'elle appelle les tropismes un si grand intérêt, admire que Gide ait mis tant d'ardeur à rechercher et à relever, dans les livres et dans la vie, des faits vécus dont il est facile de constater l'étrangeté sans toutefois pouvoir en contester la vérité.

> "Le petit fait vrai" (...) possède sur l'histoire inventée d'incontestables avantages. Et tout d'abord celui d'être vrai. De là lui vient sa force de conviction et d'attaque, sa noble insouciance du ridicule et du mauvais goût, et cette audace tranquille, cette désinvolture qui lui permet de franchir les limites étriquées où le souci de la vraisemblance tient captifs les romanciers les plus hardis et de faire reculer très loin les frontières du réel. Il nous fait aborder à des régions inconnues où aucun écrivain n'aurait songé à s'aventurer, et nous mène d'un seul bond aux abîmes[148].

La curiosité de Gide pour les faits étranges semble s'être manifestée dès son enfance. Qu'il suffise de rappeler, à titre d'illustration, combien Gide a été impressionné par l'apparition, à quelques jours d'intervalle, de deux canaris en liberté qui, dans la rue, vinrent pour ainsi dire se déposer d'eux-mêmes dans sa

---

148 Nathalie Sarraute, L'Ere du soupçon, Paris, Gallimard, 1956, p. 81-82.

casquette. De plus, Si le grain ne meurt raconte longuement l'amitié de Gide avec le jeune Armand Bravetel, garçon étrange dont le caractère cynique et primesautier s'imposa à son souvenir[149]. Plus tard, ce fut la personnalité ambiguë d'Alfred Douglas qui l'attira pour les mêmes raisons, ainsi que lui-même le rappelle:

> Au surplus la personnalité de Douglas apparaissait beaucoup plus forte et plus marquée que celle de Wilde; oui vraiment, Douglas était (et jusque dans le pire sens du mot) plus personnel; une sorte de fatalité le menait; on l'eût dit par instants presque irresponsable; et comme il ne se résistait jamais à lui-même, il n'admettait pas que rien pût lui résister, ni personne. A vrai dire, Bosy m'intéressait extrêmement; mais "terrible" il l'était assurément et je crois bien que c'est lui qu'on doit tenir pour responsable de ce qui, dans la carrière de Wilde, fut désastreux[150].

Enfin, beaucoup plus tard, le 20 avril 1918, il notait encore à propos de M.:

> Je me demande parfois si je n'ai pas grand tort de vouloir corriger M.; si je n'ai pas, moi, plus à apprendre de ses défauts qu'il n'aurait profit, lui, à acquérir les qualités que je voudrais lui enseigner. Je tiens de ma mère cette manie de toujours vouloir retoucher à ceux que j'aime. Et pourtant ce qui m'attire en M. c'est aussi bien ce que j'appelle ses défauts - qui ne sont peut-être que des qualités poétiques; insouciance, turbulence,

---

149 Voir Si le grain ne meurt, PLE III, p. 472-477.

150 Ibid., p. 587.

> oubli de l'heure, abandon total à l'instant... Et comment cette audacieuse affirmation de soi qui me plaît tant en lui, irait-elle sans quelque égoïsme[151]?

Pourtant, ce n'est pas dans l'autobiographie de Gide qu'on trouve les traces les plus nettes de son intérêt pour les faits vécus authentiques et insolites. C'est plutôt dans des livres qui s'inscrivent en marge de l'oeuvre principale, qui se rattachent non pas surtout au domaine de l'esthétique mais de la psychologie et qui, à une exception près (Souvenirs de la Cour d'Assises), parurent plusieurs années après la première Grande Guerre, c'est-à-dire presque vingt ans après que Gide eut achevé Paludes (le 5 décembre 1894) où l'acte gratuit (ou libre) apparaît pour la première fois.

Du 13 au 25 mai 1912, André Gide fut membre du jury à la session de la Cour d'Assises de Rouen; vivement intéressé par les questions judiciaires, Gide avait manifesté le désir d'être juré depuis déjà six ans. Il rassembla des notes et des impressions dans Souvenirs de la Cour d'Assises dont l'achevé d'imprimer est du 6 janvier 1914. On notera que Les Caves du Vatican, que Gide songeait à écrire dès 1893 et qu'il ne se mit effectivement à rédiger que vers novembre 1911, étaient complètement achevées le

---

151 Journal (le 20 avril 1918), PLE II, p. 651.

23 juin 1913, même si le livre ne parut qu'au début de 1914, dans les quatre premières livraisons mensuelles de La Nouvelle Revue française. C'est donc dire que Gide devint juré avant d'avoir terminé Les Caves du Vatican et que ce livre commença de paraître en même temps que Souvenirs de la Cour d'Assises. Ces constatations bibliographiques auront leur importance.

Pendant qu'il remplissait ses fonctions de juré à Rouen, Gide put donner libre cours à sa curiosité pour les événements étranges de la vie quotidienne. Il constate d'abord l'inefficacité du système judiciaire français et le manque général de compétence chez ceux qui sont appelés à juger les accusés. Ce qui le frappe encore davantage, c'est la complexité infinie des causes entendues et le mystère troublant et impénétrable des facteurs psychologiques qui entrent en jeu, surtout au moment où les accusés commettent leurs prétendus "crimes". D'où la réflexion de Gide:

> Mais à présent je sais par expérience que c'est une toute autre chose d'écouter rendre la justice, ou d'aider à la rendre soi-même. Quand on est parmi le public on peut y croire encore. Assis sur le banc des jurés, on se redit la parole du Christ: Ne jugez point.
>
> Et certes je ne me persuade point qu'une société puisse se passer de tribunaux et de juges; mais à quel point la justice humaine

> est chose douteuse et précaire, c'est ce que, durant douze jours, j'ai pu sentir jusqu'à l'angoisse[152].

Pour la plupart des "affaires" racontées, Gide soulève des questions de procédure, montre son inquiétude devant la rapidité avec laquelle on règle les problèmes et devant une multitude de détails qu'on ignore simplement ou qu'on ne veut pas ou ne sait pas reconnaître. Toujours, c'est l'aspect psychologique qui intéresse Gide; mais les jurés qui l'accompagnent ne font preuve ni d'autant de lucidité, ni d'autant d'hésitation, ni d'autant de compréhension. Entre autres, trois causes retiennent plus particulièrement son attention.

La première est celle du journalier Bernard qui, pour des motifs connus de personne et que lui-même ignore, a provoqué quatre incendies dans l'espace de quelques jours. Il n'a pas d'antécédents judiciaires et sa réputation n'est pas mauvaise. Voici le début de l'interrogatoire:

> Le Président. - Qui a mis le feu?
> L'accusé. - C'est moi, Monsieur le Président.
> Le Président. - Comment l'avez-vous mis?
> L'accusé. - Avec une allumette.
> Le Président. - Pourquoi l'avez-vous mis?

---

152 Souvenirs de la Cour d'Assises, PLE III, p. 619.

> L'accusé. - J'avais pas de motifs.
> Le Président. - Vous aviez bu ce soir-là?
> L'accusé. - Non, Monsieur le Président[153].

Un peu plus loin, le Président poursuit:

> Le Président. - Alors vous ne voulez pas dire pourquoi vous les avez allumés?
> L'accusé. - Mon président, je vous dis que j'avais aucun motif.
> - C'est vraiment fâcheux qu'il avait ce goût-là, dit la veuve. Autrement on n'avait pas à se plaindre de son travail[154].

Pour tenter d'expliquer ce bel acte gratuit, un médecin vient déclarer que l'incendiaire, selon son propre aveu, avait éprouvé un étrange soulagement après le premier incendie mais, n'ayant plus ressenti ce plaisir après les autres, il avait regretté son geste. Cela n'explique rien en vérité; Gide le sent bien, car il ajoute cette réflexion très personnelle:

> J'eusse été curieux de savoir si cette étrange satisfaction du boute-feu et cette détente n'avait aucune relation avec la jouissance sexuelle; mais bien que je sois du jury je n'ose poser la question, craignant qu'elle ne paraisse saugrenue[154].

La deuxième affaire étrange est celle d'un commis principal au bureau de recettes des postes, à Rouen; il a pris à son bureau une enveloppe contenant treize mille

---

153 Ibid., p. 633. C'est nous qui soulignons dans le texte.

154 Ibid., p. 634. C'est nous qui soulignons dans le premier texte.

francs. Il est vrai qu'un examen médical lui reconnaît une responsabilité atténuée, mais on ne peut trouver aucun motif; lui-même "reconnaît les faits, s'en excuse et ne cherche même pas à les expliquer[155]". Mais le plus cocasse reste encore à venir: délaissant volontairement une autre enveloppe qu'il savait contenir quinze mille francs, le commis se rend dans un bordel voisin, y dépense deux cent quarante-six francs "à régaler la maisonnée[156]" puis, honteux, rapporte la somme qui reste au bureau et promet de rendre l'argent dépensé. Gide, cette fois, n'ajoute aucun commentaire, la simple exposition de l'affaire étant en soi assez embarrassante.

En dernier lieu, il faut souligner une cause sur laquelle Gide s'est longuement attardé. Un certain Charles a tué sa maîtresse en la frappant de cent dix coups de couteau. Le plus troublant, c'est que Charles adorait cette femme et ne comprend pas lui-même pourquoi il l'a tuée. Il donne deux explications différentes: que la victime s'était refusée à lui et qu'elle lui faisait dépenser trop d'argent. Il ajoute aussi ce commentaire:

---

155 Ibid., p. 635.

156 Ibid., p. 636.

"J'ai vu passer devant moi quelque chose de terrible, ce matin-là[157]". Sans tare héréditaire, il n'était ni ivre ni fou.

> Mais il a six doigts à une main: il est sujet à des vertiges, à des pertes de mémoire; il a de la difficulté à s'orienter, des défauts de prononciation (j'avoue que je ne les ai pas remarqués), l'appréhension de faire une chute dans la rue. Le docteur parle encore d'instabilité de jugement, d'indécision et d'absence de volonté (et n'est-ce pas là ce qui permit cette brusque transformation du désir insatisfait en énergie?), puis conclut enfin en disant que, sans être dans un état de démence, dans le sens où l'entend l'article 64 du Code pénal, "l'examen psychiatrique et biologique, ainsi que la nature d'impulsivité spéciale de son crime, indiquent une anomalie mentale qui atténue sa responsabilité[158].

Surtout, il tenait le couteau par la lame "comme s'il voulait seulement mutiler[159]", ce qui explique pourquoi les blessures nombreuses étaient peu profondes. Un docteur précise même que "son acte (...) a été accompli sans que l'idée de tuer ait été bien précisée dans son cerveau[160]". Pour sa part, Gide croit:

---

157 Ibid., p. 651.

158 Ibid., p. 653.

159 Ibid., p. 651.

160 Ibid., p. 653-654.

> ... non seulement Charles ne voulait pas tuer, mais même (...) il tâchait obscurément, tout en mutilant sa victime, de ne pas la tuer[160].

C'est à compter de sa participation à cette Cour d'Assises que Gide se passionne vraiment pour cette sorte de psychologie en profondeur. Ce genre de problèmes exerça sur lui une attraction irrésistible, comme en témoigne cette remarque de Jean Schlumberger:

> Je lui lus les notes que j'avais prises au jour le jour sur une affaire qui nous avait beaucoup préoccupés ma femme et moi: disparition d'un porte-monnaie qu'un petit valet de ferme, intimidé par les gendarmes, avoua faussement avoir volé - notes que j'ai fidèlement transcrites dans L'Enfant qui s'accuse. Elles passionnèrent Gide autant que le déçurent les cinquante premières pages de mon Homme Heureux [161].

On en trouve pourtant des témoignages beaucoup plus directs et complets dans des oeuvres ultérieures. Ainsi, Gide publiait en 1923 son Dostoïevsky, texte de six conférences prononcées en 1922 au Vieux-Colombier. Se défendant à l'avance de n'avoir su découvrir dans Dostoïevsky qu'une justification de ses propres pensées, Gide assure qu'il n'a point voulu fausser l'enseignement de l'écrivain russe; il ajoute toutefois que, comme les

---

160 Ibid., p. 653-654.

161 Jean Schlumberger, Eveils, dans Oeuvres, tome 6, Paris, Gallimard, 1960, p. 406-407.

abeilles dont parle Montaigne, il y a puisé de préférence ce qui convenait à son propre miel. A la fin du livre, il concède encore:

> Je sens combien je suis loin d'avoir épuisé l'enseignement que l'on peut trouver en ses livres. Encore une fois, ce que j'y ai surtout cherché, consciemment ou inconsciemment, c'est ce qui s'apparentait le plus à ma propre pensée. Sans doute, d'autres y pourront découvrir autre chose[162].

Or, ce qu'on constate à la lecture de Dostoïevsky, c'est que Gide place au premier rang tout ce qui, chez Dostoïevsky, a trait de près ou de loin à l'acte gratuit, tel qu'il se présente chez un nombre presque incalculable de personnages et sous les aspects les plus variés. La plus grande partie des citations qu'il tire successivement de livres comme L'Adolescent, L'Idiot, Les Possédés, L'Eternel Mari, Crime et châtiment et Les Frères Karamazov présentent toujours ou bien quelque action d'une déconcertante bizarrerie ou bien quelque originalité psychologique profondément mystérieuse et troublante. Par exemple, dans le volumineux roman intitulé L'Adolescent, c'est un passage comme celui-ci qui le frappe:

---

162 Dostoïevsky, Paris, Plon, 1923, p. 222.

> J'ai le coeur plein de paroles et je ne sais pas les dire. Il me semble que je me partage en deux. - Il nous examina tous avec un visage très sérieux et une sincérité convaincante. - Oui, vraiment, je me partage en deux, et de cela j'ai véritablement peur. C'est comme si votre sosie se tenait à côté de vous. Vous-même, vous êtes intelligent et raisonnable et l'autre veut absolument commettre quelque absurdité. Soudain, vous remarquez que c'est vous-même qui voulez la commettre. Vous voulez sans le vouloir, en résistant de toutes vos forces. Je connaissais autrefois un médecin qui, à l'enterrement de son père, à l'église, se mit tout à coup à siffler. - Si je ne suis pas venu aujourd'hui à l'enterrement, c'est parce que j'étais convaincu que je sifflerais ou rirais comme ce malheureux médecin qui a du reste fini assez mal[163].

A propos des personnages des Possédés, il dit: "La crainte de ne pouvoir maintenir longtemps en eux la même humeur et la même résolution les pousse souvent à une brusquerie d'action déconcertante[164]". Les remarques et les exemples de ce genre se multiplient. Même, parlant de Kiriloff, il écrit: "Le suicide de Kiriloff est un acte absolument gratuit, je veux dire que sa motivation n'est point extérieure[165]". Une telle affirmation, sur laquelle il faudra revenir, montre à quel point

---

163 Dostoïevsky cité par Gide, dans ibid., p. 139.

164 Dostoïevsky, op. cit., p. 142.

165 Ibid., p. 213.

l'idée de l'acte gratuit accompagnait Gide pendant qu'il étudiait Dostoïevsky. D'ailleurs d'autres idées, qu'on associe toujours à l'esprit de gratuité, affleurent sans cesse chez l'auteur russe, comme l'absence du Dieu chrétien conventionnel, de la morale religieuse et, en général, d'un but propre à donner un sens à l'action; le manque de frontière entre le bien et le mal; l'individualisme à outrance des personnages. Surtout Gide, qui remarque l'extraordinaire inconséquence des actions posées par les héros du romancier russe, ne manque pas de les comparer à l'attitude des Français:

> Nous agissons sans cesse comme nous estimons que l'être que nous sommes, que nous croyons être, doit agir. La plupart de nos actions nous sont dictées non point par le plaisir que nous prenons à les faire, mais par besoin d'imitation de nous-mêmes, et de projeter dans l'avenir notre passé. Nous sacrifions la vérité (c'est-à-dire la sincérité) à la continuité, à la pureté de la ligne.
>
> En regard de cela, que nous présente Dostoïevsky? Des personnages qui, sans aucun souci de demeurer conséquents avec eux-mêmes, cèdent complaisamment à toutes les contradictions, toutes les négations dont leur nature propre est capable. Il semble que ce soit là ce qui intéresse le plus Dostoïevsky: l'inconséquence. Bien loin de la cacher, il la fait sans cesse ressortir; il l'éclaire[166].

---

166 Ibid., p. 135-136.

Enfin, comme Nietzsche l'avait été, Gide est rempli d'admiration pour la profondeur et la vérité des découvertes psychologiques de Dostoïevsky. Cette admiration s'adresse avant tout aux cas spéciaux et aux étrangetés de caractère qui foisonnent dans les romans. Sans doute sait-il se souvenir de la Cour d'Assises de Rouen quandil parcourt un de ces livres. On peut croire en outre que la lecture de Dostoïevsky a donné un sens et une profondeur nouvelle à la conception de l'acte gratuit: Gide n'hésite pas désormais à le rattacher directement aux mystères de l'âme humaine, qu'on ne faisait que commencer à explorer. Lui-même souligne l'originalité de Dostoïevsky à cet égard:

> Nous vivons sur des données admises, et prenons vite cette habitude de voir le monde, non point tant comme il est vraiment, mais comme on nous a dit, comme on nous a persuadés qu'il était. Combien de maladies semblaient n'exister point tant qu'on ne les avait pas dénoncées! Combien d'états bizarres, pathologiques, anormaux ne reconnaîtrons-nous pas, autour de nous et en nous-mêmes, avertis par la lecture des oeuvres de Dostoïevsky? Oui, vraiment, je crois que Dostoïevsky nous ouvre les yeux sur certains phénomènes, qui peut-être ne sont même pas rares - mais que simplement nous n'avions pas su remarquer[167].

---

167 Ibid., p. 143.

En recueillant les commentaires de Gide sur d'autres auteurs, on rencontre assez fréquemment de ces réflexions qui trahissent chez lui une curiosité toujours à l'affût de tout acte ou même de toute attitude qui peut mettre en lumière un trait psychologique intéressant. Ainsi, à propos de Gautier, il écrit:

> ... je ne reproche point aux héros de ses romans ou de ses contes l'irrégularité de leurs actes; mais bien que ce soit l'ennui seul qui les pousse à s'échapper de la continuité du réel, l'ennui toujours, qui prête à leurs excès cette allure saugrenue, où certains voudront voir je ne sais quelle impertinence aristocratique, où l'on ne sent jamais (comme du moins dans l'ennui de René, de Lara) l'excès turbulent de la vie[168].

Mais ces glanures ne font guère qu'effleurer la constante préoccupation de Gide. Il a trouvé moyen de l'extérioriser bien davantage.

En 1930, Gide publiait un livre intitulé L'Affaire Redureau suivie de Faits-Divers. C'était le premier d'une nouvelle collection commencée par Gide sous le titre général de Ne jugez pas. Cette dernière entreprise fut bientôt abandonnée, quoiqu'il y publiât également La Séquestrée de Poitiers, qui n'est que l'exploitation d'un fait

---

168 Propositions, dans OC, tome 6, p. 352.

divers particulièrement important. Dans la préface du premier livre, Gide explique:

> La collection, dont voici le premier volume, n'est point un recueil de Causes Célèbres. Les "beaux crimes" ne sont pas ce qui nous intéresse; mais bien les "affaires", non nécessairement criminelles, dont les motifs restent mystérieux, échappent aux règles de la psychologie traditionnelle, et déconcertent la justice humaine qui, lorsqu'elle cherche à appliquer ici sa logique: Is fecit cui prodest, risque de se laisser entraîner aux pires erreurs[169].

Ce livre, qui diffère grandement de l'ensemble de l'oeuvre, n'est pas le produit soudain de la curiosité de Gide pour les faits divers que publient chaque jour les journaux; il est au contraire l'aboutissement d'une passion vieille de plus de dix ans. Le 15 novembre 1920, dans une lettre à Arnold Bennett, Gide écrivait:

> Je suis dans une grande joie depuis quelques jours, ayant pu obtenir mes grandes et mes petites entrées à la bibliothèque particulière du Palais de Justice, où je puis consulter d'introuvables relations de toutes les causes criminelles, "célèbres" ou autres[170].

Six ans plus tard, dans une première Lettre sur les Faits-Divers adressée à Jean Paulhan, alors directeur de La Nouvelle Revue française, Gide proposa de prendre la di-

---

169 Préface de L'Affaire Redureau suivie de Faits-Divers, Paris, Gallimard, 1930, p. 7.

170 Lettres, dans OC, tome 10, p. 553.

rection d'une chronique sur les faits divers, en insérant dans la Revue, sans les rédiger à neuf, des épisodes curieux parus dans les journaux de l'époque, soit à Paris, soit en province. Il assure même, sans toutefois préciser davantage: "J'ai mes tiroirs pleins de ce genre de glanures[171]".

C'est ainsi que de novembre 1926 à juillet 1928, Gide publia dans La Nouvelle Revue française plus de trente faits divers le plus souvent accompagnés de remarques personnelles. Ce sont les mêmes qu'il réunira dans L'Affaire Redureau suivie de Faits-Divers. Gide précise, dans une Seconde Lettre sur les Faits-Divers, le sens qu'il entend donner à cette enquête originale. La plus grande partie des faits divers sont insipides, explique-t-il; ceux qui donnent dans le pittoresque, le macabre et le sensationnel ne sont pas davantage intéressants. Il faut au contraire qu'ils aient une signification psychologique quelconque et qu'ils aident à redresser l'image que les philosophes, romanciers et dramaturges se font de la psychologie véritable. "Le fait divers qui m'intéresse est celui qui bouscule certaines notions trop facilement

---

171 Lettre sur les Faits-Divers, dans La Nouvelle Revue française, tome 27, no CLVIII, livraison de novembre 1926, p. 610.

acceptées, et qui nous force à réfléchir[172]".

A l'exception de quelques-uns, dont Gide n'a vraisemblablement pris connaissance qu'après la première Grande Guerre, ces faits divers ont trait à des incidents qui se sont produits après l'année 1910. Bien que la plupart soient des récits de crimes, ils touchent les sujets les plus divers: suicide, amnésie, sport, religion, miracle, mariage, divorce, incendie, séquestration, et même cannibalisme. Ce n'est pourtant pas cette diversité qui l'intéresse, mais bien la nature étrange de chacun de ces faits qui, autrement, tomberaient dans le banal. Tous sont des sortes d'actes gratuits qu'on ne parvient à éclairer un peu qu'en plongeant profondément dans le subconscient de leurs auteurs. Mais comme les motifs sont trop bien cachés pour qu'on réussisse à les mettre à jour tout à fait, Gide ne propose aucune solution définitive. Toujours, cependant, il laisse entendre qu'il existe de tels motifs et que s'ils semblent si mystérieux, c'est que la science de la psychologie n'est pas encore en mesure de les découvrir. Gide semble vraiment souffler sans cesse à son lecteur: "Tout n'est pas si simple, vous le voyez bien".

---

172 Seconde lettre sur les Faits-Divers, dans La Nouvelle Revue française, tome 28, no CLXI, livraison de février 1927, p. 238.

Dans Les Faux-monnayeurs, Gide s'est inspiré d'au moins deux de ces faits divers. Le Journal de Rouen rapporte, le 5 juin 1909, le suicide du jeune Nény, étudiant âgé de quinze ans, au Lycée Blaise-Pascal, à Clermont-Ferrand; à peu de choses près, son geste est exactement celui du jeune Boris dans le roman de Gide. De même, le naufrage du vapeur Hilda, raconté par le matelot Gunter[173], rappelle le récit effrayant que fait Lady Griffith du naufrage de la Bourgogne[174]. Les quelque trente autres faits divers ressemblent aux deux précédents par leur bizarrerie. Par exemple, ce sont des vagues contagieuses de suicides en Russie et en Amérique; des jeunes gens riches qui volent par philanthropie; un curieux cas d'amnésie double; un village d'U.R.S.S. peuplé uniquement par des femmes qui, toutes, ont assassiné leur mari: une jeune fille de douze ans qui jette dans un puits une fillette de trois ans. Sans préciser ou illustrer son opinion par un fait précis, Gide est d'avis qu'on trouve souvent à l'origine de tels actes deux puissants sentiments: la curiosité et la peur. Il s'insurge toutefois contre les journalistes qui, rapportant ces faits, croient

---

173 Voir La Nouvelle Revue française, tome 28, no CLXII, livraison de mars 1927, p. 395-398.

174 Voir Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 980-981.

devoir y ajouter pour la vraisemblance des explications simplistes, comme celle du "sentiment de méchanceté[175]".

Durant l'année 1928, dans les livraisons d'avril, juin et juillet de La Nouvelle Revue française, Gide s'est très longuement attardé à la célèbre Tragédie de Landrau ou Affaire Redureau. Il s'agit en effet d'un "acte gratuit" exemplaire. En 1913, un adolescent de quinze ans, Marcel Redureau, a assassiné à l'aide d'une lourde serpe à raisin sept personnes qui vivaient sur une même ferme, frappant chaque victime de cinquante à soixante coups. Un nombre impressionnant de détails montre qu'il n'y a eu aucune préméditation, que, physiquement et mentalement, l'adolescent était sain et normal à tous les points de vue, que son geste ne s'explique par aucun motif évident et que lui-même ne sait pas ce qui a pu s'emparer de lui. Ce mystère inquiétant a donné lieu à de longues et fumeuses discussions. Pour sa part, Gide tend à l'expliquer surtout par une peur incompréhensible:

> La peur est sans doute l'embryon de cette brève folie qui poussa Redureau au crime. Un mien neveu, qui se conduisit en héros durant la guerre, reste convaincu que c'est ce même

---

175 Voir La Nouvelle Revue française, tome 30, no CLXXVII, livraison de juin 1928, p. 841.

> sentiment de peur qui souvent put affoler tel soldat jusqu'à obtenir de lui des actes analogues à celui du jeune Redureau, actes qui lui valurent alors la croix de guerre[176].

Le rapport de deux médecins-légistes avance une hypothèse fort différente. Sans doute n'explique-t-il rien au fond, mais les considérations psychologiques qu'il contient donnent à réfléchir, surtout lorsqu'on songe que ce sont surtout des adolescents quifont des actes gratuits dans l'oeuvre de Gide, et que lui-même souffrait d'une anomalie physique telle qu'on a pu dire que son développement sexuel s'était "arrêté" à l'âge de la puberté. Voici un extrait du rapport:

> C'est une notion classique que l'époque du développement de la puberté se signale par de profondes modifications, non seulement des fonctions organiques, mais encore des fonctions psychiques: sensibilité, intelligence et activité volontaire. En même temps que la résistance physique diminue, et que le corps présente moins d'immunité contre les influences morbifiques, il se produit une sorte de rupture momentanée de l'équilibre mental avec développement excessif du sentiment de personnalité, susceptibilité exagérée, hyperesthésie psychique. On voit se manifester une véritable tendance à la combativité et une exagération remarquable de l'impulsivité et des tendances à la violence. L'adolescent est très sensible aux louanges, et, par con-

---

176 Faits-Divers, dans La Nouvelle Revue française, tome 31, no CLXXVIII, livraison de juillet 1928, p. 110.

> tre, ressent beaucoup plus vivement les blessures d'amour-propre; les impressions qui arrivent à son cerveau se transforment plus irrésistiblement en incitations motrices, c'est-à-dire en actes impulsifs. Les spécialistes qui se sont occupés de la psychologie de la puberté ne manquent pas de remarquer que c'est vers la quinzième année que, dans les établissements d'éducation, on rencontre le plus grand nombre de sujets passibles de punitions pour mauvaise conduite, altercations et voies de fait, parce que chez les jeunes gens arrivés à cet âge, les premiers mouvements ne trouvent que peu de frein, et que l'irréflexion est la principale caractéristique de leur état mental. C'est dans cet ordre d'idées que la science trouve aujourd'hui la principale cause prédisposante de la criminalité contre les personnes chez les adolescents à l'époque de la puberté.
>
> Ce qui précède permet de comprendre à quel degré de violence peuvent en arriver certains mouvements passionnels de l'adolescent et combien il faut se garder d'appliquer à leur interprétation un critérium tiré de la mentalité de l'homme adulte.
>
> Normalement donc, certains actes difficilement explicables, comme ceux qui sont reprochés à l'inculpé, peuvent être la conséquence d'un <u>état mental qui ne relève en rien de la pathologie</u>, qui en un mot, est physiologique[177].

En 1930, Gide publiait également dans la collection <u>Ne jugez pas</u> le livre intitulé <u>La Séquestrée de Poitiers</u>. Il s'agit d'un autre fait divers d'une extrême

---

177 Rapport des médecins-légistes de l'Affaire Redureau, cité par Gide dans <u>La Nouvelle Revue française (Faits-Divers)</u>, tome 31, no CLXXVIII, livraison de juillet 1928, p. 118.

complexité dont la revue Vie illustrée avait fait état en 1901. Mademoiselle Mélanie Bastian, qui vivait avec sa mère, en vint peu à peu, surtout après la mort de son père en 1882, à se réfugier de façon permanente dans une chambre de la maison familiale. Bientôt elle n'en sortit plus du tout; quand on l'y retrouva à la fin du siècle, elle y vivait toujours seule, nue sous une couverture, dans l'obscurité la plus complète et, surtout, dans une saleté absolument indescriptible (vermines, excréments, etc.). A l'hôpital où on la transporta, on s'aperçut qu'elle manifestait tout à la fois un curieux mélange d'intelligence et de dérangement mental, de sorte qu'il était difficile de parler de folie véritable. Par exemple, elle aimait sa nouvelle vie à l'hôpital, la clarté et les vêtements propres, mais parlait souvent avec attendrissement et regret de son "cher grand fond Malampia", c'est-à-dire de la chambre sordide où elle avait longtemps vécu.

Il est curieux de constater qu'il ne s'agit pas d'une séquestration imposée par la mère ou le frère, Pierre Bastian, mais bien d'une réclusion volontaire. D'autres éléments cocasses interviennent encore, comme le

manque total de pudeur et la manie d'écrire sur les murs des phrases tantôt intelligentes, tantôt incompréhensibles. Toute la famille est d'ailleurs un noeud d'excentricités: décisions brusques et illogiques, amour de la saleté, exaltation et extravagance. Le livre de Gide ne résout d'ailleurs rien; simplement, il présente les faits. Quand on le referme, l'énigme reste entière. Même, dit Gide, "le mystère, à mesure que nous en connaissons mieux les circonstances, s'approfondit[178]".

La Séquestrée de Poitiers est le dernier fait-divers dont Gide paraisse s'être occupé activement. A partir de ce moment, son intérêt pour la psychologie semble diminuer. Pourtant, en 1939, dans sa préface aux Pages immortelles de Montaigne choisies et expliquées par André Gide, on retrouve une fois encore, comme une sorte d'écho, sa curiosité pour certains actes apparemment incompatibles avec leurs auteurs et les actions qu'ils posent habituellement. Montaigne, selon Gide, a fort bien compris ce problème que la psychologie traditionnelle a pendant longtemps refusé d'admettre et prétendu ignorer. Il a su constater en lui-même bien des inconséquen-

---

178 La Séquestrée de Poitiers, Paris, Gallimard, 1930, p. 81.

ces et des contradictions. Et Gide se plaît à citer les premières lignes du chapitre De l'inconstance de nos actions:

> Ceux qui s'exercent à contreroller les actions humaines, ne se trouvent en aucune partie si empeschez, qu'à les r'appiesser et mettre à mesme lustre: car elles se contredisent communément de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique[179].

Gide cite encore d'autres phrases tirées du même chapitre:

> Montaigne parle de ces "bons autheurs" (et ce qu'il en dit peut s'appliquer à ceux qui l'ont suivi, mieux encore qu'à ceux qu'il connaissait déjà) qui "choisissent un air universel et, suyvant cette image, vont rengeant et interprétant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation" (Livre II, chap. 1). Et il ajoute: "Auguste leur est échappé" du même ton que Saint-Evremont dira plus tard: "Il y a des replis et des détours en notre âme qui lui sont échappés (à Plutarque)... il a jugé de l'homme trop en gros et ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même... Ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères... que Montaigne a beaucoup mieux entendues". Il me semble que Montaigne a même su voir là beaucoup plus que simplement "de l'inconstance", ainsi que fait Saint-Evremont. Je crois que, à l'abri de ce mot, se cache précisément la vraie question, laquelle ne sera abordée que beaucoup plus

---

179 Montaigne, De l'inconstance de nos actions (Livre II, chapitre I), dans Essais (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1950, p. 367.

> tard par Dostoïevsky, puis par Proust, et qui fera dire à certains: "Ce qui est mis en cause ici, c'est la notion même de l'homme sur laquelle nous vivons", notions que Freud et quelques autres battent en brèche[180].

Il ressort du relevé précédent que les apparitions successives de l'acte gratuit dans l'oeuvre gidienne ne sont pas des effets purement littéraires, ni d'ailleurs des phénomènes toujours volontaires; la lecture de Si le grain ne meurt et, en particulier, du Journal permet de faire le compte de plusieurs douzaines d'actions insolites dont Gide lui-même est l'auteur et qui ont évidemment un rapport étroit avec l'acte gratuit intrigant qui hante son oeuvre. La différence essentielle, c'est que les actions saugrenues accomplies par Gide ne sont pas réfléchies mais purement spontanées, alors que dans l'oeuvre, l'acte gratuit se présente avant tout comme le fruit d'un calcul conscient de la part d'un auteur qui, en toute lucidité, fait agir des personnages. De plus, les actes gratuits posés par Gide se situent le plus souvent au niveau de la conversation; ils sont des accrocs au comportement social bourgeois et, de ce fait,

---

180 Préface aux Pages immortelles de Montaigne choisies et expliquées par André Gide, Paris, Corréa, 1939, p. 22-23.

n'ont pas l'éclat de ceux que pourrait inventer un homme d'action véritable. Ainsi, on imagine difficilement Gide commettant un assassinat comme celui où Lafcadio pousse Fleurissoire hors d'un train en marche.

En outre, Gide n'est pas qu'un inventeur d'actes gratuits; surtout à partir de mai 1912, où il fut juré à la Cour d'Assises de Rouen, il devint un collectionneur fort empressé de ces actions inexplicables que les hommes posent presque quotidiennement. Comme elles demeurent le plus souvent inaperçues au commun des mortels, la collection de Gide ne contient guère que des actions d'éclat propres à attirer l'attention des tribunaux et des journalistes; c'est pourquoi la plus grande partie de cette collection est faite de crimes notoires. Il est donc injuste de ne voir dans cet intérêt de Gide qu'un penchant vers la morbidité. Les Souvenirs de la Cour d'Assises contiennent en particulier trois affaires criminelles qui sont reliées directement à la notion de gratuité. Dans son Dostoïevsky, Gide s'est volontairement attaché à relever dans les romans de l'écrivain russe des comportements bizarres qui impliquent une connaissance approfondie et renouvelée de l'âme humaine. Cependant, c'est dans sa collection de Faits-Divers que

GIDE ET L'ACTE GRATUIT

Gide a le mieux manifesté sa curiosité pour les actes gratuits pris sur le vif. En particulier, il s'est attardé à l'affaire Redureau et à celle de la séquestrée de Poitiers, cherchant à démontrer que certains actes échappent totalement à la psychologie traditionnelle et proviennent d'une motivation qu'il est souvent impossible de déterminer.

Il apparaît donc que Gide a non seulement exploité la notion de l'acte gratuit dans son oeuvre personnelle, mais qu'il a poussé la curiosité jusqu'à en faire lui-même une collection fort impressionnante. Cette constation implique à la fois beaucoup de conscience et d'inconscience chez Gide. Cependant, plutôt que de tirer immédiatement de cet ensemble de faits une conclusion qui pourrait s'avérer hâtive, il semble souhaitable d'examiner auparavant la courbe de l'évolution de l'acte gratuit et de mettre enfin en lumière quelques notions fondamentales qui jusqu'à présent n'ont toujours été qu'entrevues et effleurées.

001364
v. 2

LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT CHEZ ANDRE GIDE

par

Maurice Henrie

Thèse présentée à la Faculté des Arts
de l'Université d'Ottawa en vue du
doctorat en littérature française



Ottawa, Canada, 1969

CHAPITRE III

AUTOUR DE L'ACTE GRATUIT

Le relevé des actes gratuits chez Gide, aussi bien ceux de son oeuvre que ceux de sa vie personnelle, loin de présenter un tableau simple où l'on puisse lire une solution facile, semble ajouter encore à la confusion. Ces actes gratuits apparaissent comme des pièces de casse-tête qui refuseraient de se laisser imbriquer facilement les unes dans les autres. Devant cette difficulté, la première idée qui surgit à l'esprit est qu'on a affaire non pas à un mais à deux casse-tête, et que les pièces en ont été mêlées. Il n'en est rien toutefois; mais il reste que l'image, une fois achevée, présente deux plans nettement distincts. Et il est vain de jongler avec les pièces tant qu'on n'a pas su les découvrir.

En identifiant dans les pages précédentes les diverses caractéristiques de l'acte gratuit tel que le présentaient successivement Paludes, Le Prométhée mal enchaîné et Les Caves du Vatican - sans compter les allusions dans d'autres livres - on a pu en suivre la

complication et l'étoffement graduels[181]. A l'exception de quelques brusques mutations, surtout dans le cas de la notion de responsabilité, cette évolution était pour ainsi dire naturelle, prévisible même; aucune modification ne menaçait l'homogénéité de l'ensemble et chaque addition s'inscrivait à sa place dans un tracé qu'on aurait dit déterminé à l'avance. De sorte que les pires incartades des personnages, comme celles de Michel ou de Lafcadio, demeurent, en regard de l'acte gratuit, dans le juste milieu. Depuis sa naissance dans Paludes jusqu'aux agissements de Bernard dans Les Faux-monnayeurs, l'acte gratuit présente donc une cohérence et une continuité remarquables.

Si l'on cherche à en rappeler encore les principales caractéristiques, on en arrive au résumé succinct que voici: idéalement, il est un acte de délivrance qui échappe à la chaîne déterministe des actions quotidiennes et à l'ensorcellement de la morale, de la convention et des lois. Il rend la liberté tout en soulageant son auteur du poids énorme de la responsabilité: il ignore les catégories du Bien et du Mal; il n'a ni motif, ni but, et

---

181 On se reportera aux états successifs signalés dans les deux chapitres précédents.

n'est fait en vue d'aucune sorte de profit. Mais comme le premier venu ne peut assumer un acte aussi audacieux, son auteur doit posséder certaines prédispositions: il sera libre de toute entrave familiale, sociale ou morale; il aimera l'aventure, l'audace, le risque, l'imprévu et le jeu; il sera plus que quiconque sincère, curieux, brave, spontané, désintéressé et inconséquent. L'acte gratuit répond à une définition précise; on sait également que Gide ne s'est pas contenté de simplement incorporer l'acte à ses livres, mais que chaque fois il s'est efforcé d'en faire la théorie. Ce n'est d'ailleurs que théoriquement que Gide a présenté l'acte gratuit pour la première fois dans Paludes. On peut donc conclure que cette notion correspondait à une disposition particulière de l'esprit gidien; elle avait une existence positive et indépendante et s'accompagnait de beaucoup de conscience et de lucidité.

Pourtant, si Gide s'est efforcé d'en parfaire la définition, il n'en a jamais indiqué clairement la source: tout au plus devine-t-on que l'acte gratuit est né d'une réaction gidienne contre des valeurs comme la morale et la société; il provient aussi du jeu de certains traits de son caractère. Si, après la publication des Caves du Vatican, on avait posé à Gide, à brûle-pourpoint, la

question suivante: ... qu'est-ce donc que cet acte gratuit, à la fin?... on peut croire qu'il n'aurait su y répondre; du moins n'aurait-il pu que répéter ce que ses livres disaient déjà. Car en vérité la réponse se trouvait bien au-dessous du niveau de conscience que Gide pouvait atteindre par l'auto-analyse. Pourtant, un jour viendra où Gide, acculé au mur par la critique, se verra contraint de donner son avis. Mais ce sera beaucoup plus tard, et le temps aura effacé bien des difficultés, rendant ainsi plus plausible la version qu'il proposera.

Avec Les Faux-monnayeurs commence ce déplacement ou ce glissement capital et essentiel qui donnera à l'acte gratuit deux visages différents. Visages de jumeaux, dira-t-on, mais qui n'en restent pas moins deux entités distinctes et irrémédiablement séparées. Cette scission et ce dédoublement sautent aux yeux, tant ils sont manifestes. Il n'est rien pourtant qu'on ait aussi unanimement ignoré chez Gide. Il faut bien reconnaître aussi que lui-même ne semble pas avoir fait la distinction et qu'il a continué d'appeler du seul nom d'acte gratuit deux phénomènes sans doute voisins, mais nettement caractérisés et indépendants. Entre l'acte gratuit de Lafcadio et celui de

Boris s'interpose un mur qui trompe par sa transparence.

Car la différentiation intervient précisément à l'arrivée de Boris et de Madame Sophroniska dans l'univers gidien. Arrivée tardive, il est vrai, puisque Gide ne donnera plus guère, après Les Faux-monnayeurs, que des oeuvres qu'on peut classer comme mineures par rapport à celles qui ont précédé. Mais arrivée importante, puisque Gide, qui a épuisé alors le meilleur de son génie, s'intéressera désormais à des problèmes qui jusqu'alors n'occupaient que peu de place dans sa vie. Le communisme en est un exemple. Mais avant le communisme vient l'embardée vers la psychologie.

Les premières traces évidentes de cet engouement se trouvent dans les Souvenirs de la Cour d'Assises que Gide a rédigés après avoir participé au jury de la Cour d'Assises de Rouen, en mai 1912. Or, bien que Les Caves du Vatican n'aient été terminées qu'en juin 1913, on n'y trouve aucun signe probant que l'expérience de juré ait influé directement sur ce dernier livre. Sans doute peut-on suggérer que l'influence a pu être discrète et se faire comme par osmose; mais la source des actes gratuits décrits dans Souvenirs de la Cour d'Assises n'a

rien de commun avec celle qui préside aux gestes de Lafcadio. Celui-ci n'est pas un psychopathe et l'attitude de Gide à son égard n'est pas celle d'un psychologue romancier.

Malgré tout, l'expérience de 1912 comme juré a quand même aiguillé Gide du côté de la psychologie. Mais cet intérêt nouveau a mis plusieurs années à s'exprimer ouvertement. Le Journal de la première Grande Guerre reste étrangement muet là-dessus: les lectures que fit Gide ne trahissent aucun enthousiasme en ce sens. Pourtant, l'intérêt pour les auteurs russes, manifesté à partir de 1921, est un signe non équivoque. En 1922, Gide prononce ses conférences sur Dostoïevsky; il les publie en 1923, c'est-à-dire deux ans avant la parution des Faux-monnayeurs. Or le Dostoïevsky laisse voir sans l'ombre d'un doute que la curiosité de Gide pour les mécanismes mystérieux de l'âme humaine est alors pleinement éveillée. Il est donc assez naturel que dans son "unique" roman Gide ait laissé entrevoir ce qui captivait son attention et qu'à côté de l'acte gratuit comme il l'avait conçu jusque-là, il ait imaginé un autre acte gratuit, celui de Boris, qui présente les mêmes caractères extérieurs, mais qui n'en reste pas moins d'origine fort différente.

Ce n'est plus le bel acte audacieux et flamboyant né de l'enthousiasme, du jeu, de la curiosité et d'un trop-plein d'énergie; l'acte de Boris, au contraire, accuse un caractère morbide et pathologique et se présente sous le signe de la tristesse et du malheur. Le chaos psychologique qui pousse l'enfant au suicide est de même nature que celui qui, dans les Souvenirs de la Cour d'Assises, amène Charles à assassiner sa maîtresse. A ce stade, Gide a quitté le domaine de la littérature pure pour glisser vers celui de la psychologie. Il n'y a qu'un pas à franchir pour atteindre la psychiatrie et la médecine.

Viennent ensuite les Faits-Divers et La Séquestrée de Poitiers où Gide présente des actes gratuits qui ne sont plus que des phénomènes directement rattachables à la psychologie. Si le nom d'acte gratuit demeure, il désigne une réalité tout autre, même si celle-ci n'est pas sans affinités avec la signification de l'acte gratuit initial. C'est maintenant le geste tourmenté d'un malade de la volonté qui, assiégé et oppressé par une crise intérieure dont il n'arrive pas à triompher, se délivre en agissant soudainement. La confusion intime que ni

l'acteur ni personne ne réussit à expliquer non plus qu'à apaiser semble déclencher une soupape de sûreté, actionnant ainsi le mécanisme physique sans que le geste ni ses conséquences n'aient été au préalable filtrés, analysés et permis consciemment par le cerveau. Mais c'est là un problème qui relève de la physio-pathologie.

D'aucuns refuseront de reconnaître cette ambivalence de l'acte gratuit et défendront la thèse d'une évolution graduée à partir de Paludes jusqu'à La Séquestrée de Poitiers. Il ne leur paraîtra pas essentiel de constater la fusion de deux notions différentes sous l'unique étendard de l'acte gratuit; ils soutiendront que l'acte est le même et que son apparente dualité vient uniquement du fait qu'on le considère tantôt au point de vue esthétique, tantôt au point de vue psychologique. Si séduisante qu'elle soit, cette interprétation ne nous semble guère plausible... Bien sûr, on demandera fort pertinemment à laquelle des deux versions de l'acte gratuit appartiennent les gestes bizarres que Gide lui-même a posés au cours de sa vie et dont rend compte le Journal. La question a du poids. Car si l'on peut répondre que plusieurs des gestes gratuits de Gide peuvent très bien s'expliquer par l'amour de la fantaisie et du jeu, la

majorité appartiennent à coup sûr à la version "psychologique" de l'acte gratuit, c'est-à-dire qu'ils se rapprochent bien davantage des Faits-Divers que des incartades de Lafcadio ou de Bernard. On ne saurait donc fermer les yeux sur la ressemblance qui relie entre eux les deux genres d'acte gratuit que nous avons distingués.

Un observateur étranger qui verrait Lafcadio assassiner Fleurissoire et Redureau brandir sa serpe à raisin aurait tout lieu de croire qu'il assiste à deux phénomènes identiques. Il n'hésiterait pas à utiliser indifféremment l'expression "acte gratuit" dans l'un et dans l'autre cas. Mais il jugerait alors de l'extérieur et se trouverait comme aveuglé par la ressemblance: les deux actes sont spontanés et sans préméditation; l'auteur, l'observateur et la "victime" en ignorent tous la cause; le but et le profit à en tirer demeurent également problématiques; ces actes imprévisibles échappent à la logique et supposent l'ignorance momentanée du danger et des conséquences; a priori, rien même ne s'oppose à ce qu'ils soient tous deux ou bons ou mauvais.

Cependant, l'analogie n'efface pas la différence, qui est énorme. La conception de l'acte gratuit qui s'amorce dans Paludes et culmine dans Les Caves du Vatican

implique presque toujours une certaine lucidité et une certaine conscience chez le sujet agissant; celui-ci n'est pas vraiment le jouet de forces obscures qui grouillent en lui. C'est pourquoi l'on a pu dire que jusqu'aux Caves du Vatican et même jusqu'aux Faux-monnayeurs, l'acte gratuit n'était pas vraiment gratuit. - C'est évidemment là jouer sur les mots, puisque l'expression a été inventée précisément pour désigner ces actes-là et qu'elle ne prétendait s'appliquer encore à rien d'autre. - Or, le geste de Redureau, celui de Charles et d'autres encore sont à coup sûr inconscients ou subconscients, puisque la mémoire même n'en garde pas souvenir. De plus, le geste type de Lafcadio apparaît jusqu'à un certain point comme dirigé: il permet d'éviter la responsabilité appelée par les actions ordinaires et a pour mission de combattre la morale et les conventions sociales. Contrairement à celui de Redureau, qui a pu avoir pour origine le sentiment de la peur, l'acte gratuit initial a pour ressorts la curiosité, l'amour du jeu, de l'indépendance et de la liberté. En outre, on sent confusément qu'il s'inspire de valeurs esthétiques. On devine vite aussi qu'il s'entoure d'une atmosphère fort différente, reflétant le goût de l'aventure, de l'audace, du risque,

de l'imprévu et de la décision rapide. Il se veut aussi "naturel" que possible, c'est-à-dire sincère; le geste de Redureau est tout au plus inconscient, et même instinctif, au sens originel du terme. L'acte de Lafcadio est aussi désintéressé, alors que le geste aveugle du malade est toujours attribuable à un égoïsme obscur. Enfin, les extravagances de Lafcadio et de Bernard sont des signes de santé, de joie, de jeunesse et d'énergie; ceux des Faits-Divers rappellent le déséquilibre mental, l'anémie physique et spirituelle, la tristesse, la dépression et le malheur.

Avant même de tenter une explication définitive de l'acte gratuit, il paraît donc essentiel de faire d'abord une distinction entre deux phénomènes voisins mais différents qu'on a toujours désignés du même nom. Tout au moins doit-on savoir reconnaître une orientation radicalement nouvelle de l'acte gratuit à partir des années 1923-1925. C'est vers ce temps-là que Gide a cru trouver dans la psychologie l'interprétation à la fois scientifique et satisfaisante d'un phénomène qui l'intéressait depuis longtemps. Mais, de cette façon, le bel acte gratuit de naguère, crûment éclairé, froidement disséqué et réduit à ses plus simples éléments, se trouve véritablement trahi par les explications et rangé parmi

d'autres phénomènes ordinaires de la psychologie et de la physiologie. C'est un bel oiseau mort et déplumé rangé sur une table de laboratoire. L'acte gratuit n'est plus l'acte gratuit.

Le rôle que Gide a lui-même joué dans l'interprétation de l'acte - il en sera encore question dans les chapitres suivants - oblige à aborder directement et une fois pour toutes trois autres problèmes dont il n'est pas exagéré de dire qu'ils fournissent tous ensemble la clef indispensable à toute étude de l'oeuvre gidienne. Ce sont le thème de la responsabilité ou de l'engagement, celui de l'esthétique et la fameuse question de la sincérité. Leur complexité est telle que chacun pourrait faire l'objet d'une étude très développée; par exemple, Yvon Belaval a consacré un livre entier au Souci de sincérité. Il ne sera donc question ici que de certaines données essentielles étayées de citations choisies.

Le problème de la responsabilité est un des points névralgiques des livres de Gide. Il est caractérisé surtout par une sorte de refus global de toute responsabilité, quelle qu'elle soit, avec toutes ses implications passées, présentes et futures. Cette attitude se concrétise en une peur générale de toutes conséquences.

Il s'ensuit qu'avant de poser une action tant soit peu importante, Gide s'arrête et, le plus souvent, s'abstient, persuadé que s'il agit, son geste se multipliera à l'infini, un peu comme les vagues concentriques que fait une pierre tombant dans l'eau, et que les répercussions de l'acte deviendront des tentacules menaçantes et enveloppantes qui pourront se retourner contre l'exécutant et le compromettre. Cette crainte n'est guère que sous-jacente mais se devine sans cesse dans les livres de jeunesse. Bientôt cependant, elle acquiert une sorte d'élan et finit par s'extérioriser tout à fait, comme en témoigne ce texte tiré des Nouvelles Nourritures:

> Ah! pouvoir échapper à moi-même! Je bondirais par-dessus la contrainte où le respect de moi m'a soumis. Ma narine est ouverte aux vents. Ah! lever l'ancre, et pour la plus téméraire aventure... Et que cela ne tirât pas à conséquence pour demain.
>
> Mon esprit s'achoppe à ce mot: conséquence. La conséquence de nos actes; la conséquence avec soi-même. N'attendrai-je plus de moi qu'une suite? Conséquence: compromission; cheminement tracé par avance. Je veux ne plus marcher, mais bondir; d'un coup de jarret repousser, renier mon passé; n'avoir plus à tenir de promesses: j'en ai trop fait! Avenir, que je t'aimerais, infidèle[182].

Ce sentiment, on s'en doute, provient du subconscient de Gide et fait partie intégrante de sa personnalité. Sans doute en est-il conscient, mais il

---

182 Les Nouvelles Nourritures, PLE I, p. 260.

n'entre cependant rien de volontaire et de réfléchi dans ce recul instinctif. Constatant cette inclination de son caractère, Gide, plutôt que de la combattre, l'accepte d'emblée et finira même par y voir un trait rare et précieux. Aussi n'en tente-t-il aucune justification; au contraire, il s'y complaît et en fait l'éloge.

De même, l'inconséquence de caractère n'est pas à ses yeux une lacune, mais une qualité à rechercher. Il s'oppose à ceux qui, constatant chez eux l'existence d'un tel penchant, essayent de le supprimer ou, du moins, de l'oublier.

> Les inconséquences de notre nature, si tant est qu'il y en ait, nous apparaissent gênantes, ridicules. Nous les renions. Nous nous efforçons de n'en pas tenir compte, de les réduire. Chacun de nous a conscience de son unité, de sa continuité, et de tout ce qui reste en nous de refoulé, d'inconscient, (...) si nous ne pouvons pas précisément le supprimer, du moins cessons-nous d'y attacher de l'importance[183].

Lafcadio n'a aucune difficulté à accepter ses inconséquences: l'explication qu'il donne à Julius frise même la vantardise[184]; c'est aussi une des qualités que Laura Douviers prise le plus chez Edouard[185]. Dans des

---

183 Dostoïevsky, op. cit., p. 135.

184 Voir Les Caves du Vatican, PLE I, p. 744.

185 Voir Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 1094.

Pages retrouvées que Gide publiait en 1929, il admire chez les Grecs ce parti pris de non-intervention dans leur destinée et leur aptitude naturelle à consentir à tout ce qui, en eux, cherche à s'exprimer:

> Sans doute n'est-il pas d'un médiocre enseignement de constater que les anciens, et spécialement les Grecs, qui pourtant s'entendaient à bien vivre - et par "bien vivre", j'entends: vivre de manière à nous donner l'exemple des plus hautes vertus - que les Grecs, dis-je, agissaient tout nettement selon le conseil de leur pente, de leur passion bonne ou mauvaise, de leur vertu, de leur orgueil ou de leur fantaisie, mais qu'il ne leur arrivait jamais de peser longuement, entre plusieurs propos, celui que la raison reconnaîtra comme préférable, ainsi que constamment il nous arrive de faire aujourd'hui - désireux que nous sommes, parmi tous les possibles, d'élire le meilleur, c'est-à-dire le plus avantageux pour Dieu, pour autrui, pour le bien public, pour nous-mêmes (selon notre plus ou moins grande vertu).
>
> Et même, s'il arrivait à ces Grecs parfois de déplorer les conséquences de tels actes, ces regrets ne portaient point sur l'acte même et n'entraînaient ni repentance, ni remords; il ne leur apparaissait jamais qu'ils eussent pu agir autrement. A la seule exception d'Hercule, aucun demi-dieu ou héros de l'antiquité n'hésite, ne balance. Chacun d'eux agit selon la dictée de son plus profond caractère, et ne crois-tu pas qu'à tous leurs gestes admirables, aussi bien aux plus vertueux qu'aux pires, le mot qui convient le mieux et qui s'applique le plus indifféremment à tous, c'est le mot: inconsidéré[186].

---

186 Pages retrouvées, dans La Nouvelle Revue française, tome 32, no CLXXXVII, livraison d'avril 1929, p. 498.

Gide saura le constater lui-même: l'inconséquence fait partie de son éthique. Elle ne remplace pas la gratuité, comme le croit Germaine Brée[187], elle y mène au contraire. Elle est une sorte de phénomène-cause sur lequel l'acte gratuit s'appuie et prend son élan.

L'amour de l'inconséquence entraîne une véritable haine de la logique et de la raison. Dès Les Cahiers d'André Walter, Gide montre sa défiance précoce envers la faculté de raisonner:

> La connaissance intuitive est la seule nécessaire. (...) La raison devient inutile; il faut la répudier pour qu'elle ne vienne pas, fallacieuse, devant nos yeux hallucinés, lever ses arguments troubles. Les sciences sont dangereuses, car elles exaltent la raison: après, elle parle haut et se veut autoritaire[188].

Dans Les Nourritures terrestres, Gide renchérit, disant que "les raisonnements ne mènent pas les hommes et qu'à chacun s'en peut opposer un adverse qu'il ne s'agit que de trouver[189]. Beaucoup plus tard, en 1937, comme en écho à ces pensées de jeune homme, il assure encore:

---

187 Voir Germaine Brée, op. cit., p. 253.

188 Les Cahiers d'André Walter, dans OC, tome 1, p. 110.

189 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 185.

"Tout ce que j'ai fait de plus absurde dans la vie, c'est toujours au nom de la "raison[190]".

Non seulement la logique est-elle inefficace, mais encore elle nuit au développement de ce que l'être a de plus précieux; elle astreint, elle violente, elle empêche le dialogue et l'harmonie. Elle est responsable de ce monstre laid et détestable qu'est un "esprit faux", dont Gide donne la définition suivante:

> "C'est celui qui éprouve le besoin de se persuader qu'il a <u>raison</u> de commettre tous les actes qu'il a envie de commettre; celui qui met sa raison au service de ses instincts, de ses intérêts, (...) ou de son tempérament[191].

La logique est aussi à l'origine de tout ce qui est artificiel et construit; elle s'oppose et à la liberté et à la sincérité. Or savoir vivre implique un certain détachement de la logique; il faut empêcher celle-ci de réglementer toute notre existence:

> La peur de trébucher cramponne notre esprit à la rampe de la logique. Il y a la logique et il y a ce qui échappe à la logique. (L'illogisme m'irrite, mais l'excès de logique m'exténue). Il y a ceux qui raisonnent et il y a ceux qui laissent les autres avoir raison. (Mon coeur, si ma raison

---

190 <u>Journal</u> (le 7 mai 1937), PLE II, p. 1260.

191 <u>Le Journal des Faux-monnayeurs</u>, op. cit., p. 33.

> lui donne tort de battre, c'est à lui que je donne raison). Il y a ceux qui se passent de vivre et ceux qui se passent d'avoir raison. C'est au défaut de la logique que je prends conscience de moi[192].

Outre la rigueur logique et les motifs bien échafaudés, il existe d'autres moyens d'action qui sont souvent beaucoup plus naturels et efficaces:

> ... l'acte inconsidéré a grand'chance d'être bien le plus sage, car nous savons de reste que plus la raison s'efforce d'intervenir dans l'action, et plus nous sommes empêchés d'agir - car les conséquences immédiates ou lointaines du moindre de nos actes sont infinies, car agir suivant le poids du plus grand nombre de motifs n'est pas agir d'une manière bien sincère. L'instinct le plus souvent est meilleur guide que la raison[193].

La peur des conséquences, la complaisance dans l'inconséquence et la haine de la logique entraînent chez Gide le refus passionné de toutes les formes d'engagement et de responsabilité et motivent directement le fameux balancement gidien. Toute certitude devient pour lui synonyme de prison où la vie et le pensée s'étiolent et meurent. D'où le besoin instinctif de résister, de lutter, par exemple contre Paul Claudel qui tente de le convertir au christianisme et au catholicisme; lutte sans issue, s'il en est, puisque de cette liberté difficilement conquise,

---

192 Les Nouvelles Nourritures, PLE I, p. 260.

193 Pages retrouvées, dans La Nouvelle Revue française, op. cit., p. 499.

Gide ne saurait dire lui-même quel usage il fera. D'où également l'étonnante et éphémère adhésion au communisme; c'est à cette occasion que, bon prophète et fin observateur, Roger Martin du Gard écrivait: "Je crains fort que, à la longue, et malgré son authentique bonne volonté, il ne déçoive un jour ses nouveaux amis[194]." Le Retour de L'U.R.S.S. allait bientôt donner raison à l'auteur des Thibault ainsi qu'à Gabriel Marcel, qui considérait cette fugue gidienne comme "une villégiature, plus ou moins prolongée[195]". D'ailleurs, comment Gide avait-il pu oublier ce que déjà il écrivait vers 1918?

> Vous voudriez savoir à quoi vous en tenir au sujet de mes opinions politiques. Il vous a paru que trop souvent, de droite ou de gauche, je n'avançais d'un pas que pour en faire aussitôt deux en arrière, de sorte que rien n'était moins fiable que les déclarations que j'aurais pu faire. C'est aussi bien pourquoi je n'en faisais aucune, connaissant de reste l'indécision de mon esprit, mais croyant pourtant cette indécision préférable à de l'inconstance.
>
> A vrai dire, les questions politiques ne m'intéressent pas beaucoup; j'ai du mal à me persuader que tel régime soit par lui-même préférable[196].

---

194 Roger Martin du Gard, Notes sur André Gide, op. cit., p. 108.

195 Remarque de Gabriel Marcel, dans André Gide et notre temps, Paris, Gallimard, 1935, p. 33.

196 Feuillets (vers 1918), PLE II, p. 667.

Bien plus tôt, dès 1900, il exprimait ainsi sa méfiance de tout engagement politique:

> La politique est désastreuse pour cela; le parti que l'on sert emprisonne; on ne s'en dégage pas sans apparence de désertion; la franchise y perd, il est vrai, mais c'est pour que le parti y gagne... j'ai la terreur des partis pris[197].

D'instinct Gide préfère les détours et les sinuosités, écarte les actes décisifs, les adhésions explicites et entières, les compromissions d'un "oui" ou d'un "non" franc, les affirmations brutales et les négations non nuancées. Il effleure le maurrassisme, en 1916, mais s'en dégage vite; il abandonne à Barrès sa terre et ses morts; il s'éloigne de Ghéon, de Jammes et de bien d'autres qui n'ont su se garder du tourbillon claudélien. Il est perméable, impressionnable, sensible à tous les courants idéologiques; il en suit les courbes, mais jamais ne s'y attache trop longtemps. Son extraordinaire plasticité lui permet d'épouser successivement toutes les formes sans préférer l'une aux autres. De la quiétude et de la tranquillité il ne veut point, persuadé qu'elles sont un piège où l'attendent le vieillissement et la sclérose de l'esprit. Il est la vivante incarnation de l'âme du poète:

---

197 Lettres à Angèle, dans OC, tome 3, p. 180.

> Je ne suis pas bien du tout assis sur cette chaise
> Et mon pire malaise est un fauteuil où l'on reste
> Immanquablement je m'endors et j'y meurs
>
> Mais laissez-moi traverser le torrent sur les roches
> Par bonds quitter cette chose pour celle-là
> Je trouve l'équilibre impondérable entre les deux
> C'est là sans appui que je me repose[198]

La peur de l'engagement est la source de plusieurs autres attitudes gidiennes. On sait par exemple que la nécessité du choix lui est intolérable; comme l'âne de Buridan, il hésite interminablement quand il est placé devant l'alternative, préférant sans cesse ce qu'il délaisse à ce qu'il choisit, tyrannisé qu'il est par "ce flottement, cette indécision passionnée de tout (son) être, cette égale aptitude aux contraires[199]". De même, toute décision, si simple qu'elle soit, lui cause des soucis infinis:

> ... je n'ai pu m'endormir... Impossible de décider si je pars ou non pour Berlin; impossible de décider même si je suis désireux d'y partir. M'y laisser emmener, oui, peut-être. Au moins, mon flottant caractère a-t-il ceci de bon qu'il ne connaît pas les regrets. Cette indécision est à la fois effet et cause de ma fatigue... Peut-être vaut-il mieux, dès lors, rester à Paris[200].

---

198 Saint-Denys-Garneau, Poésies complètes, Montréal, Fides, 1949, p. 33.

199 Journal (janvier 1912), PLE II, p. 358.

200 Ibid. (le 7 janvier 1907), p. 228.

C'est encore la crainte de l'engagement qui le fait se méfier de toute possession et de toute propriété. Enfin, c'est toujours elle qu'on reconnaît dans sa volonté de n'avoir pas de disciples qui vivraient selon ses conseils; d'où la petite phrase insistante: "Nathanaël, jette mon livre.[201]" et cette réflexion à Angèle:

> Même avec des précautions, je n'ose encore guider personne. - Qui veut se promener, qu'il me suive! Mais vers quoi guiderais-je les autres? moi qui ne sais pas où je vais (...) mais il y a quelque charme à cela[202].

Ce qui précède laisse entendre que le refus d'engagement provient d'une option à la fois volontaire et consciente et qu'il s'agit, bien plutôt que d'une déficience de caractère, d'une règle de vie propre à enrichir celui qui s'y astreint. Cette interprétation semble toutefois n'être autre chose que la tentative de présenter sous un jour favorable ce qui, en réalité, est une faiblesse de tempérament. Gide lui-même en a d'ailleurs proposé deux autres explications, dont la première est enregistrée dans le Journal de Charles Du Bos. Ce dernier se plaignant de ne plus avoir d'opinion précise sur

---

201 Les Nourritures terrestres, PLE I, p. 248.

202 Lettres à Angèle, (lettre IV, Paris, le 15 novembre 1898), op. cit., p. 182-183.

rien et de ne plus trouver aucun point d'appui solide pour se permettre d'écrire, Gide lui rappelle:

> Mais, cher ami, ne serait-ce pas que vous tendez à obtenir de votre esprit une affirmation qu'il n'est pas en son pouvoir de donner? Des êtres comme vous et moi - esprits critiques, auto-critiques surtout - (je me refuserai toujours à voir là des défauts) - sont des êtres de dialogue, et non des êtres d'affirmation. Voilà pourquoi quand vous m'avez lu ces pages sur votre frère je ne pouvais m'empêcher de faire des réserves: je vous vois qui essayez d'édifier des affirmations, mais elles seront toujours comme de hautes maisons que mine par en dessous l'activité même de votre esprit[203].

Ce qui laisse penser qu'une sorte de super-lucidité jointe à une grande puissance de pénétration et d'analyse mettraient si bien à jour toutes les composantes d'un phénomène que le parti pris, l'emportement émotif et passionné, l'assentiment enthousiaste dans un sens ou dans l'autre s'en trouveraient pour ainsi dire supprimés dans l'oeuf. Et il est vrai qu'une trop grande complaisance dans l'observation et la contemplation ont un effet paralysant et desséchant.

L'autre explication suggérée par Gide est d'une nature bien différente; elle se rapproche fort d'un phénomène que Jean Delay a plusieurs fois cru observer chez

---

203 Gide cité par Charles Du Bos, Extraits d'un Journal, 1908-1928, Paris, Editions de la Pléiade (Schiffrin), 1928, p. 77.

son sujet: une sorte de maladie de la volonté qui empêcherait la pensée de se transformer en action, ou encore qui provoquerait des actions inconsidérées, incompatibles avec la personnalité de l'acteur. Selon Gide, il s'agirait d'un manque de confiance amené par l'inégalité et l'irrégularité de son énergie vitale:

> Je parviens bien difficilement, bien rarement, à avoir le même âge tous les jours. Tout enfant déjà, mes oncles et tantes m'appelaient: l'irrégulier. Comprend-on quelle serait la situation de quelqu'un qui, à son réveil, saurait pouvoir, dans le courant du jour, tantôt disposer de rentes abondantes et tantôt se sentirait réduit presque à la mendicité? Comment oser prendre des engagements lorsqu'on doute si l'on sera à même de les tenir? L'inconfiance en soi peut devenir paralysante. Ne pas pouvoir compter sur soi. Celui qui vient au rendez-vous sera-t-il le même que celui qui l'a pris? D'où mes retraits, mes dérobades, mes fuites, mon apparente versatilité. Ne pas reconnaître les autres, passe encore; mais ne pas se reconnaître soi-même, que c'est gênant! Laissez-moi donc me retirer du jeu, par crainte de vous faire faux bond. Aujourd'hui, je vous parlerais volontiers; demain je risque de ne trouver rien à vous dire[204].

Gide, qui ne tient jamais à avoir raison, déteste pourtant avoir tort; il refuse donc d'intervenir, de se prononcer et se réfugie dans une abstention ou une dérobade continuelle. Cette attitude semble avoir des

---

204 Ainsi soit-il, PLE III, p. 1203.

sources multiples, dont certaines se situent au niveau de la vie consciente et d'autres au niveau du subconscient. De cet état de faits, on peut tirer une conclusion assez inattendue que Roger Bastide n'a pas manqué de souligner. Sans doute sa remarque n'est-elle pas le résultat d'une étude poussée, mais son intuition, d'une très grande justesse, fait voir d'un coup un rapport certain entre le refus d'engagement et l'acte gratuit:

> ... il y a des moments où cet effroi des limites, cette volonté de ne pas vouloir, ce désir de ne pas s'enserrer dans une action, deviennent d'intolérables souffrances. On sent monter en soi, ivresse déchaînée, le besoin d'agir, d'agir n'importe comment, d'agir pour agir; Lafcadio répond à cette nostalgie de Gide pour l'action: c'est ici encore bovarysme[205].

Mais l'acte gratuit ne serait alors qu'une des attitudes directement rattachables au refus d'engagement et de responsabilité; d'autres encore en découlent, d'une façon beaucoup plus directe et certaine. On comprend mieux par exemple son recul instinctif devant la contrainte extérieure; il n'agrée que celle qu'il s'impose à lui-même. - Toute contrainte n'est à la fin qu'un refuge

---

205 Roger Bastide, L'Acte gratuit d'André Gide et le problème de la liberté, dans La Grande Revue, no 347, livraison d'avril 1934, p. 310.

contre la terrible liberté dont il jouit et qui menace de le désintégrer. Car paradoxalement, il faut savoir lutter et se défendre contre la liberté une fois qu'on a enfin réussi à la conquérir: elle peut tout aussi bien asservir que servir. - Le refus d'engagement fait également comprendre pourquoi Gide se soumet si volontiers aux événements et aux circonstances; en effet, quel meilleur moyen d'éviter la responsabilité que de se laisser guider sans avoir à rien décider, c'est-à-dire sans se compromettre et s'engager... De plus, se décharger de toute responsabilité, c'est du même coup pouvoir suspendre indéfiniment ses décisions de peur que...; d'où les réticences de Gide devant tout jugement à porter, et ce petit axiome qu'il érige en principe: Ne jugez pas.

Le refus de s'engager explique aussi l'attrait spécial qu'exerce sur lui la vie inconsciente. En effet, puisque l'existence consciente exige sans répit qu'on prenne des décisions et qu'on pose des actions, elle devient vite une véritable torture; le meilleur moyen d'y échapper, c'est de se réfugier dans le rêve, comme le faisait si bien André Walter, ou bien encore dans le sommeil, ce qui revient au même: "J'aime la vie et préfère le sommeil, non pas à cause du néant, mais à cause

du rêve[206]". Dans La Symphonie pastorale, Gide évoque le parfait bonheur de ces aveugles-nés qui, emmurés dans le silence intérieur, n'ont jamais rien appris et ne savent rien[207]. Plus tard, dans Thésée, les compagnons du héros ne reviennent qu'à regret de l'état inconscient où les avaient plongés les vapeurs enivrantes qui flottaient dans le labyrinthe du Minotaure:

> Sortis du labyrinthe, quelle peine et quel temps il leur fallut pour révoquer leurs sens et se rasseoir dans leur assiette! ce qu'ils ne firent qu'avec tristesse. Il leur semblait, me dirent-ils ensuite, redescendre d'un sommet de béatitude, vers une étroite et sombre vallée, réintégrant cette geôle qu'on est à soi-même, d'où ne pouvoir plus s'échapper[208].

Göran Schildt a été à ce point frappé par ce thème qu'il affirme même:

> Nous sommes en effet convaincus que la lutte contre la conscience de soi est le point central de la personnalité de Gide, le trait que l'on retrouve dans toutes les manifestations de sa vie[209].

---

206 Journal (le 17 mars 1893), PLE II, p. 33.

207 Voir La Symphonie pastorale, PLE I, p. 887.

208 Thésée, PLE I, p. 1440.

209 Göran Schildt, Gide et l'homme, Paris, Mercure de France, 1949, p. 24.

Dans Conversation avec un Allemand, Gide explique en outre qu'il aime mieux faire agir les autres que d'agir lui-même.

> ... l'action ne m'intéresse point tant par la sensation qu'elle donne que par ses suites, son retentissement. Voilà pourquoi, si elle m'intéresse passionnément, je crois qu'elle m'intéresse davantage encore commise par un autre. J'ai peur, comprenez-moi, de m'y compromettre. Je veux dire de limiter par ce que je fais, ce que je pourrais faire. De penser que parce que j'ai fait ceci, je ne pourrai plus faire cela, voilà qui devient intolérable. J'aime mieux faire agir que d'agir[210].

Or "faire agir" est encore une façon de refuser l'engagement. Que d'autres assument la responsabilité des actes! Quel bonheur que d'être un romancier quand on est tourmenté par une telle inquiétude... Avec quelle facilité on peut inventer son propre bouc émissaire, Lafcadio par exemple, et lui faire accomplir ce qu'on n'ose soi-même...

Enfin, c'est à la peur de l'engagement qu'on peut attribuer encore l'attrait du jeu, que Gide éprouva toute sa vie. Quel avatar et quelle compensation, en effet, que de pouvoir enfin agir avec la certitude que cela ne tire pas à conséquence! Contre Pascal et contre

---

210 Conversation avec un Allemand, dans Incidences, Paris, Gallimard, 1924, p. 139-140.

Charles Du Bos, il soutient que cette activité inoffensive est importante et qu'il a eu raison de s'y arrêter longuement dans Si le grain ne meurt[211]. Gide avait même l'habitude de porter toujours sur lui maintes babioles qui, soit dit en passant, pouvaient parfois faciliter aussi ses poursuites amoureuses...

> Les petits jeux que j'ai coutume d'emporter en voyage m'ont permis de prendre contact avec les enfants. Ce sont des "tests" merveilleux, particulièrement utiles dans les pays dont on ne parle pas la langue. Ils mettent à l'épreuve les qualités de patience, d'intelligence, d'ingéniosité, de curiosité d'un peuple, et d'amour de l'effort gratuit, du jeu[212].

Le problème tout gidien du refus de l'engagement a donc plus d'une facette. Il a sa source dans la peur des conséquences, l'amour de l'inconséquence et la haine de la logique; il engendre une méfiance générale à l'égard de tous les systèmes clos, de toutes les formes de certitude et entraîne chez Gide une perpétuelle indécision. Cet état de choses provoque à son tour plusieurs nouvelles attitudes: peur des contraintes, des jugements à porter ou même des disciples éventuels, et recherche de la vie

---

211 A ce sujet, voir le Journal (le 3 janvier 1930), PLE II, p. 964. Voir aussi Ainsi soit-il, PLE III, p. 1205, où Gide rappelle entre autres détails: "J'aimais tous les jeux gratuits et non brutaux".

212 Carnets d'Egypte, PLE III, p. 1077.

inconsciente, de la soumission aux événements et de tous les jeux gratuits. Ce vaste complexe gidien promet d'être fécond pour l'explication de l'acte gratuit.

Une autre question tout aussi captivante que celle de l'engagement concerne l'interaction et le rôle très particulier de l'esthétique et de la morale dans l'oeuvre de Gide. Pour réduire le problème à sa plus simple expression, on peut recourir au syllogisme suivant: l'oeuvre d'art, qui est le but et la fin ultimes de toute formule esthétique, est nécessairement inutile et gratuite; or l'action, comme l'oeuvre d'art, est du ressort de l'esthétique, et non de la morale; donc l'action idéale sera elle aussi, toujours comme l'oeuvre d'art, inutile et gratuite. Evidemment, l'argument tout gidien est spécieux; pourtant, il exprime fort justement la conception de l'esthétique chez Gide et l'attitude de celui-ci à l'égard de l'action.

Pour Gide, la question de la gratuité ou de l'inutilité de l'art ne se pose même pas: c'est une prémisse qu'il accepte a priori; loin de vouloir démontrer cette idée, c'est sur elle qu'il fonde ses jugements, comme s'il s'agissait là d'une évidence dont il est inutile de faire la preuve. Aussi est-ce le plus souvent d'une manière indirecte que ce concept affleure dans ses écrits; c'est

par exemple dans le passage suivant:

> ... le bourgeois (c'est-à-dire: quiconque pense bassement) a la haine du gratuit, du désintéressé, de tout ce dont il ne peut se servir. Il ne saurait admettre l'art ou la littérature qu'utilitaires, et hait tout ce qu'il ne peut s'élever à comprendre[213].

Le symbolisme qui, au dire même de Gide, n'avait apporté qu'une esthétique n'est certes pas étranger à cette mentalité; d'ailleurs, la théorie de l'art pour l'art était depuis longtemps connue en France. Comme Paul Valéry, Gide aurait pu écrire: "... je suis complètement d'accord avec ceux qui décrètent que l'art est inutile, à rayer, totalement inexistant... Mais si l'on admet l'art, dès lors[214]..." L'art permet un équilibre parfait, impossible dans la réalité; il s'identifie au jeu en ce qu'il est une fantaisie pure qui n'est assujettie à aucune fin sinon elle-même. Pour être, il exige que l'esprit soit vide, c'est-à-dire libre de toute préoccupation extérieure et immédiate. Dès le moment qu'il veut prouver, édifier, enseigner, l'art déchoit et n'est plus digne de son nom.

C'est là une vérité que Gide aura l'occasion de

---

213 Journal (le 22 août 1937), PLE II, p. 1270.

214 Paul Valéry cité par Léon Pierre-Quint, André Gide, Paris, Stock, 1952, p. 427.

toucher, pour ainsi dire. La tentation du communisme coïncida avec la rédaction de Geneviève. Or que se passe-t-il alors? Il semble que le génie créateur de Gide se paralyse; il est incapable, malgré tous ses efforts, de mener le livre à bien. Les questions sociales et politiques le préoccupent si fort qu'il n'y a plus de place chez lui pour la création littéraire ou artistique. Peu de temps après cette expérience, c'est le même respect de la gratuité de l'art qui le conduira à souhaiter que les artistes de l'U.R.S.S. sachent produire enfin des livres "dégagés du souci de la lutte des classes[215]". Et Gide rappelle en même temps:

> Aucune oeuvre d'art (...) n'est possible que désintéressée, délivrée du souci de devoir prouver quelque chose; (...) tout désir de démontrer et de prouver (...) l'incline, la compromet[216].

Cet idéal ne se réalise cependant pas; c'est une des grandes raisons qui le pousseront à s'éloigner définitivement de toute activité communiste. En 1944, il

---

215 Littérature engagée, Paris, Gallimard, 1950, p. 51.

216 Ibid., p. 50.

se souviendra encore...

> Selon Ehrenbourg, la littérature "arme de combat". Et bientôt la peinture aussi, je suppose, comme elle était déjà en U.R.S.S. Pas une toile, de cette exposition que j'avais pu voir à Tiflis, qui n'eût une signification éducatrice et édifiante (j'allais dire édificatrice); rien que des croûtes, mais actives, et qui, sans doute, à leurs yeux valaient mieux que toutes les productions de notre art gratuit. Elles trouvaient dans l'opportunité leur unique raison d'être[217].

C'est à Gide, bien sûr, qu'il faut donner raison . Ce qu'il défend n'est d'ailleurs pas une exigence qui lui est particulière: elle est de tous les temps. Ce principe, il est dorénavant inutile de le contester puisque toutes les attaques des factions religieuses, politiques et autres n'ont encore réussi à le faire disparaître[218]. Après la lutte, il émerge toujours aussi incontestable qu'auparavant. Pour s'en persuader, il suffit de lire la défense et l'apologie qu'en fit récemment Alain Robbe-Grillet[219].

---

217 Journal (le 11 octobre 1944), PLE III, p. 278.

218 Les attaques de l'intellectuel Benda étaient d'une autre nature, comme en témoigne ce texte: "On pourrait dire (...) que c'est précisément quand le génie manque que le goût de l'art en tant qu'art est le plus vif: ce qui fait que les époques dites de décadence, les époques alexandrines, sont peut-être les plus proprement littéraires". Julien Benda , La France byzantine, Paris Gallimard, 1945, p. 225.

219 Voir Alain Robbe-Grillet, Pour un nouveau roman, Paris, Gallimard, 1963, p. 43-51 et passim.

Dans les Chroniques de l'Ermitage que Gide fit paraître en 1905, on peut lire un passage qui est devenu célèbre et qui n'a fini ni d'étonner ni de gêner. Gide y répond aux questions d'un intervieweur; voici la fin de la conversation:

> Le monsieur se lève; il allait me quitter; il revient.
> - J'ai vu, dit-il, j'ai admiré l'exposition de Maurice Denis: C'est vous, n'est-ce pas, qui fîtes la préface du catalogue?
> - Oui, monsieur.
> - Vous y parlez tout à la fin des qualités morales de l'oeuvre d'art ou de l'artiste... Eh quoi! malgré ce que vous venez de me dire à l'instant, ces qualités existeraient pour vous? Les questions morales vous intéressent?!
> - Comment donc! L'étoffe dont nos livres sont faits!
> - Mais qu'est-ce donc, selon vous, que la morale?
> - Une dépendance de l'esthétique. Au plaisir de vous revoir, monsieur[220].

On s'est persuadé qu'il s'agissait là d'une boutade. Le ton du passage et la fin subite, du genre flèche du Parthe, appellent une telle façon de voir. Mais qu'on ne s'y trompe pas: c'est précisément le moyen que Gide a choisi pour communiquer une vérité qu'il ne met plus en doute, mais qu'il croit trop osée pour l'exprimer et la soutenir

---

220 Chroniques de l'Ermitage (Lettre à M. Edouard Ducoté), Nouveaux Prétextes, Paris, Mercure de France, 1951, p. 54.

à découvert, sérieusement. Gide, on s'en souvient, évite l'affirmation catégorique.

Dès Le Traité du Narcisse d'ailleurs, on constate non pas peut-être la suprématie de l'esthétique sur la morale, mais un parallélisme ou, mieux encore, une sorte de fusion des deux concepts. Même, la morale y est déjà en perte de vitesse; sans faire d'éclat, Gide la subordonne en réalité à l'esthétique. Qu'on lise plutôt un extrait de ce texte capital et bien connu:

> Nous vivons pour manifester. Les règles de la morale et de l'esthétique sont les mêmes: toute oeuvre qui ne manifeste pas est inutile et par cela même, mauvaise. Tout homme qui ne manifeste pas est inutile et mauvais. (...)
>
> Tout représentant de l'Idée tend à se préférer à l'Idée qu'il manifeste. Se préférer - voilà la faute. L'artiste, le savant, ne doit pas se préférer à la Vérité qu'il veut dire: voilà toute sa morale; ni le mot, ni la phrase, à l'Idée qu'ils veulent montrer: je dirais presque, que c'est là toute l'esthétique. (...)
>
> La question morale pour l'artiste, n'est pas que l'Idée qu'il manifeste soit plus ou moins morale et utile au grand nombre; la question est qu'il la manifeste bien[221].

Plus jamais cette pensée ne sera reniée par l'auteur. Le verbe "manifester" ayant pour Gide le même sens que "représenter", c'est encore la même position qu'on retrouve dans Si le grain ne meurt, quand Gide raconte un épisode qui, dans le temps, coïncide à peu près avec la

---

221 Le Traité du Narcisse, PLE I, p. 8-9. (Note au bas de la page).

rédaction du Narcisse. Il fréquente alors les salons littéraires de Paris. Se trouvant un soir chez Robert de Bonnières, il est contraint par celui-ci de livrer la formule selon laquelle s'élaborera son oeuvre future.

> - Enfin, reprenait-il, vous voudriez, par avance, résumer votre oeuvre future en une seule phrase, en un mot, quel serait-il? Ce mot le savez-vous, vous-même?
> - Parbleu! m'écriai-je, impatienté.
> - Eh bien! quel est-il? Allons! sortez-le Tout est là. Et le plus ridicule c'est que je la connaissais, ma formule, et que, simplement par pudeur, j'hésitais à la livrer à ce roquentin, comme le pur secret de ma vie. Enfin, n'y tenant plus et tremblant d'une vraie fureur, j'articulai d'une voix blanche.
> - "Nous devons tous représenter".
> Il me regarda avec stupeur, puis enfin lâcha mon bouton:
> - Eh bien! allez-y! mon garçon, cria-t-il. "Représentez[222]".

"Représenter" ou "manifester" est un concept symboliste. Il signifie que l'artiste doit se sacrifier à son oeuvre et qu'aucune raison d'ordre moral ou personnel ne doit un seul instant faire concurrence à la poursuite esthétique. L'artiste n'est qu'un instrument: il ne compte pas; ce que la religion appelle

---

222 Si le grain ne meurt, PLE III, p. 542.

l'"âme" est également négligeable. Celui qui "représente" ignore les idées de Bien et de Mal: il puise indifféremment d'un côté ou de l'autre si la réalisation de l'oeuvre d'art l'exige. Certes, le profane parlera de sacrilège ou de tragédie; il dira que dans cette démission totale de sa personne et de son âme, Gide immole ce qu'aucun homme n'a le droit de sacrifier. Mais il reste que Gide a bâti son ciel à même les valeurs esthétiques; ce sont elles qui l'empêchent de tomber dans le désespoir, l'absurde et le néant où le pousse inexorablement la logique de son système. Dire que Gide adore l'art est à peine une figure de style, car il écrira: "c'est en art qu'est vraie (...) la parole du Christ: "Qui veut sauver sa vie (sa personnalité) la perdra[223]". On peut ne pas être d'accord avec cette option, mais il faut en apprécier la franchise et la netteté. En comparaison, les hésitations et les demi-mesures d'un François Mauriac, par exemple, qui s'obstine à vouloir faire exister des valeurs catholiques et artistiques inconciliables, paraissent à certains critiques un vain jeu:

---

223 Feuillets (vers 1893), PLE II, p. 49.

> S'il lui faut cent cinquante pages pour l'expliquer, c'est qu'au fond il se rend bien compte que son catholicisme est subordonné à son art, qu'il en fait l'étoffe de ses livres et que l'art a tout dévoré. Comme chez Gide. Mais Gide, au moins, en est conscient. Mauriac, lui, est retenu par des scrupules. Ce qui, chez l'un, est simple déformation professionnelle devient chez l'autre possession du démon. Du moins tend-il à le faire croire[224].

Pour montrer encore cet asservissement de la morale à l'esthétique, il est intéressant de se reporter aux toutes premières pages du Journal où, sous le titre MORALE, le jeune Gide tente de se tracer à lui-même une ligne de conduite à suivre. On y remarque encore ce curieux glissement vers l'esthétique, qui semble involontaire et inconscient:

> Premier point: Nécessité d'une morale.
> 2°: Une morale consiste à hiérarchiser les choses et à se servir des moindres pour obtenir les principales. C'est une stratégie idéale.
> 3°: Ne jamais perdre de vue le but. Ne jamais préférer le moyen.
> 4°: Se considérer soi-même comme un moyen: donc ne jamais se préférer au but choisi, à l'oeuvre.
> (Ici lacune, où se pose la question du choix de l'oeuvre et du libre choix de cette oeuvre. Pour manifester. Mais encore... Peut-on choisir?)

---

224 Louis Carette, Naissance de Minerve, Bruxelles, Editions du Houblon, 1943, p. 79-80.

> Songer à son salut: égoïsme.
> Le héros ne doit même pas songer à son salut. Il s'est volontairement et fatalement dévoué jusqu'à la damnation, pour les autres; pour manifester[225].

Déjà l'oeuvre l'emporte sur l'artiste et s'impose comme fin ultime; hors l'art, point de salut. Gide n'est jamais sorti de cet univers rigoureusement circonscrit, puisque beaucoup plus tard, revenant sur son passé, il peut se permettre des commentaires qui témoignent d'une parfaite fidélité à son vieil idéal:

> En dehors de la faculté de sympathie (qui est toute mon intelligence), il me semble que je n'existe pas et que ma personnalité morale se réduit à des possibilités diverses qui, tour à tour, s'appellent Ménalque, Alissa, Lafcadio. Oui, vraiment, c'est à cela qu'a pu aboutir en moi la théorie de l'impersonnalité: j'ai dénié à l'artiste le droit d'exister en tant que personnalité morale, en tant qu'homme; et non seulement lui ai refusé le droit de préférer tel personnage ou tel paysage moral, mais le droit même d'être lui-même ceci de préférence à cela; et comme je ne crois pas à la vertu de la peinture d'un sentiment qu'on n'a pas d'abord soi-même éprouvé, j'ai cru que le premier devoir de l'artiste était de se maintenir disponible[226].

Les conséquences de cette option gidienne sont

---

225 Journal (fin novembre 1890), PLE II, p. 18.

226 André Gide cité par Jean Schlumberger, Madeleine et André Gide, Paris, Gallimard, 1956, p. 171-172.

capitales. Certaines consistent en des remarques fortement originales, comme celle qui suit:

> ... A certains moments je ne comprends guère pourquoi on attache tant d'importance à la vie humaine, pourquoi pas davantage à l'oeuvre d'art. Si le Louvre brûlait, on oserait écrire qu'il n'y a heureusement pas eu de victimes, ou seulement un gardien légèrement blessé[227].

On se rend compte en outre que la morale n'est pas annihilée ou détruite par l'esthétique; elle perdure, réduite en esclavage, en ce sens que ses valeurs et ses principes s'ajoutent et se superposent à ceux de l'esthétique, de sorte que celle-ci s'en trouve nourrie et enrichie. Par exemple, des concepts moraux traditionnels comme l'honnêteté, la franchise, la contrainte, la soumission aux règles doivent être scrupuleusement respectés par l'artiste; non pas dans la conduite de sa vie personnelle cependant, mais bien au moment de la réalisation de l'oeuvre. D'où l'axiome gidien: "L'oeuvre d'art ne s'épanouit qu'avec la participation, la connivence, de tous les éléments vertueux de l'esprit[228]".

---

227 André Gide cité par Léon Pierre-Quint, op. cit., p. 496-497.

228 Journal (août 1910), PLE II, p. 310.

Cette appartenance de la morale à l'esthétique a donné lieu à beaucoup de confusion; ainsi, on a voulu faire de Gide un moraliste. A première vue, rien ne semble plus vrai, puisqu'un grand nombre de ses écrits traitent de sujets moraux. Mais ce qu'on n'a pas su observer, c'est que Gide n'a jamais écrit ni jamais eu l'intention d'écrire des "livres moraux". S'ils le sont, malgré tout, le phénomène n'est qu'accidentel. La vérité, c'est que Gide a écrit de "beaux livres sur la morale" ou, mieux encore, des "livres sur la beauté (ou sur la laideur) morale". Point n'est besoin d'expliquer que la différence est énorme. Par une sorte de retournement, Gide a fait de la morale même un sujet esthétique. C'est pourquoi la dépravation de Michel est aussi belle que la sainteté d'Alissa, tout comme chez Racine les répliques d'Athalie sont aussi belles que celles de Joad. L'artiste qui façonne un beau calice pourrait aussi bien modeler une belle statuette aux formes érotiques.

Cependant, si l'esthétique peut exploiter la morale, la seconde n'a que faire de la première. Comme la beauté exige une sorte d'indifférence envers le bien et le mal, elle ne peut être comptée parmi les valeurs

morales; car la morale refuse ce partage et rejette le mal sous toutes ses formes. Celui qui endosse sans réserve toutes les valeurs morales est donc forcé de renoncer à la beauté qui, elle, exige pour se réaliser la présence du mal et, même, un dosage du mal et du bien. D'où la déclaration de Gide, qui rappelle celle de Baudelaire:

> Il n'y a pas d'oeuvre d'art sans participation démoniaque. Le saint, ce n'est pas l'Angelico, c'est François d'Assise. Il n'y a pas d'artistes parmi les saints; il n'y a pas de saints parmi les artistes[229].

L'exigence de l'esthétique gidienne est donc telle que toute autre valeur est impuissante à en contrebalancer le poids énorme. L'action même n'échappe pas à cette rigoureuse subordination: la morale étant réduite à une sorte de succursale de l'esthétique, Gide ne s'inquiète pas de savoir si l'action est bonne ou mauvaise; elle peut être indifféremment louable ou condamnable, à condition qu'elle soit acceptable au point de vue esthétique. Cette conclusion se dégage nettement de

---

229 Dostoïevsky, op. cit., p. 200. Voir aussi Charles Baudelaire, Journaux intimes (Fusées), dans Oeuvres complètes, Paris, Gallimard, 1954, p. 1195-1196. On peut y lire en particulier: "Appuyé sur - d'autres diraient: obsédé par - ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de ne pas conclure que le plus parfait type de Beauté virile est Satan, - à la manière de Milton."

ce qui précède; mais, du reste, Gide a fait à ce sujet, au cours d'une conversation avec Léon Pierre-Quint, une remarque définitive qui écarte tous les doutes:

> Pour moi (...) un acte n'est moral que s'il est beau. C'est ainsi que j'explique mon goût pour L'Immoraliste, pour des figures comme Lafcadio ou mon Bernard des Faux-Monnayeurs[230].

Cette optique sur l'agir humain est à peu de choses près la même que celle d'Oscar Wilde[231]. C'est par elle, et par elle seulement, qu'on peut expliquer les très fréquentes allusions à la beauté des actions dans l'oeuvre et surtout dans le Journal de Gide. Dès l'année 1895, il réfléchissait...

> Supprimer l'idée du plus ou moins grand mérite. L'admiration pour les autres en est diminuée; mais aussi celle pour soi-même, ce qui est bon. Et s'en augmente d'autant celle pour Dieu, c'est-à-dire pour la beauté même de l'acte, sans souci de sa difficulté; comme l'on admire l'oeuvre d'art. D'ailleurs toute belle action est enviable; plutôt que d'en féliciter, je comprendrais qu'on la jalousât[232].

Dans L'Immoraliste, la même pensée revient dans des termes voisins de ceux dont se servait Oscar Wilde lui-même, quand il prêchait avec force un retour à l'idéal grec et

---

230 André Gide cité par Léon Pierre-Quint, op. cit., p. 499.

231 Voir le chapitre intitulé La Tutelle des influences, aux pages 154-162.

232 Journal (1895), PLE II, p. 57-58.

à une conception esthétique de la vie et des actions de l'artiste:

> Savez-vous ce qui fait de la poésie aujourd'hui et de la philosophie surtout, lettres mortes? C'est qu'elles se sont séparées de la vie. La Grèce, elle, idéalisait à même la vie; de sorte que la vie de l'artiste était elle-même déjà une réalisation poétique; la vie du philosophe, une mise en action de sa philosophie; de sorte aussi que, mêlées à la vie, au lieu de s'ignorer, la philosophie alimentant la poésie, la poésie exprimant la philosophie, cela était d'une persuasion admirable. Aujourd'hui la beauté n'agit plus; l'action ne s'inquiète plus d'être belle; et la sagesse opère à part[233].

Dans le même livre, Michel trouve admirable que les Arabes habitent une "terre en vacance d'oeuvres d'art[234]", car, croit-il, c'est le signe que ce peuple a su associer l'art à la vie et aux actions quotidiennes, évitant de le fixer dans des oeuvres définitives, étrangères à la vie. Faire une oeuvre d'art comporte en effet l'inconvénient d'empêcher de vivre, comme le constate Bernard dans Les Faux-monnayeurs: "Il me semble parfois qu'écrire empêche de vivre, et qu'on peut s'exprimer mieux par des actes que par des mots[235]". Enfin, qu'est-ce donc

---

233 L'Immoraliste, PLE I, p. 435-436.

234 Ibid., p. 464.

235 Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 1150.

que le secret de Philoctète si ce n'est précisément l'intense dépouillement de toute possession, de toute passion et de toute attache en vue d'une sorte de sublimation de l'être et des actions:

> Et mes actes, Ulysse, et mes paroles, comme gelées, permanent, m'entourent comme un cercle de roches posées. Et les retrouvant là, chaque jour, toute passion se tait, je sens la Vérité toujours plus ferme - et je voudrais mes actions de même toujours plus solides et plus belles; vraies, pures, cristallines, belles, belles, Ulysse, comme ces cristaux de clair givre, où si le soleil paraissait, le soleil tout entier paraîtrait au travers. Je ne veux empêcher aucun rayon de Zeus; qu'il me traverse, Ulysse, comme un prisme, et que cette lumière réfractée fasse mes actes adorables. Je voudrais parvenir à la plus grande transparence, à la suppression de mon opacité, et que, me regardant agir, toi-même sentes la lumière236.

Puisque l'action est envisagée non pas comme bonne ou mauvaise, mais uniquement comme belle ou laide, elle doit se soumettre comme l'oeuvre d'art à des critères esthétiques, voire même à certains critères moraux absorbés par l'esthétique gidienne. Or, si l'une des premières exigences de l'oeuvre d'art est d'être inutile et gratuite, il s'ensuit nécessairement que l'action aura elle aussi ces caractères. Ainsi l'acte gratuit apparaît-il donc comme une valeur esthétique.

---

236 Philoctète, op. cit., p. 38-39.

AUTOUR DE L'ACTE GRATUIT

Le problème de la sincérité, comme ceux de l'engagement et de la responsabilité, gravite autour de l'acte gratuit et l'éclaire considérablement. C'est un thème sur lequel plus d'un critique a senti le besoin de s'attarder, notamment Jacques Rivière qui, dans ses Etudes, consacre à la sincérité gidienne plusieurs pages intéressantes[237]. Mais contrairement à ce que fait Rivière, il faut envisager la sincérité de Gide non pas comme une honnêteté intellectuelle et morale dressée contre le christianisme, mais plutôt comme une règle de vie qui vaut tout aussi bien pour n'importe quelle activité humaine.

Au cours de sa vie, Gide dut essuyer les attaques et les accusations les plus diverses; mais il semble que jamais on n'ait pu mettre sérieusement en doute sa probité intellectuelle et sa parfaite sincérité[238]. - A ce point de vue, même l'honnête puriste de la morale qu'est Henri Massis aurait pu, Dieu aidant, tirer profit de l'exemple de Gide. - Gide, en effet, a insisté sans relâche sur la

---

237 Jacques Rivière, André Gide, dans Etudes, Paris, Gallimard, 1944, p. 143-206.

238 Il y a quelques exceptions, comme L'Envers du Journal de Gide de François Derais et Henri Rambaud, et A la recherche d'André Gide de Pierre Herbart.

nécessité de présenter de soi-même une image qui correspond exactement à la valeur réelle de sa propre personne; il faut à tout prix que le "paraître" reflète une image fidèle à l'"être". Le Bernard des Faux-Monnayeurs s'exprime nettement là-dessus:

> Tenez, on me demanderait aujourd'hui quelle vertu me paraît la plus belle, je répondrais sans hésiter: la probité. Oh! Laura! Je voudrais, tout le long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, probe, authentique. Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux. Valoir exactement ce qu'on paraît; ne pas chercher à paraître plus qu'on ne vaut... On veut donner le change, et l'on s'occupe tant de paraître, qu'on finit par ne plus savoir qui l'on est[239]...

Tout au long du Journal, Gide est harcelé par l'obsession de la probité et de la sincérité. Ne jamais tricher lui paraît une vertu essentielle que trop souvent l'appareil social nous oblige à ignorer. Même, la dissimulation et le mensonge en sont souvent venus à s'intégrer aux valeurs sociales, de sorte que pratiquement ils sont acceptés ou du moins tolérés. Gide s'en prend en particulier au catholicisme, surtout dans L'Ecole des femmes et dans Robert; il croit que cette religion, même avec l'intention de faire le bien, tend sans cesse à ignorer la vérité de

---

239 Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 1093-1094.

ce qui est pour la remplacer par ce qui devrait être; elle supprime l'intégrité personnelle et l'honnêteté envers soi-même et force l'individu à penser et à sentir d'une manière qui ne lui est pas naturelle, en conflit avec sa vérité intérieure. Sous prétexte d'arracher l'homme au mal, de le former et de l'orienter vers le bien idéal, elle lui enlève son naturel, son accord avec lui-même; elle l'encourage à s'exprimer, à agir non pas selon les convictions qu'il possède, mais selon celles qu'il devrait posséder. Ainsi, Francis Jammes et Henri Ghéon, dans leur ferveur religieuse, apparaissent à Gide comme des êtres complètement aveuglés, incapables de sincérité. Au sujet des nouveaux convertis en général, il écrit:

> Aucune discussion avec eux n'est possible. Nous avons vis-à-vis d'eux, de leurs convictions, de leur foi, des égards qu'ils se doivent, au nom de leur foi, de n'avoir point vis-à-vis de notre pensée. Leur assurance fait leur force; ils ne consentent à voir qu'orgueil dans notre résistance, que faiblesse dans notre circonspection. Ce qui, pour nous, est une indispensable vertu: la probité intellectuelle, n'est à leurs yeux qu'un empêchement de croire, qu'il importe de surmonter[240].

Gide, donc, veut toujours agir "naturellement" et refuse son accord à quiconque adopte une attitude "en se

---

240 Feuillets (vers 1937), PLE II, p. 1285.

forçant". - Ceci explique sa sévérité envers Corneille et cette sorte de rancune personnelle qu'il lui garde; la glorification du devoir aboutit chez l'auteur du Cid à l'annihilation de l'être naturel, de la sincérité et mène tout droit au bovarysme, au dédoublement de la personnalité, où une part de l'être représente le "naturel" tandis que l'autre n'est que la tentative factice de se conformer à un idéal imaginaire. - Si telle est la conception gidienne de la sincérité, cette prétendue vertu entre évidemment en conflit avec la morale. Gide n'a pas manqué de le constater dès le début de 1892:

> Je m'agite dans ce dilemne: être moral; être sincère.
> La morale consiste à supplanter l'être naturel (le vieil homme) par un être factice préféré. Mais alors, on n'est plus sincère. Le vieil homme, c'est l'homme sincère.
> Je trouve ceci: le vieil homme, c'est le poète. L'homme nouveau, que l'on préfère, c'est l'artiste. Il faut que l'artiste supplante le poète. De la lutte entre les deux naît l'oeuvre d'art241.

Ayant fait cette double distinction entre le vieil homme et l'homme moral ainsi qu'entre le poète et l'artiste, Gide, on s'en doute, opte pour la sincérité du vieil homme; d'autant plus qu'à cette époque, il faisait d'immenses efforts pour se dégager de l'emprise de la morale.

---

241 Journal (le 11 janvier 1892), PLE II, p. 29-30.

Son attitude ne changera plus désormais; aux dictées de la société et de la religion, du devoir et de la morale, il oppose instinctivement les conseils de sa conscience; il choisit de se guider d'après sa vérité et sa sincérité intérieures. Car il le voit bien: il y a incompatibilité entre la morale et la sincérité. Si celle-ci peut être rangée parmi les qualités religieuses traditionnelles et tenue pour essentielle dans la conduite de la vie, elle devient gênante dès qu'on veut en faire une vertu morale. Robert constate qu'elle devient une arme, "défensive contre toute accusation d'inutile hardiesse et d'étrangeté, et offensive aussi bien contre la tradition et l'école[242]". Pis encore, la femme de Robert ne se contente pas de prétendre à la sincérité dans la vie quotidienne...

> Mais par un glissement qui ne tarda pas à se produire, Eveline commença d'introduire cette notion de sincérité dans la morale, où je ne dis pas qu'elle n'ait que faire, mais où elle peut devenir extrêmement dangereuse sitôt qu'elle n'est plus balancée et combattue par une notion supérieure du devoir. L'on eût dit bientôt qu'il suffisait qu'un sentiment fût sincère, pour mériter d'être approuvé; comme si l'être naturel, que Notre-Seigneur appelle si bien: "le vieil homme", n'était pas précisément celui même que nous devons combattre et supplanter. (...)

---

242 Robert, PLE I, p. 1332.

> J'ajoute que le culte de la sincérité entraîne notre être vers une sorte de pluralité fallacieuse, car dès que nous nous abandonnons aux instincts, c'est pour apprendre que l'âme qui ne se veut soumettre à aucune règle est forcément inconséquente et divisée[243].

Comme les réflexions précédentes sont de Robert et que Gide est en désaccord avec ce personnage qu'il a créé, il s'ensuit que ses attaques contre la sincérité font ressortir par contraste les mérites de la sincérité.

Mais si, venant en aide à Robert, on cherche à mettre en lumière les pièges de la sincérité, on arrive à découvrir maints arguments qui ne s'appuient ni sur la morale, ni sur la religion. C'est ce que fit Yvon Belaval dans Le Souci de sincérité; il y fait voir l'étroite affinité entre la sincérité et la peur des engagements et des responsabilités. La sincérité est propre à l'adolescence; elle marque l'inquiétude et la révolte d'un être qui arrive à l'état social sans pourtant s'être encore intégré à la société. Si cette attitude persiste chez l'adulte, c'est le signe d'une socialisation ratée; elle devient alors une fonction compensatrice et travaille sans cesse à libérer l'être du social; elle manifeste l'inquiétude et l'inadaptation ou, mieux encore, la fai-

---

243 Ibid., p. 1333.

blesse et le défaut d'une puissance suffisante dans l'affirmation. Cette psychologie de la sincérité peut être contestable, mais les conclusions qu'on en tire n'en éclairent pas moins le cas de Gide.

C'est à la sincérité que Belaval rattache nombre d'attitudes gidiennes: l'homme sincère se trouve empêché de jamais conclure avec certitude; il aime tout ce qui est inimitable, unique, irremplaçable, personnel et individuel; il veut se voir tel qu'il est et poursuit sans cesse son moi changeant; il adore l'introspection et tient souvent un journal intime. La sincérité paralyse, entrave, émousse; elle encourage un comportement affectif; elle conduit à l'incertitude, à l'hésitation, si bien que l'homme sincère, qui se croit incapable d'atteindre l'évidence, essaie de mériter la vérité par la pureté de l'intention. Il tend à éluder l'action; et comme la sincérité est soeur du scepticisme, il cherche naturellement à retarder l'action. Pourtant...

> Ce n'est pas tout. Le choix d'une règle suppose que l'on se détermine en fonction du futur. Or, il semble que la conscience sincère ait une certaine paresse à penser le futur: ce qui n'est qu'un nouvel aspect de son impuissance à agir. Plus volontiers, elle s'installe dans l'imaginaire; son goût la porte à l'Absolu, négateur du temps et

> de l'action réels. Elle me juge davantage dans mon être que dans mon devenir. Elle se soucie moins des conséquences que des motivations. L'acte n'ajoute rien si l'intention seule compte. Mieux: une telle conscience en arrive à se défier du soin des conséquences: elle y soupçonne le commencement de l'insincérité, soit que la prévision dissimule quelque calcul subtil de l'amour-propre, soit que, pour être conséquents, il nous faille fausser notre véritable nature. En conclusion de ses scrupules, il n'est bientôt pour elle de sincère que l'acte gratuit, c'est-à-dire l'acte sans règles[244].

Ces commentaires suffisent à démontrer que la grandeur et le respect dont on entoure la sincérité gidienne ne sont peut-être au fond qu'imaginaires, et que Gide aurait mieux fait de lui substituer simplement la franchise. D'ailleurs sur quoi se fonde la sincérité? Suffit-il qu'un acte soit sincère pour faire disparaître le blâme que, peut-être, il mérite et qui n'est pas nécessairement fondé sur la morale. Etre sincère avec soi-même, c'est être sincère envers quoi? Car le <u>moi</u> se modifie constamment et ne peut être un critère de vérité. Le <u>moi</u> diffère d'ailleurs selon chaque individu, chez les saints comme chez les criminels: les uns et les autres sont sincères. La sincérité, pour s'exercer, ne doit-elle pas dès lors avoir une règle extérieure? Sinon, n'est-elle pas que le moyen de justifier toutes les actions?

---

244 Yvon Belaval, <u>Le Souci de sincérité</u>, Paris, Gallimard, 1944, p. 167-168.

A ce compte, une humanité composée uniquement d'individus sincères est-elle même concevable?... La fidélité à soi-même est admirable au premier abord; la difficulté est de savoir ce que cela signifie et où cela conduit. Ce problème, qui est déjà embarrassant au niveau de l'individu, a une importance accrue sur le plan social.

Il est impossible de se dissimuler la confusion où mène le concept de sincérité quand il est poussé à la limite. C'est le moment de s'arrêter et de donner à la sincérité la place qui lui revient. Comment concilier sincérité et morale? D'abord, est-il nécessaire d'inventer un compromis? En vérité, morale et sincérité appartiennent à deux domaines distincts qu'il s'agit de ne pas confondre. Si l'on songe qu'au sein de la morale la sincérité en vient à se renier et à mettre en danger la morale même, on est amené à penser qu'elle n'est pas un but, mais bien un moyen; elle est une auréole qui s'ajoute à chacune des autres valeurs morales et qui doit toujours se soumettre devant la règle supérieure qu'est le devoir.

Si étonnant que cela puisse sembler, c'est à l'esthétique qu'il convient de rattacher la sincérité. C'est d'ailleurs la conclusion de la longue enquête de Belaval:

> Nous n'hésitons pas à conclure: quelle que soit l'issue qu'il nous ouvre, le souci de sincérité, s'il est une valeur, est une valeur esthétique[245].

Car la sincérité échappe également aux catégories du bien et du mal, en ce sens qu'elle demeure indifférente. Elle est pure exigence de l'esprit, quel que soit l'objet que celui-ci ait choisi. Elle peut être utile à la morale; par exemple, il ne suffit pas d'être honnête, franc, bon: il faut l'être sincèrement. Mais ce n'est qu'en esthétique qu'on peut l'ériger en valeur absolue. La sincérité peut y être poussée à l'extrême limite sans qu'aucun obstacle ne vienne la gêner et sans qu'elle tombe dans l'absurde. L'acte gratuit, valeur esthétique indépendante de la morale, ne devient possible qu'en vertu du principe esthétique de la sincérité. C'est l'acte chef-d'oeuvre que Gide veut soustraire aux normes morales, tout comme le peintre d'un nu osé refuse d'écouter les observations de la pruderie ou même de la décence. C'est la leçon qu'il faut tirer d'un passage capital où Gide, à son insu sans doute, a livré la plus grande partie du secret de l'acte gratuit:

---

245 Ibid., p. 177.

> Il m'apparut bientôt que je n'avais à peu près rien gagné; que je n'agissais encore que selon le meilleur motif, tant que je soumettais mes actes à cette approbation qui impliquait, avant d'agir, une sorte de délibération et de contrepesée imaginative, par où l'action était d'autant retardée, entravée. L'action la plus prompte, la plus subite, me parut dès lors la préférable; il m'apparut que mon action était d'autant plus sincère que je balayais devant elle tous ces considérants par quoi je tentais de me la justifier d'abord. Désormais, agissant n'importe comment et sans me donner le temps de réfléchir, mes moindres actes me paraissent plus significatifs depuis qu'ils ne sont plus raisonnés. Je me délivrai du même coup du souci, de la perplexité, du remords. Et peut-être cette gymnastique intime, à laquelle je m'étais soumis d'abord, n'avait-elle pas été inutile et m'aidait-elle à atteindre cet état de joie qui me faisait connaître mon acte pour bon, au seul plaisir que je prenais à le faire[246].

L'acte gratuit apparaît donc comme tout autre chose qu'un phénomène marginal qu'on peut sans danger laisser de côté ou traiter avec indifférence. Il est en réalité, selon qu'on lui est favorable ou défavorable, la fleur qui vient couronner l'effort de la plante ou le bubon qui témoigne de la nature et du progrès de la maladie. Mais quelle que soit l'opinion qu'on s'en fasse, il n'est désormais plus permis de l'ignorer: il est un témoin très représentatif de la personnalité gidienne.

---

246 Feuillets (vers 1923), PLE II, p. 776-777.

Notre analyse révèle donc l'ambivalence notionnelle de l'acte gratuit. Depuis Paludes jusqu'aux Faux-monnayeurs, il se rapproche davantage d'une conception esthétique; les Souvenirs de la Cour d'Assise, Dostoïevsky, les Faits-Divers et l'épisode de Boris dans les Faux-monnayeurs, manifestent une orientation nouvelle; l'acte gratuit s'y rattache plus évidemment à la psychologie. Ce deuxième aspect est beaucoup moins original et, partant, moins intéressant que le premier, car il assimile l'acte gratuit à des excentricités qui relèvent de la physio-pathologie. Or l'acte gratuit qu'illustre un livre comme Les Caves du Vatican est une valeur positive et indépendante qu'on ne saurait ranger parmi les maladies de la volonté.

L'examen successif de trois thèmes éminemment gidiens, la responsabilité, l'esthétique et la sincérité, fait voir combien chacun est en rapport étroit avec l'esprit de gratuité. Le rejet de la responsabilité s'explique surtout par la crainte des conséquences et l'attrait de l'inconséquence; ces deux sentiments peuvent facilement engendrer une impulsivité capable de faire jaillir l'acte gratuit. L'analyse de l'esthétique et de l'action chez Gide montre que l'acte apparaît dans l'oeuvre comme une

valeur esthétique et que, de ce fait, il tend à ignorer la morale, à endosser les caractères d'inutilité et de gratuité qui sont propres à l'oeuvre d'art. De même, la sincérité se présente non pas tant comme une vertu morale que comme un principe esthétique; or, c'est en invoquant son souci d'arriver à une sincérité toujours plus grande que Gide en vient à concevoir l'acte sincère, qui coïncide presque avec l'acte gratuit.

La distinction entre les deux visages qu'a pris successivement l'acte gratuit dans les écrits gidiens paraît essentielle à toute tentative d'interprétation, tandis que les notions de responsabilité, d'esthétique et de sincérité constituent une sorte d'inventaire des causes profondes. A la lumière de notre analyse, nous pourrons maintenant apprécier les commentaires divers que la critique a proposés pour expliquer l'acte gratuit.

QUATRIEME PARTIE

LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT

Il n'y a pas de dernière Vérité.
Mesurée à l'échelle Eternité, toute action est vaine.

Tristan Tzara

CHAPITRE I

LA FOIRE AUX CRITIQUES

Quelques rares critiques, comme George Painter, Yvonne Davet, Roger Bastide et Léon Pierre-Quint, ont perçu la distinction entre les deux aspects déjà signalés de l'acte gratuit. Personne ne semble toutefois avoir tracé une ligne de démarcation assez nette entre les deux genres d'action; ils paraissent plutôt n'avoir senti qu'intuitivement la distinction à établir. En ce qui concerne les autres exégètes gidiens qui ont prétendu fournir des éclaircissements définitifs sur l'acte gratuit, la plupart ont ignoré avec une constance notable les deux visages différents et successifs qu'a pris cette notion chez Gide; malgré des indices pourtant faciles à reconnaître, ils n'ont discerné nul changement, nulle évolution, abordant presque toujours le problème comme s'il s'agissait d'un phénomène restreint et autonome, exclusif aux Caves du Vatican.

Pourtant, plusieurs ont confusément deviné que l'apparition de l'acte gratuit dans l'oeuvre de Gide n'était pas accidentelle et que le phénomène avait valeur de signe ou de symbole trahissant une réalité cachée. L'acte gratuit leur apparaît comme une clef mystérieuse

qu'ils retournent dans tous les sens sans découvrir le moyen de s'en servir avantageusement. A tout hasard, ils l'essaient à diverses serrures. Mais souvent ceux qui tentent une explication omettent certaines données fondamentales du problème: non seulement ils ne prennent pas le recul nécessaire pour embrasser le phénomène dans la totalité de ses états successifs, mais ils n'arrivent pas à en découvrir le commencement: un grand nombre oublient d'examiner Le Prométhée mal enchaîné et c'est l'exception qui retrouve dans Paludes l'expression première de "l'acte libre".

Le manque de recul et l'absence d'inventaire complet expliquent en partie l'incroyable confusion des explications et des commentaires auxquels l'acte gratuit a donné lieu. Il faut insister sur l'aspect subjectif des opinions émises: la difficulté du problème et la rareté de critères objectifs sur lesquels se fonder accordent à chacun une liberté d'interprétation pour ainsi dire sans limite. Selon qu'on aime Gide ou qu'on ne l'aime point, l'acte gratuit devient tour à tour louable ou condamnable; l'explication qu'on en donne ne semble être à la fin qu'un prétexte à se définir et à se situer soi-même par rapport

à la pensée de Gide. Caméléon malgré lui, l'acte gratuit change de valeur selon les goûts, les croyances et la personnalité de chacun. Et le plus souvent, ce qui reste après la lecture de l'une de ces explications, c'est beaucoup moins une analyse de l'objet considéré qu'une prise de position du critique. De sorte qu'on arrive à se demander si l'objectivité en matière de critique n'est pas autre chose qu'un mythe tenace. Ainsi, est-il besoin de préciser l'attitude d'Henri Massis à l'égard de l'acte gratuit...? Ne connaît-on pas à l'avance la réponse qu'il apportera?

Le nombre et la nature des commentaires donnent à réfléchir. Piqué, inquiété, le critique se rend compte qu'il ne peut se taire tout à fait; mais, désireux de ne pas trop s'engager et se compromettre sur ce terrain glissant, il manifeste beaucoup de prudence et de retenue. Comme dans les horoscopes de nos journaux, il arrive à donner à sa pensée une tournure concrète et une assurance apparente, mais tout en laissant le champ libre aux possibilités les plus diverses. Même, il arrive qu'on trouve dans le même commentaire plusieurs embryons d'interprétations contradictoires. Les meilleurs n'ont pu éviter cet écueil, par exemple Jean Hytier et Léon Pierre-Quint.

LA FOIRE AUX CRITIQUES

Afin de tenir compte de l'ensemble des commentaires et de pouvoir les embrasser d'un seul regard, il a semblé souhaitable de les réunir - quand cela était possible - dans plusieurs catégories distinctes. Ils se rangent donc surtout sous l'étendard de la morale, de la politique, de la psychologie ou de la philosophie; d'autres manifestent le scepticisme auquel a donné lieu l'acte gratuit, et d'autres encore les recherches sérieuses et éclairées qui ont abouti aux interprétations les plus valables.

Mais avant d'entreprendre cet examen d'ensemble, il faut signaler une tentative originale qui, même si elle a finalement avorté, témoigne de l'intérêt puissant suscité par l'acte gratuit. Un peu avant 1930, André Berge eut l'idée d'organiser au profit des Cahiers du Mois une discussion portant uniquement sur l'acte gratuit. Les participants étaient le philosophe catholique Jacques Maritain, le métaphysicien B. Groethuyen, le romancier Jacques de Lacretelle, le psychologue Louis Martin-Chauffier et deux convertis à l'acte gratuit: Philippe Soupault et Marcel Arland. André Berge rappelle ainsi le résultat de cette entreprise:

> La discussion s'était amorcée d'une amusante façon mais la suite l'a révélée pleine d'embûches et de difficultés, car chacun tentait de l'amener sur son terrain propre: et les philosophes et les littérateurs ne pouvaient poser le problème sous la même forme. Le numéro des Cahiers du Mois n'a donc jamais été réalisé. Une première rencontre des adversaires avait révélé le même scepticisme chez tous, et l'on s'était séparé uni par une commune négation. Mais un revirement se produisit ensuite en chacun, et de longues lettres en témoignèrent où chacun de son point de vue définissait à sa façon l'acte gratuit. Pour Maritain, la grâce est le seul acte gratuit; Soupault s'en réserve la possibilité mais accuse ses habitudes logiques de l'empêcher de le saisir. Lacretelle imagine des petits "moi" bolides mais sans ajouter foi à leur intérêt littéraire; Marcel Arland se demande si l'acte gratuit volontaire ne serait pas l'acte moral par excellence[1].

On aura remarqué dans ce passage le scepticisme initial quant à la possibilité de l'acte gratuit dans la réalité et, surtout, le revirement qui s'ensuivit. L'impression dominante est que, impossible dans la vie réelle, l'acte gratuit n'en est pas moins valable dans la réalité de l'Art; tous constatent qu'on aspire à l'acte gratuit

---

1 André Berge, L'Esprit de la littérature moderne, Paris, Perrin, 1930, p. 140-141. A la suite d'un échange de lettres avec Monsieur André Berge, il a eu l'obligeance de nous faire parvenir six lettres inédites écrites chacune par un des six participants à la discussion organisée pour les Cahiers du mois. Malheureusement, comme notre travail était terminé au moment où nous en avons pris connaissance, nous n'avons pu en tenir compte comme il aurait fallu. Nous nous contentons donc de reproduire dans l'Appendice le texte de ces lettres, ainsi qu'une des lettres de Monsieur André Berge.

parce qu'il donne le sentiment de la liberté. On ne peut que regretter que l'initiative unique d'André Berge n'ait pas eu de suite.

Si maintenant l'on considère, en premier lieu, l'opinion de ceux qui ont abordé l'acte gratuit d'un point de vue strictement moral, on en arrive rapidement à une conclusion qui, tout compte fait, n'est guère qu'une impasse sans solution. Ainsi, Henri Massis est d'avis que l'acte gratuit provient uniquement d'une "dangereuse curiosité de soi[2]", qui elle-même manifesterait la perversité morale de Gide. Pierre d'Agez s'étonne: "Qui croirait l'âme de M. Gide si noire et d'une cruauté si raffinée[3]"; et en guise d'explication, qui n'est au fond qu'une condamnation, il ajoute:

> Agir même pour aboutir au crime, risquer sa vie pour une seconde de sensation rare, pousser à n'importe quelle monstruosité individuelle et sociale, pour voir et sentir autre chose, mais cela c'est du Gide tout pur, nous sommes en plein gidisme intégral. Non pas bien entendu, que cet auteur recommande précisément le crime,

---

2 Henri Massis, La Perversité d'André Gide, dans Les Cahiers d'Occident, 2e année, no 4, 1926, p. 158.

3 Pierre d'Agez, En relisant Gide, dans Carnets d'un solitaire, Paris, Figuière, 1934, p. 121.

> non, mais il conçoit qu'on puisse le faire, aucune répulsion ne s'élève en son âme, bien au contraire, il regarde, il scrute avec l'intérêt non exempt de sympathie et s'il n'est pas complice, il est tout au moins le neutre bienveillant[4].

Pour sa part, Montgomery Belgion s'oppose au départ à tous les thèmes majeurs de l'oeuvre gidienne: suivre la nature, vivre dans l'instant, se dépasser continuellement, agir spontanément, céder plutôt que lutter, la vie est un art, la morale dépend de l'esthétique, etc. Il est amené à envisager l'acte gratuit comme une forme d'égoïsme, comme une invitation à renoncer au repentir, à ses bienfaits et comme une tentative de "se passer de la notion du mal[5]". J. Chaix croit de son côté que l'auteur d'un acte gratuit, "orgueilleux de sa propre supériorité, (...) ferme les yeux volontairement sur les conséquences de ses actions[6]"; le seul motif du crime, pense-t-il, consiste à vouloir "prouver ce qu'on appelle liberté[6]". Deux critiques de langue anglaise y vont de leurs réflexions propres: Flora Emma Ross, en étudiant l'influence de Goethe en France, croit distinguer, à l'origine de

---

4 Ibid., p. 122.

5 Montgomery Belgion, D'après M. André Gide, dans Notre foi contemporaine, (Paris), Gallimard, 1934, p. 162.

6 J. Chaix, De Renan à Jacques Rivière, Paris, Bloud et Gay, 1930, p. 76.

l'acte gratuit délétère, la présence de Méphistophélès ou de Satan[7]; Helmut Hatzfeld voit en Lafcadio - personnage cynique, sans conscience et incapable de remords - un paranoïaque[8]. Enfin, Jean Hytier, après avoir consacré de longues pages à l'acte gratuit en tant que "scandale logique[9]", finit par le classer également comme "scandale moral[9]". - Pourquoi alors avoir mis en exergue à son livre la phrase célèbre de Gide: "Le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de mon oeuvre sainement"? - Et il démontre que l'acte gratuit est choquant, odieux, ajoutant même: "l'acte (...) de Lafcadio est peut-être gratuit, mais il nous paraît injustifiable[10]". (Comme s'il n'était pas de la nature même de l'acte gratuit de n'être pas justifiable!). Puis vient enfin la phrase attendue: "Il n'est pas impossible que Lafcadio soit sauvé[11]". Jean Hytier termine en

---

7 Voir Flora Emma Ross, Goethe in Modern France with Special Reference to Maurice Barrès, Paul Bourget and André Gide, Urbana, University of Illinois, 1937, p. 163-165.

8 Voir Helmut Hatzfeld, Trends and Styles in Twentieth-Century French Literature, Washington, Catholic University Press, 1957, p. 104-106.

9 Jean Hythier, André Gide, Paris, Charlot, 1945, p. 151.

10 Ibid., p. 152.

11 Ibid., p. 154.

assurant que Gide condamne son propre personnage, qu'il a voulu illustrer simplement la vertu du mal et qu'au fond "il vise surtout au progrès moral[11]".

Comment faire comprendre assez que si l'on se place au point de vue de la morale chrétienne, personne n'oserait contester la plupart des idées exposées ci-dessus. L'acte gratuit est en effet moralement inacceptable; fût-il "bon" - comme il l'est lorsque Lafcadio sauve les deux enfants de l'incendie - il n'en demeure pas moins dangereux, puisqu'il n'est "bon" qu'accidentellement. Cependant, comprendra-t-on aussi du même coup qu'il faut dépasser la morale si l'on veut saisir le sens véritable de l'acte gratuit? Car finalement il importe peu que Lafcadio soit sauvé ou non; si je dis que son action est bonne ou mauvaise, je la juge, je la qualifie, je la classe - mais je ne l'explique pas. Or l'absence de logique et de morale est précisément un caractère de l'acte gratuit que l'on constate au départ. Il s'agit de continuer.

En regard de l'acte gratuit, la morale apparaît donc comme une notion stérile, incapable de mener à une

---

11 Ibid., p. 154.

explication satisfaisante. Tout au plus retient-on que l'acte gratuit est parfois condamnable moralement - ce que l'on savait déjà - qu'il ignore les lois de la morale et ne leur obéit qu'accidentellement, qu'il a sa source en deçà de la morale et se prolonge au delà de la morale. Parler de la perversité de Gide, de la cruauté et de l'orgueil de Lafcadio, du renoncement au repentir, de l'intervention du diable, de l'ignorance de la notion du mal ou, encore, du salut probable ou improbable de Lafcadio n'enlève rien à la complexité du problème, qui reste entière. Sans doute l'acte gratuit pourra-t-il être le résultat partiel d'une réaction contre la contrainte morale, mais c'est là un problème fort différent. Il faut donc poser à nouveau la question: "Qu'est-ce que l'acte gratuit (qui peut être condamnable moralement)?"

Chez d'autres commentateurs, c'est l'aspect social et même politique de l'acte gratuit qui retient l'attention. Sachant que Gide appartenait à la classe bourgeoise, on a voulu voir dans l'acte gratuit un caprice propre à agrémenter la vie d'un être riche, désoeuvré et plus qu'un autre épargné par la rigueur des lois sociales. C'est le sens de la remarque de René Schwob:

> Qu'est-ce que le crime de Lafcadio, sinon le crime d'un petit bourgeois désoeuvré qui, dans une société factice, à laquelle il prétend s'opposer, veut facticement se prouver qu'il vit[12].

De même, Lucien Combelle explique que Gide, écrivain raffiné et créateur de personnages modelés sur lui-même, ignore les problèmes sociaux et la préoccupation matérielle; il ne connaît surtout "aucune obligation stomacale[13]". Lucien Combelle conclut fort justement: "Les actes gratuits sont des valeurs aristocratiques[14]". De son côté, George Brachfeld fait ressortir dans l'acte gratuit ce qui paraît être une réaction contre la société bourgeoise: Lafcadio, croit-il, se venge sur Amédée Fleurissoire de l'affront et du rejet de la société des "crustacés" qui refuse d'admettre dans ses rangs un enfant naturel.

La conception de l'acte gratuit en tant que valeur aristocratique est certainement valable; en effet, il est fort difficile d'imaginer Lafcadio évoluant dans un milieu socialiste ou communiste où la fantaisie, le

---

12 René Schwob, Le Vrai Drame d'André Gide, Paris, Grasset, 1932, p. 308.

13 Lucien Combelle, Je dois à André Gide, Paris, Chambriand, 1951, p. 133.

14 Ibid., p. 134.

jeu et l'art doivent sans cesse céder le pas à la méthode, au travail et à l'utilité. L'acte gratuit devient une extravagance incompréhensible à ceux qui se sont engagés et perdus corps et biens dans la grande tragi-comédie de la question sociale. C'est ce qui ressort des invectives de Jean Guéhenno, dans une Lettre ouverte à André Gide:

> Nous écrivons comme des camarades pour des camarades, décidés tous ensemble à vaincre les mêmes fatalités. La liberté que nous prétendons défendre, plus encore que la nôtre, est la liberté des autres. Des autres, entendez-vous, à qui les fantaisies de nos petites personnes, si grandes soient-elles, sont légitimement indifférentes. André Gide, nous ne ressemblons pas du tout à votre Lafcadio, votre héros favori sans doute. Nous avons horreur de l'acte gratuit. Nous sommes engagés, encore une fois[15].

Bien entendu, cette lettre fut écrite après que Gide eut abandonné la cause communiste. Il est curieux et amusant de la comparer aux paroles prononcées quelques années auparavant par René Crevel, lors d'un Congrès international des écrivains. Gide, comme Crevel, est alors communisant, de sorte que son acte gratuit prend pour la circonstance un sens tout différent: ce que Lafcadio précipite par la

---

15 Jean Guéhenno, Lettre ouverte à André Gide (en date du 17 décembre 1937), citée dans André Gide, Littérature engagée, Paris, Gallimard, 1950, p. 205.

portière de son wagon, c'est non seulement "un paquet de bourgeoisie, mais encore (...) un défi à cette bourgeoisie, classe dominante[16]". Ce qui prouve encore une fois que selon que vous serez...

Sans doute n'est-il pas question de considérer la société aristocratique où Gide vécut comme l'unique cause de l'esprit de gratuité. Mais pour que celui-ci naisse et survive, cette enveloppe sociale devenait nécessaire, voire essentielle. Elle accordait à Gide la liberté d'action et de pensée requise; elle le détournait des préoccupations matérielles qui autrement auraient absorbé l'énergie nécessaire à la gratuité; elle permettait le superflu, le trop-plein, l'oisiveté; elle assurait un refuge relativement sûr contre un grand nombre de faits et gestes imposés par le déterminisme quotidien; d'ailleurs, elle a de tout temps favorisé les arts, et c'est dans son atmosphère que mûrissent le mieux les questions esthétiques. L'acte gratuit semble donc non seulement une valeur esthétique, comme nous l'avons déjà entrevu, mais également une valeur aristocratique.

---

16 René Crevel, cité dans Claude Naville, André Gide et le communisme, Paris, Librairie du Travail, 1936, p. 33.

Il n'est pas, comme le prétend René Crevel, un servile instrument de libération sociale. Quelles que soient les convictions qu'on ait, on doit pouvoir reconnaître objectivement cette caractéristique fondamentale de l'acte gratuit.

Outre les commentateurs à tendances morales et politico-sociales, il s'en est trouvé d'autres qui ont porté le débat sur l'acte gratuit à un niveau beaucoup plus élevé. En effet, plusieurs en ont renouvelé l'interprétation en le replaçant résolument dans un contexte historique et philosophique. Au lieu de chercher comme tant d'autres la petite cause secrète, immédiate, par exemple l'influence de tel livre de Dostoïevsky, ils n'ont pas hésité à en faire un phénomène limite amené par une évolution et des perturbations idéologiques amorcées depuis plusieurs siècles. C'est la voie originale qu'ont choisi de suivre Manuel de Diéguez et, surtout, Jean-Paul Sartre. Leurs réflexions sont de nature semblable, mais diffèrent profondément dans le détail.

Dans son livre <u>De l'Absurde, précédé d'une lettre à Albert Camus</u>, Manuel de Diéguez tente d'établir les conséquences de la montée du nihilisme dans le monde occidental à la suite de la disparition progressive des

valeurs absolues sur lesquelles se fondait la civilisation française. Les siècles précédents permettaient une certitude granitique et une confiance aveugle qui rendaient impossible la perplexité et le doute qui hantent le monde moderne. Les absolutismes chrétien et monarchique formaient un inébranlable cadre religieux et politique. Comme à chaque question correspondait une réponse, personne n'éprouvait d'angoisse métaphysique et ne révoquait en doute l'autorité établie. L'homme ne croyait pas devoir chercher un sens à ses actions, car elles découlaient naturellement des principes absolus qui le dominaient:

> ... La connaissance de l'absolu n'est autre que celle d'un sens de l'univers entier; à la lumière de l'une ou de l'autre de ces conditions ce sens est admis notamment à titre d'impératif moral: l'homme s'en référant à lui croit trouver le sens de ses actes. Il sait comment il doit se comporter en toute circonstance; il sait où sont la vérité et l'erreur, le bien et le mal. Il n'agit plus dans le vide "délaissé et dans l'angoisse". Autour de lui, des garde-fous dressent de toutes parts des routes sûres et les voies sans issues sont signalées à tous les carrefours[17].

Puis vint l'avalanche des penseurs et des sceptiques qui

---

17 Manuel de Diéguez, De l'Absurde précédé d'une lettre à Albert Camus, Paris, Triolet, 1948, p. 30.

osèrent employer la raison à repenser les certitudes établies. Montaigne fit la première brèche, enlevant à la foi la recherche de la vérité et la confiant à l'intelligence. Le mouvement ne s'arrêta plus, fit boule de neige: ce fut Montesquieu, Rousseau, Voltaire, les Encyclopédistes, puis plus tard, Comte, Taine, Renan et tous leurs collègues et disciples. C'est un moment d'euphorie générale: l'homme se croit intelligible et le monde semble raisonnable, mesurable, confortable. La science prête main forte à ce renouveau et chasse les vieux mythes vénérés: Dieu, religion et morale. L'absolutisme monarchique avait subi entretemps un sort semblable: après un déclin accéléré, il s'était vu ruiné par la Révolution et avait presque complètement disparu vers la fin du XIXe siècle.

Mais au moment même où l'humanité semble avoir atteint un état supérieur, voici que va commencer à se réaliser la prophétie tragique de Nietzsche:

> Ce que je raconte, c'est l'histoire des deux siècles qui vont venir, ce qui ne saurait plus venir autrement: la montée du nihilisme. Cette page d'histoire peut être contée dès maintenant, car dans le cas présent, la nécessité elle-même est à l'oeuvre. Cet avenir parle déjà par la voix de cent signes et

> présages, cette fatalité s'annonce partout. Pour entendre cette musique de l'avenir, toutes les oreilles sont déjà tendues. Notre civilisation européenne tout entière s'agite depuis longtemps sous une pression qui va jusqu'à la torture, une angoisse qui grandit de dix ans en dix ans, comme si elle voulait provoquer une catastrophe: inquiète, violente, emportée, semblable à un fleuve qui veut arriver au terme de son cours, qui ne réfléchit plus, qui craint de réfléchir[18].

Il apparut bientôt que la libération amenée par la science et par la logique n'était qu'un leurre: l'homme se découvrit tout à coup enfermé dans une prison encore plus redoutable, celle du déterminisme, du scientisme et du rationalisme qui, s'étant infiltrés dans tous les domaines de l'esprit et de l'existence, menaçaient la liberté individuelle qu'ils avaient précisément pour mission de permettre. Il s'ensuivit une réaction violente contre la science et toutes ses manifestations; vers 1880 surtout, on est saisi de panique devant les limites et les insuffisances du relativisme et devant la vision d'un monde sans transcendance. On tenta donc de ressusciter certaines valeurs du passé et de trouver refuge dans la nouvelle philosophie de Bergson. On mit toutefois peu de temps à se rendre compte que, comme en biologie, l'évolution était irréversible. Et du même

---

18 Nietzsche cité par Manuel de Diéguez, op. cit., p. 27-28.

coup surgit une vérité accablante:

> Alors apparaît en pleine évidence ce fait capital: la culture contemporaine ne connaît pas de philosophie de l'action. Cela signifie qu'elle ne peut assumer une présence totale, physique et métaphysique, de l'homme à lui-même et à l'univers. L'acte n'a plus de justification universelle, parce qu'il n'y a plus de structure du monde pour lui donner sa portée. Nous sommes devenus ignorants: nos pères qui savaient l'origine du monde, les intentions de Dieu, la marche de la création tout entière n'étaient pas en peine de trouver un sens à leur destin. Nous avons moins de simplicité, donc moins de savoir; les plus évidentes clartés d'autrefois se sont obscurcies[19]...

C'est l'avènement du nihilisme et de l'absurde qui, découlant directement du rationalisme, apparaissent surtout comme l'absence de buts valables à vénérer. Comment ne pas apercevoir dans ce drame universel l'image même du drame gidien? Et comment ne voir qu'une pure coïncidence dans l'apparition simultanée du nihilisme et de l'acte gratuit? Car, comme le fait voir Manuel de Diéguez, il y a une relation directe entre l'acte gratuit et le nihilisme: "L'acte ayant perdu ses supports survivra en toute gratuité: c'est la définition même du nihilisme[20]".

Envisagé sous cet angle, l'acte gratuit n'apparaît donc pas comme un phénomène isolé, mais comme

---

19 Manuel de Diéguez, op. cit., p. 27-28.

20 Ibid., p. 29.

l'aboutissement d'une longue évolution. Il témoigne de la mort des valeurs absolues qui jusqu'alors avaient donné un sens à l'activité humaine. Il devient le geste sans direction de celui que plus aucun idéal ne dirige; il flotte, ne se rattache à rien, n'a plus de signification. Il est nerveux, car il semble ne surgir que parce que l'homme a depuis longtemps l'habitude d'agir et le fait maintenant comme par réflexe. Il rejoint en droite ligne le geste absurde de Meursault chez Albert Camus et ceux des "salauds" de Jean-Paul Sartre.

Pourtant, lorsque ce dernier aborde l'acte gratuit dans Qu'est-ce que la littérature?, il propose une explication fort différente de celle de Manuel de Diéguez. Il fait d'abord l'histoire du comportement des écrivains à partir de l'époque classique, soit depuis l'apogée du régime monarchique. L'écrivain d'alors, explique Sartre, était un bourgeois parasite de la noblesse; il écrivait pour flatter la Cour et le Clergé, pour perpétuer des lois immuables et éternelles et, d'une façon générale, pour appuyer et rassurer la classe dirigeante. Mais comme l'écrivain est au fond un être négateur et destructeur qui s'insurge volontiers contre la tyrannie

et les injustices de l'autorité établie, son attention est attirée par l'influence et les réclamations grandissantes du peuple; bientôt, il est écartelé entre ses maîtres, les nobles, et la masse des lecteurs possibles qui augmente. Enfin, il prend parti contre l'iniquité sociale, se fait le miroir des défauts de la classe dirigeante et encourage le peuple à réclamer ses droits. Ses efforts contribuent dans une large mesure au succès de la Révolution. Avec elle, cependant, arrive le règne des bourgeois, qui possèdent à leur tour la richesse et l'autorité; le pouvoir destructeur des écrivains étant désormais sans emploi, on leur demande d'aider à conserver le nouvel état social, de faire pour l'amusement de la nouvelle puissance de savantes analyses psychologiques, etc. Quelques-uns acquiescent; beaucoup refusent. C'est alors que commence le drame des écrivains bourgeois.

Ceux qui refusent de servir l'idéologie bourgeoise rejettent également l'idéologie religieuse. Ils aspirent en vérité à une littérature indépendante de toute espèce d'idéologie, complètement libre et autonome. Ce faisant, l'écrivain se transforme en une vivante contradiction: bourgeois lui-même, il accepte tous les

avantages matériels de sa situation sociale, surtout le confort et la richesse, mais renonce à écrire pour cette classe à laquelle il appartient; pourtant, il n'écrit pas non plus pour d'autres classes, comme la classe ouvrière. Ainsi, acceptant les avantages de la classe bourgeoise mais en refusant l'idéal, l'écrivain se détourne de la vie, prétend oeuvrer dans l'absolu, se compare aux grands écrivains du passé et écrit pour des lecteurs privilégiés ou pour un public futur.

> Pour le présent donc, l'écrivain recourt à un public de spécialistes; pour le passé il conclut un pacte mystique avec les grands morts; pour le futur il use du mythe de la gloire. Il n'a rien négligé pour s'arracher symboliquement à sa classe. Il est en l'air, étranger à son siècle, dépaysé, maudit. Toutes ces comédies n'ont qu'un but: l'intégrer à une société symbolique qui soit comme une image de l'aristocratie d'ancien régime[21].

Ce pur littérateur devient le symbole même du parasitisme et de l'inadaptation: il est par excellence un écrivain-consommateur - selon l'expression de Sartre - qui dilapide les biens accumulés par d'autres, cultive ses impulsions destructives (par exemple, Baudelaire dans Le Mauvais Vitrier[22]), méprise tout métier et tout

---

21 Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature? dans Situations, II, Paris, Gallimard, 1948, p. 169.

22 Charles Baudelaire, Le Mauvais Vitrier (Le Spleen de Paris), dans Oeuvres complètes, Paris, Gallimard, 1954, p. 290-292.

travail utile et, enfin, pousse la frénésie du gaspillage jusqu'à se détruire lui-même. Il n'enseigne rien, ne sert aucune cause et ne représente aucune idéologie; il n'est surtout pas moraliste. Un tel littérateur croit en outre de son devoir de provoquer le scandale, et de son droit d'échapper aux conséquences; il cultive l'instantanéité, l'irresponsabilité et tend vers le luxe, la prodigalité, l'inutilité, l'inintelligibilité et la sublimité. Sartre pense sans aucun doute à des écrivains comme les symbolistes, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Lautréamont, Valéry, Proust, Larbaud, etc. Il pense surtout à Gide, qui est à son avis le type même de l'écrivain-consommateur. C'est d'ailleurs en parlant de lui qu'il commente l'acte gratuit:

> Son acte gratuit, qu'est-il, sinon l'aboutissement d'un siècle de comédie bourgeoise et l'impératif de l'auteur-gentilhomme. Il est frappant que les exemples en soient tous empruntés à la consommation: Philoctète donne son arc, le millionnaire dilapide ses billets de banque, Bernard vole, Lafcadio tue, Ménalque vend ses meubles[23].

C'est à l'esprit de gratuité que Sartre rattache encore le surréalisme des années 1920; car ce mouvement n'est guère qu'un immense effort de destruction et de négation,

---

23 Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature?, op. cit., p. 173-174.

en somme une suite logique à l'acte gratuit gidien. Sartre termine son esquisse en précisant que la littérature elle-même en arrive à l'auto-destruction:

> A la limite il ne reste plus à la littérature qu'à se contester elle-même. C'est ce qu'elle fait sous le nom de surréalisme: on a écrit pendant soixante-dix ans pour consommer la littérature; on dilapide les traditions littéraires, on gaspille les mots, on les jette les uns contre les autres pour les faire éclater. La littérature comme Négation absolue devient l'Anti-littérature; jamais elle n'a été plus littéraire: la boucle est bouclée[24].

Sartre tient donc l'acte gratuit pour un phénomène ultime où se manifeste d'une façon presque tangible l'évolution littéraire de tout le siècle antérieur; évolution elle-même fort complexe, puisqu'elle s'inspire simultanément de données sociales, philosophiques et même politiques.

Si cette hypothèse brillante ne persuade pas complètement, ou même pas du tout, on retient toutefois certains faits soulignés par Sartre lui-même: le culte de l'inutilité et de l'irresponsabilité, la liberté inconditionnelle, la valeur de l'instant; le refus de l'engagement et de toutes les formes de servitude, le rejet de la société où vivent ces écrivains, le mépris des valeurs matérielles en général. Surtout, on devine chez eux une sorte d'aristocratie naturelle, le goût

---

24 Ibid., p. 174.

des arts et du Beau, et même on ne sait quel indéfinissable et intransigeant culte de l'esthétisme, qui forme comme une enveloppe transparente autour de l'existence et de la personnalité de ces hommes.

A l'opposé des considérations de Jean-Paul Sartre et de Manuel de Diéguez, on trouve les opinions des psychologues et des psychanalystes, qui ne croient pas devoir recourir à la philosophie et à l'histoire pour expliquer un phénomène qu'ils estiment complexe sans doute, mais somme toute observable, mesurable et point tant mystérieux. Ils sont d'avis en effet que la clef de l'énigme réside dans la personnalité gidienne et qu'il suffit de bien l'analyser pour pouvoir y recueillir la réponse désirée. L'acte gratuit n'est pas, à leur avis, le produit de facteurs sociaux ou d'influences extérieures, mais simplement la séquelle de perturbations profondes du mécanisme psychique.

En faisant l'étude de la sincérité gidienne, Yvon Belaval en arrive à rattacher l'acte gratuit à ce trait dominant de la personnalité de Gide. Comme on l'a vu précédemment[25], il est d'avis que la sincérité est propre à l'adolescence et que, chez l'adulte, elle manifeste la faillite du processus de socialisation, de

---

25 Voir le chapitre intitulé Autour de l'acte gratuit, aux pages

même que le manque de confiance et l'absence de puissance vitale. Cela conduirait à la peur des décisions, des engagements et des conséquences, ainsi qu'au désir d'être ange. L'acte gratuit découlerait naturellement de cet ensemble de données: il serait l'acte "sincère" par excellence; par lui l'auteur se délivre de la nécessité d'agir et, par sa candeur et sa pureté d'intention, se mérite automatiquement le pardon si les conséquences s'avèrent fâcheuses. La sincérité devient un passeport vers la gratuité... Cette opinion est certes valable, mais on peut réfléchir que si la sincérité permet l'acte gratuit, elle n'en est pas nécessairement la cause. Et quand elle le serait, on pourrait en imaginer d'autres tout aussi vraisemblables. Il reste cependant que l'hypothèse avancée par Yvon Belaval est plausible et défendable.

D'autres critiques ont fait valoir leur point de vue dans le même sens. Pour Louis Carette, l'acte gratuit proviendrait d'un déséquilibre entre la contemplation et l'action. Le symbolisme dont Gide subit la forte influence, encouragea en effet l'introspection et le repliement sur soi, sans favoriser pour autant le goût de l'action, qui est le complément nécessaire de la recherche et de la réflexion. L'action s'en serait

trouvée atrophiée, empêchée même de se produire naturellement[26]. Emile Gouiran croit au contraire que l'acte gratuit est normal, somme toute, et qu'il est l'expression naturelle de la vie. Or il est vain de vouloir expliquer la vie logiquement:

> Ce que nous appelons des actes immotivés sont des actes dont notre logique régressive ne rend pas compte, mais qui se trouvent inclus et conditionnés, de façon très étroite, par la logique immanente au développement même de la vie[27].

Il ajoute à cet argument la notion de l'instant: comme Bergson, il est d'avis que le dynamisme intérieur de l'être s'exprime pleinement et intégralement dans chaque instant successif. L'acte gratuit, à la fois "bon" et spontané, serait alors un pur reflet de l'être.

Charles Moeller et, surtout, Maurice-Jean-Yves Delmas-Marsalet ont accordé beaucoup d'attention au problème de la sexualité gidienne. Sans doute ni l'un ni l'autre n'établit-il un rapport direct entre la pédérastie et l'acte gratuit; mais comme chez Delmas-Marsalet en particulier, la sexualité de Gide sert de départ à une explication totale de son oeuvre et de sa personnalité,

---

26 Voir Louis Carette, Naissance de Minerve, Bruxelles, Editions du Houblon, 1943, 141 p.

27 Emile Gouiran, André Gide, essai de psychologie littéraire, Paris, Crès, 1934, p. 246.

l'acte gratuit doit également avoir sa place dans ce système. Les deux critiques voient en Gide le type du coupable-né, condition qui proviendrait de son onanisme précoce et de la conscience de son anomalie sexuelle. Delmas-Marsalet estime même que la caractéristique fondamentale de Gide est l'avirilisme, conséquence immédiate de ses goûts sexuels et source certaine de son égocentrisme, de son hyperémotivité, de son irresponsabilisme et de son amoralisme. Le sentiment de culpabilité serait à l'origine de sa crainte des décisions, des actions et explique ces brusques options où "il fonce, (...) le front baissé, en toute irréflexion, d'une façon puérile[28]". Ce sentiment expliquerait également ses fureurs masochistes. Delmas-Marsalet croit en outre que toute l'oeuvre de Gide est un plaidoyer pour l'irresponsabilité: "Ce qu'il appelle "ferveur" est une façon d'agir sans envisager rien: pour ne voir ni le pour ni le contre, il se bande les yeux[29]". L'oeuvre de Gide ne serait enfin qu'une grande tentative de résoudre le problème éthique posé à l'origine par la sexualité. L'acte gratuit serait

---

28 Maurice-Jean-Yves Delmas-Marsalet, La Culpabilité morbide d'André Gide, Bordeaux, Samie, 1954, p. 66.

29 Ibid., p. 67.

donc une conséquence lointaine mais directe du problème sexuel de Gide. Sans minimiser la valeur de cette opinion, il semble bien qu'une telle façon de voir accorde trop d'importance à un seul facteur; certes, la sexualité gidienne a exercé une influence certaine, mais il est illusoire de vouloir rendre compte du tout par la partie.

Le psychiatre Jean Delay adopte une attitude fort différente et beaucoup plus nette. Il attache une grande importance à la sexualité gidienne, mais ne la fait pas intervenir directement dans l'explication qu'il donne de l'acte gratuit. Après avoir rappelé le complexe d'Hamlet qui consiste à toujours retarder l'action, il commente ainsi le personnage de Tityre dans Paludes:

> Tityre souffre d'une extraordinaire difficulté des actions sociales, d'une impossibilité d'agir et de décider, qu'aggrave un perpétuel besoin d'analyse: il est incapable de vouloir, il n'a que des velléités. Sous l'ironique légèreté du texte se dissimule avec art l'étude psychologique très fine et serrée d'un certain type de caractère, celui de l'indécis, dont les traits sont poussés jusqu'à une exagération morbide qui confine à la névrose. L'ensemble rappelle la maladie de la volonté décrite par Pierre Janet sous le nom de psychasthénie avec son cortège si particulier de sentiments d'irréalité ou de peu de réalité, d'"estrangement" ou d'étrangeté, de "déconsistance" ou d'inconsistance, d'incomplétude ou de manque, de stérilité, de vide, de

> monotonie, de recommencements forcés, et par-dessus tout d'ennui. Or, en étudiant l'enfance de Gide et son adolescence, nous avons vu que cette faiblesse nerveuse répondait à un aspect de sa personnalité qu'il devait à ses complexes et à sa complexion[30].

Puis il rappelle la peur d'agir chez Tityre (Gide) et sa hantise d'éviter les actions dont les conséquences pourraient éventuellement le contraindre à la palinodie. Dans un passage déjà cité, il déclare que Tityre souffre d'une "insuffisance de l'élan vital dont la source coule trop faiblement ou dont le flux est trop vite tari par une obsédante conscience de soi, par une obsédante réflexion[31]". Enfin, emporté de plus en plus par le médecin en lui, Jean Delay en arrive à ne voir dans l'acte gratuit que l'aspect psychologique ou le geste du malade:

> La hantise de l'acte imprévu, libre, gratuit, désintéressé, autochtone, comme on voudra l'appeler, est fréquente chez les psychasthéniques; mais quand ils le réalisent, ils ne font qu'obéir à des raisons que la raison ne connaît pas; ils ne sont plus esclaves de leur conscient mais de leur inconscient, ils ont tout simplement changé de maître[32].

---

30 Jean Delay, La Jeunesse d'André Gide, tome 2, Paris, Gallimard, 1956, p. 407.

31 Ibid., p. 410. L'allure scientifique de cette phrase, dont l'intuition et la justesse semblent par ailleurs remarquables, appelle toutefois un fondement et des preuves tout aussi scientifiques.

32 Ibid., p. 413.

La conclusion de Jean Delay est tranquille et triomphante:

> L'acte gratuit, où l'on a voulu voir une machiavélique invention de Gide, est d'une grande banalité chez les malades de la volonté[33].

Cette interprétation, valable sans doute, comporte cependant de graves lacunes. Jean Delay ne tient pas compte de toutes les données du problème. Son étude sur Gide, où se côtoient l'excellent et l'inutile, s'arrête vers 1895 et laisse volontairement de côté les oeuvres ultérieures; or, comme c'est précisément après cette date que s'épanouit l'acte gratuit, l'examen du problème s'en trouve forcément tronqué et sérieusement compromis. De plus, aveuglé par sa spécialité, le critique ne songe à examiner aucune autre source plausible de l'acte gratuit, considérant sans aucun doute comme des "effets secondaires" négligeables des faits aussi importants que l'émancipation de la morale, l'influence de réaction engendrée par le déterminisme, la prépondérance de l'esthétique chez Gide et, même, d'autres considérations d'ordre psychologique et physiologique étrangères à la psychasthénie... sans compter évidemment des réflexions comme celles de Manuel de Diéguez et de Jean-Paul Sartre. Enfin, dire de l'acte gratuit qu'il est une maladie de la volonté, c'est lui

---

33. Ibid., p. 412.

accoler une étiquette toute neuve de clinique qui en change le nom, mais qui ne constitue pas en soi une explication. Et quand c'en serait une, cela ne suffirait pas plus que, par exemple, l'exposé du savant qui analyserait la composition chimique d'un chef-d'oeuvre pictural et le réduirait à ses composantes de base. L'acte gratuit, du moins celui qu'on retrouve de Paludes aux Faux-Monnayeurs, est plus qu'une maladie. Mais comme dans le portrait d'un roi ancien le cordonnier en vacances admire d'abord les souliers, de même le psychiatre...

Pourtant, c'est un fait indiscutable que certains dérangements cérébraux engendrent des actes qu'on peut difficilement distinguer de ceux que Gide expose dans les Faits-Divers, par exemple. Il s'agit cependant de cas extrêmes que le psychologue et le psychiatre modernes ne rencontrent guère que dans les hôpitaux. Ces faits sont connus depuis longtemps; en 1904, Th. Ribot, professeur au Collège de France, publiait un livre intitulé Les Maladies de la volonté[34] où il fait allusion à plusieurs ouvrages antérieurs sur le même sujet. Surtout, dans les chapitres sur Les Affaiblissements de la volonté (L'Excès d'impulsion) et Le Règne des caprices, il présente un

---

34 Théodule Ribot, Les Maladies de la volonté, Paris, Alcan, 1904, 184 p.

un grand nombre d'actions spontanées, irréfléchies et apparemment immotivées qui rappellent irrésistiblement l'acte gratuit. Cela fait la preuve une fois encore que le sujet était "dans l'air[35]".

Il existe donc un rapport décisif entre la psychologie et les actes étranges que Gide pose au cours de sa vie et dont témoigne le Journal. Ce rapport est encore plus évident lorsqu'on songe à des livres comme les Souvenirs de la Cour d'Assises et les Faits-Divers. Même, il est certain que des facteurs psychologiques particuliers à Gide ont joué lors de la naissance et des manifestations de l'acte gratuit dans son oeuvre; ces

---

35 A la lumière de découvertes récentes en génétique, il serait possible de pousser beaucoup plus loin l'étude des relations entre l'acte gratuit et la médecine. Ainsi on a réussi à établir, à l'aide d'instruments modernes, le nombre exact et normal (46) de chromosomes dans les cellules humaines. Or, un déséquilibre accidentel dans le nombre des chromosomes mâles ou femelles entraînerait des perturbations profondes et même tragiques dans la personnalité de l'individu. Une enquête a permis d'établir que cette anomalie se retrouve souvent chez les grands criminels. Ce genre de malades aurait entre autres les caractéristiques suivantes: "unstable and immature, without feeling or remorse, unable to construct adequate personal relationships, showing a tendency to abscond from institutions and committing apparently motiveless crimes, mostly against property." (C'est nous qui soulignons. Voir l'article intitulé Genetics, dans la revue Time, livraison du 3 mai 1968, p. 58.)

éléments ont déjà fait l'objet d'une analyse[36]. Ce qu'il faut comprendre cependant, c'est qu'ils ne peuvent expliquer seuls l'acte gratuit qu'on rencontre de Paludes aux Faux-Monnayeurs; ils participent à la solution totale, qui ne serait pas complète sans eux.

Vient ensuite le parti des incrédules et des sceptiques qui prennent tour à tour des airs dignes, moqueurs et offusqués. L'un des premiers critiques à commenter l'acte gratuit de Lafcadio fut Paul Souday, dans un article publié dans Le Temps, en 1914; son indignation est tempérée par une tentative d'explication:

> Avouons que la plaisanterie est un peu forte! Cet immoraliste exagère. (...) Je ne crois pas du tout que M. André Gide ait des complaisances pour la criminelle fantaisie de Lafcadio, mais au contraire, bien qu'il ne s'en explique pas nettement, que cet épisode conclut à la supériorité de la contemplation sur la réalisation. (...) A la bien prendre, l'histoire du meurtre perpétré par Lafcadio pourrait bien n'être qu'une satire de l'anti-intellectualisme et de l'école de la vie[37].

Il n'en est rien, évidemment; cette pensée n'a sans doute pas même effleuré l'esprit de Gide. Paul Souday n'est

---

36 Voir le chapitre intitulé L'Enfant pas comme les autres.

37 Paul Souday, André Gide: Les Caves du Vatican, sotie, dans Le Temps, livraison du 1er juillet 1914. Ce texte est reproduit dans André Gide, Paris, Kra, 1927, p. 38-40.

pourtant pas le seul qui croie à une plaisanterie: Albérès y voit lui aussi une sorte de petite vengeance que Gide, "saisi (...) par la tentation du mauvais garçon[38]", invente pour épater les "respectables imbéciles que sont les "crustacés[38]". Il déclare: "On pourrait peut-être se scandaliser, s'il ne s'agissait pas d'une farce[38]". Pierre Lafille écrit avec aplomb:

> Or, il nous apparaît que nous touchons là une des plus grandes plaisanteries qu'un auteur se soit accordées à l'égard de son public. S'il nous était permis, à nous aussi, quelque inconséquence de plume, nous l'appellerions volontiers le "Canular" du premier quart de siècle[39].

Pierre Kohler, Gilbert Guisan et Edmond Pidoux y voient quant à eux une satire de la notion de liberté:

> Les Caves montrent, sous une forme comique, jusqu'où peut aller la liberté: à "l'acte gratuit", c'est-à-dire l'acte que n'explique aucun motif, sinon la fantaisie du moment, dans laquelle s'exprime, consciemment et inconsciemment, toute la personnalité de l'individu. C'est là encore, dans l'esprit de l'auteur, une critique, mais elle n'est pas assez explicite, et l'idée de "l'acte gratuit" a été parfois prise au sérieux[40].

---

38 R.M. Albérès, L'Odyssée d'André Gide, Paris, La Nouvelle Edition, 1951, p. 172.

39 Pierre Lafille, André Gide romancier, Paris, Hachette, 1954, p. 128.

40 Pierre Kohler, Gilbert Guisan et Edmond Pidoux, Histoire de la littérature française, tome 3, Lausanne, Payot, 1948, p. 696.

De même, Robert Brasillach n'y voit pas autre chose qu'un geste comique, accaparé par la critique soi-disant sérieuse:

> Des doctrines du plaisir (...), André Gide a tiré l'acte gratuit, la soumission aux inconséquences de nos fantaisies, et un certain nombre de plaisanteries bien drôles dont on sait l'étonnant succès. Il est bien dommage qu'on ait pris tout cela au sérieux: car nous nous en serions amusés avec une conscience tranquille. Malheureusement, on en a fait une entreprise considérable contre la "personne humaine" et à force d'y croire, c'est devenu vrai. Je ne suis pas sûr du tout que M. Gide ne se soit pas laissé prendre lui-même à ce qu'il avait raconté. Succès oblige[41].

Charles Moeller est également sceptique à l'égard de l'acte gratuit; mais, tout en évitant de blâmer Gide, il n'y voit pour sa part rien de comique:

> Sans doute, l'auteur des Caves n'approuve pas "l'action gratuite" que commet Lafcadio, lorsqu'il jette hors de son compartiment le médiocre Amédée Fleurissoire, uniquement parce que l'idée lui est passée par l'esprit: ce geste démontre, par l'absurde, qu'il serait vain de baser son existence sur l'acte gratuit[42].

Cocteau est le plus sceptique de tous: il nie tout simplement qu'il s'agisse d'un acte gratuit. Claude Mauriac rapporte ainsi sa pensée:

---

41 Robert Brasillach, Reflets venus d'André Gide, dans Les Quatre Jeudis, Paris, Balzac, 1944, p. 103.

42 Charles Moeller, Littérature du XXe siècle et christianisme (tome 1: Le Silence de Dieu), Paris, Casterman, 1953, p. 120.

> Cet acte gratuit ou prétendu tel des Caves du Vatican le faisait rire: l'acte gratuit, c'eût été de jeter par la fenêtre un jeune homme resplendissant de beauté - et non pas ce vieux pantin. Jeter ce vieux pantin, ce n'était pas un acte gratuit mais un élémentaire geste d'hygiène[43].

Enfin, Pierre Herbart est paradoxal et ahurissant, pour ne pas dire davantage:

> C'est par légèreté (à cause de Lafcadio, personnage tout à fait épisodique dans son oeuvre) qu'on a fait de Gide le père de l'acte gratuit. Rien pourtant qui lui soit plus étranger. La gratuité ne fait pas partie de l'univers gidien[44].

D'autres encore ont exprimé leur désaccord, mais d'une façon plus nuancée ou plus sérieuse. Ainsi, Valéry déclare sans détour: "(...) je n'aime pas du tout Lafcadio, et toutes ces recherches artificielles autour de l'acte gratuit qui me semblent profondément absurdes[45]". Quant à André Berge, qui avait tenté d'organiser une discussion sur l'acte gratuit - discussion où tous les participants en étaient d'abord arrivés à nier l'acte gratuit avant de se raviser[46] - il se montre très prudent dans son jugement,

---

43 Claude Mauriac, Conversations avec André Gide, Paris, Albin Michel, 1951, p. 74.

44 Pierre Herbart, A la recherche d'André Gide, Paris, Gallimard, 1952, p. 54.

45 Paul Valéry cité par Léon Pierre-Quint, dans André Gide, Paris, Stock, 1952, p. 395.

46 Voir plus haut, aux pages 429 - 431.

mais cette prudence même le rapproche de la solution idéale:

> Nous avons reconnu que le romancier chargeait ses personnages de réaliser ce qu'il ne pouvait pas réaliser lui-même; dans ses personnages, il revit, dégagé de tous liens, de toutes responsabilités et de toutes conventions. Et voici que surgit comme un espoir dans la vallée encaissée où nous vivons, l'hypothèse peut-être invraisemblable dans le réel (mais que l'Art réalise à sa façon) de l'acte gratuit. L'on se souvient du Lafcadio des Caves du Vatican qui précipite l'innocent Amédée Fleurissoire par la portière du compartiment de chemin de fer, pour rien ou du moins pour se prouver une de ses possibilités, pour renverser un des murs qui l'enserrent[47].

Quatre autres critiques, dont l'opinion est à peu de chose près identique, ont nié l'existence et la possibilité de l'acte gratuit: ce sont Alain Dauvigny[48], George Painter[49],

---

47 André Berge, op. cit., p. 138.

48 Voir Alain Dauvigny (M. Delmas-Marsalet), André Gide ou l'impossible morale, Bordeaux, Samie, p. 25. Voici l'essentiel de son opinion: "Loin d'affirmer la possibilité d'une action vraiment libre, "autochtone", il nous montrera, au contraire, un homme dépendant de l'action qu'il vient d'effectuer. Que Gide le veuille ou non, agir, c'est toujours s'engager; l'irresponsabilité de l'homme est un mythe".

49 Voir George Painter, André Gide, London, Barker 1951, p. 109. Painter écrit: "But the moment we investigate the gratuitous act not as a fruitful image but as a real entity, it disintegrates into fallacies. If a really motiveless act were possible, as might be with some lesion of the brain, it would be meaningless - to have any significance it must have a significant cause - and so cease to be gratuitous! And in practical aesthetics, if the novelist is to convince the reader that a gratuitous act has been committed,then he must make it credible by giving it a motive - and once again its gratuity disappears. A gratuitous act is pure only so long as it remains mysterious".

Max Marchand[50] et Jean Hytier[51]. Il y a eu maldonne, croient-ils. L'acte gratuit se transforme en fantôme devant l'analyse; car toute action engage nécessairement la responsabilité et se rattache toujours à un quelconque motif, ne serait-ce que celui de n'en pas avoir... Tous ces jugements refusent de quitter le domaine de la psychologie et n'ont de valeur que pour la "version psychologique" de

---

50 Voir Max Marchand, Le Complexe pédagogique et didactique d'André Gide, Oran, Fouque, 1954, p. 160. Ce texte résume sa pensée: "Lorsque Gide pousse son Lafcadio à réaliser un acte absurde immotivé comme un défi à la société, à la morale, à la religion, il n'a d'autre but que de montrer qu'un tel élan de libération est possible. Mais il ne l'atteint guère parce que, au moment même où il désire que cette chose existe conformément à sa philosophie affective, il essaie de nous décrire fidèlement par l'observation et l'analyse psychologique ce qui se passe en Lafcadio.. C'est alors que l'acte gratuit s'évanouit sous ses yeux et va ruiner sa thèse philosophique. Il reconnaît que si, psychologiquement, les circonstances de l'acte sont contingentes, l'activité du sujet n'est ni contingente, ni gratuite. Elle est en dernière analyse, motivée, car son motif est précisément de ne pas en avoir. Gide ne peut réduire à néant ce fait qu'on veut agir pour agir sans motif".

51 Voir Jean Hytier, op. cit., p. 123-156. Il exprime son opinion en plusieurs occasions: "C'est un acte impensable, autrement qu'en théorie". (p. 126); "Comment Gide a-t-il donc été conduit à bâtir tout un roman sur une notion qui, de son propre aveu, s'évanouit à l'examen?" (p. 134); "Là est la faiblesse des Caves. Lafcadio existe; son crime gratuit nous paraît irréel, et nous n'arrivons surtout pas à croire qu'il l'ait commis". (p. 150).

l'acte gratuit, c'est-à-dire celui qu'on retrouve dans les Faits-Divers.

Après les sceptiques et les négateurs viennent ceux qui tentent d'expliquer l'acte gratuit en montrant que Gide a puisé cette notion chez des prédécesseurs. Ainsi, de nombreux commentateurs ont adopté sans même songer à la vérifier la thèse que Gide avait tout simplement emprunté cette idée à Dostoïevsky, plus précisément aux Possédés. Par exemple, Roger Secrétain déclare que l'épithète gratuit est "un mot que Gide mit à la mode et qui trahit précisément sa fréquentation des oeuvres de Dostoïevsky[52]". Ce genre de réflexions demeure acceptable, mais d'autres ne le sont pas du tout; trop souvent, elles se rapprochent de ce malheureux commentaire d'Edmond Jaloux:

> A force de parler de l'acte gratuit, dont la plupart des jeunes écrivains ont abusé, on finit par ne plus savoir d'où il vient. Il vient uniquement du Prométhée mal enchaîné et à travers le Prométhée mal enchaîné, il vient du suicide de Kiriloff dans les Possédés. C'est Kiriloff le premier qui a conçu l'acte gratuit et, avant de lui donner sa vraie forme, M. Gide en a fait lui-même la satire dans Le Prométhée mal enchaîné[53].

---

52 Roger Secrétain, Notes sur Montherlant, dans Destins du poète, Paris, Rieder, 1937, p. 205.

53 Edmond Jaloux, André Gide et le problème du roman, dans André Gide (numéro spécial du Capitole), Paris, Le Capitole, 1928, p. 159.

Cette remarque typique de celles qu'on rencontre souvent chez bien d'autres critiques est, à peu de chose près, entièrement fausse. L'acte gratuit n'est pas né dans Le Prométhée mal enchaîné (1899) mais dans Paludes (1895). De plus, si l'on sait assurément qu'au moment où Gide écrivait ce dernier livre il avait déjà lu Krotkaia, Le Petit Héros et Crime et châtiment, il semble impossible d'affirmer qu'il avait également lu Les Possédés; en outre, la première mention de Dostoïevsky dans le Journal se trouve dans des Feuillets insérés après l'année 1896. Enfin, si l'on a attaché autant d'importance au suicide de Kiriloff, c'est sans aucun doute parce que Gide lui-même a insisté dans son Dostoïevsky sur ce geste qu'il a appelé "un acte absolument gratuit[54]" (ajoutant: "je veux dire que sa motivation n'est point extérieure[54]"). Cette indication a lancé bien des esprits sur une fausse piste. Lorsqu'on se reporte au texte même des Possédés, le geste de Kirilov ne semble pas du tout gratuit: il est au contraire celui qui, de tous les actes des personnages de Dostoïevsky, semble le mieux motivé. S'il n'est pas raisonnable, du moins est-il très raisonné: il a un motif, un but et n'est

---

54 Dostoïevsky, Paris, Plon, 1923, p. 212.

point irresponsable, ni spontané; il est fondé sur la logique et la métaphysique. Voici l'essentiel du raisonnement de Kirilov:

> Je ne conçois pas comment un athée, sachant que Dieu n'existe pas, pourrait ne pas se tuer immédiatement. Prendre conscience de l'inexistence de Dieu et ne pas prendre conscience en même temps de sa propre divinité, c'est absurde, car autrement on doit se tuer. Si tu en as conscience, tu es un roi et tu ne te tueras pas, mais tu vivras dans la gloire. Un seul doit absolument se tuer, le premier; sinon qui commencerait et prouverait? C'est moi qui me tuerai pour commencer et prouver. Je ne suis encore Dieu que malgré moi et je suis malheureux, car je suis <u>obligé</u> de proclamer ma propre volonté. (...) car tant que l'homme demeurera dans son état physique actuel - j'y ai beaucoup réfléchi - il lui sera absolument impossible de se passer de l'ancien Dieu. J'ai cherché pendans trois ans l'attribut de ma divinité, c'est ma libre volonté! C'est tout! c'est grâce à ma volonté que je peux manifester sous sa forme suprême mon insubordination et ma liberté nouvelle, ma liberté terrible. Car elle est terrible. Je me tue pour prouver mon insubordination et ma liberté nouvelle[55].

On comprend mal cette erreur d'aiguillage chez la critique: car on trouve dans <u>Les Possédés</u> des douzaines d'exemples d'actes gratuits beaucoup plus représentatifs; il en est d'ailleurs de même pour tous les romans de Dostoïevsky: ils regorgent de gestes irréfléchis, irresponsables, commis sans

---

55 Dostoïevsky, <u>Les Possédés</u>, Paris, Gallimard, 1961, p. 608.

aucune raison ni aucun but apparent. Qui en ferait un relevé en remplirait des pages. Or, comment n'a-t-on pu voir que ce n'est pas dans le geste précis d'un seul personnage qu'il fallait chercher l'influence de Dostoïevsky, mais bien plutôt dans cette succession ininterrompue de gestes déroutants qu'on retrouve dans tous les livres de Dostoïevsky, sans excepter ceux que Gide a lus durant les années 1890-1891, ni ceux que, selon toute vraisemblance, il a dû lire au cours des années qui suivirent. Le nombre et l'excentricité de ces gestes permettent de supposer que Gide en a été étonné, qu'ils se sont fixés dans son subconscient et qu'ils ont contribué à former l'idée de l'acte libre qui jaillit dans Paludes.

L'influence de Goethe et de Nietzsche est encore plus problématique. Si l'on excepte l'impact général de leur pensée sur la formation de l'esprit gidien, il ne semble pas possible d'établir un rapport direct entre leur enseignement et l'acte en question. Tout au plus trouve-t-on chez eux certaines affinités dans des pensées auxquelles il faut attribuer un rôle dans la génération de l'acte gratuit[56]. Aussi la prudente suggestion de

---

56 Voir le chapitre intitulé La Tutelle des influences, aux pages

Flora Emma Ross à l'effet qu'il puisse exister un lien entre Méphistophélès et l'acte gratuit ne persuade guère.

> It may be that André Gide will add a conception of the devil to literature, not an organic figure, like Mephistopheles, but rather a symbol of motivation, under the name of "Satan, ou l'hypothèse gratuite", as he calls it above. Like Mephisto, it is born of the need of over-intellectualized man for new and thrilling experiences, not necessarily however sensual. Is there perhaps between this "hypothèse gratuite" and "l'acte gratuit" some definite relation? If so, "l'hypothèse gratuite" may become of profound moral and social significance in our modern world, and more dangerous today than Mephistopheles[57].

On peut lire dans Faust certaines phrases curieusement prophétiques, comme: "Le premier acte est libre en nous; nous sommes esclaves du second[58]"; mais aucune des indications relevées jusqu'à présent sur l'acte gratuit ne permet de lui supposer une origine diabolique ou goethéenne.

Il faut porter sur l'influence de Nietzsche un jugement de même ordre: il y a de fortes ressemblances entre sa pensée et celle de Gide; même, n'en doutons pas, il y a entre elles une filiation très nette qu'on peut expliquer par le nietzschéisme existant en France avant Nietzsche. On pourrait en outre faire ressortir bien des traits communs

---

57 Flora Emma Ross, op. cit., p. 163.

58 Goethe, Faust, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 71.

entre l'appel du surhumain chez Nietzsche et l'acte gratuit chez Gide. Surhumain et acte gratuit: deux mots énigmatiques qui flamboient au-dessus des deux oeuvres, l'un tragique, l'autre tragi-comique, signes d'absurdes dépassements de la réalité, de révolte contre le "trop humain", d'efforts vers un objectif indéterminé, impossible même. Deux symboles qui rejettent la sérénité, l'acceptation et la logique traditionnelle. Cependant, on chercherait en vain une influence nette en ce qui concerne l'acte gratuit.

C'est la même ambition de trouver l'origine de l'acte gratuit chez un quelconque modèle qui a poussé Jean Cocteau et un certain Bernard Delvaille à mettre en lumière l'étrange personnalité d'Arthur Cravan. Neveu d'Oscar Wilde, ce dernier fut un bel et jeune aventurier qui exerça tous les métiers, vécut dans nombre de villes d'Europe et d'Amérique et, pendant son séjour à Paris, s'occupa activement de littérature, plus précisément de poésie; il fonda la revue Maintenant, dont il était l'unique rédacteur. La lecture de sa biographie et de ses poèmes explique qu'on ait pu le comparer à Rimbaud. Or Arthur Cravan, qui connaissait personnellement plusieurs des grands artistes de son temps, rencontra également Gide.

Delvaille et, surtout, Cocteau tiennent pour certain que c'est lui qui inspira à Gide le personnage de Lafcadio. Cocteau y revient même deux fois, dans son Journal d'un inconnu[59] et dans Gide vivant[60]. En prenant connaissance de la vie et de l'oeuvre[61] de Cravan, il faut bien reconnaître que la ressemblance de ce dernier avec Lafcadio est en effet assez extraordinaire; on pense en particulier aux réflexions que fait Cravan sur Gide à la suite d'une rencontre. Le danger, cependant, c'est d'assimiler si bien Lafcadio à Cravan - comme le fit Cocteau - qu'on finit par croire que l'acte gratuit a également été inspiré à Gide par Cravan. Or il n'en est rien, puisque l'acte gratuit existait déjà depuis plus de dix ans.

Si l'on continue cette recherche dans le passé, on arrive à mettre à jour certains faits qui, même s'ils n'apportent au problème aucune solution définitive, font voir combien l'idée de gratuité était alors dans l'air.

---

59 Voir Jean Cocteau, Journal d'un inconnu, Paris, Grasset, 1953, p. 111.

60 Voir Jean Cocteau et Julien Green, Gide vivant, Paris, Amiot-Dumont, 1952, p. 52 et 61.

61 On consultera Arthur Cravan, Maintenant, Paris, Erik Losfeld, 1957, 110 p. On trouve dans ce livre une préface intéressante (p. 7-16) de Bernard Delvaille.

Une enquête plus approfondie donnerait plus de consistance et de réalité à cette hypothèse. Qu'il suffise de signaler certains livres, comme Le Disciple de Paul Bourget où l'axe de l'intrigue se construit sur le rôle de premier plan que joue le personnage de Robert Greslou dans le suicide de la belle Charlotte de Jussat. Or ce héros - dont l'enfance et l'éducation, soit dit en passant, ont des ressemblances stupéfiantes avec celles de Gide - appartient plus évidemment que Lafcadio à la fin du dix-neuvième siècle; pourtant, il a des pensées et des attitudes à ce point gidiennes qu'on ne peut s'empêcher de voir un acte gratuit exemplaire dans sa froide détermination de séduire Mademoiselle de Jussat. Le jeu, le caprice, l'amour du risque et du danger, la gageure avec soi-même, le dédain du but à atteindre, l'absence de motif réel, tout cela fait oublier parfois que Bourget attaque dans ce livre l'excès d'intellectualisme et le scientisme.

De même, bien avant que Bergson impose son autorité en cette matière, Alfred Fouillée et Jean-Marie Guyau avaient longtemps débattu les problèmes relatifs au libre arbitre et au déterminisme. Dans La Liberté et le déterminisme[62], publié d'abord en 1872, Fouillée s'attaque

---

62 Alfred Fouillée, La Liberté et le déterminisme, Paris, Alcan, 1923, XXIII- 371 p.

à des questions qui ont trait directement à l'acte gratuit; il étudie en particulier, selon ses propres expressions, l'idéal métaphysique de l'acte libre, les antinomies de la responsabilité, l'imputabilité ou l'attribution des actes au moi, la nécessité d'un lien entre le moi et ses actes, l'absence de ce lien dans l'indéterminisme, la nécessité d'un lien entre le moi et la cause universelle, etc.; il fait même la critique des systèmes de morale contemporains. Enfin, dans son livre sur Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive[63], publié d'abord en 1896, il traite directement de l'acte libre et des causes des actes chez l'homme.

Dans son Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction[64], Jean-Marie Guyau aborde à peu près directement l'acte gratuit, du moins "l'acte libre". - Bergson en parlera en termes analogues, ce qui laisse deviner sa dette envers certains prédécesseurs, surtout envers le jeune et génial Guyau, dont on a regretté la mort prématurée. -

---

63 Alfred Fouillée, Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive, Paris, Alcan, 1921, LXVIII-351 p. Voir en particulier le chapitre intitulé Les Abus de l'inconnaissable en morale, p. 247-277.

64 Jean-Marie Guyau, Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, Paris, Alcan, 1885, 254 p. Voir en particulier le chapitre intitulé Du Mobile moral au point de vue scientifique - L'Intensité de la vie, mobile de l'action.

En vérité, qui ne saurait que Lafcadio est né beaucoup plus tard, vers 1914, prendrait certaines de ces pages pour un commentaire de son acte gratuit. A titre d'illustration, on peut lire dans ce livre:

> Même les actes qui s'achèvent dans la pleine conscience de soi ont, en général, leur principe et leur première origine dans des instincts sourds et des mouvements réflexes. La conscience n'est donc qu'un point lumineux dans la grande sphère obscure de la vie; c'est une petite lentille groupant en faisceaux quelques rayons de soleil et s'imaginant trop que son foyer est le foyer même d'où partent les rayons. Le ressort naturel de l'action, avant d'apparaître dans la conscience, devait déjà agir au-dessous d'elle, dans la région obscure des instincts; la fin constante de l'action doit avoir été primitivement une cause constante des mouvements plus ou moins inconscients[65].

Ou bien cet autre:

> On n'agit pas toujours en vue de poursuivre un plaisir particulier, déterminé et extérieur à l'action même; parfois on agit pour le plaisir d'agir, on vit pour vivre, on pense pour penser. Il y a en nous de la force accumulée qui demande à se dépenser; quand la dépense en est entravée par quelque obstacle, cette force devient désir ou aversion; quand le désir est satisfait, il y a plaisir; quand il est contrarié, il y a peine; mais il n'en résulte pas que l'activité emmagasinée se déploie uniquement en vue d'un plaisir, avec un plaisir pour motif; la vie se déploie et s'exerce parce qu'elle est la vie. Le plaisir accompagne chez tous les êtres la recherche de la vie, beaucoup plus qu'il ne la provoque; il faut vivre avant tout, jouir ensuite[66].

---

65 Ibid., p. 10.

66 Ibid., p. 13-14.

Ces problèmes de pure philosophie étaient-ils arrivés jusqu'à Gide? Avait-il lu Fouillée, Guyau ou d'autres philosophes que ces questions enflammaient? N'étaient-elles que dans l'air du temps, un peu comme de nos jours l'existentialisme est dans tous les esprits sans qu'on ait pour autant lu les ouvrages philosophiques de Sartre et d'autres? Ces interrogations demeurent sans réponse, bien qu'on devine qu'il faudrait répondre par l'affirmative à l'une ou l'autre d'entre elles, plus probablement la dernière. Car peu importe l'école à laquelle appartenaient ces philosophes, toutes ces questions étaient à l'ordre du jour.

La critique n'a généralement pas soulevé ces problèmes. Pourtant, elle a parfois reculé encore plus loin dans le passé, interprétant l'acte gratuit comme la pointe extrême de la grande révolte contre le déterminisme. C'est l'avis de George Brachfeld qui, pour qualifier l'acte de Lafcadio, a trouvé l'heureuse expression de "playful tampering with the laws of determinism[67]. C'est également l'opinion de Claude Martin ("Lafcadio a commis l'acte libre, l'acte qui échappe à tout déterminisme,

---

67 George Brachfeld, André Gide and the Communist Temptation, Genève, Droz (Paris, Minard), 1959, p. 61.

l'acte dont il est l'unique et véritable cause[68]".) et de Sybrandi Braak, qui laisse entendre que, si Gide n'avait trouvé ce moyen d'évasion, il en serait peut-être venu à accepter le déterminisme[69]. Dans le même sens, Germaine Brée croit que l'acte gratuit est né de la découverte de la liberté par Gide, "liberté d'enfreindre - sans qu'aucune conséquence ne paraisse en résulter - la loi religieuse, la loi sociale, la loi de l'unité du comportement qu'il avait acceptées jusqu'alors[70]", c'est-à-dire finalement le déterminisme des lois, des conventions et de la psychologie.

De toutes les opinions émises sur l'acte gratuit, les plus satisfaisantes sont celles de Léon Pierre-Quint, de Paul Archambault et de Roger Bastide. Sans doute sont-elles fort incomplètes et donnent-elles prises à de sérieuses objections. Mais elles ont aussi beaucoup de justesse et de profondeur; par leur originalité, elles tranchent sur l'opinion commune, prenant une direction qui paraît

---

68 Claude Martin, André Gide par lui-même, Paris, Seuil, 1963, p. 128.

69 Voir Sybrandi Braak, André Gide et l'âme moderne, Amsterdam, H.J. Paris, (1923), p. 86.

70 Germaine Brée, André Gide, l'insaisissable Protée, Paris, Les Belles Lettres, 1953, p. 93.

être la bonne.

Bien que les commentaires de Léon Pierre-Quint soient généralement justes, il faut d'abord lui reprocher d'avoir trop accentué la ressemblance entre l'acte gratuit de Gide et l'acte libre de Bergson. Pour le constater, il suffit de lire l'opinion qu'il a de l'acte de Lafcadio:

> Si je cherchais à définir l'acte libre, je dirais que c'est l'acte qu'on accomplit avec toute sa personnalité; tout son contenu, avec le conscient et l'inconscient, le passé et le présent, le corps et l'esprit; c'est l'acte qui met fin à notre dualité, qui nous réconcilie avec nous-mêmes[71].

Ce sont presque les mots du philosophe lui-même. D'autres citations que Léon Pierre-Quint tire de Bergson renforcent encore le parallélisme entre les deux genres d'acte. Force est donc d'examiner de plus près cette question.

C'est en 1889 que Bergson publie son Essai sur les données immédiates de la conscience, c'est-à-dire plusieurs années avant que Gide ne parle de l'acte libre dans Paludes. Le succès en est immédiat et retentissant. Or une partie de cette thèse de doctorat a pour titre: L'Acte libre. Sans doute est-il certain que d'autres philosophes avaient employé l'expression avant Bergson, mais il est quand même étonnant que l'acte gratuit ait d'abord eu le nom d'acte libre chez Gide. Avait-il alors feuilleté Bergson?

---

71 Léon Pierre-Quint, André Gide, Paris, Stock, 1952, p. 106.

Avait-il lu des articles traitant du célèbre Essai? Ou encore, avait-il entendu parler de l'acte libre pendant ses cours de philosophie? Il est en tout cas certain qu'il ne s'agissait pas d'une notion entièrement neuve. Il faut donc examiner son contenu et, comme le fit Pierre-Quint, le comparer à celui de l'acte gratuit.

Bergson s'oppose à la psychologie mécaniste et déterministe selon laquelle il est possible de démonter et d'analyser l'âme humaine, puis de la diviser en des catégories précises dont l'interaction suffirait à expliquer le comportement humain. Il y voit au contraire le jeu d'éléments extrêmement complexes qui diffèrent selon les individus et sont d'une nature telle que les actes qui en résultent demeurent incontrôlables et imprévisibles, c'est-à-dire libres. Ce qui ne signifie pourtant pas que tous les actes sont libres; en effet, chaque être est soumis à une foule d'influences extérieures, différentes, qui exercent des pressions auxquelles chacun cède dans une mesure plus ou moins grande; la routine de la vie oblige même à poser la plus grande partie de nos gestes d'une manière inconsciente. Or le véritable acte libre - qui est rare - serait celui qui, surgi du moi profond, réussirait à percer la croûte épaisse que forment à la surface

de l'être les influences et les habitudes, qui parviendrait à s'extérioriser dans toute sa pureté. Cet acte pur et libre provenant du jeu complexe de l'ensemble des éléments qui composent notre personnalité est impossible à expliquer; le sujet agissant ne comprend pas lui-même le mécanisme de ces forces intérieures:

> Et c'est pourquoi nous cherchons en vain à expliquer notre brusque changement de résolution par les circonstances apparentes qui le précédèrent. Nous voulons savoir en vertu de quelle raison nous nous sommes décidés sans raison, peut-être même contre toute raison. Mais c'est là précisément, dans certains cas, la meilleure des raisons. Car l'action accomplie n'exprime plus alors telle idée superficielle, presque extérieure à nous, distincte et facile à exprimer: elle répond à l'ensemble de nos sentiments, de nos pensées et de nos aspirations les plus intimes, à cette conception particulière de la vie qui est l'équivalent de toute notre expérience passée, bref, à notre idée personnelle du bonheur et de l'honneur. (...) C'est dans les circonstances solennelles, lorsqu'il s'agit de l'opinion que nous donnerons de nous aux autres et surtout à nous-mêmes, que nous choisissons en dépit de ce qu'on est convenu d'appeler un motif; et cette absence de toute raison tangible est d'autant plus frappante que nous sommes plus profondément libres[72].

Bergson résume ainsi sa pensée:

---

72 Henri Bergson, Essai sur les données immédiates de la conscience, Paris, Presses universitaires de France, 1961, p. 128.

> En un mot, si l'on convient d'appeler libre tout acte qui émane du moi, et du moi seulement, l'acte qui porte la marque de notre personne est véritablement libre, car notre moi seul en revendiquera la paternité[73].

Léon Pierre-Quint a été frappé par les ressemblances: dans les deux cas, l'acte est inexplicable logiquement, il est sincère, il échappe au déterminisme et il est absurde (Bergson parle de l'absurdité fondamentale de toute liberté), du moins en apparence. Mais au lieu de s'étonner que l'acte de Lafcadio ne coïncide pas avec l'idéal bergsonien et, même, de suggérer que Gide a mal choisi son exemple (!), Léon Pierre-Quint aurait pu, croit-on, rechercher et souligner les différences. Il ne le fait pas: une curieuse disposition d'esprit lui fait refuser à l'acte gratuit gidien toute existence et toute réalité propres; il semble tenir l'acte libre de Bergson pour une sorte d'étalon aux exigences duquel l'acte gratuit de Gide devrait satisfaire à tout prix... Mais voici certaines différences. L'acte libre de Bergson n'exclut a priori ni l'engagement, ni le but, ni même le motif - il le suppose au contraire, bien qu'il demeure caché... alors que l'acte gratuit tend sciemment à l'escamoter.

---

73 Ibid., p. 130.

Il n'a pas non plus les caractères du jeu, de la curiosité et n'est pas aussi évidemment un moyen d'échapper à la morale et aux conventions. D'ailleurs, rien ne permet de supposer que l'acte gratuit est, comme dans la liberté bergsonienne, un acte exprimant toute la personnalité de l'individu, "avec le conscient et l'inconscient, le passé et le présent, le corps et l'esprit[74]", ainsi que le veut Léon Pierre-Quint; tel est, sans nul doute, l'acte libre de Bergson, mais on ne peut exiger que ce doive être aussi la définition de l'acte gratuit gidien. En outre, bien que Bergson suggère que l'acte possède avec son auteur "cette indéfinissable ressemblance qu'on trouve parfois entre l'oeuvre et l'artiste[75]", il n'a pas comme l'acte gratuit d'affinité caractérisée avec l'esthétique. Enfin, on pourrait faire ressortir d'autres distinctions encore, montrer par exemple que l'acte libre de Bergson, valable pour toutes les époques de l'humanité, ne saurait être considéré au même titre que l'acte gratuit comme une réaction à la disparition des absolus, ainsi que le voit Manuel de Diéguez, ou comme un phénomène de consommation et de destruction selon l'interprétation de Jean-Paul Sartre. Mais comme il serait inutile de faire une

---

74 Léon Pierre-Quint, op. cit., p. 106.

75 Henri Bergson, op. cit., p. 129.

comparaison plus approfondie entre l'acte libre de Bergson et l'acte gratuit de Gide, qu'il suffise de constater à la fois leur différence essentielle, leur ressemblance frappante et leur commune participation à un état d'esprit caractéristique de la fin du dix-neuvième siècle.

Cette confusion facilement compréhensible chez Léon Pierre-Quint est amplement rachetée par d'autres remarques pertinentes: le critique souligne le caractère absurde et immotivé de l'acte gratuit, ces deux traits lui paraissant essentiels; il établit avec assez de netteté la distinction entre l'acte gratuit proposé dans les Faits-Divers et "l'acte libre" de Lafcadio:

> Plus généralement il y a des actes commis sous l'effet d'un sentiment violent qui surgit de l'inconscient, d'une obsession si soudaine et tellement irrésistible que nous croyons agir librement alors que nous agissons, au contraire, comme par suggestion hypnotique. Cette similitude est bien troublante et rend l'acte libre bien difficile à reconnaître. Ainsi les actes les plus déterminés sont parfois trompeurs: ils imitent le caractère spontané de l'acte libre; ils sont, comme lui, inconséquents et sans cause apparente, et cependant ils représentent son contraire[76].

De plus, même si l'influence de Bergson le fait d'abord considérer l'acte gratuit comme une invraisemblance et une

---

76 Léon Pierre-Quint, op. cit., p. 108-109.

contradiction psychologique[77], Pierre-Quint finit par déclarer (ce que l'on attendait impatiemment) que l'acte n'a pas de signification psychologique véritable et qu'il est inintelligible en soi. L'acte, en outre, dépasse la morale, échappe aux questions de l'intelligence et dégage son auteur de la chemise de force des conventions. En tout dernier lieu, le critique établit un excellent parallèle entre l'acte gratuit et la notion de jeu chez les enfants.

Paul Archambault n'éprouve la nécessité de recourir à aucune savante théorie pour parler de l'acte gratuit: il estime suffisant de citer la plus grande partie de la conversation entre Julius de Baraglioul et Lafcadio sur l'acte gratuit et d'en souligner les caractères dominants. Cette simplicité impose des limites sévères: elle rend impossible une explication globale, omet nombre de composantes de l'acte gratuit et s'interdit l'inventaire considérable que semble exiger ce phénomène fuyant. Mais pareil point de vue remet en évidence certains éléments essentiels - qui font voir par contraste le fossé qui s'est creusé entre la première et la deuxième conception

---

77 Voir ibid., p. 110.

de l'acte gratuit chez Gide. Car ce que Paul Archambault fait ressortir dans l'acte de Lafcadio, ce sont les aspects suivants: le jeu, le plaisir, la contrainte, le risque, la curiosité, la ruse, la "tête froide", la liberté et l'occasion. Chez Lafcadio, ces notions sont curieusement entrelacées: "tout cela est bien plus entremêlé que logiquement ordonné[78]", écrit Paul Archambault.

Dans son article intitulé L'Acte gratuit d'A. Gide et le problème de la liberté[79], Roger Bastide est d'accord avec Léon Pierre-Quint pour faire de l'acte gratuit le carrefour central de l'oeuvre gidienne. S'il n'établit pas clairement la distinction entre les deux visages de l'acte gratuit chez Gide, il en tient quand même compte: c'est surtout l'acte de Lafcadio qui retient son attention, celui que plus tard Gide, oubliant son engouement pour la psychologie, mettra en évidence pour manifester sa parenté d'esprit avec les surréalistes.

L'accord de Bastide avec Pierre-Quint est cependant de courte durée. La volonté chez ce dernier de faire coïncider l'acte libre de Bergson et l'acte gratuit de

---

78 Paul Archambault, Humanité d'André Gide, Paris, Bloud et Gay, 1950, p. 109.

79 Roger Bastide, L'Acte gratuit d'A. Gide et le problème de la liberté, dans La Grande Revue, no 347, livraison d'avril 1934, p. 302-314.

de Gide amène la vive opposition de Bastide. Pourtant, ce n'est guère qu'intuitivement qu'il perçoit l'erreur de Pierre-Quint, son argumentation n'étant pas toujours claire ni probante: l'amour du jeu et le culte de l'instant, qui sont propres à l'acte gratuit, ne peuvent s'appliquer à l'acte bergsonien. Bastide croit d'ailleurs que "la philosophie de M. Bergson est le contraire même de celle de Gide[80]"; il en conclut que si, chez celui-là, l'acte mène à la concentration et à la tension, l'acte gidien invite au contraire à la détente et à la fantaisie.

Quant à lui, Roger Bastide y voit trois sources, dont la première est la tentative d'échapper au déterminisme universel:

> Ainsi l'acte gratuit nous apparaît comme un sursaut de Gide contre ce déterminisme qui l'enserre, une révolte contre ces motivations infinies qui le lient: il ne veut pas, il ne veut plus. Et il chante alors la pure liberté, le caprice, le jeu désintéressé, qui le délivrerait du destin. Mais dans ce chant, il y a quelque âpreté encore: on sent dans l'acte gratuit une sorte de défi aux dieux, la volonté de se violenter, <u>de s'échapper, surtout, à soi-même</u>[81].

Les deux autres sources suggérées par Bastide sont plus positives. L'une serait le plaisir de la dépersonnalisation, dont le <u>Journal</u> de Gide fournit plus d'un exemple;

---

80 Ibid., p. 305.

81 Ibid., p. 307-308.

ce serait la preuve certaine que l'acte gratuit n'est pas une synthèse de la personnalité, à la manière de Bergson. L'autre serait une sorte de nostalgie de l'enfance, le désir de reconquérir le paradis perdu du jeu, de la rêverie et du fantastique. Bastide fait ressortir en outre plusieurs caractéristiques importantes de l'acte gratuit: il est, surtout dans Le Prométhée mal enchaîné, une tentative de déification, puisque Dieu seul est capable d'un acte qui soit contingence absolue, création ex nihilo; il est une forme de compensation, car il permet à Gide de poser enfin un acte qui ne l'engage pas ni ne le compromet; il diffère de l'acte qu'on rencontre chez Dostoïevsky; enfin, "l'acte gratuit ne prend (...) son plein sens qu'à la condition d'être replacé dans son cadre naturel: le protestantisme[82]". L'ensemble des commentaires de Roger Bastide montre bien qu'il a mieux que tout autre compris le sens véritable de l'acte gratuit chez Gide, contribuant ainsi à la démystification de cette notion difficile.

L'examen des opinions émises sur l'acte gratuit depuis la publication des Caves du Vatican jusqu'à ces dernières années permet donc de les diviser en plusieurs

---

82 Ibid., p. 313.

grandes catégories. Viennent d'abord ceux qui ont jugé l'acte gratuit d'un point de vue strictement moral; la plupart ont été amenés à le condamner explicitement. Mais cette condamnation le plus souvent justifiable n'éclaire pas le problème: il faut consentir à dépasser la morale pour comprendre l'acte gratuit. D'autres opinions tenaient compte surtout de l'aspect social et politique: elles font de l'acte gratuit ou bien un phénomène limite qu'on ne comprend qu'à la lumière de l'histoire et de l'évolution idéologique, ou bien une manifestation qui ne s'explique qu'en recourant à la psychologie et à la psychiatrie. Enfin certains commentateurs ont exprimé leur scepticisme envers l'acte gratuit soit en le niant simplement, soit en lui cherchant un antécédent chez des auteurs ou des courants d'idées susceptibles d'avoir influencé Gide. Quelques critiques ont réussi dans une mesure variable à se dégager du parti pris de l'une ou l'autre de ces théories; ils ont proposé une solution plus équilibrée, plus nuancée, témoignant d'une plus grande ouverture d'esprit et d'une enquête plus approfondie.

Rejeter en bloc ces diverses théories est inadmissible; presque toujours elles furent soutenues par des critiques avertis dont on ne peut mettre en doute la

compétence et la bonne foi. Par contre, ce qu'on peut dire d'eux tous, c'est que, faute de recul dans le temps ou de recherches assez complètes, ils n'ont pu apercevoir qu'une seule facette du problème; ils ont ainsi tenté de faire reposer toute l'explication du phénomène sur le seul point de vue particulier qu'ils avaient adopté, laissant de côté - parfois consciemment, mais le plus souvent inconsciemment - les autres avenues susceptibles de mener aussi au coeur du problème. Or il n'est pas possible de rendre compte de l'acte gratuit par une interprétation unique, qui serait à la fois simple et satisfaisante. Le problème considéré étant assez unanimement reconnu comme d'une déconcertante complexité, il faut s'attendre à une solution tout aussi difficile. Elle devra être large et ouverte à toutes les possibilités. Aussi faudra-t-il tenir compte de chacune des opinions avancées au moment de proposer une explication qui se voudra finale.

CHAPITRE II

LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT

On est mauvais juge, dit-on, dans sa propre cause. L'impuissance de Gide à fournir une explication satisfaisante de l'acte gratuit prouve bien que cet acte n'est pas chez lui une invention consciente, mais bien un phénomène qui, surgi des profondeurs de l'être, a eu un rôle et une existence qui échappaient dans une bonne mesure au contrôle et à la volonté de son auteur.

Quand on sait que l'acte gratuit est né dès 1894, dans Paludes, et que la critique a commencé de s'en occuper vers 1914, après la publication des Caves du Vatican, comment ne pas s'étonner que le premier des quelque six commentaires directs de Gide sur l'acte gratuit n'ait été consigné qu'en 1923, soit près de trente ans après la première manifestation dans l'oeuvre? Et encore, cette première brèche dans un si mystérieux silence ne concerne pas l'oeuvre gidienne elle-même: elle survient dans le Dostoïevsky alors que Gide commente le suicide de Kirilov; il faut attendre les années 1926 et 1927 pour trouver chez l'auteur de Paludes une opinion nette et personnelle. Cette

apparition tardive est d'une importance capitale: elle est responsable du sens très discutable que Gide a finalement cru devoir donner à cette notion; elle explique aussi la remarquable homogénéité de ses opinions successives.

La première allusion de Gide à la signification de l'acte gratuit donne le ton que suivront assez fidèlement ses déclarations ultérieures:

> Le suicide de Kiriloff est un acte absolument gratuit, je veux dire que sa motivation n'est point extérieure. Tout ce que l'on peut faire entrer d'absurde dans ce monde, à la faveur et à l'abri d'un "acte gratuit", c'est ce que nous allons voir.
>
> Depuis que Kiriloff a pris cette résolution de se tuer, tout lui est devenu indifférent; singulier état d'esprit dans lequel il se trouve, qui permet et qui motive son suicide et (car cet acte, pour être gratuit, n'est pourtant point immotivé) le laisse indifférent à l'imputation d'un crime que d'autres commettront et qu'il acceptera d'endosser; c'est du moins ce que pense Pierre Stépanovitch[83].

Cette remarque presque entièrement négative et fort peu explicite fait pourtant ressortir un point important: Gide appelle <u>acte gratuit</u> celui dont le motif existe certainement, sans qu'il soit toutefois apparent. L'acte se trouve donc envisagé uniquement au point de vue de la psychologie. Constatation importante, s'il en est, et que Gide se tarde pas à confirmer. Dans <u>Le Journal des Faux-monnayeurs</u>,

---

83 <u>Dostoïevsky</u>, op. cit., p. 212-213.

publié en 1926, il complète une pensée que le texte précédent ne faisait guère qu'esquisser:

> Il n'est pas d'acte, si absurde ou si préjudiciable, qui ne soit le résultat d'un concours de causes, conjonctions et concommitances; et sans doute est-il bien peu de crimes dont la responsabilité ne puisse être partagée, et pour la réussite desquels on ne se soit mis à plusieurs, fût-ce sans le vouloir ou le savoir. Les sources de nos moindres gestes sont aussi multiples et retirées que celles du Nil[84].

Gide voit donc à l'origine de tous les gestes humains un nombre incalculable de causes immédiates et lointaines; ce qui lui fait dire d'un acte qu'il est gratuit, c'est non seulement le nombre quasi indéfini de motifs qui entrent en jeu, mais aussi l'impossibilité de les identifier tous ou de déterminer leur rôle dans l'acte. Tout au plus saisit-on les motifs les plus gros et les plus évidents: les autres se perdent dans la nuit des nuances psychologiques. Mais pas un instant Gide ne met en doute la réalité de ces causes. A ceux qui, se souvenant sans doute de l'acte gratuit présenté dans l'oeuvre, surtout entre les années 1894 et 1914, tentent d'y voir une profondeur cachée, Gide réserve une réponse toute prête, merveilleusement simple. Ainsi, à Frédéric Lefèvre qui demande ce qu'est l'acte gratuit, Gide répond dans son Journal, en

---

[84] Le Journal des Faux-monnayeurs, dans OC, tome 13, p. 55.

date du 1er mai 1927:

> Mais non; mais non, mon cher L.; il n'y a pas là de profondeur du tout. J'ai simplement voulu dire que l'acte désintéressé pouvait bien n'être pas toujours charitable; mais, ceci dit, libre à vous, avec La Rochefoucauld, de ne pas croire au désintéressement du tout. Je n'y crois peut-être pas non plus, mais prétends que les forces de l'être et son intime météorologie restent un peu plus compliquées que vous ne les faites d'ordinaire, et que ce que vous appelez les forces mauvaises ne sont pas toutes égocentriques[85].

Immédiatement après ce passage, Gide ajoute: "Voici qui est bien ridiculement dit; mais j'écris au courant de la plume[85]..." La pensée est assez confuse, en effet. L'acte gratuit y devient désintéressé, mais contrairement à ce qu'enseigne le christianisme dans le désintéressement, cet acte n'est pas nécessairement bon. L'épithète désintéressé qualifie l'action qui serait faite sans intérêt, ce dernier mot ayant le sens que lui prête La Rochefoucauld quand il soutient que l'intérêt est toujours le mobile des actions humaines. On retient donc ces deux caractères: l'acte gratuit n'a pas l'intérêt pour motif et peut ne pas être bon. C'est assez maigre pitance ... Le reste du texte remet en évidence la difficulté de bien cerner les causes psychologiques de l'acte. Si l'on tente de résumer la pensée de Gide, on obtient ce qui suit: l'acte qui n'a pas

---

85 Journal (le 1er mai 1927), PLE II, p. 835.

l'intérêt ou le profit personnel pour cause peut avoir des conséquences non charitables ou mauvaises. Beaucoup plus simplement, on pourrait dire: on peut faire du tort à autrui sans songer à en retirer soi-même du profit. Se peut-il que la science de la psychologie au temps de Gide ait été si rudimentaire qu'il ait considéré comme une découverte ou du moins un trait original cette pensée qui, aujourd'hui, est tout au plus un lieu commun ... Décidément, l'acte gratuit n'est pas cela.

Heureusement, Gide aurait bientôt l'occasion de s'exprimer d'une façon plus satisfaisante. Il le fit un an plus tard en commentant un fait divers qu'il publia dans La Nouvelle Revue française:

> Un acte gratuit... Entendons-nous. Je n'y crois pas du tout moi-même, à l'acte gratuit, c'est-à-dire à un acte qui ne serait motivé par rien. Cela est essentiellement inadmissible. Il n'y a pas d'effets sans causes. Les mots "acte gratuit" sont une étiquette provisoire qui m'a paru commode pour désigner les actes qui échappent aux explications psychologiques ordinaires, les gestes que ne détermine pas le simple intérêt personnel (et c'est dans ce sens, en jouant un peu sur les mots, que j'ai pu parler d'actes désintéressés). Pourtant, disons encore ceci: l'homme agit soit en vue de, et pour obtenir... quelque chose; soit simplement par motivation intérieure; de même qui marche peut se diriger vers quelque chose, ou simplement avancer sans autre but que de progresser, de "pousser de l'avant". Les premiers, si le juge leur demande: Pourquoi avez-vous fait cela, peuvent donner un motif (bon ou mauvais). Les seconds ne peuvent répondre que: Parce que j'avais

> envie de le faire. (Il va sans dire que nombre des premiers répondraient de même s'ils étaient parfaitement sincères ou clairvoyants). J'ai raconté, dans mes Souvenirs de Cour d'Assises, l'extrême embarras et incompréhension d'un juge devant un acte de ce genre - j'entends: un acte "désintéressé"[86].

Ce texte contient l'essentiel de l'opinion de Gide: elle ne variera désormais plus. Il y explique clairement le sens qu'il entend donner au mot désintéressé; il qualifie d'"étiquette provisoire" les mots "acte gratuit", qu'il utilise pourtant depuis plus de trente ans. Surtout, il interprète l'acte gratuit comme la résultante de motifs que le bon sens et la psychologie sont incapables d'identifier; il s'agirait le plus souvent de délits et de crimes mystérieux. Ce qui dorénavant passionne Gide, ce n'est plus l'acte gratuit lui-même, mais bien ces motifs obscurs qui éludent toute recherche.

Telle est donc sa conception définitive et officielle de l'acte gratuit: il ne pourra ou ne voudra plus rien y ajouter. Jugeant l'affaire close, il répondra - le ton marque l'impatience et le désir caché de renier la paternité de l'acte gratuit - à une correspondante, dans une lettre en date du 30 mai 1929:

---

86 Faits-Divers, dans La Nouvelle Revue française, tome 30, no CLXXVII, livraison de juin 1928, p. 841.

> Mais non, je ne crois pas, pas du tout, à un acte gratuit. Même je tiens celui-ci pour parfaitement impossible à concevoir, à imaginer. Il y a toujours une motivation à toute chose; mais j'entends par "acte gratuit" un acte dont la motivation n'est pas apparente, et qui présente les caractères du désintéressement. Un acte qui n'est pas accompli en vue de tel profit ou récompense, mais qui répond à une impulsion secrète, dans lequel ce que l'individu a de plus particulier se révèle, se trahit[87].

Un examen microscopique des textes précédents révélerait bien des fluctuations et des hésitations dans la pensée de Gide, comme s'il éprouvait une sorte de malaise à discuter de ce problème qui ne suscitait désormais chez lui que peu d'intérêt, qui ne relevait pas vraiment de sa compétence et qui menaçait de le compromettre en l'obligeant à assumer une autorité et une responsabilité qu'il ne désirait pas; d'ailleurs, pouvait-il vraiment ignorer qu'il donnait sur le tard à l'acte gratuit un sens tout à fait étranger à l'esprit de ses premiers écrits? Pourtant, quand en 1930 il recueillit en un seul volume les faits divers déjà publiés dans La Nouvelle Revue française, il écrivit une préface où il sentit le besoin d'affirmer une dernière fois sa position; il ne laissa alors aucun doute sur le rapport direct qu'il entendait établir entre la psychologie et l'acte gratuit:

---

87 Gide cité par Yvonne Davet, dans Notice, PLE I, p. 1571.

> Certes, aucun geste humain n'est proprement immotivé; aucun "acte gratuit", qu'en apparence. Mais nous serons forcés de convenir ici que les connaissances actuelles de la psychologie ne nous permettent pas de tout comprendre, et qu'il est, sur la carte de l'âme humaine, bien des régions inexplorées, des terrae incognitae. Cette collection a pour but d'attirer sur celles-ci les regards, et d'aider à mieux entrevoir ce que l'on commence seulement à soupçonner[88].

De ce faisceau de témoignages assez homogènes se dégagent plusieurs conclusions précises. En premier lieu, on s'explique d'autant moins l'absence de commentaire, avant l'année 1923, que la notion d'acte gratuit était familière à Gide depuis trente ans et que c'est justement durant cette longue période qu'elle avait acquis dans l'oeuvre la place importante qu'on lui reconnaît maintenant. N'est-il pas étonnant que Gide commence à en disserter au moment où, l'oeuvre principale achevée ou en voie d'achèvement, il laisse accaparer son intérêt par des questions et des publications secondaires, en tout cas fort étrangères à l'esthétique? De plus, chaque fois qu'il a commenté l'acte gratuit, il a évité soigneusement toute allusion à ses propres oeuvres, s'astreignant aux livres de Dostoïevsky, aux faits divers et ignorant sciemment, dirait-on, l'acte gratuit présenté successivement dans

---

88 Préface à L'Affaire Redureau suivie de Faits-Divers, Paris, Gallimard, 1930, p. 8-9.

Paludes, Le Prométhée mal enchaîné et Les Caves du Vatican. Que faut-il penser de ce mutisme prudent, puis - entre 1923 et 1930, au moment où son intérêt pour la psychologie battait son plein - de l'assimilation artificielle de l'acte gratuit à un phénomène psychologique? Gide a opté pour la "version psychologique", renforçant ainsi la position de ceux qui ont choisi cette voie pour expliquer l'acte gratuit. Il suffit d'un instant de réflexion et d'attention pour infirmer une telle option: l'acte de Lafcadio, celui que présentaient Paludes et le Prométhée mal enchaîné, celui qui hante la plus grande partie des Faux-monnayeurs, n'est pas de l'espèce incontrôlée, involontaire, surgie des arcanes et du bouillonnement trouble de l'inconscient ou du subconscient.

On peut avancer plusieurs hypothèses pour expliquer - mais non justifier - l'option gidienne. Il se peut qu'en 1926, Gide, âgé de cinquante-sept ans, ait en quelque sorte "oublié" le besoin intérieur qui, durant les années de jeunesse et de première maturité, le pousse à inventer ce geste libérateur; la sécurité spirituelle, la gloire, le déclin de la vitalité et d'autres facteurs analogues ont pu effacer de la surface sensible de la conscience gidienne les raisons qui avaient entraîné le jeune homme vers la gratuité. Peut-être aussi a-t-il pu considérer que,

jusqu'en 1926, il n'avait fait que tourner autour de la solution et que, alors seulement, la réponse lui apparaissait dans toute sa clarté. Il n'est pas impossible, non plus, que Gide n'ait jamais vraiment compris le sens de son acte gratuit et que, forcé de s'expliquer, il ait été fort heureux de fuir par la tangente que lui fournissait la psychologie. Car on sait que les auteurs n'arrivent pas toujours à rendre compte des tendances et des étrangetés de leurs oeuvres; c'est à la critique que revient la tâche de proposer des éclaircissements. La dernière hypothèse est d'autant plus probable que, pour comprendre le sens profond de l'acte gratuit, il faut procéder à une analyse de l'auteur, de son oeuvre, de son époque; d'évidentes raisons font que Gide était incapable de s'éloigner assez de lui-même ou de son époque pour s'analyser avec objectivité, exhaustivement et d'un point de vue extérieur. Il s'ensuit que son propre avis sur l'acte gratuit n'a pas l'importance et la valeur qu'on aimerait lui accorder.

Au risque d'être accusé d'éclectisme et d'impuissance à conclure, nous n'avons cependant pas l'intention de rejeter l'opinion de Gide, ni non plus celle de tous les critiques dont il a été question. Etant d'avis que la

solution de l'énigme de l'acte gratuit ne tient pas à la profondeur des causes en jeu, non plus qu'à la difficulté de les découvrir, mais bien plutôt à la nécessité de réunir toutes les causes, de les comparer et de les concilier, il nous paraît essentiel de n'en écarter aucune arbitrairement, de peur de tronquer l'explication finale. Car nous n'arrivons point à voir d'oppositions irréductibles entre les différentes opinions émises, même si elles sont le plus souvent partielles, et même partiales; tout en révélant la personnalité du critique, elles présentent le point de vue particulier d'un homme averti dont la réaction, quelle qu'elle soit, est susceptible de contribuer à l'explication du phénomène entier. Seuls sont stériles, donc inutiles, les commentaires purement négateurs et trompeurs.

Pour en arriver à la grande explication visée, il est normal de faire d'abord entrer en ligne de compte ce qu'on appelle les causes lointaines; il faut entendre par là tous les phénomènes qui ont exercé des pressions sur Gide - même à son insu - et contribué à créer l'atmosphère particulière de l'époque et de la société où il a vécu.

De ces phénomènes, celui qui est à la fois le plus lointain et le moins contestable, c'est la décadence irréversible, l'effritement progressif de toutes les formes d'absolus dans l'histoire depuis le XVe siècle, de même que la montée parallèle et inversement proportionnelle du nihilisme dans les sociétés occidentales, plus particulièrement dans la civilisation française. L'érosion, puis l'affaissement consécutif des absolus religieux et politique, qui donnaient sens et direction à chaque existence individuelle, furent suivis d'une sorte d'absolu philosophique incarné surtout dans le positivisme et ses diverses ramifications; cependant, vers 1885, ce dernier idéal s'effondra également. L'homme se trouva alors acculé à cette liberté qu'il avait tant recherchée: plus aucun Dieu, plus aucune morale ne lui dictait désormais la route à suivre; plus aucun roi ne promulgait de lois indiscutables et inviolables; la société qui faisait elle-même ses propres lois et conventions, n'ignorait pas tout ce qu'elles contenaient d'arbitraire, de relatif et de provisoire. L'homme se trouva tout à coup et à la fois responsable de ses propres actes et dépourvu de buts valables sur quoi fonder et justifier aussi bien ses gestes immédiats que sa vie entière. N'ayant pas de philosophie de l'action et ne pouvant ressusciter les valeurs détruites par l'évolution, il se découvrit sans défense devant cette

liberté qui lui échoyait: il lui fallait agir, mais sans pouvoir s'appuyer sur quelque principe immuable et absolu. Fondées sur le relatif, ses actions n'avaient plus de freins et tendaient vers la gratuité. Comme tant d'autres, Gide fit l'expérience de ce frisson nouveau et angoissant, qui s'est fidèlement transposé dans son oeuvre.

L'hypothèse de Jean-Paul Sartre est plus particulière, plus difficilement vérifiable et, somme toute, moins satisfaisante. Certes, elle est plausible, mais elle n'emporte ni l'assentiment, ni la conviction. Elle ne produit d'ailleurs pas une cause véritable de l'acte gratuit: elle est plutôt l'histoire d'un phénomène d'ensemble où l'acte gratuit apparaît comme le terme, la pointe avancée d'une évolution littéraire. L'acte devient pure consommation d'énergie: l'écrivain ayant contribué à détruire l'ancienne société et s'étant intégré à la toute-puissante bourgeoisie, il refuse d'attaquer cette société qui le protège; il ne veut pas non plus défendre les intérêts de la classe ouvrière montante, qui ne comprend rien à son art. Mais comme l'écrivain est foncièrement un protestataire et un réformateur, il se met à écrire pour une élite et pour de futurs lecteurs; il "consomme" le capital et les valeurs du passé. L'acte gratuit de Gide devient ainsi une forme de gaspillage de la part d'un aristocrate-consommateur.

LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT

Dans cette partie de Qu'est-ce que la littérature?, Sartre est si évidemment "engagé" que son hypothèse toute construite et inclinée n'est guère convaincante. On peut toutefois en retenir plusieurs éléments importants: l'acte gratuit est une forme de compensation, car il permet la dépense d'énergie accumulée; il n'a guère d'autre but que de dépenser et de gaspiller. Il est aussi une valeur aristocratique: il manifeste le refus de toutes les formes d'engagement et le culte exclusif des valeurs esthétiques. Il n'enseigne rien et ne défend aucune morale: il est essentiellement inutile. Il provient de causes historiques: l'écrivain ne sert plus aucune classe sociale; son acte a perdu tout sens, tout but et s'exerce dans le vide. On peut voir que l'hypothèse de Sartre mène à des conclusions assez semblables à celles qu'entraînent la mort des valeurs absolues et la montée du nihilisme.

A ces causes très lointaines, il faut en ajouter de prochaines. Il semble acquis qu'elles ont joué un rôle déterminant dans la naissance de l'acte gratuit. En effet, il ne s'agit plus de spéculation pure: elles sont en rapport direct avec l'acte gratuit; comme elles ne sont pas très éloignées dans le temps et dans l'histoire, il est plus facile de les analyser, de les vérifier. On aura compris que nous faisons allusion aux phenomènes

philosophiques, religieux et surtout littéraires qui, de 1830 à 1900, ont accaparé l'attention et l'énergie de la société française.

L'abondance des témoignages probants que nous avons pu recueillir sur l'atmosphère qui prédominait en France durant le dernier quart du dix-neuvième siècle permet d'en dégager les principales caractéristiques. C'est une époque de découragement, de scepticisme et d'anarchie; elle engendre dans les esprits un nombre impressionnant de pensées négatives et pessimistes, comme celles d'étouffement, de stagnation, d'ennui, d'incertitude, de désenchantement, et même de dégoût, de désespoir et de panique. On constate l'absence d'idéalisme, la crainte d'appartenir à une civilisation décadente, le goût de l'introspection et du narcissisme, le retour nostalgique à des valeurs disparues, la méfiance et la recherche simultanées de diverses formes de certitude, l'horreur du banal et du quotidien sans issue et, d'une façon générale, la soif de buts valables propres à servir d'assise à un nouvel idéalisme.

Or, Gide vécut au coeur même de cette atmosphère d'angoisse métaphysique et de désarroi moral. Il l'a si bien respirée que ses premiers livres, depuis Les Cahiers d'André Walter jusqu'à Paludes, en sont un témoignage

direct. Comme on s'est souvent plu à le reconnaître, il était extrêmement sensible aux moindres fluctuations d'idées; de sorte que plus qu'aucun autre peut-être, il a dû sentir l'effondrement des valeurs spirituelles et éthiques du passé, l'affaissement des religions et des morales sur lesquelles on peut confortablement régler sa vie, l'absence d'un idéal propre à endiguer le nihilisme montant et, enfin, l'étrange liberté sans direction créée par la désintégration d'une société vieillie. Un tel état de choses préparait à souhait la naissance de l'acte gratuit.

Si l'on examine de plus près encore cette fin de siècle en cherchant à identifier les facteurs qui ont pu contribuer à en créer l'atmosphère, on est amené comme naturellement à aborder le positivisme et, surtout, les visages successifs qu'il a pris. Conçu d'abord comme une méthode propre à introduire la rigueur logique des sciences dans le domaine de la pensée, le positivisme eut l'avantage de faire cesser le chaos et la dispersion de l'ère romantique. Il propose des limites et des bornes sûres, indique des buts et des moyens, renonce à l'absolu au profit du relatif et prétend s'en tenir aux phénomènes sensibles, mesurables. Il s'étend bientôt à tous les domaines, le plus souvent sous le nom de déterminisme. Avec Taine, Renan et Zola, il devient une sorte de terreur où

se trouvent liés le divin, la morale, les causes finales et la liberté humaine. Ce règne fut d'assez courte durée: il provoque une violente révolte. On se mit à détester les valeurs qu'il défendait, comme le pouvoir de la raison ou le relativisme, et aussi à ressusciter celles qu'il niait, comme la religion, la métaphysique, l'inspiration et la liberté.

Ce fut, en philosophie, la naissance de nouveaux courants de pensée qui s'opposaient au positivisme et au déterminisme: le spiritualisme, le néo-criticisme, le pragmatisme et, surtout, le bergsonisme. Une semblable effervescence se manifeste en religion: catholicisme, protestantisme et judaïsme s'en trouvèrent renouvelés et revigorés. On fonda même la Religion Universelle. La protestation contre les valeurs positivistes a même beaucoup d'affinités avec des mouvements comme le wagnérisme, l'unanimisme, le dreyfusisme, le freudisme ou l'essor de la graphologie, de l'astrologie et du spiritisme. Mais c'est en littérature que la réaction est la plus évidente. Un grand nombre d'écrivains - Baudelaire, Rimbaud, Verlaine, Laforgue, Bourget, Huysmans, France, Lemaître, Brunetière, etc. - se rencontrent dans la protestation souvent ouverte contre le déterminisme et le naturalisme. Apparaît surtout le symbolisme, comme une fervente

réaction contre le passé et une aspiration vers la libération de l'art. Le très grand nombre d'écoles et d'enquêtes littéraires témoignent à leur tour du goût de l'introspection, de la montée de l'individualisme et de la recherche d'un nouvel idéal.

Cet immense effort - souvent peu cohérent - de protestation et de libération que l'on discerne en philosophie, en religion et en littérature a donné à la fin du dix-neuvième siècle la couleur particulière qui la caractérise et dont les témoignages recueillis font état. De sorte que l'acte gratuit apparaît aussi comme un produit de cette anarchie. Il est à sa mesure un reflet des principaux changements qui ont eu lieu: affaissement de la religion et de la morale, haine de la raison et de la logique, aspiration à une liberté non entravée par les lois du déterminisme, restauration de la métaphysique et de la psychologie, accueil de l'inspiration, de l'intuition, de l'énergie et de l'enthousiasme, remise en valeur de l'individu, incohérence et manque de direction des forces libérées et non encore harnachées. Sans doute ne saurait-on voir dans cette atmosphère générale la cause unique de l'acte gratuit; mais on ne peut non plus ne pas en apercevoir la contribution et la quasi-nécessité.

L'influence générale de l'époque se double de celle des quelque cinq grands écrivains étrangers que Gide a le plus fréquentés. Ce sont, on le sait: Goethe, Nietzsche, Schopenhauer, Wilde et Dostoïevsky. On peut ajouter également trois romanciers français: Flaubert, Stendhal et Barrès. Leur enseignement était d'une nature telle qu'ils ont inculqué à Gide un nombre considérable de principes et d'attitudes qui l'ont profondément marqué et qui ont contribué à la conception de l'acte gratuit. Si l'on tente d'estimer le rôle de ce bloc d'influences - on connaît déjà l'influence exercée par chaque auteur - on en arrive à un ensemble assez défini de lois qui souvent coïncident avec l'atmosphère générale de l'époque: la religion et la morale sont des valeurs relatives dont il faut s'émanciper; l'homme doit rejeter toute prohibition, toute limitation, toute règle arbitraire et extérieure; il lui faut croire à la légitimité du plaisir, de la joie et de la liberté sans se laisser arrêter par les craintes, les scrupules et les tyrannies du christianisme; il optera pour la révolte et l'émancipation puis, évitant le laisser-aller aux instincts, il recherchera avec énergie une vie riche, intense et tragique; il concevra le monde comme pure représentation sans réalité; il sera du côté des "forts"; il aimera l'audace et le risque; il méprisera

systématiquement les valeurs chrétiennes, surtout les catégories du bien et du mal, et cherchera sans cesse des expériences nouvelles, des découvertes inouïes et le dépassement de soi; il agira en individualiste convaincu, cédant généreusement à ses impulsions ou à l'inspiration du moment, préférant l'inconstance à la fidélité, refusant de chercher des motifs logiques à ses actions, évitant soigneusement toutes les formes d'engagement; pour échapper à ce monde irréel et haïssable, il se réfugiera dans l'esthétique; enfin, son existence et ses actions deviendront elles-mêmes des oeuvres d'art et, de ce fait, échapperont à tout jugement moral. Ce sont là, brièvement esquissées, les idées fondamentales que Gide découvre chez ses principaux maîtres à penser. Elles constituent, pour ainsi dire, le décor devant lequel surgira l'acte gratuit; et celui-ci n'acquiert sa pleine signification que lorsqu'il est mis en valeur par cette grande toile de fond.

Outre ces grandes voix officielles dont la contribution ne peut être mise en doute dans la formation du créateur de l'acte gratuit, il est encore d'autres influences plus immédiates. Bien qu'on ne puisse en déterminer avec certitude l'ampleur et la portée, il faut admettre qu'elles ont pu être l'étincelle qui a précédé l'explosion.

On pense à ce qu'il y avait "dans l'air", c'est-à-dire à ces idées fugitives ou à ces pensées à la mode qui flottent quelque temps dans les esprits, puis disparaissent sans laisser de trace apparente; ainsi, on peut imaginer que l'idée d'un "acte libre" est venue à Gide en lisant tel article sans importance ou en conversant simplement avec quelques amis. On pense également à certains philosophes, comme Guyau et Fouillée, qui avaient déjà étudié les problèmes de la liberté et de la motivation des actes, en utilisant précisément l'expression "acte libre". On pense surtout à Bergson qui, en 1889, coiffait du titre Acte libre un des chapitres de son Essai sur les données immédiates de la conscience. Même si l'acte libre de Bergson ne coïncide pas avec l'acte gratuit de Gide, les ressemblances et les affinités restent frappantes, ce qui fait penser que les deux actes ont pu avoir une origine commune avant de croître chacun dans leur sens respectif.

Cependant, à trop insister sur des influences certaines ou plausibles, on risque de négliger le rôle primordial de la personnalité gidienne. Lorsqu'on songe que tous les contemporains ont également subi les influences déjà signalées, on arrive à penser qu'ils auraient pu, comme l'auteur de Paludes, inventer l'acte gratuit; s'ils ne l'ont pas fait, c'est que précisément il leur aurait

fallu avoir en outre une formation et un caractère semblables à ceux de Gide.

L'enfance de Gide fut marquée par deux grandes oppressions. Celle de la mère, d'abord: autoritaire, exigeante et tyrannique, elle éleva son fils unique sous sa rigoureuse domination, intervenant jusqu'à sa mort dans les moindres détails de sa vie et le soumettant aux règles sévères de la morale huguenote. Cette morale fut d'ailleurs la seconde oppression: elle le domina complètement jusqu'à son premier voyage en Afrique et, toute sa vie, ne cessa de le tourmenter. Particulièrement sévère en matière sexuelle, elle réglementait rigoureusement chaque action de l'homme; elle consistait surtout en un réseau serré de prohibitions et avait acquis sur Gide une telle emprise qu'il éprouvait de l'angoisse avant de poser tel acte, se demandant s'il était licite ou non. Les deux redoutables tutrices que furent la mère et la morale disparurent presque simultanément, livrant Gide à sa terrible et nouvelle liberté et rendant aimable toute action qu'il lui plaisait d'accomplir.

Le tempérament gidien aide à son tour à comprendre l'acte gratuit. La biographie et les écrits permettent de distinguer chez l'homme des éléments qui le prédisposaient singulièrement à poser un tel acte. Son hypersensibilité

est à l'origine des trois fameux schauderns qu'il raconte dans Si le grain ne meurt; elle entretenait d'ailleurs chez lui un état permanent d'émotivité et de nervosité excessives. On distingue également une profonde angoisse amenée sans aucun doute par l'insécurité, les frustrations, l'oppression et la solitude. D'autres facteurs s'ajoutent encore: complexe de culpabilité qui, provenant de l'éducation morale et sexuelle, entraîne l'auto-agressivité et le masochisme psychologique; complexe d'infériorité - causé par sa faiblesse, sa timidité, son manque de confiance et d'affirmation - qui fait de Gide le souffre-douleur de ses camarades; sens précoce du mystère; sentiment d'irréalité ou d'une seconde réalité; manie de l'introspection et mobilité excessive du psychisme.

La constitution physique de Gide est également révélatrice: il est frêle, souffreteux, extraordinairement sensible à toutes les sensations et souvent accablé par des fatigues ou des dépressions subites, des migraines violentes et d'épuisantes insomnies. Il fait l'expérience de crises nerveuses à la fois volontaires et involontaires qui le poussent à des gestes désordonnés et qui manifestent sa crainte devant certains dangers psychologiques. Enfin, son onanisme et sa pédérastie le livrent au remords et lui font prendre conscience de sa différence.

L'éducation peu suivie qu'il reçut encourage chez lui le caprice et le goût du statut particulier, l'isolant de la compagnie des autres enfants et favorisant l'irrégularité, la fantaisie. De même, la société dans laquelle Gide fut élevé contribue à faire de lui un être d'exception: il occupe un rang social assez élevé et vit parmi des gens riches et cultivés; il ignore la vie réelle où l'on doit poser des actions, travailler de ses mains ou prendre des décisions.

On comprendra que si nous remettons en évidence ces différents éléments, c'est qu'ils ont tous un rapport direct avec l'acte gratuit et que, considéré séparément, chacun d'eux pourrait être interprété comme une cause faible et partielle, mais très réelle de l'acte gratuit.

Pour compléter cette vue d'ensemble, il importe de retrouver dans l'oeuvre l'évolution de la pensée gidienne depuis les tout premiers écrits. On y distingue d'abord le cycle général de l'étouffement selon lequel Gide apparaît comme oppressé par l'atmosphère de la fin du siècle, par l'autorité maternelle, par les exigences de la morale et par sa propre complexité intérieure. Les principaux thèmes en jeu sont la claustrophobie, l'inquiétude, l'ennui, la vanité de tous les buts, l'inaction, l'irréalité et le rêve. Bientôt, délaissant cette étape négative, Gide

passe à la révolte, qui s'exerce simultanément contre la morale, la religion, la convention, l'autorité, la famille, le déterminisme, la contrainte et la nécessité du choix. La dernière étape, celle de l'affranchissement, montre l'aspiration de Gide vers l'individualisme, l'évasion, le nomadisme, la spontanéité, le culte de l'instant, le panthéisme, la disponibilité et l'imprévu. Les trois cycles de l'étouffement, de la révolte et de l'affranchissement forment en quelque sorte la genèse de l'acte gratuit. Car ils laissent deviner le mécanisme même qui a finalement déclenché cet acte, qui lui-même suppose l'oppression, l'explosion, puis l'extravagance. Les problèmes du refus passionné de toute responsabilité, de l'abolition de la morale au profit de l'esthétique, de la sincérité envisagée comme principe esthétique et comme forme de compensation parachèvent l'inventaire des sources éventuelles de l'acte gratuit. Toutes ces questions, dont nous connaissons maintenant l'impact et les prolongements, il faut les considérer sans hésitation comme fondamentales et essentielles.

Maintenant qu'est terminée l'exploration des sources certaines et probables de l'acte gratuit, il s'agit de conclure en tentant un raccordement direct entre celles-ci et l'acte lui-même. En fait, il faut établir un rapport de cause à effet, c'est-à-dire montrer que l'acte gratuit se

comprend vraiment par le jeu de ces causes. La grande question est donc de savoir si l'acte gratuit trouve une suffisante explication dans l'apport combiné des phénomènes identifiés, soit: la disparition des valeurs absolues et la montée du nihilisme; l'influence des courants d'idées propres à la seconde moitié du dix-neuvième siècle; la présence des grands maîtres à penser de Gide; les multiples facettes du tempérament et de la personnalité gidienne; enfin, les nombreux témoignages relevés dans l'oeuvre.

Il faut d'abord se garder de la solution hâtive et ne pas se précipiter candidement dans le piège grossier que notre étude même semble avoir préparé: tenir pour réponse définitive à l'acte gratuit les nombreux facteurs déjà identifiés et rappelés succinctement dans les pages précédentes. Sans doute sont-ils en effet les causes véritables de l'acte gratuit. Ainsi, elles peuvent très bien expliquer les actes gratuits que Gide lui-même a posés et que nous avons relevés surtout dans le Journal. Elles expliquent aussi que Gide, conscient de sa tendance naturelle en ce sens et attiré par des phénomènes analogues à ceux dont il se sentait capable, se soit intéressé à des actes gratuits comme ceux qu'il raconte dans ses Souvenirs de la Cour d'Assise, son Dostoïevsky et ses Faits-Divers. Mais peut-on conclure qu'elles rendent compte efficacement

de l'acte gratuit tel que nous l'avons étudié successivement dans Paludes, Le Prométhée mal enchaîné, Les Caves du Vatican, ainsi que dans une douzaine d'autres livres? En d'autres termes, si les causes envisagées peuvent fort bien expliquer l'acte gratuit sur le plan psychologique, est-il sûr qu'elles soient satisfaisantes sur le plan littéraire ...? Question capitale, on le voit, puisque c'est avant tout l'acte gratuit "littéraire" qui nous intéresse.

Si l'on se reporte aux trois principales manifestations de l'acte gratuit dans l'oeuvre littéraire de Gide, on peut en suivre l'évolution depuis Paludes. On sait que dans ce livre l'acte n'est pas posé dans la réalité: Gide en fait seulement la théorie. Tout ce qu'il en dit peut très bien s'expliquer par le jeu des grandes causes et influences que nous avons établies. Reste cependant ce fait significatif qu'il faut répéter: non seulement Gide évite de poser lui-même l'acte gratuit dans la réalité, mais aucun des personnages de Paludes n'en pose encore sur le plan littéraire. On peut conclure que Gide avait une certaine conscience de cet acte potentiel en lui-même, mais n'osait encore le présenter ni dans la réalité ni dans la fiction.

LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT

Dans Le Prométhée mal enchaîné, l'acte gratuit émerge enfin sur le plan littéraire. Il prend cependant l'allure de la boutade et de la mystification; il est très évidemment "mis en scène" d'après un calcul établi et dans une atmosphère de saugrenu. On comprend sans effort que Gide s'amuse et que son livre ne prétend aucunement représenter la vie, la réalité; ce qu'il esquisse, ce sont des idées en mouvement. L'acte s'accompagne de lucidité et de réflexion; il a même un but: faire contrepoids aux actes moraux; il ne s'inspire évidemment pas de la psychologie. Pourtant l'acte existe bel et bien sur le plan littéraire. Certes, Gide n'oserait le poser lui-même dans la vie réelle; car, inconsciemment sans doute, il résiste aux pressions exercées par la kyrielle de causes qui, normalement, le pousseraient à produire cet acte. Il s'abstient donc personnellement, mais transpose son obsession sur le plan littéraire, là où rien ne porte à conséquence. Ou si peu. On peut donc penser que, dès Le Prométhée mal enchaîné, l'acte gratuit apparaît comme une forme de compensation sur le plan littéraire et qu'il est fort improbable dans la réalité psychologique.

Il semble que dans Les Caves du Vatican Gide ait tenté de combler cet écart entre la réalité et l'invention: le geste de Lafcadio s'installe d'emblée dans la

vraisemblance et prétend imiter les vraies actions qui se posent dans la vie réelle. Mais est-il bien sûr que l'illusion soit réussie? En d'autres mots, l'acte gratuit de Lafcadio est-il possible dans l'univers psychologique? Nous ne le croyons pas. Si tel est le cas, que s'est-il donc passé?

Qu'on se reporte à la définition de l'acte gratuit que nous avons déjà établie: l'acte gratuit n'est ni bon ni mauvais, il n'a ni motif ni but, il ne profite à personne, il n'engage pas la responsabilité; il exprime le jeu, l'indépendance, la liberté, l'aventure, l'audace, l'imprévu, la curiosité, la spontanéité, le désintéressement, l'inconséquence, l'horreur de la logique et des décisions. Il faut bien constater d'abord que le geste de Lafcadio n'illustre qu'imparfaitement cette définition: il n'est pas spontané, mais fort réfléchi; il se produit parce que justement Lafcadio a l'intention de faire un acte gratuit; outre ce motif évident, on peut invoquer aussi l'antipathie qu'inspire à Lafcadio ce vieillard laid qui le dérange en modifiant plusieurs fois l'éclairage du wagon. Quelques instants plus tard, Lafcadio décide de ne pousser Fleurissoire hors du train que s'il aperçoit un feu dans la campagne avant d'avoir pu compter jusqu'à douze; or, arrivé au chiffre quatre, il commence à compter

moins vite, augmentant ainsi les chances d'apercevoir un feu qui signerait l'arrêt de mort de son compagnon. De plus, Fleurissoire résiste si bien à la première poussée que Lafcadio doit lui donner "une seconde poussée plus impatiente que la première[89]" afin de parachever son acte. Cette reprise, et l'émotion qui entre en jeu enlèvent à l'acte beaucoup de sa gratuité. Enfin, il aura des conséquences, puisque plus tard le remords de Lafcadio le portera jusqu'aux larmes. Bref, il entre dans cet acte gratuit beaucoup d'incohérences et de contradictions.

Il est donc difficile de considérer l'acte de Lafcadio comme l'illustration de la théorie de l'acte gratuit: il enfreint bon nombre de principes. Qu'il le veuille ou non, Gide est amené à lui donner des causes puisées dans la psychologie, afin d'ajouter à la vraisemblance. Pourtant, il est encore plus difficile de le concevoir comme un phénomène psychologique: il y entre trop de lucidité et de réflexion; d'ailleurs, l'acte n'a rien qui rappelle la déficience mentale ou les troubles pathologiques: sans doute reflète-t-il un grand nombre d'obsessions gidiennes, mais il se pare aussi des plus belles qualités de la jeunesse et de l'esprit.

---

89 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 830.

Enfin, on imagine aisément les objections que, devant un acte semblable, un philosophe élèverait, lui qui sait bien qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Il raisonnerait d'abord que l'acte doit avoir une cause, ne serait-ce que celle de poser un acte qui n'ait pas de cause[90], dans lequel cas l'acte s'en trouverait motivé, c'est-à-dire non gratuit ... Cependant, si on convainc le philosophe que tel n'est pas le cas, il se mettra à son tour à la recherche de causes secrètes, psychologiques ou autres ... Mais il faut insister encore, expliquer au philosophe qu'il n'y a vraiment aucune cause, c'est-à-dire ni cause cachée, ni celle de vouloir poser un acte sans cause. On l'avertit en outre que l'acte soi-disant gratuit qui proviendrait d'un accident organique (dérangement mental, lésion cérébrale, etc.) est un faux problème, ou du moins n'est pas celui qui nous intéresse. Le philosophe répondra alors tranquillement que l'acte n'aura pas lieu ... ou encore que l'acte gratuit n'ayant pas été voulu, il n'a plus aucun sens ou signification, ni non plus d'intérêt et, partant, n'est donc pas gratuit; tout comme il ne l'est évidemment pas s'il est pleinement voulu. Au fond l'acte

---

90 C'est précisément la motivation que Gide dut imaginer pour sauver de l'invraisemblance l'acte de Lafcadio.

gratuit postule à la fois deux prémisses contradictoires, exigeant d'un côté l'état de conscience et refusant de l'autre son intervention dans l'acte. Le tout est évidemment absurde et l'acte gratuit logiquement inconcevable. Pour ajouter encore à la confusion, on peut se demander quel rôle viennent jouer ici les grandes causes que nous avons mises en lumière et qui devaient finalement servir de base à notre explication.

Cet imbroglio n'est qu'apparent à la fin, car la solution surgit d'elle-même: l'acte gratuit que Gide a imaginé est une impossibilité psychologique qui ne souffre pas le test de la vie réelle, qui ne peut survivre que dans la fiction. Tourmenté dans la réalité par cet acte gratuit qu'une foule de causes conspiraient secrètement à lui imposer, empêché de l'accomplir par son bon sens, par son équilibre mental et social , par la maîtrise relative qu'il avait de ses impulsions, donc incapable de le produire, de lui donner corps et existence dans l'univers psychologique où il vivait - ne le voulant d'ailleurs pas, puisque si l'acte idéal n'a pas de conséquences, l'acte réel en aurait certainement - Gide saute. Il saute de l'univers psychologique dans l'univers esthétique, il réalise dans l'Art cet acte impossible dans la réalité, abolissant du même coup l'invraisemblance. L'acte gratuit devient une

forme de catharsis; il rappelle irrésistiblement ce que Gide professait au temps de La Tentative amoureuse:

> Donc j'étais triste parce qu'un rêve d'irréalisable joie me tourmente. Je le raconte, et cette joie, l'enlevant au rêve, je la fais mienne; mon rêve en est désenchanté; j'en suis joyeux[91].

L'oeuvre d'art purifie par mithridatisation; elle délivre d'une obsession qui risque d'empoisonner l'auteur s'il ne trouve une issue où déverser le trop-plein qui l'étouffe. Poussé lui-même à l'acte gratuit par les causes que nous avons indiquées et qui demeurent toujours parfaitement valables, Gide résiste - non sans quelques chutes, comme en témoignent certains actes de son Journal[92]. Il délègue

---

91 Journal (été 1893), PLE II, p. 40.

92 On pourrait disserter longtemps sur le degré de conscience ou de lucidité que Gide avait de ses propres tendances vers l'acte gratuit. Nous ne croyons pas qu'il en ait eu une connaissance bien nette; sans doute en parlait-il librement en tant que théorie, mais il ne pensait pas qu'une telle abstraction pût se réaliser dans sa vie personnelle. Nous ne croyons surtout pas qu'il en ait eu une conscience suffisante pour sentir le besoin de combattre ouvertement ou méthodiquement un désir qui, pour ainsi dire, n'arrivait jamais à la maturité requise pour être reconnu pleinement comme tel par le sujet. Sa méfiance salutaire à l'égard de ces tendances dangereuses provient plutôt d'une sorte d'instinct naturel ou de réflexe social, qui ferait corps avec sa personnalité, son éducation et sa culture. La réalisation dans l'esthétique de l'obsession psychologique n'est pas chez Gide un processus rigoureusement logique ou raisonné. S'il s'en rend compte, ce n'est qu'après coup, dirait-on.

donc Lafcadio, faisant de lui un bouc émissaire chargé de vivre ce que lui-même ne peut ni ne veut faire. Dans le même but, il écrit Paludes, Le Prométhée mal enchaîné et une bonne partie des Faux-monnayeurs, qui témoignent ensemble de l'acuité et de la permanence du problème chez lui. Ainsi l'acte gratuit, qui aurait pu n'être qu'un phénomène compliqué de la psychologie, devient une véritable valeur esthétique. Réalisant l'ambition gidienne, il devient un bel acte, transcendant la psychologie et dépassant la morale[93]. Bien plus, Gide peut se permettre d'idéaliser cet acte, sans devoir se soucier de ce que lui interdit la réalité. Il le pare donc de toutes les grâces que l'esthétique met à sa disposition; il le fait commettre par des êtres jeunes, sympathiques, remplis d'énergie et de santé; il le charge même d'exprimer nombre de ses traits personnels, comme l'attrait du jeu et de l'imprévu, le goût de la sincérité et de l'inconséquence. Car tout est permis sur le plan esthétique, même l'impossible, pourvu qu'il soit beau. Ce qui explique ce curieux et déroutant mélange de vraisemblance et d'invraisemblance qu'à première vue on décèle dans l'acte

---

93 Voir le chapitre Autour de l'acte gratuit, aux pages 395-410.

gratuit.

Mais cet acte arraché à ses origines, transfiguré et idéalisé par l'Art, comment doit-on l'envisager? Comment peut-on en parler? Quelle valeur enfin lui reconnaître? La même sans aucun doute que ces légendes qui, nées de la réalité, se sont épanouies hors de la réalité et continuent de hanter l'imagination. L'acte gratuit rejoint les grands coups d'épées de Roland et d'Olivier. Car du point de vue de la réalité où nous nous plaçons, il faut bien conclure finalement: l'acte gratuit est un mythe. Il est un mythe en ce sens qu'il est né de causes et de faits réels, qu'il ressemble par bien des côtés à un acte véritable ou plausible, qu'il a été embelli et idéalisé par l'esthétique (comme les mythes grecs l'ont été par le temps et l'imagination populaire) et qu'il a acquis une sorte d'existence provisoire fondée sur le mystère, le malentendu, l'enthousiasme et les circonstances propices où il a fait son apparition.

Ainsi nous apparaît donc l'acte gratuit: non pas un simple phénomène psychologique surgi des profondeurs du subconscient et rattachable à des causes encore inconnues de l'âme humaine, comme Gide l'a expliqué très raisonnablement quelque trente-cinq ans après Paludes; mais bien un acte amené par un faisceau très complexe de causes

historiques, philosophiques, religieuses, littéraires, sociales et psychologiques qui, dans une mesure variable et difficilement vérifiable, ont contribué à préparer le terrain et à former l'esprit et le caractère gidiens. Toutefois, ces causes n'expliquent pas complètement la nature et la mission véritables de l'acte gratuit. Il faut donc recourir également à l'esthétique gidienne et reconnaître que l'acte est passé de l'univers psychologique à l'univers esthétique; comme l'oeuvre d'art, Gide l'a conçu comme catharsis, s'en délivrant du même coup sur le plan de la réalité. Impossible dans la vie réelle, l'acte gratuit se révèle à la fin une valeur esthétique.

Si cette interprétation paraît aujourd'hui hautement vraisemblable, les contemporains de Gide, qui furent témoins de la naissance et de la croissance de l'acte gratuit, n'en cherchèrent point les causes ni n'en donnèrent d'explications profondes. Incapables d'ailleurs d'en mesurer exactement toute la valeur et l'étendue - comme le montre la diversité des opinions de la critique - ils ne songèrent guère qu'à acclamer ou à exploiter cette veine nouvelle. L'étude de l'influence de l'acte gratuit fait voir d'un coup la fécondité de cette notion et l'empressement qu'on mit à la "monnayer".

CHAPITRE III

LA QUEUE DU METEORE

Les perturbations sociales et littéraires provoquées par le passage de l'acte gratuit furent considérables; même, en exagérant un peu, on peut dire qu'elles n'ont pas cessé jusqu'aujourd'hui de se faire sentir. La littérature récente témoigne de maints comportements si étrangement compatibles avec l'esprit de gratuité gidien qu'il est justifiable de se poser la question: existerait-il une filiation quelconque entre l'acte gratuit et l'esprit littéraire moderne? Evidemment, le danger subsiste d'attacher trop d'importance à un phénomène relativement restreint et de voir des influences directes là où il n'y a que ressemblances superficielles, accidentelles. Pourtant, tout en accordant que l'acte gratuit n'est peut-être pas capital en littérature, n'est-il pas légitime de faire remarquer que les causes qui l'ont produit sont, elles, beaucoup plus durables et plus profondes que ce petit bolide brillant auquel elles ont donné naissance? Nous sommes d'avis en effet que ces causes ont agi non seulement sur Gide, mais sur toute la société, et qu'elles ont continué

de faire sentir leur influence bien après la première Grande Guerre. Or il existe entre l'acte gratuit et l'esprit de cette époque une parenté qu'il est difficile de contester.

Mais, dira-t-on, de quelles causes s'agit-il? Car il n'est pas question d'accorder une importance égale à toutes celles que nous avons examinées. Ainsi, la constitution nerveuse de Gide ou ses goûts sexuels n'ont rien de commun avec les agissements dadaïstes. Il faut choisir et ne faire intervenir que les causes qui, indépendantes de la personnalité gidienne, pouvaient exercer leur action indifféremment sur tous les littérateurs. On conservera donc surtout celles qui suivent: l'effritement des absolus, la montée du nihilisme, la réaction contre un idéal littéraire et philosophique désuet, la renaissance de l'idéalisme, l'absence de direction de l'énergie libérée, l'influence des grands écrivains étrangers et des idées révolutionnaires qu'ils mettaient à la mode. Mais est-ce vraiment tout? La liste est-elle réellement complète? N'aurait-il pas fallu parler plus tôt de l'existentialisme par exemple?

Car au moment même de conclure, un doute surgit à l'esprit, qui empêche de refermer complètement le cercle des causes de l'acte gratuit; nous éprouvons même le

besoin de laisser ce cercle entr'ouvert de peur que notre geste ne soit prématuré et que par inadvertance nous ayons ignoré des facteurs importants que d'autres pourraient un jour produire, qui modifieraient la solution apportée. Les questions nous assaillent: n'avons-nous pas fait de l'acte gratuit un phénomène trop exclusivement gidien; ne l'avons-nous pas trop restreint en l'enfermant dans une ronde de causes inéluctables et idéalement complètes; n'avons-nous pas accordé à Gide un rôle trop passif, expliquant l'acte gratuit par des forces qui étaient extérieures à lui, autonomes, et peut-être escamotant la part active et l'effort lucide de Gide? - quoique ses propres déclarations découragent à l'avance toute tentative de ce genre. Enfin, peut-être eût-il été profitable de faire ressortir davantage ce qui fit le succès de l'acte gratuit, c'est-à-dire ce qui répondait à une aspiration générale; une telle démarche rendrait peut-être mieux compte du choc qu'il provoqua et des imitations qu'on se mit à en faire.

Car rien n'est plus difficile à établir avec certitude que l'influence de Gide et, partant, de l'acte gratuit. D'une façon générale, on sait que celle-là fut considérable, mais presque insaisissable. Beaucoup se sont achoppés à cette énigme: comment se peut-il que Gide, dont l'oeuvre, par bien des côtés, est loin d'être supérieure

ou exaltante, ait pu exercer une influence si profonde, si universelle, dépassant de loin celle d'un Claudel, par exemple, dont les drames jouissent pourtant de nos jours d'une faveur plus grande que les livres de Gide? Il est certaines raisons pieuses qu'on pourrait faire valoir, mais ce ne sont pas celles-là qui nous intéressent. Gide doit-il son importance au fait qu'il reflétait mieux que quiconque l'inquiétude, l'ambition, la mentalité générale de son époque? Se trouva-t-il, même accidentellement, au coeur de courants de pensées créés par d'autres, comme Nietzsche, Dostoïevsky ou Bergson? Dans quelle mesure a-t-il lui-même engendré l'état d'esprit contemporain et préparé la voie à Camus et à Sartre? Ces questions furent souvent débattues, mais quelles qu'en soient les réponses, elles n'affectent que fort peu l'opinion générale: adversaires et sympathisants reconnaissent à Gide non pas des disciples, sans doute, même chez les plus jeunes, mais une influence alors inégalée sur toute la société.

A propos d'influence, Oscar Wilde écrivait:

> - Il n'existe pas de bonne influence (...) Toute influence est immorale; oui, scientifiquement immorale.
> - Mais pourquoi?
> - Parce qu'influencer quelqu'un, c'est lui donner son âme. Quiconque est influencé n'agite plus ses propres pensées, ne brûle plus de ses propres passions. Ses vertus ne lui appartiennent pas vraiment. Ses péchés - s'il exista jamais rien de tel - sont pareillement d'emprunt. Il devient l'écho d'une musique étrangère, il joue un rôle composé pour un autre[94].

S'il en est ainsi, la responsabilité de Gide est énorme, surtout lorsqu'on songe à l'affirmation d'Henri Massis, qui semble bien près de la vérité:

> Ce que Gide met (...) en cause, c'est la notion même de l'homme sur laquelle nous vivons, celle où se fonde notre idée de la civilisation, et tout autant que la morale, la métaphysique se trouve ici engagée[95].

Qu'on s'oppose à cette disparition progressive d'une forme de civilisation, comme le fait ici Henri Massis, ou bien au contraire qu'on l'approuve, on doit reconnaître que l'enjeu ne saurait guère être plus élevé. Le rôle de Gide est donc de premier plan; cette responsabilité, qu'il a mis tant d'art et d'ardeur à éviter au cours de sa vie,

---

94 Oscar Wilde, Le Portrait de Dorian Gray, Paris, Stock, 1962, p. 27.

95 Henri Massis, Les Idées restent, Paris, Lardanchet, 1941, p. 126.

voilà que la postérité la lui restitue tout entière. La pensée des écrivains de gauche s'exprime assez bien dans l'affirmation de Jean-Paul Sartre:

> Toute la pensée française de ces trente dernières années, qu'elle le voulût ou non, quelles que fussent par ailleurs ses coordonnés, Marx, Hegel, Kierkegaard, devait se définir aussi par rapport à Gide[96].

Les écrivains de droite sont tout aussi catégoriques. Ils manifestent parfois le souci d'impartialité, comme Daniel-Rops: "Nous sommes à un moment où il est bon de prendre une conscience aussi parfaite que possible des éléments d'influence qui agissent sur nous. Or, ennemi ou ami, chacun doit compter avec M. André Gide[97]." Ou bien, ils s'emportent et tombent dans l'exagération, comme André Billy: "Le trouble de l'époque se rèflète et s'illustre en Gide, maître reconnu de toute une jeunesse sentimentalement déviée[98]." Ou Kléber Haedens:

---

96 Jean-Paul Sartre cité par Léon Pierre-Quint, op. cit., p. 548.

97 Daniel-Rops, Notre inquiétude, Paris, Perrin, 1953, p. 160.

98 André Billy, La Littérature française contemporaine, Paris, Colin, 1929, p. 165.

> Bientôt, la destruction de toute règle devient elle-même une règle. La ferveur, l'inquiétude, la fuite, l'état de disponibilité, l'acte gratuit, le refus de tout choix sentimental ou raisonné, prennent le poids difficilement supportable de mots d'ordre intransigeants. Aucun écrivain, en effet, ne pèse aussi lourdement qu'André Gide sur ses disciples et ne leur emprisonne plus sûrement l'esprit[99].

Ou encore Victor Poucel:

> Reconnaître André Gide et - si tant est qu'un pareil projet soit concevable - le définir, n'est pas préciser une idée. C'est plutôt saisir une incarnation commune de la sensibilité moderne, c'est déceler au passage un esprit, esprit le plus répandu et, ajoutons-le tout de suite, le plus hostile qui soit à nos âmes de chrétiens[100].

Gide ne laisse personne indifférent; il oblige à prendre position, pour ou contre lui. Sans doute ne sied-il pas toujours de parler de son emprise, puisque le plus souvent les bien-pensants et la critique bourgeoise s'opposent à lui, malgré l'acclamation de la jeunesse; mais tous sont profondément "inquiétés". De sorte que son magnétisme, comme le constate Henri Peyre, "dépasse de beaucoup en profondeur (celui) qui avait pu émaner d'un Paul Bourget, pourtant si acharné à convaincre; d'un

---

99 Kléber Haedens, Une Histoire de la littérature française, Paris, Julliard, 1943, p. 406.

100 Victor Poucel, L'Esprit d'André Gide, Paris, L'Art catholique, 1929, p. 16.

Barrès, si désireux d'être le guide de la jeunesse, ou (celui) de Maurras, de Valéry, de Mauriac, même de Claudel[101]". Témoin d'époque, Edmond Jaloux sut reconnaître l'influence de Gide sur nombre d'écrivains du début du siècle:

> Mais à nous (...) qu'apportait-il de si important?
>
> Un sens nouveau de la terre et, pour ainsi dire, l'amour de la découverte; le sentiment que vivre est en soi-même une action admirable, en dehors de ses conséquences, et même si elle ne devait avoir aucune conséquence; la ferveur envers ce qui est parce que cela est. C'est dans cet enthousiasme que nous nous sommes rejoints, Gasquet, Signoret, Ghéon, Ruyters, Copeau, Rouart, Chanvin, Michel Arnauld, Charles-Louis Philippe, les naturistes, moi-même et quelques autres, auxquels devaient succéder Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Alain-Fournier, Michel Yell, Roger Martin du Gard, Valery Larbaud, pour ne citer que plusieurs des plus représentatifs[102].

C'est le même critique qui écrit encore ces phrases décisives:

---

101 Henri Peyre, Hommes et oeuvres du XXe siècle, Paris, Corrêa, 1938, p. 112.

102 Edmond Jaloux, Les Saisons littéraires, 1896-1903, Fribourg, Librairie de l'Université, 1942, p. 177-178.

> Pendant quarante ans, des livres sans nombre ont paru qui tous étaient faits à l'image des siens; je ne fais pas fi d'un si glorieux hommage, mais une solitude réelle est moins dangereuse pour un écrivain. L'aventure d'André Gide n'est pas (...) celle de Stendhal; c'est celle d'Anatole France. Mais vis-à-vis de la postérité, sa position sera bien différente: si j'osais faire une image aussi extérieure, je dirais que Gide est une tête de ligne: France, un terminus[103].

Il faut lire enfin cette sorte d'hommage à André Gide où Germaine Brée définit heureusement ce qu'il représentait pour la jeunesse du premier quart de siècle:

> L'adolescent européen super-civilisé qui lit Gide avec avidité se voit brusquement appelé à abandonner les cadres conventionnels de la vie. Dans un monde vaste, ouvert devant lui, il est sommé de s'engager dans une aventure illimitée. Gide le réintègre dans l'ordre vivant d'une nature innocente, le débarrasse des liens et des scrupules d'une société ossifiée, et exige de lui qu'il épuise ses possibilités. Le Paradis terrestre, pour lui, ne sera ni dans le passé, ni dans un lointain avenir. Il est réalisable grâce à l'élan intérieur que donne la foi dans les immenses possibilités du réel, possibilités que la vie intellectuelle ne peut épuiser. La vie devient un jeu royal, joué en pleine et fière liberté, une aventure qui vaut ce que vaut l'aventurier.
>
> Ce dynamisme moral, lui enseigne Gide, est source de création. Il libère en chaque individu des possibilités latentes. L'individu se crée à chaque moment. Le thème de la nouveauté éclate partout pour s'épanouir dans la vision de l'avènement d'une race nouvelle. Lorsque (...) Gide emploie le mot "évasion", il lui donne un sens autre

---

103 Ibid., p. 166.

> que celui qui s'est attaché, depuis, aux mots "littérature d'évasion". (...) La haine du confort moral exprimée par Gide, son appel à l'esprit d'aventure de l'adolescent trouvaient un écho dans une jeunesse déconcertée de voir se reformer le conformisme, les routines et les conventions que la guerre de 1914 n'avait pas détruits. Le message de Gide apportait aux jeunes gens une solution exaltante, qui les délivrait de l'hypocrisie ambiante[104].

Si nous avons voulu ainsi souligner cette sorte de domination intellectuelle et spirituelle de Gide sur le début du siècle, c'est qu'on peut ensuite mieux comprendre la faveur de l'acte gratuit chez ses lecteurs et, du même coup, apercevoir dans cet acte, plus que la mimique grotesque et fugitive du clown, le symbole ou le gage d'un revirement radical dans la pensée humaine. Non pas que l'acte gratuit soit à l'origine de ce bouleversement, ni même qu'il en soit la principale manifestation; mais il en est le signe et la prophétie, il annonce que la civilisation entre dans une nouvelle saison, celle que nous sommes en train de vivre.

C'est surtout sur la jeune génération que l'influence de Gide se fit sentir. Elle ne fut pas seulement d'ordre littéraire; elle se répandit en outre dans les milieux les plus improbables, comme le montre cet événement

---

104 Germaine Brée, op. cit., p. 91.

amusant raconté par Lucien Combelle:

> Paul Claudel, parrain du jeune Paul Jammes, déjeune avec ce dernier, au cours de la première année d'études que le fils du poète fait à Paris. Repas copieux se terminant par des crêpes flambées. Piquant de sa fourchette une de ces crêpes encore ruisselante de rhum qui brûle, Claudel s'écrie: "C'est ainsi qu'en enfer brûlera André Gide!"
>
> Huit jours après, Gide reçoit une lettre du jeune Jammes lui disant en substance: je ne suis pas de leur bord, je suis du vôtre! Gide m'a conté l'histoire et je viens de lire la lettre[105].

Son influence ne fut d'ailleurs pas que passagère, surtout en ce qui a trait à l'acte gratuit. Nombreux sont ceux, parmi les ennemis de Gide, qui se sont rendu compte de son emprise et l'ont reconnue avec franchise, tout en déplorant toutefois les ravages qu'elle faisait dans les valeurs qu'ils défendaient et tout en suivant ses progrès avec inquiétude. Francis Jammes écrivit même tout un roman (L'Antigyde ou Elie de Nacre[106]) où faisant de Gide un invraisemblable pervertisseur méphistophélique, il tente de démontrer les dangers de son enseignement, imaginant même de faire prendre des pilules antigydes aux disciples d'Elie de Nacre (Gide). Edmond Buchet rappelle de son côté:

---

105 Lucien Combelle, op. cit., p. 47-48.

106 Francis Jammes, L'Antigyde ou Elie de Nacre, Paris, Mercure de France, 1932, 240 p.

> Il a autorisé un jeu dangereux, souvent profanateur: le gidisme - qui n'est pas Gide mais dont il faut quand même le tenir pour responsable - qui a régné entre 1920 et 1930, il a lancé non seulement le snobisme de l'homosexualité, mais le snobisme de la gratuité et de l'immoralité, de l'ambivalence. Etre gidien devenait une manière de jeter sa gourme en paraissant intelligent. Bien plus, ne pas être gidien, autrement dit ne pas jeter sa gourme avec désinvolture, ou continuer à exprimer de bons sentiments, c'était paraître inintelligent[107].

Quant à Henri Massis, qui est sans aucun doute le meilleur exemple d'esprit réactionnaire en littérature, il attaque le problème en le niant, empruntant la démarche faussement naïve et à peine honnête qu'on lui connaît; mais ce faisant, il met en lumière ce que précisément il voulait escamoter. Après une conversation avec le jeune Marcel Arland, il écrit:

> Son propos, je l'avoue, me plongea dans une sorte de stupeur. Avec une sourde violence, où il entrait quelque désir de me scandaliser, il se livra à une apologie du Lafcadio d'André Gide, à une justification de l'"acte gratuit", des "crimes immotivés" qui me laissa pantois ... Je m'attendais à tout sauf à voir un garçon de vingt ans défendre des idées qui, pour nous autres, étaient dès avant la guerre démontées, ruinées, percées à jour, définitivement, sans action, sans prestige. Ce jeune homme me semblait "dater" singulièrement qui, en 1921, parlait de Gide, comme on faisait aux alentours de 1908, et sur un ton d'adhésion que les plus "gidiens" d'entre nous n'avaient

---

107 Edmond Buchet, André Gide d'après son Journal ou l'Intelligence contre la vie, dans Ecrivains intelligents du XXe siècle, Paris, Corrêa, 1945, p. 121-122.

> jamais pris au plus fort de leur ferveur.
>
> Une chose m'apparaissait avec évidence, que tout devait confirmer par la suite: la révision de valeurs où s'était appliquée notre génération était non-avenue pour nos successeurs, et l'histoire de nos esprits leur échappait complètement. Aussi leur a-t-il fallu plus de dix ans pour vivre à leur tour l'aventure gidienne et pour arriver en 1930 là où nous en étions déjà avant 1914[108].

Or c'est précisément après la guerre que la jeunesse française s'éprend éperdument de Lafcadio et de son acte gratuit. Parlant de lui en tant que modèle à imiter, Léon Pierre-Quint déclare: "il en est devenu un pour la génération de 1918, en rupture de bourgeoisie[109]"; Albert Thibaudet abonde dans le même sens en écrivant: "La réussite des Caves dans la génération qui eut vingt ans en 1914, l'adoption de Lafcadio par la jeunesse d'après-guerre, fut un des succès décisifs de Gide[110]". Charles Moeller affirme également que le vocable "acte gratuit" est devenu le "slogan de la jeunesse d'après 1914-1918[111]". Charles Du Bos n'hésite pas à faire de Lafcadio "le Julien Sorel de notre temps[112]"; et même s'il n'approuve pas l'influence

---

108 Henri Massis, D'André Gide à Marcel Proust, Paris, Lardanchet, 1948, p. 195.

109 Léon Pierre-Quint, op. cit., p. 321.

110 Albert Thibaudet, Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours, Paris, Stock, 1936, p. 444.

111 Charles Moeller, op. cit., p. 120.

de "ce svelte et séduisant lévrier[112]", il écrit:

> Mais Lafcadio? Vous semblez oublier que pour nous Les Caves du Vatican, c'est avant tout Lafcadio - me dira-t-on, m'eût-on dit surtout entre 1917 et 1923, au temps où pour une jeunesse qui, où qu'elle tourne ses regards, regarde aujourd'hui ailleurs, il n'y avait guère de héros littéraire qui recueillît plus de suffrages[112].

Très nombreux sont ceux qui apportèrent un semblable témoignage; le plus complet et le plus explicite vient peut-être de Ramon Fernandez:

> On s'est étonné que Lafcadio, cette gracieuse esquisse, ait eu tant d'influence sur certains jeunes gens de 1914, et sur leurs cadets de l'après-guerre. Comme j'en étais moi-même, cet étonnement, sans me surprendre, me révèle une fois de plus l'abîme qui sépare en deux la France intellectuelle contemporaine. Il faut comprendre que quelques-uns d'entre nous, dans les années qui précédaient la guerre, étaient épris à la fois de sensations et de gratuité. La passion la plus vive et la plus fraîche pour la vie se compliquait pour nous d'un scepticisme total: j'entends parler de ce scepticisme si complet qu'il laisse libre de jouer savamment à n'importe quelle croyance. Il n'y avait aucune peau dont nous ne fussions prêts à nous revêtir, parce que notre intuition, sinon notre réflexion, nous avait avertis déjà de la ruine totale des valeurs sur quoi reposait notre monde occidental. Il faut comprendre que les jeunes gens dont je parle avaient un fort pressentiment des vérités, qui, censurées par la guerre, ont repris avec d'autant plus de vigueur depuis dix ans. Barrès leur apparaissait comme le comédien par excellence, celui qui tâte obstinément le pouls d'un cadavre. Les

---

112 Charles Du Bos, Le Dialogue avec André Gide, Paris, Corrêa, 1947, p. 168.

> grands gestes liturgiques de Claudel, ce Corneille de l'enluminure, évoquait un génie du catholicisme volontaire et raidi qui ne les persuadait pas plus que le Génie du Christianisme.
>
> (...) Comment n'aurions-nous pas lu les Caves avec enchantement? Voilà un aîné, voilà un maître, qui, lui, ne nous oubliait pas. (...) l'acte gratuit (...) figurait pour nous le geste qui nous délivrait des fausses virginités[113].

L'acte gratuit est en effet un mot d'ordre qu'on retrouve sur toutes les lèvres, à Paris, en province, en Belgique et ailleurs. Un nombre éloquent de témoignages reflètent tous un semblable enthousiasme, par exemple l'article de J.-D. Burger publié dans La Revue des Belles-Lettres en 1918, où on lit:

> Pour nous, jeunesse entreprenante qu'incarne de façon si flatteuse le séduisant Lafcadio, hardis à détruire, prompts à sabrer, à culbuter tout ce qui fut avant nous, c'est en rêve aussi que nous agissons[114].

Cependant, quel que soit le sens de l'acte gratuit dans l'oeuvre de Gide, la jeunesse n'y cherche point de profonde explication; elle l'accepte tel qu'il lui apparaît à première vue et, surtout, prétend l'imiter dans la vie réelle. Comme le dit François Mauriac: "... ces jeunes

---

113 Ramon Fernandez, André Gide, Paris, Corrêa, 1931, p. 136-139.

114 J.-D. Burger, Un Personnage d'André Gide, dans La Revue des Belles-Lettres, livraison de novembre 1918, p. 12.

écrivains ne s'y livrent pas qu'en esprit[115]." Or, l'acte gratuit n'étant certes recommandable ni au point de vue social ni au point de vue moral, il a pu provoquer des incidents aux conséquences regrettables. C'est ainsi que Jacques-Emile Blanche rappelle un suicide qui, selon toutes apparences, aurait eu pour cause déterminante l'influence des Caves du Vatican:

> Ce jeune niais - inutile de le dire - se vouait à la littérature. Il mourut sans qu'on ait pu savoir s'il aurait eu du talent; ce Lafcadio trop impatient tourna contre sa tempe une arme homicide, au lieu de précipiter, hors du wagon où il voyageait en famille, son vénérable géniteur, ainsi que projetait de faire le désespéré d'art, abonné à la N. R. F. En fait foi, son journal intime, découvert parmi d'autres papiers. Les Caves du Vatican auraient, par choc en retour, fait un criminel, à ma connaissance[116].

De même, Pierre Lièvre signale un crime fatal qui, à son avis, est né de l'acte gratuit gidien: deux jeunes Américains ont assassiné vers 1925 un de leurs camarades sans autre motif que "pour voir[117]". Blanche et Lièvre semblent toutefois oublier le rôle possible joué par le dadaïsme et le surréalisme.

---

115 François Mauriac, La Vie et la mort d'un poète, dans Oeuvres complètes, tome 4, Paris, Grasset, 1951, p. 403.

116 Jacques-Emile Blanche, dans André Gide, Paris, Le Capitole, 1928, p. 103.

117 Voir Pierre Lièvre, André Gide, dans Esquisses critiques (3e série), Paris, Le Divan, 1929, p. 174.

Pour mieux comprendre à quel point l'influence de Lafcadio a été grande sur la jeunesse de l'époque, il faut lire encore ce dernier témoignage de Nadejda Forch qui, à la réunion du 25 mars 1930 des Cahiers de la Quinzaine, raconta ce qui suit:

> L'influence de Gide, sur ma génération, est énorme. On en a parlé, on en parle, on n'en parlera jamais assez. J'en témoignerai par un exemple:
>
> Un jour, un jeune secrétaire d'un écrivain de droite, un jeune secrétaire qui ne sera jamais écrivain, rencontra le long du boulevard Saint-Michel celle qui l'aimait. (...) Il faisait chaud, très chaud. C'était en plein mois de juillet. Le jeune homme était coiffé d'un chapeau qui le chauffait plus que le soleil. La jeune dame qui était habituée à le voir nu-tête durant tout l'hiver en fut étonnée.
>
> - Comment, répliqua-t-il, vous n'êtes pas au courant. C'est le chapeau mou, chapeau de castor, chapeau Lafcadio ... Tiens, vous m'agacez, je vais vous jeter à la Seine. - Oh rien que pour commettre un crime - un crime sans but[118].

Cette histoire démontre que la mode "Lafcadio" avait même gagné le vêtement; elle rappelle dans une certaine mesure d'autres modes amenées par l'influence de livres célèbres, notamment le port du frac bleu, du gilet jaune et des bottes après la publication de Werther, en 1774, ou encore, dans les bals masqués de certains milieux français des

---

118 Nadejda Forch, dans André Gide, Paris, Cahiers de la Quinzaine (6e cahier de la 20e série, le 5 avril 1930), p. 48-49.

années 1862-1863, la vogue du costume de Salammbô et de la chaînette brisée entre les deux talons. La mode "Lafcadio" a même des analogies avec les nouvelles coiffures et l'habillement singulier qu'adoptent de nos jours les admirateurs des grandes vedettes de la chanson. Or quand semblable phénomène se produit, on sait de quel enthousiasme fiévreux sont capables les jeunes gens qui y participent.

C'est aussi dans les oeuvres littéraires qu'on se mit à inventer des actes gratuits. "Les Caves du Vatican d'André Gide ont inspiré toute une littérature à propos de crimes immotivés, d'"actes gratuits[119]", écrit François Mauriac. Rien n'est plus vrai; sans doute diffèrent-ils beaucoup dans la conception et l'exécution, mais ils proviennent d'une même influence fondamentale, celle de Gide. Sans qu'on ait pour autant une idée précise de sa signification et sans qu'on sache bien quel sens on entend soi-même lui donner, on le met en scène à qui mieux mieux, emporté par la mode du jour. Ils deviennent si nombreux qu'un critique a pu se permettre de porter un jugement aussi général que celui-ci:

---

119 François Mauriac, op. cit., p. 403.

> Lorsqu'on considère ces héros des romans de l'entre deux guerres, on s'aperçoit qu'ils n'ont de conscience que dans l'analyse de soi et non dans l'action. Leur lucidité intérieure est raisonnée mais leurs actes sont gratuits, motivés par rien[120].

Il est même plausible que la conception de l'action chez Gide ait été à l'origine d'une véritable révolution de l'art du roman. Révolution dont le roman moderne semble être la pointe, comme en témoignent les livres d'Alain Robbe-Grillet et de Nathalie Sarraute. L'acte y a cessé d'être envisagé selon la psychologie qui domine les romans balzaciens. Benjamin Crémieux a bien démontré l'apport de Gide à cette innovation. Et point n'est besoin de chercher longtemps la relation qui existe entre l'acte gratuit et la conception de l'action dans les romans de Gide: une courte étude la révélerait facilement. Crémieux écrit donc:

> Dans tel fait, dans tel acte, ce qui nous intéresse, ce sont ses origines, ses harmoniques, ses prolongements, et aussi tout ce qui aurait pu l'empêcher d'être, tous ses contraires, tous les obstacles qu'il a rencontrés, tous les refoulements qu'il a dû pratiquer ou surmonter. Son existence ne lui confère aucune réalité privilégiée, éminente. Son irréversibilité ne nous apparaît plus comme l'élément essentiel, unique. Cet acte est une possibilité qui s'est réalisée; les autres possibilités qui auraient également pu-se-réaliser-si ... ne nous intéressent pas moins;

---

120 Louis Carette, op. cit., p. 86.

> elles peuvent même nous intéresser davantage si l'acte qui a été commis nous paraît trahir celui qui l'a commis, l'exprimer moins que celui qu'il a eu envie de commettre et qu'il n'a pas commis.
>
> En somme, la grande nouveauté psychologique qui vient sans cesse se mettre au travers du romancier, c'est désormais que l'acte n'est plus tout, que la souveraineté de l'acte est décidément déchue au point de vue de l'expression et de la connaissance intime de l'homme. Rien ne nous paraît plus d'un aussi mince intérêt que ces romans où un acte commis par hasard et faisant boule de neige entraîne les héros aux pires déchéances ou aux plus surprenantes réussites. Dès que l'acte est commis, dès qu'il a précipité dans son engrenage le héros, celui-ci nous fait l'effet de s'absenter de l'oeuvre. Nous assistons avec gêne à un enchaînement fatal, automatique de circonstances où n'a plus de part active l'essentiel de l'homme, la part la plus irréductible de lui-même[121].

Il est si vrai, comme l'écrivait André Berge en 1930, que "toute la littérature moderne aspire à cet "acte gratuit" libérateur[122]", que celui qui cherche dans les livres écrits après la première Grande Guerre des exemples d'actes gratuits est d'abord étonné par l'atmosphère de gratuité qui y règne. Car souvent, au lieu de trouver un acte gratuit bien déterminé, il y rencontre plutôt un esprit de gratuité qui s'est communiqué à l'ensemble des actions. Ce qui émerge à la fin, c'est une mentalité nouvelle à l'égard de l'agir humain. La caractéristique essentielle des personnages est qu'ils n'exercent plus sur leurs actions de

---

121 Benjamin Crémieux, André Gide et l'art du roman, dans André Gide, Paris, Le Capitole, 1928, p. 126-127.

122 André Berge, op. cit., p. 139.

contrôle absolu, qu'ils ne veulent, ou plutôt, ne peuvent prévoir avec certitude le comportement qu'ils adopteront dans telles circonstances précises: il s'est produit une fissure entre l'homme et ses actes, ceux-ci acquérant une sorte d'indépendance, d'autonomie. Pour expliquer ce changement, certains facteurs déjà signalés doivent être rappelés: ce sont surtout le rejet d'une conception désuète de la psychologie, le refus des traditions et des valeurs philosophiques, religieuses et morales qui servaient de fondement à la civilisation européenne du dix-neuvième siècle, ainsi que le manque de cohésion et de finalité d'une génération qui devait assister à l'épanouissement du nihilisme, de l'absurde, de l'existentialisme.

Outre cet esprit général, quelques livres présentent des actes qui, cette fois, témoignent d'une influence directe de l'acte gratuit gidien. En premier lieu, il faut signaler l'étrange prière ou leitmotiv qui revient fréquemment dans Le Voyage d'Horace Pirouelle de Philippe Soupault: "Un acte gratuit, s.v.p." ... "un petit acte gratuit, s.v.p.[123]". Au tout début de Confession de minuit, publié en 1920, Georges Duhamel décrit un geste gratuit posé par

---

123 Philippe Soupault, Le Voyage d'Horace Pirouelle, Paris, Sagittaire, 1925, 102 p.

son célèbre personnage Salavin: fasciné par l'oreille gauche de son patron, Monsieur Sureau, il éprouve le besoin ridicule et inexpliqué de toucher cette oreille, malgré l'inconvenance d'un tel geste; voici le passage essentiel de cette tentation que Duhamel raconte assez longuement:

> J'avais d'abord été scandalisé par ce besoin de ma main de toucher l'oreille de M. Sureau. Graduellement, je sentis que mon esprit acquiesçait. Pour mille raisons que j'entrevoyais mal, il me devenait nécessaire de toucher l'oreille de M. Sureau, de me prouver à moi-même que cette oreille n'était pas une chose interdite, inexistante, imaginaire, que ce n'était que de la chair humaine, comme ma propre oreille. Et, tout à coup, j'allongeai délibérément le bras et posai, avec soin, l'index où je voulais, un peu au-dessus du lobule, sur un coin de peau-brique[124].

Monsieur Sureau ne prisa pas l'acte saugrenu: il fit évincer Salavin de son bureau sur-le-champ et le congédia. Dans les quatre autres récits où Duhamel met Salavin en vedette (Le Club des Lyonnais, Deux Hommes, Journal de Salavin, Tel qu'en lui-même), ainsi que dans Les Pasquier, l'acte gratuit affleure souvent encore, quoiqu'il arrive rarement à s'extérioriser tout à fait; il se dilue pour ainsi dire dans le comportement général des principaux héros, qui ont un caractère faible, irrésolu. Leurs actes

---

124 Georges Duhamel, Confession de minuit, Paris, Nelson, 1938, p. 14-15.

ne sont toutefois pas brutaux; ils manifestent plutôt chez eux les tourments psychologiques et le besoin de liberté ou de libération. C'est ainsi que, dans Les Maîtres, Sénac résiste à la tentation d'étouffer un chat qu'il tient dans ses mains et que Laurent Pasquier est pris du désir soudain d'embrasser Catherine Houdoire qui travaille avec lui dans un laboratoire. Dans Vue de la Terre promise, ce même personnage déchire en morceaux le premier billet de mille francs qu'il possède dans sa vie pour se prouver à lui-même son détachement de l'argent.

En 1937, André Thérive publiait dans Coeurs d'occasion un conte très court: Un Homme sérieux. C'est un bref épisode de la vie de M. Hamelot, homme très digne qui est d'ailleurs inspecteur général de l'Instruction publique. Brusquement notre "homme sérieux" se transforme en Lafcadio, s'amusant à presser des boutons de sonettes sur le boulevard Saint-Germain:

> Il vit que ses pas s'arrêtaient, et que sa main montait le long d'une porte. Avec épouvante? non, avec volupté. Son doigt ganté qui ne semblait plus à lui, appuya sur une sonnette, et la porte étrangère d'un seul coup s'entrebâilla.
>
> Il pressa le pas. Il tira sur une espèce d'étrier brillant, mais sans réponse. Il trotta plus loin, et ce fut une espèce de pied-de-biche métallique.

> Son coeur battait et quand il eut attaqué cinq ou six maisons, il s'enfuit dans une petite rue latérale, où il pensa défaillir - les joues en feu, la bouche sèche, un tremblement dans tous les membres, envahi d'une joie merveilleuse à laquelle jamais plus, non jamais plus, il ne pourrait échapper[125].

Dans A. O. Barnabooth[126], Valery Larbaud présente également un acte gratuit typique: le héros, qui est riche et indépendant, en vient à détester la vertu et à rechercher le vice; il entre un jour dans une boutique de souvenirs à Florence et y vole, d'une manière tout à fait gratuite, une clochette sans valeur. Le récit se déroule dans une atmosphère gidienne et nietzschéenne: ennui, oisiveté du bourgeois comblé, mépris de la vertu et de la morale, absence de but et de désir, goût du jeu et du risque,

---

125 André Thérive, Un Homme sérieux, dans Coeurs d'occasion, Paris, Gallimard, 1937, p. 213.

126 On objectera avec raison que ce livre fut publié d'abord en 1908, puis, après une revision profonde, en 1913, donc avant Les Caves du Vatican; on ajoutera même que Valery Larbaud songeait à son personnage depuis 1902. Le problème mériterait une étude plus approfondie. On se souviendra toutefois que l'acte gratuit gidien est né dès 1894 et que, de son côté, Gide songeait aux Caves du Vatican depuis 1893. Sans doute est-il possible que Gide se soit souvenu de Barnabooth quand il créa Lafcadio, mais il est plus probable encore que Larbaud se soit aussi inspiré de Gide et de ses livres; de ses idées mêmes, puisque les auteurs se connaissaient dès 1908 et que, bien avant cette date, Gide avait déjà acquis une certaine réputation dans les lettres françaises. L'histoire de leurs relations et de leurs affinités, même au seul point de vue de la gratuité, serait sans doute intéressante.

expérience du mal, absence de motif, mépris du gain, etc. Même si Barnabooth ne va pas jusqu'au meurtre, la ressemblance de son acte avec ceux de Lafcadio ou de Bernard est frappante.

> Je devrais être content: je me suis surmonté moi-même et j'ai fait le mal. (...) Je devrais être fier. Eh bien, non: cela ne m'a fait nul plaisir. Cette petite cloche - elle est à côté du cahier où j'écris ceci - je n'en avais pas du tout envie. Ce n'est pas non plus qu'elle me gêne. Dire que je n'ai même pas réussi à me procurer un petit remords[127]!

Dans Le Pauvre Chemisier, conte qui figure au tout début des Oeuvres complètes de A. O.Barnabooth, Larbaud présente un autre acte gratuit: le richissime héros y achète inutilement une quantité énorme de vêtements, puis aide bénévolement le chemisier à se tirer d'embarras financier; sutout, d'une manière tout à fait gratuite, il renonce aux avances que la jolie fille du chemisier vient lui faire[128].

On trouve même des traces de l'acte gratuit dans le roman Thérèse Desqueyroux de François Mauriac. "Où est le commencement de nos actes?", demande le romancier.

---

127 Valery Larbaud, A. O. Barnabooth, dans Oeuvres complètes, tome 4, Paris, Gallimard, 1951, p. 238.

128 Ibid., p. 43-44.

"Notre destin, quand nous voulons l'isoler, ressemble à ces plantes qu'il est impossible d'arracher avec toutes leurs racines[129]." L'empoisonnement de Bernard que tente l'héroine Thérèse ressemble en effet à l'une de ces plantes. Il n'est pas difficile de trouver à l'acte qu'elle pose maintes causes plausibles, ne serait-ce que l'état d'ennui et d'angoisse où elle vit; mais tout n'est pas si simple: son geste lui échappe à elle-même, ainsi qu'à tous ceux qui en sont témoins; la psychologie est impuissante à l'expliquer complètement.

Dans Trends and Styles in Twentieth-Century French Literature[130], Helmut Hatzfeld relève encore un assez grand nombre d'actes gratuits chez d'autres auteurs français. Les exemples donnés ne sont pas toujours probants, mais la variété des auteurs mis en cause est intéressante: ce sont surtout Jean Genet, Maurice Sachs, Georges Bernanos, Paul Morand, Georges Duhamel, Colette, Henri de Montherlant, Paul Vialar et Jean Cocteau. Il mentionne en particulier deux cas étonnants: celui de Julien Green qui, comme le

---

129 François Mauriac, Thérèse Desqueyroux, Paris, Grasset, 1927, p. 26-27.

130 Helmut Hatzfeld, Trends and Styles in Twentieth-Century French Literature, Washington, Catholic University Press, 1957, IX-262 p. Voir surtout les pages 104-113, où nous avons puisé d'intéressants détails sur l'influence de l'acte gratuit en littérature.

raconte le Journal en date du 25 octobre 1934[131], sentit l'étrange besoin de tirer par la manche le chef d'orchestre durant la représentation d'un opéra; et ceux d'Edmond Maillecotin, héros de Jules Romains dans La Montée des périls, qui sent parfois le besoin de voler une poignée de noix d'une voiture de quatre saisons ou même une pièce de valeur à l'étalage d'un bijoutier.

On pourrait allonger cette liste, y ajouter encore, par exemple, les noms d'Eugène Ionesco, d'Alain Robbe-Grillet, de Nathalie Sarraute et de Samuel Beckett[132]. Mais ce qu'il fallait établir, c'est l'authenticité de l'attraction exercée sur les écrivains du vingtième siècle

---

131 Julien Green, Journal (1928-1958), Paris, Plon, 1961, p. 181. "Hier à l'Opéra, au premier rang de l'orchestre, alors que j'écoutais une musique dont le moins que je puisse dire est qu'elle me ravissait, une tentation extrêmement déraisonnable m'est venue tout à coup: étendre la main et tirer le chef d'orchestre par la manche, pour rien, pour le plaisir d'interrompre un opéra, pour le plaisir de jeter une salle entière dans la consternation. Ce désir de faire la chose défendue, ce désir d'enfant ..."

132 Ainsi, Samuel Beckett écrivit une pièce, Tous ceux qui tombent (version française de All That Fall), où il laisse soupçonner qu'un vieillard, Monsieur Rooney, assassina une petite fille en la poussant hors d'un train en marche. L'épisode est clairement une réplique du meurtre de Lafcadio. Voir l'article de Justin O'Brien, Samuel Beckett and André Gide: an Hypothesis, dans French Review, vol. XL, no 4, livraison de février 1967, p. 485-486.

par la notion de gratuité mise en vedette par Gide. Sans doute est-il possible de contester une filiation directe entre ces actes et l'acte gratuit gidien; on ne peut nier par contre que bon nombre des causes qui ont contribué à la génération de l'acte gratuit chez Gide ont également exercé leur action chez ces auteurs, avec un résultat souvent semblable.

Ceci est particulièrement vrai lorsqu'on considère la naissance et la carrière du dadaïsme et du surréalisme. Il n'est évidemment pas question de placer l'acte gratuit gidien à l'origine de ces mouvements, mais ils partagent tant de traits et d'affinités qu'il faut bien leur reconnaître des causes communes. Le dadaïsme a d'ailleurs commencé à se manifester au moment où Gide inventait Lafcadio; en effet, Francis Picabia et Marcel Duchamp, qui vivaient en Amérique, en démontrèrent l'esprit et les tendances dès avant la première Grande Guerre. Picabia se joignit pendant la guerre au mouvement Dada fondé à Zurich (Suisse), le 8 février 1916, par Tristan Tzara. Le dadaïsme battait alors son plein, publiant livres, revues et manifestes, si bien que Picabia écrira plus tard: "L'esprit Dada n'a véritablement existé que de 1913 à 1918, époque pendant laquelle il ne cessa d'évoluer,

de se transformer[133]." Presque simultanément, un mouvement analogue s'organisait à Paris et commençait à s'exprimer dans des revues comme Sic, Nord-Sud et Littérature; la figure dominante y était déjà celle d'André Breton. La fusion de toute cette activité se produisit en 1919 avec l'arrivée à Paris de Tristan Tzara, qui y était attendu comme un messie. Rapidement, le nouvel esprit s'imposa à l'attention par ses violences, son énergie, son extravagance. Il conserva une certaine unité de ton et d'esprit jusque vers 1922, au moment où Breton et ses amis commencèrent à s'en détacher pour former bande à part et organiser ce qui allait bientôt devenir le surréalisme.

Négation et Destruction: ce sont là les deux mots qui caractérisent le mieux le dadaïsme. Car ce mouvement n'apporte aucun message positif: il nie éperdument toutes les valeurs transmises par la tradition et cherche à les faire disparaître par tous les moyens dont il dispose. Les attaques solitaires de Gide contre les mêmes valeurs pâlissent en regard des assauts massifs de Dada. Ce dernier n'est pas un mouvement littéraire, mais une attitude devant la vie; il rejette sans exception tout ce que la

---

133 François Picabia cité par André Billy, dans La Littérature française contemporaine, Paris, Colin, 1929, p. 38.

société respecte et protège: Dieu, religion, morale, autorité, amour, bourgeoisie, pensée, logique, bon sens, tradition, liberté, vérité, psychologie, philosophie, oeuvre d'art, littérature, poésie, etc. Dada se nie lui-même; il condamne toute norme, toute explication, tout contrôle; il ne veut rien reconstruire, n'ouvre sur rien. Son scepticisme est acharné et systématique, et sa négation absolue. Après lecture des sept manifestes Dada de Tristan Tzara, il ne reste plus rien en effet que vide complet, absence totale, pur nihilisme. Celui qui résume le mieux à la fin ce que fut Dada est sans aucun doute Tzara lui-même:

> Les débuts de Dada n'étaient pas les débuts d'un art, mais ceux d'un dégoût. Dégoût de la magnificence des philosophes qui depuis 3.000 ans nous ont tout expliqué (à quoi bon?), dégoût de la prétention de ces artistes représentants de dieu sur terre, dégoût de la passion, de la méchanceté réelle, maladive, appliquée là où cela ne vaut pas la peine, dégoût d'une nouvelle forme de tyrannie et de restriction, qui ne fait qu'accentuer l'instinct de domination des hommes au lieu de l'apaiser, dégoût de toutes les catégories cataloguées, des faux prophètes derrière lesquels il faut chercher des intérêts d'argent, d'orgueil ou des maladies, dégoût de ces séparateurs entre le bien et le mal, le beau et le laid, (car pourquoi est-ce plus estimable d'être rouge au lieu de vert, à gauche ou à droite, grand ou petit?) dégoût enfin de la dialectique jésuite qui peut tout expliquer et faire passer dans les cerveaux pauvres des idées obliques et obtuses n'ayant pas de racines ni de base, tout cela au moyen d'artifices aveuglants et d'insinuantes promesses de charlatans. (...)

> Dada est un état d'esprit. C'est pour cela qu'il se transforme suivant les races et les événements. Dada s'applique à tout, et pourtant il n'est rien, il est le point où le oui et le non se rencontrent, non pas solennellement dans les châteaux des philosophies humaines, mais tout simplement au coin des rues comme les chiens et les sauterelles.
>
> Dada est inutile comme tout dans la vie.
>
> Dada n'a aucune prétention comme la vie devrait être[134].

Connaissant l'attitude générale du dadaïsme, il n'est pas difficile de déterminer quelle conception il aura de l'action. Les manifestes contiennent à cet égard nombre de mots d'ordre lapidaires, par exemple ceux qui suivent: "J'écris ce manifeste pour montrer qu'on peut faire les actions opposées ensemble, dans une fraîche respiration; je suis contre l'action; pour la continuelle contradiction, pour l'affirmation aussi, je ne suis ni pour ni contre et je n'explique pas car je hais le bon sens[135]"; "Mesurée à l'échelle Eternité, toute action est vaine[136]; "... nous affirmons la VITALITE de chaque INSTANT L'ANTI-PHILOSOPHIE DES ACROBATIES SPONTANEES[137]";

---

134 Tristan Tzara, Conférence sur Dada, dans Sept Manifestes Dada - Lampisteries, s. l., Pauvert, 1963, p. 142-143.

135 Tristan Tzara, op. cit., p. 20.

136 Ibid., p. 30.

137 Ibid., p. 38.

"A priori, c'est-à-dire les yeux fermés, Dada place avant l'action et au-dessus de tout: le Doute[138]"; "Il n'y a pas de lois, tout acte est permis[139]"; "Les actes de la vie n'ont ni commencement ni fin. Tout se passe d'une manière très idiote. C'est pour cela que tout est pareil[140]". Qu'est-ce donc que le dadaïsme en effet si ce n'est une immense et retentissante crise de l'action, de toute activité humaine? Dada mène jusqu'au bout la révolution amorcée par Baudelaire et continuée par Rimbaud, Lautréamont, Jarry, et bien d'autres. On ne craint pas de montrer publiquement un sentiment éprouvé par nombre d'individus, mais généralement inavoué: les valeurs qu'on continue à vénérer n'existent plus ou du moins n'ont plus de vitalité; toutes les formes d'absolu ne sont que des mensonges creux; d'où la nécessité de tout rejeter en bloc, sans qu'il soit question de rien sauvegarder, et même si l'on ne distingue encore rien qui puisse assurer la relève. Car le dadaïsme, tout entier absorbé par la tâche de détruire, ne songe à rien reconstruire. Il est vraiment le nihilisme sous sa forme achevée.

---

138 Ibid., p. 62.

139 Ibid., p. 109.

140 Ibid., p. 142

L'action n'a donc pour Dada aucun sens ni aucune valeur. Elle est on ne peut plus gratuite, sans qu'il soit besoin d'invoquer cette fois la psychologie: cette forme de gratuité est un pur produit de l'esprit où n'interviennent aucunement les recherches et les découvertes de Pierre Janet sur les mécanismes de l'activité inconsciente. Le débat se situe nettement dans l'abstraction de la philosophie et d'une sorte de métaphysique inversée. En outre, ce n'est pas qu'en esprit que Dada prêche l'acte gratuit: l'histoire du mouvement révèle que ses adeptes étaient capables des pires entorses au bon sens; les spectacles-provocations qu'ils donnèrent à Zurich, puis à Paris surtout, font penser que Lafcadio aurait été fort à l'aise parmi eux. Voici la description d'un spectacle dont le but était tout autre que de faire rire:

> La scène était dans la cave et toutes les lumières éteintes à l'intérieur du magasin; il montait par une trappe des gémissements. Un autre farceur, caché derrière une armoire, injuriait des personnalités présentes ... les dadas, sans cravate et gantés de blanc, passaient et repassaient ... André Breton croquait des allumettes, Ribemont-Dessaignes criait à chaque instant: "Il pleut sur un crâne", Aragon miaulait, Philippe Soupault

> jouait à cache-cache avec Tzara, tandis que Benjamin Péret et Charchoune se serraient la main à chaque instant. Sur le seuil, Jacques Rigaut comptait à voix haute les automobiles et les perles des visiteuses[141]... .

Il faut signaler aussi que ce que les dadaïstes manifestaient sur la scène, ils le répétaient volontiers dans la rue. Qui sait combien d'actes gratuits ont posés les dadaïstes pendant les quelque dix ans où ils brillèrent ... Malgré quelques rares attaques contre Gide - comme celle de Picabia: "Si vous lisez André Gide tout haut pendant dix minutes, vous sentirez mauvais de la bouche[142]." - on comprend que l'écrivain, alors âgé de plus de cinquante ans, ait trouvé grâce à leurs yeux; on publia même, dans le premier numéro de Littérature, sept fragments des Nouvelles Nourritures, encore inédites. C'est que "l'oncle des dadaïstes" (l'expression se répandit) était aussi l'auteur des Caves du Vatican et qu'on admirait fort Lafcadio et son acte gratuit, comme en témoignent les Lettres de Guerre de Jacques Vaché, publiées en 1919: "J'accorde un peu d'amour à LAFCADIO car il ne lit pas et ne produit qu'en expériences amusantes, comme l'assassinat - et cela

---

141 Esparbès, cité par Maurice Nadeau, dans Histoire du surréalisme, Paris, Seuil, 1964, p. 33. Voir également les deuxième et troisième chapitres, p. 23-38.

142 François Picabia, cité par Maurice Nadeau, op. cit., p. 34.

sans lyrisme satanique[143]." On comprend aussi pourquoi Gide, alors sur le point de se tourner vers la psychologie, ait été heureux de voir son Lafcadio et l'acte gratuit en si grande vogue auprès de la nouvelle et terrible génération[144].

A la représentation de Coeur à gaz de Tristan Tzara, en juillet 1923, il y eut une véritable bataille entre les partisans de Dada et les amis d'André Breton: ce fut la séparation définitive et, en quelque sorte, l'acte de naissance du surréalisme, même si une rupture formelle suivit le "Congrès pour l'établissement et les directives de l'esprit moderne", en 1922, et même si dès la livraison de mars 1922 la revue Littérature n'avait plus rien à voir avec le dadaïsme. La fondation officielle du mouvement se fit en 1924 avec la publication du premier numéro de Surréalisme. Excédés par la stérilité et le nihilisme de Dada, Breton et ses amis cherchaient une issue et un moyen d'action positive.

---

143 Jacques Vaché, cité par Maurice Nadeau, op. cit., p. 30.

144 On sait que Gide a transposé dans Les Faux-monnayeurs plusieurs agissements et même des faits vécus, puisés dans le monde du dadaïsme. Voir Antoine Adam, Quelques années dans la vie d'André Gide, dans Revue des Sciences humaines, fascicule 67, livraison de juillet-septembre 1952, p. 247-272.

Issu du dadaïsme mais distinct de lui, le surréalisme en conserve bien des caractères, surtout cet incessant besoin de se révolter contre les valeurs acceptées et de les remettre toutes en question, comme le souligne Sartre[145]. Même si le mouvement eut des tendances sociales et politiques, il s'intéresse surtout à la littérature. Il prétend la renouveler en restreignant le rôle de l'intelligence pure et en faisant appel au subconscient, seul véritable créateur des oeuvres grandes et fortes, croit-il; le rêve ou la "surréalité" devient pour lui une méthode d'investigation esthétique et psychologique, et l'écriture automatique le moyen d'expression idéal. Voici d'ailleurs la définition que donne Breton du surréalisme:

> Surréalisme. n. m. Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée. Dictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale.

---

145 Voir Jean-Paul Sartre, Qu'est-ce que la littérature?, op. cit. Les chapitres 2 (Pour qui écrit-on?, p. 116) et 3 (Situation de l'écrivain en 1947, p. 202), et surtout la Note 6 (p. 317-326) sont particulièrement intéressants à l'égard du surréalisme.

> Encycl. Philos. Le surréalisme repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute-puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée. Il tend à ruiner définitivement tous les autres mécanismes psychiques et à se substituer à eux dans la résolution de la vie[146]...

Des livres comme Les Champs magnétiques, Les Vases communicants et Nadja, ainsi que les Manifestes, témoignent des recherches en ce sens. Or, point n'est besoin de souligner que le fondement du surréalisme et l'orientation originale que Breton donne à ce mouvement coïncident à bien des points de vue avec des préoccupations gidiennes. Avec le surréalisme, l'acte gratuit s'éloigne toutefois de la révolte pure et se rapproche des questions psychologiques et sociales.

Celui que André Rouveyre appela princeps juventis en 1924, et "le contemporain capital" en 1927, demeura donc en faveur auprès des surréalistes. Si bien qu'André Germain voit quelque danger pour Gide à fréquenter ces émules de Lafcadio:

---

146 André Breton, Manifeste du surréalisme (1924), dans Manifestes du surréalisme, s. l., Pauvert, 1962, p. 40.

> A vrai dire, nous sommes un peu inquiets de voir le grand écrivain, à l'âge des honneurs, errer en semblable compagnie. Ne va-t-il pas lui arriver malheur et dans quel état un de ces jours ne nous le rapportera-t-on pas? Ces jeunes gens, par principe, sont capables de tout. Froids et élégants autant que mystificateurs ils s'exercent à n'aimer que l'acte nu de toute cause et le crime sans but utilitaire ni prétexte ennoblissant. Ce sont des Sades perfectionnés et de petits Robespierre sans jargon; ils ont un art si joli de couper la tête au langage et à la pensée. N'est-il pas à craindre qu'une fois ils n'appliquent à leur maître la méthode que celui-ci dans un chemin de fer, enseigna à son Lafcadio et que, par un geste absolument désintéressé, ils ne le précipitent tout à coup d'un soupirail de l'hôtel des Grands Hommes sur le pavé de la Place du Panthéon ou, plus irréparablement, d'un entresol du quai de Bourbon dans le fleuve toujours affamé de sirènes[147]?

Cette inquiétude n'est pas sans fondement, puisque l'histoire du surréalisme ne le cède en rien à celle du dadaïsme pour ce qui est des "actes gratuits". Dans le Deuxième Manifeste du surréalisme, Breton ira même jusqu'à proposer l'acte suivant:

> L'acte surréaliste le plus simple consiste, révolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut dans la foule. Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon[148]...

---

147 André Germain, De Proust à Dada, Paris, Kra, 1924, p. 73.

148 André Breton, Second Manifeste du surréalisme (1930), dans Manifestes du surréalisme, s. l., Pauvert, 1962, p. 155-156.

Cette proposition de Breton n'est d'ailleurs qu'un souvenir: déjà, le 24 juin 1917, à la représentation des Mamelles de Tirésias d'Apollinaire, il avait vu la scène suivante:

> C'est au conservatoire Maubel que je retrouvai Jacques Vaché. Le premier acte venait de finir. Un officier anglais menait grand tapage à l'orchestre: ce ne pouvait être que lui. Le scandale de la représentation l'avait prodigieusement excité. Il était entré dans la salle revolver au poing et il parlait de tirer à balles sur le public[149].

On retrouve donc l'acte gratuit jusque dans la révolte créatrice du surréalisme. Sans doute n'est-ce pas exactement l'acte gratuit gidien qui, par contraste, semble maintenant un geste assez timide; mais la parenté existe, comme en font foi ces paroles de Breton à Gide:

> Il n'est pas un de nous qui ne donnerait tous vos volumes pour vous voir fixer cette petite lueur que vous avez seulement fait apparaître une fois ou deux, j'entends dans les regards de Lafcadio et d'"Un Allemand". Est-il bien nécessaire que vous vous consacriez à autre chose[150]?

---

149 Ibid., p. 25. Jean Anouilh se souviendra de ce geste dans sa pièce Antigone où il écrit: "... on gueule un ordre et on tire dans le tas sur le premier qui s'avance. Dans le tas! Cela n'a pas de nom. C'est comme la vague qui vient de s'abattre sur le pont devant vous; le vent qui vous gifle, et la chose qui tombe dans le groupe n'a pas de nom. C'était peut-être celui qui t'avait donné du feu en souriant la veille." (Antigone, Paris, La Table ronde, 1946, p. 83.)

150 André Breton, Les Pas perdus, Paris, N. R. F., 1924, p. 115.

Certes, on ne saurait affirmer sans réserve que l'acte gratuit ait eu une grande influence sur les actions et la pensée des surréalistes; il semble évident qu'ils ont des sources communes, celles qu'on connaît déjà, mais l'acte gratuit gidien est comme dépassé par le surréalisme, il continue de se développer, d'évoluer; il acquiert une signification philosophique de plus en plus évidente, il se détache de ce qu'à sa naissance il devait à la psychologie et à la personnalité de Gide. Il s'universalise à mesure qu'arrive à maturité tout ce que, depuis longtemps, il contenait en puissance.

Car, pas plus que l'acte gratuit n'était essentiellement gidien, il n'est pas davantage une valeur dadaïste ou surréaliste. Il est bien plutôt une sorte de jauge ou encore le témoin d'un revirement authentique de la pensée dans le monde occidental, ainsi que Massis l'avait entrevu. Il n'est peut-être la caractéristique d'aucune étape particulière de cette révolution; il manifeste l'attitude de l'homme à l'égard de l'action au moment où se désagrègent une à une les valeurs absolues du dix-neuvième siècle, où tentent de s'imposer de nouvelles valeurs (individualisme, socialisme, psychologie, etc.), où se dresse devant l'humanité la menace inquiétante du nihilisme et où, enfin, le problème de la liberté va se

poser plus que jamais d'une façon pressante et tragique. Passant outre à Gide et au surréalisme, l'acte gratuit surgit dans l'absurde et dans l'existentialisme.

Qu'est-ce donc en effet que le meurtre de l'Arabe par Meursault, dans L'Etranger d'Albert Camus[151], sinon précisément l'acte gratuit arraché à son ambiance littéraire, revigoré au contact de la philosophie de l'absurde, puis de nouveau rendu à la littérature? Et quel sens doit-on attacher à l'apostolat obstiné du Docteur Rioux qui, dans La Peste[152], se dépense sans espoir à soulager la misère des pestiférés d'Oran? Enfin, comment expliquer les extravagances verbales et les actions incohérentes de Caligula[153]? A cette floraison plausible et logique sans rappeler encore l'étonnante carrière de l'acte gratuit qui, depuis plus de quarante ans, continue de circuler en littérature et en philosophie. Evidemment, il n'a plus de rapports directs avec la psychologie; on ne songe même plus à lui donner, comme au temps de Gide, une orientation esthétique propre à lui assurer une vraisemblance qui lui

---

151 Albert Camus, L'Etranger, Paris, Gallimard, 1942, p. 86-88.

152 Albert Camus, La Peste, Paris, Gallimard, 1947, 332 p.

153 Albert Camus, Le Malentendu suivi de Caligula, Paris, Gallimard, 1958, p. 97-227.

est refusée dans la réalité. Des causes qui ont participé à la naissance de l'acte gratuit, celles qui appartenaient au domaine philosophique - et qui, alors, pouvaient sembler abstraites, lointaines et même prétentieuses - l'ont finalement emporté. Ou plutôt, elles ont continué à faire sentir leur présence plus longtemps que celles qui relevaient de la psychologie et de l'esthétique et qui, pour être plus actuelles et plus tangibles, n'en étaient pas moins plus éphémères, plus périssables. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir maintenant l'acte gratuit devenir, presque exclusivement, un problème propre aux philosophies existentielles qui, surtout à compter de la deuxième Grande Guerre, devinrent les principales génératrices d'idées dans le monde occidental.

Chez Camus, l'acte sans motif, sans but et spontané devient un signe de l'absurdité fondamentale de l'existence; il est, sous un ciel débarrassé enfin de tous les mythes de l'absolu et rempli maintenant de l'air irrespirable du nihilisme, le geste aveugle et imprévu de l'homme qui, contraint à l'action par la nécessité, est complètement dépassé par la liberté à laquelle il s'est condamné. Celle-ci était peut-être nécessaire, mais il fallait songer aussi à la mettre en valeur par un quelconque engagement. Or comme il rejette l'absolu, Camus

refuse toute solution mitoyenne, provisoire et ne peut dès lors que constater l'absurdité de l'existence humaine dans un univers relatif. La solution idéale qu'il laisse entrevoir, surtout à la fin de L'Homme révolté[154], c'est la lutte et le courage lucide d'un homme engagé dans une bataille qu'il sait devoir perdre; certes, cette option n'est pas sans beauté; le désespoir se trouve transcendé et mis à profit, mais il reste le désespoir.

L'acte gratuit occupe une place plus importante encore dans l'oeuvre de Sartre. Le mot "gratuité" revient d'ailleurs avec une telle fréquence qu'il faut le considérer comme un des leitmotive de certains livres. De plus, la trilogie des Chemins de la liberté contient plus d'une quinzaine de passages où il est clairement question de l'acte gratuit. Certains de ces actes ont une résonance à ce point gidienne qu'on arrive même à douter qu'il ne s'agisse que d'une ressemblance accidentelle, Comment ne pas apercevoir le parallélisme entre le geste de Boris Serguine qui, dans l'Age de raison[155], vole un "Dictionnaire historique et étymologique de la langue verte et

---

154 Albert Camus, L'Homme révolté, Paris, Gallimard, 1951, 382 p.

155 Jean-Paul Sartre, L'Age de raison, Paris, Gallimard, 1945, p. 199-209.

des argots depuis le XIVe siècle jusqu'à l'époque contemporaine" à l'étalage d'un libraire, et celui de George Molinier qui, dans Les Faux-monnayeurs[156], vole dans les mêmes circonstances un guide d'Algérie ... ou bien entre le geste de Philippe qui, pour décider enfin s'il doit partir ou rester, joue à pile ou face, constate que la pièce de monnaie lui ordonne de partir mais finalement ne part pas[157], et le geste de Lafcadio qui, pour décider s'il doit quitter le train, consulte ses dés à jouer, constate qu'ils lui ordonnent de demeurer dans son wagon, mais descend quand même[158] ... Ce sont là des coïncidences, sans aucun doute; mais cela même est révélateur. D'ailleurs, on relève dans l'oeuvre de Sartre bien d'autres actes étonnants: c'est Daniel qui, voulant noyer ses trois chats dans la Seine, s'arrête et pense: "C'est un acte gratuit[159]"; c'est Mathieu qui, dans sa jeunesse, et pour d'obscures raisons, se précipite sur un précieux vase de Chine et le

---

156 Les Faux-monnayeurs, PLE I, p. 998-1001.

157 Jean-Paul Sartre, Le Sursis, Paris, Gallimard, 1945, p. 319.

158 Les Caves du Vatican, PLE I, p. 831.

159 Jean-Paul Sartre, L'Age de raison, op. cit., p. 127.

brise[160]: c'est encore Mathieu qui se souvient avoir été témoin de la scène suivante:

> Un type assez bien mis, au visage tout gris. Le type s'était approché d'une friterie, il avait longuement regardé une tranche de viande froide posée sur une assiette, à l'étalage, puis il avait étendu la main et pris le morceau de viande; il avait l'air de trouver ça tout simple, il avait dû se sentir libre lui aussi. Le patron avait crié, un agent avait emmené le type qui paraissait étonné[161].

C'est Boris qui, sans tirer aucun profit matériel de ses actes, s'amuse à voler "dix-sept brosses à dents, une vingtaine de cendriers, une boussole, un pique-feu et un oeuf à repriser[162]"; c'est Ivich et Mathieu qui, agissant chacun pour soi et sans aucune raison évidente, se blessent la main avec un poignard[163]; c'est Mathieu qui, dans une scène qui est un sommet de l'angoisse existentielle, décide de se tuer, puis de ne pas se tuer:

> Ce suicide obscur ce serait aussi un absolu. Toute une loi, tout un choix, toute une morale. Un acte unique, incomparable qui illuminerait une seconde le pont et la Seine. Il suffirait de se pencher un peu plus et il se serait choisi pour l'éternité. Il se pencha, mais ses mains ne lâchaient pas la pierre, elles supportaient tout le poids de son corps.

---

160 Ibid., p. 72.

161 Ibid., p. 93.

162 Ibid., p. 205.

163 Ibid., p. 284-286.

> Pourquoi pas? il n'avait pas de raison particulière pour se laisser couler, mais il n'avait pas non plus de raison pour s'en empêcher. Et l'acte était là devant lui, sur l'eau noire, il lui dessinait son avenir. Toutes les amarres étaient tranchées, rien au monde ne pouvait le retenir: c'était ça l'horrible, horrible liberté. Tout au fond de lui, il sentait battre son coeur affolé; un seul geste, des mains qui s'ouvrent et j'aurai été Mathieu. (...) A présent c'est vrai, je vais me tuer. Tout à coup, il décida de ne pas le faire. (...) Ce sera pour la prochaine fois[164].

C'est encore Mathieu qui décide brusquement et sans obligation de se joindre à des soldats français qui défendent un village et qui, le lendemain, pendant l'attaque allemande, mourront probablement tous[165]; c'est Brunet qui, comme Gide le fit si souvent, dit ce qu'il ne veut pas dire:

> Tout d'un coup Brunet crie: "Eh!", le type relève les yeux: "Eh?" Brunet n'est pas content: il n'avait pas du tout envie d'appeler ce type[166].

C'est aussi Schneider qui ... mais il faut arrêter cette nomenclature qu'il serait trop facile d'étendre et tenter plutôt d'expliquer la présence de tels actes dans l'oeuvre de Sartre; car on ne peut oublier qu'il a été particulièrement dur pour les écrivains-consommateurs comme Gide et

---

164 Jean-Paul Sartre, Le Sursis, op. cit., p. 420-421.

165 Jean-Paul Sartre, La Mort dans l'âme, Paris, Gallimard, 1949, p. 220-223.

166 Ibid., p. 303.

les surréalistes. Comment expliquer dans ses propres livres des actes si semblables à l'acte gratuit qui, à son avis, n'est autre chose qu'un signe d'extravagance, de destruction et de consommation, la caractéristique d'une classe d'écrivains bourgeois en voie de disparaître? Le problème est gênant.

Ce n'est pas sans raison que de nombreux commentateurs ont vu en Gide un précurseur de l'existentialisme. Kierkegaard, le père de cette philosophie nouvelle, était d'ailleurs connu de Gide dès 1895[167]. Et Gide lui-même n'était pas ignorant de ses propres affinités avec les idées à la mode; le 21 janvier 1946, il écrivait dans son Journal:

> Il arrivera peut-être, plus tard, que tel lecteur attentif ressorte telle phrase de moi, qui passa d'abord inaperçue, et que, devant le raffut que l'on fait aujourd'hui (dont Sartre n'est pas uniquement responsable) à propos de certaines déclarations et manifestations "existentialistes", il s'étonne et proteste: "mais Gide l'avait dit avant lui[168]..."

Lorsqu'on compare certaines pensées gidiennes avec les théories les plus répandues de l'existentialisme, on reste

---

167 Voir la lettre de Marcel Drouin citée par André Gide dans sa préface à La Sagesse de Goethe de Drouin, Paris, Gallimard, 1949, p. 9-46. Voir aussi R. E. Nobécourt, Les Nourritures normandes d'André Gide, Paris Médicis, 1949, p. 103.

168 Journal (le 21 janvier 1946), PLE III, p. 290.

en effet étonné non seulement de leur étroite parenté, mais parfois même de leur parfaite coïncidence. Mieux encore, ces pensées qui ressemblent tant aux axiomes existentialistes, ce sont celles-là mêmes que l'on retrouve à l'origine de l'acte gratuit.

Une comparaison systématique et exhaustive de Gide avec les principaux philosophes existentialistes amènerait certainement le chercheur à accoler l'adjectif "pré-existentialiste" au nom du premier. Car, comme l'explique Everett Knight[169], le rapport entre les oeuvres de Gide et la pensée existentialiste offre un admirable exemple du processus mystérieux selon lequel certaines idées produites par la seule intuition de l'artiste sont mises en lumière et poussées à leur conclusion logique par les générations suivantes. Pour ne donner qu'un bref et schématique aperçu des relations qui existent entre les pensées gidienne et existentialiste, on peut dresser une liste de thèmes qui, dans une mesure variable, font partie de l'une et de l'autre. Ce sont le refus de Dieu, du christianisme et de la morale (existentialisme athée); l'absence d'absolus; l'abolition des catégories du bien et du mal; le rejet général de tous les systèmes fermés et figés; le mépris

---

169 Voir Everett W. Knight, Literature Considered as Philosophy, London, Routledge and Kegan Paul, 1957 p. 102.

des consignes et des conventions; la sensation d'être multiple ou "plusieurs"; le sentiment de l'inutilité, joint à l'incertitude de ce que l'on est; l'angoisse devant tous les "possibles" de l'être; la conscience de l'absurdité fondamentale du monde, de ses nombreuses contradictions; l'irremplaçabilité de l'être; la nécessité d'être soi-même, de s'accepter tel qu'on est; la certitude du progrès et de la dignité de l'homme; la création permanente du moi au moyen d'une disponibilité toujours sauvegardée; l'impossibilité de se saisir et de se comprendre dans le perpétuel devenir; la nécessité de construire son propre avenir et de se construire soi-même; l'importance de l'individualité de l'être; la défense de l'authentique contre l'inauthentique (Gide utilisait les mots: "être" et "paraître".); la possibilité de "néantiser" son En-soi (chez Gide: palinodie, jeu, balancement); la constatation d'une antinomie foncière entre l'engagement et la sincérité; la "condamnation" à la liberté (Michel se plaint de sa liberté sans emploi, dans L'Immoraliste, tout comme on sent peser sur Les Chemins de la liberté l'axiome suivant: "la Liberté, c'est la Terreur[170]."); l'angoisse

---

170 Jean-Paul Sartre, La Mort dans l'âme, op. cit., p. 281.

devant le choix, l'action et l'engagement; l'impuissance du raisonnement dans l'action; l'absence de relation logique entre les actes; la préséance de l'acte sur la pensée; la conception de la liberté comme la nécessité de "sauter" dans l'action; etc... Tous ces caractères font partie de l'univers gidien comme de l'univers existentialiste.

L'acte gratuit est-il un remède à l'absurde existentiel, comme le veut Everett Knight[171], ou bien en est-il plutôt un symptôme, mieux encore, une séquelle? Dans l'oeuvre de Sartre, il n'apparaît pas comme désirable; il est plutôt le geste contingent ou accidentel de celui qui hésite indéfiniment, qui n'a pas encore consenti à assumer sa liberté. Pourtant, le fait même d'assumer sa liberté constitue un plongeon dans l'absurde et postule un acte gratuit. Mais puisque de toute façon, quoi qu'on fasse ou ne fasse pas, la gratuité demeure, Sartre harnache l'acte gratuit, il en fait un geste utile en l'engageant dans les questions politiques et sociales; à la différence de Gide qui, lui, le détourne vers l'esthétique. C'est le sens qu'il faut voir dans le geste du Mathieu de La Mort dans

---

171 Voir Everett Knight, op. cit., p. 120.

l'âme[172], qui s'engage gratuitement dans un combat absurde dont l'issue ne peut être que la défaite; ce geste, qu'il était libre de ne pas poser, arrête enfin le cercle vicieux de toutes ses actions contingentes, donne à sa mort absurde une utilité relative.

Ainsi, l'acte gratuit existentialiste a quitté les domaines de la psychologie et de l'esthétique. L'homme, sevré pour le meilleur ou pour le pire des consolations traditionnelles des absolus, abandonné dans un monde absurde avec, dans les mains, le pesant fardeau de sa propre liberté, cherche à donner un sens à ses gestes sans direction; perdu dans les sables mouvants des valeurs relatives, il décide, du moins chez Sartre et Camus, d'exploiter au profit de l'homme l'absurde liberté d'agir à laquelle il ne peut se soustraire. Mais quelle que soit la solution finale, l'oeuvre de Gide postulait déjà l'acte gratuit proposé par l'existentialisme.

Il semblerait donc que, compte tenu des modifications considérables qu'il a subies au cours de son évolution dans le temps, l'acte gratuit s'est si bien identifié à l'esprit moderne, surtout après la première Grande Guerre, qu'il en est devenu une des caractéristiques

---

172 Jean-Paul Sartre, La Mort dans l'âme, op. cit., p. 281.

les plus notables. L'étude effectuée a permis d'établir avec une précision relative les causes qui ont contribué à la génération de l'acte gratuit; il a toutefois semblé préférable de laisser ouverte l'enquête des causes plausibles, afin qu'on puisse éventuellement y ajouter encore. Par ailleurs, on a pu constater qu'une partie des causes qui ont vraisemblablement amené la naissance de l'acte ont cessé de jouer au cours de l'évolution; ainsi en est-il du tempérament gidien ou du milieu bourgeois où l'auteur vécut. Seules sont demeurées actuelles celles qui avaient une valeur littéraire, historique ou philosophique.

La véritable domination intellectuelle et spirituelle qu'exerça Gide sur son époque éclipsa celle d'autres auteurs, comme Valéry, Mauriac et Claudel; elle est partiellement responsable de la faveur dont jouit l'acte gratuit dans la réalité et en littérature: de nombreux témoignages, tant des adversaires de Gide que de ses admirateurs, attestent non seulement l'actualité controversée de l'auteur, mais aussi la contagion de son acte gratuit dans la vie et dans les livres. Un bref examen du dadaïsme, du surréalisme, de l'absurde et de l'existentialisme révèle enfin que l'acte gratuit n'a presque rien perdu de sa vitalité première et que, rajeuni et relancé, il a

continué de nous intriguer sous de nouveaux étendards et s'est survécu à lui-même.

C'est ainsi que s'achève notre quête initiale. L'acte gratuit, s'il s'en trouve éclairé, s'en trouve abîmé aussi. Car, comme le poème, le mythe expliqué perd de son charme. Pour en savoir davantage nous ne sommes guère plus satisfait ; peut-être aurait-il mieux valu le vivre que le comprendre. Nous ne saurons jamais vraiment quelle délivrance lyrique il incarnait pour le jeune homme de 1920: l'heure en est irrémédiablement passée. Cet objet vieilli rencontré dans le musée de la littérature, on n'arrive que par sympathie à en imaginer l'envoûtement passé. Quel ersatz moderne comblera le vide laissé par le vieux fétiche?

CONCLUSION

Better be imprudent moveables
than prudent fixtures.

John Keats

CONCLUSION

Lorsque le point de vue adopté est d'une fécondité suffisante, c'est toujours tout l'homme et toute l'oeuvre qu'il faut mettre en cause quand on aborde l'étude d'un écrivain. L'un et l'autre sont si intimement liés qu'il est impossible de soulever un problème et de l'examiner isolément; on s'aperçoit bientôt qu'un réseau infini de filaments ténus le rattache à tout un chapelet de questions connexes qu'il est difficile de ne pas faire entrer en ligne de compte et qui, mieux encore, sont le plus souvent essentielles à l'explication et à la compréhension du sujet choisi. Evidemment, cela n'empêche pas qu'on puisse faire porter son effort sur un point précis, mais du même coup on est amené à plonger au coeur même de l'oeuvre, de la personnalité et de l'époque de l'écrivain afin d'épuiser toutes les avenues du sujet.

L'étude de l'acte gratuit vérifie encore une fois cette hypothèse. Au premier abord, le problème pouvait paraître mystérieux et déroutant, mais ne semblait certes pas de nature telle qu'il obligerait à remettre en question toute l'oeuvre gidienne. On pouvait le croire contingent, marginal; cependant, comme le veut l'image classique

de l'iceberg en route vers des mers plus chaudes, la masse et le volume véritables de l'acte gratuit étaient dissimulés profondément dans l'oeuvre: le geste de Lafcadio n'en était que la pointe mensongère qui crevait la surface, faisant croire à une proie facile. La difficulté fut de la saisir.

Aussi, après tant de notations imposées pour ainsi dire par la logique interne du sujet, il importe de dégager quelques observations générales et de les placer dans une perspective plus nette. Il faut souligner d'abord la fissure qui peu à peu s'est établie, à l'égard de l'acte gratuit, entre la pensée de Gide et son oeuvre. Contrairement à l'ordinaire, où la pensée d'un auteur se transpose fidèlement dans une oeuvre qui, elle, enregistre et épouse à chaque instant successif les moindres variations de la pensée, le transfert n'a été que partiel chez Gide: comme lui-même ne semble pas avoir acquis, même au temps des Caves du Vatican, une compréhension et une maîtrise parfaites de la notion d'acte gratuit, il n'a pu qu'en faire la description et la mise en scène; mais ce faisant, il en a ainsi incorporé dans ses livres les données essentielles, qui sont suffisantes pour qu'on puisse, après coup, remonter à la source, reconstituer le problème initial. Toutes ces données se marient d'ailleurs fort bien à la personnalité

de Gide. Mais comme sa pensée a mis trop de temps à s'organiser, à se former, puis à s'exprimer, elle a subi dans l'intervalle des influences qui, le moment venu de s'expliquer, l'ont inclinée vers une solution douteuse, partielle en tout cas.

Cependant, Gide eût-il tenté plus tôt qu'il ne le fit de trouver une réponse à l'acte gratuit, ses efforts auraient sans aucun doute été déjoués par la complexité des éléments en jeu. On peut même supposer que ce fut effectivement ce qui arriva car, friand de savantes introspections, Gide n'a vraisemblablement pas manqué de s'interroger sur l'acte gratuit. Son impuissance compréhensible à rien découvrir expliquerait ainsi le silence ou l'insuffisance du Journal pendant les années où il aurait dû précisément être encombré du sujet.

Mais ce silence et cette opinion tardive peu satisfaisante, il n'y a pas lieu de les regretter; ils ont entraîné un résultat heureux. En effet, aborder Gide par le biais de l'acte gratuit, c'est un peu le prendre au dépourvu; c'est le saisir au repos, sur terrain découvert. Car n'ayant su ou pu intervenir au préalable, orchestrer la rencontre en quelque sorte, il est contraint de se livrer sans préparatif, in naturalibus. Or ceci est un net avantage, car il est relativement rare de rencontrer dans

l'oeuvre un sujet qui n'ait d'abord été saisi, puis disséqué, inventorié par la super-conscience gidienne. En particulier, cela permet de ne pas trop s'engager sur le terrain glissant de la sincérité: libéré des opinions de l'auteur, on est forcé de s'en tenir aux faits et à l'oeuvre.

On peut donc ainsi pénétrer en Gide sans devoir surmonter ou contourner les défenses habituelles. Or c'est précisément ce qui nous invite à considérer l'acte gratuit comme la faille dans la cuirasse, comme le miroir qui peut renvoyer de Gide l'image la moins déformée. On aura remarqué combien les thèmes gidiens les mieux connus étaient axés sur l'acte gratuit. Combien leur mouvement gravitationnel était naturel, s'inscrivant sur une courbe prévue, aurait-on dit, chaque thème accédant au rang de signifiant dans la mesure où il était examiné à travers ce prisme essentiel, ce dénominateur commun, l'acte gratuit, pointe extrême et véritable pôle magnétique. Il n'éclipse pas les autres thèmes, il ne se substitue pas à eux: il les revalorise en les replaçant dans un ensemble logique, laissant à chacun une sorte de phosphorescence qui témoigne de leur consanguinité. Ainsi, protégé par sa complexité contre Gide lui-même, l'acte gratuit prend figure de litote ultime, résumant et poétisant les multiples tendances gidiennes.

Cependant, à trop identifier cet acte à la personne de Gide, on risque d'en restreindre la portée, d'en faire une sorte d'accident local intéressant sans doute, mais trop particulier, sans signification plus large. Certes, nous reconnaissons le rôle joué par l'appareil complexe de la psychologie gidienne; nous ne voulons pas non plus dissimuler tout ce qui, à la source même de l'acte gratuit, présente un caractère maladif, pathologique. Mais il ne s'ensuit pas que, désormais renseigné sur ses origines, rassuré par la mise à nu de sa légende tenace, on se sente des droits de refuser à l'acte gratuit la place qui lui revient, qui est enviable. Il semble acquis en effet qu'il est le symbole précoce de l'esprit moderne, le précurseur d'un mouvement philosophique qui allait marquer toute la première moitié du XXe siècle. Il est le signe quasi tangible du vent nouveau dont le souffle a renversé les valeurs du siècle précédent. Il est une borne et une promesse; il accompagne et corrobore le bergsonisme, annonce la venue prochaine du dadaïsme et du surréalisme et préfigure l'ère philosophique et littéraire actuelle. Il est essentiellement un indicateur, un signifiant, un mot de ralliement vite entendu par tous.

CONCLUSION

L'acte gratuit exprime peut-être le mieux ce qui, en Gide, a plu à sa génération, permettant à celui-ci d'atteindre la renommée qu'on sait. Car on aperçoit sans difficulté le rapport qui existe entre cet acte et ce qui paraît être l'essence même de la personnalité gidienne: le mouvement. Ce mot unique résume le comportement fondamental de Gide, le plaçant du même coup aux antipodes d'autres auteurs, surtout Claudel et, même, Martin du Gard, dont l'attitude empreinte avant tout de conviction et de certitude, évoque le statisme et l'immobilisme. Gide, lui, varie sans cesse, infidèle à tous et à lui-même. Sa nature est de s'échapper, de flotter éternellement entre mille points d'appui tour à tour abandonnés. Il est le Sisyphe du mouvement, mais un Sisyphe enfin heureux de son sort, qu'il contribue d'ailleurs à perpétuer.

Pourtant, il est difficile de parler de sérénité quand il est question de l'auteur de l'acte gratuit. Le mot convient mal, car il désigne une attitude qui semble perdre de sa noblesse, de sa sagesse aussi, qui cadre mal en tout cas avec ce que Gide a pu représenter. Nous lui préférons la sentence admirable de John Keats où

CONCLUSION

Gide se retrouve tout entier: "Better be imprudent moveables than prudent fixtures[1]."

---

1 John Keats, Lettre à Fanny Brawne en date du 5 et 6 août 1819, dans The Letters of John Keats, London, Oxford University Press, 1948, p. 367. (Traduction libre: "Mieux vaut être un téméraire agissant qu'un sage immobile.") Gide lui-même a noté cette phrase dans son Journal, le 30 octobre 1917 (PLE II, p. 635).

APPENDICE

APPENDICE

Les lettres non datées que l'on va lire sont demeurées inédites jusqu'à ce jour. Comme on le sait (voir le chapitre intitulé La Foire aux critiques, aux pages 429-431), le destinataire en était Monsieur André Berge qui, vers 1927, tentait d'organiser au profit des Cahiers du mois un débat sur l'acte gratuit. C'est à la suite d'une première réunion qu'elles furent écrites et expédiées. Les circonstances n'ont cependant pas permis d'en tenir compte au cours du présent travail.

Le contenu de ces lettres confirme plusieurs des conclusions proposées par notre étude, n'en contredisant par ailleurs aucune. Le ton adopté n'a rien de catégorique; souvent, plutôt qu'une opinion ferme, c'est une hypothèse prudente qu'on avance. La pensée se cherche dans ces tâtonnements incertains; chacun semble disposé à retirer toute suggestion mal venue.

Il faut souligner quelques traits positifs, intéressants. On remarque d'abord l'allure abstraite de la discussion; la notion de l'acte gratuit y a acquis une certaine autonomie, puisque le débat se poursuit hors d'un contexte précis, le nom de Gide étant à peine mentionné. De plus, même si c'est pour des raisons différentes, tous

nient au moins implicitement la possibilité de l'acte gratuit dans la réalité; cette conclusion justifiée est amenée par l'aspect uniquement psychologique sous lequel l'acte est envisagé. Plusieurs remarques sont fraîches et ingénieuses, surtout chez Marcel Arland et Bernard Groethuysen. En outre, les correspondants aperçoivent assez nettement la différence entre l'acte gratuit et l'acte libre, ils distinguent plusieurs sortes d'actes gratuits, ils soulignent le rôle du rêve, du plaisir, de l'esthétique. Bref, ils devinent que l'acte est une sorte de supercherie littéraire qu'il n'est possible de concevoir que mentalement.

Mais voici, après quelques commentaires par Monsieur André Berge, le texte même de ces lettres.

DOCTEUR ANDRÉ BERGE
DIRECTEUR DU CENTRE PSYCHOPÉDAGOGIQUE
DE L'ACADÉMIE DE PARIS

SUR RENDEZ-VOUS

NEUILLY, LE 11 mai 1968
110, AVENUE DU ROULE
TÉL. : MAI. 29-91

Cher Monsieur,

J'ai fait recopier à votre intention les documents que vous désiriez consulter sur l'acte gratuit. Il s'agit de textes inédits qui étaient primitivement destinés à paraître dans un numéro des Cahiers du Sud qui n'a jamais vu le jour, car la collection, pour des raisons surtout matérielles, s'est arrêtée à ce moment-là.

Je pense que vous pourrez sans inconvénient en faire état, mais pour la publication intégrale de l'un ou l'autre de ces textes, il conviendrait peut-être d'en demander l'autorisation à l'auteur.

Je précise d'autre part que ces écrits étaient destinés à paraître en 1927 ou 1928.

Je serais heureux de savoir que cet envoi vous est bien parvenu et, si possible, d'avoir connaissance de votre étude, quand vous l'aurez terminée, car le sujet que vous avez choisi m'intéresse fort.

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

André Breton

APPENDICE

LETTRE DE MARCEL ARLAND

Nous avons été l'autre soir dominés par la stupéfaction de nous voir tous d'accord, de M. Maritain à M. Groethuysen, et de M. Martin-Chauffier à moi-même, pour nier la possibilité d'un acte vraiment gratuit. Je ne reviens pas sur ma pensée, mais je voudrais qu'on me permit de poser une question.

Un acte gratuit, avons-nous dit, c'est un acte qui n'aurait ni motif, ni causes. Mais, dites-moi, un acte dont les causes seraient extérieures à l'homme et à la nature, l'appelleriez-vous: acte gratuit? J'entends bien que j'aborde là un sujet qu'entre honnêtes gens on évite même d'effleurer. N'importe, je précise: tiendriez-vous un miracle pour un acte gratuit? Allons plus loin; réveillons la vieille querelle de la grâce. Si nous adoptons le point de vue janséniste, celui de St-Augustin (que M. Maritain ne s'indigne pas), cette grâce que Dieu nous envoie, sans que nous y soyons pour rien, et les actes qu'elle nous impose, voyons, consentez-vous à les appeler gratuits? Il me semble que par rapport à l'homme, ils sont vraiment gratuits, et d'autre part, je ne me reconnais pas le droit d'affirmer que de tels actes sont impossibles, ni même qu'ils sont rares. Je crois donc

qu'une réserve sur ce point s'imposait. La voilà faite, et je me sens l'esprit plus libre pour continuer notre entretien.

En rêvant à cet entretien, je me suis amusé très innocemment à diviser les actes prétendus gratuits en deux classes (je crois d'ailleurs que nous avions déjà esquissé cette division).

D'abord les actes gratuits involontaires ou immotivés, les plus purs. Dans la Confession de Minuit de Duhamel, un employé, debout auprès de son patron, soudain, malgré soi, lui touche l'oreille. Dans une assemblée silencieuse et recueillie, un homme, le meilleur homme du monde peut-être, éclate de rire tout à coup; on l'interroge: il ignore lui-même la cause de son rire, il en est le premier étonné. Un enfant, qui joue avec un ami, le frappe sans motif, etc... On pourrait multiplier ces exemples; je crois qu'on en trouverait de nombreux dans les phénomènes de passion, d'érotisme et particulièrement de sadisme. Evidemment ces actes ont une cause; mais à l'instant où ils se produisent, cette cause est inconsciente. Ils viennent d'une part de nous-mêmes, que nous avions oubliée, ou même que nous ne connaissions pas. Cette catégorie d'actes me paraît présenter un grand intérêt; ils peuvent

apporter des révélations importantes sur un individu; et je ne crois pas qu'un psychologue, un moraliste ou un romancier aient le droit de les négliger.

Prenons maintenant le cas du héros du Prométhée mal enchaîné. Le fils spirituel - trop spirituel - de Prométhée a le ferme désir de commettre un acte gratuit. Il ne sait pas quel sera cet acte! mais il sait qu'il va s'y livrer. Il fait en quelque sorte appel aux forces obscures de son être. C'est un acte gratuit volontaire. Je souhaiterais que la discussion s'engageât autour des causes et de la valeur morale de tels actes; et je suis prêt, non seulement à les défendre, mais à les exalter au besoin.

Si l'on demandait au héros de Prométhée pourquoi il veut commettre un acte gratuit, il répondrait sans doute: "Pour le plaisir". Ce plaisir me semble double. Nous en avons étudié l'autre jour une partie: le plaisir de sortir de soi-même et d'échapper aux lois habituelles (ou du moins de croire qu'on le fait); c'est un plaisir d'orgueil, de défi, de constatation d'une jouissance. Mais il me semble qu'il en est un autre, et non moins violent: celui de se renoncer, de se diminuer, de se perdre. Un mot me vient à l'esprit: celui de masochisme.

APPENDICE

LETTRE DE MARCEL ARLAND

J'ai parfois pensé que certaines âmes trouvaient un tel plaisir dans la religion ou dans la sujétion (je ne veux pas dire qu'elles n'y trouvaient que ce plaisir).

Ce que j'aime dans les actes gratuits volontaires, c'est qu'ils sont une tentation pour sortir de notre égoïsme habituel. Or un acte, une pensée, un homme, ne me paraissent avoir de beauté qu'autant qu'ils s'affranchissent de cet égoïsme. Ils sont un naïf appel à l'au-delà. Et je sais bien que l'au-delà, dans ce cas, n'est sans doute rien d'autre que l'en-dedans et que le hasard. Mais cet appel lui-même n'est-il pas émouvant? Il est le signe d'un vide, d'une insatisfaction, d'un besoin, d'une recherche.

Un acte gratuit, c'est une rupture dans la logique immédiate de notre vie et de nos appétits. Or quelle est l'oeuvre de la morale, sinon précisément la substitution, à cette logique immédiate, d'une logique supérieure, la substitution, à mille tendances souvent opposées, d'une loi profonde et établie selon les véritables besoins de l'homme?

APPENDICE

LETTRE DE MARCEL ARLAND

Vous me dites qu'un acte moral est exécuté en vue de ses conséquences. Mais je ne suis pas sûr que l'acte gratuit dont nous parlons, précisément parce qu'il ne recherche aucun bénéfice, ne soit point parfois plus beau et plus fertile en heureuses conséquences, qu'un acte moral. J'irai jusqu'au bout de ma pensée: l'acte gratuit volontaire, si dangereux qu'il soit et parfois si funeste, ne serait-il pas l'acte moral par excellence?

APPENDICE

LETTRE DE BERNARD GROETHUYSEN

Cher ami,

Je n'ai pas fait cela, (tout en l'ayant fait). Est-ce comme cela que vous voulez voir poser la question de l'acte gratuit? Il y aurait donc contradiction logique. Mais cela prouve-t-il quoi que ce soit en psychologie?

Je l'ai fait et je ne l'ai pas fait. Pour sortir de toutes les difficultés, n'est-il pas possible de dire qu'il y a deux ou plusieurs Moi dans la même personne? Ce serait, il me semble, trop simple. On multiplierait les Moi n'en ayant pas assez d'un seul, et tout serait dit. Ensuite, on aurait recours tantôt à tel Moi, tantôt à tel autre. On pourrait même, pour se faciliter la besogne, donner des noms à ces différents Moi, les appelant Jean, Jacques, Paul, etc... ce qui permettrait évidemment de tout expliquer et de résoudre les problèmes. On ne manquerait toutefois pas de distinguer parmi tous ces habitants d'un monde individuel, un personnage central - appelons-le Jean, qui - sauf preuve du contraire - serait censé être responsable de tout ce qui s'y passe. Quant aux autres, - à Jacques, Paul, etc... on leur attribuerait les actes gratuits.

APPENDICE

LETTRE DE BERNARD GROETHUYSEN

Encore une fois, tout cela me paraît trop simple pour pouvoir être vrai. Je chercherai donc pour répondre à votre question à suivre une méthode autre que celle qui m'a mené à multiplier tout bonnement les Moi, à juxtaposer, pour ainsi dire, plusieurs Moi sur le même plan, pour pouvoir ensuite leur attribuer des actes de différentes espèces. Partant de l'unité du Moi, je me demanderai d'abord si tout ce que je fais, c'est également Moi qui le fais.

Il y a dans la vie de tous les jours une infinité de gestes que nous faisons, de paroles que nous prononçons, sans que nous voulions ou puissions même nous les attribuer vraiment. Vous avez dit une douzaine de fois aujourd'hui: bonjour, bonsoir, très heureux de vous voir, prenez place, etc... Est-ce bien vous qui l'avez dit? J'aimerais mieux que vous me disiez que c'est nous qui l'avons dit, ou encore qu'on l'a dit, pour le distinguer de ce que vous allez tout à l'heure me dire quand vous m'exprimerez vos propres pensées, quand vous me direz ce que vous pensez, Vous.

APPENDICE

LETTRE DE BERNARD GROETHUYSEN

De ce que je fais et je dis, tout ne peut donc m'être attribué au même titre. Si je fais tout ce que je fais, ce n'est pas Moi qui fais tout ce que je fais; parfois - bien souvent - ce que je fais se traduit par un: on fait ceci, ou cela, ou nous faisons ceci ou cela.

Mais répliquerez-vous peut-être, c'est tout de même Moi qui veux que je dise: très heureux de vous revoir etc... Mon Moi enregistre, approuve, commande même ce que le "On" dit et fait. Je m'impose un rôle social; mon Moi serait même navré si je jouais mal ce rôle, si je faisais des gaffes, si j'employais des formules courantes mal à propos (condoléances au lieu de félicitations, etc...) C'est précisément à quoi je voulais en venir. Je joue un rôle. Je me fais agir, je me fais parler; je me fais paraître.

Nous entrons dans le vaste domaine du paraître, où le Moi pour ainsi dire n'agit que par délégation. Comme Dieu autrefois nommait les rois ses représentants sur terre, chacun de nous a son représentant, son petit roi sur sa terre, auquel il donne des ordres, mais qu'il laisse aussi la plupart du temps agir assez librement pourvu qu'il se conforme aux conventions.

APPENDICE

LETTRE DE BERNARD GROETHUYSEN

Il n'y a dans tout cela pas trace d'acte gratuit. Tout au plus pourrait-on parfois en découvrir les apparences. Ainsi il se peut que le Moi tout à coup se mette à vouloir changer de délégué, et qu'il s'en nomme un provisoire. Un homme parfaitement rangé pourra ainsi devenir un libertin, telle femme pleine de retenue, prend des allures de demi-mondaine. Le Moi étant fort rusé feindra d'être surpris et se cachant à lui-même et aux autres qu'il n'a fait en somme que de changer les rôles, il s'imaginera avoir fait un acte gratuit, tandis qu'au fond tout se réduit à un changement de vêtements et de travestissements.

C'est aussi pourquoi il me semble qu'on ne peut vouloir faire un acte gratuit; ou si on le veut, on ne pourra faire qu'un acte, qui bien que différent de ceux que le Moi a l'habitude de voir exécuter par son mandataire pour la vie de tous les jours et les rapports avec ses semblables, n'en est pas moins ordonné par le Moi souverain, qui peut à son gré révoquer ou renouveler sa procuration. Il se peut même parfois que le Moi, en rappelant ce mandataire qui d'habitude, tout en ne tenant aucun droit de lui-même, finit par le tyranniser au nom de conventions

(lui disant: nous, tandis que l'autre dit: Moi), veuille suivre ses propres lois. Mais c'est alors, quand il y a pour ainsi dire action directe, qu'il ne peut précisément être question d'acte gratuit. Ainsi telle personne, qui aura cessé d'être polie et prévenante ne sera plus elle-même et ne fera jamais autant d'actes qui sont parfaitement dans la logique de son être, que lorsqu'elle paraît être la plus extravagante et faire les choses les plus extraordinaires. (Voyez le Misanthrope et Rousseau.)

Il faut donc pour qu'il y ait acte gratuit, que ce ne soit pas Moi qui ait fait l'acte en question, ni directement ni par procuration; il faut que je n'y sois absolument pour rien. Mais, répliquerez-vous peut-être, quelqu'un doit bien l'avoir fait; car il ne s'agit pas, de toute évidence, de mouvements réflexes. Je veux même que cet acte ait quelque chose de précis, qu'il se dessine aussi nettement que les actes qui ne sont pas gratuits. Mais où est donc le sujet de l'acte gratuit? Cela ne peut pas être une sorte de <u>alter ego</u> qui existerait à côté ou indépendamment de celui que la réflexion me fait reconnaître comme étant le mien. Nous avons écarté l'hypothèse. Puis-je donc agir sans que ce soit moi qui agisse, ou quelqu'un d'autre qui me ferait agir?

APPENDICE

LETTRE DE BERNARD GROETHUYSEN

J'ai parlé jusqu'ici de ce que l'on pourrait appeler la sphère supra-personnelle, sans bien entendu faire entrer dans cette conception la moindre idée de valeur. Je ne désigne, par supra-personnel, que ce qui est à la surface ou ce qui se rapproche de la surface. C'est Moi, pour autant que je me connais, ou plutôt que je me reconnais et que les autres me reconnaissent, le Monsieur qui vous parle et auquel les autres adressent la parole, mon délégué pour le monde ici-bas.

Je voudrais à présent quitter la surface et descendre dans ce qu'on peut appeler la sphère infra-personnelle. Ici rien n'est plus visible et n'apparaît au dehors. Je n'ai que faire d'un délégué qui ferait l'intermédiaire entre moi et les autres. Je ne suis d'ailleurs plus le maître dans ce monde. Tout se passe sans moi. Les idées viennent et s'en vont. Je n'ose plus dire: je pense. Il faut s'exprimer autrement: il pense, si vous voulez (comme pour la sphère supra-personnelle j'étais tenté de dire: on pense). Ce sont les jugements impersonnels qui expriment le mieux mon idée. Car tout est impersonnel dans cette région; tout se fait sans que je le fasse.

APPENDICE

LETTRE DE BERNARD GROETHUYSEN

N'est-ce pas dans la sphère infra-personnelle que nous pourrons trouver ce que nous cherchons: l'acte gratuit? Non, ce n'est pas cela. Ou du moins, nous ne sommes pas encore au but. En effet, si tout dans cette sphère est gratuit, par contre il n'y a pas d'acte. Pour retrouver l'acte, il faut remonter à la surface, nous mettre en communication avec l'être visible et reconnaissable, qui agit au dehors, et maintient les relations avec le monde extérieur.

Voilà donc les données du problème, telles que je les conçois: il y a gratuité dans le monde infra-personnel, tandis que tout ce qui est acte, ne se retrouve que dans la région du supra-personnel. Peut-on unir les deux de manière à ce qu'il y ait acte gratuit? Bien entendu, comme il ressort de ce que nous avons dit auparavant, l'union devra se faire sans l'intermédiaire du Moi, ou autrement dit: il faudrait que ce qui est à la surface et ce qui ne se trouve que dans les profondeurs, pût communiquer directement, sans intermédiaire aucun. Ce serait évidemment là un phénomène fort curieux, car voici ce qui se passe ordinairement: parmi tout ce qui se joue dans la sphère infra-personnelle, le Moi s'assimile certaines perceptions, visions

ou idées (le terme ici importe peu), et les fait siennes. Ainsi un: il pense, deviendra un: je pense. Ce n'est plus une pensée qui m'est venue, qui m'est passée par la tête, etc... mais ce sera une pensée que j'ai pensée, c'est une pensée qui est à moi, qui est ma pensée. Il faut que le Moi puise ainsi dans ce fond infra-personnel, il le doit toujours, s'il ne veut pas s'appauvrir.

Les pensées dont le Moi a pris possession, l'ayant modifié à son tour, il se peut fort bien qu'il change d'attitude, de sorte que les autres s'en étonnent et disent: cet homme a changé, il est devenu autre; c'est dire que le caractère de ses actes s'est modifié. Voilà ce qui est, pour ainsi dire la marche régulière. Pour que l'infra-personnel puisse se traduire en actes, il faut que le Moi, l'ayant enregistré, ait donné des ordres en conséquence. Dans l'acte gratuit, par contre, il n'y a pas procuration de la part du Moi, mais l'individu agit sous l'impulsion directe de quelque chose qui s'est bien passé en moi, mais qui n'est pas devenu: Moi.

Pour rendre mon idée plus claire, je voudrais ici introduire un concept dont j'ai évité de faire usage jusqu'à présent, le concept du rêve. En un certain sens,

on peut dire que tout ce qui se passe dans la région de l'infra-personnel est rêve. Ce serait alors la fonction du Moi de nous réveiller, tout en continuant sous d'autres formes (Je pense, je veux, etc...) nos rêves, évidemment pas tous et tels qu'ils ont été rêvés, mais après avoir fait un choix et leur avoir fait subir une sorte de clearing.

Ainsi le Moi traduit les rêves en réalités, et ensuite, selon ce que nous avons indiqué plus haut, des réalités naîtraient les actes. L'acte gratuit par contre serait une transposition directe d'un rêve en action, sans qu'il y ait ce réveil préalable, qui se produit toutes les fois que le Moi s'empare d'un rêve. Cela n'empêche pas que l'action soit faite en état de veille. Ce serait précisément cette transition brusque d'un état à l'autre, sans passer par le Moi qui "réveille", qui serait caractéristique pour l'acte gratuit. C'est aussi pourquoi, je n'agis pas en faisant tel acte gratuit dans un rêve, mais je suis éveillé, tout en agissant en vertu d'un rêve. Ou autrement dit, l'homme d'action ne reçoit pas son mandat du Moi souverain, mais du rêveur, qui maintenant communiquent directement entre eux, laissant de côté le Moi qui d'ordinaire a bien soin de les tenir à distance l'un de l'autre, de manière à

ce qu'ils ne puissent jamais se rejoindre.

Enfin si vous voulez ici vous servir des termes conscient et inconscient, je dirai que l'acte gratuit est une pensée inconsciente devenue acte conscient, sans avoir passé par la conscience (du Moi).

Je cherche donc, dans ma définition de l'acte gratuit, à ne retenir que ce qui est supra-personnel et infra-personnel. Toutefois, j'en conviens, il ne serait pas juste de dire simplement qu'à l'acte gratuit manque le Moi. Seulement ce n'est pas là le point de départ, c'est plutôt le résultat. L'acte gratuit, si j'ose m'exprimer ainsi, recherche son Moi. C'est en quelque sorte l'ordre renversé. L'acte recherche le Moi et recherche son équivalent personnel. Quand alors ce Moi se forme, il entre en conflit avec le Moi légitime, qui n'en veut rien savoir et désavoue tout, disant: je ne suis pas celui qui a fait cela.

Croyez, cher Ami, à l'expression de ma sympathie toute particulière.

APPENDICE

LETTRE DE JACQUES DE LACRETELLE

Je suis sûr, mon cher ami, que j'ai bien fait de laisser un peu de temps entre votre lettre et ma réponse, car j'ai failli vous écrire simplement: "il n'y a pas d'acte gratuit". Du coup, je me mettais hors du débat.

Mais, à la réflexion, je crois que je faisais une confusion entre l'acte gratuit et l'acte libre. Il y a toujours une délibération et un choix qui précèdent nos actes. Seulement, nous manquons de verres grossissants pour discerner ce raisonnement larvé. L'acte gratuit c'est autre chose. C'est un acte qui peut être délibéré, qui ne saurait s'expliquer en rien par notre histoire passée ou même future; il ne se relie à aucune partie claire ou obscure de notre conscience; il est strictement autonome.

J'étais prêt à nier son existence, lorsque je me suis demansé si un tel acte ne pourrait exister comme un moi infime, soudain détaché de nous et formé avec une rapidité foudroyante, un moi qui aurait son mouvement et sa révolution propres, bref que l'on pourrait comparer à un astéroïde.

C'est surtout, l'avouerai-je?, l'image qui me plaît: cet acte astéroïde, tombé on ne sait d'où, qui sent le souffre, et que les gens, ébahis, considèrent avec méfiance. Pourtant il me semble que, si l'on admet le

dédoublement de la personnalité, cette hypothèse d'un dédoublement complet et révolu dans un seul de nos actes n'est pas absurde. Une fois la manifestation produite, l'acte ne se rattache à rien d'explicable. Il n'avait pas d'origine, on ne voit pas sa fin: il est dans l'espace.

Vous pensez bien que je ne demande qu'à être éclairé et contredit. Et si quelqu'un me démontre qu'un "moi infime, soudain détaché de nous et formé avec une rapidité foudroyante" est un non-sens psychologique, je ne lui en voudrai nullement.

Vous désirez moins, n'est-ce pas? établir une théorie et un dogme qu'agiter des idées bonnes ou simplement ingénieuses.

Toutefois, je serais d'avis de ne pas faire traîner le débat sur ces points préliminaires. N'est-il pas vrai que ce qui nous intéresse avant tout, c'est l'acte gratuit dans la vie de l'artiste et dans l'oeuvre littéraire? Ces actes, répétés, servent-ils un artiste, ou ne constituent-ils pas à la longue un émiettement de la personnalité? Dans une oeuvre littéraire, obéir au déterminisme psychologique, n'est-ce pas suivre la vérité moyenne de l'humanité, et l'étude d'un caractère faite suivant une conception

déterministe, nécessitant beaucoup d'attention et des recherches profondes, n'est-elle pas plus instructive? Voilà, je crois, sur quoi nous pouvons nous échauffer utilement. Pour ma part, j'ai là-dessus des vues fort tranchées, et il faudra être bien vigoureux pour m'en faire démordre.

Très cordialement.

APPENDICE

LETTRE DE JACQUES MARITAIN

Je connais des actes gratuits, la création du monde par exemple, ou le don que les trois Personnes divines font d'elles-mêmes à l'âme qu'elles veulent béatifier. Générosité pure, prédilection qui est à soi-même sa raison. La grâce est gratuite. L'acte gratuit, en ce sens-là, est le privilège de l'Acte pur.

Entendu à la manière de Lafcadio, je n'y peux voir qu'une décevante absurdité. A l'origine, désir de liberté, d'évasion. Mais quel chemin prendre? 1) On voudra d'abord délivrer sa spontanéité de toute régulation "extrinsèque" (Luther: l'Evangile contre la Loi; Rousseau: n'obéir qu'à soi-même; Kant: l'autonomie de la volonté), 2) puis de la forme même que la raison lui imprime (premier aspect, disons Lafcadien, de l'acte gratuit: acte <u>sans motif</u>, acte "pour rien", c'est bien, je crois, une définition qu'on trouverait chez M. Gide), 3) puis de la cohérence même où la tient l'unité de la vie psychologique, car on découvre que ce soi-même auquel seul on voulait obéir n'est pur qu'à la condition de se dissoudre (second aspect, disons Freudien, de l'acte gratuit: acte isolé, coupé de toute continuité psychologique, acte "de rien").

APPENDICE

LETTRE DE JACQUES MARITAIN

Tout cela cependant reste vain; car le rêve même et les dédoublements de personnalité ne détruisent qu'imparfaitement et en apparence la continuité psychique, la dispersion pure est une asymptote qu'on n'atteindra jamais. Si d'autre part, je pose tel acte "gratuit" sans l'avoir voulu, je cède à un mécanisme, rien de moins libre. Et si je pose cet acte "gratuit" parce que je veux faire un acte gratuit, me témoigner à moi-même que je peux agir sans raison, cela même est une raison, je cède à un motif, contradiction qui n'exclut pas, mais aggrave mon cas.

C'est que peut-être on a pris un mauvais chemin; on s'est aiguillé vers le bas, vers la potentialité pure, c'est vers l'Acte pur qu'il aurait fallu s'orienter. On cherche au-dessous de la raison, il aurait fallu chercher au-dessus. La vie selon la raison, manifestant l'unité spirituelle de la personne maîtresse d'elle-même, nous délivre de la servitude à l'égard de ce qui est inférieur à nous, nous sauve du déterminisme de l'universelle interaction des corps. Elle nous laisse en servitude à l'égard des lois de notre être, que constate la raison, et que nous recevons d'ailleurs, ne nous étant pas faits nous-mêmes. De cette servitude encore voulons-nous nous affranchir? Il faut monter dans l'amour, perdre notre personnalité dans celle de Dieu.

APPENDICE

LETTRE DE JACQUES MARITAIN

Devenus quelque chose de Dieu, sa volonté sera notre pente, nous serons comme lui indépendants de tout le créé, et de nous-mêmes; alors seulement nous sortirons de nous pour n'y plus rentrer. Là où est l'Esprit, est la liberté! Si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes plus sous la loi. L'Esprit souffle où il veut, et tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Qu'on débatte tant qu'on voudra, c'est mille fois plus certain que le théorème de Pythagore: nous ne pouvons être vraiment libres que par et dans le Saint-Esprit.

APPENDICE

LETTRE DE LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

Mon cher Ami,

Ne vous plaignez pas de mon retard. Il m'a permis de réfléchir et de changer d'opinion sur l'acte gratuit. Je vous apporte des faits sur lesquels il est facile d'amorcer de nouveau une conversation qui n'avait eu jusqu'ici d'autre tort que de rouler sur le vide. On pourra discuter si mon exemple est significatif et, d'après lui, sur les caractères de l'acte gratuit, c'est-à-dire sur le degré de gratuité des actes prétendus tels. Mais il me semble au moins que, si le mot "gratuit" ne peut qualifier exactement aucun acte, il en existe toute une catégorie qui ont besoin d'être déterminés et nommés en dehors de la logique courante du caractère et auxquels ce terme "gratuit" peut s'appliquer d'une manière approximative et relative, assez satisfaisante.

Voici donc une forme d'acte gratuit (il y en a peut-être d'autres). Il est plus pratique de l'exposer, de l'examiner et d'en dégager les caractères que de tenter une définition préalable d'un acte dont la réalité ni la possibilité ne sont même assurées.

L'auteur d'une supercherie, qui ne vise ni à provoquer l'étonnement, l'admiration ou le scandale, si elle est

un jour découverte, ni à en tirer profit, ni à la faire servir au bien ni au mal, ni à atteindre par ce détour une renommée qui le fuit, qui ne souhaite d'ailleurs pas que sa supercherie soit dénoncée - et préférerait peut-être au fond qu'elle ne le fût pas - sans cependant qu'il la dissimule par crainte, ou par honte, ou par ruse, ou par intérêt; ce trompeur-type, qui trompe pour le plaisir, sans chercher à tromper, sans penser aux autres, simplement pour se créer un alibi, dans l'espoir de se duper lui-même: voilà, me semble-t-il, le véritable auteur d'un acte gratuit. Acte gratuit qui encore ne serait tel que par rapport à autrui - ou plus exactement par indifférence à autrui - mais intéressant au suprême degré l'auteur considéré comme sa propre dupe.

Mais un homme capable d'agir ainsi existe-t-il? N'est-ce pas une pure création littéraire, ou un fantaisiste agissant en quelque sorte suivant un mode littéraire, c'est-à-dire avec l'intention bien déterminée d'accomplir, comme dans les livres, un acte gratuit qui dès lors ne serait plus tel - c'est-à-dire naturel et innocent - mais entièrement artificiel et voulu? Il me semble, en effet, que la conception que se forment Gide, Soupault, etc... de l'acte gratuit, est essentiellement fausse: en voulant le faire pousser

spontanément hors du cadre logique des causes et des effets, ils l'enferment dans un autre cercle également rigoureux, mais déraisonnable d'une logique d'un autre ordre, également soumise à la loi de la causalité, mais fondé sur l'absurde. Leur acte prétendu gratuit est déterminé par une cause très précise (l'intention de l'imprévu et de l'arbitraire, qui suppose un choix préalable, une élimination calculée du prévu et du conditionné) et, au-delà de cette cause, par le caractère de l'auteur et sa formation intellectuelle et morale. Et si ses effets sont à la fois imprévus et indifférents à qui l'accomplit (ce qui ne le distingue pas de la plupart des actes) ils ne sont pas pour cela supprimés. Je dis que cette conception est fausse, parce que, ayant d'une part impossibilité absolue et fondamentale d'isoler l'instant et de faire fleurir un acte spontanément, né de lui-même hors de toute cause et sans un effet ; n'y ayant, d'autre part, dans un acte qui n'est isolé de ses causes et de ses effets que par le désir de ne point les connaître, rien de caractéristique, il apparaît de toute évidence qu'il faut chercher ailleurs les éléments de ce qu'on appellera, pour la simple commodité du langage, l'acte gratuit.

APPENDICE

LETTRE DE LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

Ces éléments, je les ai résumés plus haut. La différence essentielle avec les actes prétendus gratuits réside dans l'esprit de l'agent: au lieu de viser à n'être mû par aucun intérêt et d'agir artificiellement, il agit naturellement, sans que se pose pour lui la question d'intérêt. Ce n'est pas l'instant qu'il isole par artifice, c'est la réalité tout entière dont il se détache sans même s'en apercevoir. Reste cette interrogation que j'ai laissée suspendue: un tel homme existe-t-il?

Non pas un homme, mais toute une race: les Celtes. On a souvent remarqué leur goût pour le mensonge, les fables (Chateaubriand, par exemple) (les Irlandais), la supercherie (Ossian-Macpherson) mais on n'a pas compris. Il ne s'agit pas pour eux (pour nous, devrais-je dire, car j'en suis un) de tromper, mais de s'évader, de remplacer la réalité qui les presse et les opprime (car ils sont faibles et sans défense contre les contraintes du réel) par une réalité imaginaire qui leur paraît plus vraie que l'autre, car ils vivent surtout par l'imagination et s'attachent à ce qui les séduit (fût-ce le malheur, dont ils ont un goût si vif qu'ils inventent des raisons d'éprouver des douleurs réelles). A leur existence courante, il s'en superpose une autre, bien plus vivante et

pathétique, mais tout intérieure, et dont les sources sont dans le rêve: une vie toute gratuite, qui cependant se traduit en sentiments et en actes. Prenons-en un bel exemple: l'auteur longtemps anonyme des Mémoires de la Marquise de Créqui.

Ce n'est pas un dédoublement de la personnalité, c'est le besoin de déverser dans une autre forme humaine le surplus d'une personnalité que sa propre forme ne suffit pas à contenir, ou que déçoit cette enveloppe; besoin, non pas d'être un autre, mais de doter de tout ce dont on n'a pas l'usage un soi-même de luxe, plus réel parce qu'il a plus de liberté intérieure et de moyens d'expression; de vivre en imagination dans un autre monde, dans une autre peau que ceux dont le destin vous a fait le maigre cadeau. Illusion, mais créatrice: si à son tour cette création fait illusion à autrui, simple divertissement, ce n'est pas là ce qu'on cherchait. Encore une fois, il ne s'agit que de se duper soi-même (ou peut-être ne se duper pas, être lucide, et faire de cette évasion, une doctrine de vie, mais c'est beaucoup plus difficile).

Emission constante d'actes gratuits, mais on voit assez qu'ils ne le sont que d'une certaine façon, et dans ce sens que nul intérêt pratique n'en détermine la

production. Ni cet être, ni cette vie imaginaire ne sont indépendants de l'être, de la vie réels (il ne s'agit que d'une substitution d'apparences).

C'est la mémoire de celui qui fournit tous les éléments de la fiction et, en définitive, c'est lui qui subit et transforme en réalités tous ces mouvements fabuleux. L'être devenu essentiellement intéressé, agissant, il agit. Sans parler des répercussions sur autrui.

Je m'arrête, en laissant à compléter ces notes par des échanges que je souhaite.

APPENDICE

LETTRE DE PHILIPPE SOUPAULT

Je suis Français, né de bourgeois, c'est-à-dire que j'appartiens à une race, si j'ose m'exprimer ainsi, qui a pour la tradition un culte et une dévotion prodigieux. Un exemple entre mille: la religion catholique ou protestante n'est pour elle qu'un aspect et pas le plus important de cette tradition.

J'ai donc reçu en héritage et bien malgré moi ce que je ne crains pas de qualifier une tare: le goût de ce qui m'a été enseigné à coups de baguette et avec la peur des fantômes, de la honte, du "qu'en dira-t-on" et du "pas comme il faut".

Je me suis révolté, mais rien n'a pu prévaloir contre ce vice original. Qu'on excuse ces considérations personnelles. Depuis combien de siècles n'a-t-on pas appris à mes ascendants à vivre logiquement et à penser d'une façon rigoureusement et sévèrement logique? A quoi bon des calculs? Cette éducation ancestrale si rude, si forte a donné à mon cerveau un pli, une forme qui est devenue naturelle. Je suis né avec un esprit logique. Il faut donc que j'agisse à cause de motifs et si je n'en ai aucun, je ne m'en aperçois même pas. Dès que j'agis ou que je pense à une action que j'ai commise, j'imagine sans m'en apercevoir et instantanément des raisons, tellement de raisons que

parfois je doute de toutes ces raisons, qui se détruisent mutuellement.

C'est donc par l'absurde que j'arriverais à me débarrasser de ce lien puissant et logique.

Lorsque j'y réfléchis (quelque chose se dresse en moi, irrésistible comme le besoin de respirer), il me faut tourner autour, risquer à droite ou à gauche une attaque. Briser l'élan de mon raisonnement serait me briser moi-même.

Mes pensées serpentines, que je saisis pour ainsi dire, par distraction, se présentent à mon esprit sous la forme de paradoxes. Parfois, aussi, je déclare que ce ne sont que des à-peu-près, que je ne fais que frôler la question, que je ne suis pas en face du problème.

Je tâtonne!

Voici mes tâtonnements qui sont cependant des pas, lorsque je considère qu'actuellement il ne me paraît plus possible de penser si je ne me sais pas une liberté absolue, pure.

X X X X

APPENDICE

LETTRE DE PHILIPPE SOUPAULT

Un joueur devant une roulette. Un tapis qui se hérisse de numéros. Je choisis un joueur. Il n'est pas superstitieux, il ne croit pas aux "martingales". Il vient là pour jouer. Il regarde les numéros. Il hésite et il jette une pièce sur un numéro. (On dirait tout naturellement, il jette au hasard...)

X X X X

Nous rêvons. Ce qui nous étonne surtout dans nos rêves, c'est l'extraordinaire liberté qui préside à nos actes. "Nous agissons sans raison, sans motifs[1]" et nous n'en sommes nullement étonnés. Rien ne nous empêche d'agir comme en rêve. Seule la loi sociale, la logique nous l'interdit.

La loi sociale est forte.

X X X X

Je connais des hommes et surtout des femmes qui agissent absolument gratuitement. Ce sont ceux que l'on nomme des déments précoces. Dès qu'on les isole, ils vivent

---

1 L'ouvrage de Maury.

fort bien. La contrainte seule les fait souffrir. Les infirmiers qui les "soignent" disent: ce sont des "fantaisistes". Je ne parle ni des paralytiques généraux, ni des maniaques.

X X X X

Ceux qui croient en Dieu (je ne parle pas de ceux qui se prétendent catholiques, protestants ou juifs) ceux qui croient en Dieu accepteraient fort bien une liberté absolue, même celle de ne plus croire en Dieu. Ceci nous entraînerait trop loin. Mais songez au mot de Pascal: "Je ne te chercherais pas, mon Dieu, si je ne t'avais déjà trouvé". Il cite de mémoire. Songez aussi à cette phrase de Sainte Thérèse d'Avila: "Je t'adorerais, même si tu n'existais pas".

Il me paraît impossible de penser si je ne sais pas que ma liberté est garantie. (Ma liberté d'action, bien entendu.) Cependant, le mécanisme de mon esprit ne me permet peut-être pas de concevoir immédiatement un acte gratuit. Il me permet, géométriquement parlant, de le prendre comme donné. Je suppose que la plupart de mes actes sont gratuits, mais que ma conscience ne les reçoit pas,

puisqu'elle n'est pas capable de les recevoir. J'imagine[2] cependant qu'il existe dans une région plus profonde un domaine où ces actes sont en quelque sorte catalogués. Ce n'est ni le conscient, ni l'inconscient, ni le subconscient.

A priori, mon esprit peut construire un acte gratuit; dès que je veux le contrôler expérimentalement, mon esprit est frappé d'une sorte de paralysie.

---

2 Il est curieux d'ailleurs de comparer l'attitude des métaphysiciens qui, dès qu'il s'agit du déterminisme et de l'indéterminisme, prennent une position de croyant ou d'athée, comme l'on préférera.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

Le Mythe de l'acte gratuit, thèse de doctorat en littérature française, se propose d'étudier la notion de l'acte gratuit dans l'oeuvre d'André Gide. Plus précisément, il s'agit d'identifier l'acte en question, d'en découvrir les causes, puis d'en donner une explication satisfaisante.

Le travail se divise en quatre grandes parties qui contiennent chacune trois chapitres, à l'exception de la première qui n'en a que deux. Cette première partie est consacrée à l'époque dans laquelle Gide vécut, plus particulièrement la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Des témoignages probants permettent d'abord de déterminer l'atmosphère spéciale qui régnait alors; suit une étude des principaux courants de pensée en philosophie, en religion et en littérature. L'objet véritable de ces pages est de mettre à jour certains traits d'époque qui ont pu influer sur Gide et contribuer à faire germer dans son esprit l'idée de l'acte gratuit.

La deuxième partie s'intéresse surtout à la personne de Gide et à son oeuvre. On peut y lire d'abord une étude sur l'enfance et l'adolescence de l'auteur, en particulier sur son caractère, son tempérament, son physique,

son éducation et son rang social. Le chapitre suivant cherche à déterminer l'influence sur Gide de quelques grands maîtres; ce sont surtout Goethe, Nietzsche, Schopenhauer, Dostoïevsky et Wilde. Il faut ajouter le nom de quelques auteurs français, puis deux importants foyers d'idées: le déterminisme et le symbolisme. Un dernier chapitre étudie en trois cycles distincts les thèmes principaux des oeuvres de Gide écrites avant 1900.

C'est dans la troisième partie que se trouve abordé directement l'acte gratuit. Vient d'abord une analyse de l'esprit de gratuité qui planait sur l'oeuvre de Gide dès avant l'apparition définitive de l'acte dans Paludes, en 1894. Un relevé systématique recense ensuite tous les actes gratuits présentés dans l'oeuvre, puis ceux que Gide lui-même a posés durant sa vie et dont témoigne surtout le Journal, et enfin ceux qu'il a collectionnés de diverses sources et publiés plus tard en volume. Le troisième chapitre étudie plus à fond trois thèmes essentiels: l'engagement ou la responsabilité, les rapports de l'esthétique et de la morale, et la sincérité.

Le premier chapitre de la quatrième partie fait état des opinions avancées par la critique jusqu'à ce jour; elles sont nombreuses et souvent partiales, incomplètes. Afin d'en obtenir une vue d'ensemble, elles sont classées

dans plusieurs catégories générales. L'avis de Gide lui-même n'est pas oublié: les six commentaires directs qu'il fit sur l'acte gratuit sont présentés successivement, puis analysés et interprétés. Les opinions de Gide et de la critique ne permettent pas à elles seules d'en arriver à une solution définitive, mais elles s'ajoutent aux découvertes de notre enquête et participent à la conclusion que nous avons cru devoir proposer. Le dernier chapitre fait voir l'influence de Gide et de l'acte gratuit dans les milieux littéraires et philosophiques.

Afin de donner un aperçu succinct des causes et des caractères de l'acte gratuit mis à jour dans les neuf premiers chapitres de notre travail, on peut recourir à une série d'affirmations qui, si elles manquent de nuances, font cependant entrevoir toute l'étendue du problème.

- La disparition des absolus ouvrit la voie au nihilisme et enleva sens et direction à la vie et aux actes humains: l'acte gratuit provient de l'absence d'un idéal absolu propre à canaliser l'énergie des individus, à diriger leur activité.
- L'acte gratuit survient au moment où les écrivains, libérés par l'histoire de la tâche de combattre et de réformer la société, ne

poursuivent plus aucun but, prétendent oeuvrer dans l'absolu, faire des chefs-d'oeuvre pour l'élite ou la postérité; l'acte gratuit est l'acte de consommation pure par lequel l'écrivain gaspille l'héritage du passé.

- L'acte gratuit est issu du besoin d'échapper au positivisme et au déterminisme dont l'engrenage rend l'action scientifiquement prévisible, inéluctable et étrangère à toute liberté.
- L'acte gratuit résulte de la grande révolte, à la fin du dix-neuvième siècle, contre le déterminisme, le scientisme et le naturalisme; il découle de l'euphorie incohérente amenée par cette libération spirituelle et morale.
- L'acte gratuit est un phénomène parallèle au symbolisme, à la fondation massive de nouvelles écoles et revues, à l'idéalisme qui colore toutes les activités de l'époque, par exemple la politique et la musique.
- L'acte gratuit provient en partie de l'influence de quelques grands écrivains - la plupart étant des étrangers - sur l'esprit de Gide et sur toute la société.
- L'acte gratuit flottait "dans l'air du temps"

et, sous le nom d'acte libre, avait déjà attiré l'attention de philosophes comme Guyau, Fouillée et Bergson, même si aucun d'eux ne donna à l'acte le sens particulier qu'il acquit chez Gide.

- La violente révolte de Gide contre l'autorité maternelle, la religion, la morale et les conventions est à la source de l'acte gratuit.
- De nombreux facteurs psychologiques particuliers à Gide, dont surtout son hypersensibilité, son angoisse, ses complexes, son sens du mystère, son sentiment de l'irréalité et son goût de l'introspection, comptent pour beaucoup dans la naissance de l'acte gratuit.
- L'acte gratuit provient encore de la constitution physique nerveuse de Gide, de sa sexualité, de son éducation particulière et, surtout, de son appartenance à une société bourgeoise.
- L'acte gratuit s'explique enfin par les thèmes principaux de l'oeuvre, surtout la claustrophobie, l'ennui, l'absence de finalité, l'inaction, l'irréalité, l'évasion, le nomadisme, le jeu, la spontanéité et l'attrait de l'imprévu. On doit accorder une importance particulière aux

questions de la responsabilité ou de l'engagement, aux rapports de l'esthétique et de la morale et, aussi, au thème de la sincérité gidienne.

Les composantes qui précèdent ne forment cependant pas une explication définitive. En effet, les causes invoquées, pour valables qu'elles soient, devraient normalement pousser Gide lui-même à poser des actes gratuits. Or, à quelques exceptions près, il n'en est rien. On en comprend vite la raison: Gide passe du plan psychologique au plan esthétique et réalise dans l'Art un geste impossible dans la réalité. L'acte gratuit gidien est une valeur esthétique.

Telle est, en très peu de mots, la conclusion qu'on semble devoir accepter comme la plus logique et la plus probable. Parmi les causes décelées, celles qui se rattachaient à la personne de l'auteur expliquent pourquoi ce fut précisément Gide qui donna un tel élan à cette notion; celles qui étaient extérieures à Gide expliquent à leur tour pourquoi l'acte gratuit a eu un succès aussi considérable et aussi persistant en littérature et en philosophie.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

I - OEUVRES D'ANDRE GIDE

On voudra bien se reporter au livre suivant:

Arnold Naville, Bibliographie des écrits d'André Gide (mise à jour par Jacques Naville - depuis 1891 jusqu'en 1952), Paris, Guy Le Prat, s. d., 238 p.

Malgré certaines lacunes - comme l'absence compréhensible de la correspondance de Gide publiée après 1952 ou le manque de détails précis sur les articles que Gide a fait paraître dans les revues et les journaux - cet ouvrage bibliographique est complet et soigné.

Cependant, à titre provisoire, on peut consulter ci-après les tables des matières de deux importants recueils des oeuvres d'André Gide. Il s'agit des trois volumes de la collection Bibliothèque de la Pléiade et des quinze volumes des Oeuvres complètes d'André Gide, édition établie par Louis Martin-Chauffier, de 1932 à 1939.

BIBLIOGRAPHIE

A - Bibliothèque de la Pléiade

1. André Gide, Romans, récits et soties - Oeuvres lyriques, Bibliothèque de la Pléiade, (Paris), Gallimard, 1958, XL-1614 p.

Table des matières

Le Traité du Narcisse
Le Voyage d'Urien
    Prélude
    La Mer des Sargasses
    Voyage sur une mer glaciale
    Envoi
La Tentative amoureuse
Paludes
Les Nourritures terrestres
    Premier livre
    Second livre
    Troisième livre
    Quatrième livre
    Cinquième livre
    Sixième livre
    Septième livre
    Huitième livre
    Hymne en guise de conclusion
    Envoi
    Préface de l'édition de 1927
Les Nouvelles Nourritures
Le Prométhée mal enchaîné
El Hadj ou Le Traité du faux prophète
L'Immoraliste
Le Retour de l'enfant prodigue
La Porte étroite
Isabelle
Les Caves du Vatican
    Livre premier: Anthime Armand-Dubois
    Livre deuxième: Julius de Baraglioul
    Livre troisième: Amédée Fleurissoire
    Livre quatrième: Les Mille-pattes
    Livre cinquième: Lafcadio
La Symphonie pastorale
Les Faux-monnayeurs
L'Ecole des femmes
Robert
Geneviève
Thésée

2. André Gide, Journal, 1889-1939, Bibliothèque de la Pléiade, (Paris), Gallimard, 1951, 1378 p.

Table des matières

Journal 1889-1893
Feuillets
Journal 1894-1895
Feuilles de route (1895-1896)
Littérature et morale
Morale chrétienne
Feuillets
Journal 1902-1909
La Mort de Charles-Louis Philippe
Journal 1910
Voyage en Andorre
Journal 1910 (Suite)
Journal 1911
Feuillets
Journal 1912-1913
Feuillets
Journal 1914
La Marche turque
Journal 1914 (Suite)
Journal 1915-1916
Numquid et tu ...? (1916-1919)
Feuillets
Journal 1917-1918
Feuillets
Journal 1919-1921
Feuillets
Journal 1922-1923
Feuillets
Journal 1924-1925
Feuillets
Journal 1926-1927
Feuillets
Journal 1928
Feuillets
Journal 1929-1937
Feuillets
Journal 1938-1939

3. André Gide, Journal, 1939-1949 - Souvenirs, Bibliothèque de la Pléiade, (Paris), Gallimard, 1954, 1280 p.

Table des matières

Journal 1919-1947
Feuillets d'automne
Journal 1948-1949
Appendice
I. Avant-propos des Pages de Journal, éditions de New York et d'Alger
II. Débats de l'Assemblée consultative provisoire, Alger, 7 juillet 1944
III. Lettre de Mme Berthe Zuckerkandl
Si le grain ne meurt
Souvenirs de la Cour d'Assises
Appendice: Réponse à une enquête: les jurés jugés par eux-mêmes
Voyage au Congo
I. Les escales. Brazzaville
II. La lente remontée du fleuve
III. En automobile
IV. La grande forêt entre Bangui et Nola
V. De Nola à Bosoum
VI. De Bosoum à Fort-Archambault
VII. Fort-Archambault, Fort-Lamy
Appendices
Le Retour du Tchad
I. Sur le Logone
II. Retour en arrière
III. Seconde remontée du Logone
IV. Second séjour chez les Massa
V. A travers la brousse. Maroua, départ d'Adoum
VI. Léré, Blinder, Bibémi
VII. Rei Bouba
VIII. N'Gaoundéré
Appendice contenant des documents relatifs à la question des Grandes Compagnies concessionnaires
Carnets d'Egypte
Feuillets d'automne
Printemps
Jeunesse
Ma mère
La journée du 27 septembre
Acquasanta
Dindiki

Et nunc manet in te
Ainsi soit-il ou Les Jeux sont faits

B - Edition de Louis Martin-Chauffier

Oeuvres complètes d'André Gide, (Paris), N.R.F., 1932-1939.

Tome 1, 1932, XXIII-548 p.

Fragment de la Nouvelle Education sentimentale
Notes d'un Voyage en Bretagne
Les Cahiers d'André Walter
Les Poésies d'André Walter
Préface à l'édition définitive de André Walter
Le Traité du Narcisse
La Tentative amoureuse
Paysages. Poèmes. Le Voyage d'Urien
Paludes. Journal 1889-1895
Feuillets 1892-1893. Lettres

Tome 2, 1933, XIII-496 p.

Feuilles de route
Les Nourritures terrestres. Préface de l'édition de 1927
Saül. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale
A propos des Déracinés
Stéphane Mallarmé
Feuillets. Lettres

Tome 3, 1933, XIV-564 p.

Mopsus. Philoctète. El Hadj
Le Prométhée mal enchaîné
Lettres à Angèle, 1898-1900; Appendice
De l'Influence en littérature
De Biskra à Touggourt
Le Roi Candaule
Les Limites de l'art
Quelques livres; Supplément; Appendice
Oscar Wilde
Portrait de l'auteur. Journal 1902
Lettres

Tome 4, 1933, XIII-620 p.

L'Immoraliste
Emmanuel Signoret
De l'Importance du public
L'Evolution du théâtre
Bethsabé. Le Renoncement au Voyage
Proserpine. Ajax
Chroniques de l'Ermitage
La Querelle du Peuplier
Réponse à une enquête sur l'influence allemande
Maurice Denis. Promenade au Salon d'Automne
Au service de l'Allemagne. J.-M. de Hérédia
La Licence, les dépravations et les déclarations de M. le Sénateur Bérenger.
Le "De Profundis" d'Oscar Wilde; Appendice
Journal 1903-1906. Lettre

Tome 5, 1933, XI-424 p.

Le Retour de l'enfant prodigue
Dostoïevsky d'après sa correspondance
La Porte étroite
Quelques livres; Supplément
Witold Wojtkiewicz. Contre Mallarmé
Moeurs littéraires
Les Représentations russes au Châtelet
Journal 1906-1909. Lettres

Tome 6, 1934, XIII-476 p.

Nationalisme et littérature
Quatre chansons
Journal sans dates; Appendice
Charles-Louis Philippe. Isabelle
"L'Amateur" de M. Rémy de Gourmont
En marge du "Fénelon" de Jules Lemaitre
Baudelaire et M. Faguet
La Suisse entre deux langues
Lectures. "Les Frères Karamazov"
Propositions. Feuillets
Journal 1909-1911. Lettres

Tome 7, 1934, XIII-586 p.

Souvenirs de la Cour d'Assise; Appendice
Les Caves du Vatican; Lettre dédicatoire
Verlaine et Mallarmé
Les Dix Romans français que...
La Marche turque. Théophile Gautier
Préface aux "Fleurs du mal"
Feuillets. Journal 1912-1914. Lettre

Tome 8, 1935, XXIV- 382 p.

Journal 1914-1919
Avant-propos de "Numquid et tu ...?"
Feuillets
Préface aux Lettres de Dupouey
Lettres

Tome 9, 1935, XII-470 p.

La Symphonie pastorale
Les Nouvelles Nourritures (fragments)
Réflexions sur l'Allemagne
Feuillets. Conversation avec un Allemand
Considérations sur la mythologie grecque
Traversée. Crise du français
Corydon. Feuillets inédits
Journal 1916-1919. Lettre

Tome 10, 1936, X-558 p.

Emile Verhaeren. Dada
Réponse à une enquête sur le classicisme
Si le grain ne meurt
Projet de préface pour Si le grain ne meurt
Les Nouvelles Nourritures (fragments)
Feuillets. Journal 1920-1921
Lettres

Tome 11, 1936, XII-402 p.

Rencontres
Pages du Journal de Lafcadio
Pages inédites. Billets à Angèle
Préface à "Armance". Paul Valéry
En relisant "Les Plaisirs et les jours"

Lettres ouvertes. L'Avenir de l'Europe
Préface à "La Dame de pique"
Dostoïevsky; Appendice
Journal 1922-1923

Tome 12, 1937, XIII-568 p.

Caractères
Les Faux-monnayeurs
Lettres

Tome 13, 1937, XII-492 p.

Journal des Faux-monnayeurs; Appendice
Voyage au Congo; Appendices
Dindiki. Feuillets
Journal 1924-1925

Tome 14, 1938, XI-414 p.

Le Retour du Tchad; Appendices
La Détresse de notre Afrique équatoriale
Dernière Heure. Feuillets
Journal 1926-1928. Lettres

Tome 15, 1939, XV-558 p.

Essai sur Montaigne; Suivant Montaigne
Jeunesse. Notes sur Chopin
Journal 1928-1932
Dictées. Feuillets. Lettres

II - OUVRAGES DE CRITIQUE

A - Ouvrages sur André Gide

Albarda, Maria, André Gide et son Journal, Arnhem, Van Loghum Slaterus, 1942, 140 p.

Albérès, René-Marill, L'Odyssée d'André Gide, Paris, La Nouvelle Edition, 1951, 283 p.

Alibert, François-Paul, En marge d'André Gide, Paris, Les Oeuvres représentatives, 1930, 197 p.

Ames, Van Meter, André Gide, Norfolk (Conn.), New Directions Books, 1947, 302 p.

--------,André Gide, Paris, Le Capitole, 1928, 331 p.

--------,André Gide, Paris, Cahiers de la Quinzaine (sixième cahier de la vingtième série, le 5 avril 1930), 63 p.

--------,André Gide et notre temps, Paris, Gallimard, 1935, 91 p.

Archambault, Paul, Humanité d'André Gide, Paris, Bloud et Gay, 1950, 352 p.

Aubry, G.-Jean, André Gide et la musique, Paris, Editions de la Revue musicale, 1945, 39 p.

Beigbeder, Marc, André Gide, Paris, Editions universitaires, 1954, 130 p.

Bendz, Ernst, André Gide et l'art d'écrire, Paris, Messageries du Livre, 1939, 159 p.

BIBLIOGRAPHIE

Gabory, Georges, André Gide, son oeuvre, Paris, La Nouvelle Revue critique, 1924, 54 p.

Gagnebin, Laurent, André Gide nous interroge - Essai critique sur sa pensée religieuse et morale, Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1961, 173 p.

Gouiran, Emile, André Gide, essai de psychologie littéraire, Paris, Crès, 1934, 263 p.

Grenier, Fernand, Réponse à André Gide, Paris, Editions des Amis de l'Union soviétique, s. d., 48 p.

Guérard, Albert Joseph, André Gide, Cambridge, Harvard University Press, 1951, XVII-263 p.

Herbart, Pierre, A la recherche d'André Gide, Paris, Gallimard, 1952, 79 p.

--------, Hommage à André Gide, Paris, Editions du Capitole, 1928, 239 p.

Hytier, Jean, André Gide, (Paris), Charlot, 1946, 315 p.

Iseler, Paul, Les Débuts d'André Gide vus par Pierre Louys, Paris, Sagittaire, 1937, 139 p.

Lafille, Pierre, André Gide romancier, Paris, Hachette, 1954, XXII-591 p.

Lafille, Pierre, Essai d'une bibliographie sur la vie et l'oeuvre d'André Gide et sur André Gide romancier, dans André Gide romancier, Paris, Hachette, 1954, p. 505-591.

Lafille, Pierre, Rencontre avec André Gide, s. l., Louis-Jean, 1947, 32 p.

Lalou, René, André Gide, Strasbourg, Heissler, 1928, 123 p.

Lambert, Jean, Gide familier, Paris, Julliard, 1958, 205 p.

BIBLIOGRAPHIE

Braak, Sybrandi, André Gide et l'âme moderne, Amsterdam, H. J. Paris, (1923), VIII-204 p.

Brachfeld, George I., André Gide and the Communist Temptation, Genève, Droz, 1959, 149 p.

Brée, Germaine, André Gide, l'insaisissable Protée, Paris, Les Belles Lettres, 1953, 369 p.

--------, Cahier André Gide, Bruxelles et Boulogne-sur-Seine, Prétexte, 1952, 103 p.

Christian (Marcel Lebarbier), Données sur André Gide et l'homme moderne, Saint-Raphaël, Les Tablettes, 1918, 54 p.

Cocteau, Jean et Julien Green, Gide vivant, Amiot-Dumont, 1952, XXI-67 p.

Combelle, Lucien, Je dois à André Gide, Paris, Chambriand, 1951, 161 p.

Dauvigny, Alain (M. Delmas-Marsalet), André Gide ou l'impossible morale, Bordeaux, Samie, 1954, 34 p.

Davet, Yvonne, Autour des Nourritures terrestres, Paris, Gallimard, 1948, 256 p.

Delay, Jean, La Jeunesse d'André Gide (2 volumes: André Gide avant André Walter, 1869-1890, 602 p. et D'André Walter à André Gide, 1890-1895, 680 p.), (Paris), Gallimard, 1956-1957.

Delmas-Marsalet, Maurice-Jean-Yves, La Culpabilité morbide d'André Gide, Bordeaux, Samie, 1954, 88 p.

Derais, François et Henri Rambaud, L'Envers du Journal de Gide, Paris, Le Nouveau Portique, 1951, 264 p.

Doré, Robert et Raoul Simonson, Les Livres d'André Gide, Paris, Champion, 1923, 88 p.

Du Bos, Charles, Le Dialogue avec André Gide, Paris, Corrêa, 1947, 356 p.

Fernandez, Ramon, André Gide, Paris, Corrêa, 1931, 269 p.

Lang, Renée, André Gide et la pensée allemande, Paris, Plon, 1949, 218 p.

Lepoutre, Raymond, André Gide, Paris, Richard-Masse, 1946, 125 p.

Lièvre, Pierre, André Gide, Paris, Le Divan, 1927, 47 p.

Lime, Maurice, Gide, tel que je l'ai connu - Essai critique, avec 20 lettres inédites, Paris, Julliard, 1952, 178 p.

Mahias, Claude et Pierre Herbart, La Vie d'André Gide, Paris, Gallimard, 1955, 136 p.

Mallet, Robert, Une Mort ambiguë, Paris, Gallimard, 1955, 223 p.

Mann, Klaus, André Gide and the Crisis of Modern Thought, New York, Creative Age Press, 1943, 383 p.

March, Harold, Gide and the Hound of Heaven, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1952, VI-421 p.

Marchand, Max, Le Complexe pédagogique et didactique d'André Gide, Oran, Fouque, 1954, 319 p.

Marchand, Max, L'Irremplaçable Mari, Oran, Fouque, 1955, 214 p.

Martin, Claude, André Gide par lui-même, Paris, Seuil, 1963, 192 p.

Martinet, Edouard, André Gide, l'amour et la divinité, Paris et Neuchâtel, Attinger, 1931, 224 p.

Martin du Gard, Roger, Notes sur André Gide, 1913-1951, (Paris), N.R.F., 1951, 152 p.

Massis, Henri, D'André Gide à Marcel Proust, Lyon, Lardanchet, 1948, 388 p.

Mauriac, Claude, Conversations avec André Gide - Extraits d'un Journal, Paris, Albin Michel, 1951, 282 p.

BIBLIOGRAPHIE

Maurras, Charles, Réponse à André Gide, Paris, Editions de "La Seule France", 1948, 29 p.

McLaren, James Clark, The Theatre of André Gide - Evolution of a Moral Philosopher, Baltimore, John Hopkins Press, 1953, X-117 p.

Mondor, Henri, Les Premiers Temps d'une amitié: André Gide et Paul Valéry, Monaco, Editions du Rocher, 1947, II-161 p.

Naville, Arnold, Bibliographie des écrits d'André Gide (mise à jour par Jacques Naville - depuis 1891 jusqu'en 1952), Paris, Guy Le Prat, s. d., 238 p.

Naville, Claude, André Gide et le communisme, Paris, Librairie du Travail, 1936, 148 p.

Nobécourt, R.-G., Les Nourritures normandes d'André Gide, Paris, Médicis, 1949, XXVIII-247 p.

--------,Hommage à André Gide, 1869-1951 - Hommages de l'étranger - Gide dans les lettres - André Gide tel que je l'ai vu - Textes inédits, Paris, Gallimard, 1951, 423 p.

O'Brien, Justin, Index détaillé des quinze volumes des Oeuvres complètes d'André Gide, Asnières-sur-Seine, Prétexte, 1954.

O'Brien, Justin, Les Nourritures terrestres d'André Gide et Les Bucoliques de Virgile, Boulogne-sur-Seine, Prétexte, 1953, 47 p.

O'Brien, Justin, Portrait of André Gide, a Critical Biography, New York, Knopf, 1953, XIII-390-XIV p.

Painter, Georges D., André Gide, London, Baxter, 1951, 192 p.

Pell, Elsie, André Gide - L'Evolution de sa pensée religieuse, Paris, Didier, 1936, 218 p.

Pierre-Quint, Léon, André Gide, Paris, Stock, 1952, VIII-568 p.

BIBLIOGRAPHIE

Planche, Henri, Le Problème de Gide, (Paris), Téqui, 1952, XVIII-128 p.

Poucel, Victor, L'Esprit d'André Gide, Paris, L'Art catholique, 1929, 75 p.

Privaz, Etienne, Un Malfaiteur: André Gide, Paris, Messein, 1931, 47 p.

Sachs, Maurice, André Gide, Paris, Denoël et Steele, 1936, 125 p.

Savage, Catharine, André Gide - L'Evolution de sa pensée religieuse, Paris, Nizet, 1962, 293 p.

Schildt, Göran, Gide et l'homme, Paris, Mercure de France, 1949, 254 p.

Schlumberger, Jean, Madeleine et André Gide, Paris, Gallimard, 1956, 251 p.

Schwob, René, Le Vrai Drame d'André Gide, Paris, Grasset, 1932, 349 p.

Souday, Paul, André Gide, Paris, Kra, 1927, 125 p.

Starkie, Enid, André Gide, Cambridge, Bowes and Bowes, 1953, 63 p.

Teppe, Julien, Sur le "purisme" d'André Gide, Paris, Clairac, s. d., 16 p.

Teuler, Gabriel, Après Gide, Paris, Debresse, 1959, 104 p.

Thierry, Jean-Jacques, Autour de Lafcadio Wluiki, Aurillac, Clairac, 1951, 48 p.

Thierry, Jean-Jacques, Gide, Paris, Gallimard, 1962, 318 p.

Thomas, Lawrence, André Gide: la morale de l'artiste, Londres, Seeker-Warburg, 1950, 260 p.

Tribouillet, Paul-Henri, André Gide - Introduction critique à son oeuvre, Hué, Van-Hoa, 1940, 163 p.

BIBLIOGRAPHIE

Yang, Tchang Lomine, L'Attitude d'André Gide - Essai d'analyse psychologique, Lyon, Bosc et Riou, 1930, 128 p.

B - Ouvrages partiellement consacrés à André Gide

Albérès, René-Marill, L'Aventure intellectuelle du XXe siècle - Panorama des littératures européennes, 1900-1959, Paris, Albin Michel, 1959, 445 p.

Albérès, René-Marill, La Révolte des écrivains d'aujourd'hui, Paris, Corrêa, 1949, 255 p.

Amoudru, Bernard, De Bourget à Gide, Paris, Editions familiales de France, 1946, 128 p.

Archambault, Paul, L'Humanité laïque, dans Les Grands Appels de l'homme contemporain, Paris, Temps présent, 1946, p. 171-198.

Arland, Marcel, André Gide, dans Essais critiques, Paris, N.R.F., 1931, p. 84-101.

Belaval, Yvon, Le Souci de sincérité, Paris, Gallimard, 1944, 211 p.

Belgion, Montgomery, D'après M. André Gide, dans Notre foi contemporaine, (Paris), Gallimard, 1934, p. 117-207.

Bendz, Ernst, André Gide, dans Visages d'écrivains, Paris, Presses de la Cité, s. d., p. 9-35.

Bénisti, Edmond, André Gide, dans La Main de l'écrivain, Paris, Stock, 1939, p. 17-24.

Berge, André, L'Esprit de la littérature moderne, Paris, Perrin, 1930, 233 p.

Bernard, Jean-Marc, Oeuvres, tome 2 (Réponse à M. André Gide, p. 213-216, et Sur André Gide, p. 284-309), Paris, Le Divan, 1923, 538 p.

Bertaut, Jules, André Gide, dans Les Romanciers du nouveau siècle, Paris, Sansot, 1912, p. 239-258.

Billotey, Pierre, La Guérison, dans Les Grands Hommes en liberté, Paris, Librairie de France, 1922, p. 97-107.

BIBLIOGRAPHIE

Blanche, Jacques-Emile, Lettre ouverte à André Gide, dans Mes Modèles - Souvenirs littéraires, Paris, Stock, 1928, p. 187-206.

Blum, Léon, M. André Gide, dans En lisant, Paris, Ollendorff, 1906, p. 138-146.

Boisdeffre, Pierre de, Métamorphose de la littérature, de Barrès à Malraux, Paris, Alsatia, 1950, 348 p.

Brasillach, Robert, Reflets venus d'André Gide, dans Les Quatre Jeudis, Paris, Balzac, 1944, p. 100-128.

Buchet, Edmond, André Gide d'après son Journal ou L'Intelligence contre la Vie, dans Ecrivains intelligents du XXe siècle, Paris, Corrêa, 1945, p. 87-125.

Chaigne, Louis, André Gide, dans Vies et oeuvres d'écrivains, Paris, Lanore, (1936), p. 83-104.

Coulon, Marcel, Le Protestantisme d'André Gide, dans Témoignages (2e série), Paris, Mercure de France, 1911, p. 263-279.

Criticus, André Gide, dans Quatre Etudes de "style au microscope", Paris, La Nouvelle Revue critique, 1948, p. 45-66.

Curtis, Jean-Louis, Le Bonheur de Ménalque, suivi de Feuillets de printemps, dans Haute Ecole, Paris, Julliard, 1950, p. 13-42.

Daniel-Rops, Henry, La Leçon d'André Gide, dans Notre inquiétude, Paris, Perrin, 1927, p. 157-183.

Decahors, Elie (Abbé Jean), André Gide, dans Trois Messages, Toulouse, Editions de l'Archer, 1939, p. 43-74.

Drabovitch, W., André Gide, dans Les Intellectuels français et le bolchévisme, Paris, Les Libertés françaises, 1938, p. 162-171.

Drain, Henri, Nietzsche et Gide, Paris, Editions de la Madeleine, 1932, 259 p.

BIBLIOGRAPHIE

Du Bos, Charles, Sur "La Symphonie pastorale" d'André Gide, dans Approximations (1ère série), Paris, Plon, 1922, p. 41-57.

Dubourg, Maurice, Eugène Dabit et André Gide, avec 18 lettres inédites d'André Gide, Paris, Plaisir du bibliophile, 1953, 64 p.

Dumont-Wilden, l., André Gide, dans Le Crépuscule des maîtres, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1947, p. 187-207.

Ehrenbourg, Ilya, Le Chemin d'André Gide, dans Vus par un écrivain d'U.R.S.S., Paris, Gallimard, 1934, p. 203-219.

---------, Enquête sur André Gide, dans Latinité, 3e année, no 1, livraison de janvier 1931, p. 35-132.

Estève, Claude-Louis, Vers André Gide, dans Etudes philosophiques sur l'expression littéraire, Paris, Vrin, 1938, p. 29-138.

Faure, Elie, Le Retour de l'enfant prodigue, dans Méditations catastrophiques, Paris, Jean Flory, 1937, p. 117-124.

Faÿ, Bernard, André Gide ou Le Triomphe du désir, dans Panorama de la littérature contemporaine, Paris, Kra, 1925, p. 181-191.

Fayer, Mischa Harry, Gide, Freedom and Dostoïevsky, Burlington, Lane Press, 1946, 161 p.

Fondane, Benjamin, Gide "suivant Montaigne", dans La Conscience malheureuse, Paris, Denoël et Steele, 1936, p. 67-92.

Fowlie, Wallace, André Gide, dans Writers of To-day, London, Sidwick and Jackson, 1946, p. 29-42.

Gandon, Yves, André Gide ou Le Prince des Ténèbres, dans Mascarades littéraires, Paris, Trémois, 1930, p. 159-169.

BIBLIOGRAPHIE

Gandon, Yves, Le Démon du style, Paris, Plon, 1938, 227 p.

Gillouin, René, André Gide (A propos de La Symphonie pastorale), dans Esquisses littéraires et morales, Paris, Grasset, 1926, p. 1-5.

Gillouin, René, André Gide ou Le Protestant perverti, dans Le Destin de l'Occident suivi de divers essais critiques, Paris, Prométhée, 1929, p. 200-209.

Gosse, Edmund, André Gide, dans Portraits and Sketches, London, Heinemann, 1912, p. 267-289.

Gourmont, Rémy de, André Gide, dans Le Livre des masques, Paris, Mercure de France, 1923, p. 173-179.

Knight, Everett W., Gide, dans Literature Considered as Philosophy, London, Routledge and Kegan Paul, 1957, p. 91-127.

Lévy, Jacques, Journal et correspondance; fragments précédés d'une étude sur Les Faux-monnayeurs d'André Gide et l'expérience religieuse, avec deux lettres inédites d'André Gide, Grenoble, Cahiers de l'Alpe, 1954, 303 p.

Lièvre, Pierre, André Gide, dans Esquisses critiques (3e série), Paris, Le Divan, 1929, p. 143-179.

Martin-Mamy, M. André Gide, dans Les Nouveaux Païens, Paris, Sansot, s. d., p. 43-59.

Martin du Gard, Maurice, André Gide, dans Impertinences, Paris, Bloch, 1924, p. 67-73.

Martin du Gard, Maurice, La Méprise de M. Gide, dans Voir la figure (de Jacques Chardonne), Paris, Grasset, 1941, p. 117-123.

Massis, Henri, André Gide ou L'Immoralisme, dans Jugements (supplément au tome 2), Paris, Plon-Nourrit, 1924, p. 1-30.

Massis, Henri, Débats, Paris, Plon, 1934, 259 p.

BIBLIOGRAPHIE

Maubert, Paul, La Symphonie pastorale d'André Gide, dans Quelques Livres inquiets, Paris, La Nouvelle Journée, 1923, p. 69-82.

Mauriac, François, Bref Plaidoyer pour André Gide, dans Mes Grands Hommes, Monaco, Editions du Rocher, 1949, p. 231-236.

Maurois, André, André Gide, dans Etudes littéraires, tome 1, New York, La Maison Française, 1941, p. 53-89.

Maurras, Charles, Les Deux Patries ou L'Election de sépulture, dans L'Etang de Berre, Paris, Crès, 1927, p. 106-116.

Maury, Lucien, André Gide, dans Figures littéraires: écrivains français et étrangers, Paris, Perrin, 1911, p. 56-63.

Mille, Pierre, André Gide, dans Le Roman français, Paris, Firmin-Didot, 1930, p. 160-167.

Moeller, Charles, André Gide, dans Littérature du XXe siècle et christianisme (tome 1: Le Silence de Dieu), Paris, Casterman, 1953, p. 91-174.

Morino, Lina, La Nouvelle Revue Française dans l'histoire des lettres, Paris, Gallimard, 1939, 229 p.

Nazier, François, L'Anti-Corydon, Paris, Editions du Siècle, 1924, 121 p.

Peyre, Henri, Les Débuts littéraires d'André Gide, dans Hommes et oeuvres du XXe siècle, Paris, Corrêa, 1938, p. 111-148.

Pfleger, Charles, Gide - L'Enfant prodigue, dans Aux prises avec le Christ, Mulhouse, Salvator, 1949, p. 109-144.

Porché, François, L'Amour qui n'ose pas dire son nom, Paris, Grasset, 1927, 243 p.

Reboux, Paul, André Gide - Le Retour de l'enfant prodigue, dans A la manière de ... (4e série), Paris, Grasset, 1925, p. 135-145.

Rivière, Jacques, André Gide, dans Etudes, Paris, Gallimard, 1944, p. 141-206.

Ross, Flora Emma, Goethe in Modern France with Special Reference to Maurice Barrès, Paul Bourget and André Gide, Urbana, University of Illinois, 1937, 234 p.

Rousseaux, André, André Gide ou L'Ange manqué, dans Le Paradis perdu (Ames et visages du XXe siècle), Paris, Grasset, 1936, p. 143-251.

Rouveyre, André, Le Reclus et le retors, Paris, Crès, 1927, IV-213 p.

Sachs, Maurice, Au temps du boeuf sur le toit, Paris, La Nouvelle Revue critique, 1939, 243 p.

Sachs, Maurice, Le Sabbat, Paris, Corrêa, 1946, 445 p.

Saint-Clair, M., André Gide, dans Galerie privée, Paris, Gallimard, 1947, p. 149-161.

Saurat, Denis, André Gide, dans Tendances, Paris, Le Monde moderne, 1928, p. 12-18.

Thérive, André, André Gide, dans Galerie de ce temps, Paris, La Nouvelle Revue critique, 1931, p. 51-68.

Ullmann, Stephen, The Image in the Modern French Novel: Gide, Alain-Fournier, Proust, Camus, Cambridge, University Press, 1960, 314 p.

Vettard, Camille, En lisant André Gide, dans Du côté de chez ..., Albi, Editions de la Tête noire, 1946, p. 47-60.

Visan, Tancrède de, André Gide autre professeur de lyrisme, dans L'Attitude du lyrisme contemporain, Paris, Mercure de France, 1911, p. 343-396.

Wiriath, Marcel, André Gide, dans Silhouettes, Paris, Self, 1949, p. 32-35.

C - Etudes secondaires sur André Gide, articles, études générales et autres livres[1]

A. A., Propos inédits d'André Gide, dans Aux Ecoutes, 33e année, no 1, livraison du vendredi 23 février 1951, p. 19, 21-22.

x- Adam, Antoine, Quelques Années dans la vie d'André Gide, dans Revue des Sciences humaines, fascicule 67, livraison de juillet-septembre 1952, p. 247-272.

Abry, E., C. Audic et P. Crouzet, Histoire illustrée de la littérature française, Paris, Didier, 1926, XII-746 p.

Agez, Pierre d', Carnets d'un solitaire, Paris, Figuière, 1934, 251 p.

Alain-Fournier, Lettres à sa famille (1905-1914), Paris, Plon, 1930, 319 p.

Alain-Fournier, Lettres au petit B., Paris, Emile-Paul, 1930, 199 p.

Alix, Roland, La Nouvelle Jeunesse, Paris, Valois, 1930, 191 p.

--------, Almanach des lettres françaises (sous la direction de Léon Treich - 2 volumes), Paris, Crès, 1924, 383 p.

Ancelet-Hustache, Jeanne, Goethe par lui-même, Paris, Seuil, 1955, 192 p.

--------, André Gide, dans Anthologie de la nouvelle prose française, Paris, Kra, 1926, p. 7-23.

--------, André Gide, dans Anthologie des poètes de La Nouvelle Revue française, Paris, Gallimard, 1936, p. 224-234.

--------, André Gide, dans Dictionnaire pratique des connaissances religieuses (3e vol.), Paris, Letousey et Ané, 1926, p. 502-503.

---

1 Le sigle x- devant un ouvrage indique son importance spéciale pour l'étude de l'acte gratuit.

BIBLIOGRAPHIE

Anouilh, Jean, Antigone, Paris, La Table ronde, 1946, 124 p.

Antoine, André, Le Théâtre, tome 2, Paris, Editions de France, 1932, 516 p.

Apollinaire, Guillaume, Calligrammes, Paris, Gallimard, 1925, 175 p.

Arbour, Roméo, Henri Bergson et les lettres françaises, Paris, Corti, 1955, 460 p.

Aristophile, Sotie, dans L'Eclair, livraison du 24 juin 1914.

Aubarède, Gabriel d', De Gide à Dostoïevski, dans Fortunio, 3e série, no 38, livraison du 1er septembre 1923, p. 553-558.

Aubarède, Gabriel d', Les Inquiétudes d'André Gide, dans Fortunio, no 26, livraison du 1er mars 1923, p. 129-132.

Aubry, G.-Jean, Valery Larbaud, Monaco, Editions du Rocher, 1949, II-317 p.

Baldensperger, Fernand, Goethe en France, étude de littérature comparée, Paris, Hachette, 1904, 392 p.

Baldensperger, Fernand, La Littérature française entre les deux guerres, Marseille, Sagittaire, 1943, 213 p.

Barbey d'Aurevilly, Jules Amédée, Le Roman contemporain, Paris, Lemerre, 1902, 283 p.

Barbusse, Henri, Russie, (Paris), Flammarion, 1930, 261 p.

Bardèche, Maurice, Stendhal romancier, Paris, La Table ronde, 1947, 475 p.

Barre, André, Le Symbolisme, essai historique sur le mouvement symboliste en France de 1885 à 1900, suivi d'une bibliographie de la poésie symboliste, Paris, Jouve, 1911, IX-414 p. et XII-296 p.

Barrès, Maurice, Les Déracinés, (Paris), Plon, (1961), 2 volumes.

BIBLIOGRAPHIE

Barrès, Maurice, L'Ennemi des lois, Paris, Plon, 1927, VI-263 p.

Barrès, Maurice, Un Homme libre, Paris, Plon, 1930, XXI-259 p.

x- Bastide, Roger, L'Acte gratuit d'André Gide et le problème de la liberté, dans La Grande Revue, no 347, livraison d'avril 1934, p. 302-314.

Bastide, Roger, Cinq Rêves d'André Gide, dans Cahiers du Sud, 34e année, no 285, 1947, p. 807-820.

Baudelaire, Charles, Oeuvres complètes (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1954, 1575 p.

Beaunier, André, L'Auteur de Paludes, dans La Revue des Deux Mondes, tome XXIII, 1914, p. 360-371.

Beauvoir, Simone de, Pyrrhus et Cinéas, Paris, Gallimard, 1944, 125 p.

Beckett, Samuel, En attendant Godot, Paris, Editions de Minuit, 1952, 163 p.

Beckett, Samuel, Oh les beaux jours, Paris, Editions de Minuit, 1963, 90 p.

Bedel, Maurice, André Gide, les boeufs, les pies et la laitière, dans Latinité, 3e année, no 1, livraison de janvier 1931, p. 116-119.

Bedel, Maurice, La Nouvelle Arcadie, Paris, Gallimard, 1934, 253 p.

Béguin, Albert, et al., Cinquante Années de découvertes, Paris, Seuil, 1950, 359 p.

Belaval, Yvon, La Recherche de la poésie, Paris, Gallimard, 1947, 187 p.

Bémol, Maurice, Paul Valéry, Clermont-Ferrand, G. de Bussac, 1949, XVI-457 p.

Benda, Julien, Les Cahiers d'un clerc, Paris, Emile-Paul, 1949, 333 p.

BIBLIOGRAPHIE

Benda, Julien, Exercice d'un enterré vif, Genève-Paris, Editions des Trois Collines, 1944, 225 p.

Benda, Julien, La France byzantine ou Le Triomphe de la littérature pure, Paris, Gallimard, 1945, 295 p.

Béraud, Henri, La Croisade des longues figures, Paris, Editions du Siècle, 1924, X-159 p.

Béraud, Henri, Retours à pied - Impressions de théâtre (1921-1924), Paris, Crès, 1924, 259 p.

x- Bergson, Henri, Essai sur les données immédiates de la conscience, Paris, Presses Universitaires de France, 1927, VIII-182 p.

Berl, Emmanuel, Mort de la morale bourgeoise, Paris, N.R.F., 1929, 232 p.

Berl, Emmanuel, Mort de la pensée bourgeoise, Paris, Grasset, 1929, 205 p.

Bertaut, Jules, Le Roman nouveau, Paris, La Renaissance du livre, 1920, 191 p.

x- Billy, André, L'Epoque 1900, Paris, Tallandier, 1951, 485 p.

Billy, André, L'Evolution actuelle du roman, Paris, Rey, 1911, 89 p.

Billy, André, Littérature française contemporaine, Paris, Colin, 1929, 220 p.

Biré, Edmond, Romans et romanciers contemporains, Paris, Lamarre, 1908, 333 p.

Blanche, Jacques-Emile, Notice sur la vie et les travaux de M. Paul-Albert Laurens, Paris, Firmin-Didot, 1935, 17 p.

Blanche, Jacques-Emile, La Pêche aux souvenirs, Paris, Flammarion, 1949, 458 p.

Blanchot, Maurice, Gide et la littérature d'expérience, dans L'Arche, 3e année, no 23, livraison de janvier 1947, p. 87-98.

BIBLIOGRAPHIE

Blum, Léon, Conversations de Goethe avec Eckermann, Paris, La Revue blanche, 1901, 321 p.

Blum, Léon, Des Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann (1897-1900) - A l'échelle humaine (1942), Paris, Albin Michel, 1957, 109 p.

Boegner, Marc, Le Christianisme et le monde moderne, Paris, Fischbacher, 1928, IX-206 p.

Boisdeffre, Pierre de, Une Histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui, Paris, Perrin, 1964, 865 p.

Boissais, Maurice, André Gide, dans Dictionnaire national des contemporains (tome 1), Paris, Editions Lajeunesse, 1936, p. 285.

Bonnefon, D. et C., Les Ecrivains modernes de la France, Paris, Fayard, 1927, 716 p.

Bordeaux, Henry, La Vie au théâtre (5e série), Paris, Plon, 1921, 440 p.

Boulenger, Jacques, Mais l'art est difficile! (2e série), Paris, Plon, 1921, XIV-271 p.

Bourdin, Charles, (Sans titre: à propos des Caves du Vatican), dans Romans Revue, livraison du 15 juillet 1914.

Bouvier, Emile, Initiation à la littérature d'aujourd'hui, Paris, La Renaissance du livre, 1928, 220 p.

Braunschwig, Marcel, La Littérature française contemporaine, Paris, Colin, 1926, 400 p.

Brée, Germaine et Margaret Guiton, An Age of Fiction (The French Novel from Gide to Camus), New Brunswick (New Jersey), Rutgers University Press, 1957, 242 p.

Breton, André, Les Champs magnétiques suivi de Vous m'oublierez et de S'il vous plaît, (Paris), Gallimard, 1967, 192 p.

Breton, André, Manifestes du surréalisme, s. l., Pauvert, 1962, 365 p.

BIBLIOGRAPHIE

Breton, André, Misère de la poésie, Paris, Editions surréalistes, 1932, 31 p.

Breton, André, Nadja, Paris, Gallimard, 1964, 187 p.

Breton, André, Les Pas perdus, Paris, N.R.F., 1924, 223 p.

Breton, André, Les Vases communicants, (Paris), Gallimard, 1955, 187 p.

Brousson, Jean-Jacques, Les Caves du Vatican, sotie par André Gide, dans Gil Blas, livraison de juillet 1914.

Brown, John, Quelques Confidences avant nos manifestations et nos manifestes, Dijon, Darantière, 1924, 30 p.

Bruler, Jean, Paludes, dans Quinzaine Critique, livraison du 25 janvier 1931, p. 88.

Buenzod, Emmanuel, Une Epoque littéraire, 1890-1910, Neuchâtel, La Baconnière, 1941, 177 p.

Burger, J.-D., Un Personnage d'André Gide, dans La Revue des Belles-Lettres, livraison de novembre 1918, p. 2-12.

x- Byvanck, Willem Gertrud Cornelis, Un Hollandais à Paris en 1891, Paris, Perrin, 1892, XIV-308 p.

Calvet, J., Le Renouveau catholique dans la littérature contemporaine, Paris, Lanore, 1931, 399 p.

Campbell, R., L'Existentialisme, Paris, Foucher, 1960, 71 p.

Camus, Albert, L'Etranger, Paris, Gallimard, 1942, 172 p.

Camus, Albert, L'Homme révolté, Paris, Gallimard, 1951, 382 p.

Camus, Albert, Le Malentendu suivi de Caligula, Paris, Gallimard, 1958, 229 p.

BIBLIOGRAPHIE

Camus, Albert, Le Mythe de Sisyphe, Paris, Gallimard, 1942, 185 p.

Camus, Albert, La Peste, Paris, Gallimard, 1947, 332 p.

Cardinne-Petit, Roger, Pierre Louys inconnu, Paris, Elan, 1948, 256 p.

Cardinne-Petit, Roger, Pierre Louys intime, Paris, Renard, 1942, 183 p.

Carette, Louis, Naissance de Minerve, Bruxelles, Houblon, 1943, 141 p.

x- Casella, Georges et Ernest Gaubert, La Nouvelle Littérature, 1895-1905, Paris, Sansot, 1906, 307 p.

Cassagne, Albert, La Théorie de l'art pour l'art en France, Paris, Dorbon, 1959, IX- 487 p.

-------- Catalogue de livres et manuscrits provenant de la bibliothèque de M. André Gide, Paris, Champion, 1925, 72 p.

-------- Les Caves du Vatican, Sotie, par André Gide, dans Le Crapouillot, livraison du 1er juillet 1925.

Céline, Louis-Ferdinand, Bagatelles pour un massacre, Paris, Denoël, 1937, 263 p.

Cendrars, Blaise, Moravagine, Paris, Grasset, 1926, 242 p.

Chaix, J., De Renan à Jacques Rivière, Paris, Bloud et Gay, 1930, 224 p.

Champeaux, Jean, Etude sur la notion de l'acte à titre gratuit en droit civil français, Mâcon, Buquet-Comptour, 1931, 279 p.

Champion, Pierre, Marcel Schwob et son temps, Paris, Grasset, 1927, 294 p.

Charasson, Henriette, Revue des revues, dans Le Gay Sçavoir, livraison du 15 mai 1914, p. 189.

BIBLIOGRAPHIE

Chardonne, Jacques, Voir la figure, Paris, Grasset, 1941, 127 p.

Charpentier, John, Tours d'horizons, Paris, Vieux Colombier, 1943, 240 p.

Chassé, Charles, Styles et physiologie, Paris, Albin Michel, 1928, 317 p.

Clouard, Henri, Les Disciplines, Paris, Rivière, 1913, 261 p.

Clouard, Henri, Histoire de la littérature française du symbolisme à nos jours, tome 1, Paris, Albin Michel, 1947, 669 p.

Cocteau, Jean, Journal d'un inconnu, Paris, Grasset, 1953, 237 p.

Cocteau, Jean, Portraits - Souvenirs, 1900-1914, Paris, Grasset, 1935, 253 p.

Connolly, Cyril, Le Tombeau de Palinure, Paris, Laffont, 1947, 211 p.

Conrad, Joseph, Lettres françaises, Paris, N.R.F., 1929, 211 p.

Cormeau, Nelly, Physiologie du roman, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1947, 225 p.

-------- Correspondance de Claude Debussy et Pierre Louys (1893-1904), Paris, José Corti, 1945, 207 p.

Coulanghéon, J.-A., Lettres à deux femmes, Paris, Mercure de France, 1908, 226 p.

Cravan, Arthur, Maintenant, Paris, Erik Losfeld, 1957, 110 p.

Crémieux, Benjamin, XXe Siècle (1ère série), Paris, N.R.F., 1924, 253 p.

Crémieux, Benjamin, La Séquestrée de Poitiers, dans Les Annales, no2363, livraison du 1er août 1930, p. 104.

Cresson, André, Auguste Comte, Paris, Presses universitaires de France, 1957, 160 p.

Cresson, André, Bergson, Paris, Presses universitaires de France, 1964, 160 p.

Cresson, André, Hippolyte Taine, Paris, Presses universitaires de France, 1951, 153 p.

Cresson, André, Schopenhauer, Paris, Presses universitaires de France, 1962, 143 p.

Cresson, André, et René Serreau, Hegel, Paris, Presses universitaires de France, 1963, 152 p.

Daniel-Rops, Henry, La Misère et nous, Paris, Grasset, 1935, 144 p.

Danielou, Jean, Culture et mystère, Paris et Bruxelles, Editions universitaires, 1948, 95 p.

Daudet, Léon, Ecrivains et artistes, tome 4, Paris, Capitole, 1928, 255 p.

Daudet, Léon, Le Roman et les nouveaux écrivains, Paris, Le Divan, 1925, 115 p.

Daudet, Léon, Le Stupide XIXe siècle, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1922, 310 p.

x- Davet, Yvonne, L'Acte gratuit: une "étiquette provisoire", dans Club, numéro spécial, été 1953, p. 11-12.

Delaine, Georges, (Sans titre: à propos des Caves du Vatican), dans L'Homme libre, livraison du 5 juin 1914.

Denux, Roger, Le Drame d'enseigner, Issy-les-Moulineaux, La Fenêtre ouverte, 1944, 159 p.

Des Granges, Ch.-M. et A.-V. Pierre, Les Romanciers français, Paris, Hatier, 1932, 576 p.

Desonay, Fernand, Clartés sur les littératures étrangères du XXe siècle, Tournai et Paris, Casterman, 1945, 2 volumes.

Desson, André, L'Homme concret, Paris, Dauphin, 1937, 127 p.

x- Diéguez, Manuel de, De l'Absurde, précédé d'une lettre à Albert Camus, Paris, Triolet, 1948, 191 p.

D., J.-Ed., André Gide - Les Caves du Vatican (Sotie), dans La Gazette de Lausanne, livraison du 31 août 1914.

Domenach, Jean-Marie, Barrès par lui-même, Paris, Seuil, 1954, 192 p.

Dostoïevsky, L'Eternel Mari, Paris, Gallimard, 1936, 242 p.

Dostoïevsky, Le Joueur, Paris, Gallimard, 1936, 256 p.

Dostoïevsky, Les Possédés, Paris, Gallimard, 1961, 700 p.

Douglas, Alfred, Oscar Wilde et quelques autres, Paris, N.R.F., 1930, 247 p.

Doyon, René-Louis, Les Pourritures célestes, dans L'Horizon débridé, Paris, La Connaissance, (1920), p. 17-18.

Dreher, S. et M. Rolli, Bibliographie de la littérature française, 1930-1939 - Complément à la Bibliographie de H. P. Thième, Lille et Genève, Giard et Droz, 1948, XVIII-439 p.

Drieu La Rochelle, Pierre, Notes pour comprendre le siècle, Paris, Gallimard, 1941, 189 p.

x- Drouin, Marcel, Lettre à André Gide (datée de 1895), citée par Gide dans sa préface à La Sagesse de Goethe de Drouin, Paris, Gallimard, 1949.

Du Bos, Charles, Extraits d'un journal, 1908-1928, Paris, Pléiade (Schiffrin), 1928, 371 p.

Du Bos, Charles, Journal 1921-1923, Paris, Corrêa, 1946, 414 p.

Du Bos, Charles, Journal, 1928, tome 4, Paris, Corrêa, 1950, 235 p.

Duhamel, Georges, Confession de minuit, Paris, Nelson, 1938, 190 p.

Duhamel, Georges, Le Temps de la recherche, Paris, Hartmann, 1947, 252 p.

Durtain, Luc, D'Homme à homme, Paris, Flammarion, 1932, 284 p.

Emmanuel, Pierre, Inactualité d'André Dide, dans Foi et vie, 49e année, no 4, livraison de juillet 1951, p. 338-341.

Epuy, Michel, Les Grands Romans d'amour, Neuchâtel, La Baconnière, 1942, 155 p.

Estaunié, Edouard, Roman et province, Marseille, Laffont, 1943, 227 p.

Excideuil, Pierre d', Le Rayonnement d'André Gide, dans La Revue des Vivants, 6e année, no 9-10, livraison de septembre-octobre 1932, p. 379-382.

--------, Exposition d'André Gide, Catalogue de l', Alexandrie, Baganis, 1946, II-20 p.

Fabre-Luce, Alfred, Journal de la France, mars 1939-juillet 1940, Paris, J.E.P., 1941, 413 p.

Fabureau, Hubert, Paul Valéry, Paris, La Nouvelle Revue critique, 1937, 254 p.

Fernandez, Ramon, Messages, Paris, N.R.F., 1926, 224 p.

x- Florian-Parmentier, Ernest, Histoire contemporaine des lettres françaises de 1885 à 1914, Paris, Figuière, 1914, 682 p.

F. M., Les Caves du Vatican, sotie par l'auteur de Paludes, dans Les Cahiers, livraison du 15 mai 1914.

Fontainas, André, Mes souvenirs du symbolisme, Paris, La Nouvelle Revue critique, 1928, 221 p.

Fort, Paul et Louis Mandin, Histoire de la poésie française depuis 1850, Paris, Flammarion, 1927, VI-392 p.

BIBLIOGRAPHIE

Fouillée, Alfred, Critique des systèmes de morale contemporains, Paris, Alcan, 1921, XVII-411 p.

Fouillée, Alfred, La Liberté et le déterminisme, Paris, Alcan, 1923, XXIII-371 p.

x- Fouillée, Alfred, Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive, Paris, Alcan, 1921, LXVIII-351 p.

x- Fraser, Elizabeth M., Le Renouveau religieux d'après le roman français de 1886 à 1914, Paris, Les Belles Lettres, 1934, VIII-218 p.

Fumet, Stanislas, La Ligne de vie, Paris, Livre français, 1947, 296 p.

Garçon, Emile, Du Crime dans ses rapports avec l'art dramatique et la littérature, Paris, Davy, 1922, 24 p.

Gauthier-Villars, Henry, Paludes, dans Le Monde artiste, (1895), p. 357-358.

--------, Le Gazetier littéraire (historiettes, anecdotes et indiscrétions de l'an 1923), Paris, Crès, 1924, 262 p.

--------, Le Gazetier littéraire (historiettes, anecdotes et indiscétions de l'an 1924), Paris, Crès, 1925, 224 p.

--------, Gazette des Lettres, dans L'Action, livraison du 7 juin 1914.

Germain, André, De Proust à Dada, Paris, Kra, 1924, 308 p.

Ghéon, Henri, Nos Directions, Paris, N.R.F., 1911, 240 p.

Ghéon, Henri, Témoignage d'un converti, Paris, N.R.F., 1919, 229 p.

Ghil, René, Les Dates et les oeuvres, Paris, Crès, 1923, XVI-339 p.

BIBLIOGRAPHIE

Gille, Philippe, La Bataille littéraire, Paris, Victor-Havard, 1889-1891, 4 volumes.

Girard, Georges, Notes bio-bibliographiques: André Gide, dans Le Bulletin de la Maison du livre français, 6e année, no 77, livraison du 1er mai 1925, p. 1151-1154.

--------, Glose à "Paludes", dans L'Art moderne, livraison du 16 mai 1897.

Goethe, Jean-Wolfgang, Faust (traduction de Gérard de Nerval), Paris, Garnier-Flammarion, 1964, 178 p.

Gourmont, Rémy de, Promenades littéraires, Paris, Mercure de France, 7 volumes.

Green, Julien, Journal (1928-1958), Paris, Plon, 1961, 1194 p.

Groos, René et Gonzague Truc, Les Lettres, Paris, Denoël et Steele, 1934, 356 p.

Grout, Marius, Un Romancier et ses personnages, Alençon, Les Amitiés littéraires et artistiques, 1943, 24 p.

Guéhenno, Jean, Journal d'une Révolution, 1937-1938, Paris, Grasset, 1939, 271 p.

Guilbeaux, Henri, La Fin des Soviets, Paris, Société française d'éditions littéraires et techniques, 1937, V-188 p.

x- Guyau, M., Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, Paris, Alcan, 1885, 254 p.

Haedens, Kléber, Paradoxe sur le roman, Paris, Sagittaire, 1941, 96 p.

Haedens, Kléber, Une Histoire de la littérature française, Paris, Julliard, 1943, 476 p.

Halévy, Daniel, Courrier de Paris, (Paris), Cavalier, 1932, IV- 316 p.

Hartley, Kelver, Oscar Wilde - L'Influence française dans son oeuvre, Paris, Sirey, 1935, 296 p.

Hatzfeld, Helmut, Trends and Styles in Twentieth-Century French Literature, Washington, Catholic University Press, 1957, IX-262 p.

Herbart, Pierre, En U.R.S.S., Paris, Gallimard, 1937, 175 p.

Heyd, Richard, Notices bibliographiques, dans chaque volume du Théâtre complet, Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1947-1949, 7 volumes.

Huret, Jules, Enquête sur l'évolution littéraire, Paris, Charpentier, 1891, XXI-455 p.

Ionesco, Eugène, Théâtre I, Paris, Gallimard, 1954, 339 p.

Jaffé, H. L. C., La Peinture du XXe siècle, Amsterdam, Pont-Royal, 1963, 21-176-10 p.

Jaloux, Edmond, Les Saisons littéraires, 1896-1903, Fribourg, Librairie de l'Université, 1942, 345 p.

Jaloux, Edmond, Les Saisons littéraires, 1904-1914, (Paris), Plon, 1950, 327 p.

Jammes, Francis, L'Amour, les muses et la chasse (Mémoires, 2e volume), Paris, Plon, 1922, 227 p.

Jammes, Francis, L'Antigyde ou Elie de Nacre, Paris, Mercure de France, 1932, 240 p.

Jammes, Francis, Les Caprices du Poète (Mémoires, 3e volume), Paris, Plon, 1923, 213 p.

Jarry, Alfred, Tout Ubu, Paris, Librairie générale française, 1962, 502 p.

Jones, P. Mansell, French Introspectives from Montaigne to André Gide, Cambridge, Cambridge University Press, 1937, XII-115 p.

--------, (Sans titre: à propos des Caves), dans La Journée, livraison du 7 juin 1914.

Julia, Edouard, Paludes, par André Gide, dans Nouvelle Revue, livraison du 15 août 1895.

Kemp, Robert, Philippe Soupault, Armand Hoog, H. Bouillier, Gide et nos vingt ans, dans La Revue de Paris, 4e année, no 12, livraison de décembre 1947, p. 140-145.

Kohler, Pierre, Gilbert Guisan et Edmond Pidoux, Histoire de la littérature française, tome 3, Lausanne, Payot, 1948, p. 553-791-XIV.

Lacher, Walter, Le Réalisme dans le roman contemporain - Essai sur quelques romanciers français d'aujourd'hui, Genève, Imprimerie centrale, 1940, 333 p.

Laforgue, Jules, Les Complaintes, dans Oeuvres complètes, tome 1, Paris, Mercure de France, 1922, p. 57-202.

Laforgue, Jules, Moralités légendaires suivis de Deux Pigeons, dans Oeuvres complètes, tome 2, Paris, Mercure de France, 1946, 174 p.

Lajusan, A., Quelques aspects d'André Gide, dans Foi et vie, 49e année, no 4, livraison de juillet 1951, p. 342-346.

Lalou, René, Défense de l'homme, Paris, Rieder, 1937, 255 p.

Lalou, René, Histoire de la littérature française contemporaine, tome 1, Paris, Presses universitaires de France, 1941, XI-343 p.

Lalou, René, Histoire de la littérature française contemporaine, tome 2, Paris, Presses universitaires de France, 1940, XI-583 p.

Lalou, René, Histoire de la littérature française contemporaine, (de 1870 à nos jours), tome 2, Paris, Presses universitaires de France, 1953, p. 449-960.

Lalou, René, Le Roman français depuis 1900, Paris, Presses universitaires de France, 1941, 128 p.

Lalou, René, Sur André Gide, dans Dostoïevsky d'André Gide, Paris, Jonquières, 1928, p. I-LIV.

Lalou, René et Serge Czerefkow, Les Ecrivains chez eux, Paris, Kornfeld, 1925, s. p.

Lambert, Henri, Souffles dans les ténèbres, Cagnes-sur-Mer, Imprimerie nouvelle, 1936, (45 p.).

Lang, André, Tiers de siècle, Paris, Plon, 1935, VIII-423 p.

Lang, André, Voyage en zigzags dans la république des lettres, Paris, Renaissance du livre, s. d., 346 p.

Lang, Charles, Léon Bopp et la dissolution de la personnalité humaine dans le roman moderne, Luxembourg, Linden, 1936, 83 p.

Lang, Renée, Rilke, Gide et Valéry, Boulogne-sur-Seine, Prétexte, 1953, 80 p.

Lanson, Gustave et P. Tuffrau, Manuel illustré d'histoire de la littérature française, Paris, Hachette, 1923, 735 p.

Larbaud, Valery, A. O. Barnabooth, dans Oeuvres complètes, tome 4, (Paris), Gallimard, 1951, 488 p.

Larbaud, Valery, Paludes, dans La Nouvelle Revue française, livraison du 1er juillet 1921, p. 93-96.

Larnac, Jean, Histoire de la littérature féminine en France, Paris, Kra, 1929, 297 p.

Lautréamont, Comte de, Oeuvres complètes, Paris, Corti, 1961, 425 p.

Léautaud, Paul, Lettres, 1902-1918, Paris, Mornay, 1929, 126 p.

Lebel, Roland, Histoire de la littérature coloniale en France, Paris, Larose, 1931, 236 p.

Le Blond, Maurice, Essai sur le naturisme, Paris, Mercure de France, 1896, 151 p.

Le Cardonnel, Georges, Les Caves du Vatican, dans Les Marges, livraison du 15 juillet 1914, p. 103-112.

x- Le Cardonnel, Georges et Charles Vellay, La Littérature contemporaine (1905), opinions des écrivains de ce temps, Paris, Mercure de France, 1905, 333 p.

Lefèvre, Frédéric, Une Heure avec... (6e série), (Paris), Flammarion, 1933, 293 p.

Lefèvre, Frédéric, Israël 1931 (Israël, J. de Pauly, le faux pape et André Gide), dans La République, livraison du 15 avril 1931.

Levaux, Léopold, Romanciers, Paris, Desclée de Brouwer, 1929, 319 p.

Levrault, Léon, Le Roman - Evolution du genre, Paris, Delaplane, s. d., 116 p.

Lirondelle, A., Le Roman russe en France à la fin du XIXe siècle, dans Revue des Cours et conférences, 26e année, no 16, livraison du 30 juillet 1925, p. 717-741.

Lote, René, Le Roman, déformation de la vie, Lorient, Imprimerie du Nouvelliste, 1939, 51 p.

Louys, Pierre, Journal inédit, Paris, Excelsior, 1926, 265 p.

Louys, Pierre, Journal intime, 1882-1891, dans Oeuvres complètes, tome 9, Paris, Montaigne, 1929, 365 p.

Magnin, Etienne, Un Demi-siècle de pensée catholique et de pensée française, Paris, Bloud et Gay, 1937, 192 p.

Magny, Claude-Edmonde, L'Age du roman américain, Paris, Seuil, 1948, 255 p.

Malraux, André, La Voie royale, Paris, Grasset, 1959, 182 p.

Marcel, Gabriel, L'Affaire Redureau - La Séquestrée de Poitiers, dans La Quinzaine critique, no 25, livraison du 10 janvier 1931, p. 17.

---------,(Sans titre: à propos des Caves), dans Les Marges, livraison de mars 1914.

--------, (Sans titre: à propos des Caves), dans Les Marges, livraison de juillet 1914.

Markow-Totevy, Georges, André Gide et James Joyce, dans Mercure de France, no 1158, livraison de février 1960, p. 272-290.

Martin-Chauffier, Louis, Notices biographiques et bibliographiques, en tête de chaque volume des Oeuvres complètes d'André Gide, Paris, N.R.F., 1932-1939.

Martin du Gard, Maurice, Soirées de Paris, (Paris), Flammarion, 1932, 285 p.

Massis, Henri, André Gide et Dostoïevsky, dans La Revue Universelle, tome 15, no 15, livraisons du 1er et du 15 novembre 1923, p. 329-341 et p. 476-493.

Massis, Henri, Les Caves du Vatican, dans L'Eclair, livraison du 23 juin 1914.

Massis, Henri, Une Enquête sur la jeune littérature, dans La Revue universelle, tome 11, no 14, livraison du 15 octobre 1922, p. 238-242.

Massis, Henri, Evocations, 1905-1911, Paris, Plon, 1931, 301 p.

Massis, Henri, L'Honneur de servir, Paris, Plon, 1937, III-367 p.

Massis, Henri, Les Idées restent, Lyon, Lardanchet, 1941, XVI-253 p.

Massis, Henri, L'Influence d'André Gide, dans La Revue universelle, tome 7, livraison du 15 novembre 1921, p. 500-509.

Massis, Henri, La Perversité d'André Gide, dans Les Cahiers d'Occident, 2e année, no 4, 1926, p. 154-160.

Massis, Henri, Réflexions sur l'art du roman, Paris, Plon, 1927, XVI-111 p.

Maubel, Henry, Notes en marge de Paludes, dans Le Coq rouge, livraison de juin 1895, p. 97-99.

BIBLIOGRAPHIE

Mauclair, Camille, André Gide, dans Portraits du prochain siècle, tome 1, Paris, Girard, 1894, p. 94-95.

Mauclair, Camille, Paludes, dans Mercure de France, livraison de juillet 1895, p. 102-103.

Mauclair, Camille, Servitude et grandeur littéraires, Paris, Ollendorff, 1922, XII-256 p.

Mauriac, François, André Gide (Saül), dans Les Cahiers d'Occident, 2e année, no 4, 1926, p. 119-121.

Mauriac, François, Dieu et Mammon, Paris, Siècle, 1933, 211 p.

Mauriac, François, Journal, tome 2, Paris, Grasset, 1937, 233 p.

Mauriac, François, Préface à Lafcadio d'André Gide, Paris, Stock, 1924, p. 7-12.

Mauriac, François, Souffrances et bonheur du chrétien, Paris, Grasset, 1931, 187 p.

Mauriac, François, Thérèse Desqueyroux, Paris, Grasset, 1927, 191 p.

Mauriac, François, La Vie et la mort d'un poète, dans Oeuvres complètes, tome 4, Paris, Grasset, 1951, p. 351-409.

Mauriac, Pierre, Nouvelles rencontres, Paris, Grasset, 1930, 263 p.

Maurois, André, Mémoires, tome 1, Paris, Flammarion, 1948, 343 p.

Mehl, Roger, L'Attitude religieuse d'André Gide pendant ses dernières années, dans Foi et vie, 49e année, no 6, livraison de septembre-octobre 1951, p. 530-538.

Mendès, Catulle, Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900, Paris, Imprimerie nationale, 1902, VIII-325 p.

Merle, Robert, Oscar Wilde, Paris, Hachette, (1948), 521 p.

Mesnard, Pierre, Kierkegaard, Paris, Presses universitaires de France, 1963, 100 p.

Michaud, Guy, Message poétique du symbolisme, Paris, Nizet, 1961, 820 p.

Miomandre, Francis de, Propos de l'enfant terrible, dans Latinité, 3e année, no 1, livraison de janvier 1931, p. 119-120.

Mondor, Henri, Vie de Mallarmé, tome 1 et 2, Paris, Gallimard, 1941, 833 p.

Monod, J. P., Regard sur Paul Valéry, Lausanne, Terreaux, 1947, 61 p.

Montaigne, Michel de, Essais (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1950, 1273 p.

Montfort, Eugène, Vingt-cinq ans de littérature française, tome 2, Paris, Librairie de France, (1924), 288 p.

Moreau, Pierre, Maurice Barrès, Paris, Sagittaire, 1946, 224 p.

Mornet, Daniel, Histoire de la littérature et de la pensée françaises contemporaines (1870-1934), Paris, Larousse, 1935, 272 p.

Mornet, Daniel, Introduction à l'étude des écrivains français d'aujourd'hui, Paris, Boivin, 1939, 205 p.

Mounier, Emmanuel, Introduction aux existentialismes, Paris, Gallimard , 1962, 191 p.

Muhlfeld, Lucien, Le Monde où l'on imprime, Paris, Perrin, 1897, 308 p.

Muller, Jean, Le Roman, Paris, Sansot, 1913, 103 p.

x- Muller, Jean et Gaston Picard, Les Tendances présentes de la littérature française, Paris, Basset, 1913, XLI-367 p.

x- Nadeau, Maurice, Histoire du surréalisme, Paris, Seuil, 1964, 526 p.

Nadeau, Maurice, Introduction aux Romans, récits et soties - Oeuvres lyriques d'André Gide (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1958, p. IX-XL.

Nadeau, Maurice, Le Roman français depuis la guerre, Paris, Gallimard, 1963, 252 p.

Nazier, François, Trois entretiens sur la sexualité, Paris, Siècle, 1925, 255 p.

Negel, D., De la clause d'inaliénabilité dans les actes à titre gratuit, Paris, Rousseau, 1915, 158 p.

Palante, Georges, Memento, dans Le Mercure de France, livraison du 16 mars 1914.

--------, Paludes, dans L'Art moderne, livraison du 15 septembre 1895.

Patri, Aimé, Sur les rapports de l'esthétique et et de la morale d'André Gide, dans Paru, no 38, livraison de janvier 1948, p. 5-10.

Pellissier, Georges, André Gide, dans Anthologie des prosateurs français contemporains, tome 1, Paris, Delagrave, s.d., p. 524-529.

Pesch, Edgar, La Pensée de Freud, Paris, Bordas, 1960, 127 p.

Peyrade, Jean, Recherche de la joie à travers le roman français contemporain, Paris, Spes, 1946, 199 p.

Peyre, Henri, André Gide et les problèmes d'influence en littérature (réimpression d'un article paru dans Modern Language Notes, livraison du 7 novembre, 1942), s. l., s. é., s. d., paginé de 558 à 567.

Peyre, Henri, The Contemporary French Novel, New York, Oxford University Press, 1955, XVI-363 p.

Picon, Gaëtan, André Gide, dans Histoire des littératures, III (Encyclopédie de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1958, p. 1284-1289.

Picon, Gaëtan, Panorama de la nouvelle littérature française, Paris, Gallimard, 1960, 679 p.

BIBLIOGRAPHIE

Porché, François, André Gide "Défenseur de l'Occident"?, dans Latinité, 3e année, no 1, livraison de janvier 1931, p. 120-123.

--------, Le Prométhée mal enchaîné, dans La Revue de Paris, livraison d'août 1899.

Quincey, Thomas de, De l'Assassinat considéré comme un des beaux-arts, Paris, Nouvel Office d'édition, 1963, 183 p.

Ranc, Albert, La Pensée de Marcelin Berthelot, Paris, Bordas, 1948, 139 p.

Raphaël, Pierre, Introduction à la correspondance de Marcel Proust - Répertoire de la correspondance de Proust, Paris, Sagittaire, 1938, 176 p.

x- Raymond, Marcel, De Baudelaire au surréalisme, Paris, Corti, 1963, 369 p.

Renan, Ernest, L'Avenir de la science, Paris, Larousse, 1954, 122 p.

Renard, Jules, Journal, Paris, Gallimard, 1935, 881 p.

Retinger, J.-H., Histoire de la littérature française du romantisme à nos jours, Paris, Grasset, 1911, 323 p.

Retté, Adolphe, Le Voyageur étonné, Paris, Messein, 1928, 256 p.

Reynaud, Louis, La Crise de notre littérature, Paris, Hachette, 1929, 256 p.

x- Ribot, Théodule, Les Maladies de la volonté, Paris, Alcan, 1904, 184 p.

Richard, Jean-Pierre, Poésie et profondeur, Paris, Seuil, 1955, 654 p.

Ridge, George Ross, The Hero in French Decadent Literature, Atlanta (Georgia), University of Georgia Press, 1961, IX-195 p.

BIBLIOGRAPHIE

Rimbaud, Arthur, Oeuvres complètes (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1954, XXX-855 p.

Robbe-Grillet, Alain, Pour un nouveau roman, Paris, Gallimard, 1963, 187 p.

Robidoux, Réjean, Roger Martin du Gard et la religion, (Paris), Aubier, 1964, 395 p.

Rosier, Raymond, Le Couple moderne à travers le roman contemporain, Bordeaux, Imprimerie Fredou et Mainville, 1937, 372 p.

Rougemont, Denis de, Les Personnes du drame, Neuchâtel, La Baconnière, 1945, 222 p.

Rousseaux, André, Littérature du XXe siècle, tome 1,2 et 3, Paris, Albin Michel, 1938, 1939 et 1949, 269 p., 278 p. et 261 p.

Roussel, Jean, André Gide, l'ami de l'homme, dans Naissance du monde, Damas, Echos de Syrie, 1937, p. 93-96.

Royère, Jean, Le Manuscrit d'André Gide, dans Le Manuscrit autographe, 4e année, no 22, livraison de juillet-août 1929, p. 61.

Royère, André, Le Manuscrit d'André Gide, dans Le Manuscrit autographe, 5e année, no 26, livraison de mars-avril 1930, p. 62.

Ruchou, Maximilien, Les Ecrivains diaboliques de France, Paris, Figuière, 1938, p. 146-148.

Rusu, Liviu, Essai sur la création artistique - Contribution à une esthétique dynamique, Paris, Alcan, 1935, 463 p.

Ryner, Han, Prostitués - Etudes critiques sur les gens de lettres d'aujourd'hui, Paris, Société parisienne d'édition, 1904, 383 p.

Sabord, Noël, Le Chapeau à gouttière, dans Paris-Midi, livraison du 20 mai 1925.

Saint-Denys-Garneau, Poésies complètes, Montréal, Fides, 1949, 227 p.

BIBLIOGRAPHIE

Saint-Georges de Bouhélier, Introduction à la vie de grandeur, Avignon, Aubanel, 1942, 301 p.

Saint-Georges de Bouhélier, Le Printemps d'une génération, Paris, Nagel, 1946, 361 p.

Samain, Albert, Des Lettres, 1887-1900, Paris, Mercure de France, 1933, VI-229 p.

Sarraute, Nathalie, L'Ere du soupçon, Paris, Gallimard, 1956, 191 p.

Sartre, Jean-Paul, L'Age de raison, Paris, Gallimard, 1945, 441 p.

Sartre, Jean-Paul, La Mort dans l'âme, Paris, Gallimard, 1949, 435 p.

Sartre, Jean-Paul, Le Mur, Paris, Gallimard, 1939, 221 p.

Sartre, Jean-Paul, Problèmes (choix de textes présentés par J. Sébille), Paris, Nathan, 1962, 154 p.

x- Sartre, Jean-Paul, Qu'est-ce que la littérature?, dans Situations, II, Paris, Gallimard, 1948, p. 55-330.

Sartre, Jean-Paul, Le Sursis, Paris, Gallimard, 1945, 512 p.

Sartre, Jean-Paul, Théâtre, (Paris), Gallimard, 1947, 301 p.

Saurat, Denis, Modernes, Paris, Denoël et Steele, 1935, 254 p.

Schlumberger, Jean, Eveils, dans Oeuvres, tome 6, Paris, Gallimard, p. 263-408.

Schmidt, Albert-Marie, Gratitude envers André Gide, dans Foi et vie, 49e année, no 4, livraison de juillet 1951, p. 331-337.

Schwob, René, Moi, Juif, Paris, Plon, 1928, XVII-371 p.

Secrétain, Roger, Destins du poète, Paris, Rieder, 1937, 275 p.

Secrétain, Roger, Quand montait l'orage, Paris, Sagittaire, 1946, 259 p.

Sénéchal, Christian, Les Grands Courants de la littérature française contemporaine, Paris, Malfère, 1934, 463 p.

Simon, Emile, Patrie de l'humain, Paris, Gallimard, 1948, 221 p.

Sologoub, Fédor, Le Démon mesquin, Paris, Gallimard, (1922), 399 p.

Souday, Paul, André Gide: Les Caves du Vatican, sotie, dans Le Temps, livraison du 1er juillet 1914.

Souday, Paul, Les Livres du temps, Paris, Emile-Paul, 1913, VII-418 p.

Stendhal, Romans et nouvelles, tomes 1 et 2, Bibliothèque de la Pléiade, (Paris), Gallimard, 1952.

Stéphane, Roger, Fin d'une jeunesse - Chaque homme est lié au monde, Paris, La Table ronde, 1954, 264 p.

Stocker, Arnold, L'Amour interdit, Genève et Annemasse, Mont-Blanc, 1943, 148 p.

Symons, Arthur, The Symbolist Movement in Literature, Heinemann, Londres, 1899, VII-198 p.

Tenant, Jean, André Gide, dans Latinité, 3e année, no 1, livraison de janvier 1931, p. 124-132.

--------, Le Théâtre indiscret de l'an 1924, Paris, Crès, 1925, 256 p.

Thérive, André, Le Français, langue morte?..., Paris, Plon, 1923, XV-279 p.

Thérive, André, Les Portes de l'enfer, Paris, Bloud et Gay, 1924, 227 p.

Thérive, André, Moralistes de ce temps, Paris, Amiot-Dumont, 1948, 391 p.

Thibaudet, Albert, Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours, Paris, Stock, 1936, p. 442-446, 464-466, 496 et pass.

Thibaudet, Albert, Réflexions sur le roman, Paris, Gallimard, 1938, 259 p.

Thibaudet, Albert, Le Liseur de romans, Paris, Crès, 1925, XXXIV-239 p.

Thibaudet, Albert, Le Roman et Les Essais, dans Encyclopédie française, tome 17, Paris, Larousse, 1936, p. 17-38-5 à 17-38-15.

Thiel, Maria Arendina, La Figure de Saül et sa représentation dans la littérature dramatique française, Amsterdam, H. J. Paris, 1926, 142 p.

Thierry, Jean-Jacques et Yvonne Davet, Notices aux Romans, récits et soties - Oeuvres lyriques d'André Gide, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1958, p. 1455-1610.

Thonnard, F.-J., Précis d'histoire de la philosophie, Paris (Tournai), Desclée, 1948, VIII-1011 p.

Tiegem, Paul Van, Histoire littéraire de l'Europe et de l'Amérique de la Renaissance à nos jours, Paris, Colin, 1941, 426 p.

Touchard, Pierre-Aimé, Six Années de comédie française, Paris, Seuil, 1953, 254 p.

Tran Van Tung, L'Ecole de France, Hanoi, Lé-Van-Phuc, 1938, 216 p.

Truc, Gonzague, Classicisme d'hier et classiques d'aujourd'hui, Paris, Les Belles Lettres, 1929, 42 p.

Truc, Gonzague, La Pensée, Paris, Denoël et Steele, 1933, 273 p.

Truc, Gonzague et René Groos, Les Lettres, Paris, Denoël et Steele, 1934, 357 p.

x- Tzara, Tristan, Sept Manifestes Dada - Lampisteries, (Paris), Pauvert, 1963, 155 p.

Valéry, Paul, Oeuvres, tomes 1 et 2 (Bibliothèque de la Pléiade), Paris, Gallimard, 1957 et 1960, 1807 p. et 1695 p.

Vandérem, Fernand, Le Miroir des lettres (8e série), Paris, Flammarion, 1929, X-319 p.

Varillon, Pierre et Henri Rambaud, Enquête sur les maîtres de la jeune littérature, Paris, Bloud et Gay, 1923, 351 p.

Verny, André, Nourritures et U.R.S.S., Paris, s. é., 1937, 79 p.

Viator, (Sans titre: à propos des Caves du Vatican), dans Le Télégramme de Nantes, livraison du 7 juillet 1914.

Vigié-Lecoq, E., La Poésie contemporaine, 1884-1896, Paris, Mercure de France, 1896, 291 p.

Vinchon, Jean, L'Art et la folie, Paris, Stock, 1924, 127 p.

Voivenel, Paul, La Chasteté perverse, Paris, La Renaissance du livre, 1928, 260 p.

Vulliaud, Paul, A propos des "Caves du Vatican", dans La Liberté, livraison du 6 juillet 1914.

Weiler, Maurice, La Pensée de Renan, Paris, Bordas, 1945, 223 p.

Whitman, Walt, Feuilles d'herbe, Paris, Seghers, 1964, 192 p.

Wilde, Oscar, Poems, with the Ballad of Reading Gaol, London, Methuen, 1951, IX-192 p.

Wilde, Oscar, Le Portrait de Dorian Gray, Paris, Stock, 1962, 280 p.

Ypsilon, Stalintern, Paris, La Table ronde, 1948, 449 p.

Note: Plusieurs des articles signalés ci-dessus furent consultés au Fonds Doucet (Fonds Gide), à la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris. Souvent il s'agissait de coupures de journaux ou de revues recueillies par Gide et quelques autres, ce qui explique pourquoi la référence bibliographique est parfois incomplète.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES MATIERES

pages

INTRODUCTION 1

A- PREMIERE PARTIE: LA FIN D'UN SIECLE 9

CHAPITRE I : LES TEMOINS ET LES IDEES 11

Gide dans son époque - La confusion, caractère de la seconde moitié du dix-neuvième siècle - Atmosphère d'étouffement et de stagnation - Vague d'introspection - Angoisse, recherche, attente d'un renouveau - Période de transition - Rejet des valeurs traditionnelles; absence de direction et d'idéalisme - Gide coincé entre deux âges - Quelques causes superficielles de l'inquiétude générale - Avènement du positivisme - Substance et succès de la philosophie nouvelle - Taine et Renan - Conquête et dissémination - Défection de Poincaré - Réaction - Opposition en philosophie et en littérature - Bilan du positivisme - Apport des influences étrangères.

CHAPITRE II : LA CHAINE DES REACTIONS 53

Universalité de la résistance - Quelques philosophies: le spiritualisme, le néo-criticisme et l'idéalisme, le pragmatisme - Impact du bergsonisme - Renouveau en religion: le catholicisme, le protestantisme, le judaïsme - La Religion Universelle - Un sens à l'essor religieux: Péguy et Claudel - Réactions secondaires: wagnérisme, unanimisme, dreyfusisme, freudisme; astrologie, magisme, spiritisme, sciences occultes - Réaction en littérature - Défaveur du naturalisme et du Parnasse - Les Solitaires - Les protestataires - Le symbolisme - La marée des écoles et des revues littéraires - Le goût des enquêtes.

TABLE DES MATIERES

pages

B- DEUXIEME PARTIE: LES ANNEES D'APPRENTISSAGE 96

CHAPITRE I : L'ENFANT PAS COMME LES AUTRES 98

Deux puissantes influences sur Gide: la morale du protestantisme huguenot et Madame Paul Gide - Disparition de ces deux entraves durant les années 1893-1895 - Emancipation de Gide - Quelques traits de la personnalité gidienne: tempérament; constitution physique; crises nerveuses; sexualité; éducation; conditions sociales.

CHAPITRE II : LA TUTELLE DES INFLUENCES 132

Les influences "par protestation" - Importance des influences chez Gide - Attitude de Gide envers le problème - Les maîtres allemands, surtout les romantiques - Les cinq Grands: Goethe - Nietzsche - Schopenhauer - Wilde - Dostoïevsky - Trois écrivains français: Flaubert - Stendhal - Barrès - Déterminisme et symbolisme.

CHAPITRE III: UNE ANATOMIE GIDIENNE 179

Premier cycle: Etouffement: claustrophobie, sentiment de l'impossible, inquiétude, besoin de certitude, ennui, exaspération, absence de finalité, inaction; le mariage retardé, l'homosexualité, la maladie, le sentiment de l'irréalité, le rêve - Deuxième cycle: Révolte: contre la morale, contre la religion, contre la convention, contre l'autorité et la famille, contre le déterminisme, contre les actes prévus ou prévisibles, contre la contrainte; refus du choix réfléchi - Troisième cycle: Affranchissement: individualisme, évasion, voyage, nomadisme, spontanéité, culte de l'instant, panthéisme, disponibilité, attrait de l'imprévu.

TABLE DES MATIERES

pages

C- TROISIEME PARTIE: LES ACTES GRATUITS 235

CHAPITRE I : L'ACTE GRATUIT DANS L'OEUVRE 237

Une définition provisoire - L'esprit de gratuité avant l'acte gratuit: Les Cahiers d'André Walter, Le Traité du Narcisse, Le Voyage d'Urien, La Tentative amoureuse - Apparition de l'acte gratuit: Paludes - Le Prométhée mal enchaîné - Les Caves du Vatican - Evolution de la notion d'acte gratuit - La gratuité dans Les Nourritures terrestres, L'Immoraliste, La Porte étroite et Les Faux-monnayeurs - Le cas particulier de Boris - L'acte gratuit dans quelques oeuvres mineures: Oedipe, L'Art bitraire, Le Treizième Arbre, Saül, Le Roi Candaule, Philoctète.

CHAPITRE II : GIDE ET L'ACTE GRATUIT 314

Oeuvre d'art et catharsis - Les actes gratuits dans Si le grain ne meurt - Les actes gratuits dans le Journal - Deux autres exemples tirés des Feuillets d'automne et du Journal des Faux-monnayeurs - Deux portraits de Gide, par Roger Martin du Gard et Jacques Copeau - Quelques souvenirs recueillis par Gide dans Si le grain ne meurt - Gide devient juré - Trois actes étranges racontés dans Souvenirs de la Cour d'Assise - Publication du livre Dostoïevsky - Intérêt de Gide pour la psychologie - Publication de L'Affaire Redureau suivie de Faits-Divers - La passion des faits divers et La Nouvelle Revue française - Coup d'oeil sur les Faits-Divers - La Séquestrée de Poitiers - L'avis de Montaigne.

TABLE DES MATIERES

pages

CHAPITRE III: AUTOUR DE L'ACTE GRATUIT 366

Complexité et évolution de l'acte gratuit - Les deux visages de l'acte gratuit - L'engouement de Gide pour la psychologie - Ressemblances et différences des deux versions de l'acte gratuit - Trois thèmes majeurs de l'oeuvre gidienne et leur rapport avec l'acte gratuit: la responsabilité et l'engagement; la morale et l'esthétique; le souci de sincérité.

D- QUATRIEME PARTIE: LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT 424

CHAPITRE I : LA FOIRE AUX CRITIQUES 426

La critique et l'acte gratuit - Répartition des commentaires en plusieurs catégories - Une tentative originale - Etude de chacune des catégories: le point de vue moral, le point de vue social ou politique, le point de de vue philosophique, le point de vue psychologique, le parti des sceptiques et des négateurs, les chercheurs d'influences - Trois explications valables.

CHAPITRE II : LE MYTHE DE L'ACTE GRATUIT 488

L'opinion de Gide sur l'acte gratuit: six commentaires directs - Date tardive et homogénéité de ces commentaires - Remarques sur l'interprétation psychologique favorisée par Gide - Essai d'explication: Contributions de la critique - Causes lointaines - Causes prochaines: l'atmosphère philosophique, religieuse et littéraire de la fin du 19e siècle; l'influence des grands écrivains; la formation et la personnalité de Gide - Impasse apparente - L'acte gratuit: une impossibilité psychologique - L'acte gratuit: une réalisation esthétique - L'acte gratuit: un mythe.

TABLE DES MATIERES

pages

CHAPITRE III: LA QUEUE DU METEORE 524

L'acte gratuit et l'esprit moderne: compatibilité - Une enquête laissée ouverte - Accord général sur l'influence exercée par Gide - Critique et éloge de cette influence - Quelques conséquences directes de l'esprit gidien et de l'acte gratuit: témoignages - Influence dans la réalité - Influence en littérature: esprit général et exemples précis - Le dadaïsme - Le surréalisme - L'absurde - L'existentialisme.

CONCLUSION 577

APPENDICE 586

1. Lettre de Marcel Arland 591
2. Lettre de Bernard Groethuysen 596
3. Lettre de Jacques de Lacretelle 606
4. Lettre de Jacques Maritain 609
5. Lettre de Louis Martin-Chauffier 612
6. Lettre de Philippe Soupault 618

SOMMAIRE 623

BIBLIOGRAPHIE 630

1. Oeuvres d'André Gide 631

2. Ouvrages de critique 639
   a. Ouvrages sur André Gide 639
   b. Ouvrages partiellement consacrés à André Gide 646
   c. Etudes secondaires sur André Gide, articles, études générales et autres livres 652

TABLE DES MATIERES 679